



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

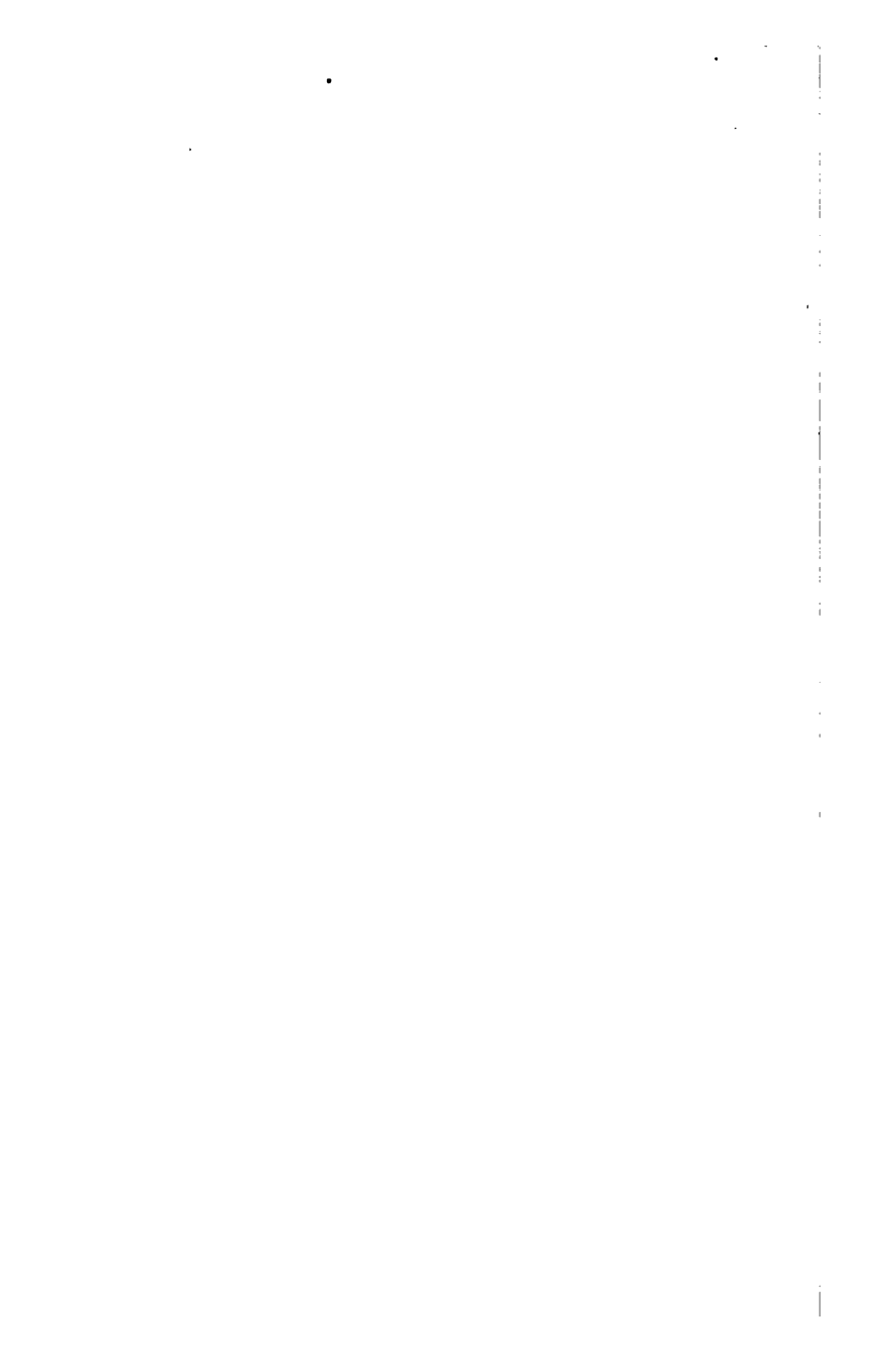
5-11-61  
ERDIX LIBRARY



*Astoin Collection.*  
*Presented in 1884.*

NKB  
Pontmartin







1

NOUVEAUX  
S A M E D I S

5063

ASTON NEW-YORK

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition . . . . .	1 vol.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2 <sup>e</sup> édition, revue et augmentée d'une préface . . . . .	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2 <sup>e</sup> édition . . . . .	1 —
CAUSERIES DU SAMEDI, 2 <sup>e</sup> série des CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition . . . . .	1 —
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI, 2 <sup>e</sup> édition . . . . .	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI, 2 <sup>e</sup> édition . . . . .	1 —
LES SEMAINES LITTÉRAIRES, nouvelle édition . . . . .	1 —
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES . . . . .	1 —
DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES . . . . .	1 —
NOUVEAUX SAMEDIS . . . . .	3 —
LE FOND DE LA COUPE . . . . .	1 —
LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU, 5 <sup>e</sup> édition . . . . .	1 —
ENTRE CHIEN ET LOUP, 2 <sup>e</sup> édition . . . . .	1 —
COSTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX, nouvelle édition . . . . .	1 —
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE, 3 <sup>e</sup> édition . . . . .	1 —
COSTES ET NOUVELLES, nouvelle édition . . . . .	1 —
LA FIN DU PROCÈS, nouvelle édition . . . . .	1 —
OR ET CLINQUANT, nouvelle édition . . . . .	1 —
LES BRULEURS DE TEMPLES, nouvelle édition . . . . .	1 —

NOUVEAUX  
S A M E D I S

PAR

A. DE PONTMARTIN

5

TROISIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés



NOUVEAUX  
S A M E D I S

---

I  
MAURICE DE SAXE<sup>1</sup>

---

Septembre 1865.

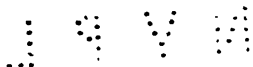
Si l'on me demandait quel genre d'ouvrage me semble aujourd'hui le plus propre à perfectionner notre éducation intellectuelle et morale, je répondrais sans hésiter : Une étude bien faite sur le dix-huitième siècle. Cette œuvre offrirait, entre autres mérites, celui de la difficulté vaincue. Remarquez, en effet, que, sur tout autre terrain, il suffit à l'écrivain et au moraliste d'interroger leur mémoire et leur conscience, de juger les hommes et leurs actes d'après des principes clairs et positifs, de préférer

<sup>1</sup> Par M. Saint-René Taillandier.



constamment et franchement le bien au mal et la vérité à l'erreur. Ici, point de bien qui n'ait son revers, point de mal qui n'ait son excuse, point de vérité qui n'ait ses abus, point d'erreur qui n'ait ses avantages. On dirait ces pays limitrophes qui s'enclavent à tout pas les uns dans les autres, si bien que le voyageur ne sait plus à quelle brigade ou à quelle douane il doit montrer son passe-port.

On se trouve à un point de rencontre, à la veille d'un choc, entre deux régimes, celui qui finit et celui qui ne commence pas encore ; entre deux idées, celle qui meurt et celle qui va naître : l'une a tous les défauts de la caducité, l'autre tous les dangers de l'inexpérience. L'une est assez dégoûtée de ses misères pour faire de son agonie un suicide permanent ; l'autre est assez enivrée de ses rêves pour refuser de les soumettre aux leçons de la vie réelle. Des trois grandes puissances qui se disputent le cœur et l'esprit de l'homme, — la Religion, la Société, la Nature, — pas une n'est à sa place et ne reste dans sa limite. La Religion, exilée des âmes, n'a plus qu'un gouvernement extérieur, officiel, tout de cérémonial et de forme, et, comme tous les pouvoirs menacés, parfois elle tyrannise pour se persuader qu'elle règne. La Société, ne vivant plus que de mensonges, lassée des perpétuelles contradictions qu'elle s'inflige ou qu'elle subit, voyant tomber dans le mépris ou trainer dans la boue tout ce que ses lois devraient faire respecter, invoque la loi naturelle à défaut de la loi divine, qu'elle renie et qu'elle offense. La Nature, se sentant



maitressé de la situation et de l'avenir, croit pouvoir régner seule ; et tant pis si, abandonnée à elle-même, sans frein et sans contre-poids, elle mêle à ses aspirations légitimes des utopies insensées ; si, de conquête en conquête, de progrès en progrès, de chute en chute, elle arrive un jour, la torche et le couteau à la main, à l'extrémité contraire de ce qu'elle a souhaité, réclamé, espéré, promis !...

A présent, placez dans ce milieu un homme d'un tempérament trop fougueux pour ne pas dominer et étouffer le sens moral ; entouré, dès le berceau, d'une auréole romanesque et tragique ; occupant dans le monde cette position paradoxale de fils naturel d'un roi, d'enfant trouvé sur les marches d'un trône, qui humilie et exalte, n'autorise aucune ambition et permet tous les rêves, fait demander à la main gauche ce que refuse la main droite, substitue la fantaisie à la règle, les zigzags de l'aventure aux perspectives de la ligne droite, et place un jeune ambitieux au-dessus et en dehors de tout ce qui peut tenter ou satisfaire son orgueil. Donnez-lui, non pas des vertus, — qu'en ferait-il ? — mais d'héroïques qualités doublées d'une force de Titan et de vices herculéens ; une aptitude innée à l'art de la guerre, et le génie des batailles ; un fond d'humanité en rapport avec les secrètes influences de son siècle, mais sur lequel ses passions brodent trop souvent leurs violentes arabesques ; une éducation bizarre comme sa naissance et sa vie ; commencée dans les camps, frottée de littérature, de poésie, de tragédie, de dilettantisme ; un incroyable besoin d'action qui, chaque

fois que les frivolités de son temps ou les hasards de son existence lui disputent une issue, se détourne de son glorieux emploi et s'épanche en folies ou en songes ; une carrière militaire d'un éclat magique, mais qui n'a pas, comme celle de la plupart des grands capitaines, un but déterminé, un point de départ et d'arrivée, un résultat distinct, et où l'aventurier perce encore sous le héros et sous le maréchal de France ; vous aurez Maurice de Saxe, ou le grand homme de guerre au dix-huitième siècle ; un chapitre de l'ouvrage que j'indiquais tout à l'heure.

Grâce à M. Saint-René Taillandier, ce chapitre est fait, et il serait difficile de le mieux faire. Mais aussi, entre l'écrivain et le sujet, combien de ces contrastes qui sont des affinités ! M. Saint-René Taillandier est du très-petit nombre des auteurs contemporains qui peuvent, non-seulement plaider, mais débrouiller et finir ce procès du dix-huitième siècle qui pèse encore de tout son poids sur nos modernes controverses. Il a percé à jour la nouvelle philosophie allemande, qui est à la philosophie voltairienne ce que le nuage est à l'éclair, la métaphysique à l'idée, la rêverie au sarcasme. Spiritualiste et chrétien, il a cependant compris qu'il y avait quelque chose de plus utile et de meilleur que de maudire Voltaire, et de ne considérer dans son rôle que le côté destructeur et impie. Historien du maréchal de Saxe, ce Voltaire sans orthographe, héroïque et athlétique, botté et éperonné, il a su se tenir à égale distance de l'éloge moulé dans une creuse rhétorique, du panégyrique à la Thomas qui ne trouve que des incrédules, et du dénigrement bour-

geois auquel cette figure mi-partie de lion et de satyre, ce dieu Mars de champs de bataille et d'Opéra, cette vie brillante, mais illégitime et illégale, pourraient fournir bien des prétextes.

On a dit de Lauzun : On ne rêve pas comme il a vécu. En appliquant le mot à Maurice de Saxe, nous pourrions ajouter : On ne vit pas comme il a rêvé. Un rêve sanglant, la mort de son oncle, Philippe de Kœnigsmark, sert de prologue à sa naissance : un sanglant mystère, son duel légendaire avec le prince de Conti dans les fossés du château de Chambord, plane sur son tombeau et résiste à l'histoire. C'est pour obtenir justice contre les meurtriers de Philippe, qu'Aurore de Kœnigsmark se livre à ce prodigieux Auguste de Saxe et de Pologne que l'on ne peut se figurer que peuplant un sérail et se grisant dans un muid. De cet Auguste et de cette Aurore ne pouvait naître qu'un héros de roman épique et libertin tout ensemble, Du Guesclin et Faublas, Chérubin de six pieds, Gargantua de galanteries et de victoires. Tout est hors la loi et plus grand que nature dès le début de cet enfant qui est un soldat, de cet adolescent qui est un capitaine, de ce jeune homme qui se fait aimer de deux futures impératrices de Russie sans les avoir vues. Le chevalier de Folard prédit ses hautes destinées militaires : Je prince Eugène l'accepte pour son élève, et, quarante ans plus tard, le grand Frédéric le proclamera son maître. Mais voilà le rêve qui marche côte à côte avec l'action, la fantaisie qui s'entremêle à la réalité. En marge de son histoire, qui a de quoi suffire aux ambitions les

plus avides, son imagination en écrit une autre qui le fait duc de Courlande, czar, souverain de Madagascar, de Tabago et de cette île de Corse où naîtra, dix-neuf ans après sa mort, un conquérant d'humeur moins galante, destiné à épuiser tout ce que Maurice a effleuré. Entre cette existence réelle et cette existence chimérique, se glissent les frivolités et les vices du temps; l'oisiveté, mauvaise conseillère pour les grandes âmes qui ne croient pas à l'âme; une toile de théâtre cousue à une tente de général. Cet homme si précoce finit par être en retard vis-à-vis de son génie et de sa gloire; il approche de la cinquantaine, il recueille déjà les tristes fruits de ses intempérances, quand il donne à la France, sa patrie adoptive, Fontenoy, Raucoux et Lawfeld; trois couronnes d'immortelles à déposer sur le lit de mort de l'ancien régime et de la royauté; trois dates ineffaçables, dont l'esprit de cour et l'indolent égoïsme de Louis XV font des gloires épisodiques plutôt qu'historiques. Après ce sublime effort, nouvelle éclipse. Le lion amoureux d'Adrienne Lecouvreur devient le vieux persécuteur de madame Favart: il conserve ses griffes pour déchirer celle qui repousse ses caresses; il fait pleurer pour ne pas faire rire. Accessible aux idées courantes de philosophie et d'humanité, ménager du sang de ses soldats, bonhomme et charmant avec son fidèle marquis de Valfons, Maurice se fait méchant et cruel pour triompher ou se venger des résistances d'une comédienne, d'une femme. Almaviva appelle les alguazils, Gêronte agite des trousseaux de clefs, Sganarelle abuse des lettres de cachet.

Triste revers de cette médaille triomphale, sur lequel on croit lire, en guise d'exergue, le distique de Corneille copié par Favart, mari de la victime :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;

Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien!...

Maintenant, comment se reconnaître au milieu de ce fouillis magnifique ? comment retrouver, dans cette splendide ruine de toute morale, de toute vertu, de tout bon sens, les droits de la vertu, du bon sens et de la morale ? Ces droits, comment les revendiquer sans tomber dans les lieux communs de M. Prudhomme ? M. Saint-René Taillandier y a réussi, et ce n'est pas le moindre mérite d'un livre où il y avait deux écueils à craindre : s'éblouir ou s'emporter ; sacrifier le sens moral, dont cet enfant des Dieux a totalement manqué, aux rayonnements de cette romanesque et martiale figure ; ou bien se livrer, contre son siècle et contre lui, à d'emphatiques représailles au nom de tout ce qu'il a offensé et méconnu. L'auteur de *Maurice de Saxe* s'est très-heureusement préservé de ces deux extrêmes ; il ne déclame pas, il ne s'indigne guère ; il n'affecte point des colères de puritain ou de démocrate scandalisé d'une amourette ou d'un abus : et cependant on sent circuler, à travers toutes les pages de cette œuvre exacte et vraie, un souffle de spiritualisme, une idée de justice, un sentiment de patriotisme assez élevé, assez pur, assez dégagé de passion politique pour employer les lumières de la France nouvelle à éclairer les gloires de l'ancienne. Tel a été l'inévitable effet des excès

révolutionnaires, qu'ils ont créé, pour ainsi dire, des frontières dans le temps comme dans l'espace, et que, pour certains esprits étroits, nourris de préventions et de haines, un enthousiasme *interséculaire*, en fait de victoires et de dates glorieuses, semble aussi peu patriotique qu'un enthousiasme international. Pour eux, Fontenoy et Lawfeld sont quelque chose de pareil aux batailles gagnées par Wallenstein ou par Marlborough. En disant qu'une impression diamétralement contraire domine les récits de M. Saint-René Taillandier, c'est à peine si nous donnerons une idée suffisante de l'attention respectueuse, de la cordiale sympathie qu'il apporte au triage du bien et du mal, à travers ces années de corruption, d'abaissement et de désordre où le mal saute aux yeux et où il faut chercher le bien. Il trouve moyen, dans cette atmosphère chaude et malsaine, de faire arriver jusqu'à nous des bouffées d'air pur. Au moment où les premières aventures de Maurice de Saxe, le dérèglement de ses mœurs, l'engouement qu'il excite chez les femmes nous causent une sorte de vertige, M. Taillandier oppose à ce prestigieux tableau l'austère et vaillante figure du comte de Schulembourg. La scène est belle et mérite qu'on s'y arrête un instant. Maurice de Saxe a treize ans à peine, et il commence sa vie de soldat. Il vient de s'endurcir aux fatigues du métier en marchant avec son bataillon, à pied dans la glace et la neige, par le terrible hiver de 1709. On arrive à Lützen ; Schulembourg passe le bataillon en revue. Adossé au monument qui indique et consacre le lieu où est tombé Gustave-Adolphe, il dit au jeune enseigne,

placé, comme Hercule, un de ses modèles, entre la Volupté et la Vertu : « Soyez irréprochable dans vos mœurs, et vous dominerez les hommes. Tel est le fondement indestructible de notre pouvoir. » — Belles paroles que celles-là, dans un tel lieu et une telle bouche, au seuil de ce siècle qui s'est perdu pour avoir pratiqué la maxime contraire, prononcées par un illustre représentant de ce régime que l'immoralité mène à sa ruine, adressées à un adolescent dont la destinée éclatante, mais incomplète et troublée, aurait été plus glorieuse et mieux remplie encore, s'il avait écouté son vieux maître et profité de sa leçon !

Plus tard, étant donnés les types traditionnels de Maurice de Saxe, de Louis XV, de Voltaire, M. Saint-René Taillandier réussit à nous faire oublier la fougue sensuelle du guerrier, la frivolité du roi, l'esprit dissolvant et railleur du poète, pour élever l'horizon, rendre ses privilèges à cette noble exilée qui s'appelle l'âme, et créer dans cette société amoindrie, dans cette France dégénérée, un idéal de grandeur, de vaillance, d'amour de la vraie gloire, de dévouement à la vraie patrie. Comme ces feux qu'on allume dans une nuit froide et autour desquels se forme un cercle chaud et lumineux, Fontenoy réchauffe, réveille, ravive, illumine tout ce qu'approchent ou pénètrent ses flammes. Les cœurs battent, la poésie s'émeut ; la parole est au jeune philosophe chrétien qui a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur », dont les souffrances n'altèrent ni la sérénité, ni le courage, et qui va mourir les yeux levés au ciel. Vauvenargues ! nom mé-



lancolique et doux ! sourire de malade consolé par le témoignage de la vie intérieure ! Âme que les douleurs du corps ne rendent que plus visible et plus victorieuse ! souvenir de la meilleure amitié de Voltaire ! ombre dépaysée dans ce monde de vivants et de viveurs ! pâle et blanche figure dont l'attitude pensive contraste avec les tons criards et les bruyantes allures de cette ronde immense, conduite par le plaisir et la folie ! Cet éclair de spiritualisme chrétien et de généreux patriotisme sera peut-être suivi d'une obscurité plus épaisse ; mais comme on sait gré à l'historien de nous montrer, à cette rapide lueur, tout ce qui peut encore se faire de beau et de bien quand vibrent les cordes immortelles !

« Au lendemain de la Régence, dit excellemment M. Saint-René Taillandier, au milieu de la frivolité générale, cette France amollie, mais toujours pleine de sève, sentit un sublime aiguillon. La littérature même, à travers ses petitesesses, en gardera la cicatrice immortelle. Quelle est cette passion de la gloire qui transporte soudain les amis de Voltaire ? d'où leur vient cette tristesse virile et cette mélancolie héroïque ? Ce ne sont plus les hommes dont le poète célébrait en souriant la bravoure et l'insouciance :

O nation brillante et vaine,  
Illustres fous, peuple charmant !  
Il est beau d'affronter galement  
Le trépas et le prince Eugène !

« Il y a autre chose ici ; c'est la soif de l'action, le dé-

goût des frivolités meurtrières. Voltaire lui même, le chantre du *Mondain*, est frappé dans cette transformation, et s'adressant à l'un des hommes de la génération nouvelle, il lui dit : « Par quel prodige avais-tu, à l'âge  
« de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie élo-  
« quence sans autre étude que le secours de quelques  
« bons livres? comment avais-tu pris un essor si haut  
« dans le siècle des petitesesses? » Cet épisode, l'un des  
plus beaux, à coup sûr, dans l'histoire du dix-huitième  
siècle, cette scène touchante et virile, c'est Voltaire en  
face de Vauvenargues, le moqueur ému jusqu'aux larmes,  
le sceptique touché jusqu'au dévouement à la vue de  
l'héroïsme moral dans une âme fière et pure. Ah! je l'ai  
trouvé, le secret que Voltaire demandait si éloquemment  
à l'auteur du *Discours sur la gloire*. Vauvenargues, Hip-  
polyte de Seytres, vous aussi, Froulai, Beauvau, La Faye;  
fleur de la vieille France moissonnée aux premiers jours  
du renouveau, et vous, plus nombreux encore, dont le  
nom même n'a pas retenti jusqu'à nous, compagnons de  
ces héros qui êtes tombés dans le sang et la neige sur la  
terre étrangère, si vous avez pris un si haut essor dans le  
siècle des petitesesses, si vous avez obligé le chantre des  
souters à la mode, le chantre de Sallé ou de Camargo,  
à flétrir « ces ouvrages licencieux, délices passagers d'une  
jeunesse égarée, » c'est que vous avez suivi Maurice de  
Saxe à l'escalade de Prague ou dans la tranchée d'É-  
gra!... »

Voilà de l'émotion, voilà de l'éloquence, et je n'aurais  
que l'embarrais du choix si je voulais citer d'autres pages.

Il me suffit d'indiquer la note et l'accent. Dût-on m'accuser de radotage, je préfère ce procédé de M. Saint-René Taillandier à celui qui eût fait entrer Maurice de Saxe dans un engrenage, et nous eût prouvé que sa race, son tempérament, son milieu et son moment ne devaient pas, ne pouvaient pas lui permettre d'être autre que ce qu'il a été. En supprimant ainsi du même coup l'intervention providentielle et la liberté humaine, on peut arriver, avec beaucoup de talent, à la rigidité scientifique ou au relief pittoresque ; mais il n'y a plus ni leçon pour la conscience, ni revanche pour la vérité, ni refuge pour l'âme, ni baume pour le cœur. La beauté morale cesse d'être un modèle et un exemple pour devenir l'échantillon réussi d'une étoffe fabriquée par des aveugles. Le bien et le mal ne sont plus que des accidents dont les alternatives dépendent d'une fatalité supérieure à la volonté de l'homme. Dès lors, en traversant une époque comme celle de Maurice de Saxe, en se trouvant en face d'une vie comme celle-là, où des vices énormes contrastent avec des qualités éclatantes, on n'a plus ni boussole, ni guide. On est forcé de faire remonter au même principe les sujets d'admiration et de blâme ; ou plutôt, tout principe moral étant anéanti, il faut que le blâme et l'admiration se confondent. Le grand capitaine et le grand débauché, le vainqueur de Fontenoy et le persécuteur de madame Favart, le sauveur de la France et le contempteur des lois divines, tout cela ne fait qu'un et doit être glorifié ou flétri, accepté ou rejeté tout d'une pièce. M. Saint-René Taillandier a procédé différemment, et il a bien fait. Il n'a ni amplifié, ni défiguré,

ni rapétissé Maurice de Saxe ; il l'a regardé, et, en le regardant, il n'a éteint aucune des clartés qui dirigent la conscience : il l'a jugé, et, en le jugeant, il ne s'est départi d'aucune des vérités qui servent à apprécier un simple honnête homme. Chose singulière et consolante ! ces vérités sont plus indulgentes et plus affectueuses que la fatalité ; elles n'écrasent pas Maurice, elles le relèvent. Elles ne se désistent pas pour son plaisir ou pour sa gloire ; mais elles plaident en sa faveur les circonstances atténuantes, et elles condamnent les fautes en ménageant le coupable. Leur alliance a porté bonheur à M. Saint-René Taillandier : grâce aux documents inédits dont il a disposé, à l'élévation de son talent, à la fermeté de son style, à l'éclat de son personnage, à ce romanesque sillon, à ces traînées de feu qui vont de Philippe de Kœnigsmark à George Sand, il ne lui était pas difficile de faire un livre intéressant : avec l'histoire de Maurice de Saxe il a fait un bon livre, et ce mot est tout un éloge ; éloge d'autant plus vrai que la tâche était moins aisée et que le mérite est plus rare !

---

LOUIS XV ET LE MARÉCHAL DE NOAILLES<sup>1</sup>

Octobre 1365.

On peut nous rendre cette justice que, dans nos retours vers le dix-huitième siècle, nous ne ménageons ni la société d'alors, ni le roi voluptueux et faible qui personnifia les abus et les fautes de l'ancien régime. Mais enfin, quand nous rencontrons sous nos pas, sans les avoir cherchées, quelques circonstances atténuantes, il nous est permis de les recueillir discrètement, ne fût-ce que pour servir de contre-poids et de correctif au système de réalisme injurieux, mis à la mode par un historien trop célèbre. Voici des pièces authentiques qui prouvent qu'à un certain moment, pendant les années qui suivirent la mort du cardinal de Fleury, Louis XV eut des vellétés vraiment françaises et royales; que pour le guider dans cette voie où il se fatigua trop vite, il avait choisi, non pas

<sup>1</sup> *Correspondance*, publiée par M. Camille Rousset

un courtisan frivole, mais un serviteur dévoué de la monarchie et de la France, homme de traditions antiques, qui ne craignait pas de lui déplaire en lui rappelant l'exemple du grand roi ; que, dans sa correspondance avec le maréchal de Noailles, se révèlent un esprit juste, un jugement droit, de bonnes intentions, l'envie de bien faire, et qu'on y trouve des pages, des traits, des mots que n'eussent désavoués ni Louis XIV ni Henri IV.

L'étude est curieuse, et M. Camille Rousset, l'éditeur de ces lettres, l'auteur de la belle introduction qui est, à elle seule, un livre d'histoire, mérite qu'on le croie sur parole, quand il accorde à Louis XV, comme on dirait au collège, un certain nombre de *bons points*. Un romancier fameux, M. Eugène Sue, avait entrepris, dans le temps, de plaider une thèse assez singulière. Il *écreintait* Louis XIV, et il glorifiait Louis XV. Sous la plume du conteur de *Lairéaumont* et de *Létorières*, le grand roi devenait un monstre, un ogre, un glouton, sacrifiant tout aux *matérialités* d'une grossière nature, servie par une puissance absolue et un égoïsme sans bornes ; son successeur nous était représenté comme le plus aimable de tous les hommes et le plus charmant de tous les souverains. Puis est venu M. Michelet, — autre romancier ! — qui n'a pas voulu faire de jaloux. Abimer Louis XIV, quelle aubaine ! mais réhabiliter Louis XV, quelle folie ! Il a passé son niveau démocratique et fantaisiste sur les deux têtes royales, et l'opération a eu de quoi satisfaire les ennemis les plus acharnés de l'idéal monarchique ; part égale, quoique différente ; deux phénomènes odieux et grotesques ; ici,

Vitellius portant perruque et affublé de la robe de chambre du Malade imaginaire ; là, Domitien, sanguinaire à coups d'épingles, faisant de la méchanceté un raffinement du bon plaisir, et enfermant des lettres de cachet dans une boîte de pastilles du sérail.

M. Camille Rousset procède autrement. Sérieux, sincère, passionné pour la *vérité vraie*, qui n'est ni celle des courtisans, ni celle des pamphlets, il veut que les progrès de l'information historique tournent au profit de l'impartialité, et il ne consent à être admirablement renseigné que pour être parfaitement juste. L'historien de Louvois a eu à sa disposition, notamment dans les archives du ministère de la guerre, des trésors, de beaux et purs lingots qu'il s'est chargé de monnayer. Il y a apporté, non pas cette curiosité futile qui est un des fléaux de notre époque et qui vit de superfluités banales ou véreuses comme les estomacs affaiblis par des excès vivent de malsaines friandises, mais cette curiosité grave et féconde, pour laquelle savoir est un moyen de juger et qui, en découvrant ce qu'elle ignore, arrive à mieux comprendre ce qu'elle sait. Si, à la suite de ces découvertes et du travail qui les met en lumière, il semble à M. Camille Rousset que Louis le Grand soit un peu rapetissé, il le dit. Si, en avançant dans ses recherches et dans ses trouvailles, il croit pouvoir alléger un peu le dossier de Louis XV, diminuer le chiffre des boules noires et lui en donner deux ou trois blanches, il ne le dissimule pas : la vraisemblance du plaidoyer s'accroît de toute la franchise du réquisitoire. Pour préciser son idée et la nôtre, citons

quelque lignes de cette introduction qui assure à M. Rousset de nouveaux titres auprès des amis de la vérité dans l'histoire.

« Voltaire a dit : « La vérité est toujours faite pour attendre. » — Aujourd'hui rien ne l'arrête ; qu'elle soit la bienvenue ! Ce n'est pas seulement parce qu'elle éclaire l'intelligence et satisfait la curiosité ; ses bienfaits moraux la rendent plus souhaitable encore. Elle supprime l'inquiétude et le doute ; elle apaise la conscience et rend l'âme sereine. Les jugements excessifs et passionnés lui répugnent ; elle est d'opinion moyenne : *Ne quid nimis*, rien de trop. Si elle fait descendre Louis XIV de son Olympe, elle tire Louis XV de ses bas-fonds. Entre le bisaïeul et l'arrière-petit-fils, on avait mis l'infini en quelque sorte ; en diminuant la distance qui les sépare, on la rend plus sensible. Le premier, pour n'être plus une idole, un fétiche, n'en demeure pas moins un roi hors de pair ; on l'apprécie mieux en voyant les efforts, même inutiles, que le second a faits pour approcher d'un si grand modèle. »

Ces lignes et les suivantes résument toute la pensée de cette publication et nous indiquent notre tâche. On s'accoutume beaucoup trop à accepter, dans l'histoire, des lignes tranchées comme dans une carte géographique ; grandeur en deçà, petitesse au delà ; d'un côté toutes les gloires, de l'autre tous les abaissements ; sur ce visage le rayon olympien, le laurier triomphal, toutes les couronnes de l'héroïsme et du génie ; sur ce front à peine quelques fleurs artificielles, quelques myrtes effeuillés par



des mains de courtisanes. Rien de plus commun et de moins juste. L'homme se ressemble toujours : ennobli par les belles époques ou amoindri par les petites, exalté par de magnifiques exemples ou corrompu par de dangereux modèles, c'est toujours l'homme ; jamais plus près de faillir que quand il est fort ; aspirant au mieux ou le regrettant, quand il se laisse aller au pire. C'est par gradations que se régénèrent ou se déforment les sociétés et les caractères. Bons ou mauvais, les changements ne se font pas tout d'une pièce ; les contours s'estompent plutôt qu'ils ne se découpent ; un règne se continue dans un autre. Qu'un roi tel que Louis XIV meure, sans doute cette date se reconnaîtra partout : à la cour et à la ville, dans les mœurs et dans les modes, dans les affaires de l'intérieur et du dehors : sans doute, plus les ressorts auront été tendus, plus il y aura eu de compression officielle, religieuse, politique et morale, plus aussi sera violente la réaction en sens contraire. Soyez sûr pourtant que, même au milieu des lustres qui s'éteignent ou se rallument, des décors qui se replient ou se déploient, bien des acteurs de la veille resteront en scène, que bien des souvenirs seront évoqués. L'homme n'est plus, mais son ombre est de si haute taille, qu'elle se prolonge encore sur l'espace qu'il a laissé vide.

Voyez le maréchal de Noailles : c'est un disciple de la grande école qui a formé les Turenne, les Luxembourg et les Catinat. C'est un personnage du grand siècle égaré dans le suivant : égaré, ai-je dit ? non, puisqu'il y trouve sa place et son emploi, puisqu'il rencontre à qui parler,

puisqu'on l'écoute d'une oreille royale que la vérité n'ennuie pas trop. Il est, pendant douze ans, l'interlocuteur, le conseiller de Louis XV, le Mentor d'un Télémaque auquel ne manquèrent pas les Eucharis; pendant ce long dialogue épistolaire, il peut dire fréquemment et impunément : « Sire, le feu roi votre bisaïeul... » à un roi plus fier d'avoir un pareil prédécesseur qu'offensé de l'entendre citer comme un exemple ou rappeler comme un reproche.

Cette correspondance commence à la fin de 1742, quelques mois avant la mort du cardinal de Fleury. Quand le vieux ministre meurt, — trois ans trop tard pour sa gloire et pour la France! — Louis XV entre dans sa trente-troisième année, dans sa seconde jeunesse. La première avait été gâtée ou annulée, d'abord par les bruyants scandales de la Régence, qui bravait l'honnêteté en perdant son latin et oubliait le *maxima debetur puero reverentia*, puis par le ministère de Fleury. Pour Louis XV, ce ministère avait ressemblé à un long préceptorat, où l'âge et l'autorité du fait accompli étaient pour le jeune prince ce que la supériorité et l'activité du génie de Richelieu avaient été pour Louis XIII. Il inaugurait ces galanteries sultanesques qui devaient le conduire jusque dans les bosquets de Luciennes, mais qui, à cette date de 1743, pouvaient encore n'être qu'épisodiques et avaient pour excuse l'âge de la reine, son manque absolu de séduction et de charme. Même, si l'on en croit la légende dont madame Sophie Gay a fait jadis un roman, la troisième ou quatrième sœur des Mailly et des Vintimille,

cette marquise de la Tournelle que le maréchal de Noailles appelait *la Ritournelle* et que l'histoire nomme la duchesse de Châteauroux, était une de ces rares favorites qui exaltent, chez leur auguste esclave, les sentiments chevaleresques, et cherchent à l'indemniser de leurs faiblesses et des siennes en échangeant contre ses invitations à l'amour des invitations à la gloire.

Donc, tout était compromis, mais rien n'était perdu encore chez ce roi jeune, aimable, facile à vivre, *le plus joli homme* de son royaume, pris de la noble envie de régner par lui-même et de renouer la tradition *Louis-quatorzième*, salie par Dubois, ruinée par Law et assoupie par Fleury. C'est l'heure décisive, l'heure du roi ou du berger, celle où le bloc de marbre blanc peut devenir table ou cuvette. A ces bonnes intentions dont se pavera plus tard l'enfer Pompadour et du Barry, répond excellemment le maréchal de Noailles, de qui M. Camille Rousset nous dit : « Il avait ses racines au plus profond du règne de Louis XIV. Né en 1678, il avait fait ses premières armes en Catalogne, sous les ordres de son père, maréchal de France et capitaine des gardes du corps... La paix faite, Louis XIV lui donna la plus grande marque d'estime dont un homme puisse être honoré : ce fut au duc de Noailles qu'il confia, en 1714, ses plus précieux papiers, et, dans le nombre, ses *Réflexions sur le métier de roi*, qui resteront comme les Tables de l'ancienne loi monarchique, comme le Testament du pouvoir absolu, fondé sur le droit divin. Si l'on rapproche de cette preuve de confiance insigne le fait que Louis XV eut pour compagnons

d'enfance les deux fils du duc de Noailles, on s'expliquera le ton généralement familier de la *Correspondance*, avec des invocations parfois solennelles à la mémoire et aux exemples de Louis XIV. »

On le voit, il y eut là un mouvement de recul vers le grand siècle. Les *Réflexions sur le métier de roi*, dont le maréchal de Noailles avait été le dépositaire, c'était la *Politique tirée de l'Écriture sainte* de Bossuet, inspirée à un souverain par un homme de génie ; c'était l'auguste tradition monarchique, remontant au ciel pour se faire saluer sur la terre et y représenter le *droit divin*. Or, un pouvoir que l'on tient de Dieu ne donne des droits immenses que pour imposer d'immenses devoirs. Il est au régime du bon plaisir ce qu'un sacerdoce est à un caprice.

Malheureusement, ce fut le bon plaisir qui, en définitive, prévalut : mais il suffit qu'il y ait eu velléité, lutte, hommage au passé, tentation du bien, choix d'un conseiller véridique et intègre, commencement d'exécution, pour qu'il soit juste de tenir compte à Louis XV de cette phase inaperçue entre son insignifiante jeunesse et son affligeante maturité. Lorsqu'il tomba malade à Metz, en 1744, et qu'il fut en danger de mort, rien de plus sincère, de plus universellement attesté que les angoisses de la France pendant la maladie et les transports de joie qui accueillirent la convalescence. Ce fut la dernière fois peut-être que la royauté fut aimée pour elle-même et reçut des marques unanimes d'une espèce d'idolâtrie populaire. Douze années après, vers 1756, nous voyons, dans

les curieux *Mémoires* du marquis d'Argenson, que le désenchantement était général, que la désaffection gagnait de proche en proche, et que, dans des émeutes qui ressemblent déjà à un prélude ou à un présage, c'est le nom et la personne du roi qui étaient mis en cause. Même en faisant, chez d'Argenson, la part de pessimisme attribuée à l'utopiste éconduit et au ministre en disgrâce, il est évident que ces douze années qui marquèrent le point culminant du siècle, qui eurent de belles journées, qui virent le roi et le dauphin au camp et dans la tranchée, qui pouvaient être, en un mot, décisives pour le bien, tournèrent et finirent mal, par cela seul qu'elles furent stériles. Dans l'état où se trouvait la France, après les majestueuses prodigalités du grand règne et les folles équipées de la Régence, la stérilité, c'était la ruine ; ne pas améliorer, c'était aggraver ; ne pas couper dans le vif, c'était laisser la gangrène maîtresse de tout envahir ; ne pas guérir le malade, c'était l'achever.

Pourquoi ce brusque passage de tant d'espérances à tant de mécomptes ? pourquoi ces premières bouffées de fureur populaire après ces dernières lueurs d'enthousiasme ? On en trouve l'explication et l'histoire dans les deux volumes de cette *Correspondance*, que M. Camille Rousset a pris la peine, non-seulement de publier, mais d'analyser d'avance et d'ajuster à notre point de vue avec la sagacité d'un observateur et la supériorité d'un historien. Le maréchal de Noailles pose nettement les questions à son royal interlocuteur ; il ne lui dissimule aucun des symptômes du mal qui travaille le pays : mal matériel

et moral, désarroi des finances, vénalité des agents, consciences au pillage ou aux enchères, vices externes et internes, décadence de notre armée, de notre diplomatie, de notre marine. Les réponses de Louis XV sont parfois excellentes ; ses vues sont droites, ses idées justes ; il a des mots heureux ; mais comment faire ? n'est-il pas trop tard ? Pour une nation amoureuse de gloire, l'essentiel serait de voir son jeune roi commander une armée, payer de sa personne sur un champ de bataille, apaiser par sa présence les querelles d'amour-propre entre les maréchaux, monter à cheval, en un mot ! Le cheval, ce piédestal des princes ! a dit Lamartine. Louis XV ne demanderait pas mieux que de vaincre, et même de se battre : il n'a pas peur, il fait bonne mine au canon. La guerre ne l'effraye pas, elle l'ennuie ; il n'en redoute pas les dangers, mais les lenteurs. Il ne l'aime pas, et il faut l'aimer pour lui sacrifier tout ce que laisse au départ, ou à mi-chemin, un roi tel que celui-là, moins indifférent aux Agnès Sorel qu'aux Jeanne d'Arc. La duchesse de Châteauroux pouvait être une héroïne de roman épique, ne donner à Louis XV que des conseils chevaleresques et guerriers : mais ces maîtresses d'ancien régime, même les meilleures, compromettaient l'homme qu'elles se vantaient de servir, et, en attendant qu'elles le fissent glorieux, elles le rendaient impopulaire. Ce même peuple qui battit des mains quand il apprit que le roi partait pour l'armée, faillit siffler quand il le vit trainer après soi, dans les lourdes carrossées d'alors, la favorite environnée de son cortège. Sans être prophète on pouvait aisément pré-

dire que, pour peu que la victoire fit faire antichambre, on retournerait au boudoir, et les poètes du temps auraient pu ajouter que ce plaisir qui prêchait la gloire finirait par l'absorber.

C'est ce qui arriva, et les *campagnes* de Louis XV se réduisirent, en somme, à bien peu de chose : mais il eut le mérite de préparer et, qui sait ? de décider peut-être la victoire de Fontenoy, sinon par son propre commandement ou son initiative, au moins par la confiance absolue qu'il témoigna à Maurice de Saxe, qu'on voulait lui rendre suspect. Pendant des années, il permit à un honnête homme de lui dire la vérité. Il accueillit cette vérité avec une attention sympathique, et peu s'en fallut qu'il n'en profitât. C'est dans ce difficile passage de l'assentiment à la décision et de la résolution à l'action, que Louis XV faiblissait. Comme le dit très-finement et très-justement M. Camille Rousset, il croyait prendre *un* parti quand il prenait *son* parti ; il croyait se décider en se résignant ; résignation accommodante, tempérée de bonne volonté, qui commença par laisser faire ce qu'elle ne pouvait empêcher, puis devint complice des malheurs suscités par une faiblesse coupable, et finit par s'abandonner au courant comme un naufragé ; un naufragé dans de l'eau de rose ! L'auteur de cette introduction cite un mot spirituel du duc de Luynes : « Louis XV parlait et s'occupait *historiquement* des affaires. » Il en avait le sens ; il n'en avait pas le goût. et encore moins le courage : il n'était pas fâché de les savoir ; il était incapable de les résoudre. L'esquisse serait incomplète si l'on ne disait

qu'il aima *platoniquement* le bien, la vérité, la gloire; moins platonique, hélas! sur d'autres points, toujours prêt à quitter pour des maîtresses trop réelles ses maîtresses idéales!

N'importe! la circonstance atténuante existe; il faut remercier M. Camille Rousset de l'avoir mise en relief et de s'y être associé par un commentaire qui en double l'intérêt et le prix. Débiteur scrupuleux, ou plutôt fidèle dépositaire, l'historien de Louvois a rendu à Louis XV ce qu'il avait pris à Louis XIV; il a enrichi l'héritier ruiné, plus qu'il n'avait appauvri l'aïeul millionnaire. Dans cette *Correspondance*, comme dans bien des épisodes de ce règne, c'est le roi que l'on amnistie; c'est le régime que l'on accuse; c'est l'institution que l'on condamne. L'excès et l'isolement du principe monarchique ont été aussi funestes à la grandeur qu'à la faiblesse. Ils ont exagéré les ambitions de l'une et les avortements de l'autre. Étant donnés les qualités et les défauts de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre si ces défauts ont fait plus de mal que ces qualités n'ont fait de bien. Oui, le premier avait l'âme et l'intelligence naturellement portées au grand, le génie des affaires, le goût du travail, une haute idée des devoirs que la royauté impose, l'art d'élever le métier de roi au-dessus de toutes les puissances et de toutes les majestés; le second, de trempe moins forte et moins pure, eût volontiers et à plusieurs reprises tenté de suivre cet illustre exemple. Il y avait, chez le troisième, assez de vertus et d'aspirations généreuses pour suffire amplement à une



régénération sociale. Et cependant l'un, pendant toute sa longue vieillesse, a vu crouler son œuvre au milieu de la détresse de son peuple. L'autre, après avoir soupesé le fardeau dans ses mains débiles, l'a négligemment jeté, avec la fortune de la France, par-dessus ces moulins du *sans-souci*, qui tournaient pour le roi de Prusse. Le troisième a péri, avec une société tout entière, sur les ruines qu'on lui léguait. Il sied donc de procéder à une nouvelle justice distributive, et de nous faire aider, dans ce travail, par des guides tels que M. Camille Rousset. Longtemps nous avons cru pouvoir associer dans le même hommage les rois et le régime, parce qu'on les enveloppait dans le même anathème. On se trompait des deux parts : si l'on veut concilier la vérité et le respect, il y a un moyen de rester dans le vrai sans cesser d'admirer le grand, d'excuser le faible et de vénérer le saint : c'est de considérer sans colère, mais sans complaisance, ce que le vice des institutions a fait de cette grandeur, de cette faiblesse et de cette vertu.

---

FLÉCHIER<sup>1</sup>

---

Novembre 1865.

Cette *Histoire de Fléchier* est une œuvre excellente : si, avant de finir, j'essaye d'indiquer ce qui lui manque ou ce qu'elle a de trop pour être parfaite, je croirai rendre à l'auteur un hommage sincère, et je le sais assez spirituel pour préférer ce genre d'hommage à des louanges banales.

*Histoire de Fléchier!* ce sujet séduisant offrait à un écrivain de province, à un ecclésiastique de notre époque, à un prêtre du diocèse de Nîmes, des difficultés prodigieuses. Malgré ses rares mérites, Fléchier est un homme de second ordre; l'opinion générale ne l'accepte que comme une élégante *doublure* des grands orateurs sacrés du grand siècle; l'on pouvait craindre qu'un historien jeune, méridional, animé à sa tâche par des documents

<sup>1</sup> *Histoire de Fléchier*, par M. Delacroix.

originaux, ne fût tenté de surfaire celui dont il se chargeait de raviver l'image effacée. Il y a eu, dans la vie de l'illustre et éloquent évêque de Nîmes, toute une phase, brillante, si l'on veut, fort intéressante pour les lettrés, mais où il s'en est fallu de peu que ce religieux ne fût trop mondain, que ce ministre de la vérité ne fût abbé de cour, que ce futur panégyriste de l'héroïsme de Turenne ne donnât dans les afféteries et les petits vers, que ce prêtre ne s'égarât, en tout bien tout honneur, sur la carte de Tendre. Il était permis de se demander si, dans un monde transformé de fond en comble, dans les conditions toutes nouvelles faites au clergé par notre état social, un ecclésiastique saisisrait bien la note juste et la nuance en ce qui touche à ces récréations innocentes, mais singulières, qui, pour Fléchier comme pour Huet et pour Godeau, servirent de prélude aux dignités de l'Église. Enfin, et ceci est plus délicat à indiquer, les vingt-trois ans qui s'écoulèrent depuis la nomination de l'évêque de Nîmes jusqu'à sa mort furent, dans son diocèse et dans les pays environnants, marqués par des persécutions religieuses, des abus de la force contre la liberté de conscience, dont Fléchier, naturellement modéré, n'est pas responsable, mais dont il est difficile de bien parler quand on a soi-même un enjeu dans ces querelles encore vivantes.

De ces trois difficultés principales, M. Delacroix a fort heureusement surmonté les deux premières; et quant à la troisième, il a pris d'avance ses précautions, en nous

disant dans sa courte préface qu'il avait écrit plutôt pour Nîmes que pour la France la partie de son livre qui retrace l'épiscopat de Fléchier.

Ce qui a porté bonheur à M. Delacroix, c'est de s'être inspiré des qualités de son héros, dont nous ne nous formions plus qu'une idée vague et inexacte. C'est triste à dire, et d'un mélancolique présage pour ceux qui ne sont pas même de second ordre dans leur temps : la postérité n'existe réellement que pour cinq ou six écrivains par siècle. Des autres il ne reste qu'une date et un nom. Voici à quoi se bornent, en général, les rapports des gens du monde et même des dilettantes littéraires avec la mémoire de Fléchier. On leur a lu, au collège, des fragments de l'*Oraison funèbre de Turenne*, et peut-être les a-t-on ennuyés du parallèle obligé entre le célèbre exorde de ce discours et celui de Mascaron. Il n'en faut pas davantage pour que le chef-d'œuvre, l'homme et le reste de ses ouvrages soient rangés dans leur souvenir parmi les livres de classe, désormais *sacrés* dans le sens appliqué par Voltaire aux odes de Lefranc de Pompignan, et dont la Fontaine lui-même a tant de peine à triompher. Les plus *forts* se souviennent que leur professeur a appelé Fléchier l'Isocrate français, l'Isocrate de la chaire, et comme ils savent — par ouï-dire — qu'Isocrate, autre persécuteur de leur adolescence, — opposé à Démosthène, représente la rhétorique opposée à l'éloquence, ils se figurent un rhéteur ou un rhétoricien, suppléant à l'inspiration par l'emphase, au génie par l'artifice, et arrangeant symétriquement des phrases comme des pions

sur un échiquier. Je me trompe : il y a quelque vingt ans, les raffinés, les curieux ont été subitement réveillés de leur somnolence, à l'endroit de Fléchier, par la publication de ses *Mémoires sur les Grands jours d'Auvergne*; ils ont été surpris, scandalisés presque, de trouver si spirituel et si amusant l'homme qu'ils associaient à leurs ennuis de collège.

Avouerais-je, à ma honte, que ma connaissance avec Fléchier n'était pas beaucoup plus intime? Il y existait du moins assez de lacunes et d'*à-peu-près*, pour que la lecture de ce volume ait été pour moi une série de précieuses découvertes. Il m'aide à recomposer cette physionomie si bien appropriée à son cadre, naturelle jusque dans les recherches de l'art, fine plutôt que subtile, ingénieuse plutôt que mignarde, exempte de cette emphase que semble impliquer le mot de rhéteur, observant en tout la plus parfaite mesure, et sachant se faire une originalité du soin même qu'elle prend à ne pas imiter l'originalité des autres. Il y a dans cette vie, dans ce talent, dans ces vertus, dans ces œuvres, une égalité de température qui repose l'âme et lui fait du bien, comme les climats tempérés font du bien au corps. Point de tons criards, ni de dissonances. Tout se fond dans une harmonie qui ne transporte pas, mais qui charme. Cet esprit juste et pénétrant sait se préserver de tout, même des prétentions au génie; il monnaie en sympathies universelles les enthousiasmes qu'il se croit ou se sent incapable d'inspirer. En plaisant à tout le monde, il se console de ne passionner personne. Écolier, poète latin, doctrinaire, sécularisé,

homme du monde, prédicateur, panégyriste, admis dans la familiarité des grands, appelé à la cour, partie essentielle ou secondaire de l'éducation du dauphin, lecteur de la dauphine, historien, sacrifiant à la mode des muses badines et des galanteries sans conséquence, façonné aux joutes épistolaires, théologien, controversiste, évêque, Fléchier est rarement supérieur, mais toujours égal à la place qu'il occupe, à la tâche dont il s'acquitte, à l'œuvre qu'il compose, au succès qu'il obtient, à l'idée qu'il réalise, au bien que l'on attend de lui. Il réussit sans excès et sans effort. Il ne dépasse guère, mais il atteint constamment une *moyenne* excellente, et il fait de l'ensemble de ces moyennes une perfection relative. Sa vertu est affectueuse, sa parole est persuasive, sa piété est ferme et douce. Assez disert pour paraître éloquent, trop avisé pour aspirer au sublime, il a trois compagnons de route que le génie n'a pas toujours : le tact, le bon sens et le bon goût. Il s'arrête juste au point où le brillant deviendrait clinquant, où l'agrément n'est pas encore fadeur, où la grâce mondaine n'est ni futile ni coupable, où le courtisan n'est que l'homme respectueux et poli, où la flatterie est assez discrète pour sembler sincère, où le tendre ne sert pas autre chose que ce qu'il a mis sur sa carte, où les succès de salon ne font pas tort au caractère du prêtre, où le théologien n'est pas pédant, où le prélat n'est pas fanatique, où le convertisseur n'est pas persécuteur. Il laisse à l'Aigle de Meaux son aire, au Cygne de Cambrai son azur, à Bourdaloue ses nerfs et ses muscles pour se créer, à côté de ces royautes, un royaume à part,

où l'air est bon, où l'horizon est pur, où on ne laisse rien perdre de ce qui peut charmer l'esprit et nourrir l'âme, où l'aimable figure et les façons engageantes du maître peuvent également attirer et retenir.

Je me laisse aller, et je charbonne un croquis en marge des belles pages du livre. S'il y a, dans ce croquis, quelques traits justes, c'est à M. Delacroix que je le dois. Il a très-ingénieusement emprunté à son héros, à son modèle, cet art qui consiste à éviter l'exagération, et qui est d'autant plus sûr de tout obtenir qu'il ne demande rien de trop. Ce petit royaume dont je parle, il était impossible d'en mieux fixer les limites, de donner meilleure envie de le parcourir et de s'y plaire, d'en mieux peindre les sites agréables, d'en écarter avec plus de gracieuse habileté les formidables voisins. Sans se désister un moment de son admiration pour Bossuet, pour Fénelon, pour Bourdaloue, pour Massillon même, le dernier venu, et qui ne fut, à tout prendre, qu'un Fléchier coloré, M. Delacroix semble leur dire : Restez chez vous ; votre part est encore assez léonine : là vous êtes souverains légitimes ou conquérants glorieux ; ici vous seriez usurpateurs. Respectez cette modeste province qui ne vous a rien fait, rien pris, et que vous dévoreriez d'un coup de dent.

Ce qu'il y a de plus ingénieux encore, et de non moins vrai, c'est la manière dont M. Delacroix retrouve, dans le style de Fléchier, un intermédiaire et comme un point de soudure entre la belle langue que M. Cousin a regrettée, contemporaine de Corneille et de Pascal, et celle de la grande époque, de l'apogée, plus élégante assurément,

plus majestueuse et plus correcte, mais moins vivante peut-être et moins originale. C'est un coup de partie, dans une œuvre pareille, et il a fallu un véritable esprit critique, une remarquable sûreté d'observation et de discernement, pour noter ainsi, dans ce vaste ensemble et cette ombre un peu grise, le détail particulier qui résume le rôle littéraire de Fléchier, lui assigne sa place et le dégage de cette renommée de rhéteur où nous l'avions enseveli. Toute cette partie du livre est parfaite, et je crois savoir, de bonne source, que notre seigneur, sénateur et maître du lundi et de toute la semaine en a été vivement frappé. A force d'étudier l'homme qu'il a réussi à nous peindre, M. Delacroix finit par lui ressembler; aimable ressemblance qui n'est pas du tout de l'imitation servile! A tout moment, on dit en le lisant : Voilà du Fléchier, et du meilleur. N'est-ce pas du bon Fléchier la page que je vais citer ?

« Nul ne posséda mieux l'art d'ennoblir toute chose et de répandre sur un discours je ne sais quelle égalité toujours élégante et convenable. S'il est rarement sublime, jamais il ne se traîne; et l'on sait que Bossuet a connu les sommeils d'Homère. Talent non moins rare, il parle toujours de son héros, et rien que de lui, excellent à se renfermer dans son sujet, à découvrir ce qui lui est propre, à lui laisser son caractère en quelque sorte personnel, et à ne pas le noyer dans des lieux communs de morale. Il ne nous cache pas son plan pour nous intéresser et nous surprendre comme Bossuet; mais en l'annonçant tout d'abord, il séduit l'esprit par le naturel et



la richesse de ses divisions. Ce n'est pas ici précisément que nous lui reprocherions ses *symétries*. Nous lui permettrions de nous annoncer que tout finit, afin de nous ramener à Dieu qui ne finit point; » — de nous faire « souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre. » Après tout, ces antithèses sont plus du sujet qu'on ne pense; Dieu ne se plait-il pas à nous parler ainsi dans ces extrémités des choses humaines, qui doivent faire le fond de toute oraison funèbre? Il ne procède point par saillies et par exclamations, à l'exemple du grand maître; mais sa marche a cette éloquence qui vient de la majesté calme et continue et de l'enchaînement des périodes. Peu d'écrivains ont possédé à l'égal de celui-ci le bonheur des transitions. C'est merveille de voir comme il soude les phrases, les paragraphes les uns aux autres, comme la suite du discours a du corps, et, pour ainsi dire, du tissu. Fléchier étendait sa science de l'harmonie jusqu'à la liaison des idées elles-mêmes. En le lisant, on croit entendre deux sons; celui des mots qui se choquent avec le plus doux bruit; et cette musique plus intime, en quelque sorte immatérielle, que forme le mouvement des pensées et que l'âme seule peut saisir. »

Il me semble que cette prose a d'assez beaux yeux pour des yeux de province. J'ai mieux aimé citer M. Delacroix que Fléchier lui-même. Il faut pourtant convenir que, dans tous les genres, épistolaire, oratoire ou de *demi-caractère*, l'historien a transcrit de belles ou charmantes choses, qui nous montrent Fléchier sous des

aspects nouveaux. Quel piquant épisode et quel agréable livre, ces *Grands jours d'Auvergne* ! Plus décant que Tallemant, plus chrétien que Saint-Évremond, aussi spirituel qu'Hamilton, mêlant à doses légères la comédie et le drame, la fantaisie et la satire ; de la sensibilité avec un grain de malice ; le pressentiment de la beauté descriptive et paysagiste que le dix-septième siècle ne connaîtra que par éclairs. On a pu dire, et très-justement, que ce livre était la fleur dernière et la plus parfumée de la littérature Louis XIII ; par là, Fléchier touche à cette première phase du siècle comme il appartient à la seconde par l'oraison funèbre de Turenne. Sur un autre terrain, plus voisin de la serre chaude, quoi de plus *joli* que ces vers sur les coquettes :

Au seul nom de l'amour elles sont alarmées,  
 Feignant de n'aimer plus dès qu'elles sont aimées ;  
 Persécutent un cœur qu'elles ont attristé,  
 Et font une vertu de cette cruauté.

Je sais bien qu'au moment qu'elles font les cruelles,  
 Elles souffrent souvent ce qu'on souffre pour elles,  
 Et qu'alors que leur sort nous paraît le plus doux,  
 Elles sont quelquefois plus à plaindre que nous.

Ces vers qu'un évêque et même un jeune abbé s'interdirait aujourd'hui, m'amènent à dire un mot de la seconde difficulté que rencontrait M. Delacroix, et dont il s'est habilement tiré. Il s'agit des préludes, des débuts littéraires et mondains de Fléchier. Il composa des vers latins en l'honneur de Louis XIV, fit partie de la société de l'hôtel Rambouillet, paya un large tribut au bel esprit,

parla le langage de la galanterie; et suivit l'exemple général, qui combinait le sacré et le profane. M. Delacroix s'est chargé de surveiller, de sauvegarder le sacré; il y a mis autant de fermeté que de justesse, et il n'a pas eu de peine à prouver que les mœurs, les vertus, la piété, la dignité de son évêque étaient sorties parfaitement intactes de cette épreuve. Moi, je vais droit au profane, et je dis : Il faut que madame de Sévigné, madame de la Fayette et même Fléchier aient été d'une nature bien saine pour avoir échappé à ces odeurs de bergamote, plus écœurantes et plus insalubres que celles du ruisseau et de la borne. Quand je vois les admirateurs du dix-septième siècle admirer par surcroît et réhabiliter ces puérités, ces fadeurs, ces niaiseries sentimentales et mondaines, je crois voir des lecteurs enthousiastes de Chateaubriand, de madame de Staël, de Joseph de Maistre, se pâmer d'aise en lisant les comédies d'Étienne et les poèmes de Luce de Lancival, ou mieux encore les amis passionnés d'un illustre convalescent glorifier et bénir, non-seulement la force de son tempérament qui l'a sauvé ou la science de son médecin qui l'a guéri, mais encore la maladie qui a failli l'emporter. Les gens qui disent que Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor, Jules Janin écrivent mal, et qui s'extasiaient aux noms de Scudéry, de Ménage, de Voiture, de Balzac (le *grand*, le *vrai* Balzac, disent-ils), ne s'aperçoivent pas qu'ils nous désarment complètement vis-à-vis des réalistes et de la démocratie littéraire. Si vous voulez que nous ayons quelque chance de succès en prêchant contre l'absinthe,

jetez donc par la fenêtre tous ces pots de crème tournée. Ce n'est pas la vertu de Fléchier qui fut en péril dans cette galère pavoisée de couleurs tendres et voguant à l'aide de rames en sucre d'orge sur une rivière de sirop : c'est son talent ; ce sont ces qualités viriles sans lesquelles le talent n'est plus qu'une jonglerie de salon et un joujou d'académic. Mieux vaut encore la rue que la ruelle, le gros mot que le petit vers, la trique que la houlette. La meilleure preuve que Fléchier a été plus et mieux qu'un rhéteur, ce n'est pas tout ce qu'on rencontre de fin, d'ingénieux et de piquant dans ses *Grands jours d'Auvergne*, de sérieux et d'élevé dans ses *Oraisons funèbres*, de solide et d'éloquent dans son *Histoire de Théodose* ; c'est qu'il a pu écrire le *Cursus Regius*, fréquenter la *Chambre bleue*, enjoliver des madrigaux, tresser des guirlandes, rimer des soupirs allégoriques, épurés et éthérés, pour mademoiselle de la Vigne ou mademoiselle Deshoulières, traverser, aspirer, humer, savourer cette atmosphère énervante, et sortir de là sain de corps et d'esprit, pour prendre un très-bon second rang parmi les vrais grands hommes du dix-septième siècle. Vivre dans cette parfumerie, y conserver toute sa valeur présente ou future de prêtre, d'orateur, d'écrivain et d'évêque, c'est un tour de force plus méritoire que l'exorde de l'*Oraison funèbre de Turenne*.

Reste l'épiscopat de Fléchier. M. Delacroix nous l'a raconté en détail ; il nous a révélé ou rappelé bien des épisodes touchants, des traits de bonté ou de grâce quasi-fénelonienne. Paris pourra, sans déroger, lire cette partie

...

du livre écrite plus spécialement pour le diocèse de Nîmes. Mais j'ai beau faire, l'ombre des Cévennes s'étend sur ces pages consacrées à une vie pure et sainte, laborieuse et pleine. Cette révocation de l'édit de Nantes, ces conversions à main armée, ce blocus des consciences, ces persécutions, ces exécutions, ces bannissements, ces tueries, ces flatteries sanglantes prodiguées à une erreur royale, tout cet ensemble dont il serait injuste et absurde d'attribuer la moindre part à Fléchier, inquiète l'esprit et serre le cœur comme un douloureux voisinage. Il semble qu'on lise un bon livre, une belle page, une jolie lettre, un pieux mandement, à côté d'une ménagerie furieuse : malgré soi, on regarde les grilles. Ces grilles-là s'appellent des siècles ; il en a fallu deux pour comprendre les droits et les libertés de la conscience humaine, et il en faudra un autre pour que ces libertés et ces droits, dans leurs amères rancunes et leurs représailles obstinées, cessent de s'en prendre à la religion de ce que commirent en son nom les passions des hommes. Détournons nos regards de ces tristes scènes, et félicitons-nous de vivre dans un temps, de dater d'un moment où l'évêque de Nîmes, au moins l'égal de Fléchier par le talent et le style, est arrivé à l'épiscopat sans avoir à passer par le madrigal, et remporte sur l'hérésie de pacifiques victoires, en appelant à son aide, non pas les agents de Basville et les dragons de Villars, mais la supériorité persuasive de l'éloquence, de la foi et de la vertu.

J'ai été si bien entraîné par l'intérêt du sujet et du

livre de M. Delacroix, que je m'aperçois un peu tard que j'avais annoncé des critiques et que je vais terminer cet article sans en avoir fait une seule : je voudrais abrèger le volume d'une centaine de pages, en arracher çà et là quelques brins de ce que les Espagnols appellent le *poil de la prairie*. J'ai noté deux ou trois inexactitudes : *Andromaque*, par exemple, eut un succès immense; c'est *Phèdre* qui fut sacrifiée par les Deshoulières et autres bas-bleus ou violets à la *Phèdre* de Pradon. On pourrait aussi relever, à de rarissimès intervalles, quelques locutions incorrectes, quelques provincialismes de langage; mais ne voilà-t-il pas un beau reproche sous ma plume? et dois-je oublier que cette langue française que Fléquier a si bien parlée et que M. Delacroix, en somme, écrit bien, a inauguré ses perfections par un livre intitulé *les Provinciales*?

---

M. VICTOR HUGO<sup>1</sup>

Décembre 1865.

Accumulez à plaisir, contre ces *Chansons des rues et des bois*, les critiques les plus sévères ou les plaisanteries les plus mordantes; élevez jusqu'à l'éloquence votre colère ou votre envie de rire; protestez au nom du bon sens, du goût, de la morale ou de la Muse; attachez à ce cou de Titan, à cette crinière de vieux lion les grelots de la parodie; que dis-je? prouvez par des citations — et vous n'avez eu que l'embarras du choix, — que la parodie, même la mieux réussie, est moins méchante et moins drôle que certaines strophes et certains vers du recueil; plaignez tous les perroquets de l'enthousiasme de commande traitreusement empoisonnés par le déjeuner de Jacob; je vous défie de trouver, contre cette œuvre d'un grand poète, un argu-

<sup>1</sup> Les *Chansons des rues et des bois*.

ment plus accablant que celui-ci : il m'a suffi de quelques semaines de retard involontaire pour n'avoir plus rien devant moi, au moment où je voudrais, à mon tour, lire, discuter, blâmer, louer, railler ou citer. Le livre est d'hier, et il me semble que je vais parler d'un ouvrage contemporain de Louis-Philippe ou de Sésostris. Au lieu d'arriver avec l'arrière-garde sur un champ de bataille, je passe, triste et solitaire, devant la carcasse d'un feu d'artifice. Les *Misérables* avaient eu six mois ; les *Chansons* n'ont pas eu six jours ; l'histoire en est courte et funèbre ; l'enfant avait trop d'esprit ! Il y a eu premièrement, comme d'habitude, le merveilleux travail de préparation, d'annonce, de mise en scène et de devanture. Secondement, la vente, je dirais presque la liquidation pour cause d'expropriation poétique, a eu lieu dans des conditions excellentes ; les acheteurs ont afflué, et l'on a pu dire, pour rappeler à la fois l'ancienne dignité et la nouvelle langue de M. Victor Hugo, que le poète était au-dessus du pair. Puis hésitation, surprise, stupeur, angoisse, prostration, désarroi sur toute la ligne des admirateurs ; puis déroute, défaite, débâcle ; c'est à peine si les contradicteurs ont eu le temps de formuler leur arrêt ou d'écrire leur épigramme : le livre avait vécu !

On doute,  
La nuit...  
J'écoute...  
Tout fuit :  
Tout passe,  
L'espace  
Efface  
Le bruit



Depuis dix ans les ouvrages de M. Victor Hugo ressemblent un peu trop à ses *Djinns*.

N'importe ! le livre est tombé, mais la leçon reste. Tâchons de recueillir la leçon dans les ruines du livre.

J'ai sous les yeux un document assez bizarre : c'est le compte rendu des séances de la *Société des Bonnes-Lettres*, dans le *Journal des Débats* du 11 novembre 1821. Cette société des Bonnes-Lettres représentait, sous la Restauration, la littérature de l'extrême droite ; et comme telle, elle était violemment attaquée par les *libéraux*, et très-énergiquement défendue par la feuille que rédige aujourd'hui M. Clément Caraguel. Voici les noms des auteurs, jeunes ou vieux, qui se faisaient gloire d'appartenir à cette société et de prêter à ses séances l'attrait de leur parole ou de leurs lectures ; la liste est curieuse :

Bergasse, Lacretelle jeune, Roger, Campenon, Lourdoueix, Martainville, Ducancel, Laurentie, Ancelot, Charles Nodier, Genoude, Abel Hugb, Mély-Janin, Coriolis d'Espinousse, Mennechet, Malitourne, Achille de Jouffroy, et... VICTOR HUGO.

Je sais bien ce que répond M. Hugo : il était si jeune ! dix-neuf ans à peine ! un écolier ! presque un enfant ! il allait à ces séances avec un cerceau et une balle élastique. D'ailleurs, comme Marius Pontmercy, des *Misérables*, il ne savait rien de l'histoire politique, militaire et patriotique de son pays et de son temps : c'est là sa thèse favorite : l'opinion royaliste aura été pour lui un joujou de *bébé*, une amplification de rhétoricien, quelque chose d'intermédiaire entre le *De viris* et les contes de nourrice.

Ce que l'auteur des *Contemplations* nous disait dans une pièce adressée au *marquis d'A...*, il nous le redit aujourd'hui en des vers dont la grâce et l'élégance démocratiques ne laissent aucun doute sur sa conversion :

Moi, que je sois royaliste !  
 C'est à peu près comme si  
 Le ciel devait rester triste  
 Quand l'aube a dit : Me voici !  
 Un roi, c'est un homme équestre,  
 Personnage à numéro,  
 En marge duquel de Maistre  
 Écrit : Roi ; lisez : Bourreau !  
 J'étais jadis à l'école  
 Chez ce pédant, le Passé ;  
 J'ai rompu cette bricole ;  
 J'épèle un autre A B C.

Très-bien ! ces beaux vers démontrent surabondamment que M. Hugo n'est plus du tout le poète de l'*Ode à Louis XVII*, des *Funérailles de Louis XVIII* et des *Vierges de Verdun*. Pour que le contraste soit complet, l'auteur a eu la singulière idée de dater ces strophes de Domremy, patrie de Jeanne d'Arc. O magie de l'antithèse ! Domremy, Vaucouleurs servent de cadre à des vers tels que ceux-là — ou tels que ceux-ci :

Cours les bals, danse aux kermesses,  
 Les *filles* ont de la foi : (?)  
 Fais-toi tenir les promesses  
 Qu'elles m'ont faites à moi.  
 Ris, savoure, aime, déguste,  
 Et, libres, narguons un peu  
 Le Roi, ce faux nez auguste  
 Que le prêtre met à Dieu.

C'est charmant, et l'on peut en effet mesurer d'après ces quelques rimes la distance qui sépare le Hugo révolutionnaire et le Hugo chevaleresque. Pourtant, il faudrait s'entendre, et, au besoin, se souvenir. La poésie, le génie et la célébrité de M. Victor Hugo n'avaient pas attendu le nombre des années. Comme les jeunes filles qui vont au bal trop tôt, M. Hugo, à dix-neuf ans, avait déjà concouru pour un prix à l'Académie française, reçu de M. de Chateaubriand le titre d'enfant sublime, préparé ou écrit la plupart de ses Odes et Ballades, que l'on peut retrouver, avec leur date exacte, dans l'édition primitive. Bien que raison et poésie ne soient pas précisément synonymes, on a le droit de dire qu'il avait atteint et dépassé l'âge de raison, qu'il savait très-bien se rendre compte de la source de ses inspirations et de la portée de ses écrits, pendant cette phase qui a duré dix bonnes années, et où il voudrait bien se représenter comme enveloppé dans les langes d'une ignorance baptismale et d'une imagination enfantine. Nous dira-t-il que ses parents, comme le grand-père de Marius, avaient caché pour lui la lumière sous le boisseau ? Cette illusion nous est impossible depuis la publication du *Victor Hugo par un témoin de sa vie*. Ces mémoires, écrits sous sa dictée, nous ont appris ce que nous devons penser de cette *mère vendéenne* qui fait si bien à la fin d'un vers des *Feuilles d'Automne*. Non, il n'y a eu chez lui ni influence domestique, ni étourderie d'adolescent, ni entrainement irréflecti, ni surprise du sens poétique, ni malentendu fugitif entre son inspiration et son génie. Pendant dix ans, il a été royaliste,

parce qu'il a voulu l'être, parce que le passé qu'il traite aujourd'hui de pédant, lui semblait alors le plus pur, le plus doux et le plus fécond des poètes. Il a choisi et accepté la cocarde, la position, le patronage, les récompenses ; il a été révélé et recommandé au public par les journaux de la droite, par la *Quotidienne*, les *Débats* et la *Gazette*, par ces hommes dont il se moque maintenant et dont le groupe s'ouvrit pour lui donner, à la société des Bonnes-Lettres, ses premiers succès et sa première tribune. Même, voyez le guignon ! ces dix ans, de 1819 à 1829, furent justement ceux où la Restauration victorieuse des difficultés et des orages du début, entrant avec MM. de Chateaubriand et de Villèle dans les voies de la droite parlementaire, raffermie et remise à son rang de puissance militaire par la campagne d'Espagne, paraissait décidément très-viable, et où ce Passé, ce grotesque et odieux Passé qui donnait des pensions et des croix, semblait avoir beaucoup d'avenir.

Mais qu'est-ce à dire ? s'ensuit-il que, dans notre pensée, une Muse avec laquelle M. Victor Hugo pourra bientôt célébrer la cinquantaine (bizarre ménage ; cette Muse et ce poète ! fidèle en cheveux noirs, volage en cheveux blancs !) aurait dû, pendant une aussi longue carrière et en un siècle aussi changeant, se montrer invariable ? Non, mille fois non ; nous ne demandons pas au sexagénaire les mêmes accents qu'à la vingtième année, et nous allons essayer d'indiquer la principale différence.

Un jeune homme ardent et passionné entre dans la vie : il est artiste et poète ; il aime, et il chante : son

amour et sa chanson se confondent si bien que l'on ne sait pas où le premier finit, où la seconde commence, que l'on ignore si c'est la poésie qui l'a fait amoureux, si c'est l'amour qui l'a fait poète. Sans doute, il serait désirable que l'expression de cette jeune tendresse, de ces ivresses printanières, fût toujours chaste, qu'elle se maintint dans les sphères idéales, que le cœur parlât seul et fît taire les sens. Cela vaudrait mieux, beaucoup mieux ; la poésie n'y perdrait rien : la femme aimée y gagnerait ; les nobles âmes envieront toujours plus Elvire qu'Éléonore. Toutefois, si quelque image un peu vive, une bouffée un peu chaude se glisse dans ce cerveau enfiévré de ses vingt ans ; si l'on en retrouve la trace sur les pages tracées par cette main brûlante, on peut, pourvu que la sensation soit immédiate et l'émotion sincère, se mettre en frais d'indulgence et amnistier ces peccadilles : dans la poésie comme dans le monde, il faut que jeunesse se passe. Il y a une telle *simultanéité*, un lien si étroit entre le sujet et le poème, entre le bonheur rêvé ou savouré et l'hymne même de ce bonheur, que la faute ou la licence porte avec elle son excuse : on comprend, on tolère cet *inamorado* qui, par une illusion charmante, se croit encore auprès de sa maîtresse au moment où il vient de la quitter pour nous parler d'elle, et qui chante comme il aime, au risque d'aimer comme s'il chantait. On essaye de gronder, mais pas trop fort, et l'on se dit peut-être avec un mélancolique sourire : Voilà pourtant comme j'étais dimanche !

Chez un poète sexagénaire, cette poésie, de quelque nom qu'on l'appelle, — amoureuse, érotique ou folâtre,

— aggrave tous ses inconvénients et perd tous ses avantages. Ceci est de la critique et non pas de la morale : le moraliste aurait trop à dire ; le critique est forcé de remarquer qu'un homme âgé, qui chante ses plaisirs et ses amours d'antan, doit, de deux choses l'une, ou imaginer, ou se souvenir. Or, si riche que soit l'imagination, si vivant que soit le souvenir, il y a toujours une large solution de continuité, et, par conséquent, une forte dissonance entre la sensation qu'on éprouve et celle que l'on a ou que l'on se figure avoir éprouvée. Un battement de cœur, la magie d'un regard ou d'un sourire, un frisson, une caresse ne s'ajournent pas pendant trente ou quarante ans comme un plan de tragédie. On ne ranime pas des fleurs desséchées, on ne rallume pas des cendres éteintes. C'est une des tristes conditions de la vie et de la nature humaine, qu'à mesure que vieillissent les frêles objets de notre amour, l'expression de cet amour vieillit avec eux, si on ne l'a pas saisie et fixée au moment même, dans toute sa fraîcheur matinale. L'âme seule survit, et communique à ce que nous avons aimé quelque chose de son immortelle jeunesse ; elle seule change les chiffons en reliques. Mais nous avons vainement cherché l'âme dans le volume de M. Hugo. Où la mettrait-il ? et qu'en ferait-il ?

Le genre d'inspiration qu'il a choisi cette fois était plus dangereux pour lui que pour tout autre. Jusque dans les œuvres de sa grande manière et de son beau temps, l'effort est visible. Toujours puissant, souvent prodigieux, son art manque pourtant de cette perfection suprême qui consiste à se laisser deviner sans se faire voir. Passe encore

dans l'ode, dans le roman, dans le drame shakespearien comme *Ruy-Blas*, ou épique comme les *Burgraves* ! Mais dans cette poésie, que nos devanciers ont très-justement et très-finement appelée *légère*, ce qu'il y a de pire, c'est de ne pas être léger. Or, M. Hugo n'est pas léger, et il l'est moins que jamais quand il veut l'être. Il lui est plus facile d'être grand que mignon, sublime que bonhomme, et tout est perdu quand il s'essaye à faire *le gentil*. Chez lui la nature n'est pas naturelle, l'amour n'est pas amoureux, la gaieté n'est pas gaie. Son rire a plus de trente-deux dents. Lorsqu'il croit mettre Pégase au vert, il place le pauvre quadrupède devant une verdure artificielle, peinte sur une toile de théâtre. Son génie, plus germanique que français, a, lorsqu'il se met en belle humeur et jette le lyrisme aux orties, ce je ne sais quoi de cherché, de voulu, d'apprêté, qu'aura toujours l'homme grave s'y prenant à deux fois pour sacrifier aux Grâces. Rappelez-vous, à des rangs bien divers, ceux qui ont réussi, parmi nous, dans ce genre leste, pimpant, anacréontique, anthologique, tendre, voluptueux, élégiaque : Segrais, la Fontaine, Chaulieu, Montcrif, Voltaire, André Chénier, Parny. Très-différents entre eux, ils se ressemblent par un point : ils ont toutes les qualités qui manquent à M. Victor Hugo. Il en a d'autres, il en a d'immenses, il en d'énormes ; mais ces immensités et ces énormités se sont perdues dans les bois, et n'ont pu passer dans les rues. Le plus grand défaut des *Chansons des rues et des bois*, outre tous ceux qui sautent aux yeux et que je constaterais si le procès n'était jugé, c'est qu'au fond, en réalité, à part

quelques gamineries trop excessives pour ne pas être préméditées, M. Hugo n'y a nullement changé de manière. C'est la même poésie, la poésie des *Contemplations* et de la *Légende des siècles*; une géante habillée en bergère... et un loup devenu berger.

Le désastre est complet, je le répète, l'affaire entendue, les avocats muets et les réquisitoires superflus. Mais il est permis, avant de finir, de s'adresser une question. On connaît le mot de M. de Talleyrand, à qui l'on parlait d'un rhume de M. de Sémonville : — Quel intérêt peut avoir Sémonville à être enrhumé? — Quel intérêt, dirions-nous volontiers, M. Victor Hugo, à son âge, a-t-il pu avoir à publier ce volume? Car enfin, il faut bien le reconnaître, lorsque, poussés à bout par ses monstrueuses équipées, nous l'envoyons à Charenton, c'est nous, pauvres imbéciles, qui mériterions d'y être : nul n'est plus habile, plus calculateur que M. Hugo, nul ne déploie plus de science dans l'administration de sa gloire et de sa fortune littéraires. Dans ce livre même, qui serait odieux s'il n'était burlesque, et irritant s'il n'était tombé, le titre, la distribution et l'étiquette des principales parties, ce qu'on peut intituler le matériel, est de main de maître. Encore une fois, quelle a été son idée? J'ai bien cherché, et ne voulant pas me résigner à croire sérieusement à une pure et simple spéculation qui ne serait ni simple, ni pure, à l'exploitation de la curiosité publique surexcitée par le spectacle d'Olympio conduisant Géronte à Paphos, je n'ai trouvé que deux explications plausibles.

Les grands poètes sont de grands artistes; les artistes



sont un peu comédiens, et la manie des comédiens est de ne pas vouloir vieillir : c'est à soixante ans que mademoiselle Mars s'obstinait le plus dans ses rôles de jeune fille, et Mario, si on le laissait faire, chanterait *Almaviva-Lindor* jusqu'à l'âge de Mathusalem. Peut-être, M. Hugo a-t-il publié ce volume, comme les vieux ténors mettent une perruque noire et du rouge avant d'entrer en scène. Peut-être a-t-il pensé que lorsqu'on avait été, à vingt-sept ans, assez enfant par se croire royaliste, on était, à soixante, assez jeune pour avoir le droit de courtiser Jeanne et Jeanneton. Au fait, tout est relatif, et un collègue de M. Hugo à l'Académie française, le savant M. Flourens, a ouvert là-dessus des perspectives qui peuvent encore être élargies. Seulement, une idée m'inquiète : si le bas âge de M. Hugo nous a donné les *Odes et Ballades* et son enfance les *Orientales* ; si son adolescence nous a donné les *Feuilles d'Automne* ; si sa jeunesse nous donne les *Chansons des rues et des bois*, que nous donnera, dans trente ans, sa maturité?...

L'autre explication est plus vraisemblable : on le sait, il y a, chez M. Hugo, de l'autocrate, du conquérant, du dominateur. Comme ses aïeux et ses modèles, Alexandre, Charlemagne, César, Napoléon, il a sans doute rêvé la monarchie universelle : pour un grand poète, la monarchie universelle, c'est de réussir dans tous les genres. C'est pourquoi il a voulu ajouter à sa splendide couronne de chêne et de laurier, un brin de myrte, un bouquet de roses cueilli dans le jardin de Propérce et de Catulle ; et, pour être plus sûr de son fait, il a imité le latin qui brave

l'honnêteté dans les mots. Il s'est trompé : réduits à l'état de conserves par des procédés chimiques, roses et myrtes se sont immédiatement fanés dans ses mains après avoir scandalisé quelques bonnes âmes, consterné quelques séides, réjoui quelques bons plaisants. Il s'est trompé : la poésie légère a été pour lui ce que l'Espagne fut pour Napoléon. L'Espagne et Victor Hugo ! ces deux noms vont bien ensemble. L'illustre poète a possédé ou possède de ce côté-là quelques brillantes connaissances : Hernani d'abord et dona Sol ; puis Gastibelza, Ruy-Blas, don César de Bazan ; — et plus récemment, l'archevêque de Grenade.

---

## CICÉRON ET SES AMIS<sup>1</sup>

---

Janvier 1896.

### I

Que pensez-vous de la gradation suivante, qui ne me semble pas trop en désaccord avec les conditions mêmes de la nature humaine et de la vie ? Avant vingt-cinq ans, c'est dans les romans que l'on se cherche et que l'on aime à se reconnaître. Nous ne sommes pas fâchés de nous dire : A telle époque, je rêvais comme René ; j'aurais peut-être été Desgrieux ; je serais tombé aux pieds de Clarisse ; j'aurais eu les enthousiasmes de Sténio ; je ne me serais pas ennuyé comme Adolphe ; je n'aurais pas hésité comme Oswald... Plus tard, si nous gardons l'étude et le goût de ce travail intérieur qui nous distrait des réalités et des misères matérielles, nous nous plaisons, avant que notre imagination ait perdu tout son feu juvénile, aux œu-

<sup>1</sup> Étude sur la société romaine, par M. Gaston Boissier.

vres et parfois aux rêveries métaphysiques : nous ne voulons pas nous dérober encore au vague attrait de l'idéal et de la conjecture ; mais, au lieu de se contenter de ces chers et fragiles objets auxquels nous avons livré les premiers battements de nos cœurs, nous essayons de dégager nos âmes des étreintes ou des caresses de la passion, pour les convier à se connaître elles-mêmes, comme le but le plus digne de leur effort. Les années s'écoulent ; la maturité arrive : nous nous désabusons alors de tout ce qui n'offre pas à notre pensée une prise certaine et solide, et nous nous rejetons sur les récits et les enseignements de l'histoire. Mais, à mesure que nous avançons et quand survient le déclin de l'âge, l'histoire même ne nous suffit plus ; nous lui reprochons de mêler trop de convention à ses vérités, trop d'aperçus douteux aux événements authentiques ; nous lui en voulons de nous cacher trop souvent ce qui, chez l'homme, est l'homme même, pour ne nous laisser voir que les côtés extérieurs et mensongers qu'il accommode en vue du public. Alors commencent la prépondérance et la vogue des Mémoires, de l'anecdote, des recueils épistolaires, de tout ce qui pique au jeu notre curiosité, de toutes ces menues confidences qui, n'étant pas faites pour la publicité, y ajoutent un élément nouveau, plus amusant et plus vif. C'est ainsi que la vieillesse se console, hélas ! de ne plus aimer, de ne plus rêver, et de n'avoir plus confiance ; elle se divertit à voir la vérité par surprise, comme les vieillards surprisent la chaste Suzanne.

Maintenant, appliquez à une génération ou à une so-

ciété ce que nous disons de l'individu ; vous ne vous étonnerez plus du goût tout particulier de notre époque pour les choses qui s'écrivent ou se devinent en marge de la grande et doctorale histoire. Contentons-nous d'un exemple qui nous ramène à notre sujet. Il y a trente ans, nous ne lisions les Lettres de Cicéron que pour savoir si réellement, comme nous l'affirmaient quelques latinistes spirituels, elles étaient aussi charmantes que celles de madame de Sévigné et de Voltaire. Aujourd'hui nous les lisons surtout pour saisir au passage, au courant de cette plume expansive, de cette imagination brillante et mobile, le sens des événements, la physionomie des personnages, les mœurs du temps, l'excuse des faiblesses, le revers de toutes ces médailles romaines, tout cet ensemble tant de fois défiguré par la tradition classique et l'alexandrin de tragédie.

Eh bien, le premier éloge que j'adresserai au livre suffisamment savant, et plus ingénieux encore que savant, de M. Gaston Boissier, c'est qu'il marque excellemment la nuance, le point de transition où l'histoire proprement dite penche et se familiarise du côté des révélations personnelles et des détails pris sur le fait, tout en gardant cette dignité sans laquelle elle risque de glisser jusqu'au scandale et au commérage. M. Boissier nous avertit, en commençant, que nous ne devons pas chercher dans son ouvrage la moindre allusion au temps présent, et on lui donne gain de cause quand on l'a lu ; mais s'il n'y a rien de plus artificiel et de plus puéril que l'étude historique à ricochets, le *transparent*, qui sous des noms ou des

dates antiques, nous invite à regarder nos contemporains, il n'en est pas de même du retour involontaire, irrésistible, parfois consolant, souvent triste, instructif toujours, que nous avons à faire sur notre voisin et sur nous, sur notre propre fonds et sur notre propre expérience, lorsque, lisant un pareil ouvrage, nous sommes tour à tour frappés des ressemblances ou des contrastes. Ceci n'est plus de l'allusion, de la satire à demi voilée, une façon cavalière de changer l'histoire en un bal masqué où le masque sert à dire et force à entendre des épigrammes et des malices. C'est le charme le plus sérieux et le plus vrai de l'étude du passé : c'est par là que le narrateur devient moraliste, et que, nous forçant à rentrer en nous-même, il nous rend le plus grand service qu'un auteur puisse rendre à son prochain.

A tous moments, pendant cette intéressante et piquante lecture, en voyant passer devant moi les acteurs du grand drame romain, dont les traits commençaient à s'estomper un peu dans nos souvenirs, — Cicéron, Atticus, Cælius, Pompée, Caton, Brutus, César, — il m'arrivait de fermer le volume et de me dire : Où sont les similitudes et les différences ? Il y a deux mille ans de cela ; le monde a été trois ou quatre fois bouleversé, transformé, dissous, repêtri dans le sang et dans les larmes. L'homme n'est-il pas resté le même ? ce trait de mœurs, ce détail de caractère ne serait-il pas vrai et explicable aujourd'hui comme il l'était alors, dans les mêmes conflits, pour les mêmes causes ?

Lorsque M. Boissier nous peint, à propos de Cicéron et

surtout d'Atticus, ces natures d'artistes, de dilettantes, de lettrés, qu'effrayait ou ennuyait l'idée de se river pour toujours au joug d'un parti politique, d'en accepter les exigences, d'en subir les servitudes et les périls, de paraître préférer des opinions violentes ou vulgaires aux plaisirs délicats de l'esprit, croit-on qu'Atticus et Cicéron aient emporté avec eux ces vénielles faiblesses, corrigées seulement, chez quelques-uns de nos *modernes*, par un mot latin et un sentiment français, le *décorum* et l'honneur ? Dans un tout autre genre, plus près du gynécée que du forum, lorsqu'il nous montre la corruption des mœurs publiques et privées amoindrissant peu à peu la distance qui séparait, dans les beaux jours de la République, la matrone romaine et la courtisane, l'épouse et la femme de plaisir ; lorsqu'il nous fait voir des patriciennes spirituelles et galantes, dont Clodia et Cecilia Metella furent les types les plus célèbres, traînant à leurs suites un cortège de libertins amoureux, empiétant sur le domaine de Délie ou de Cynthie, et, pour mieux usurper leur prestige, rivalisant avec elles de toilette, de scandales et de folies, comment ne pas songer à nous-mêmes, à l'épisode d'hier, à l'anecdote d'aujourd'hui, à ce bizarre pêle-mêle que nous retrouvons partout, qui défraye le roman et le théâtre, aiguise la verve de nos chroniqueurs, peuple nos promenades et nos champs de course, et amène, dit-on, de si singulières méprises — féminin de mépris — entre le demi-monde et le monde tout entier ?

Oui, quelles que soient la majesté du nom romain, la

grandeur des personnages, l'importance des intérêts débattus dans les dernières luttes de la République, j'avoue que ce qui m'a séduit le plus dans le livre de M. Gaston Boissier, c'est cette tentation continuelle de regarder en moi et autour de moi, tandis qu'il me parle des amis de Cicéron, des ennemis ou des flatteurs de César. Plaisir tout philosophique, très-supérieur à celui que promet une allusion maligne ou une raillerie à deux tranchants, à propos d'un républicain qui se *rattache*, d'un partisan de Pompée qui devient courtisan du vainqueur de Pharsale, ou d'un illustre ambitieux qui se plaint de compter parmi les adorateurs de sa fortune plus de gens tarés que d'honnêtes gens.

Ce plaisir auquel nous initie un homme de talent et d'esprit en prenant pour texte le délicieux recueil des lettres de Cicéron, il est de deux sortes, suivant que l'étude s'applique à la vie publique ou à la vie privée du grand orateur : deux faces d'un même sujet ! C'est là l'unité du livre de M. Boissier, et alors même qu'il pousse à droite ou à gauche quelque piquante reconnaissance, c'est Cicéron au dedans et au dehors, chez lui ou à la tribune, en déshabillé ou sous les plis savants de sa toge, qui nous fait les honneurs de la société de son temps. Commençons par sa vie privée ; ce n'est pas le chapitre le moins curieux de cette curieuse histoire, le moins fécond en réflexions générales ou personnelles d'une date beaucoup moins ancienne que l'an 50 avant Jésus-Christ.



## II

Cicéron devrait être le favori et il est presque un des disgraciés de l'histoire. Un admirable génie qui a également excellé dans le plaidoyer et le réquisitoire, dans le discours d'apparat, la harangue politique, l'étude morale, le traité philosophique et le genre épistolaire, un caractère aimable et charmant, des mœurs infiniment plus pures que celles de ses contemporains célèbres, assez de défauts pour ne pas nous écraser de sa vertu, une vie publique dont nous ne saurions condamner les irrésolutions et les faiblesses sans faire le procès de toute une variété de l'espèce humaine, tout cela devrait, semble-t-il, soulever notre enthousiasme, et l'on se borne, en général, à un sentiment beaucoup plus froid. On admire le grand lettré; peu s'en faut qu'on ne le traite de merveilleux rhéteur; rien de plus, et même parfois un léger grain d'ironie, comme si l'on était de l'avis de Voltaire, qui a appelé Cicéron un illustre bavard. D'où vient cette injustice? comment se fait-il que les mêmes hommes, en fonds d'indulgence pour les vices de César, la fausse grandeur de Pompée, les stériles vertus de Brutus et de Caton, soient enclins à regarder Cicéron comme un beau diseur, une superfétation brillante, la cinquième roue du char qui conduit au Capitole les vainqueurs et les vaincus?

Est-ce que nous le rendons solidaire de nos ennuis de collègue, des secrètes rancunes dont nous ne pouvons

nous défendre en songeant à nos malheureux efforts pour attraper la période cicéronienne? n'est-ce pas plutôt parce que Cicéron a été, dans son temps, un *juste-milieu*, un éclectique, opinion qui n'a qu'une chance pour obtenir le suffrage de la postérité, c'est de réussir? Or Cicéron n'a pas réussi; ses tentatives pour former un grand parti de *modérés* en un moment où l'univers était livré aux opinions, aux ambitions ou aux passions extrêmes, ont compromis, par leur insuccès, tout ce qu'il a fait et dit de beau et de bien pour le salut ou la gloire de son pays.

Nous verrons plus tard contre quels obstacles s'est brisée sa bonne volonté politique. Jetons d'abord un regard sur son intérieur; il ne perd rien à être vu de près, surtout lorsqu'un guide spirituellement bienveillant comme M. Gaston Boissier nous raconte, ses lettres à la main, les épisodes de sa vie privée : finances, ménage, chagrins domestiques, amitiés, joies et douleurs paternelles, relations du maître avec ses esclaves. Malgré ses défauts, son goût de dépense, son habitude de se contredire du jour au lendemain, plus invétérée qu'il ne convient à un avocat et à un homme politique, malgré ses complaisances loquaces pour les hauts faits de sa vie publique, lesquelles rappellent un peu la manière dont Chateaubriand parlait de sa guerre d'Espagne, malgré ses grandes ou petites vanités de littérateur et d'artiste, Cicéron est *sympathique*, et l'on peut bien appliquer à un Romain ce mot qui nous vient de l'Italie. On sourit des difficultés qu'il éprouve à mettre ses dépenses d'accord avec ses revenus, du penchant qui l'entraîne, au milieu de ses embarras

d'argent, à bâtir ou à orner ses *villas*, à acheter des tableaux, des statues, des objets d'art. Quand on le voit faire de beaux projets d'économie tout en cédant à sa passion et en laissant ses amis ou son fidèle Tiron se débattre avec ses créanciers, on songe malgré soi à quelques-uns de nos contemporains illustres. Il fut aimé, sincèrement aimé de plusieurs de ses adversaires et même de ses amis. Quant à sa femme Terentia, elle a droit à une mention toute particulière.

Cicéron était sage, ce qui n'est pas un mince mérite au temps de César et de Catulle, de Cythéris et de Clodia. Sa première jeunesse fut protégée contre le dévergondage des mœurs romaines par l'ambition et le travail. Il fut même, pendant fort longtemps, un très-bon mari ; mais Terentia avait un mauvais caractère : « La correspondance de Cicéron, nous dit M. Gaston Boissier, ne donne pas une très-bonne idée de Terentia. Nous nous la figurons comme une femme économe et rangée, mais aigre et désagréable. » Aigre et désagréable ! vous voyez d'ici le ménage : Cicéron, spirituel et bonhomme, fort dépensier, peu blasé, mettant d'abord dans ses relations et sa correspondance avec sa femme assez d'imagination et de tendresse pour suffire au *duo* conjugal et masquer les dissonances : puis il s'aperçoit peu à peu que le *duo* est un monologue, qu'il est seul à se passionner et à écrire des douceurs, que sa revêche moitié oppose toutes les sécheresses du strict nécessaire à ses effusions spirituelles et amoureuses. Il change de ton, il se refroidit ; Terentia reste sans influence sur sa pensée intime et son

esprit : c'est tout au plus s'il lui laisse carte blanche pour certaines opérations financières qui scandalisent même le sceptique et accommodant Atticus. Une fois lancée sur cette voie, Terentia ne s'arrête plus ; après avoir trempé dans des affaires véreuses, elle finit par voler son mari, qui se voit finalement forcé de recourir au divorce ; la dernière taquinerie de Terentia, et la plus longue, a été de vivre cent ans. Mais bien longtemps avant le divorce, Cicéron lui avait retiré cette confiance de l'âme, de l'intelligence et du cœur, richesse inestimable pour l'épouse d'un homme supérieur, quand elle sait l'apprécier ; trésor qui ne s'offre pas deux fois et qui a le droit de se refermer quand il s'est offert. Cette confiance, il la réservait à sa chère fille Tullia, à ses amis, peut-être, dans une gamme plus légère, aux jolies et brillantes pécheresses avec lesquelles il aimait à causer sans conséquence. Ses dernières lettres à Terentia ne sont plus que celles d'un propriétaire à son intendant.

Ce qu'il y a de plus curieux, ce qui achève de donner à Cicéron cette physionomie moderne que je retrouve à chaque page du livre de M. Boissier, c'est que Terentia était dévote. Singulière dévotion, entre le *De Natura rerum* de Lucrèce et le *De Natura deorum* de Cicéron ! Elle consultait les devins et croyait aux prodiges. Cicéron, en homme d'esprit, voulant la paix du ménage, flattait sa manie. « J'ai rejeté, lui écrit-il, de la bile toute pure, et « je me suis senti soulagé, comme si quelque dieu m'avait « servi de médecin. C'est évidemment Apollon et Escu-  
« lape : je vous prie de leur en rendre grâces avec votre

...

« piété ordinaire. » Ne vous semble-t-il pas, sauf les nuances, entendre un Parisien *libre penseur* encourageant sa femme à persévérer dans ses pratiques pieuses pour mettre à l'abri des intempéries sa tranquillité conjugale ?

Mais ici M. Gaston Boissier ne me paraît pas juste envers Cicéron, que son livre, en somme, m'apprend à aimer. Dire d'un homme de cette taille qu'il est incrédule ou sceptique, parce qu'il ne crdit pas à Jupiter ou à Junon, ce n'est pas avoir le dernier mot de cette haute et lumineuse intelligence. L'auteur du *Songe de Scipion*, le philosophe platonicien, peut être regardé, sinon comme un précurseur du christianisme, au moins comme un de ces esprits avancés, qui, sur les débris du polythéisme, aspiraient au *Dieu inconnu*. M. Boissier remarque que Cicéron et quelques autres honnêtes gens de son époque traitaient leurs esclaves avec bonté, qu'ils les relevaient de leur abaissement en acceptant à leur égard une sorte d'égalité intellectuelle et morale. N'était-ce pas un pressentiment ? et n'est-il pas permis de croire que, dans cette crise suprême où le vieux monde allait périr, un demi-siècle à peine avant la naissance du céleste libérateur, d'heureuses contradictions s'établissaient déjà dans les âmes d'élite entre les abus d'une organisation monstrueuse et les notions immortelles de l'humanité et de la justice ? La nuit est profonde et sanglante ; mais on aperçoit, du côté de l'orient, une zone de lumière blanchir peu à peu le ciel, un nuage frangé de clartés mystérieuses se détacher sur ce fond noir ; il n'est pas éton-

nant que quelques regards, plus perçants que les autres, soient vaguement attirés vers cette aube, pendant qu'une société sans foi, sans cœur et sans frein, s'agite et s'égorge dans les ténèbres. Cette impression, cette image, nous la retrouverons dans l'ensemble de la vie publique de Cicéron, dans l'histoire, politique ou intime, des hommes et des femmes célèbres que M. Gaston Boissier a groupés autour de lui.

## III

M. Gaston Boissier nous dit très-justement, sous un air de paradoxe, que l'importance des lettres augmente ou décroît en sens inverse de la facilité et de la promptitude des communications. Tous les Français, principalement les nègres et les gens qui ne savent pas écrire, sont aujourd'hui égaux devant le télégraphe, qui transmettrait avec le même sang-froid, la même précision et le même nombre de mots tarifés, la dépêche d'une marchande de pommes et celle de madame de Sévigné. Du temps de Cicéron, il en était tout autrement ; la difficulté, la lenteur, l'irrégularité des occasions et des moyens de correspondance ajoutaient à ses lettres et à celles de ses amis un intérêt extraordinaire. Elles devenaient pour des hommes d'État ou d'esprit, éloignés du centre des affaires, relégués dans un gouvernement de province, atteints parfois de la nostalgie du forum et de la politique active, quelque chose d'analogue à ce que seraient les lettres d'un Parisien

spirituel pour un habitué du boulevard Montmartre, nommé sous-préfet dans une petite ville où il n'y aurait pas de causeur et où les journaux de Paris ne pénétreraient pas. Les journaux ! c'est encore là qu'on peut signaler d'énormes différences entre l'époque de Cicéron et la nôtre. Figurez-vous que, dans ces temps fabuleux non moins qu'historiques, au seuil de l'ère des Césars, les curieux et les frondeurs étaient obligés de se contenter d'une petite gazette officielle, que l'on nommait *Acta diurna*, et qui n'était pas sans quelque parenté avec notre petit ou notre grand *Moniteur*. Il fallait que cette gazette trouvât moyen d'intéresser ses lecteurs sans parler politique, sans se moquer de personne, sans se permettre la moindre velléité d'opposition, sans avoir de l'esprit, et sans réclamer les droits de la liberté menacée ou entamée. En vérité, cette situation de la presse romaine paraît, à présent, si invraisemblable, si monstrueuse, si contraire à toutes nos données actuelles, que, pour nous y faire croire, ce n'est pas trop du témoignage des plus graves historiens.

Quoi qu'il en soit, les lettres de Cicéron n'en étaient que plus intéressantes : au très-vif intérêt de curiosité et d'à-propos qu'y cherchaient ses contemporains, se joint pour nous un enseignement sérieux et familier tout ensemble, une sûre et charmante façon de compléter nos informations sur cette grande époque. M. Gaston Boissier, qui a su, chose fort rare, passer par la province et par le collège sans qu'on en découvre dans ses écrits la plus légère trace, devait être particulièrement attiré vers ce

grenier à sel romain, proche voisin du sel attique... « On a vu, nous dit-il en finissant, par tout ce que je viens d'écrire, combien notre temps ressemble à l'époque dont ces lettres nous entretiennent. » Hélas ! je ne le sais que trop, et c'est ce qui rend son livre aussi embarrassant pour le critique qu'intéressant pour le lecteur.

Afin de simplifier cette partie de ma tâche, je vais diviser en deux groupes les personnages que M. Gaston Boissier a rassemblés autour de Cicéron : ceux qui, d'après certaines traditions de philosophie, d'histoire et de tragédie, valaient mieux que lui, et ceux qui ne le valaient pas et qui sont beaucoup plus faciles à trouver : d'un côté, nous rangerons Caton et Brutus ; de l'autre, César, Octave, Antoine, Atticus, Cælius et quelques acteurs secondaires. Il est bien entendu que nous prenons ici comme synonyme du plus ou moins de valeur morale et pratique cette vertu un peu vague qui, chez les derniers partisans de la République romaine, se conciliait d'avance et à perpétuité les hommages de tous les fanatiques du lieu commun, mais qui, aux beaux temps de la République française, les eût fait guillotiner comme aristocrates, et qui aujourd'hui les mènerait droit à la sixième chambre comme usuriers ou aux assises comme assassins. Ceci posé, nous pouvons, sans crainte des lecteurs, circuler librement ; aussi librement que M. Gaston Boissier, à qui nous ne rendrions qu'un bien incomplet témoignage, si nous ne disions que, dans son livre, le courtisan est pour le moins aussi invisible que le provincial et le pédant.



Le moment serait mal choisi pour médire de Caton, de Brutus et de Cassius : cependant, tout en acceptant, en glorifiant même, au point de vue romain, ce que les chrétiens ont le droit de traiter de crime ou de vice, — le suicide, l'assassinat, l'usure, le mépris féroce de tout ce qui n'est pas Rome et le Sénat, — on peut se demander si des esprits étroits et durs, qui n'ont rien prévu, rien compris, qui n'ont obéi qu'à leurs préjugés de caste ou à leur passion personnelle, qui ont totalement manqué du sens politique, qui se sont obstinés à exiger de leur temps ce qu'il ne pouvait plus leur donner, qui, enfin, comme dernier malheur, ont servi de types, de modèles, de patrons et de parrains aux scélérats de toutes les démagogies, — si ces esprits méritent d'être éternellement proposés à l'admiration des hommes.

Brutus, entre autres, Brutus, si mal connu des gens superficiels et si spirituellement esquissé par M. Gaston Boissier, n'est pas du tout le Brutus des amplifications de rhétorique, celui de Voltaire, celui qui, à cette question de Jules César :

Qu'eût fait Brutus alors?...

répond stoïquement :

Brutus l'eût immolé!

Le fils de Servilie était un métaphysicien, un rêveur ; il préluda par des études philosophiques, spéculatives, à un rôle politique dont il fut, jusqu'à la fin, plus effrayé que séduit. En voyant se dessiner peu à peu dans une

brume shakspearienne cette figure énigmatique, on ne saurait se défendre d'un rapprochement où l'on retrouve, sur un terrain bien différent, les mêmes défauts de jugement et les mêmes erreurs d'optique. Ces hommes qui s'écrièrent : Périssent César plutôt qu'un principe ! ne voyaient pas, ne voulaient pas voir que le principe avait péri avant César, et que sa mort ne servirait qu'à amener d'autres Césars, pires que le premier. Avant de s'armer du classique poignard, ils avaient travaillé, dans l'intérieur de leur pensée, sur un idéal que l'état des mœurs, des esprits, des institutions, rendait inapplicable, et le contraste de cet idéal avec la corruption ou l'abaissement des âmes, les préparait aux mécomptes que payèrent des flots de sang et de larmes sans rendre la liberté au monde. De même, les précurseurs de la Révolution française en rêvèrent l'utopie avant d'en subir la réalité : ils dressèrent *a priori*, dans le silence du cabinet, des plans complets de régénération sociale, et se plurent à les tracer d'après un modèle chimérique et des lois morales qu'ils réglaient d'avance à leur guise sans s'inquiéter de savoir si elles pourraient fonctionner. Quand vint le moment de l'action et de l'épreuve, il se trouva que l'humanité et la société remplirent de leurs passions le programme créé pour de purs esprits, et ces disparates s'appelèrent 93, la Terreur, le Directoire, l'Empire.

Ainsi, à dix-neuf siècles de distance, les mêmes causes produisirent les mêmes effets : à Rome comme en France, la société aurait pu maudire ceux qui, pour avoir cru à ses vertus, aggravaient ses misères en émancipant

ses vices. Seulement, les illusions de Brutus et de ses amis regardaient en arrière ; celles des métaphysiciens de la Révolution française regardèrent en avant. Les uns furent dupes volontaires d'un passé dont la grandeur cachait à leur orgueil la déchéance de tout ce qui l'avait faite. Les autres furent volontairement trompés par les mirages d'un avenir inconnu qu'ils chargeaient de réaliser leurs songes ; ceux-ci crurent ou affectèrent de croire au Sénat, quand il n'y avait plus de Sénat ; ceux-là crurent ou prétendirent croire au peuple, quand il n'y avait pas encore de peuple. L'aristocratie moribonde glissa dans le sang comme la démocratie naissante.

Pourquoi cette digression, me direz-vous ? Afin qu'on me pardonne si j'avoue que j'admire assez peu Caton et Brutus, et que je leur préfère Cicéron qui n'a pas de ces vertus farouches ; Cicéron dont les vanités, les inconséquences et les faiblesses me donnent le secret plaisir de me dire tout bas que je lui ressemblerais un peu, si j'avais écrit la *Milonienne*, le *De Officiis* et les *Tusculanes*. D'ailleurs, — bien que M. Gaston Boissier nous ait rendu le vrai Brutus, défiguré par le club et le collège, je suis persuadé que nous n'avons pas le dernier mot de ces hommes étranges qui se débattirent contre une énigme bien plutôt qu'ils ne se dévouèrent à un principe. M. Boissier a remarqué la fièvre de suicide qui s'empara, vers cette époque, de ces âmes condamnées à se démentir ou à mourir. « Depuis Caton, nous dit-il, le suicide devient une contagion, une frénésie. Les vaincus, Juba, Petreius, Scipion, ne connaissent pas d'autre ma-

nière de se sauver du vainqueur. Laterensis se tue de regret, quand il voit son ami Lépide trahir la République. Scapula, qui ne peut plus résister dans Cordoue, fait construire un bûcher et se brûle vivant : lorsque Decimus Brutus, fugitif, hésite à choisir ce remède héroïque, Blasius, son ami, se tue devant lui, pour lui donner l'exemple ; à Philippes, c'est un véritable délire : ceux mêmes qui pouvaient se sauver ne cherchent pas à survivre à leur défaite. Quintilius Varus se revêt des ornements de sa dignité et se fait tuer par un esclave ; Labéon creuse lui-même sa fosse et se tue sur le bord ; le jeune Caton, de peur d'être épargné, jette son casque et crie son nom ; Cassius est impatient et se tue trop tôt ; Brutus clôt la liste par un suicide étonnant de calme et de dignité. »

M. Gaston Boissier a ingénieusement rattaché cette manie de suicide, cette ivresse de mort à la prépondérance que devaient prendre la philosophie et même le lieu commun philosophique, commentés par les esprits d'élite, dans un temps où ils ne croyaient plus aux dieux de l'Olympe, où la religion proprement dite avait cessé d'exister pour les penseurs, où le ciel se dépeuplait pour eux pendant que la terre refusait de se modeler sur leurs vertus et de pratiquer leurs maximes. Est-ce tout pourtant, et ne faut-il voir, dans cette émulation sinistre, que le symptôme d'une disposition morale, surexcitée par des traités de philosophie ? Sans doute, dans le silence des religions mortes, la philosophie, aidée de ses deux auxiliaires, la raison et l'orgueil, était fréquemment appelée

au secours de ces agonies : mais il y avait autre chose, et ce n'est pas pour rien que Brutus s'écriait au moment suprême : « Vertu, tu n'est qu'un mot ! » Ces personnages tragiques sentaient le sol manquer sous leurs pas : amants délaissés de la République, mais, au fond, insoucieux de l'humanité, ils comprenaient vaguement que l'humanité ne voulait plus d'eux, de leur patriotisme étroit, de leur stoïcisme impuissant. Le ciel et la terre cessaient de répondre à leurs interrogations inquiètes, à leurs appels désespérés. On eût dit des hommes groupés autour du sphinx : le sphinx posait l'énigme ; ils en cherchaient vainement le mot, et, faute de l'avoir trouvé, ils tombaient sanglants dans l'abîme. L'énigme devait rester insoluble et meurtrière, jusqu'à ce que l'Œdipe divin apparût pour la résoudre. Alors le suicide change de nom ; il s'appelle le martyr ; il était stérile ; il devient fécond ; il n'avait pas pu sauver une forme de gouvernement ; il sauve le monde.

Avec Cicéron, nous n'avons plus affaire à ces caractères tout d'une pièce. En nous parlant de sa vie publique, M. Gaston Boissier explique fort bien les contradictions et les incohérences qui tenaient à la fois à la nature de son esprit et à sa position personnelle. Homme nouveau, froissé au début par une aristocratie d'autant plus altière que tout allait lui échapper, Cicéron ne pouvait contracter avec elle qu'un mariage de raison ; or ce mariages-là ont toujours leurs inégalités d'humeur. Ne nous lassons pas de redire, pour l'édification de nos démocrates modernes, qu'à Rome, pour être républicain,

il fallait d'abord être aristocrate. Le *républicanisme*, ou, si l'on veut, le patriotisme de Cicéron, était donc sujet à des défaillances dont on ne saurait s'étonner ; car, si une opinion politique se fait avec des principes, elle se fait aussi avec des antécédents et des passions. Artiste plutôt qu'héroïque, ayant auprès de lui, en la personne d'Atticus, un prêcheur de scepticisme et d'accommodements, trop souvent distrait par son dilettantisme pour s'absorber dans les querelles de parti, Cicéron, en définitive, est un de ces hommes qui décorent un pays et un siècle plutôt qu'ils ne dominent un orage et font prévaloir une cause. Ses relations avec César ont inspiré à M. Gaston Boissier un de ses plus piquants chapitres. Leur inimitié datait de loin : je viens de nommer Chateaubriand : il est impossible de ne pas reconnaître certaines ressemblances entre les rapports de Cicéron avec César et ceux de Chateaubriand avec Napoléon. Des deux parts, un fond d'inimitié radicale, et, avec cela, ces secrètes affinités qui unissent les génies de races diverses, alors même qu'ils travaillent à une œuvre contraire. « Bonaparte, a dit Chateaubriand, Bonaparte, qui aimait la gloire, se laissait prendre à tout ce qui en avait l'air. » — Cicéron, à propos de César, aurait pu en dire autant. Chez lui, le politique haïssait, l'homme de génie aimait presque le vainqueur de Pharsale et l'auteur des *Commentaires*. Parfois les circonstances les rapprochaient, et alors Cicéron apportait à ces réconciliations romaines ou normandes toute sa magnificence oratoire : puis la haine reprenait le dessus, et la verve des invectives contrastait

avec les profusions de l'éloge. Les *Philippiques* furent, dans la carrière de Cicéron, ce qu'a été, dans la vie de Chateaubriand, la formidable brochure de *Bonaparte et les Bourbons* ; cette œuvre de colère que le génie désavouerait plus tard, et où crève une poche de fiel.

Les *Philippiques*, on le sait, servirent de prétexte à Antoine pour demander la tête de Cicéron, et à Octave pour la livrer. M. Gaston Boissier s'est montré justement sévère à l'égard de ce personnage problématique, astucieux et faux, qui n'a pas eu même les sincérités du despotisme, et qui, en masquant sous des libertés chimériques et des pseudonymes dérisoires les réalités de la servitude, a perverti le sens du gouvernement, profondément troublé les âmes et préparé toute une longue phase de corruption et de délire. Ceci va nous aider à conclure. On ne nous accusera pas de flatter notre époque ; soyons justes pourtant : qu'était-ce donc que cette société, pour qu'un homme tel que Cicéron pût être immolé par la férocité de l'un, la perfidie de l'autre, la lâcheté d'un troisième, sans que les hommes qui l'ont égorgé ou trahi soient comptés au premier rang des scélérats et abandonnés à l'anathème universel ? Quoi ! tant de gloire, tant de génie, et, par comparaison, tant de patriotisme et de vertu, tout cela tué pour le bon plaisir d'un soldat ivrogne et débauché ; et cet acte monstrueux s'accorde si bien avec l'état des esprits, avec l'atmosphère publique, qu'il paraît tout simple, bon à obtenir deux lignes d'un historien ou un regret laconique de l'histoire ! Vous figurez-vous aujourd'hui Cicéron massacré pour avoir servi Pom-

pée au lieu de César ! Cicéron lui-même, auquel nous accordons sans marchander des louanges relatives, Atticus à qui nous pardonnons d'avoir été le Philinte de ces guerres civiles où les Alcestes se faisaient bourreaux, rencontraient-ils, de nos jours, la même indulgence ? J'ai trouvé chez Cicéron quelques points de ressemblance avec Chateaubriand : on pourrait aussi lui attribuer certains traits de similitude avec Berryer et avec M. Sauzet... même le goût des calembours ! — Eh bien ! comparez aux variations du grand orateur romain l'unité, la dignité, la fidélité de ces trois carrières politiques ! Aujourd'hui les vaincus de Pharsale, de Philippes et d'Actium ne se tuent pas : ils vivent pour honorer leur pays et se consacrer aux nobles causes ; ils ne faiblissent pas, ils ne changent pas de drapeau ; ils gardent leur attitude et offrent l'exemple de la persévérance et du travail. Les vainqueurs ne tuent personne, et ils seraient les premiers à s'indigner ou à éclater de rire, si l'on vantait leur clémence. C'est ainsi que la civilisation chrétienne donne la réplique, même dans un temps d'affaiblissement moral, à la corruption païenne.

Et, parmi les amis de Cicéron, ceux qui ne le valaient pas ! Atticus, l'épicurien ! Cælius, le libertin et le *viveur* ! Ici je veux, pour finir, évoquer une image poétique qui me mettra plus à l'aise que toute cette gravité romaine. Les plus jolies pages du livre de M. Gaston Boissier sont assurément celles où il nous a montré Cælius, le prince de la jeunesse d'alors, épris et aimé de Clodia, qui lui donnait pour rival ou pour successeur Catulle, et qui pourrait



bien n'être autre que la célèbre Lesbie. C'est Baïa, nous dit M. Boissier, qui fut surtout le théâtre de leurs amours. Le golfe de Baïa ! vision enchanteresse, consacrée par un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne ! Maintenant, par une nuit d'été, sous un ciel ruisselant d'étoiles, voyez-vous, aux deux extrémités de ce golfe, deux barques glissant *sur cette mer où tout s'efface* ? L'une est celle de Clodia, de Cælius et de Catulle. Fleurs, poésie, amour, rires, bons mots, parfums, mélodies, rien n'y manque... Je me trompe ; quelque chose y manque, et ce quelque chose, c'est l'âme ; c'est le lien mystérieux qui unirait ces ivresses à l'idéal, à l'immortel, à l'infini. Ils s'aiment ; comment s'aiment-ils ? Ce pêle-mêle de l'amour, ce n'est pas l'amour, c'est le plaisir au delà duquel ces muses charmantes, Catulle et Ovide, Propertius et Tibulle, ne s'élèveront jamais. Une fois l'heure envolée, la beauté flétrie, les sens rassasiés, les regards éteints, rien, plus rien ! La matière reprend ce qu'elle a donné, et tue ce qu'elle a fait vivre.

Dans l'autre barque ils ne sont que deux, une femme et un poète. Ils ne sont que deux, et il leur semble que, s'ils étaient trois, ils cesseraient d'être. A travers la beauté visible, ils contemplent l'invisible beauté. Ils peuvent lever les yeux au ciel ; le ciel ne se fermera pas à l'hymne de leur tendresse ; ils peuvent compter les battements de leur cœur : ce cœur avide et prodigue leur donnera, s'ils le veulent, quelque chose de meilleur, de plus durable et de plus vrai que la sensation présente. Leurs ravissements d'un jour ou d'une nuit ne sont que le prélude d'une

éternelle espérance. Si le poète murmure ces paroles mélancoliques :

Ainsi tout change, ainsi tout passe,  
Ainsi nous-mêmes nous passons...

celle qu'il aime peut lui répondre, en lui montrant l'autre barque, à demi perdue déjà dans la brume lointaine : Ceux-là passaient pour disparaître, et nous, nous passons pour arriver.

LES RÉFRACTAIRES<sup>1</sup>

Janvier 1866.

Voici un livre fier, douloureux et beau ; mais la critique, comme les anciens parlements, conserve, tout en s'inclinant, le droit de remontrance. Le titre même qu'a choisi M Jules Vallès m'autorise à lui dire : Votre ouvrage soulève des questions qu'il ne résout pas ; vos esquisses, traitées de main de maître, font frémir, rêver, penser, pleurer, ou rire de ce rire amer que la comédie accepte ou réclame comme sien ; mais l'ensemble manque d'unité ; la moralité qui s'en dégage laisse l'esprit et la conscience en suspens. Le lecteur, subjugué par le talent de l'écrivain, ne tarde pourtant pas à éprouver une sorte d'inquiétude et de malaise. Que sont, en réalité, ces réfractaires ? qui a tort ? qui a raison ? Le déserteur ou le drapeau ? Nous intéresser un peu trop à ces existences

<sup>1</sup> Par M. Jules Vallès.

singulières, n'est-ce pas faire tout bas le procès à la société où elles n'ont pas voulu se classer, et qui a payé leur résistance en misère ? était-il permis d'associer dans un même cadre et sous un même titre des personnages que j'appellerai fantastiques, bien qu'ils aient vécu et peut-être vivent encore, et des hommes tels que Gustave Planche, dont le nom ouvre un tout autre ordre d'idées et de souvenirs ? peut-on appliquer les mêmes lois, j'allais dire la même toise au réfractaire célèbre et au réfractaire inconnu ? Ici et là, où est le coupable ? où sont les griefs et les torts ? C'est sur ce terrain que je place la discussion ; quant à l'œuvre d'art, elle est excellente.

On n'a pas oublié l'effet que produisit, il y a huit mois, la publication des *Irréguliers*, que nous retrouvons dans ce volume, à la meilleure page. Fontan-Crusoé, Poupe-  
lin, dit *mes Papiers*, M. Chaque, l'ancien Pallicare, trois physionomies diversement originales, étonnèrent Paris, ce Paris du journalisme et du boulevard, qui ne s'étonne de rien. On sentait que ces invraisemblables étaient vrais. L'auteur ne les inventait pas ; il les faisait poser devant nous dans toute la vérité familière de leurs attitudes et de leurs traits. Mais, quelle que fût la vigueur de son crayon, si habile qu'il fût à aiguïser l'une par l'autre la réalité et la fantaisie, si vif que fût le relief de ces curieuses figures, il ne dépendait pas de M. Jules Vallès qu'elles prissent assez de consistance pour amener une conclusion ou suggérer une moralité quelconque. La société, le monde n'ont rien ou presque rien à débattre avec elles.

Elles vivent, soit ; mais de pareilles vies sont essentiellement légendaires ; même appuyée sur des faits, leur histoire flotte dans le vide et tient du conte fantastique. Ce sont des phénomènes, rien de moins, rien de plus, et l'on ne raisonne pas d'après des phénomènes. Qu'il y ait de la littérature dans la tête de Fontan-Crusoé, de la politique dans le cerveau de Poupelin, de l'aventure sous ce nourrissant chapeau de Chaque le Pallicare dont la coiffe renferme des sardines et du riz au lait ; tous trois, fort différents d'ailleurs, se ressemblent sur un point : ils ont un grain de folie ; folie plus sympathique chez Fontan, plus plaisante chez Poupelin, plus remuante chez le Pallicare. Dès lors, que pouvait faire pour eux la société ? que pouvait-elle leur offrir ? une pension ? ils l'auraient mangée dès le premier mois ; une place ? ils ne l'auraient pas gardée quinze jours ; un travail régulier ? ils s'y seraient vite dérobés ; un numéro dans un hôpital ? Hélas ! oui, mais cette pensée serre le cœur.

Ils n'ont pas de talent ; leurs aptitudes se perdent dans une brume crépusculaire qui déroute la pitié la plus active ; leur seule supériorité consiste à vivre dans des conditions si anormales, si cruelles, si impossibles, que les hommes ordinaires y trouveraient ou leur préféreraient la mort. Supposez la loi faite par un Fénelon, un Vincent de Paul imprégnés des idées modernes et même enclins à secourir, à aimer la bohème ; changez le législateur en père ; l'embarras ne sera pas moindre. Comment remplir un vase fêlé qui *fuit* de toutes parts ? comment nourrir, occuper, chauffer, habiller, loger, ce qui

s'obstine à rester synonyme de faim, de froid, de désœuvrement, de vagabondage et de débraillé? Un père peut-il déshériter ses enfants laborieux au profit des inutiles? La vie est une loterie, d'accord; mais il n'y a qu'Arlequin, dans je ne sais plus quelle vieille comédie, qui croie avoir des chances de gagner à la loterie sans y avoir mis.

M. Jules Vallès a sans doute prévu l'objection : il n'y a pas une fausse note dans son chapitre des *irréguliers*, et j'appellerais fausse note tout ce qui ressemblerait à une déclamation ou même à une plainte : ses portraits sont *parlants*; c'est à nous de deviner ce qu'ils nous disent; l'auteur ne nous le dit pas, et il fait bien; il se contente d'être réel, net, inflexible, tout en muscles, en nerfs et en saillies, tour à tour sinistre et comique; et, ce qui ne gâte rien, d'écrire d'un style naturel qui n'abuse pas de l'image et ne donne pas de distractions à l'idée. Il s'affirme et il affirme ses originaux avec un mélange de sang-froid et d'émotion contenue, qui ajoute à l'effet du tableau.

Mais en plaçant ce chapitre dans un livre, en cherchant pour ce livre d'autres matériaux et d'autres sujets, il agrandit la question et donne prise à la controverse. Dans cette galerie bizarre où je n'aurais à constater que le talent du peintre et un groupe de toiles parfaitement réussies, si je n'y voyais que Fontan-Crusoé, Poupelin, Chaque le Pallicare ou le Bachelier-géant, nouvelle figure non moins saillante que ses voisines, je rencontre un homme que j'ai connu, qui a occupé une place dans la critique contemporaine, Gustave Planche. Aussitôt se

rompt l'unité du livre ; le sujet se divise en deux parts bien distinctes, qui inspirent des réflexions fort différentes.

J'ai dit ce que je pensais de cette première phalange des irréguliers ou des réfractaires, les inutiles, les maniaques, les enfants trouvés ou perdus de cette vie de hasard ; lesquels, trompés par une vocation fausse, prenant pour la terre promise le mirage de leur orgueil, poursuivant dans la nuit les feux follets qui égarent leur imagination et leur rêverie, finissent par tomber dans le gouffre, et font naufrage avant d'avoir navigué. Ceux-là n'ont pas même de quoi être oubliés : ils sont ignorés ; c'est à peine si la croix de bois noir élève un moment leur nom à quelques centimètres au-dessus de la fosse commune. Ils offrent une variété de nos maladies morales ; ils n'ont droit qu'à la dose de pitié qu'excitent les douleurs humaines, à la curiosité qu'éveillent les bizarreries de la nature. Pour qu'ils sortent de la foule, pour que le public apprenne leur nom, il faut que, comme Fontan, Poupelin et le Pallicare, ils se trouvent sur le passage d'un homme de talent qui, alléché par cette friandise, comprenant qu'il y a là un régal pour notre goût blasé, les arrête, s'empare d'eux comme Molière s'emparait de son bien, et fasse de leurs portraits quelque chose de plus vivant, de plus curieux peut-être que leurs figures.

Maintenant, voici Gustave Planche. Il faut changer de ton, et, pour généraliser la question, je suis tenté de ne pas le laisser seul dans sa niche, de lui adjoindre quel-

ques noms aimés, quelques charmants esprits qui ont été, eux aussi, à leurs moments et à leur guise, des irréguliers ou des réfractaires : Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Henry Mürger...

Peut-être M. Jules Vallès a-t-il l'heureux défaut d'être trop jeune pour avoir bien connu Gustave Planche. Un écrivain de notre génération pourrait seul, je crois, donner une exacte idée de ce type étrange, sauf une petite difficulté qui a aussi sa valeur : c'est que presque tous ses contemporains, auteurs ou artistes, ont échangé quelques escarmouches avec le formidable critique, et peuvent lui garder un fond de rancune. Je vais pourtant essayer d'être aussi impartial que si, sous le mélodieux nom de Théodule, je n'avais pas fait ma partie de grande ou de petite flûte dans le fameux trio, le fameux article dont parle M. Vallès, et qui provoqua, nous dit-il, les lettres de MM. Janin et Cuvillier-Fleury.

Gustave Planche, *retour d'Italie*, ne fut plus du tout le même homme que nous avons vu, de 1831 à 1840, figurer au premier rang des écrivains fondateurs de la *Revue des Deux Mondes*, y personnifier la critique pendant qu'Alfred de Musset y installait la poésie et George Sand le roman, et écrire ces beaux articles : *Adolphe*, *Volupté*, *les Haines littéraires*, *les Royautés littéraires*, *les Amitiés littéraires*, que nous acceptons comme des manifestes. Dans sa seconde phase, qui va de 1846 à la veille de sa mort, il s'alourdit, se répète et ne garde plus de son ancienne manière que l'aplomb magistral, la dignité du style, la rigueur didactique des formules, et, pour em-



ployer un vieux mot qui n'aura bientôt plus de sens, — l'autorité. Cette autorité, que rien ne remplace, même le talent, il la devait premièrement à l'indépendance de son caractère, à la sincérité de ses convictions, à son désintéressement admirable, à son intégrité proverbiale; secondement, à cette circonstance heureuse, que, au moment où commença son déclin, la *Revue des Deux Mondes* ne cessa pas de s'accroître en richesse, en surface et en puissance, qu'il put profiter de cet accroissement, et que, dans cette maison agrandie, il resta ce qu'il avait été dans le modeste logis des premiers jours : un oracle, où plutôt l'oracle.

Il n'en fallait pas davantage, à mesure que paraissaient ses articles, pour masquer le déclin et sauver les apparences; mais aujourd'hui, neuf ans après sa mort, ce déclin est visible pour quiconque essaye de relire le Gustave Planche de 1846 à 1857 : le pédantisme de l'affirmation ne suffit plus à cacher le vide absolu de l'idée; cette prose charrie; encore un peu, elle serait prise comme la Seine en hiver. Les phrases se succèdent, grises et monotones comme des wagons de marchandises sur un chemin de fer, avec cette différence que les wagons contiennent quelque chose et avancent, tandis que les phrases ne contiennent rien et n'avancent pas. L'âme qui vivifiait cette critique a disparu; la forme n'est plus qu'un simulacre sur lequel s'ajuste tant bien que mal la draperie d'autrefois. Le lion malade n'eut, à cette époque, que deux réveils : cet article sur *les Mœurs et les devoirs de la critique*, où Gustave Planche fut très-bien inspiré par

sa mauvaise humeur ; et l'article sur les *Contemplations*, où l'ancien Zoïle de Victor Hugo, comme on l'avait appelé, s'élevait au-dessus des petites passions personnelles, et parlait un noble langage.

Oui, la décadence fut incontestable, et le voyage en Italie, où cette forte intelligence aurait dû se retremper, servit, au contraire, de date à la période décroissante. Comment ? pourquoi ? En 1846, Gustave Planche avait quarante ans à peine ; l'âge mûr pour un poète ; la jeunesse pour un critique. Il avait ses grandes et petites entrées dans quelques intérieurs d'artistes ou d'écrivains, dont l'hospitalité cordiale et charmante ne pouvait effaroucher sa sauvage indépendance. Sa copie était non-seulement admise d'emblée, privilège fort rare ! mais désirée, attendue, sollicitée à la *Revue des Deux Mondes*. Peu s'en fallait que ses jugements n'eussent force de loi, — « Qu'en dit Planche ? qu'en pense Planche ? » J'ai bien souvent entendu ce propos pendant une exposition de peinture, à l'apparition d'un livre ou après une première représentation. Il semblait donc que ce moment dût être pour lui l'heure décisive, éclatante, qui achève de consacrer un nom célèbre, féconde et multiplie les ressources du talent, force un auteur de se surpasser pour être au niveau de son succès, faire taire ses ennemis, et rester maître de son auditoire. Eh bien, non : ce fut en ce moment même, que nous vîmes Gustave Planche s'arrêter, rétrograder et descendre. Encore une fois, pourquoi cette anomalie ? Ceci nous ramène à notre sujet.

M. Jules Vallès, abordant cette vie intime à laquelle on

peut toucher sans crainte, — car enfin la mort, impuissante à laver les souillures d'une conscience, lave les taches d'un habit, — a, selon moi, et, si j'en crois mes propres souvenirs, exagéré quelques détails; il en a atténué quelques autres : « La misère était là, dit-il, une misère triste, affreuse, inflexible. » — Oui, mais comment y était-elle? Gustave Planche, si j'ai été bien renseigné, avait hérité d'un patrimoine de quarante à cinquante mille francs. Nous dire qu'il put et dut, pendant ses cinq ans de séjour en Italie, dépenser, non pas le revenu, mais le capital de cet héritage, ajouter qu'il donna ainsi une preuve de son dévouement à l'art et au beau, c'est s'exposer à rencontrer bien des incrédules. En outre, du moment que l'on est connu, lu, presque célèbre, bien posé dans un journal ou dans un recueil influent, la misère littéraire n'est plus possible, ou, si elle existe, c'est qu'elle mérite d'autres noms; désordre, imprévoyance, que sais-je? goût du superflu aux dépens du nécessaire, défaut d'équilibre entre les facultés morales, refus de régler sa vie d'après des conditions qui assurent le libre exercice du corps et de l'esprit. Ce refus persistant, M. Jules Vallès y songeait sans doute, quand il a rangé *a priori* Gustave Planche parmi les réfractaires.

Tout cela, quoi qu'en puissent dire la vanité des uns, l'indulgence des autres, la sympathie de tous, c'est une maladie; une maladie d'âme, comme il y a des maladies de foie et de poitrine; un mal caché, insaisissable, incurable, délétère, qui, chez Gustave Planche, s'associait

à d'éminentes qualités de critique, comme il s'alliait, chez Alfred de Musset, Gérard de Nerval et Mûrger, à toutes les grâces de l'imagination et de la fantaisie. Est-ce à dire que l'on doit condamner ou flétrir ces êtres d'élite ou d'exception, privilégiés de l'intelligence, victimes de leur privilège ? A Dieu ne plaise ! Bien différents de ceux que M. Guizot a appelés les malfaiteurs de la pensée moderne, ceux-là ne sont coupables qu'envers eux-mêmes. Qu'on y prenne garde pourtant ! Par cela même qu'on les admire, qu'on les plaint, qu'on les aime, qu'on trouve dans leurs œuvres un charme particulier, on a le droit d'être sévère ; on a le droit de remarquer que les hommes de talent qui se livrent à cette espèce de suicide, en ayant l'air de ne faire tort qu'à eux seuls, font tort aux autres et de deux façons ; d'abord ils altèrent et peu à peu détruisent ce don rare et divin du talent ou du génie, qui est à eux, mais qui est aussi à nous, où nous pouvons sans cesse réclamer notre part, la part des pauvres dans les millions du riche : ils éteignent le mystérieux foyer qui brûlait en eux et rayonnait sur une foule d'amis inconnus pour leur apporter une consolation, un enseignement, un plaisir. Ensuite, ce qui est plus grave, ils créent un exemple, j'allais dire une école. Plus ils sont poétiques, autorisés ou séduisants, plus ils accèdent à cette fatale formule de *désordre et génie*, qu'adoptent à l'envi des milliers d'imitateurs, persuadés qu'ils démontrent leur génie en affichant leur désordre. Nostalgie de désertion, pareille à celle qu'éprouvaient les soldats suisses en entendant le ranz des vaches ! épidémie morale qui a fait,

de nos jours, bien des victimes et qui ne doit pas rencontrer de complaisants!

A cette tragédie de la misère chez des écrivains éminents, je pourrais ajouter la petite pièce : je pourrais, à propos de cette *sordidité*, — tranchons le mot, — de cette *malpropreté* de Gustave Planche, dont parle Jules Vallès, et qu'il regarde comme exagérée par les mauvais plaisants, raconter, non pas les anecdotes qui ont couru dans les ateliers et les coulisses, mais des épisodes dont j'ai été témoin, entre autres, une réunion à la campagne, aux environs de Paris, où il y avait quelques hommes d'esprit, quelques gracieuses femmes. On allait se mettre à table; nous étions tous de belle humeur et de bel appétit. Tout à coup voilà Gustave Planche qui tombe des nues, comme un aérolithe habillé par Chodruc-Duclos : non, jamais je n'ai rien vu de pareil ! On n'eût plus faim, et il n'y eut d'égal à la consternation des belles dames que l'imperturbable sérénité du grand critique.

Mais à quoi bon ? Ce sont là de menus détails dont on s'amuse un moment. Encore une fois, lorsqu'il s'agit d'un mort, d'un honnête homme, d'un homme de talent, on perd le droit et l'envie de rire. Tout ce que je voulais rappeler, c'est que les réfractaires célèbres ou seulement connus, tels que Gustave Planche, Gérard de Nerval, Alfred de Musset, Henry Mürger, Privat d'Anglemont, Guichardet, etc., etc., pouvaient défrayer un volume entier, volume que M. Jules Vallès était parfaitement capable d'écrire, et qui eût été, pour ainsi dire, la médaille dont il nous a montré le revers. Ce que je voulais constater, à

propos des réfractaires inconnus, obscurs, insensés, douloureusement grotesques, dont il nous a donné de si amusantes et de si poignantes esquisses, c'est que, dans cette galerie curieuse, je veux voir des toiles et point de tribune, restriction importante sans laquelle j'aurais moins de plaisir à louer l'artiste et l'œuvre. Accuser de ces souffrances et de ces misères la société et le monde, c'est exactement comme si l'on accusait les médecins de ne pas guérir les gouteux et les phthisiques, comme si l'on reprochait aux chirurgiens de ne pouvoir rendre les jambes et les bras qu'ils coupent. Regardons avec une curiosité compatissante les originaux, les irréguliers, les *réfractaires* de M. Jules Vallès ; mais, en sortant, saluons avec respect le soldat, l'ouvrier, le travailleur, l'homme utile, celui qui ne sacrifie pas le devoir réel, la loi sociale et morale, aux rêves d'un cerveau malade, aux mensonges d'une vocation fausse ou aux chimères de l'orgueil.

---

M. EDMOND ABOUT<sup>1</sup>

Janvier 1866.

Ce qu'il y a de plus remarquable chez M. Edmond About, ce n'est pas le talent, ce n'est pas même l'esprit : c'est la dextérité. Assurément, si l'on disait à de pauvres gens naïfs comme vous et moi : Vous allez faire un roman, qui paraîtra d'abord dans le petit *Moniteur*, et qui doit être, plus tard, l'enfant gâté de l'estampille et des gares. Attention ! souvenez-vous que la religion catholique est au premier rang des cultes reconnus par l'État : n'oubliez pas que l'excitation à la haine et au mépris contre telle ou telle classe de citoyens est rigoureusement interdite ; ne perdez pas de vue que vous ne devez pas effaroucher les wagons de première classe, ni même les compartiments réservés, aux dames : y êtes-vous ? Bien. Maintenant, tâchez de persifler agréablement la noblesse,

<sup>1</sup> *La Vieille Roche.*

de vous moquer des ordres religieux, de créer, s'il vous plait, un personnage proche parent du Rodin d'Eugène Sue; le Rodin des familles! — de laisser entendre que tels ou tels couvents, sous le pseudonyme de Thaborites, abritent des notaires ou des confiseurs en faillite: que la *Congrégation*, tant de fois signalée par les libéraux de la Restauration, existe encore plus vivante et plus influente que jamais; qu'elle tient sous son joug le faubourg Saint-Germain et ses succursales de province; que les sociétés pieuses et charitables lui servent à étendre partout ses filets et à grossir sans cesse son trésor; qu'elle dispose de plus de millions que n'en possèdent les Rothschild et les Pereire; qu'il dépend d'elle de prendre dans une souperie un commis de librairie lyonnaise, et d'en faire un Machiavel à l'eau bénite, plus puissant qu'un ministre des finances; que la dévotion conduit tout droit une femme à sa perte, pourvu que le séducteur sache en jouer; qu'enfin la morale indépendante, dont les professeurs et les disciples s'exposent à des punitions exemplaires, pourrait bien être un guide plus sûr, une meilleure garantie d'honnêteté et de vertu que les croyances religieuses. Dites tout cela, mais d'une certaine façon qui ne vous brouille avec aucune des puissances que redoutait ou que bravait Figaro; — pincez à gauche, égratignez à droite, ayez de l'onguent tout prêt pour les égratignures; multipliez les correctifs à côté des hardiesses; placez un paratonnerre entre chaque éclair; ne permettez pas à vos témérités de voyager sans passe-port; que l'accompagnement soit benin quand les paroles seront trop vives;



faites le bon apôtre en taquinant le confesseur ; amusez le tapis ; cuisinez ce mélange d'excitants et d'émollients ; un filet de vinaigre, un morceau de sucre, servez chaud, et le tour est fait... Encore une fois, si l'on nous imposait ce programme, nous serions saisis d'épouvante et nous répondrions en chœur : A l'impossible nul n'est tenu !

Eh bien, l'auteur de la *Vieille Roche* a résolu ces difficultés insolubles avec autant d'adresse que de bonheur. Mais entendons-nous, il s'agit ici du bonheur qui fait les tours de force, et nullement de celui qui fait les chefs-d'œuvre. C'est pourquoi il nous semble superflu de combattre M. Edmond About à coups de goupillon, de plaider contre lui la cause monarchique, aristocratique ou *cléricale* qu'il attaque avec toutes sortes de malices et de gentillesse sournoises. A quoi bon ? que gagnerais-je à prouver que je pense autrement que M. About sur toutes les questions qu'il effleure de sa plume spirituelle ? Je n'apprendrais rien aux lecteurs qu'il amuse, et j'en serais pour mes frais de catéchisme et de morale dépendante. Mais rester dans les limites de la critique littéraire, montrer où toutes ces finesses conduisent un bel esprit qui aurait pu mieux faire ; calculer ce que lui coûtent ces succès faciles et ces prouesses d'escamoteur au point de vue de l'originalité, de la logique des caractères, de la vérité, de la passion, de la vie ; le plaindre de n'être plus qu'un agréable improvisateur, lui qui pouvait être un écrivain, et de ne nous donner que des variations brillantes au lieu d'une symphonie, voilà qui nous met plus à l'aise et nous dispense du rôle de prêcheur. Une courte

analyse de ce très-long roman en dira plus là-dessus que nos meilleurs sermons.

Le baron Lambert de Saint-Génin est un jeune Lyonnais de la *vieille roche* ; brave garçon, plein de cœur, vulgaire de façons et d'allures, ruiné aux trois quarts, gai convive, buveur et chasseur intrépide. On lui cherche une riche héritière, dont la dot plébéienne aura l'honneur de réparer les brèches de sa fortune et de payer ses créanciers. La voilà trouvée : c'est la jolie Valentine Barbot, élève du Sacré-Cœur, nièce d'un certain M. Fasiaux, avec qui je ne vous conseille pas de jouer au plus fin ni au plus fort ; car M. Fasiaux, avec sa souquenille râpée et sa figure chafouine, est le *Deus ex machina* qui va faire danser toutes ces marionnettes blasonnées et armoriées. Pour éblouir la nièce et l'oncle, on invite au château des Saint-Génin leurs parents et alliés ; nous assistons à un défilé de nobles personnages des deux sexes, qui ne brillent pas précisément par la nouveauté. L'inévitable vieille duchesse du Haut-Mont, dont les galanteries folichonnes firent autrefois jaser la ville et la cour ; son frère, le grand marquis de Lanrose, gentilhomme unique, dont les perfections servent à faire mieux ressortir le ridicule de tous les autres ; prodigieux quinquagénaire qui rendrait des points aux jeunes gandins : maître, modèle et idole du Jockey-Club ; musicien, orateur, homme d'État, peintre, poète, centaure ; héros des grandes guerres de l'Empire, des belles aurores de la Restauration, des haies de la dernière Vendée, des boudoirs de toutes les époques et de tous les régimes ; un Achille

vulnérable, mais pas, comme Achille, au talon ! Marié deux fois, ses infortunes conjugales servent de prologue et d'épilogue au roman de *la Vieille Roche*.

Les premières nous expliquent ou nous permettent de deviner pourquoi le comte Adhémar de Lanrose ressemble si peu à son noble père ; les dernières ne seront pas les moins édifiantes.

Le marquis a épousé en secondes noces une jeune personne de bonne naissance, pauvre comme Job, Éliane de Batéjins. Elle est devenue une des plus illustres dévotes du faubourg Saint-Germain. Le comte Adhémar a fait un mariage d'argent ; homme d'affaires dans l'âme, il spéculé et agioté sur les écus, fort mal acquis, de son beau-père Gilot, pendant qu'Yolande Gilot, comtesse de Lanrose, figure parmi les élégantes à outrance qui défrayent les caricatures de fin de semaine et les *revues* de fin d'année.

Laissons là sept ou huit comparses sur lesquels s'escrime la verve épigrammatique de M. About, et essayons d'entrer dans le drame. Les grands parents n'avaient pas prévu que cette petite Valentine Barbot, nièce Fallaux, posséderait, outre ses millions, un charmant esprit, une imagination vive, une curiosité de fille d'Ève et un grand fond de dispositions romanesques. Honnête, *bon enfant*, mais gauche et peu raffiné, Lambert de Saint-Génin ne réussit pas à se faire aimer. Il a le cœur sur la main : par malheur, cette main est une poigne. Valentine rêve le prince charmant ; or ce prince charmant existe en la personne du comte Gontran de Mably, parent et ami de Lambert, héros de roman détenu à Clichy. M. About a

décrit assez finement ce travail intérieur, que Stendahl appelle *crystallisation*, et qui prépare Valentine à se passionner pour Gontran avant de le connaître. Cette passion, le brave Lambert la devine ; lorsque Gontran, délivré de la griffe des huissiers par l'intervention mystérieuse du grand marquis de Lanrose, arrive enfin pour être témoin du mariage de son cousin, lorsqu'il n'y a plus qu'à signer le contrat et à étiqueter les merveilles du trousseau et de la corbeille, coup de théâtre : Lambert se refuse, place les doigts tremblants de Valentine dans la main gantée du beau Gontran, reçoit pour sa peine les malédictions de l'oncle Fafiaux et un gros soufflet de la baronne douairière de Saint-Génin, née Canigot : puis, la larme à l'œil, le sourire aux lèvres, il accomplit héroïquement son sacrifice. Le mari imprévu ! ainsi finit le premier acte de cette trilogie.

Maintenant, voici Gontran et Valentine à Paris : la lune de miel n'est pas tout à fait aussi brillante qu'on pourrait le croire. Gontran garde obstinément vis-à-vis de sa charmante femme cette attitude de réserve quelque peu dédaigneuse que les mauvais sujets émérites prennent pour de la prudence quand ils se trouvent en présence d'une innocente pensionnaire devenue leur femme légitime. Valentine avait rêvé le paradis, et on ne lui offre que le bois de Boulogne. Elle commence un léger bâillement conjugal, qui va s'achever sur la plage, aux bains de mer de Carville. Ce sont là ses vacances, les vacances de la comtesse ; vacances tapageuses, élégantes, agitées, compromettantes, où l'élève du Sacré-Cœur, la nièce du

vertueux Faffaux, à force de réussir dans son rôle de femme à la mode, de rivaliser de toilette et de folie avec Yolande Gilot de Lanrose, d'écouter les joyeux et galants propos de l'irrésistible Odoacre de Bourgalys, finit par mettre en branle tous les grelots de la médisance, par amener des scènes de duel et de balcon, et par livrer, sinon sa vertu, au moins un lambeau de sa bonne renommée aux commérages des oisifs et des courriéristes, aux malices de ses rivales, à toutes les giboulées d'un scandale public.

Pendant ce temps, que font les autres personnages ? Lambert, redevenu sottement amoureux de celle qu'il aurait pu épouser et qu'il abandonna à Gontran, prend en main la cause des bonnes mœurs et se bat bruyamment avec Bourgalys. Le comte Adhémar de Lanrose, de concert avec le capitaine Castafigue, — un Marseillais vivant de la desserte de Méry, — entame et poursuit une énorme affaire qui décuple provisoirement ses millions, le fait propriétaire ou vice-roi d'un gros morceau de l'Afrique et le jette à la fois sur les côtes du Humbé et sur les récifs les moins littéraires du roman-feuilleton. Machiavel — Tartuffe — Rodin — Prudhomme — Moëssard — Faffaux, associé aux Thaborites qui distillent une liqueur stomachique et un poison clérical, continue ses effets de sacristie et de sape souterraine, qui le font ressembler de plus en plus à une taupe dans un bénitier. Gontran... ! Ici va s'ouvrir le troisième acte de la trilogie, sous le titre du *Marquis de Lanrose*.

Gontran, resté à Paris pendant les orageuses va-

cances de sa femme, y emploie bien son temps. Il se souvient qu'il a jadis aimé la pauvre et fière Éliane de Batéjins; que, sous prétexte qu'il était jeune, ne possédait plus que deux millions et ne *pratiquait* pas, elle lui a préféré le marquis de Lanrose; que, depuis lors, elle s'est élevée à la plus haute dévotion; qu'elle a trente-six ans, et que le moment est venu d'avoir le dernier mot de cette altière vertu. Hélas! ce dernier mot ne se fait pas attendre. Nous assistons à une de ces scènes de séduction qui n'ont guère trainé que dans une centaine de romans. Celle-ci serait vulgaire, et ne nous offrirait que la pâle copie d'un Valmont gêné par l'estampille, si l'auteur ne l'avait relevée à l'aide d'un assaisonnement particulier. C'est en voulant sauver Gontran, qu'Éliane se perd: c'est pour faire de lui un chrétien qu'elle devient une pécheresse. Il déguise en catéchisme un vieil exemplaire des *Liaisons dangereuses*, et ajuste ses pièges derrière les piliers d'une église. Cette manière de faire du confessionnal un vestibule du boudoir, et de Lovelace un catéchumène, soulève une foule de réflexions dont je m'abstiens. Je me borne à l'analyse.

Ces tristes et coupables amours durent peu. Le marquis de Lanrose, qu'avertit jour par jour une espionne gagée par Basile Fasiaux, ne tarde pas à acquérir une douloureuse certitude; il se bat sans colère; il est blessé: Gontran apprend que Valentine s'est compromise aux bains de Carville. Il est, en outre, enveloppé dans le désastre d'Adhémar de Lanrose, à qui il avait confié toute sa fortune, et dont la colonie africaine et française est rui-

née au profit de la perfide Albion par les émissaires de Fasiaux de la Mulotière. Ainsi s'accomplit la prédiction sinistre qui terminait le second volume. « Dieu, avait dit Fasiaux, punira les deux Lanrose, le père dans son honneur et le fils dans son argent ! »

Mais il nous faut un épilogue consolant après ces catastrophes : lorsque Fasiaux apprend qu'en ruinant Adhémar il a mis Gontran sur la paille, qu'en déshonorant Éliane, il a désolé Valentine, le chat-tigre se change immédiatement en *bénisseur* ; il réconcilie sa nièce et son neveu ; il avance à Gontran des fonds à l'aide desquels le brillant oisif deviendra un homme utile. Les dernières pages nous montrent le comte de Mably, le roi de la mode, l'homme à bonnes fortunes, heureusement métamorphosé. Il exploite une papeterie dans le voisinage de Grenoble : il a trois enfants en attendant mieux ; Valentine est rayonnante ; Gontran corrigé, converti, candidat à la députation, chevalier de la Légion d'honneur, bon père, bon époux, papetier modèle, plus fier de ses papiers que de ses parchemins, répare et regagne par le travail tout ce qu'il a compromis et perdu par le désœuvrement. Ce dénouement utilitaire suffirait à frapper de glace un roman plus chaud que la *Vieille Roche*.

Quand j'aurai dit que ce roman, dont les aventures pouvaient se raconter en deux cents pages et qui en a près de quinze cents, n'est pas ennuyeux, j'en aurai signalé le principal mérite. M. Edmond About cause ou babille avec beaucoup d'esprit, et, pourvu que l'on se contente d'un amusement sans conséquence, on lui sait gré

de faire de ses personnages des prétextes à causeries. Mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit vite qu'ils ont un défaut capital; ils n'ont pas vécu; ils ne vivent pas. On dirait que l'auteur, au lieu de créer des êtres réels et vrais, tire de sa poche des figures parfaitement imitées, et nous les présente après les avoir dressées à parler son langage et à pratiquer ses leçons. De là ce caractère factice, artificiel, convenu, calculé, qui ôte aux sentiments leur fraîcheur, aux fautes leur excuse, aux passions leur sincérité. Bons ou mauvais, respectables ou ridicules, tous ses acteurs se conduisent d'après un programme rédigé d'avance entre une séance du conseil municipal de Saverne et un article de l'*Opinion nationale*. M. Edmond About les pousse, les retient, les échauffe, les refroidit, les excite, les modère, les noircit, les blanchit tour à tour, selon les besoins de sa cause, et non pas en vertu de cette logique des passions, qui est la véritable loi du roman. Son esprit très-vif, souvent très-brillant, mais radicalement bourgeois, procède par réductions et par dissolvants. C'est de biais qu'il attaque les hommes et les choses qui lui déplaisent, et ses attaques y perdent cette spontanéité et cette ardeur qui rehaussent la partialité et ennoblissent l'injustice. Il ne démolit pas, il pulvérise; ceux qu'il blesse croient sentir, en le lisant, non pas le choc d'une arme, mais le contact d'une torpille. Le sens moral, poétique, chevaleresque, s'engourdit au frottement de cette main familièrement railleuse. La religion, la royauté, la noblesse, la charité, les belles et saintes causes, ne sont pas positivement montrées sous



un jour odieux ; mais on les passe au crible, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien ou presque rien. Elles descendent à l'état de miniatures ou de semblants, de caricatures ou de simulacres. L'écrivain joue avec votre lorgnette sans avoir l'air d'y toucher, et vous fait voir par le petit bout ce que vous regardiez par le grand.

Il n'a garde de vous déclarer, par exemple, que la noblesse est haïssable, ridicule ou méprisable ; mais il vous dit à l'oreille que, presque tous les beaux noms étant portés, après des substitutions innombrables, par des gens qui n'y ont aucun droit réel, la noblesse n'est plus qu'une fiction ou une ombre. Il ajoute qu'un *tel* ne pouvait douter de la haute naissance de son grand-père, puisque celui-ci avait vaillamment servi *contre la patrie* dans l'armée de l'émigration. Et la religion ! on ne la signale pas à notre haine : c'est malsain, elle devient un élégant joujou, un objet de luxe à l'usage des grandes dames de la rue de Varennes, une jolie boîte à double fond ; le fond de la galanterie et celui des bonnes œuvres. La piété entre par une porte ; l'intrigue et l'adultère sortent par l'autre. Don Juan se fait sacristain et glisse ses billets doux dans le tronc des pauvres. Les belles patriciennes qui visitent les grabats et les mansardes sont à peu près sûres d'encourager la fainéantise. Philippe II et le duc d'Albe, à la suite d'un certain nombre d'*avatars*, se retrouvent sous la redingote d'un vieux commis crasseux et dévot : ainsi de suite.

Aussi, qu'arrive-t-il ? Lorsque la situation se tend, lorsque surviennent ces scènes qui ne peuvent être expliquées que par des passions et des vices grandioses, la

dissonance est énorme. On dirait un *tenorino* essayant les *ut* de poitrine. Sous ce rapport, rien n'est comparable au sieur Fafiaux. Ce bonhomme enragé, ce petit monsieur agitant ses bras de pygmée et poursuivant à travers les ténèbres cléricales une œuvre de géant, ne fait pas peur ; il fait rire, et cette fois, malgré tout son esprit, M. About n'a pas les rieurs de son côté.

Je sais bien ce qu'il répond : ces diminutifs, ces dérivatifs, ces sous-entendus, les caresses aiguës de ces pattes de velours, ces précautions multipliées au service d'une vérité ou d'une malice, tout cela lui vient de son maître et aïeul Voltaire. Soit : Mais Voltaire avait ses raisons ou au moins ses prétextes pour empaqueter et enrubanner les flèches dont il aiguisait la pointe. De son temps, il suffisait de la mauvaise humeur d'un *grand* pour envoyer un *petit* à la Bastille ou ailleurs. Les puissances vieilles étaient encore des puissances, et pour leur gagner le peu qui leur restait, il fallait tricher. Aujourd'hui il n'y a plus ni petits, ni grands : les sociétés de Saint-Vincent-de-Paul ont été molestées par le pouvoir avant d'être persifflées par le bel esprit. L'Église n'a plus, pour se défendre, que sa faiblesse et la protection divine. Attaquer la royauté, la noblesse, les souvenirs et les idées monarchiques, c'est fournir une scène de plus à l'énergique auteur de *Malheur aux vaincus!* Les hardieses n'ont plus à compter avec la prison ou l'exil, mais avec le colportage. Prenez garde ! votre morale indépendante est de la morale estampillée.

VIII

LA POLITIQUE AU THÉÂTRE

---

LE LION AMOUREUX

ET

LE THÉÂTRE DE M. PONSARD

---

Février 1866.

Tout a été dit sur le *Lion amoureux*, et en fort bons termes ; c'est le cas de répéter avec la Bruyère : on vient trop tard ! — Peut-être même, la critique, désarmée cette fois par les beaux vers du poète, a-t-elle un peu abusé du lieu commun qui consiste à faire du légitime succès de M. Ponsard une réaction victorieuse et décisive contre la *littérature malsaine*, une sorte de coup de foudre ou de canon qui dissipe les miasmes. Je n'ai rien négligé, depuis quelques semaines, pour rattraper le temps perdu, renouveler mon éducation parisienne, me mettre au courant de tous ces traits de mœurs littéraires

et dramatiques, de tous ces détails significatifs dont le sens se perd ou s'émousse à distance. J'ai essayé d'interroger le dessus et le dessous des cartes dont nos beaux esprits font des atouts, causé avec les uns, observé avec les autres, regardé les vitrines des libraires et les affiches des théâtres, écouté les refrains du carnaval et les propos des flâneurs du boulevard ; — et j'avoue, en toute humilité, que je n'ai aperçu ni conversion, ni métamorphose. Les mêmes niaiseries, parlées ou chantées, gardent le privilège d'attirer la foule, de divertir la ville et la cour, de créer un argot pour la musique comme pour la langue, et de faire rire aux larmes des gens qui ne comprendraient certainement pas une page de *Gil-Blas* ou de *Zadig*. On n'entend pas dire que le vulgaire et le grossier aient cessé de triompher sous toutes les formes, dans toutes leurs personnifications favorites, depuis le Malibran de café jusqu'au Mozart de guinguette. D'innombrables journaux sans opinion et sans timbre, profitant des disgrâces et des entraves de la véritable presse, enrichis de ses dépouilles, heureux de se passer ouvertement des libertés qui nous manquent et de se tailler un hochet dans notre collier, énervent le sentiment public, exploitent ou surexcitent une curiosité puérole aux dépens des meilleures facultés de l'esprit, et substituent peu à peu le comérage, l'anecdote, la chronique mondaine, théâtrale ou judiciaire à la franche et sérieuse discussion des idées et des intérêts du pays. Non, dût-on m'accuser d'aveuglement ou de pessimisme, il n'y a rien de changé, il n'y a qu'une bonne pièce de plus ; et encore

cette pièce, estimable dans l'ensemble, remarquable dans plusieurs parties, supérieure dans quelques scènes à tout ce qu'avait écrit jusqu'à présent M. Ponsard, est-elle, en somme, sujette à bien des controverses et à des chicanes !

Ne l'oublions pas d'ailleurs ; ce n'est pas la première fois que l'on parle de réaction à propos d'une œuvre et d'un succès de M. Ponsard. En 1843, à une époque où Victor Hugo avait quarante ans à peine, où Alexandre Dumas ne s'était pas encore gaspillé et rendu impossible, où l'on pouvait croire qu'Alfred de Vigny et Alfred de Musset n'avaient pas dit leur dernier mot, *Lucrèce* servit de mot d'ordre à une levée de boucliers classiques, à une manifestation du même genre. Bon nombre d'hommes graves et même de personnages illustres, escortés de la foule des badauds, déclarèrent que *Lucrèce* était une revanche, une réaction contre la littérature *malsaine* d'alors, contre l'*orgie* romantique. Or cette orgie venait d'avoir pour suprême expression le drame des *Burgraves*, ennuyeux et confus peut-être, mais d'une élévation et d'une grandeur incontestables, ressemblant aussi peu que possible à une équipée de littérature en débauche, et assurément plus voisin d'Eschyle que *Lucrèce* n'était voisine de Tite-Live. Si l'esprit français a des vivacités toujours prêtes à aller au delà d'un succès, à y chercher un moyen de *réagir* contre quelque chose ou contre quelqu'un, la critique a le droit de faire des réserves, de rappeler des dates, de se demander si cette réaction n'est pas tout simplement un *va-et-vient*, si ce retour à la raison et à la sagesse n'est pas une des nombreuses va-

riations de la mode et du goût. On sait ce qu'a produit, en définitive, cette revanche, cette renaissance classique, représentée tantôt par une tragédie, tantôt par une tragédienne française ou italienne : nous engageons ceux qui douteraient encore à aller, un jour de pénitence, voir jouer *Mithridate* ou *Britannicus* : ils sortiront suffisamment édifiés — et mortifiés.

Enfin, si nous voulions y mettre un peu de taquinerie ou de logique, il nous serait permis de chercher comment une pièce, pleine de sentiments généreux, modérée et conciliante, je le veux bien, mais conciliante dans le sens de la révolution et de la démocratie, pourrait être le signal d'une chevaleresque croisade contre une littérature que l'on appelle *malsaine* ou *réaliste*, parce que les deux mots sont en vogue, mais qui n'est, en réalité, qu'une littérature démocratique. Dans l'art comme dans la politique, les faits ne se succèdent pas, ils s'engendrent. Tout ce qui se passe devant nous, en plein Paris, alignements de maisons neuves et bêtes où s'effacent les poésies d'autrefois, spectacles où le plaisir des yeux et l'excitation sensuelle remplacent les plaisirs délicats de l'intelligence, livres où s'étalent toutes les réalités du vice, soirées de théâtre où les beautés vénales et tarées occupent les premières places, empiétements perpétuels de la mauvaise compagnie sur la bonne, infiltrations bizarres de l'ordure dans l'eau vive, de la langue des voleurs, des courtisanes, des bohèmes, des héros du monde interlope dans celle des honnêtes gens, rien de tout cela ne s'explique que par l'état actuel de

nos mœurs, telles que les ont formées ou déformées cinq ou six révolutions. Prendre parti pour ces révolutions, alors même qu'on en relève l'idéal et qu'on leur prêche la conciliation, l'humanité et la justice, ce n'est pas, à Dieu ne plaise ! faire acte de mauvais citoyen, de mauvais politique ou de mauvais poète ; mais c'est donner aux arriérés, aux observateurs, aux logiciens, à tous ceux qui savent dans quelles conditions les littératures s'élèvent ou s'abaissent, l'envie de s'étonner que l'on réagisse contre les effets quand on glorifie les causes.

A présent, nous pouvons aborder plus librement l'œuvre ou les œuvres de M. Ponsard. S'il est vrai que l'artiste sincère compte pour rien les orages ou les tristesses de sa vie, pourvu qu'un heureux destin favorise les créations de sa pensée, M. Ponsard n'a pas à se plaindre. Il y a des hommes de talent, des esprits originaux et novateurs qui attendent vainement leur jour : l'auteur du *Lion amoureux* en a eu trois ; trois jours pleins, entourés de circonstances bien diverses, qui l'ont également servi. En 1843, en un moment où il n'était, comme nous tous, qu'un provincial inconnu et où son début représentait pour lui le *to be or no to be*, *Lucrèce* fut acceptée et acclamée, non-seulement comme une bonne et sérieuse étude, une heureuse imitation des modèles antiques, mais comme la date d'une restauration littéraire. Quelques détails d'archaïsme et de couleur locale, quelques allusions satiriques que l'on appliqua à la chambre des pairs, — le Sénat n'existait pas encore, — quelques efforts pour faire parler aux Romains une langue plus

simple que celle des tragédies de l'Empire, il n'en fallut pas davantage pour opérer le miracle : la vraie tragédie ressuscitait, et le jeune poète, sautant à pieds joints sur un siècle de décadence et vingt années de folies, venait de la retrouver dans Tite Live ! Ainsi *Lucrèce* profitait d'un instant unique où le public, comme un enfant las de ses jouets, ne demandait qu'une occasion de punir les poètes *romantiques* des espérances qu'ils avaient données et des mécomptes qu'il subissait.

Dix ans plus tard, en 1853, en des heures critiques pour le pays et pour le poète, lorsque l'un, assistant à la ruine de libertés chèrement acquises, ne pouvait accuser que lui-même du double malheur de les avoir compromises faute de savoir les régler et perdues faute de savoir les défendre ; lorsque l'autre, après la demi-chute d'*Agnès de Méranie*, le demi-succès de *Charlotte Corday*, au sortir de la solitude d'*Ulysse*, pouvait craindre d'être à jamais écrasé sous son premier succès et de voir jusqu'au bout des œuvres dignes d'estime payer à la soirée de *Lucrèce* des intérêts usuraires, il se trouva que *l'Honneur et l'Argent* répondit tant bien que mal à ce secret mécontentement, à ce besoin d'une indemnité quelconque, qui tourmentait déjà les âmes libérales. De nobles et un peu vagues maximes de probité, de désintéressement, de vertu, furent prises naturellement pour des épigrammes. Le jeune et bouillant public de la rive gauche — la jeunesse a tant d'imagination ! — transporta dans le domaine politique ces éloquents tirades, maintenues forcément dans le monde des vérités morales, et il lui parut qu'on ne pou-



vait plaider pour l'honnêteté scrupuleuse, prêcher le renoncement et la pauvreté fière, flétrir les sacrifices de la conscience au Veau d'or, sans faire de l'opposition, sans donner au moins à ses aspirations et à ses rancunes une satisfaction *par à peu près*. Ainsi la comédie de *Honneur et l'Argent* fut applaudie comme démocratique par cela seul qu'elle était profondément honnête. Pareille à ces joueurs qui ont perdu des billets de banque et qui se consolent en retrouvant une pièce blanche au fond de leurs poches, la démocratie, après avoir jeté ses millions par les fenêtres, venait en foule amasser quelque menue monnaie à la porte de l'Odéon.

L'autre soir enfin, ce que *Lucrèce* avait été ou ce qu'on avait voulu en faire contre la décadence ou les excès d'un romantisme dégénéré, ce que *Honneur et l'Argent* avait paru être contre les capitulations de la conscience vaincue ou amollie par les triomphes de la force, le *Lion amoureux* l'a été aux yeux de bien des gens justement courroucés des dernières prouesses du réalisme. Le succès, qui ne pouvait manquer d'être brillant, en a acquis des proportions plus mémorables; ou plutôt, pour employer une de ces formules obligées qui prouvent tout ce qu'il y a de pauvreté réelle dans les prodigalités de notre bel esprit, ce qui n'eût été qu'un succès, a été un événement. M. Ponsard, après dix années de silence qui semblaient le rejeter une troisième fois dans l'ombre, redevient le roi du théâtre contemporain. Maintenant, qu'*Agnès de Méranie* n'ait pas réussi comme elle le méritait; que la belle étude d'*Ulysse*

ait rencontré plus d'indifférence qu'elle ne devait en attendre; que mademoiselle Rachel, en s'effrayant du rôle de Charlotte Corday, ait condamné le drame aux austérités d'un succès d'estime; que *la Bourse* ait passé sans laisser de trace; ce ne sont là, dans une carrière d'auteur dramatique, que des incidents secondaires et à peu près inévitables. Encore une fois, M. Ponsard aura eu, à trois reprises également décisives pour sa renommée, l'honneur et le bonheur rares de trouver dans le sentiment public un commentaire et un auxiliaire de son œuvre; de résumer dans le titre d'une pièce applaudie les protestations du bon sens, de la liberté et du goût, de cumuler enfin avec les mérites d'un talent sérieux les bénéfices de l'*à-propos*.

Pourtant, ce n'est pas le poète *réactionnaire*, auquel nous voudrions aujourd'hui consacrer cette esquisse tardive : ce serait à la fois l'amplifier et l'amoindrir : l'amplifier, car, pour repousser ou détourner le courant qui entraîne les idées, les mœurs, la littérature, l'art, la tradition, le théâtre d'une société et d'un siècle, il faudrait un grand génie et une énergie indomptable, et M. Ponsard n'a qu'un grand talent et un noble caractère; l'amoindrir, car l'*à-propos* reprend d'ordinaire ce qu'il a donné; l'idée de réaction est capricieuse et fugitive, et M. Ponsard mérite mieux que des succès de circonstance. Ce qui nous frappe dans la plupart de ses ouvrages, ce que nous retrouvons dans le *Lion amoureux*, ce qui pourrait bien rester, après les réactions oubliées, le trait caractéristique de la physionomie du

poète, c'est d'abord l'art de prêter à ses personnages le simple et ferme langage des affaires d'État, le langage de la politique et de l'histoire : c'est ensuite une sorte de vague attrait vers la Révolution française, non pas pour glorifier ses excès ou faire revivre dans les esprits ses colères et ses violences, mais pour la traiter comme chose jugée, acceptée et déjà si lointaine, que Melpomène et Clio puissent y trouver la part du cœur après la part du feu et jouer le rôle de médiatrices entre toutes les belles âmes, également révoltées par les folies et les crimes.

La Politique au théâtre! la Révolution au théâtre! La tentation est forte dans un temps où il en est de la politique comme de l'amour dans les romances de Moncrif, et où, en songeant qu'il faut qu'on l'oublie, on s'en souvient. Le but est élevé, le succès serait glorieux; mais que d'écueils et de périls! que de difficultés pour être impartial et pour le paraître! que d'objections peuvent s'élever tout à tout contre l'intention la plus droite, la pensée la plus loyale! Comment faire pour arriver au grand jour de la rampe avec approbation et privilège, sans être plus favorable à la victoire qu'à la défaite, aux idées dominantes qu'aux idées impopulaires ou vaincues? L'habileté même n'y peut rien, et, si elle se laisse deviner, aussitôt voilà les partis en éveil et en méfiance. Supposez une tentative aristophanesque, une attaque contre les pouvoirs et les prospérités en activité de service : il ne leur sied pas de se laisser flageller ou persifler : la comédie est obligée d'attendre derrière la

coulisse: et, plus tard, quand les prospérités et les pouvoirs sont tombés, si elle profite de leur chute pour obtenir audience, adieu le sel, l'effet, la saveur du fruit défendu, le plaisir de l'opposition, si cher à l'esprit français! A railler sans péril on raille sans gloire. Avant d'aborder, avec M. Ponsard, ces sombres dates de 93 et de 94, ces sinistres figures de Robespierre, de Marat, de Danton, qui se cachent mal derrière celles de Hoche et de Humbert, permettez-moi de m'arrêter sur un souvenir plus débonnaire et un passe-temps plus doux. En 1826, Casimir Delavigne, qui fut le Ponsard de son époque, venait d'écrire une comédie qui, sous le titre de *la Princesse Aurélie*, promettait aux *loustics* du libéralisme l'ineffable joie de voir exhibé en plein théâtre français un triumvirat très-impopulaire alors, et qui paraîtrait fort libéral aujourd'hui, le ministère Villèle. Rien ne devait y manquer, même le nasillement de Samson. Naturellement, la pièce fut défendue. Bientôt M. de Martignac remplaça M. de Villèle : l'interdiction fut levée; on joua *la Princesse Aurélie*, et elle tomba comme était tombé le ministère. J'ai cité cet inoffensif épisode, parce qu'il offre en raccourci un des inconvénients de la politique au théâtre. De deux choses l'une : ou le poète prendra parti pour les forts, et alors que devient la générosité de son rôle? quelle triste complicité entre le public et lui! quel mauvais chemin pour arriver à l'apaisement des passions, à la réconciliation des intelligences! ou il se rangera du côté des faibles; et alors il faut que le fort soit bien bon ou bien sot pour ne pas l'arrêter en route.

Peut-être m'opposera-t-on quelques exemples fameux, le *Mariage de Figaro* entre autres, où les petits eurent pleine et entière satisfaction avec l'assentiment des grands : mais, de bonne foi, qui conseillera jamais aux gouvernements de laisser toute licence à ces œuvres destructives qui sont plus que des présages, qui sont des symptômes? Quand on les joue, ce qui semble vivre encore est déjà mort, et ce qui semble né à peine est déjà maître.

Telle n'est pas la portée du théâtre de M. Ponsard. Ses deux grandes pièces *révolutionnaires*, *Charlotte Corday* et le *Lion amoureux*, vont servir de texte à des objections qui n'ôtent rien à notre estime pour l'homme et pour ses ouvrages.

*Charlotte Corday* fut jouée le 25 mars 1850, au moment même où le suffrage universel venait de donner pour représentants à la bonne ville de Paris les citoyens Carnot, Vidal et de Flotte, et allait lui donner Eugène Sue. Je me souviens encore de cette soirée triste et inquiète. On se montrait les députés de la nouvelle Montagne et Lamartine, désenchanté et assombri, qui était venu reconnaître ses deux ouvrages, dans les vers du poète l'inspiration directe de ses *Girondins*, dans la salle les anxiétés et le malaise de la République de février. Lorsque le rideau se leva, lorsque, dans un prologue élégamment écrit, Clio, la muse de l'histoire, vint faire appel à l'oubli des fureurs passées, à l'apaisement des passions, à cette impartialité haute et sereine qui permet de juger au lieu de maudire, on sentit aussitôt qu'il n'y avait pas accord

entre le vœu de l'auteur et les dispositions du public. Les spectateurs indifférents, spirituels et blasés, les épicuriens ennuyés du brouet républicain, semblaient prêts à dire au poète : Révolution, que me veux-tu? qui nous délivrera des Romains de 93 et des Grecs de 1848, des héros, des querelles, des noms et des dates révolutionnaires? Quoi! nous venons demander au théâtre quelques heures de distraction, et qu'y trouvons-nous? Les portraits de famille des républiques passées ou présentes; des scènes où reparaissent, sous une forme ancienne ou nouvelle, les réalités qui nous obsèdent. Il est de règle et de bon goût de ne jamais parler devant les gens des choses qui les divisent ou les affligent; et voilà que vous oubliez cette règle élémentaire!

Les esprits passionnés, d'accord cette fois, par extraordinaire, avec la saine critique, comprirent qu'en s'efforçant d'être impartial, ou plutôt impersonnel, M. Ponsard allait se priver de son principal élément de succès. C'est à peine si l'on permet à l'historien l'impartialité absolue, et il est rare d'ailleurs qu'il y arrive : quelle différence pourtant! L'historien saisit ou doit saisir le moment où les faits qu'il raconte échappent définitivement aux passions contemporaines pour prendre aux yeux du penseur leur sens irrévocable et suprême. Il attend, pour y toucher de son burin, que le métal ne soit plus en fusion, qu'il se refroidisse et se fige. Il s'adresse aux lecteurs isolés, et demande à leur réflexion sérieuse et calme de lui servir de contrôle. Le poète dramatique, en contact

immédiat avec une foule assemblée, est forcé de la passionner, de l'électriser, s'il veut réussir : or l'impartialité ne passionne pas et l'impersonnalité n'électrise guère. C'est pour cela que le drame n'est à l'aise que dans l'expression des sentiments et des idées que nul n'oserait ouvertement contredire, même ceux qui, dans la vie réelle, s'en écartent le plus. Réunissez dans une salle de spectacle une majorité de coquins, de fripons, de gens vicieux ou platement égoïstes ; ils n'en applaudiront pas moins les beaux caractères, les traits ou les maximes de vertu, de dévouement, d'héroïsme et de grandeur morale. Admettez des républicains et des royalistes, et traitez un sujet politique : si vous faites pencher la balance à droite ou à gauche, votre succès ne sera que du tumulte : si vous essayez de faire les parts exactement égales, vous ne contenterez personne, et vous rencontrerez, des deux côtés, désappointement et froideur. Le cœur humain et son éternelle complice, la vanité, humiliés d'avoir des passions sur lesquelles ils ne peuvent se donner le change, se rattrapent avec emportement dès qu'ils peuvent s'abuser eux-mêmes et prendre pour une foi ou une vertu ce qui est de la passion encore.

On le voit, rien n'est plus difficile et plus dangereux que la politique au théâtre, quand les événements ou les acteurs qu'elle nous montre sont trop près de nous, quand les blessures qu'elle effleure ne sont pas cicatrisées, quand les souvenirs qu'elle évoque ont un écho dans nos traditions de famille ou dans le secret de nos âmes. Aujourd'hui même, après bien des sujets d'indulgence

réci-proque pour une somme à peu près égale d'illusions, d'expériences et de fautes, il ne nous est point prouvé que le héros, historique ou imaginaire, du *Lion amoureux*, ne nous soit pas présenté un peu trop tôt ; que le nom sinistre de Quiberon ne réveille pas dans quelques esprits des pensées peu favorables aux fiançailles d'une marquise avec un républicain, et que la tirade déjà célèbre sur les bienfaits de la Convention n'ait pas rencontré bon nombre de contradicteurs, au milieu d'applaudissements provoqués par l'éloquence de l'auteur ou de son interprète. Qu'était-ce donc en mars 1850, en plein essai de contre-façon républicaine, girondine et montagnarde, lorsque les angoisses du moment envenimaient nos rancunes contre les crimes du passé, lorsque de méchants copistes de Danton et de Camille Desmoulins, de chétifs plagiaires de Robespierre et de Saint-Just ajoutaient à la répulsion qu'inspirent ces personnages je ne sais quel frisson d'actualité? Le succès de *Charlotte Corday* s'en ressentit; telle était, dans la salle, cette impression générale de malaise, de défiance inquiète et chagrine, que les beautés très-réelles du drame nous trouvèrent d'abord insensibles. C'est plus tard que l'on s'aperçut que la grande scène entre Danton, Robespierre et Marat marquait, dans la manière de M. Ponsard, un progrès éclatant ; que là, comme dans quelques rares passages de *Lu-crèce*, dans le dialogue de Philippe Auguste et du vicé-légat d'*Agnès de Méranie*, il était entré en possession d'un style, trop cornélien peut-être pour être tout à fait original, mais ferme, solide et simple, digne de la grande



tradition de *Cinna* et de *Nicomède*, digne d'être applaudi par les hommes qui demandent au théâtre autre chose que l'émotion vulgaire ou la curiosité banale. Pourquoi, malgré ce mérite éminent, le drame de *Charlotte Corday* n'avait-il réussi qu'à demi? C'est, je le répète, parce que l'impartialité recherchée, exagérée par le poète, ne pouvait réussir qu'auprès de la postérité, parce que la postérité, même celle du lendemain, n'avait pas eu le temps de se former, parce que la Révolution dont il nous rendait les images, durait encore ou recommençait.

Avant d'arriver au *Lion amoureux*, disons un mot de l'héroïne même du drame de 1850. Nous y retrouverons ce défaut, cette incertitude de composition, dont M. Ponsard, dans sa nouvelle pièce, ne s'est pas préservé. *Charlotte Corday* lui offrait ce désavantage, que le dénouement était prévu, que les principales lignes du caractère étaient dessinées d'avance par l'histoire. Cependant, faute de pouvoir inventer, on pouvait du moins assouplir ou interpréter la réalité. Trois noms de femmes, restés populaires ou légendaires, se rattachent au commencement, au milieu et à la fin de la vieille société française, placée entre ces deux fléaux de Dieu, ces deux barbares d'espèce différente, Attila et Marat. Geneviève, Jeanne d'Arc, Charlotte ! Trois époques séparées par des abîmes, et dont chacune se personnifie dans une jeune fille. Geneviève est simplement une sainte; dans un temps de foi naïve et de continue intervention divine, elle n'agit que par le miracle. Point d'épée, point de combat, point d'armure; il lui suffit d'une houlette. Elle se présente, avec son auréole

virginale et chrétienne, devant les hordes sauvages, et elle les arrête. Dieu fait le reste; l'action mystérieuse et surnaturelle de sa créature se cache et s'absorbe dans la puissance céleste. Jeanne d'Arc est d'une autre date : la foi est encore intacte ; mais la société a fait un pas ; l'activité de l'homme doit désormais s'associer aux conseils de la Providence. Pour conjurer les périls qui menacent la France, ce n'est pas trop de l'alliance de la force visible qui pousse les combattants, qui emporte ou défend les villes, avec cette force surhumaine qui décide de la destinée des empires. Jeanne d'Arc est la vierge guerrière, priant Dieu l'épée à la main, et traduisant aux regards, par d'héroïques coups d'éclat, ce que sa mission a d'inexplicable. Avec Charlotte Corday, nous franchissons des espaces : tout croule, le vieux monde est en ruines, le monde nouveau ne s'affirme que par des crimes. Les vérités divines se sont voilées ; l'homme, livré à lui-même, enivré de son omnipotence, a dépeuplé le ciel et l'a fermé : l'héroïsme marche à tâtons dans des ténèbres sanglantes : plus de sainte, plus d'héroïne inspirée de Dieu ; une vierge encore, mais moins chrétienne que stoïque, ayant lu les déclamations de Jean-Jacques en marge de l'Évangile, atteinte de la double influence de l'esprit philosophique et de l'esprit révolutionnaire. Pour elle, l'armure se change en poignard, le combat en meurtre ; elle dépasse, elle enfreint l'idée du devoir pour être plus sûre de l'accomplir. Sublime aux yeux des uns, coupable pour les autres, problématique et stérile, son action est de celles qui manquent au nécessaire en visant au superflu. Ce contraste

s'inflige même à ceux qui parlent d'elle, et un poète invente en son honneur une métaphore impossible : « l'Ange de l'assassinat. »

Assurément on ne pouvait exiger de M. Ponsard qu'il indiquât ces nuances en faisant de Charlotte Corday l'héroïne de son drame. Il n'en est pas moins vrai que ce qui nuisit au succès, ce fut l'indécision du caractère de Charlotte. Fidèle à sa méthode d'accommodement, M. Ponsard n'avait pas su ou n'avait pas voulu prendre un parti. Sans se mettre en contradiction formelle avec l'histoire, il était libre ou de nous peindre Charlotte comme une grande âme, nourrie de fortes lectures, exaltée par des méditations solitaires, cherchant ses modèles dans Plutarque et dans Corneille, surexcitée par cette chaude atmosphère de révolution qui a ses fièvres comme les marais, décidée *a priori* à frapper un grand coup, à se sacrifier pour ramener à son idéal la République souillée par un monstre ; ou bien de nous la représenter comme une jeune fille simple et naïve, élevée à la campagne, surveillant les travaux champêtres, soignant paisiblement sa vieille tante, et tout à coup poussée en avant, écoutant une voix, précipitée vers la baignoire de Marat par une puissance magique, qu'on ne peut plus, hélas ! appeler la grâce divine, mais que j'appellerai, si on y tient, la grâce patriotique.

M. Ponsard était resté au milieu, à égale distance de ces deux interprétations. Tantôt il nous montre Charlotte dans une groupe de faneuses ou près du fauteuil de madame de Bretteville ; tantôt elle déclame en élève de

Rousseau ou échange avec Barbaroux des paroles empreintes d'une sorte de mysticisme républicain : on arrive au terrible dénouement sans se rendre bien compte de ce caractère, de cette inspiration et de ce rôle.

Si j'insiste, à propos de Charlotte Corday, sur ce défaut de composition ou de parti pris, c'est que je vais le retrouver chez le personnage le plus intéressant du *Lion amoureux*, la marquise de Maupas.

Loin de moi l'idée de comparer le *Lion amoureux* à *Charlotte Corday* ! Le sujet est plus heureux, plus humain. Pourvu qu'il respectât le sens général des événements, le ton local et la couleur indiquée par l'histoire, l'auteur avait pleine licence : il disposait à son gré de ses acteurs qui ne relevaient guère que de sa fantaisie, et de son dénouement qui, renfermé dans un épisode de famille, pouvait aisément s'accommoder aux événements du dehors. Son héros, son lion, le conventionnel Humbert, devait le gêner d'autant moins, qu'il lui assignait un rôle à peu près imaginaire. Hoche est une de ces pures et nobles figures que le public, fût-il composé de marquis et de *ci-devant*, accueillera toujours avec sympathie. Quoiqu'il n'y ait rien de bien nouveau dans l'amour d'un plébéien révolutionnaire pour une marquise royaliste, ce tableau manque rarement son effet sur notre société démocratique ou bourgeoise. S'il s'y joint le charme des beaux vers, la pureté et l'élévation du langage, si ces mérites arrivent tout à point pour qu'une question de goût triomphe des dernières résistances d'opinion ou de caste, le poète peut compter sur des suffrages presque unanimes.

Nous aussi, nous applaudissons à ce talent, nous nous associons à ce succès... Ah ! que M. Ponsard en jouisse longtemps ! Qu'il ajoute au *Lion amoureux* d'autres œuvres, non moins honorables, non moins heureuses ! Pourtant il nous est permis, sans trop de dénigrement et de dissonance, de dire quel est, selon nous, le côté vulnérable de sa pièce.

La première moitié du *Lion amoureux* est de beaucoup la meilleure. Dès le début, l'auteur y fait preuve d'une souplesse, d'une grâce que l'on chercherait vainement dans ses précédents ouvrages. Aux qualités que nous lui connaissions, s'en ajoute une autre qui n'est pas la moindre, et qu'on lui avait jusqu'ici contestée : le charme ! C'est, je crois, à la première page, que se trouve cette jolie réplique de Hoche aux remontrances puritaines de son ami Humbert :

Quoi ! parce qu'une femme a l'aimable génie  
De rappeler chez nous l'urbanité bannie,  
Et que sa loi s'impose avec tant de douceurs,  
Qu'on sent l'apaisement rentrer dans tous les cœurs ;  
Parce qu'en ses salons chaque parti se touche,  
Et, gardant sa croyance, y perd l'aspect farouche ;  
Que des hommes ardents, fils du même pays,  
Sans s'être jamais vus s'étant toujours hais,  
Se trouvent étonnés, venant à se connaître,  
De se moins exécrer, de s'estimer peut-être ;  
Et que l'heureux effet de ces rapprochements  
Éteint là des soupçons, là des ressentiments,  
Voilà la République aussitôt abattue !  
Né peut-elle donc vivre, à moins qu'elle ne tue ?  
N'est-ce pas l'affermir que de la faire aimer ?  
Est-ce une trahison que le don de charmer ?  
Qu'au moment du péril et des luttes fébriles,

Elle ait mis sa massue entre des mains viriles,  
 Bien : qu'elle ait opposé la fureur aux fureurs,  
 Et rendu coup pour coup et terreurs pour terreurs,  
 Soit : mais le temps n'est plus de ces fortes secousses ;  
 Notre œuvre est achevée et veut des mains plus douces.  
 C'est l'heure de calmer d'orageuses rumeurs,  
 D'épurer le langage et de polir les mœurs :  
 C'est l'heure de la paix, l'heure de la clémence ;  
 La femme reparait ; son règne recommence.

Sachons être justes, quoique nous *ne soyons pas de la paroisse* : il faudrait désespérer du goût, de la langue, du public lettré et poli de la Comédie-Française, si de pareils vers, en dehors de toute objection ou de tout assentiment de parti, n'avaient pas été applaudis avec enthousiasme ; alors surtout que ces élégances nous indemnisent de crudités toutes récentes, et que M. Ponsard, rentré dans le temple, lavait jusques au marbre où le réalisme avait touché. Bien des spectateurs, j'aime à le croire, se sont demandé par quelles *fureurs* Louis XVI avait provoqué et justifié les *fureurs* des journées d'octobre, de juin, du 10 août, les massacres de septembre, l'emprisonnement, le procès et l'assassinat juridique ; quelles étaient ces *terreurs* qui avaient précédé, excusé, autorisé le régime de la Terreur jacobine : n'importe ! tel est le prestige des beaux vers, l'heureux mensonge de l'art ! On bat des mains avant de protester du fond de l'âme ; avant de remarquer qu'on n'est pas de l'avis du poëte, on se range du côté de sa poésie.

Les rôles épisodiques, Aristide, Épictète, Cérès, sont touchés finement, d'un trait de plume, avec une légèreté

de main à laquelle M. Ponsard ne nous avait pas accoutumés. Enfin, dans les scènes d'amour, dans les alternatives de colère et de tendresse, de jalousie et de soumission qui expliquent le titre de la pièce, nous trouvons cet accent de passion vraie, profonde, douloureuse, sentie avant d'être exprimée; qu'il est si rare de rencontrer au théâtre, et sur lequel on ne saurait se méprendre. Ce n'est plus la peinture, l'imitation habile des angoisses qui accompagnent l'amour dans un cœur neuf, ardent et farouche, quand ce cœur craint de ne pas être compris, de s'être donné à un objet indigne, d'avoir à lutter contre les artifices d'une coquette, contre des rivaux invisibles ou présents; c'est la souffrance elle-même : on dirait une blessure qui se rouvre, une fibre saignante qui se remet à frémir et à vibrer. Lorsque Humbert s'écrie avec un éclat terrible :

Parce que je vous aime, et que je suis jaloux!...

Lorsqu'il peint, en traits de feu, ses tortures, les transports de rage où le jette l'idée du mariage de la marquise, la honte qu'il ressent de sa propre faiblesse, ses vains efforts de délivrance sous le filet de soie qui l'enveloppe, l'horrible douleur que lui causent les licences du costume d'alors, la quasi-nudité de celle qu'il voudrait cacher à tous les regards, emporter dans un désert, on tressaille avec le lion amoureux ou avec l'auteur. On est loin, je le crains, de l'école du bon sens, mais très-près du vrai Ponsard, qui, renonçant à être le chef d'une

école illusoire, aime mieux être un poète sincère, émouvant, ému.

Maintenant, pourquoi les deux derniers actes, le cinquième surtout, nous laissent-ils une impression de mécontentement et de malaise? pourquoi l'idée de réconciliation, — hélas! de replâtrage, — qui domine la pièce et qui essaye de donner, à doses homœopathiques, satisfaction à tous les partis, faiblit-elle, en définitive, au profit des vainqueurs, aux dépens des vaincus? pourquoi, en adressant à l'auteur ce reproche, ai-je la consolation de rester dans la question d'art, au lieu de revenir fastidieusement sur la question historique et politique? Je le dis hardiment, c'est parce que le caractère de la marquise de Maupas est manqué, ou du moins parce qu'il ne se soutient pas jusqu'au bout.

On a fait bon marché du cinquième acte, en rappelant que Molière et les vieux maîtres amenaient leurs dénouements à l'aide de péripéties d'une naïveté enfantine. Ce n'est pas là ce que nous reprocherons aux dernières scènes du *Lion amoureux*.

D'autres ont remarqué que la donnée du *Lion amoureux* était, au fond, celle de *Mademoiselle de la Seiglière*; une jeune fille noble, partagée entre les préjugés de son père et son amour pour un jeune héros des guerres de la Révolution ou de l'Empire. On aurait pu reconnaître aussi, dans cette situation, celle de bon nombre des héroïnes de Walter Scott, Alice Lee, Edith, Diana Vernon, Flora Mac-Ivor, séparées par la guerre civile ou les dissidences politiques de ceux que leur cœur a choisis et qui servent dans



les rangs contraires ; sachant qu'elles ne peuvent s'abandonner à leur tendresse sans encourir la malédiction de leurs parents , désertier leur cause , trahir toutes les croyances de leur berceau et avoir à rougir d'elles-mêmes. Que dis-je ? Chimène, la plus hardie, la plus hasardée de ces nobles filles placées entre leur amour et leur devoir, n'a-t-elle pas à se débattre dans une alternative analogue ou plus terrible encore ? L'homme qu'elle aime est le meurtrier de son père, et il faut que, par l'irrésistible souffle de son génie, le poète nous amène à accepter, sans horreur et même sans répugnance, le mariage de la fille du comte de Gormas avec le fils de don Diègue.

Ce n'est pas à propos de l'analogie de certaines situations que nous chicanerons M. Ponsard. Si l'on nous accorde que le drame et le roman ne peuvent rien nous montrer de plus pathétique et de plus beau que les luttes de la passion et de la conscience, nous ajouterons que ces luttes ne sauraient changer souvent de champ de bataille. Le plus populaire et le plus fécond des auteurs dramatiques de notre siècle prétendait, nous dit-on, qu'au théâtre les grands ressorts de curiosité et d'émotion se réduisent à cinq ou six, que le reste n'est affaire que de dextérité, variation plus ou moins heureuse. Sans chercher à vérifier l'authenticité du mot ou l'exactitude du chiffre, il est permis d'assurer qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que la main d'un véritable artiste rajeunit ou s'approprie ce qu'elle touche, et que le succès de M. Ponsard n'a rien à craindre de ces réminiscences.

Mais, à un autre point de vue, nous serons plus sévère.

Dans *Mademoiselle de la Seiglière*, le marquis, fort peu héroïque, songeant avant tout à ses aises, effrayé pour le bien-être et la tranquillité de ses vieux jours, finit par faire de son égoïsme le complice de l'amour de sa fille. Tout se passe d'ailleurs dans un moment paisible ou pacifié. Les amis, les parents de mademoiselle de la Seiglière, les défenseurs de sa cause et de sa foi, ne sont pas fusillés sous ses yeux ou dans la coulisse, pendant qu'elle se laisse entraîner vers Bernard Stamply. Walter Scott, profitant des lenteurs anglaises, de la patience de ses héros, moins fougueux, moins pressés que le *lion* du Théâtre-Français, s'arrange, avant de *couronner leur flamme*, pour que la guerre finisse, pour qu'une Restauration ou la ruine décisive des Stuarts rapproche les partis et permette au vieux père jacobite de fermer les yeux sur l'union de sa fille avec un partisan de Cromwell ou de Guillaume. Pour épouser celui qu'elles aiment et qu'elles avaient indéfiniment ajourné, jamais Alice Lee, Edith Bellenden, Diana Vernon, n'ont à faiblir, à changer de drapeau, à fuir un danger, à irriter ou à désoler un père, et pour me servir d'une expression familière, à *retirer leur épingle du jeu* au moment où le jeu peut coûter la vie. Enfin, dans le *Cid*, il n'existe ni guerre civile, ni différence d'opinion : il n'y a eu qu'une querelle personnelle. Rodrigue, sauveur de l'Espagne, a le droit de réclamer Chimène comme le prix du combat et de la victoire ; et cependant elle hésite encore, elle refuse, et c'est à peine si les derniers vers de la pièce font partager au spectateur les espérances lointaines qu'ils donnent à Rodrigue.

On peut maintenant deviner ce que nous blâmons dans le caractère de la marquise de Maupàs, tel qu'il se dessine ou plutôt s'estompe dans la dernière partie du *Lion amoureux*.

Là encore, M. Ponsard avait deux partis à choisir, et nous allons essayer d'indiquer comment nous aurions compris ce personnage.

Une jeune fille noble commence à observer et à réfléchir pendant ces années critiques qui présageaient la fin du vieux monde. Douée d'un grand cœur, d'une intelligence élevée, d'une imagination vaillante, elle ne s'arrête pas, comme ses compagnes, à de futiles et brillantes surfaces. Pure, compatissante, chrétienne, pénétrée des sucs les plus doux de l'Évangile, elle est saisie d'une pitié immense pour les opprimés, les petits et les faibles. Tout ce qui se passe sous ses yeux, cet amoncellement d'abus légués par des siècles d'autorité et de foi à un siècle de désordre moral, la froisse et l'attriste sans qu'elle puisse s'expliquer cette révolte intérieure contre des choses acceptées et consacrées. Cette société basée sur des iniquités légales l'inquiète comme une énigme avant de l'épouvanter comme un monstre. Elle ne lit pas Rousseau ; elle lit en elle-même, et elle ne voudrait pas que le ciel qui se reflète dans ce limpide miroir fût sans cesse troublé par l'injustice et la méchanceté des hommes. Charlotte Corday aristocrate et royaliste, elle a sa vocation, elle aussi. Elle ne médite pas la mort d'un scélérat, d'un fou sanguinaire, mais l'extinction de ces monstruosité de l'ancien régime qui serviront plus tard de pré-

textes aux violences et aux scélératesses. Tout à coup, voilà que les rôles se déplacent ; les faibles deviennent les forts, les vaincus se changent en victorieux, les opprimés en oppresseurs. Chaque abus est expié par un excès ; chaque souffrance infligée par le vieux monde lui est rendue au centuple par le nouveau. Alors un grand trouble se fait dans cette belle âme. Ce qui la froissait, ce qu'elle ne croyait plus, ce qu'elle n'aimait pas, elle s'y rattache par honneur, par cet instinct qui attirent les cœurs généreux vers les causes tombées. Son père, ses proches, son entourage, nul ne se doute de son secret ; nul ne devine qu'elle allait se séparer de ce qui la retient à force de péril et de malheur. C'est en ce moment qu'elle rencontre l'homme qu'elle choisirait, si elle était libre. Il n'est pas noble, il combat dans les armées républicaines. Pur de ces crimes révolutionnaires pour lesquels tout pardon serait impossible, il n'en est pas moins au nombre de ceux que les parents, les amis de cette femme regardent comme d'implacables ennemis. Que fera-t-elle ? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir ; c'est au poète à me le dire ; mais, étant donné ce caractère, je suis sûr que la lutte sera digne d'intéresser les esprits d'élite. Je suis sûr que cette femme ne se démentira pas, qu'elle s'immolera plutôt que de désertier sur des ruines.

Ce personnage, ainsi compris, vous semble-t-il trop ambitieux ? vous plait-il de donner plus de place aux sentiments naturels, de nous montrer une femme plus simple qui, sans réfléchir sur les grandes questions d'humanité, de liberté, d'égalité, se soit contentée d'être charitable et

bonne pendant les jours prospères, résignée et sereine pendant les jours d'épreuve, et qui, veuve d'un gentilhomme épousé sans amour, donne son cœur à un officier républicain? Le point de départ sera différent, mais l'obstacle reste le même. Cette femme me blessera dans toutes mes délicatesses, elle manquera aux lois mêmes de l'optique théâtrale, si elle capitule trop tôt, si elle se hâte de jeter sa cocarde blanche aux orties, alors que ces orties sont encore teintes du sang des martyrs de la Terreur, des héros de la Vendée, des victimes de Quiberon. Quiberon! puisque M. Ponsard a cru pouvoir évoquer ce douloureux souvenir, qu'il nous permette de lui rappeler la position respective de ses personnages au moment où son drame se dénoue. Le comte de Maupas, beau-frère de la marquise, presque son fiancé, vient d'être tué. Le comte d'Ars, péniblement sauvé par un *quiproquo* de comédie, n'accepte sa grâce que pour aller conspirer encore et combattre le gouvernement qu'il déteste. Royaliste tout d'une pièce, jeté dans le moule des vieillards de Corneille et du Lusignan de *Zaïre*, qu'il copie un peu trop, il s'éloigne, frappé au cœur par l'apostasie de sa fille. Vaugris, émigré à la tête légère, mais brave et charmant, est fusillé. Les paysans de la plage donnent le bulletin de la nuit : « Vingt mille hommes noyés ou captifs ! » Le désastre est de la veille : on dirait que la mer va rejeter les cadavres sur la scène : la noblesse de France, si horriblement décimée par la Révolution, laisse sur ce funeste rivage les dernières gouttes de son meilleur sang. Voilà le moment que choisit la marquise pour rompre avec son

passé, déclarer qu'elle ne croyait pas à sa cause, dire à son père frémissant de colère et de honte :

Souffrez que, sans pousser plus loin le sacrifice,...  
De tant de sorts divers j'écoute la leçon,  
Et sois tout bonnement heureuse à ma façon!...

Non, la marquise de Maupas, celle que le poète avait chargée de représenter les élégances, les grandeurs, les délicatesses de l'aristocratie vaincue, ne devait pas finir ainsi. Celle qui, dans sa belle scène du troisième acte avec Humbert, tenait un si noble langage, qui disait à son amant éperdu :

Oui, l'effort que je veux n'est pas d'un cœur vulgaire,  
Et tous ne feraient pas ce que vous devez faire;  
Mais, vous mettant plus haut que le niveau commun,  
J'attendais plus de vous qu'on n'attendrait d'aucun...  
Croyez-moi, croyez-en l'instinct sûr d'une femme!...  
.... Songez, si vous m'aimez, que de votre conduite  
Dépendra mon estime augmentée ou détruite,  
Que votre attachement, selon qu'il doit agir,  
Va me glorifier ou me faire rougir!...

celle-là s'est d'avance interdit le droit d'agir, à son tour, comme une femme vulgaire, d'abandonner, aux heures de crise suprême, le poste d'honneur que lui désigne le malheur ou le péril des siens. Elle se déjuge, elle s'amoindrit; elle cesse d'être : M. Ponsard, à qui l'inspiration cornélienne ne messied pas, aurait dû se souvenir du Cid et de Chimène : il fallait un de ces dénouements vagues que le spectateur précise comme il veut, un de ces ma-

riages à longue échéance qui retardent sans désespérer. Réconciliation, dites-vous? Non, et la suite ne le prouva que trop, la réconciliation, dans des conditions pareilles, était impossible. S'il n'y avait pas mille raisons de rester sérieux en parlant de M. Ponsard, si nous étions tout à fait de ceux qu'on a appelés les *incorrigibles*, nous ne voudrions d'autre revanche que celle-ci : le ménage Humbert de Maupas au bout de cinq ans.

Ceci nous ramène à notre point de départ. La politique, au théâtre, offre, aujourd'hui et pour longtemps encore, des difficultés insolubles. Si modéré, si généreux que l'on soit, si impartial que l'on s'efforce d'être, l'impartialité complète, l'indépendance absolue, sont impraticables. Presque toujours on finit par tomber du côté où l'on penche. A moins que des siècles n'y aient passé, que des races royales telles que les Stuarts ne soient entrées de l'histoire dans la poésie, l'idée de réconciliation ne satisfera jamais certaines âmes quand elle se réalise dans le sens du fait accompli, pour la gloire et le bénéfice des victorieux et des forts. Assurément, à ne consulter que les apparences, Corneille était plus dépendant que les poètes de nos jours. Ses préfaces sont plus obséquieuses ; il salue plus bas ; il n'échappe pas par les droits d'auteur à la nécessité des dédicaces. Qu'on y prenne garde pourtant ! entre les vieux Romains de Corneille et la politique de Richelieu, il n'y avait, il ne pouvait y avoir ni démêlé, ni contact, et, si le pauvre auteur de *Cinna* avait quelque chose à redouter ou à flatter, ce n'était pas le despotisme du grand ministre, c'était la jalou-

-sie du mauvais poète. Ses beaux vers, ses maximes héroïques, les dialogues ou les discours de ses personnages, restaient dans le domaine des idées générales, et élevaient les âmes sans leur donner envie de les appliquer ou de les discuter. A présent, tout cela est changé. Le poète, en traitant un sujet politique, sait d'avance à qui il plaira, de qui il obtiendra les félicitations et les suffrages, et il ne peut pas ignorer quels sont ceux qui, tout en rendant justice à ses intentions, tout en acceptant son triomphe, feront cependant leurs réserves et en garderont un invincible sentiment de tristesse. Il est indépendant, il est fier, il est libéral; toutefois, où rencontre-t-il ses complimenteurs les plus empressés? Parmi les puissants et les heureux de ce monde : à quels spectateurs impose-t-il le devoir de discuter ce qui les a un moment entraînés? Aux vaincus. Il s'est loyalement proposé d'offrir à tous des satisfactions légitimes : vain effort! erreur d'optique que l'on retrouve dans bien des œuvres contemporaines! La marquise de Maupas n'est pas la première de ces jeunes et belles patriciennes que le roman et le théâtre font passer devant nos regards. Elles sont poétiques, élégantes, chevaleresques, héroïques; toutes les croyances, toutes les grandeurs, toutes les poésies d'autrefois s'unissent sur leur tête virginale et leur forment une couronne ou une auréole. Le cygne a moins de noblesse et de fierté; le lis a moins de fraîcheur et d'éclat; l'hermine a moins de pureté et de blancheur. On serait bien exigeant, n'est-ce pas? si l'on refusait d'avouer que les auteurs font bonne mesure, que ces anges de grâce et



d'innocence, ces trésors de fidélité et de vertu représentent pour le parti du passé une indemnité suffisante, un consolant hommage... Hélas! il arrive toujours un instant, un chapitre, une scène, où ces fleurs aristocratiques se laissent cueillir par une main bourgeoise, où ces fidélités et ces élégances sont dévorées par le Minotaure, où ces adorables gardiennes du feu sacré soufflent elles-mêmes sur la flamme, où ces héroïnes reconnaissent qu'elles se sont trompées, que leur foi héréditaire a été une duperie, et qu'au lieu de se passionner pour des souvenirs, des rêves ou des mensonges, mieux vaut être tout bonnement heureuses comme leur vigneron ou leur meunier. Laissons là les questions irritantes ou oiseuses de politique et de caste. Restons, vous poète, nous critique. Vous êtes fidèle à l'idéal, à l'art pur, à celui qui cherche le succès et le bruit ailleurs qu'au coin de la borne et dans la fange. Vous gémissiez comme nous des abaissements de la littérature, des prostitutions de la langue, et d'heureuses circonstances ont permis que votre éclatant succès ressemblât à un retour vers le bien, à un temps d'arrêt dans le mal. Guerre aux excès du réalisme! dites-vous, et nous sommes loin de vous contredire. Eh bien, ce réalisme, savez-vous avec quoi il se fait? Avec des démolitions; avec les débris de ces grandeurs, de ces enthousiasmes, de ces dévouements, de ces croyances que vous respectez, que vous caressez, que vous glorifiez, que vous parez de fleurs — mais comme on pare des victimes, en les menant au sacrifice.

---

L'ÉMIGRATION<sup>1</sup>

Février 1866.

Le chevalier de Boufflers, se trouvant dans une ville de garnison, écrivait à sa mère, l'héroïne du fameux *Pont-Neuf* :

... Quand Boufflers parut à la cour, etc.

« Je suis très-bien ici : la bonne compagnie y est comme partout, mais la mauvaise y est excellente. »

Tous ceux qui ne sont pas de l'avis de M. de Boufflers, et qui, préférant la bonne compagnie à la mauvaise, fréquentent encore les rares salons où se conserve la tradition d'élégante et spirituelle causerie, connaissent, au moins de vue, un homme dont la physionomie jeune et charmante inspire tout d'abord la sympathie. On l'approche, on lui parle, on l'écoute, et l'on devine, aux

<sup>1</sup> *Dix années d'émigration*, Souvenirs du comte de Neuilly, publiés par M. Maurice de Barberey.

premiers mots, qu'il possède la plus précieuse des qualités, celle qui tempère la vivacité des opinions par la grâce et la douceur des manières. Les gens très-convaincus imposent le respect, mais leurs convictions ont des arêtes qui blessent les esprits délicats; les sceptiques sont d'humeur agréable et commode; mais on éprouve peu à peu à leur contact cette sensation de froid qui fait ressembler pour notre âme la difficulté de croire à la difficulté de vivre. Ce qu'il y a d'inappréciable, dans ce temps où il est si malaisé d'être d'accord avec autrui et surtout avec soi-même, c'est le don de persuasion allié à la fermeté du caractère; c'est ce charme que l'on subit volontairement avant de savoir où il nous mène, et qui, sans faire une seule concession, fait dix prosélytes. Pour que cette esquisse de fantaisie devienne le plus ressemblant des portraits, il me suffira de nommer M. Maurice de Barbèrey. Nul n'était plus capable et plus digne de faire agréer au public les *Souvenirs* du comte de Neuilly; un très-aimable livre, au seuil duquel on rencontre ce mot étrange, inquiet, rancuneux, calomnie, énigmatique, douloureux, enveloppé de nuages, sujet à mille controverses, et qui souleva autant d'invectives qu'il renferma de souffrances : Émigration!

Le succès du *Lion amoureux* donne une actualité piquante aux récits de ces bizarres existences d'émigrés; si françaises toujours jusque sur le sol étranger, si étrangères pourtant à la nouvelle France, dont elles ne pouvaient ni accepter, ni comprendre, ni partager les idées, les mœurs, les espérances, les passions, le langage:

forcées, au milieu de  
 bles angoisses, à se  
 luble : Où est la patrie  
 t-elle avec les princ  
 avec le drapeau? a-  
 titres, les hôtels, les  
 peut-elle se plaindre  
 prime, qu'on la reni  
 reconnaître quand e  
 trois quarts de siècle  
 on ne saurait y touc  
 vir des blessures,  
 images ; et vous vou  
 n'avait à opter qu'ent  
 décider en une nuit  
 bourreaux, sous la to  
 limiers, sous le feu de  
 de sang-froid pour pe  
 La patrie, dites-vous?  
 poussière du combat,  
 couvert d'un voile noi  
 fermer et cette terre  
 se dressait en perman  
 nellement les vainque  
 les victimes.

Chose remarquable  
 tes, les émigrés renc  
 amis ou les indiffère  
 adversaires de la veil

tive. Le sentiment dominant de l'époque, ce fut un besoin de réconciliation, de réparation et de paix, où beaucoup de lassitude se combinait avec un retour involontaire vers l'immortelle justice. Au patriotisme étroit et violent succédait une inspiration plus généreuse et plus large : l'humanité. C'était si émouvant et si pathétique, ce grand naufrage ! Ces hommes, qui étaient nés, qui avaient grandi, vécu dans la possession de toutes les joies, de toutes les élégances de ce monde, et qui ne possédaient plus rien ! Ils rentraient par une porte entr'ouverte ; on les tolérait à peine là où ils avaient presque régné. Quelques-uns étaient obligés de cacher sous de vulgaires pseudonymes les plus beaux noms de notre vieille France, comme ces criminels qui se lavent les mains et changent de linge pour tromper l'œil des gendarmes. Ils passaient, pauvres, râpés, poudreux, devant des hôtels où leurs armoiries mal grattées pouvaient se reconnaître encore, et dont les nouveaux propriétaires, — leur intendant ou leur fermier peut-être, — ne daignaient pas les saluer. D'autres s'arrêtaient au bord d'un chemin, et s'asseyaient pensifs sur quelques talus de gazon. Ils déposaient leur sac de voyage et leur bâton de pèlerin ; puis leurs regards plongeant dans le vide cherchaient un horizon connu, un paysage aimé, des images absentes. Le petit bois, le sentier fleuri, le parc baigné d'ombre, la fenêtre d'où ils regardaient jadis les beaux cygnes s'ébattant dans le bassin, la chambre où ils allaient chaque matin recevoir le baiser de leur mère, la salle où leur père trônait comme un suzerain du vieux temps, évanoui

tout cela comme un songe ! Des ruines, ou une maison neuve, cette ruine du cœur ! D'autres encore, plus sombres et plus pâles, se dirigeaient vers le cimetière... Illusion ! affreux réveil d'un mauvais rêve ! Le champ des morts réservait à leur piété filiale les mêmes mécomptes que la terre des vivants ; il était resté désert pendant qu'elle se dépeuplait. Ils n'avaient pas même la consolation des orphelins ; vainement ils interrogeaient l'herbe et la pierre, la croix de bois et la tombe de marbre. Leur tendresse et leur douleur ne savaient plus où pleurer et où prier. Ce qu'ils savaient, c'est que leurs morts chéris avaient péri ailleurs ; le reste, ils l'ignoraient : aux certitudes poignantes de la mort se joignait l'horrible incertitude des sépultures.

Cette impression de pitié, victorieuse d'un prétendu patriotisme, on la retrouve dans bien des documents de l'époque ; elle se reflétait dans les œuvres d'art. Lorsqu'un jeune peintre exposa son *Marcus Sextus*, le succès fut immense ; un succès de larmes ! Chacun se reconnut ou reconnut son voisin dans cet épisode des proscriptions romaines ; ce patricien rentrant dans sa maison dévastée pour y voir sa fille agenouillée au pied du lit de sa femme morte.

Et puis, que cette misère était gaiement supportée ! que de fins sourires à travers ces pleurs ! quelle grâce aristocratique, quel spirituel persiflage contre les ironies du sort et les grossièretés de la victoire, dans ces innombrables façons d'être pauvre, de manquer de tout et de travailler pour vivre ! La tragédie avait des intermèdes

picaresques : aux récits voilés de deuil, couverts d'un crêpe fleurdelisé, s'entremêlaient de bouffonnes histoires. Il y avait eu, au milieu de tous ces orages, des jours de soleil ; on était allé à la maraude, un petit écu dans la poche ; et, vive le vin de France ! bu sous la tonnelle de houblon, au bord d'une rivière allemande ! Vivent les jolies hôtesse de Coblentz ou de Hambourg, moins cruelles que la République ! Bonjour, comte ! bravo, marquis ! — Qu'as-tu fait de tes manchettes ? — Ce qu'on en fait quand on est menuisier. — Et moi, tourneur. — Et moi, rempailleur de chaises. — Moi, je gagne ma pièce de vingt-quatre sols en assaisonnant une salade. — Et la duchesse ? — Sabotière. — Et la baronne ? — Servante d'auberge. — Et la marquise ? — Modiste : toutes les Hambourgeoises s'arrachent ses petits bonnets. — Ah ! j'entends ; elle coiffe toutes ces dames en *bourgeoises*... Et de rire. — Et le chevalier ? — Garçon de café. — Très-bien ! je lui avais toujours prédit qu'il mourrait garçon... Et de rire encore. — A propos, tu ne sais pas ? Je conspire : c'est charmant ; nous sommes vingt-cinq dans la conspiration ; le secret est admirablement gardé, etc., etc. On a ri, on a jasé, on a fredonné le couplet à la mode, on s'est redit tout bas le commérage d'hier, le scandale d'aujourd'hui, la chronique galante de ce Paris dépaysé, campé sur les rives du Rhin. O éternelle contradiction de l'âme humaine, qui ne sait être ni triste dans la tristesse, ni joyeuse dans la joie ! légèreté funeste et charmante de cette société qui joue avec l'exil et la mort, et que le regard d'une femme

ou l'éclair d'une épée consolait de la mort et de l'exil!

Me voici tout près des *Souvenirs* du comte de Neuilly. Recommencer à leur sujet les polémiques de parti, ce serait laisser croire qu'on les a mal lus. Accrocher à de lourds arguments ces légères dentelles, ce serait méconnaître le vrai caractère et le vrai charme de ce livre de famille, vif, curieux, animé, amusant, mais fort peu raisonneur. La fidélité politique, pas plus que la foi religieuse, n'a besoin ou envie de raisonner! D'ailleurs, très-heureusement pour ses proches et pour ses amis, le comte de Neuilly a vécu jusqu'au 19 mars 1863. Il y a, dans ses dernières pages, des jugements, des dates, des anecdotes, des noms propres, qui pourraient offrir les inconvénients du *trop près*. La verte vieillesse de cet *ultra* octogénaire a évidemment conservé toutes les rancunes et toutes les antipathies de sa jeunesse ou de sa maturité. Il en résulte que, lorsque, endoctrinés par nos Mentors politiques, civilisés par l'expérience, revenus de nos préventions et de nos colères, pénétrés de la nécessité d'une réconciliation générale ou partielle, nous disons à telle ou telle fraction de telle ou telle subdivision de tel ou tel groupe de tels ou tels de nos adversaires, comme le Saverny de *Marion Delorme* :

Réconcilions-nous, ma petite Marie;

tel ou tel chapitre des *Souvenirs* du comte de Neuilly nous répond poliment :

Réconcilions-nous de moins près, je vous prie!



A ce point de vue, et aussi pour un motif plus personnel encore et plus intime dont je vais dire un mot tout à l'heure, peut-être eût-il mieux valu attendre douze ou quinze ans avant de publier ces *Souvenirs*. On aimerait, en lisant ces agréables récits sans conséquence, à ne pas être distrait par des noms qui nous rappellent mille détails d'exagération et de violence, et à se figurer, au lieu du duc d'Orléans, de Lafayette, de Louis-Philippe, du duc Decazes, Silvio et Araminte, Fantasio et Oriane, Cassandre et Colombine. Passe encore, lorsque, préludant à ses malices de pavillon Marsan, le comte de Neuilly nous montre le futur roi des Français, alors tout enfant, mangeant un perdreau froid et assurant que, comme il suffit de deux ou trois grains de plomb pour tuer une pièce de gibier, c'est une folle prodigalité d'en mettre une poignée dans le canon du fusil! Le comte de Neuilly ne manque pas de voir dans cette idée enfantine un présage de la parcimonie proverbiale de Louis-Philippe. Une fois sur cette voie, ne pourrait-on aller plus loin encore, et remarquer que c'est, en effet, une trop grande économie de plomb qui a précipité du trône le roi fait et défait par les barricades?

J'ai parlé de détails plus intimes, auxquels M. de Barberey n'a probablement pas songé. Parmi les personnes mentionnées par son oncle, que je soupçonne avoir été un peu voltairien, il en est qui vivent encore. C'est pour leurs vieux ans un assez triste régal, que de se voir remises en face de souvenirs tels que celui-ci : « L'éducation que les deux époux donnèrent à leur petite G...

« ne devait pas produire des fruits excellents. Rentrés à  
« Paris, ils s'occupèrent de lui donner des talents, sans  
« y joindre des leçons de morale. Ils la donnèrent à B.,  
« pour apprendre à jouer de la harpe, et à un autre pour  
« le piano. Elle avait une voix très agréable dont elle tirait  
« bon parti. B... ne s'amusa pas seulement à former son  
« élève sous le rapport de la musique. On la lui fit épou-  
« ser, après que le mariage eut été rendu nécessaire.  
« Ce misérable était bigame; non content de cela, il se  
« mit à faire des faux, fut condamné en cour d'assises,  
« et s'enfuit en Angleterre, pour éviter d'aller ramer à  
« Brest, laissant sa femme et son enfant à ses parents. »

Or, cette petite G... existe; elle a lutté avec autant de sérénité que de courage contre la mauvaise fortune : elle est mère, elle a marié sa fille, elle est grand'mère peut-être. Comme cette page est agréable pour les trois générations!

Une fois ces réserves faites, je ne puis que signaler tout ce que le livre a d'engageant et de piquant. Il faut s'abandonner au courant du récit, suivre le comte de Neuilly, d'abord à travers les terribles journées de la Révolution, les hideuses scènes de Versailles et de Paris, où son émotion d'enfant nous assure d'avance de la fidélité de l'homme; puis, à l'armée des Princes, parmi les hasards de cette guerre où le mot patriotisme pouvait subir des traductions diverses, mais où le mot bravoure n'avait pas de variantes; puis, dans les villes allemandes ou hollandaises, où ces vaincus, ces spoliés, ces proscrits, ces déçus, ces affligés, se chargeaient d'égayer leurs

hôtes qui n'avaient rien perdu ni rien souffert, et payaient leur hospitalité en bons mots. L'aimable conteur s'y montre à nous sous le jour le plus favorable : gai, spirituel, amusant, amusé, facile au plaisir, prompt à la riposte, goguenard, bon compagnon, de belle et vaillante humeur, prenant le temps comme il vient, toujours prêt à dégainer, le cœur sur la main, riant au nez de la Révolution et de l'adversité, tirant parti de tout, ne s'effrayant de rien, très-précoce auprès du beau sexe, Chérubin croisé de Blondel. Le comte de Neuilly n'est pas écrivain dans la stricte acception du mot, ainsi qu'on a pu déjà s'en apercevoir par mes courtes citations ; mais les négligences du style sont rachetées par l'agrément du récit, par l'allure cavalière et délibérée de l'homme du monde, qui cause et raconte ses souvenirs sans préoccupation de métier. De temps à autre, une éclaircie, un joli tableau, un frais croquis se dessinent en quelques traits de plume sur la page commencée : par exemple, la visite au noble et révérendissime chapitre de Neuss, en face de Dusseldorf, où pendant qu'un vieil oncle, un ex-beau de 1760, demande à quelque chanoinesse de son temps quelques gorgées d'eau de Jouvence, le jeune de Neuilly, leste, amoureux et hardi comme un page, se promène avec une charmante nièce qui lui fait gaiement ou tendrement les honneurs des jardins du chapitre ; jardins délicieux, semés de toutes les fleurs de la seizième année ! La nièce donne à son nouvel ami, qu'elle ne devait plus revoir, un dessin de sa façon, « qu'elle signa et data. » Je dirai de même, en finissant, que l'auteur

de ces *Souvenirs* les a signés et datés à chaque ligne. A tous moments, un trait, un mot vient révéler pour qui sait lire la trace de cette société brillante et futile qui vit tout périr et qui périt elle-même plutôt que de devenir grave. Ici c'est le vieux céladon qui, en parlant à son neveu de ses galanteries et de ses plaisirs, lui laisse deviner « qu'il ne s'en est pas tenu à la contemplation ; » là c'est l'espiègle de treize à quatorze ans, regardant à travers le trou d'un rideau les plus mystérieux détails d'une toilette féminine. Aussi, tout en déclarant que ces *Souvenirs* du comte de Neuilly m'ont charmé, et, au risque de faire croire qu'ils ne m'en ont charmé que davantage, j'avouerai, sous forme d'interrogation finale, qu'ils m'ont donné deux surprises : 1° Comment, quand on s'est appelé Neuilly, a-t-on pu haïr si fort Louis-Philippe ? 2° Comment... ? Mais ma seconde question serait indiscreète, et les pieux éditeurs de ce livre auraient le droit de me répondre, que, plus on a l'âme pure, moins on a de prudence.

---

## M. ALBERT DE BROGLIE

Février 1866.

Il y a neuf ou dix ans, lorsque M. Albert de Broglie commença la publication de l'ouvrage qu'il vient de terminer, les esprits superficiels s'étonnèrent qu'il eût choisi ce sujet : l'Église et l'Empire romain au quatrième siècle. Jeune, chrétien et libéral, comment avait-il pu se sentir attiré vers une époque où tout le monde eut l'air vieux, où le christianisme naissant se couvrait de tristes nuages, où la liberté promise par l'Évangile semblait indéfiniment ajournée ?

Si j'étais paysagiste, je comparerais les divers siècles de l'histoire à une succession de *ciels*, ou, si l'on veut, d'horizons qui, suivant qu'ils sont lumineux ou sombres, limpides ou orageux, jettent sur les figures des personnages quelque chose de leur clarté, de leur ombre ou de

<sup>1</sup> *L'Église et l'Empire romain au quatrième siècle*. Troisième et dernière partie.

leur faux jour. Le fait est que, dès le commencement du Bas-Empire, les vertus et les vices prennent des teintes et des proportions particulières. La grandeur, l'héroïsme, le crime, la foi, la puissance s'embarrassent dans des complications byzantines ; le bien et le mal marchent par des chemins de traverse ; les statues d'or ou de marbre ont des pieds ou des bras d'argile. La beauté louche, la logique est de l'argutie, l'éloquence est de la rhétorique : l'admiration n'ose faire un pas sans craindre de glisser dans le sang. On dirait que l'humanité va mourir à la fois d'inanition et d'apoplexie. Les gouvernements sont obligés de désoler le pays pour le nourrir, de ruiner leurs sujets pour les défendre. Les persécutions, ces grands drames de la primitive Église, perdent ce caractère de féroce franchise qui distribue en deux groupes les bourreaux et les victimes. Il ne s'agit plus d'un suprême effort du vieux monde pour couper dans sa racine la foi nouvelle qui va le subjuguier : ce sont des chrétiens presque toujours qui persécutent d'autres chrétiens. Ce n'est plus le paganisme, c'est la sophistique qui allume les bûchers et aiguise les haches. Des querelles de mots, — que dis-je ? — de syllabes, arment une moitié de l'Empire contre l'autre, infligent à la vérité le voisinage, la contagion et la solidarité du mensonge, et fournissent à l'obstination ou à la rancune des païens retardataires une pièce justificative. Fatigué de scènes violentes ou sinistres, le regard essaye de se reposer un moment, tantôt sur un jeune visage, tantôt sur un front inspiré : hélas ! l'atmosphère est aussi malsaine pour l'innocence

et la jeunesse que pour la vertu et le génie. On tourne la page, et il se trouve que l'aimable néophyte a succombé aux pièges d'un scélérat hypocrite ; que le grand homme, enivré d'omnipotence, a souillé ou ensanglanté son règne. Comme pour compléter cette impression de malaise, l'imagination et la mémoire du lecteur sortent du cadre et dépassent les récits de l'historien. Il semble, à chaque instant, que ce sombre et lourd rideau va se lever pour nous laisser voir au premier plan les Barbares, qui s'agitent déjà et qui achèveront d'un coup de dent cette société mourante ; dans le lointain, l'islamisme prêt à remplacer par ses germes de mort ces dernières fièvres de la vie et à changer en déserts et en ruines ces contrées, ces villes chères à la poésie, à la religion, à l'histoire : l'Orient, la Syrie, la Cappadoce, Césarée, Thessalonique, Antioche, Nicée, Andrinople !

Eh bien, à présent que l'œuvre de M. Albert de Broglie nous apparaît dans son ensemble et que l'on peut aisément en saisir l'inspiration et le plan, on s'explique ses studieuses préférences pour une époque où allait se décider l'avenir du christianisme, et qui fut à ses miraculeuses origines ce que la puberté est à la naissance. Semblable à ces démons que les apôtres forçaient de glorifier le Dieu-fait homme, chacun de ces épisodes, de ces traits de mœurs, humiliants pour l'humanité, effrayants ou rebutants pour nos vulgaires sages, était destiné à prouver avec plus de force et d'éclat ce qu'il paraissait affaiblir ou corrompre, obscurcir ou contredire.

Au moment où la religion chrétienne cessait d'être persécutée et opprimée, prenait possession d'un rôle officiel et public, inscrivait ses vérités en marge de la loi civile, entrait dans les palais des grands et s'asseyait sur le trône, c'est alors que commençaient pour elle les vraies difficultés, les véritables périls. Affronter le martyre, braver les supplices, épuiser l'art des tortionnaires et les raffinements de la cruauté impériale, vivre dans le creux des rochers, dans l'ombre des Catacombes, ce n'était pas là le plus dangereux, le plus difficile. La foi, même dans l'erreur, peut avoir de ces extases qui changent la torture en délices, surtout en un temps où l'horreur de ce qui se passait parmi les vivants donnait aux grandes âmes je ne sais quelles nostalgies de mort, de ciel et d'inconnu.

Mais, dans la phase critique que nous fait si vaillamment traverser M. Albert de Broglie, l'épreuve suprême commençait. Il fallait, d'une part, que l'Église, désormais respectée, puissante, presque souveraine, gardât son caractère de liberté et d'indépendance, peu compatible avec le contact des grandeurs humaines dont l'habitude usuraire est de reprendre aux vérités religieuses dix fois plus qu'elles ne leur prêtent; d'autre part, que les malheurs inouïs de la société séculière, sa détresse matérielle et morale, d'affreux spectacles mêlés à de hideuses misères, ne lui laissassent d'autre alternative que de périr ou de se jeter dans les bras de celle qu'un illustre ami de M. de Broglie a appelée *une mère*. Il fallait, en outre, que dans cette étreinte maternelle et filiale, l'Église maintint



les différences profondes qui la séparent des pouvoirs mondains ; que son autorité, loin d'être tyrannique et de seconder la force brutale, fût toujours prompte à intervenir contre les forts en faveur des faibles. Il fallait encore que des symptômes visibles d'un mystérieux travail montrassent la vie, la sève, se retirant peu à peu de toutes les puissances terrestres pour s'absorber dans cette puissance surnaturelle. Afin que cette métamorphose fût plus évidente, il fallait qu'elle se personnifiât en des hommes élus de Dieu, des évêques, des moines, des prêtres, obéis, écoutés, actifs, bienfaisants, intègres, influents au milieu de la corruption et de l'apathie universelle, et plus sûrs de régner dans leur faiblesse que les empereurs dans leur pourpre.

Voilà ce que nous trouvons dans ce vaste tableau, ou, pour parler plus exactement, dans cette galerie mobile où ont passé tour à tour Constantin avec son bizarre assemblage de grandeurs et de crimes, de foi vive et de doutes ; ardent catéchumène, doublé d'un hérésiarque, ayant le goût de l'orthodoxie et le courage du schisme<sup>1</sup> ; Constance, fils dégénéré d'un père illustre ; caricature sanglante et méchante de prince, de général, d'orateur et de sectaire ; grimace de ce Bas-Empire dont Constantin avait été la figure ; Julien, naufragé de la religion, de la politique et de l'histoire, qui, en essayant d'attacher son nom à une renaissance païenne, n'a rencontré qu'un

<sup>1</sup> Voir, pour la première partie de l'ouvrage de M. de Broglie, les *Causeries du samedi*, p. 208.

titre qui est une flétrissure : Apostat <sup>1</sup> ! Maintenant, voici Valentinien et Théodose ; au-dessous d'eux, Valens, Gratien, Maxime ; au-dessus, et sur un piédestal invisible, consacré d'avance par Athanase, — saint Basile, saint Grégoire, saint Ambroise ; les vivants à côté des morts ; les vrais souverains du quatrième siècle.

Oui, *au-dessus*, et c'est là le vrai sens de toute cette histoire, si bien comprise et si éloquemment retracée par M. Albert de Broglie. Les œuvres humaines de ce temps-là ne nous offrent qu'un intérêt secondaire ; nous savons trop comment elles ont fini, dans quelle fosse commune elles sont tombées et quels furent les fossoyeurs. Ce qu'il faut considérer et suivre dans ce siècle, c'est son âme, et cette âme a eu pour sauveurs et pour maîtres ces hommes qui, par la sainteté de leur vie, l'autorité de leur parole, l'éclat de leur talent, l'intégrité de leur foi, l'énergie de leur caractère, ont triomphé de l'hérésie. À cette heure décisive et tragique, les empereurs, meilleurs ou pires, ne pouvaient que retarder ou précipiter un dénouement inévitable. Sauver l'orthodoxie, au contraire, c'était sauver le monde ; c'était conserver intact, pour tout ce que la barbarie allait frapper, le seul moyen de subir le choc, sans qu'une nuit éternelle et complète succédât aux civilisations antiques. Qu'un homme tombe victime d'un accident ou atteint d'une de ces crises qui déjouent la science : « Il est mort, » dit-on ; et, en effet,

<sup>1</sup> Pour la seconde partie, les *Dernières Causeries du samedi*, p. 137.

son visage est livide, ses membres sont roidis et glacés : mais une main secourable se pose sur son cœur ; le cœur bat encore ! L'homme n'est pas mort, il pourra vivre !

L'intérêt dominant du quatrième siècle, c'est donc la lutte de l'orthodoxie et de l'arianisme, parce qu'au fond de cette lutte s'agitait la question de savoir non-seulement si N.-S. Jésus-Christ était Dieu comme son père, mais si sa divinité offrirait à ses ministres et à ses fidèles un point d'appui assez fort pour résister à la corruption, à la peur, à l'amollissement des mœurs, aux fascinations de la puissance. Lorsque parurent les premiers volumes de M. Albert de Broglie, le mot d'ordre, chez certains érudits et certains critiques qui se qualifient de *libéraux*, fut de démontrer tout ce qu'il y avait de puéril dans ces controverses et à quel point la subtilité grecque ou orientale avait réussi à pulvériser, en peu de temps, ces vérités chrétiennes, taillées dans le roc du Calvaire. A ne consulter que les apparences, l'objection était spécieuse ; mais, en réalité, de quoi s'agissait-il ? — « Le fondeur, dit excellemment M. de Broglie, verse le cuivre dans l'or pour le travailler plus à l'aise. » — L'arianisme était *instrumentum regni* : il débilait le christianisme, lui enlevait les muscles et les nerfs, et le livrait ainsi énervé au pouvoir laïque, qui n'avait plus qu'à laisser faire pour y trouver des courtisans, des séides, les flatteurs de ses vices, les panégyristes de ses faiblesses et les agents de ses crimes. Le succès définitif, le triomphe officiel de l'arianisme, se serait appelé Religion d'État. C'est

pour cela que les empereurs, les despotes (d'Orient et du quatrième siècle, entendons-nous bien) ne pouvaient se défendre d'un penchant secret ou avoué pour une erreur accommodante qui répondait au goût du temps, leur donnait des évêques pour chambellans, et leur eût permis de cumuler les sécurités de la foi avec les joies de l'omnipotence. C'est pour cela aussi que M. Albert de Broglie, avec un tact historique et religieux qui lui fait le plus grand honneur, a compris que, dans ce débat, l'*esprit* était tout différent de la *lettre*, que ces disputes oiseuses, bonnes tout au plus à passionner des sophistes et des théologiens de décadence, étaient le point de départ d'une lutte où devaient se décider les destinées du monde moderne, et n'allaient à rien moins qu'à assurer ou à compromettre la liberté des consciences, la dignité humaine, le caractère inaltérable et divin du christianisme et de l'Église.

Serait-il possible d'analyser en quelques pages cette troisième partie d'un vaste ouvrage, qui est elle-même un livre considérable? Non; j'aime mieux vous engager à aborder résolûment ce récit, qui vous réserve non-seulement une instruction solide et chrétienne, mais un vif plaisir littéraire et d'intéressantes surprises. Dans le talent de M. Albert de Broglie, la fermeté et la souplesse ne s'excluent pas: un sentiment délicat d'artiste — j'allais dire de critique — lui a révélé que la variété des couleurs, la finesse des nuances étaient nécessaires à ce large tableau pour le préserver de la monotonie. Il s'y montre tour à tour, et avec un bonheur presque égal,

peintre d'histoire et de batailles, peintre d'intérieur, de portraits et de genre; sans compter cette peinture idéale où excelle le vrai moraliste, et qui, en dessous des objets ou des événements extérieurs, pénètre les replis du cœur et y cherche le secret de nos faiblesses. A côté de chapitres à grands ressorts, tels que la bataille d'Andrinople ou la sédition d'Antioche, chapitres pleins de mouvement où l'on croit entendre le bruit des foules et le choc des armées, il faut lire les études paisibles et recueillies sur la vie des solitaires, sur l'épiscopat de saint Basile, sur la politique de saint Ambroise. Quelle hauteur de vues et quelle justesse de ton! avec quelle sûreté de main M. Albert de Broglie caractérise les différences entre Athanase, saint Basile, saint Grégoire, saint Ambroise, et entre les missions qu'ils ont remplies! Athanase, le défenseur du droit strict de l'Église en face de ses ennemis; Basile, le régénérateur de l'ordre et de la discipline dans l'Église, déjà menacée de dissolvants de toutes sortes; Grégoire, le contemplateur, le rêveur chrétien, l'enchanteur de ces imaginations orientales qu'auraient effrayées de trop rudes austérités; Ambroise, enfin, le vainqueur, en qui Théodose rencontra une âme assez forte pour lui résister, assez éloquente pour le convertir, et qui, dans ce combat où il représentait la vérité, l'humanité et la justice, montra au monde la supériorité de l'évêque sur le dernier des grands empereurs!

Mais si, dans ce livre où abonde l'embarras du choix, nous avons à indiquer nos préférences, elles seraient

pour les pages charmantes que l'auteur a consacrées à saint Jérôme. Là nous le sentons, pour ainsi dire, plus près de nous, et peu s'en faut que le formidable saint ne participe à cette communauté familière. Jérôme, appelé à Rome par le pape Damase pour l'aider à retrouver et à traduire le texte hébreu des livres saints, apporte à ce travail l'ardeur et la fougue d'un génie à qui il fallait, a dit Chateaubriand, Rome ou le désert. Les broussailles de l'idiome hébraïque commencent par l'effrayer, l'irriter, et finissent par ressembler pour lui au buisson ardent au delà duquel il découvre un ciel nouveau, un nouvel horizon, toutes les splendeurs d'une poésie supérieure à celle de Virgile et d'Homère. Ses transports sont communicatifs, et voilà tout un groupe de belles et pieuses patriciennes qui se font ses disciples, ses secrétaires. Comme toujours, le monde s'étonne, crie au scandale, raille et calomnie. Alors le lion du désert se retourne, et, au lieu de se défendre, il attaque; au lieu de plaider *pro Paula et Marcella*, il fulmine des réquisitoires, il lance des satires, il décoche des épigrammes, il déchire de sa griffe léonine tous les calomnieurs stupéfaits, chrétiens attiédés, prêtres amollis, jeunes gens efféminés, matrones rajeunies par les cosmétiques et les fausses nattes; le tout dans une prose à crinière, rude, fauve, âpre, mordante, dévorante, terrible, enflammée; si bien que le prêcheur d'abstinence, de mortification et de cilice met les rieurs de son côté: le solitaire de l'Aventin devient, dans cette société élégante et corrompue, le personnage à la mode; un feuilleton de saint Jérôme! un

courrier de Rome de saint Jérôme ! quelle aubaine ! et, puisqu'il s'agit d'un Père du désert, quelle oasis !

N'y a-t-il donc rien à critiquer, pas la plus légère tache à signaler dans ces deux volumes ? Je répondrais *non*, si M. Albert de Broglie n'était pas de l'Académie française. Mais, depuis qu'un poète inconnu m'a écrit carrément : « Parlez de mes vers comme si j'étais le neveu ou le petit-cousin d'un académicien, » — je suis devenu intraitable, et, n'y eût-il dans l'œuvre d'un des Quarante qu'une erreur de points et de virgules, je la dénoncerais héroïquement à toutes les rives du Danube. Il y a, dans cette troisième partie, quelques négligences de style, qu'il faudrait laisser à de pauvres diables d'improvisateurs et d'enfants perdus comme nous : ainsi, à la page 309 du 1<sup>er</sup> volume : « Le nombre était grand de tous ceux qu'à leur naissance *on avait pu s'être plu* à placer ainsi sous la protection spéciale de la Divinité. » — Ailleurs, c'est évidemment l'imprimeur qui se met de la partie, et, si j'ai l'air de confondre les deux genres de fautes, c'est uniquement pour les signaler à une seconde édition : T. II, p. 491 : « N'avons-nous pas vu, pendant que l'illustre Fabiole va pleurer au désert le tort de s'être *arrachée* aux bras d'une *épouse brutale* (???)... » M. Albert de Broglie colore son style avec autant de sobriété que de justesse ; nous ferons cependant une exception aux dépens de l'image suivante : « On eût dit de vieux troncs qui sèchent sur place par l'effet des années ; si leurs racines, en s'étendant, viennent à rencontrer une terre fraîchement remuée, ils y

puisent une sève nouvelle... » Le premier paysan venu, fût-il cette fois du Danube ou du Rhône, dira à M. Albert de Broglie que, quand un vieux tronc sèche sur place, ses racines ne s'étendent plus.

Mais laissons là ces vêtiles auxquelles je ne me suis un moment arrêté que pour ne pas perdre la stoïque habitude de dire la vérité aux académiciens et aux princes. Rendons hommage, un sincère et légitime hommage, au livre de M. Albert de Broglie. Puis, après avoir vu passer devant nous tant de violents souvenirs, essayons de nous réconcilier avec notre époque : félicitons-nous, ce livre à la main, d'être d'un temps où Arbogaste est impossible, même en tragédie ; où nos évêques, fort heureusement, n'ont pas besoin d'être des Athanases ; où une femme que, contre toute vraisemblance, on accuserait d'infidélité, serait admise à prouver son indubitable innocence avant d'être fouettée, et où un saint préfet que, par extraordinaire, ses administrés voudraient nommer évêque, n'aurait jamais l'idée, pour détourner de lui le suffrage populaire, de soumettre rudement à la question une demi-douzaine d'électeurs récalcitrants et de maires de village.

---



M. JULES CLARETIE<sup>1</sup>

Mars 1866.

Si ce terrible roman de Jules Claretie, *un Assassin*, se passait au quinzième siècle, au temps de Gringoire et de Claude Frollo, l'auteur aurait pu prendre pour épigraphe l'*anankè* de Victor Hugo. Robert Burat, son héros, est une victime désignée d'avance à la fatalité. Dès le collège, on le voit sombre, triste, inquiet, taciturne, âpre au travail, rechercher la solitude et le silence, rester dans la salle d'étude pendant que ses camarades vont rire et jouer chez leurs parents, et recevoir, chaque année, ses couronnes sans qu'un doux visage maternel s'illumine en entendant proclamer son nom. Ce n'est pas un René pourtant, et ne craignez pas de le voir se traîner sur les traces de ces rêveurs qui ne savent comment nous expliquer leur mélancolie et leurs songes. La tristesse de Ro-

<sup>1</sup> *Un Assassin*.

bert Burat ne se perd pas dans le vide ; sa souffrance a une date, son malaise a une cause, son isolement est plus poignant que s'il n'était qu'un orphelin. Son brave homme de père, trahi par une femme coquette et futile, a cherché dans le suicide un refuge contre son désespoir et sa honte. Sa mère, — cette femme indigne d'être la compagne d'un honnête homme, — est morte dans son élégance frelatée, après quelques années de désordre. Mais auparavant, il faut que Robert épuise jusqu'à la dernière goutte ce calice dont ses lèvres juvéniles garderont éternellement l'amertume. Un jour, un élève de sa classe, qui a déjà un pied dans le monde, jette à travers la récréation des *grands* une fusée d'allusions, de propos, de menues malices, qui frappent Robert au front et au cœur. Il se précipite avec furie sur le rhétoricien méchant et bavard, qu'on est obligé de lui arracher des mains : le voilà hors du collège ! La lutte commence ; pour terrain, Paris ; pour adversaires, la société, le préjugé, la routine, l'égoïsme ; pour appuis, un oncle de province, un original excellent et charmant, Germain Burat ; et une cousine, encore petite fille, maigre, noire, de grands yeux, — une de ces Cendrillons qui ont toujours, dans l'imagination de leurs cousins, onze ans, des doigts tachés d'encre et des joues barbouillées de confitures, jusqu'à ce que la fée des jeunes et belles amours touche l'enfant de sa baguette et fasse tomber la robe de serge grise !

Robert travaille ; sa vie laborieuse lui donne bientôt un ami, son aîné de quinze à vingt ans, travailleur comme Robert, et rapproché de lui par une communauté de

goûts, d'idées, d'études, de tristesses. Il s'appelle Thévenin. Peu communicatif d'abord, il finit par confier à son jeune ami le douloureux secret qui pèse sur son passé : il a aimé, lui-aussi, une femme frivole et légère, qui, ennuyée de vivre avec une sorte de bénédictin laïque, l'a trahi, puis est morte séparée de lui, échouée sur les récifs de la bohème parisienne. Cette similitude de chagrins et de souvenirs entre un fils qui a rougi de sa mère et un mari trompé par sa femme resserre encore l'amitié de Thévenin et de Robert. Ils entreprennent ensemble un grand travail périodique à l'usage du peuple, dont Thévenin laisse tout l'honneur à son collaborateur, et qui m'a fait craindre un moment, — bien à tort, — que le roman ne devint didactique, humanitaire et pédant. Vers le même temps, Robert Burat rencontre, chez les parents d'un de ses élèves, une jolie veuve, madame de Gèvres, qui l'invite à ses soirées. Les premiers succès de ce puritain de vingt-cinq ans, sa pâleur, l'expression triste et passionnée de sa figure irrégulière, piquent au jeu la veuve aux allures aristocratiques : chez elle, ce n'est d'abord que de la coquetterie la plus raffinée ; chez lui, c'est de l'amour, et du plus violent. Ce contraste, très-finement saisi par M. Jules Claretie, amène une découverte imprévue, une scène émouvante et tragique. Madame de Gèvres, qui déjà pour l'ardent jeune homme s'appelle Renée, consent à aller le trouver dans sa chambrette du quartier Latin. Leurs précautions ne sont pas bien prises, Thévenin arrive ; Thévenin, le mari vivant de madame de Gèvres, laquelle, en reprenant sa liberté, avait repris

aussi son nom de famille ! Alors, entre l'époux outragé et la femme coupable s'improvise un duel dont Robert est l'enjeu ; enjeu trop facile à séduire pour que Thévenin puisse gagner la partie. Robert revoit Renée : son amour l'emporte ; il trahit, à son tour, l'amitié de Thévenin, qui s'éloigne, s'efface, se perd dans l'immense *incognito* parisien, après avoir adressé à Robert un éternel adieu. Tout cela est vrai, pris sur le fait, étudié sur la chair vive et la fibre saignante. On se demande parfois comment un écrivain aussi jeune peut avoir une connaissance si profonde et si délicate de ces singularités du cœur humain, à la fois physiologiques et idéales, que cinquante ans d'expérience ne nous livrent pas toujours.

La liaison de Robert et de Renée est de celles qui, la première ivresse dissipée, ne peuvent vivre sans expiation et sans orage. Peu à peu les rôles changent et se déplacent. Robert, l'amoureux, se refroidit ; Renée, la coquette mondaine, se passionne : l'un, ne se pardonnant pas à lui-même, rendant sa complice solidaire de sa faiblesse et de sa faute, heurté par elle dans ses opinions, ses projets de travail, ses espérances d'avenir et de gloire, entré dans cette phase de désenchantement qui commence par le doute et finit par la haine, aspire déjà à une atmosphère plus pure, à de plus chastes tendresses ; l'autre, étonnée de sentir son cœur battre, irritée des dédains de Robert, arrivée à cet âge où une femme déclassée vise à faire de son dernier roman la réhabilitation de tous les autres, avance à mesure que Robert recule, et s'enflamme au moment où il s'éteint. C'est alors, au milieu des crises

de cette agonie, que reparaissent l'oncle Germain et la cousine Henriette : Henriette, une blanche étoile se levant à l'horizon, au bord d'un ciel chargé de tempêtes ! L'enfant est devenue une belle jeune fille : l'amour vrai, le bonheur, les jours de soleil, l'honneur et la joie du foyer, les inspirations salubres et fécondes, tout est là. Le thème est vieux ; bien des esprits sceptiques ont envie de protester contre cette légende de la petite pensionnaire arrivant à point pour panser, guérir, charmer et sauver un cœur fatigué de tendresses illicites, blessé par une femme du monde. Grâce au talent de l'auteur, cette vieillerie redevient jeune, ce lieu commun persuade et émeut comme une éloquente vérité. Je défie que l'on range Henriette parmi ces ingénues de théâtre ou de roman qui, au moment où un Édouard ou un Frédéric quelconque se tord sous l'étreinte de la passion vraie, viennent lui dire en chiffonnant de leurs mains rouges leur tablier à dents de loup : « Vous souvenez-vous, mon cousin, de nos parties de volant ? et nos promenades sur la pièce d'eau ! Et, le jour où nous fûmes surpris par la pluie ! Comme j'avais peur ! Et ce nid de mésanges ! vous étiez Paul et moi Virginie ! etc., etc. » Poupées mécaniques, que l'on retrouverait dans les magasins de l'ancien Gymnase ; fleurs dont on ne sait jamais si l'on va, en les touchant, se parfumer les doigts ou s'égratigner à un fil de laiton ; plaidoyers vivants pour la vertu, l'innocence, le mariage, la vie régulière, qui, si la cause était moins bonne, feraient condamner leurs clients ; jattes de lait tourné, bavares à l'eau tiède, que l'on présente comme de

victorieux antidotes de tous les alcools, de tous les poisons de l'amour coupable et du roman !

Telle n'est pas cette vaillante et charmante Henriette, de qui M. Jules Claretie a réussi, tant il y met de chaleureuse franchise, à faire une création originale. Le plus bel éloge que l'on puisse adresser à cette partie de son œuvre, le voici : Le dénouement brutal et sanglant qui justifie le titre du livre, l'assassinat de Renée Thévenin de Gèvres par Robert Burat, on ne l'approuve assurément pas, mais on le comprend, on l'accepte, et telle est la logique implacable du drame, qu'il arrive un moment où l'on se dit : « Ma foi ! j'en aurais fait autant à sa place ! »

Mais cette singulière adhésion, qui va me faire passer pour féroce, a pour envers deux critiques, auxquelles ne saurait échapper cet étrange et irrésistible récit. J'admets parfaitement que Robert, dont l'acte de naissance pourrait être daté du 24 février, — le 24 février de la République et le 24 février de Zacharias Werner, — à force de haïr cette Renée qui le poursuit avec un acharnement incroyable, à force d'aimer cette adorable Henriette dont Renée veut le séparer, furieux, poussé à bout, acculé par la fatalité au pied du mur invisible qui sépare la raison de la folie et l'honnêteté du crime, en vient à prendre un couteau sur une table d'auberge, à couper avec ce couteau le nœud de sa destinée, et à égorger cette femme comme une bête malfaisante. C'est brutal, cela prépare de jolies attaques de nerfs aux lectrices d'Octave Feuillet ; mais c'est possible, vraisemblable et vrai. Ce qui l'est

moins, ce que la logique et le *crescendo* des passions ne suffiront pas à expliquer, c'est cette Parisienne, *petite-maitresse*, à prétentions aristocratiques, coquette et féline dans les premiers chapitres, n'aimant que du bout des lèvres, entre deux tasses de thé, ne voulant de l'amour qu'à doses homœopathiques, encore assez jeune pour donner à Robert autant de successeurs qu'à Pharamond, et arrivant par degrés à un tel état de délire, de vertige et de rage, qu'elle subit les mépris et les injures, résiste à l'évidence, se cramponne au bras irrité qui la repousse, brave la honte et les menaces, et court au-devant d'un péril certain, plutôt que de lâcher prise. Si habile que soit l'auteur ou si convaincu qu'il paraisse en préparant la métamorphose, en dissimulant la soudure, la soudure existe, et c'est assez pour qu'il y ait là, en quelque pli de ces entraînant pages, une invraisemblance morale. Chose singulière ! dans ce roman, c'est la victime qui semble inconséquente et excessive ; c'est l'assassin qui est conséquent, admissible — et pardonnable.

Pardonnable ! ce sera ma seconde critique, adressée cette fois à une invraisemblance matérielle. Que l'on se range au nombre des adversaires de la peine de mort, soit ; surtout lorsqu'on y trouve l'inspiration d'une page aussi complètement belle que cette page épisodique, qui nous montre Robert, à son premier chagrin, errant dans Paris, à demi fou, tremblant la fièvre et, dans cette course nocturne, poussé par un flot de foule au pied d'un échafaud. Mais on ne doit jamais calomnier la société, même en plaidant pour ceux qui tuent et qu'elle tue. Il

en est de Robert Burat, dans le livre de Jules Claretie, comme de Jean Valjean dans les *Misérables*. Il n'y a évidemment pas proportion entre le crime et la peine. Jamais un jury n'aurait condamné un paysan pauvre et ignorant à cinq ans de travaux forcés pour avoir volé un morceau de pain. Jamais, jamais un jury ne condamnera à mort un homme de cœur qui, au moment de rentrer dans la vie honnête et régulière, d'épouser une angélique jeune fille, rencontre sur son chemin, prête à lui barrer le passage, une mauvaise créature qu'il n'aime plus, qu'il déteste, et, sans préméditation, dans un accès de fièvre chaude, l'assassine comme on tire sur un chien enragé. Qu'il avoue son crime, qu'il prenne un atroce plaisir à se charger, à se noircir, comme un blessé qui déchire l'appareil de sa plaie, qu'il refuse de se défendre, de désigner un avocat, qu'importe ? Cette défense, qu'il néglige ou dédaigne, tout le monde la prendra pour lui ; parents, amis, le public, les juges, cette voix du peuple qui est la voix de Dieu. Rarement le drame de l'*Honnête Criminel* aura eu une plus sympathique variante, et, pour ma part, savez-vous ce que je crains ? Ce n'est pas que Robert Burat soit condamné à mort ; c'est qu'il ne devienne le héros de toute une saison, et que dix femmes, sans compter les Anglaises, ne le disputent à sa chère Henriette.

A d'autres points de vue, ce roman, dont bien des pages, — et les meilleures, — appartiennent tout à fait à M. Jules Claretie et accusent une originalité véritable, porte pourtant çà et là la trace de certaines influences.



Renée, quand elle s'élève ou s'abaisse aux paroxysmes de la passion, parle un peu la prose morcelée, hachée menue, interjectée, toute en saillie, des héroïnes de Victor Hugo écrivant pour madame Dorval. Quelques insistances descriptives, trop touffues, trop détaillées, rappellent la manière de M. Flaubert et de ses émules. Enfin, en lisant *un Assassin*, je me souvenais d'un mot qui fut dit devant moi par un homme illustre, à l'époque des grands succès de madame Ristori : « Ce que je regrette, c'est qu'elle associe des poses de statue antique à des gestes de mélodrame moderne. » — Ici ce ne sont ni gestes de mélodrame, ni poses de statue ; mais je remarque une alliance analogue, des actions violentes contrastant avec des délicatesses d'analyse psychologique.

En dépit ou peut-être à cause de ces défauts, je ne saurais assez redire combien ce roman m'a saisi, ému, ou, en argot de coulisses, *empoigné*. S'il est vrai, comme on l'assure, que M. Jules Claretie considère *un Assassin* comme son véritable *maiden speech* littéraire, ce serait être injuste envers lui-même ; car on ne saurait oublier ni ses *Victimes de Paris*, ni ses *Ornières de la Vie*, ni ses spirituels *Voyages d'un Parisien*, ni ses touchantes ou curieuses notices sur Élixa Mercœur, Dovalle, Rabbe, Farcy, Petrus Borel, les vivants d'hier, les fantômes d'aujourd'hui, ni enfin ses fines et brillantes broderies sur toutes les coutures de la causerie contemporaine. Que son nouveau roman soit un éclatant début où marque seulement un pas de plus dans ses heureuses étapes, notre tâche se borne à constater les deux points essen-

tiels, le talent et le succès. Si, par hasard, on était tenté de me trouver trop bienveillant pour une œuvre que l'on ne manquera pas d'appeler *réaliste*, — et, par parenthèse, on devrait bien inventer un autre mot, celui-là, à force de significations diverses, n'ayant plus de sens, — je répondrai : Il n'y a rien de réaliste dans les meilleurs chapitres du roman de Jules Claretie. Le personnage d'Henriette, les tourments d'une passion dégoûtée et indignée de ses propres ivresses, le duel du bien et du mal, du bonheur et du malheur, personnifiés en deux femmes et donnant lieu à de délicates analyses, les généreuses aspirations d'un jeune penseur qui dédaigne les sentiers battus et les antichambres, tout cela n'a rien de commun avec le réalisme qui court les rues. Si cependant la violence du dénouement, la rudesse du titre, la scène de l'exécution, quelques détails de description *quand même*, justifiaient l'épithète de réaliste et classaient le livre parmi ceux dont je parle *dolens et mœrens*, ma réponse est encore toute prête ? Assurément l'idéal, l'art pur, est préférable à la réalité brutale ; mais je préfère mille fois cette réalité à la convention : la convention, ce fléau des littératures, dans tous les temps et sous tous les régimes, dans les salons comme à l'Académie ! Nous avons été fort édifiés des belles paroles qui sont récemment tombées de la plus majestueuse des tribunes littéraires <sup>1</sup> contre l'abaissement de l'art, la prostitution des lettres, le crime de ceux qui avilissent la langue, corrompent les mœurs, égarent ou dégradent les imaginations et les

<sup>1</sup> Réception de M. Camille Doucet à l'Académie française.

âmes. Le dirai-je pourtant ? lorsque j'entends de hauts et puissants seigneurs, des hommes de cour, donner le bon exemple de ces protestations éloquentes, je suis poursuivi par un souvenir obstiné : je songe, malgré moi, à une anecdote de ma jeunesse. Vers 1827 ou 28, un mien parent, que j'appellerai Cléante, homme d'esprit, légèrement voltairien, mais que sa femme, fort dévote, condamnait à observer rigoureusement les prescriptions de l'Église, alla faire une visite à un haut personnage. C'était un vendredi de carême : Cléante trouva son homme à table, devant un perdreau truffé et un pâté de foie gras. La conversation s'engage ; on parle politique ; tout à coup, le haut personnage s'écrie, la bouche pleine : « Monsieur, savez-vous le malheur, le grand malheur ? C'est qu'il n'y a plus de religion en France. » — Et Cléante ajoutait en souriant : « Moi qui venais de manger des haricots et qui sentais ma religion gronder dans mon estomac, je répondis en saluant jusqu'à terre : « Monseigneur, vous « avez raison ! »

Messeigneurs, dirai-je à mon tour, chapeau bas ; vous avez raison, toujours raison ! Le critique illustre, aujourd'hui sénateur, dont vous avez cité la prose et les vers avec toutes sortes d'épithètes admiratives, n'a rien négligé pour empêcher de réussir et pour étouffer de son silence les romans qui ont servi de date aux plus bruyants succès du réalisme. La partie littéraire des journaux officiels est toujours restée vierge de ces œuvres, de ces noms, de ces échanges de coups d'encensoir, dont l'art réaliste réclame la propriété, savoure la fumée ou le

fumet, et recueille le bénéfice. C'est chez des particuliers bien connus pour leur esprit d'opposition légitimiste ou libérale, qu'a été lue certaine pièce qui a fait scandale et que l'on renie après l'avoir accréditée, etc., etc... Perdreaux truffés! pâtés de foie gras! délices des gastronomes! Pourtant les haricots ont du bon; ceux qui s'en contentent gardent le droit de louer franchement, sans arrière-pensée, sans acception de parti, de système ou d'école, sans payer de taxe à la convention, les œuvres vraies, fortes, vivantes, sincères, émues, telles que le nouveau roman de M. Jules Claretie.

---

## M. PRÉVOST-PARADOL

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE<sup>1</sup>

Mars 1866.

La littérature a été souvent comparée à une famille ; une famille qui tantôt nourrit ses enfants et tantôt les mange. Elle aussi, elle a ses enfants gâtés : dans notre siècle, elle en a eu deux, l'un en vers, l'autre en prose : le premier, vous l'avez déjà nommé, c'était le charmant poète du *Caprice* et de *Namouna*. Le second, c'est M. Prévost-Paradol.

Et ne croyez pas que ce mot ait, sous ma plume, la moindre intention railleuse. Enfant gâté ! ne l'est pas qui veut ; il y a toujours un je ne sais quoi qui explique cette préférence. Vous entrez dans une maison amie, et vous y trouvez une vague impression de tristesse ou de malaise : c'est à peine si l'on aperçoit, à travers les rideaux,

<sup>1</sup> *Essais de politique et de littérature.*

un coin de ciel pluvieux et sombre. Le mari a des ennuis d'affaires; la femme songe avec inquiétude à la prochaine échéance des comptes de sa modiste; la fille aînée est dans l'âge de disgrâce; elle tapote sur son piano ou essaye une romance; le fils a eu une mauvaise place au collège; il feuillette d'une main maussade son *De viris* ou ses *Racines grecques*. Tout à coup, — est-ce un rayon qui se glisse sous les tentures? est-ce une fleur qui s'épanouit sur la fenêtre? est-ce une chanson qui fredonne dans la rue? est-ce une fauvette qui bat de l'aile à cette vitre? non, c'est l'enfant gâté qui arrive avec un redoublement de gentillesse et de grâce : aussitôt voilà les fronts qui se dérident et les lèvres qui sourient; une magique influence dissipe cette lourde atmosphère; le soleil brille, le piano se ferme, la romance se tait, le livre pédant se cache; adieu les soucis et les chiffres! Il parle, et tout ce qu'il dit désarme la mauvaise humeur; ses malices sont aussi aimables que des caresses: les bonnes fées, ses marraines, lui ont prodigué le don rare d'oser beaucoup en irritant peu, de commettre bien des hardiesses sans une seule gaucherie, de s'exposer sans se perdre, de se faire pardonner ses vivacités charmantes par ses victimes charmées, et de se rendre redoutable sans jamais paraître odieux. S'il casse un vase de porcelaine, il se trouve que les morceaux en sont bons et que la façon dont il les rajuste a plus de prix que le vase. Si l'on se fâche, c'est qu'on a tort, et il y a encore, au fond des fâcheries, un reste de sympathique indulgence; si on le punit, il a tant d'esprit et de cœur qu'il change la pu-

nition en récompense : ses farouches oppresseurs sont plus attrapés que lui, et il leur rappelle en souriant le vieux proverbe. « Un bon averti en vaut deux ! »

Et puis, voyez les bizarreries et les contradictions de cette terrible langue française ! Quand il s'agit de M. Prévost-Paradol, le mot *gâté* signifie exactement le contraire de *corrompu*.

L'an passé, dans le premier moment de dépit que causa aux vétérans et aux invalides le succès inattendu de ce jeune capitaine, un homme spirituel et sensé me dit : « Ce n'est pas une nomination prématurée, c'est une nomination préventive. » — Préventive, oui, et je n'en voudrais pour preuve que ces trois volumes, *Essais de Politique et de Littérature*, que je viens de lire ou de relire ; mince bagage, dont la légèreté même a logiquement servi à arriver plus vite ! Il y a en germe, dans ces petits volumes, de quoi faire vingt ouvrages dont le moindre serait préférable aux titres académiques d'un certain nombre de nos immortels.

Cette lecture m'a ravi, et pour plusieurs raisons ; d'abord et surtout, parce que le bon sens, l'esprit, l'atticisme, la saine littérature, le libéralisme sincère, cette indépendance de la pensée qui vient de la noblesse de l'âme, n'ont jamais parlé un meilleur langage ; ensuite, parce que je ne connais pas de protestation plus éclatante contre le préjugé admis en haut lieu littéraire, d'après lequel, non-seulement un recueil d'articles ne constituerait pas une œuvre, mais encore on aurait le droit d'accuser de présomption ridicule, d'entête-

ment vaniteux et puéril ceux qui, après avoir consumé leur vie à ce genre de travail, rassemblent quelques-unes de ces pages éparses et les publient sous forme de livre. Comme s'il n'y avait pas une sorte d'inconséquence à dire à un écrivain : Vous avez dépensé tout votre temps à lire et à raconter les ouvrages d'autrui ; comment se fait-il qu'il ne vous en soit pas resté pour écrire un grand ouvrage ? Vous avez lu, médité, analysé, résumé, jugé des centaines de volumes et des milliers de pages ; vous avez perdu à ce métier la jeunesse de votre esprit, la fraîcheur de votre imagination, la vivacité de vos idées, toutes vos facultés d'invention et d'initiative : c'est bien, mon ami ; maintenant regardez tout cela comme non avenu ; rentrez chez vous ; soignez vos blessures et vos rhumatismes ; puis reparaissiez avec un vrai livre... et nous verrons !...

Dieu merci ! les *Essais* de M. Prévost Paradol tranchent heureusement la question et ne laissent plus de doute. Ils exagèrent ce que l'on est convenu d'appeler le défaut de ces sortes de publications ; l'éparpillement ou le décousu. Prenons pour exemple — et pour modèle — les *Études* et les *Portraits* politiques et littéraires de M. Cu villier-Fleury. En cherchant bien, on y trouve un rapport, un lien entre les divers chapitres : ces chapitres mêmes ont une certaine étendue, et le lecteur, avant de passer d'un sujet à un autre, a le temps de se recueillir, de se reconnaître. Jamais, ni dans ces volumes, ni ailleurs, vous ne rencontrerez des formules telles que celles-ci : « On lisait hier dans le *Siècle*... *L'Univers* nous reproche

...



ce matin, etc., etc... » où la littérature et la polémique au jour le jour ne prennent pas même la peine de se déguiser. Quatre pages à propos d'un Atlas, six pages au sujet d'une élection de Limoux ou de Narbonne, les *Ganaches* de M. Victorien Sardou à côté des miracles de saint Cupertin, Pascal côte à côte avec le Jour de l'an, Xénophon à deux pas de l'affaire Doize, tout le pêle-mêle, tout le déshabillé des recueils découpés dans les journaux, voilà ce qui frappe au premier abord, dans ces *Essais* de M. Prévost-Paradol, avant qu'on en ait goûté la saveur exquise, apprécié la justesse ingénieuse et le charme. C'est pourquoi les candidats distancés qui lui en ont voulu de son *trop tôt*, devraient, au contraire, lui rendre grâces. En accumulant, en multipliant dans ces trois volumes tous les inconvénients du genre, il a vaillamment acclimaté le *Recueil d'articles* au seuil de l'Académie, et démontré qu'avec beaucoup de talent et un peu de chance, ces inconvénients pouvaient disparaître aux yeux de l'altière compagnie..

Une fois cette fiche de consolation accordée aux perdants ou à ceux qui, sûrs de perdre, n'ont pas joué, arrivons au fait. En lisant les *Essais de Politique et de Littérature*, je me rends parfaitement compte du succès et des succès de M. Prévost Paradol. Il ne s'agit pas de tomber dans les redites en saluant cet heureux assemblage de courage et d'habileté, de droiture et de finesse, la supériorité de ce tact, la pureté de ce style, cette ironie délicate et courtoise, cette séve généreuse sous une écorce lisse et brillante, cette ardeur française, tempérée de sang-froid

britannique, cet art de triompher de son frein en le rongant, de se dégonfler en ayant l'air de se contenir et de tout laisser deviner en rappelant qu'on ne peut rien dire ; il ne s'agit pas de répéter à quel point ces mérites sont relevés, chez M. Prévost-Paradol, par les qualités aimables ou sérieuses de son caractère et de sa personne. Non ; je signale, en passant, un trait plus décisif. Parmi ces chapitres, dont la plupart sont excellents, il en est dont sa signature a doublé la valeur et la portée. Déterminé à rester toujours et *quand même* un libéral *conséquent*, acceptant les périls et digne de recueillir les bénéfices de cette situation beaucoup plus rare qu'on ne le croit, il a eu cette heureuse fortune que personne n'a songé à lui en vouloir de ce qui n'eût pas été pardonné à d'autres, et qu'on lui a su un gré infini de ce qui, en d'autres mains, eût paru trop simple pour être méritoire. Ainsi, il a pu se moquer très-spirituellement des miracles de Lourdes et de saint Cupertin sans se brouiller avec les prétendus *cléricaux* de l'Académie ; pourquoi ? Parce que, en réalité, Lourdes et saint Cupertin n'étaient que des prétextes, que le véritable champ de bataille était l'alliance, alors étroite, aujourd'hui rompue, de l'absolutisme religieux et de l'absolutisme politique. Lorsqu'on le vit, en revanche, prendre parti pour la société de Saint-Vincent-de-Paul, écrire, tout en ménageant M. Émile Augier, des pages sévères contre le *Fils de Giboyer*, rendre hommage à M. Albert de Broglie et à madame Swetchine, plaider pour l'Église contre le chimérique génie de Lamennais, persifler avec une politesse nar-

quoise Michelet et Proudhon, quelle joie, j'allais dire quelle reconnaissance! Toute question de talent mise à part, plaidoyers ou réquisitoires produisaient dix fois plus d'effet que si un de nous s'en fût chargé. On eût dit : Il fait son métier; — on disait : il fait son devoir et même quelque chose de plus. Il y avait la différence entre le trop prévu et la surprise, entre le piquant du contraste et l'ennui de l'uniformité.

C'est de cette série de jouissances, savourées par tous les libres esprits et assaisonnées d'un très-vif plaisir littéraire, que s'est formée, en peu de temps, la jeune renommée de M. Prévost-Paradol, comme ces plantes vivaces que tout favorise, la culture et le terrain, la nature et l'art, l'air et le soleil; renommée incontestée dès le premier jour; éclore sans effort, sinon sans travail, et qui allait à l'Académie avant même de songer à en prendre le chemin. On a dit de mademoiselle Rachel, qu'elle était née reine; on peut dire de M. Prévost-Paradol qu'il était né académicien, et que l'âge seul lui avait manqué pour siéger: non pas que son style ou ses allures se ressentent du convenu et de l'apparat académique, mais parce que l'Académie française s'est créé, depuis quinze ans, une température qui ne pouvait guère se passer de lui. Un moraliste, un observateur devait être sûr de le rencontrer là, de même qu'un botaniste est sûr de rencontrer tel ou tel arbre dans tel climat, sous tel degré de latitude. Avant-hier, lorsque ce jeune homme à la figure élégante, finement accentuée, à la physiologie noble et douce, s'est levé au milieu de ces fronts

vénérables, lorsque, d'une voix aussi sympathique que son visage, il a adressé ses premières paroles à un auditoire déjà conquis, on ne s'est pas étonné de l'y voir; on s'est demandé si on ne l'y avait pas déjà vu : il ne se faisait pas recevoir, mais reconnaître.

Je ne dirai rien ou presque rien des détails matériels de la séance : on sait déjà depuis combien de temps les billets manquaient, non-seulement à ceux qui en demandent, mais à ceux qui en donnent. L'affluence était considérable, l'assemblée splendide, l'intérêt très-vif, la curiosité plus vive encore. Le nom du récipiendaire, celui de l'orateur illustre qui était chargé de lui répondre, le souvenir d'Ampère, de son drame de *César* et de son *Histoire romaine à Rome*, l'espoir de ces allusions malignes dont l'esprit français ne se lasse pas, même quand il en a reconnu l'enfantillage et le vide, tout concourait à faire du jeudi 8 mars une des très-grandes journées de l'Académie. Hélas! j'ai appris, par une cruelle expérience, ce que peuvent coûter, ces-jours là, quelques minutes de retard. Sous le sceptre inexorable de M. Pingard, et comme pour rappeler le néant de la gloire dans l'intérieur même de son temple, il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. Le Capitole, ce sont les places du centre, où il semble qu'on n'ait qu'à allonger le bras pour le faire entrer dans un habit vert; la roche Tarpéienne, c'est la tribune supplémentaire où l'on hisse les gens attardés; d'où, comme Gringoire, on n'aperçoit que des dos, et où, pour entrevoir quelque chose, il faut se tenir à quatre pattes; posture bien humiliante en

face de tant d'hommes d'esprit ! On est là, serré, tassé, replié, incrusté, enkylosé, immobile, assez pareil, dirait Clavaroche, à une curiosité dans un bocal. Encore si l'on avait le droit de se fâcher ! mais comment maudire une disgrâce partagée avec trois ou quatre des femmes les plus élégantes ou les plus célèbres de Paris ? A côté de Marcello, comment se plaindre d'être changée en statue ?

Pourtant, je prie mes lecteurs de m'excuser si je n'exprime pas assez bien mon enthousiasme pour y faire croire : ce n'est pas de la rancune, c'est de la courbature. Des réceptions telles que celle de M. Camille Doucet ont cet immense avantage, qu'elles ne peuvent causer de mécompte. En a-t-il été de même, avant-hier, dans un autre sens ? Je le crois. Si quelques frondeurs ou quelques curieux nés trop malins ont éprouvé un léger désappointement, c'est qu'ils méritaient d'être désappointés. Chez M. Guizot comme chez M. Prévost-Paradol, chez l'homme d'État foudroyé plutôt que vaincu, mûri plutôt que vieilli, éclairé plutôt qu'irrité par nos grands naufrages, comme chez le jeune et ardent lutteur, justement fier de ses meurtrissures, il eût été du plus mauvais goût de se livrer à cette petite guerre d'allusions, de malices et de ricochets, qui inquiète la littérature, abaisse la dignité académique, justifie les repréailles, rappelle la *telum imbellis sine ictu*, et offre le double inconvénient de faire peur à tout le monde et de ne faire mal à personne. Ce qui vaut mieux, ce qui porte plus haut et plus loin, c'est le réveil de ces nobles pensées qui

dorment dans une société telle que la conscience publique sait toujours les lui présenter à propos, sous une forme dans un éloquent langage. Ce n'est pas des sermons, mais des leçons, des réprimandes, des revanches, des friandises aiguës, une bonbonnière académique et salubre des meilleures traditions. Au passage du discours de M. Prévost, l'orateur a protesté, de toute sa force, contre l'école du fatalisme historique. Il a fait accompli, les magnifiques bienfaits de M. Guizot aux bienfaits de la mortelle justice, aux droits du plus faible, tant plus irrécusables qu'ils sont ; les modèles de cette éloquente vengeance, mais réparatrice ; les applaudissements d'une brillante jeunesse par une admiration unanime. Ce n'est pas celle d'un parti vaincu contre une victoire, d'un parti vainqueur ; c'est celle de la conscience contre le mensonge, de ce qui est juste contre ce qui est faux.

En somme, il y aurait de quoi être fier de connaître tout ce que de semblables hommes ont fait pour les lettres ; mais hélas ! quand on s'est trouvé un moment en leur bonne compagnie à la fois moi-même et à coudoyé ces illustrations et

vu ces figures, charmantes ou savantes, poétiques ou célèbres, s'animer et s'illuminer sous le souffle de cette éloquence, au contact de ces idées fortes et saines parlant une langue digne des grandes traditions françaises, on se dit tout bas : J'avais tort, la littérature et la société contemporaines ne sont pas aussi malades qu'on le prétend. On éprouve une impression analogue à celle que ressentent les parents, les amis d'une personne atteinte d'une affection chronique, quand survient un de ces éclairs de *mieux* qui ressemblent à la santé. Elle est guérie! disent-ils. — Mais le temps s'écoule; quatre heures sonnent à l'horloge de l'Institut : on sort, les groupes se dispersent; les rares habits verts s'enferment dans des coupés de remise : les académiciens redeviennent de simples hommes : on traverse Paris; on s'arrête devant la Bourse; on piétine sur les boulevards, au milieu des masques hébétés et des voitures-annonces de la mi-carême. On jette un regard sur les affiches de théâtre et sur les vitrines des librairies à la mode. On se heurte à des véhicules bizarres, portant des cargaisons de blanchisseuses, et l'on s'écrie : Ah! le mot de la fin! L'Académie française essaye une fois par an, pendant deux heures, de blanchir notre linge; mais elle y perd son savon.

---

XIII

LA SATIRE AU THÉÂTRE

---

LA CONTAGION

ET

LE THÉÂTRE DE M. ÉMILE AUGIER

---

25 mars 1866.

On assure que notre théâtre se meurt. Si l'on veut dire par là que notre littérature dramatique, depuis cinquante ans, n'a été au niveau ni de la poésie lyrique ou personnelle, ni de la critique, ni du roman, ni de l'histoire ; si on songe à ses promesses déçues, à ses programmes déchirés, à ses alternatives de violence et de faiblesse, à ses prétendues nouveautés se terminant en vieilleries, à ses fausses hardiesses, à sa pauvreté cachée sous des profusions puériles, et finalement à sa manie de laisser faire les honneurs de chez elle par la machine, la féerie et le décor, de remplacer les plaisirs délicats de l'esprit par



l'amusement grossier et la curiosité sensuelle, rien de plus véridique que ce bulletin funèbre. Il faut avouer pourtant que, pour un moribond, notre théâtre fait beaucoup parler de lui. Comme toutes les royautés en activité de service, il a sa cour, son cortège, ses chambellans, ses chroniqueurs, son innombrable clientèle, qui commence dans les foyers et les coulisses, aux clartés du gaz et de la rampe, et se prolonge jusque dans ces ombres interlopes où il recrute ses applaudisseurs à gages, alimente une foule d'industries subalternes et échange son argot avec les beaux esprits d'estaminet ou de trottoir. Ses avortements font plus pour la popularité d'un nom que dix succès de lecture. Une pièce simplement recommandable peut, si elle arrive à propos et si elle est favorisée par les circonstances, prendre les proportions d'un événement, être saluée comme une restauration littéraire, mener son homme à l'Académie, ou, s'il en est déjà, lui faire donner du Corneille en pleine séance publique. L'auteur d'un absurde drame ou d'un vaudeville insipide est sûr que les plus fines plumes de Paris vont, dès le lendemain, se tailler en son honneur, pendant que l'historien, le moraliste, le romancier, le poète, grelottent à la porte des libraires et attendent indéfiniment un éloge banal ou une mention glaciale. Si un des écrivains que le théâtre a illustrés et enrichis est en travail d'une œuvre nouvelle, aussitôt voilà la ville en rumeur. Où en est-il? quel sera le titre de la pièce? sur quelle scène apparaîtra le nouveau chef-d'œuvre? quel sera le comédien, — je me trompe, — l'interprète qui aura mission

d'en révéler les beautés aux connaisseurs et à la foule? Et l'on se livre à des calculs qui, j'en conviens, n'avaient pas cours du temps de *Polyeucte* et d'*Andromaque*, mais qui prouvent à quel point le malade, — c'est du théâtre que je parle, — est encore préoccupé des affaires et des chiffres de ce monde. Comment concilier les questions de succès, d'argent et d'almanach? comment s'y prendre pour que les droits d'auteur atteignent la somme ronde, pour que ces droits sacrés n'aient rien à souffrir des insolences de la belle saison? Graves intérêts qui défrayent la causerie, amusent le tapis en attendant que le rideau se lève, et balancent le cours de la Bourse ou les émotions parlementaires. Est-ce tout? Pas encore. Dans les très-grandes occasions, quand il y a péril en la demeure, quand il s'agit d'une véritable altesse dramatique et quand le *caveant consules!* peut s'appliquer à un fait digne d'un consul, soudain une nouvelle, capable d'épuiser tous les adjectifs de madame de Sévigné avant de paraître vraisemblable, s'abat sur les multitudes stupéfaites : coup de théâtre, coup d'État ou coup de foudre! On apprend qu'une volonté souveraine vient d'abroger je ne sais quelle loi dominante en matière théâtrale, et cette substitution extraordinaire du gouvernement personnel à la légalité serait pour tous un sujet d'étonnement, s'il ne s'agissait de comédie. Oui, l'invraisemblable peut être vrai, même au théâtre! Le plus vif, le plus accentué, le plus original des sociétaires de la rue Richelieu, — le duc Job et Giboyer en personne, — est gratifié de six mois de congé, autorisé à passer d'une rive à l'autre

et à jouer la pièce nouvelle à l'Odéon. C'était le bruit de la dernière quinzaine ; c'était l'événement d'hier ; c'est le passé d'aujourd'hui. Mais aussi quel acteur que M. Got ! quel auteur que M. Émile Augier ! Quant à moi, en me reportant par le souvenir vers cette époque lointaine où M. Augier, bien jeune encore, donnait à ce même théâtre de l'Odéon son œuvre de début, *la Ciguë*, en parcourant ces vingt-trois ans si fertiles en catastrophes et en naufrages de toutes sortes, je me demande par quel moyen, dans quelle carrière, par quelle action d'éclat ou quel trait de génie, sur quel marchepied de diplomate, d'homme de guerre ou d'homme d'État, l'auteur de *la Contagion* aurait pu aller plus vite, acquérir une plus grande situation et devenir un plus important personnage.

Ce n'est pourtant que depuis peu d'années, si j'ai bonne mémoire, que M. Émile Augier est ainsi accepté, parmi ses confrères et du consentement de la critique, comme *Monsieur le Premier*. On connaît même des gens disposés à lui contester ce titre, et, sans adopter le système de bascule, aussi peu sûr en littérature qu'en politique, il nous semble que l'on peut y regarder à deux fois avant de déclarer M. Émile Augier supérieur à M. Ponsard, à M. Dumas fils, à M. Victorien Sardou, à M. Barrière, et même à M. Labiche, que je suis loin de dédaigner. Il n'a ni l'ampleur du premier, ni l'habileté du second, ni l'ingéniosité de celui-ci, ni l'âpre saveur de celui-là, ni la franche gaieté du dernier. N'importe ! il y supplée par sa verve gauloise, son entraîn satirique et goguenard, et ses *mots*, quand il frappe juste, sont peut-être de qualité meilleure

que ceux de ses émules. Admettons donc, comme un fait avéré, la supériorité relative de M. Émile Augier. Il serait facile d'en fixer la date, qui n'a guère plus de cinq ans et ne remonte pas au delà des *Effrontés*.

Avant les *Effrontés*, de 1843 à 1860, M. Émile Augier avait écrit, soit en vers, soit en prose, tantôt seul, tantôt en collaboration, une vingtaine de pièces ; il y a du talent dans presque toutes, et la plupart ont eu du succès ; mais d'abord il faut en retrancher l'*Habit vert* et la *Chasse au roman*, bluettes insignifiantes ; l'*Homme de bien* et la *Pierre de touche*, qui tombèrent à plat ; les *Méprises de l'amour*, qui ne furent jamais jouées et figurèrent, je crois, dans une *Revue* ; *Diane*, qui, malgré le nom et le talent de mademoiselle Rachel, fut presque sifflée et ne servit qu'à faire ressortir les distances entre l'école du bon sens et le beau temps de M. Victor Hugo ; *Sapho*, qui ne peut pas compter, puisque c'est un *libretto* d'opéra, écrit pour être chanté ; un *Beau Mariage* et *Ceinture dorée*, qui n'ont pas laissé de traces ; *Philiberte*, gracieux pastel à qui il a suffi de voyager d'un théâtre à un autre pour s'effacer en chemin ; le *Joueur de flûte*, essai de paganisme érotique, qui ne peut guère être représenté que dans les maisons pompéiennes ; et enfin la *Jeunesse*, où l'auteur revenait à la langue des dieux et au théâtre de son premier triomphe, mais qui n'eut de jeune que le titre et dont le succès éphémère s'effeuilla avec les premières fleurs de notre pauvre Luxembourg. Restent la *Ciguë*, l'*Aventurière*, *Gabrielle*, le *Genre de M. Poirier*, les *Lionnes pauvres* et le *Mariage d'Olympe*. Une étude

complète et détaillée sur la vie et les œuvres de M. Émile Augier aurait nécessairement à compter avec ces pièces, qui eurent des fortunes inégales, mais dont le mérite est incontestable. Nous sommes forcés de nous restreindre, et il leur manque d'ailleurs deux traits caractéristiques pour s'inscrire au bord de ce cadre dont la *Contagion* doit occuper le centre : elles ne sont ni originales ni homogènes. M. Augier, on le sait, n'est pas le seul auteur du *Genre de M. Poirier* et des *Lionnes pauvres* ; or le moindre inconvénient de la collaboration est de désorienter la critique et d'altérer deux figures pour n'en faire qu'une seule. La *Ciguë* n'était qu'une heureuse promesse, une fantaisie néo-grecque offerte aux classiques émoussés par le succès de *Lucrèce*, une idylle dialoguée, où André Chénier et Alfred de Musset auraient pu remplacer le souffleur. On y remarquait cette fraîcheur matinale qui a son charme, mais ne prouve rien pour le reste de la journée, et personne, après ce succès, n'aurait pu dire si le jeune Athénien du quartier latin serait un jour de force à étreindre la comédie qu'il venait à peine d'effleurer. *L'Aventurière*, où se rencontraient des scènes charmantes et où il semblait à chaque instant que le poète allait être original, portait les traces d'une indécision juvénile, et cela est si vrai, que M. Augier s'y est repris à deux fois, a modifié le caractère principal et le dénouement de sa pièce sans réussir à lui donner le contour définitif et la vie. *Gabrielle*, plaidoyer fort inattendu pour la poésie bourgeoise contre la poésie romanesque, n'aurait jamais prospéré ni peut-être existé, si nos appréhensions répu-

blicaines ne nous eussent alors ramenés à la vertu et s'il n'eût été de mode, en 1850, d'attribuer aux paradoxales histoires de madame Sand et à ses théories anticonjugales les malheurs et les folies de notre politique. Je sais que, en refusant de m'incliner devant le *Mariage d'Olympe*, je contredis l'opinion de toute une jeune école qui, en dépit du public, s'obstine à faire à ce drame un succès posthume, à y voir le chef-d'œuvre de M. Émile Augier et du théâtre contemporain. Les premières impressions ne sont pas toujours les moins sûres, et je me souviens fort bien que, en 1855, lors des premières représentations, l'effet fut si désastreux, que les chances de M. Augier, candidat déjà désigné à l'Académie française, en parurent pour jamais compromises. On accusa l'auteur du *Mariage d'Olympe* d'avoir trop songé à l'Exposition universelle, d'avoir voulu exploiter la curiosité publique et encherir sur les audaces de M. Dumas fils. Ces accusations tombèrent vite, et ce *pour jamais* ne dura que deux ans. Mais ce qui reste acquis au débat, c'est qu'Olympe Taverny n'aurait pas vécu si l'héroïne de M. Dumas ne lui en eût donné l'exemple, et il me suffit que la chaude atmosphère créée au théâtre d'alors par la vogue du *Demi-Monde* ait fait éclore la pièce de M. Émile Augier, pour que cette pièce, si forte qu'elle puisse être, ne me semble pas originale.

Encore une fois, ce que nous recherchons ici, ce n'est pas le moment où M. Augier a eu beaucoup de talent, où même il en a donné la preuve la plus brillante; c'est le moment où il a pris pleine possession de lui-même. Dans

tous les ouvrages que nous venons de mentionner en courant, il est facile de signaler, tantôt de l'hésitation, tantôt l'influence d'une œuvre, d'une amitié, d'un succès autre que le sien. Ailleurs, dans l'*Aventurière* par exemple et dans *Diane*, on devine que l'auteur s'est contenté trop aisément, qu'il n'a pas approfondi son idée, qu'il a laissé s'y introduire ces solutions de continuité qui suppriment la logique des caractères, suspendent les scènes dans le vide, déroutent le spectateur et glacent les applaudissements. Je me souviens d'avoir assisté aux premières représentations de l'*Aventurière*, de *Diane* et de l'*Homme de bien*. Le public était favorablement disposé. L'action s'engageait avec une vivacité de bon augure. Les traits spirituels, les jolies scènes ne se faisaient pas attendre : puis brusquement, sans préparation, on se heurtait à un je ne sais quoi qui tournait court. On ne pouvait plus s'expliquer les incidents et les personnages. Le *loup*, pour me servir d'un mot de théâtre, le *loup* avait tout mangé. Le poète s'était trop fié à son talent facile, au suffrage de ses amis, à sa jeune étoile. Il y a, dans la vie de l'auteur dramatique, quand il réussit dès le début, une phase critique où son œuvre s'associe de trop près à son existence même, pour ne pas être tour à tour surexcitée et amollie, absorbée et distraite. J'imagine qu'un poète jeune, aimable, brillant, à la lèvre fine et moqueuse, à la figure sensuelle et narquoise, doit avoir quelque peine à distinguer la comédie qu'il essaye de celle qui se joue autour de lui, derrière le rideau ou le décor; comédie de tendresse ou comédie de ridicule, passions sujettes au changement à

*vue*, serments prêts à s'envoler au coup de sifflet du machiniste, larmes traçant leur sillon sur une couche de fard, sourires à demi cachés sous l'éventail de Cidalise ou d'Araminte, coquetteries interrompues par l'avertissement du régisseur, tempêtes dans un flacon d'eau de lavande, phrases apprises dans un manuscrit et récitées dans un boudoir, est-ce le théâtre? est-ce le monde? ou plutôt ce monde-là, n'est-ce pas le théâtre encore? Comment échapper au mirage, éviter les erreurs d'optique, garder assez de sang-froid et de clairvoyance pour comprendre que Frontin peut se tromper, que Dorine n'est pas infallible, que la vérité théâtrale n'est pas tout à fait la vérité humaine, et qu'il y a quelque chose encore au delà de ce carton et de cette gaze?

Hâtons-nous donc d'arriver aux *Effrontés*, au *Fils de Giboyer*, à *Mattre Guérin*, les trois grandes comédies en prose qui ont inauguré la pleine maturité de M. Émile Augier, et lui ont fait enfin une physionomie. Je dis physionomie plutôt qu'originalité; car l'auteur vraiment original n'a pas, comme M. Augier, cette préoccupation de l'actualité, ce soin de laisser portes et fenêtres ouvertes pour ne rien perdre des bruits du dehors, cette façon de s'inspirer de l'anecdote qui court, du procès qui se juge, de l'idée qui circule dans l'air. Les cent représentations de rigueur, seul chiffre avouable aujourd'hui pour un auteur à la mode, l'empressement de la foule, la jubilation des amis, la résignation des confrères, le suffrage des critiques, la propriété presque exclusive d'une affiche où Molière et Beaumarchais n'avaient plus que les petits



jours, et, pour ne rien oublier, le semblant de prétention qu'eut un moment M. Émile Augier à passer pour un martyr des haines cléricales, à être persécuté comme l'auteur de *Figaro* et protégé comme l'auteur de *Tartuffe*, tous ces détails ont prouvé ce que cette nouvelle manière rendait à l'heureux écrivain; nous allons voir tout à l'heure ce qu'elle peut coûter.

D'abord, est-ce bien la vraie comédie que je trouve dans ces trois pièces? m'est-il possible de la reconnaître? N'est-ce pas plutôt, purement et simplement, de la satire contemporaine, à propos de choses et de gens qui ne sont ni simples ni purs? Il est difficile, j'en conviens, de déterminer le point où la comédie finit, où la satire commence: les nuances sont souvent légères, parfois insaisissables. On sait bien, par exemple, que Molière a été, dans la plus complète acception du mot, un poète comique: mais Aristophane? Beaumarchais? sont-ils des comiques ou des satiriques? Et s'ils n'ont droit qu'au dernier de ces deux titres, qui ne se contenterait d'être leur égal? Sans nous égarer dans des profondeurs didactiques, sans vouloir fixer des différences un peu illusoire, rappelons que le comique est surtout le ridicule qui n'a pas conscience de lui-même, qui regarde en riant ses voisins tandis qu'on les amuse à ses dépens, le vice qui a l'air d'ignorer qu'il est un vice, le travers qui s'étale sans se douter de la moquerie qu'il provoque. Si le poète est de race assez haute et de complexion assez vigoureuse pour donner à ce ridicule, à ce travers, à ce vice, tout leur relief, toute leur carrure, s'il les met en saillie et si cette

saillie est assez forte pour que les siècles, en passant, y touchent sans l'effacer, il en fait des types immortels qui bravent les révolutions politiques ou sociales, les vicissitudes des mœurs, les variations de la mode et du goût. Le nom qu'il leur décerne ou qu'il leur inflige sert à baptiser, d'âge en âge, quiconque leur ressemble par quelque endroit. L'avare s'appelle Harpagon, l'hypocrite Tartuffe, ainsi de suite.

Un autre trait distinctif du vrai comique, c'est que l'auteur s'absorbe et disparaît dans son œuvre. Le personnage signifie avarice, hypocrisie, misanthropie, crédulité, jalousie, pédantisme, prétention nobiliaire, égoïsme aimable et mondain, coquetterie diabolique : voilà tout ce que le poète est censé savoir : sa création parle, marche, agit en conséquence ; c'est au spectateur à conclure. Le contraste de cette impassibilité de l'auteur, de cette sécurité du personnage avec tout ce qu'il blesse dans le domaine de l'esprit, voilà le comique, — avec tout ce qu'il froisse dans le domaine de la morale, voilà la leçon. Le spectateur jouit de l'un et profite plus ou moins de l'autre. Si l'auteur intervient, si on l'aperçoit ou si on le devine derrière ses acteurs, s'il les souffle assez haut pour que sa voix parvienne jusqu'à mon oreille, si je comprends qu'ils ne parlent et n'agissent que d'après ses opinions ou ses passions, adieu la comédie ! Nous voilà en plein dans la satire : l'esprit qu'il pourra y mettre, verve, bons mots, sel attique ou gaulois, rien n'y fera. Un homme prodigieusement spirituel peut être prodigieusement plaisant, incisif, mordant, brillant, éblouis-

sant ; il ne sera pas, pour cela, un auteur comique ; témoin Voltaire, qui a appelé la comédie une œuvre du démon, et qui, bien qu'aussi démon que personne, n'a jamais pu écrire une comédie passable !

Toutefois gardons-nous de trop d'exigence. Le théâtre moderne, ou, pour être plus juste, le théâtre en général ne nous a pas assez *gâtés*, assez comblés de chefs-d'œuvre, pour que nous ayons envie de récriminer si nos auteurs contemporains ne nous donnent pas précisément du Molière. Rabattons-nous sur la comédie aristophanesque ou satirique. N'est pas qui vent Aristophane ou Beaumarchais : mais là encore, il y a quelques conditions à subir, quelques règles à observer. Si je relis ce qui nous reste du redoutable Athénien, si j'évoque les fantômes d'hier, le monde bizarre où s'agitèrent le fouet et les grelots de la *Folle journée*, je n'ai pas besoin d'être bien savant pour me dire qu'il y a là-dessous quelque chose de plus grave que les apparences, de plus grand que les surfaces. Sous cette raillerie ardente se cache un sens profond qu'il faudra connaître pour se rendre compte d'un temps et d'un régime, des hommes et des œuvres. Sous ces ridicules d'un jour, il y a les mœurs d'un siècle : sous ces mœurs, des idées ; sous ces idées, un monde. Le poète des *Nuées* et des *Grenouilles* déguisait sous des allégories diaphanes et des symboles ajustés à l'imagination populaire la lutte, le défi de la vieille tradition païenne contre l'idée philosophique qui perçait à jour les voiles du temple et pénétrait le mythe, s'infiltrait dans le dogme, pour les dissoudre. Ses personnalités coup-

bles et meurtrières se sauvaient par la grandeur ; il leur restait cette excuse, qu'elles portaient plus loin et plus haut que le personnage et pouvaient passer pour des messagères de l'Olympe : dénoncer Socrate au nom de Jupiter, c'est méchant, c'est cruel, c'est insensé, c'est affreux, c'est impardonnable ; mais dénoncer Déodat au nom de Pigault-Lebrun, c'est moins grand.

Dans un cadre moins antique et moins solennel, la même remarque peut s'appliquer à Beaumarchais. Figaro, Basile, Almaviva, Brid'oison, n'étaient pas des personnages de comédie ; car la comédie, je le répète, n'a pas de ces partialités d'auteur, de ces vivacités de pamphlétaire. C'étaient des satires vivantes, fantasques, entremêlées, pour mieux séduire leur public, de philosophie et de volupté, habillées à la mode du jour, mais destinées à survivre même à ce qu'elles bafouaient, à ce qu'elles allaient détruire. On pouvait aisément prévoir qu'à l'époque où le régime qu'elles frappaient serait tombé, elles resteraient encore comme un chapitre d'histoire, ou, si on le veut absolument, comme un épisode des combats de l'esprit contre la force. J'ai entendu souvent comparer le *Mariage de Figaro* à la carcasse d'un feu d'artifice, après le feu tiré ; oui, mais ce squelette est planté sur des ruines, et ces ruines ont leur éloquence. Je le comparerais plus volontiers à un champ de bataille dont le nom ne s'oublie plus, où l'on a, pour réveiller sans cesse l'émotion et ramener au fait historique, l'horizon, les villages brûlés, les points d'attaque et de défense choisis par le génie militaire, et le *grandia ossa*

du poète. Que l'on cherche à se vieillir ou à se rajeunir de quatre-vingts ans, que l'on ramène son regard sur cette société malade qui essayait de se mettre au vert et goûtait, pour se guérir, au laitage de Trianon ; que l'on recompose en idée ce monde brillant et frivole, assez spirituel et assez aveugle pour rire de son agonie et conspirer avec ses destructeurs ; ces figures mortes se ranimeront ; un pâle rayon de crépuscule se glissera sous les bosquets où Figaro déclame, où Brid'oison bredouille, où Chérubin fredonne sa romance, où le Comte poursuit Suzanne ; la grimace figée par le temps sur ces masques de comédie redeviendra le pli sensuel et vivant d'une bouche railleuse. La défroque abandonnée dans un magasin de théâtre reprendra la forme de ces corps tombés en poussière et les revêtira de soie, de velours et de dentelles ; les échos assoupis se réveilleront pour redire la chanson et l'épigramme. Ce sera, en un mot, comme une seconde vie, et, pour que cette vie reparaisse, il suffira d'un léger effort d'imagination et de mémoire.

Ai-je besoin maintenant de dire ce qui manque aux *Effrontés*, au *Fils de Giboyer*, à *Mattre Guérin*, pour être de vraies comédies et même pour réaliser l'idéal de la satire au théâtre ? Assurément ces trois ouvrages, le premier surtout, offrent des qualités remarquables. Les mots spirituels abondent, parfois dignes de la Comédie française, souvent imprégnés d'un parfum de cigare ou d'atelier, de petit théâtre ou de petit journal. Des scènes très-bien faites, merveilleusement appropriées au talent des acteurs qui les jouent, viennent ranimer à propos l'at-

tention alanguie par cette méthode singulière où semble persister M. Émile Augier, et qui, sous prétexte de rehausser ou d'agrandir la sphère dramatique, d'intéresser la comédie aux questions sociales, industrielles et politiques, nous condamne à entendre des dialogues et des tirades assez semblables à des Premiers-Paris saupoudrés de sel ; comme s'il y avait, pour l'auteur comique, quelque chose de plus haut, de plus grand que la peinture du cœur humain, l'étude du moraliste vivifiée et mise en jeu par le poète ! Sauf cette faiblesse, on ne saurait refuser à cette *trilogie* de M. Émile Augier une sûreté de main, une fermeté de touche que l'on chercherait vainement dans ses précédents ouvrages ; il est désormais sûr de sa manière : il a renoncé au vers, où il réussissait suffisamment sans y exceller tout à fait, qui est de trop quand il n'est pas *excellentissime*, qui fatigue quand il ne ravit pas, et qui s'accorde mal avec la vulgarité bourgeoise de notre costume et de nos mœurs. Il parle la prose, le vrai langage du dix-neuvième siècle, et, si cette prose a des inégalités étranges, si elle crée des mots que le dictionnaire de l'Académie n'a ni consacrés ni prévus, si elle apporte dans le salon un écho de ce qui se dit dans la rue, si le bourgeron du rapin y fait concurrence à l'habit brodé et à l'habit vert, il faut s'en prendre à nous, à l'état bizarre, transitoire peut-être, d'une société qui se décompose, qui se décline, où des idées, des mœurs, autrefois séparées par de fortes barrières, tendent à s'emboîter tant bien que mal les unes dans les autres, comme s'ajustent les rallonges d'une

table d'hôte, sans cesse envahie par de nouveaux convives, plus remarquables par leur nombre et leur appétit que par l'élégance de leur langage.

Cette part faite au succès, une fois que nous aurons reconnu que ces pièces, jouées en perfection, surtout au début, occupaient très-agréablement la soirée, arrivons au fait : où est la comédie ? où est la satire ? Si l'on n'accorde que le personnage comique est celui qui n'a pas conscience de son ridicule ou de son travers, Vernouillet, Charrier, le marquis d'Auberive, Giboyer, maître Guérin, Arthur Lecoutellier, ne sont-ils pas placés à l'extrémité contraire ? Quoi de moins comique que cette coquette sur le retour, toujours la même sous trois noms différents et dans trois situations diverses, prétentieuse, minaudière, soulignant ses mots, copiant Charles de Bernard et une *Chatne* quand elle s'appelle la marquise d'Auberive, se souvenant de *Lady Tartuffe* quand elle se nomme la baronne Pfeffers, affublant Marivaux d'une robe de procureur quand elle devient Cécile Lecoutellier ? Quoi de plus glacé que ce Grandisson qui reparait également dans les trois pièces, pour jouer un rôle uniforme de jeune premier vertueux, ici le journaliste Sergine, là le secrétaire Maximilien Gérard, plus loin le commandant Louis Guérin ? Si des personnes nous passons à ce qui fait ou doit faire le nœud et l'intérêt d'une pièce, de quoi se forme ce nœud, sur quoi repose cet intérêt, dans les trois ouvrages dont nous parlons ? Je ne demande pas que la comédie soit aérienne, qu'elle habite les nuages, qu'elle vive d'une bouffée de fantaisie ou d'une goutte de rosée,

comme les créations insaisissables de Shakspeare ou d'Alfred de Musset. La vie moderne doit s'y réfléchir tout entière, et cette vie, bien différente de celle des héros de l'ancien théâtre, est trop surchargée d'affaires, trop encombrée de positif et de matériel pour pouvoir se débarrasser de tout son bagage au moment où l'auteur dramatique lui tend son miroir. Mais encore eût-il fallu inventer des éléments moins réfractaires, des ressorts moins postiches, une donnée qui fût comprendre et accepter par le spectateur la vivacité qu'y apportent les personnages. Passe pour les *Effrontés*, la mieux faite, la mieux fondue des trois pièces ! Un journal servant d'instrument aux ambitions de celui-ci, aux haines de celui-là, à la réhabilitation d'un troisième, l'envahissement de la presse par la finance, les malices d'un courrier de Paris achevant d'un trait la réputation d'une femme déjà fort compromise, il n'en faut pas davantage pour passionner des gens tarés et nous rappeler un spectacle qui court les rues. Mais qu'est-ce à dire ? est-ce bien sérieusement que M. Émile Augier a daté ses *Effrontés* de 1845 ? Doit-on voir, dans cet énorme anachronisme, le désir, bien naturel chez un auteur, d'aplanir les obstacles, de désarmer la censure ? M. Augier n'ignore pas que de pareilles mœurs, de semblables *effronteries* ne résisteraient pas huit jours à la liberté de discussion, au contrôle de l'opinion tenue constamment en haleine et mise sur ses gardes par cette liberté même. Il sait que certaines conditions d'ordre politique et social peuvent seules se prêter à ces servitudes de l'intelligence domptée par l'argent, à ces



fortunes mystérieuses, à ces roueries, à ces impunités, que la loi atteint trop rarement, et qui, lorsqu'elles les atteint, font songer à ce mot des *Lettres persanes* : « Les Français enferment quelques fous dans une petite maison, pour laisser croire que tous ceux qui sont dehors sont raisonnables. » Quand on veut montrer au public ces branches gourmandes, ces végétations parasites, ces plantes vénéneuses, on ne doit pas avoir l'air d'oublier dans quelle température elles naissent, sur quel terrain elles croissent.

Ceci, à défaut d'autre preuve, montre ce qu'a de vulnérable le procédé de M. Émile Augier. Sa pièce est de 1860; il la date de 1845, et il suffit de cette différence de quinze ans pour que les mœurs qu'il peint soient antidatées, pour que ses épigrammes soient inapplicables au temps que sa comédie nous désigne et s'appliquent trop à celui où on la joue. Ne peut-on pas en conclure que cette comédie satirique manque d'horizon et d'espace, qu'elle ne dépasse pas le moment présent, qu'il dépend de tel ou tel événement public de la rendre vraie ou fausse, piquante ou émoussée, vive ou surannée? A cet inconvénient s'en ajoute un autre dont on ne saurait parler sans quelque scrupule. Je demande pardon à M. Émile Augier de citer si souvent Molière : c'est seulement pour ne pas oublier les distances. Nous avons vu que le comique, tel que le pratiquait Molière, était le ridicule, le travers et le vice n'ayant pas conscience d'eux-mêmes. Il pouvait donc impunément, presque sans remords, se promener parmi ses victimes, sûr qu'elles ne s'étaient pas reconnues.

D'ailleurs, protégé par sa petitesse, atome perdu dans cette société aux inflexibles hiérarchies, il n'avait pas à s'occuper de l'effet produit par ses peintures ; il passait par-dessous ses toiles, et s'il entendait dire que quelque orage s'amassât contre lui, il comptait sur la protection du grand roi, enchanté de prendre parti pour cet atome contre toute grandeur qui n'était pas la sienne, et de voir flageller pour son amusement les marquis dégénérés, les maris trompés, les bourgeois grotesques, les pédants et les précieuses. Mais ici il n'en est pas de même : M. Augier, par son talent, sa célébrité, sa situation littéraire et mondaine, est appelé à vivre de plain-pied avec la société où il saisit au vol les originaux de ses satires : ceux-ci n'ont pas les sécurités naïves des personnages comiques. Leur conscience, si elle parle peu, leur en dit pourtant assez pour qu'ils se connaissent. C'est pourquoi, en me remémorant l'histoire de mon temps, — non pas celle qui se raconte tout haut, mais celle qui se chuchote tout bas, — je me dis que l'esprit est d'un bien grand secours, puisqu'il permet au poète et à ses modèles de se rencontrer sans embarras et de se regarder sans rire sur le tapis des mêmes salons, à la lueur des mêmes candélabres.

Nous serons plus bref au sujet du *Fils de Giboyer* et de *Maitre Guérin*, qui ne valent pas les *Effrontés*. Nos rancunes cléricales, si le *Fils de Giboyer* nous en avait jamais inspiré, ne tiendraient pas contre cette pensée, que, si une différence de quinze ans a fait de la première pièce un anachronisme, six mois écoulés et un

essai de reprise ont fait de la seconde une pièce enterrée. Les clameurs qu'elle souleva tournèrent au profit des recettes; le succès, inauguré par le bruit et le scandale, se prolongea au milieu d'une foule moutonnière et s'acheva dans le vide. Voilà vraiment, dans tout le tapage qu'il fait, dans toute la multitude qu'il ameuté, dans tout l'éclat qu'il jette et dans toute l'ombre où il retombe, le feu d'artifice et son lendemain! Pour nous, ce qui nous rassérénait dès le premier jour, c'est qu'il était arrivé à l'auteur un malheur à peu près inévitable et qu'il partageait avec presque tous les libres esprits, hostiles aux catholiques de notre époque. Il ne connaissait pas ce dont il parlait. Qu'il esquisse de son crayon satirique un viveur, un journaliste, un notaire, un agioteur, une actrice, une femme déclassée, et même, jusqu'à un certain point, un homme et une femme du monde, — pourvu qu'on ajoute, entre parenthèse, — de quel monde? — soit : il les a vus, connus, étudiés, observés : mais quand il veut décocher ses traits à un groupe qu'il ne connaît que par ses amis de l'*Opinion nationale*, ses traits portent à faux et il frappe à côté : ce n'est plus de la satire, c'est de la fantaisie, comme les histoires de jésuites d'Eugène Sue, avec moins d'imagination et de merveilleux. La baronne Pfeffers, le marquis d'Auberive, le comte d'Outreville ne sont pas plus vrais que Rodin et le comte d'Aigrigny. Sauf une personnalité avouée par M. Augier en guise de représaille, il a, on le sait, protesté dans une préface peu réussie contre tout soupçon d'allusion maligne. Cette précaution l'honore, mais elle était superflue.

Quiconque a un peu vécu dans le monde inconnu à l'auteur du *Fils de Giboyer*, sait comment les choses s'y passent, et éprouve, en relisant la pièce, l'impression que ressentirait un touriste de bon aloi en parcourant un livre de voyage qui attribuerait aux Chinois les mœurs des Hindous et aux Lapons le costume des Moldaves. Les personnages choisis comme types du parti *clérical*, — que l'auteur, très-plaisant cette fois, a appelé *légitimiste*, — ne seraient ni supportés, ni possibles dans le milieu où il les place. Que dire de ce comité qui ressuscite le fantôme de la Congrégation, de ce vieux gentilhomme voltairien et libertin qui s'occupe de propagande, de sermons et de bonnes œuvres en se moquant de ce qu'il fait et en nous mettant au courant de ses péchés de jeunesse; de ce discours enfin, de ce fameux discours qui est l'intérêt principal de la pièce, et qui, récité ou lu par un bourgeois converti à la cause cléricale, doit décider de la destinée des empires, sauver le pouvoir temporel et restaurer l'ancienne monarchie? En général, M. Émile Augier groupe et passionne ses personnages autour d'un fait matériel, épisodique, dont il exagère singulièrement l'importance, et que la moindre réflexion met à néant. C'est ainsi que le discours de Maréchal, dans *Giboyer*, devient, dans *Mattre Guérin*, le château de Valtaneuse, dont tout le monde parle, que tout le monde veut avoir; comme s'il suffisait de posséder un château pour en porter le nom! A la représentation, je le répète, dans les premiers jours de curiosité et de vogue, le jeu des acteurs, l'entraînement du public, couvrent ces dissonances, dissimulent ces

soudures, donnent un tel relief aux détails spirituels, aux mots heureux, aux scènes bien posées, qu'ils réussissent à fondre ces éléments hétérogènes et nous empêchent de remarquer le penchant de M. Augier à faire deux ou trois pièces dans une seule. Mais plus tard? à la lecture? C'est alors que le vernis s'écaille, que le rire grimace, que les joues se rident, que les habits se fripent, que l'édifice se lézarde. Nous terminerons cette partie de notre tâche par un détail qui a sa valeur. Comment se fait-il que ces ouvrages qui ont cent représentations de suite, ne puissent pas en avoir trois l'année suivante? Que serait le Théâtre-Français sans répertoire, et comment expliquer que des pièces assez médiocres de nos auteurs de second ordre ne sortent point de ce répertoire, tandis que ces comédies, d'abord si courues, n'y entrent pas? D'où vient ce nouvel usage, copié par le Théâtre-Français d'après les petits théâtres, de surmener ses nouveautés en vogue, d'épuiser ses meilleurs acteurs, d'abuser du renouvellement quotidien de sa clientèle de la province et de l'étranger, d'écarter les œuvres qui sont sa gloire, jusqu'au jour où tout s'affaisse et disparaît, l'affiche en lambeaux, l'acteur en congé, le public en wagon, la pièce en charpie? Ne serait-ce pas parce que, au lieu de la comédie qui dure, nous n'avons eu que la satire qui passe, parce que cette satire qui a vécu d'actualité est condamnée à mourir d'inanition, et qu'en choisissant un horizon bas, un cadre étroit, un sujet mesquin, en s'inspirant de la passion d'un jour, de la mode d'une saison, de la curiosité d'une heure, elle devait perdre sa raison

d'être, une fois cette passion éteinte, cette mode remplacée et cette curiosité satisfaite ?

Hélas ! je m'abandonne à toutes les lenteurs de l'école buissonnière, pour arriver le plus tard possible à cette *Contagion* que tout le monde attendait, dont le succès était proclamé d'avance, et dont la première représentation sera désormais pour M. Émile Augier un pénible souvenir. Avant d'aborder cet ouvrage où l'auteur semble retombé à plaisir dans tous les défauts de son ancienne manière, nous nous permettrons une question et nous exprimerons une surprise. A-t-il bien pu, lui, un raffiné, un Athénien, ou, si l'on veut, un Gaulois, un enfant de ce Luxembourg dont les ombrages, comme ceux de la forêt de Dodone, sont fertiles en présages, a-t-il pu se refuser à une évidence qui saute aux yeux de Béotiens tels que nous ? n'a-t-il pas compris que la faveur innocente qui déchirait pour lui les réglemens, lui donnait son acteur de prédilection et plaçait la *Contagion* sous un auguste patronage, le ferait, pour des yeux prévenus, ressembler à un courtisan ? n'a-t-il pas pressenti que cette bouillante jeunesse de l'Odéon et des écoles, si vive, si impressionnable, si impitoyable aux claqueurs, si jalouse de ses prérogatives et de ses promenades, rendrait, pour un moment, la *Contagion* responsable des craintes qu'elle éprouve pour ses marronniers ou ses tilleuls, que le classique jardin lui enverrait une pépinière de mécontents, et qu'à ce cri civilisé : sauvons le Luxembourg ! répondrait ce cri barbare : tuons la pièce ? Ce ne sont pas des étudiants, ce

ne sont pas des cabaleurs qui ont sifflé la nouvelle comédie de M. Émile Augier; ce sont des Faunes et des Dryades, et il y a, dans le talent de l'auteur du *Joueur de flûte*, trop de velléités païennes pour qu'il se plaigne d'être persécuté par les hôtes sacrés des bocages comme Orphée fut déchiré par les Bacchantes.

Sérieusement, que ce soit affaire de hasard, ou que l'on s'obstine à chercher une paradoxale coïncidence entre deux faits aussi dissemblables que la mutilation d'un jardin et la chute d'une comédie, la *Contagion* a rencontré tout d'abord, dans ce public compacte qu'avait accompagné et qu'attendait à la porte du théâtre une foule immense et bruyante, l'attitude la plus imprévue; rogue, méfiante, revêche, sournoise, narquoise, résistante, prenant les bons mots en mauvaise part, prompte à éclater en ricanements et en murmures au moindre prétexte fourni par une plaisanterie douteuse ou une scène risquée. Comme Robespierre, M. Émile Augier n'a pas été jugé; mais, plus heureux que le féroce tribun, il n'a pas été exécuté: car bien des pièces, à commencer par le *Barbier de Séville*, qui n'a pas mal fait son chemin dans ce monde, sont revenues de plus loin que la *Contagion*. Cet ouvrage, à demi tombé avant-hier, réussira peut-être demain ou la semaine prochaine. Quel que doive être le résultat de l'appel, — question secondaire pour nous, — essayons, à l'aide d'une rapide analyse, d'expliquer comment il n'y aurait rien de bien extraordinaire si la chute se changeait en succès, et rien de bien phénoménal si la première sentence était confirmée.

M. Tenancier, riche et honnête bourgeois, — un de ces plébéiens qui abusent de leur roture en phrases patriotiques et vertueuses, — a une fille, veuve d'un marquis Galeotti assez peu regretté, et un fils, Lucien, qui a déjà ajouté à son nom la particule nobiliaire et le nom de Chellebois, un de ces étourdis connus sous le titre de *mauvaise tête et bon cœur*. Lucien, ex-élève de l'École polytechnique, mais, pour le moment, lancé dans tous les désordres de l'oisiveté parisienne, fait des dettes et parle l'argot. La marquise, foncièrement bourgeoise, mais reine ou esclave de la mode, figure parmi ces *curieuses* qui fument, patinent, meurent d'envie de savoir ce qui se passe dans le *demi-monde*, et font si bien qu'il faut beaucoup de clairvoyance ou d'aveuglement pour les distinguer de ces héroïnes dont elles sont tellement préoccupées. Tout d'abord ce personnage a déplu, et ne pouvait pas plaire. En admettant que la marquise Galeotti offre quelques traits de ressemblance avec les très-grandes dames qui sont la providence de nos chroniqueurs, un pareil rôle aurait besoin d'une atmosphère particulière, d'un léger parfum exotique, d'une situation exceptionnelle et si haute que l'extrême élégance s'y ferait un jeu de braver les bienséances vulgaires. Cette honnête maison Tenancier, où les maximes et les traditions de saine morale tiennent lieu de portraits de famille, s'accorde mal avec ces airs tapageurs, ces robes de chambres écarlates, ces polonaises frangées de cygne, et il en résulte, ce qui nous a constamment frappé dans les scènes où l'auteur nous montre ce côté des mœurs actuelles et rivalise avec les



facéties de la *Famille Benotton* ; un semblant de caricature et de placage. Ajoutons que ces caractères commencent par s'expliquer, tant bien que mal, dans des conversations d'une lenteur impatientante et où l'action ne se laisse pas même entrevoir.

Le vieux Tenancier sermonne et gronde, et, tout en grondant ce fils qui le désole et qu'il adore, il laisse tomber sur son fauteuil, pour les besoins de la pièce, une vieille lettre d'amour, qui lui rappelle un doux et coupable rêve de sa jeunesse. Lucien trouve cette lettre ; respectueux encore malgré ses folies, il la garde, se proposant de la glisser discrètement dans la poche ou dans les papiers de son père, sans que *son auteur* (style de ces messieurs) ait à rougir devant lui de cette peccadille.

Mais silence ! voici le grand roué du dix-neuvième siècle, don Juan croisé de Robert Macaire, le baron d'Estrigaud, dont le nom devait primitivement servir de titre à la comédie de M. Émile Augier. C'est autour de ce personnage que vont pivoter les acteurs et le drame. Il est le foyer de cette *contagion* qui va peu à peu s'étendre, gagner insensiblement les âmes saines, endormir les consciences sous le mancenillier du million, et finalement changer d'honnêtes gens en coquins s'ils n'étaient réveillés en sursaut par des coups de foudre. D'Estrigaud est l'oracle de Lucien qu'il entraîne sur des pentes dangereuses, l'*objectif* de la marquise éblouie de ses succès, de son élégance, de son luxe, et prête, s'il le faut, à se compromettre pour faire connaissance avec l'appartement du baron, dont on lui a vanté les merveilles.

L'épidémie ne s'arrêtera pas là. Survient un jeune ingénieur — c'est bien le centième que nous montre le théâtre contemporain, — André Lagarde, camarade d'école de Lucien, fils de vieux amis de Tenancier, et accompagné de sa sœur Aline. André, après des commencements laborieux et austères, est en train de faire une modeste fortune, qui lui permettra de doter sa sœur. Il est engagé comme inventeur, avec une petite part dans les bénéfices, dans une affaire de canalisation au sud de l'Espagne, — pays où les canaux et les châteaux se ressemblent, — qui doit faire concurrence à Gibraltar, et que les Anglais, par conséquent, ont tout intérêt à entraver. Ce canal est, dans la *Contagion*, ce que le journal de Vernouillet, le discours de Maréchal et le château de Valtaneuse sont dans les *Effrontés*, le *Fils de Giboyer* et *Maitre Guérin*; un ressort qui crie pendant que les acteurs parlent, un *deus ex machina* où il y a plus de machine que de dieu; une de ces interventions à la fois excessives et invraisemblables du positif dans le comique et du matériel dans l'idéal. Les gens exacts sourient ou murmurent: Ce n'est pas vrai! Les fantaisistes gémissent en disant: Ce n'est pas drôle! On dirait un moellon oublié au milieu des arcades légères de la comédie et obstruant le passage.

C'est sur André Lagarde que vont s'exercer les fascinations contagieuses du baron d'Estrigaud. Le *sujet* y prête. André est plein de candeur et de droiture; mais il n'a pas vécu, et il ne serait pas fâché de vivre comme les heureux de ce monde. Les lenteurs et la médiocrité d'une fortune laborieusement acquise lui causent une certaine

impatience ; d'Estrigaud fait le siège de cette âme et l'amène à des capitulations successives. Cette insinuation du vice procédant par des contacts de torpille, ces cris timides de la conscience étouffés peu à peu sous les tapis et le velours d'un luxe de fripon, l'éblouissement graduel de cet œil intérieur qui cherche le bien, qui voit le mal, qui d'abord les distingue, puis arrive à les confondre et finit par se fermer, tout cela est finement observé et produirait plus d'effet si la pensée de l'auteur se dessinait plus clairement et si l'intérêt de la pièce ne s'éparpillait pas.

Nous abordons ici ces zones torrides de la contagion parisienne, où la sévérité des leçons est compromise par la vivacité des peintures, où la morale, après avoir souffert en détail, triomphe *in extremis*. Puisse le parti pris hostile du parterre de l'Odéon décider le théâtre contemporain à en finir avec cette éternelle figure de courtisane spirituelle et madrée, laquelle, plus accentuée, plus amusante et mieux encadrée que la femme honnête, l'humilie et la souille de son voisinage ! Navarette vient donner une leçon à la marquise Galeotti, qui a, entre autres manies, celle de jouer sur les théâtres de salon la comédie ou l'opérette fantaisiste : elle lui donne une leçon en effet, mais tout autre. Dans ce singulier dialogue, dont la vérité, si elle existe, est de celles qu'un public rassemblé refusera toujours de reconnaître, c'est la courtisane qui pose en grande dame ; c'est la grande dame qui simule, dans ses propos et ses allures, le *trompe-l'œil* de ces mœurs cavalièrement perverses qu'elle serait désolée

d'imiter jusqu'au bout. Nous avons fait, on en conviendra, du chemin depuis Cèlimène.

En fait de galantries véreuses et d'entreprises frelatées, d'Estrigaud professe et pratique le *four in hands* de ses amis les Anglais. Sa liaison avec Navarette lui sert de paravent à l'usage d'intrigues plus mystérieuses, et il lui donne toute licence, pourvu que Cantenac, le *gandin* qu'elle encourage, la renseigne avant tout le monde sur la Bourse du lendemain. Mais Navarette est plus rouée que lui : elle espère bien être un jour baronne d'Estrigaud, et les savantes manœuvres qui la rapprochent de son but pourraient nous intéresser, s'il ne se dégageait de l'air qui circule autour de ces deux *contagionistes* un parfum d'élégance surveillée par la police, trop violent pour être agréable et trop capiteux pour être sain. Navarette renseigne le baron à contre-sens. Au lieu de gagner, il perd huit cent mille francs. Le voilà ruiné : que fera-t-il ? il épousera la marquise Galeotti, qui est riche, et qu'il croit disposée à l'aimer. Justement cette enrôlée volontaire du bataillon des *Curieuses* doit venir, dans la journée, visiter l'appartement du baron. Il comptait en abuser pour la séduire ; il sera plus habile en la respectant. Toutes ces scènes froissent en nous ce genre de délicatesses d'autant plus réelles qu'on serait plus embarrassé de les définir. Navarette, qui a ses grandes et ses petites entrées dans l'hôtel du baron, le trouve aux pieds de la marquise, qui mesure enfin la portée de son imprudence : l'actrice promet le secret, et elle est, en effet, intéressée à le garder. Alors commence, entre Navarette et

...

d'Estrigaud, la scène capitale de l'ouvrage, scène très-habile, très-forte, où ces deux perversités de haut bord croisent la lame avec une remarquable science d'es-crime, mais qui vient trop tard, au moment où les nerfs sont agacés par les confuses lenteurs des premiers actes, par le voisinage trop immédiat des bonnes mœurs et des mauvaises et par la difficulté de préciser le vrai sujet de la pièce : est-ce le mariage de Lucien Tenancier et de la charmante Aline, sœur d'André Lagarde, dont les virginales amours rayonnent doucement sur ce ciel d'orage ? Est-ce la double intrigue qui doit faire tomber madame Galeotti sous la griffe léonine du baron ou le baron sous la patte féline de Navarette ? Est-ce la séduction exercée par d'Estrigaud sur la vertu chancelante de l'ingénieur ? Est-ce la question de savoir ce qui adviendra de ce fameux canal de Gibraltar, suspect à l'Angleterre et convoité par le baron ? L'attention du spectateur ne sait où se prendre et se gaspille en menue monnaie. Pour fondre ces éléments divers, il eût fallu un travail de composition que M. Émile Augier néglige presque toujours ; négligence qui n'a pas empêché *Maitre Guérin* de réussir, mais qui explique l'insuccès de la *Contagion*, supérieure à *Maitre Guérin* : tant il est vrai que les pièces de théâtre, comme les livres, ont leurs destinées !

Je voudrais abrégé. Dans une soirée d'actrices et de gens du monde, donnée par Navarette, les personnages contagieux ou susceptibles de contagion se trouvent réunis. D'Estrigaud, à qui la marquise échappe et dont la vanité s'irrite à l'idée d'un mariage avec les millions de

Navarette, veut se rattraper sur l'affaire du canal en Espagne. L'occasion est propice ; les derniers scrupules d'André Lagarde sont vaincus par cette atmosphère empestée, ce jeu, ces lumières, ces femmes souriantes, tous ces prestiges si nouveaux pour son austère jeunesse. Il va céder, accepter les offres de d'Estrigaud, qui revendra plus tard le canal imaginaire à l'agent de la perfide Albion. Mais une péripétie soudaine arrête les progrès de l'*influenza* chez Lucien et chez André, comme un carreau qui se brise et dissipe un commencement d'asphyxie. Une de ces demoiselles a escamoté la lettre perdue par le vieux Tenancier et que Lucien s'était promis de rendre à son père. Cette lettre est signée Aline, le nom de la sœur d'André : elle a donc écrit à Lucien ? Son secret est donc entre les mains de ces créatures ? Non ; Lucien proteste avec énergie, et il est facile de voir que ce papier, jauni par le temps, est d'une date antérieure à la naissance d'Aline. Le jeune homme s'empare de la lettre et la présente à André, qui tressaille de colère et de honte en reconnaissant l'écriture de sa mère. A cette révélation terrible, il se redresse, il redevient l'honnête homme, l'homme d'abnégation et de travail, le gardien de l'honneur domestique. Ses yeux se dessillent et sondent le gouffre d'ignominie où on allait le plonger. Il jette l'anathème à ce monde taré, et il sort : cette sortie est d'un grand effet ; effet amoindri par la résistance du public ! Car, dans cette soirée de malheur, comme dans la pièce même, le bien et le mal marchaient côte à côte et l'un payait pour l'autre.

Rivarol se plaignait de ne pas voir le loup dans le bercail de Florian ; le cinquième acte de la *Contagion* arrache les agneaux à cette tanière de loups<sup>1</sup>. Il est décidé que ces échappés de la *mal'aria* iront affermir leur convalescence au bord du lac de Côme. Le bon vieux Tenancier entend bien que l'aimable Aline sera du voyage et qu'elle épousera Lucien. Celui-ci rentre ; il a servi de témoin à un duel tragique entre d'Estrigaud et Cantenac. Cantenac est tué, d'Estrigaud blessé à mort : que pensez-vous de cette blessure mortelle ? ne serait-elle pas concertée avec un chirurgien fantaisiste, de façon à couvrir l'amour-propre du baron, à lui permettre de débiter une tirade sentimentale sur le dévouement de Navarette et de l'épouser sans honte *in articulo mortis*, sauf à déjouer par une guérison miraculeuse les prévisions de la science ? Tenancier le croit et nous le fait croire : le bonhomme d'ailleurs a bientôt un autre souci. André arrive, et, au lieu d'accueillir avec transport la demande en mariage, il prie gravement et froidement Tenancier de lui accorder un entretien à huis clos. On devine ce qui résulte de cette explication suprême. Semblable à certaine héroïne de Gavarni, madame Lagarde la mère a été bien coupable sans doute, mais elle n'a pas cessé un moment d'être vertueuse. Cette situation scabreuse, cette explication délicate, sont traitées de main de maître. Quand le rideau tombe, on peut aller chercher les *enfants* : rien ne

<sup>1</sup> On sait que M. Émile Augier a écrit un nouveau cinquième acte ; mais nous disons des pièces de théâtre ce que M. Sainte-Beuve a dit des livres : C'est la première édition qui est la bonne.

s'oppose plus au mariage de Lucien et d'Aline. La contagion, refoulée dans son foyer, ne travaillera plus qu'à domicile. Ce dénouement patriarcal équivaut à un cordon sanitaire.

Pourquoi ne dirions-nous pas, avant de finir, toute notre pensée? Il se pourrait bien que la *Contagion* fût, sinon le chef-d'œuvre, au moins la pièce la plus forte de M. Émile Augier. Ce qui est bon, ce qui est beau dans ce nouvel ouvrage, est préférable aux scènes les plus applaudies des *Effrontés*, du *Fils de Giboyer* et de *Mattre Guérin*. C'est de la satire encore, et l'on chercherait vainement dans ces cinq actes la comédie, telle que nous avons essayé de la définir. Mais cette satire a une portée plus haute ou plus générale que celle qui s'attaquait aux Vernouillet, aux d'Outreville et aux Guérin. L'idée de cette contagion morale, faite des vices de l'homme et des impudeurs de la femme, que la société moderne favorise par son luxe, ses appétits sensuels, le scandale de certaines impunités et de certaines fortunes, qui a son siège dans les hôtels de quelques personnages pressentis par Balzac, de quelques courtisanes à la mode, de quelques privilégiés de l'agiotage et du report, et qui de ces demeures somptueuses, lieux transitoires entre le *high life* et la sixième chambre, se répand de haut en bas ou de bas en haut, se propage, gagne du terrain, trouble les âmes pures, sollicite les consciences droites, enivre les imaginations vives et transforme le monde des gens réputés honnêtes en une vaste ambulance où gisent pêle-mêle toutes les maladies de la probité, de la vertu et de



l'honneur, cette idée a de la grandeur et devait obtenir grâce pour les défauts d'une exécution imparfaite.

Ces défauts, nous les avons indiqués au courant de notre analyse : si l'injustice du premier soir persistait, les prétextes plausibles ne lui manqueraient pas. De quoi se composait le personnel de cette première représentation ? De deux parties bien distinctes ; du public brillant, raffiné, blasé, que l'on rencontre invariablement à chacune de ces solennités dramatiques, et du turbulent parterre de l'Odéon qui semble toujours prêt à traduire son suffrage ou sa critique en émeute. Au premier de ces deux publics les peintures de la zone torride et de la rouerie élégante n'apprennent rien ; il y tient par tous les bouts ! elles le fatiguent, au contraire, parce qu'il en est saturé, parce que le théâtre moderne en abuse, et parce que l'on ne fera jamais mieux, en ce genre, que la *Dame aux Camélias* et le *Demi-Monde*. En revanche, le tableau des vertus de famille, les maximes, toujours un peu vulgaires, de patriotisme et d'honnêteté bourgeoise, le trouvent insensible, et, s'il y a un *joint* pour la moquerie, impitoyable et railleur. Le second éprouve des impressions analogues, dans des termes différents. Tous ces braves enfants ne demanderaient pas mieux que de s'attendrir quand on invoque les images du foyer, de l'aïeule, de la sœur et de la mère ; mais on leur a dit qu'il fallait en rire. L'exhibition des mœurs tarées et leurs brillants étalages pique leur curiosité et parle à leur imagination ; mais ce bel âge de la vingtième année a des contradictions charmantes : il a envie d'être très-roué et

il reste très-puritan ; il fréquente la Closerie des Lilas et il siffle un personnage immoral ou un propos cynique.

Chose singulière ! sans avoir songé à se donner le mot, en se bornant à obéir à leurs habitudes ou à leurs instincts, les deux fractions du public de l'autre soir ont fait de la critique, excessive peut-être, mais excellente. En dehors des objections de détail, le principal défaut de la *Contagion* est de nous montrer dans le même cadre, à travers la même lorgnette, deux ordres d'idées et d'images qui doivent vivre séparés, de nous faire voir, beaucoup trop près l'une de l'autre, la corruption et l'honnêteté, de façon à nous rendre celle-ci plus odieuse, celle-là plus insipide. Les sentiments de la famille sont au nombre des inspirations les plus fidèles et les meilleures de M. Émile Augier ; mieux qu'un autre, il sait qu'ils ont leurs délicatesses, leurs pudeurs, leurs susceptibilités de sensitive, et que les aventurer dans un milieu indigne d'eux, même pour les en faire triompher, c'est les froisser et nous offenser. Ce n'est pas la douce et chère figure de la sœur ou de la mère qui purifie l'air infecté par la courtisane et l'escroc ; c'est l'escroc et la courtisane qui vicient l'atmosphère où vous faites passer un instant la mère et la sœur. Dans les épidémies, les gens bien portants, s'ils hantent de trop près les malades, les guérissent beaucoup plus rarement qu'ils ne succombent eux-mêmes : la santé est moins assainissante que la corruption n'est corruptrice. Il en est de même dans le monde et au théâtre. Ces voisinages étranges, ces contacts invraisemblables, que le hasard ou le caprice rend possibles, mais

qui sont, en réalité, monstrueux, blessent en nous un sens plus délicat que le goût et qui tient aux plus intimes sentiments du cœur. Quant à moi, en voyant ces dépravations et ces innocences se faire vis-à-vis coïmme dans un quadrille où la vertu aurait tenu le violon et où le vice aurait indiqué les figures, il me semblait voir un massif de fleurs, un tapis de gazon, foulés, piétinés, salis par quelques bête malfaisante.

Cet inconvénient est plus grave pour M. Émile Augier que pour la plupart de ses rivaux de théâtre, parce que, ayant à un plus haut degré et de meilleure source le sentiment de la famille, il est peut-être plus enclin que tous à la crudité de détail et de mot. Cette note brutale, ce piment réaliste, ce gros mot à la Mathurin Régulier, mis tout à coup en opposition avec la corde tendre et familière, fait dissonance, et ces dissonances sont plus choquantes chez M. Augier que chez M. Dumas fils ou chez M. Victorien Sardou : elles firent tort, dans le temps, au *Mariage d'Olympe* ; elles ont nui à la *Contagion*. Le mal est évident ; le remède serait facile. S'il est prouvé, comme je le crois, que le vrai public ne veut plus voir sur la scène ces Alcibiades et ces Aspasiés dont l'insolente fortune est une de nos hontes et à qui on fait trop d'honneur en les affichant pour les flétrir, l'instant serait bien choisi pour renoncer à cet élément d'une curiosité misérable. Il ne s'agit pas de faire du rigorisme ; l'art est ici du même avis que la morale. Au théâtre comme dans le roman, l'art véritable, celui qui dédaigne les amorces vulgaires et les aventures, n'existe que par l'étude des caractères, des

sentiments et des passions, par l'observation des travers et des ridicules. Or cette étude n'est possible, cette observation n'est digne d'une haute intelligence, que dans le monde des honnêtes gens. Des exceptions équivoques ne sont pas la société, pas plus que des phénomènes ne sont l'espèce. Puisque nous venons de parler de *contagion*, nous terminerons par une comparaison physiologique : croire que l'on peut observer et peindre le cœur, l'esprit, le monde, d'après des femmes et des hommes tarés, c'est commettre une erreur analogue à celle où tomberait l'apprenti médecin qui, pour bien connaître le corps humain et les secrets de la vie, étudierait de préférence les bustes contrefaits, les os cariés, les jambes torses et les organes gangrenés ; ou, si vous l'aimez mieux, c'est ressembler à un naturaliste, qui, n'examinant que les plantes vénéneuses, croirait savoir toute la botanique. Si la *Contagion* servait de date à cette réforme urgente, jamais chef-d'œuvre n'aurait mieux mérité de la littérature dramatique.

---

M. VICTOR HUGO<sup>1</sup>

25 mars 1866.

J'ai entendu blâmer M. Victor Hugo d'avoir publié ses *Travailleurs de la Mer* si tôt après le naufrage de ses *Chansons des rues et des bois*. Il me semble, au contraire, qu'il y a de l'habileté dans cette prompte récidive. Quelle est en effet la situation? Succès de vente assuré; ritournelle artistement combinée, comme toujours, entre les éditeurs et les admirateurs pour réveiller à point nommé la curiosité publique et offrir aux gourmands l'avant-goût du plat du jour; affluence d'acheteurs, moindre peut-être que pour les *Misérables* et les *Chansons*, mais encore fort présentable. Que pouvait donc craindre M. Victor Hugo, aussi intrépide que Joad, et même hélas! un peu plus? La critique, sérieuse ou gouguenarde; l'examen sévère ou la parodie. Or, si j'en

<sup>1</sup> *Les Travailleurs de la mer.*

juge par mes propres impressions, rien de moins attrayant que de recommencer, à trois mois de distance, cette pénible tâche qui consiste, non plus à chercher des taches au soleil, mais à gémir ou à se moquer de ses éclipses. Rien de plus fastidieux, de plus monotone et de plus rebutant que cette guerre en permanence contre un homme de génie, dût-il justifier, en s'obstinant dans le mal, l'obstination de ses détracteurs. Non, ce n'est pas ainsi que je veux parler des *Travailleurs de la Mer* : si on les compare à *Notre-Dame de Paris*, à laquelle les rattache une préface sibylline, c'est de l'aberration ou au moins de la décadence ; mais si l'on songe à *William Shakspeare* et aux *Chansons des rues et des bois*, c'est une revanche éclatante ; car il y a dans ces trois volumes, des chapitres, des scènes ou des pages d'une beauté admirable et d'un effet extraordinaire. Livrons-nous donc pour repousser la tentation, à d'aussi énergiques efforts que Gilliatt pour reprendre à l'Océan la machine de Lethierry ou pour triompher des morsures de la pieuvre. Résistons au facile plaisir de parodier et de rire au lieu de discuter. Mon travail est bien simple, et, pour le simplifier encore, je vais le diviser en deux parts ; un mot sur la triste manie de M. Hugo de chercher partout des prétextes à sa haine contre le christianisme et la royauté ; une rapide analyse du livre, analyse qui suffira au triage des rares beautés et des défauts gigantesques.

Si toutes les marques d'irréligion sont également affligeantes pour la foi, elles sont plus ou moins choquantes pour le goût, suivant que le sujet de l'ouvrage les com-

porte ou qu'elles y produisent l'effet d'un placage. Que M. Ernest Renan, dans son œuvre annoncée pour le mois prochain, — *les Apôtres*... par un bon apôtre, — ait émis bien des conjectures ou affirmations hétérodoxes, dissolvantes et subversives, c'est inévitable; on peut s'en attrister, non s'en étonner. Mais, dans le tableau des luttes de quelques habitants de l'archipel de la Manche contre les forces mystérieuses et les colères de la mer, ajouter une digression à cent autres digressions, arrêter un récit qui n'est que déjà que trop embourbé, pour lancer une injure à *la présence réelle*; aligner dans une même phrase Néron et Louis XIV; se moquer d'un saint ou d'une sainte; *étreinter* Jacques-Bénigne Bossuet; écrire gravement ces lignes auxquelles toutes les énormités de M. Hugo ne nous avaient pas encore suffisamment préparés : « Pendant les sept ou huit premières  
 « années après la rentrée des Bourbons, la panique fut  
 « partout, dans la finance, dans l'industrie, dans le com-  
 « merce où abondaient les faillites... » lorsqu'il est, au contraire, acquis à l'histoire et à l'évidence, qu'après l'épuisement absolu des dernières agonies de l'Empire, ces sept ou huit années régénérèrent les finances, le commerce, l'industrie, l'agriculture, les fortunes publiques et privées, et préparèrent une prospérité d'autant plus présente à notre mémoire qu'elle contraste plus radicalement avec notre détresse actuelle; oser dire à un lecteur à qui il n'est pas défendu, après tout, d'être né à Avignon : « La tour de Taurias (lisez Trouilhas, ou, en d'autres termes, la Glacière!) d'Avignon, silhouette lugu-

« brement debout dans l'histoire, qu'a marquée la réaction, et où l'on distingue encore aujourd'hui cette « main sanglante, » tandis que le plus grossier batelier de notre fleuve, le plus ignorant gamin de nos rues sait quel est le sang dont la trace indélébile tache encore cette tour sinistre, et comment la horde révolutionnaire de Jourdan *Coupe-tête* y égorgea, en une nuit, cent vingt-six victimes ; — débiter avec sang-froid de pareilles choses, c'est faire coup triple ou quadruple, mais contre soi-même. C'est être à la fois coupable de hors-d'œuvre littéraire et de mensonge historique. C'est démonétiser du même coup et rendre suspects l'ensemble de ses doctrines religieuses, historiques ou politiques, et ce récit que hérissent tant de mots techniques, de minuties géographiques, de citations empruntées à des livres inconnus, de raffinements de couleur locale, de patois guernesiais, de botanique sous-marine, d'histoire naturelle et surnaturelle, de traits de mœurs spéciales, de locutions oubliées par le manuel du géologue, du charpentier, de l'hydrographe, du mécanicien, du forgeron, du chauffeur, que nous sommes condamnés ou à cesser d'y prendre intérêt ou à croire l'auteur sur parole. Or, s'il me trompe ou s'il se trompe au sujet de faits où le hasard me met en mesure de le contrôler, pourquoi me dirait-il la vérité sur cette myriade de détails dont je ne puis m'assurer ; lesquels, s'ils étaient faux ou seulement soupçonnés d'inexactitude, rendraient les *Travailleurs de la Mer* aussi invraisemblables et un peu plus absurdes que les *Aventures de Simbad le marin* ?

...



M. Hugo sait-il l'impression que nous causent ces éternelles *ventouses* de sa *pieuvre* démocratique? On croit le voir à sa table de travail, entraîné par le souffle de ses idées et l'éclat de ses images, multipliant à l'infini les formes de sa pensée, souriant à son adorable Déruchette, suivant de l'œil son brave Lethierry, s'attendrissant sur le pauvre Gilliatt, s'indignant contre Clubin et Rantaine, soulevant à bras tendu des phrases de cinq cents mots, des mots de cinquante syllabes, des quartiers de roche plus formidables que les Hunois et les Douvres. Tout à coup il s'interrompt, il médite, il se ravise. Voilà, songe-t-il, six heures et six pages d'écriture sans une pauvre petite friandise pour les vastes et intelligentes tables d'hôte du *Siècle* et de l'*Opinion nationale*, sans le moindre régal pour ce public, ce gros public qui mérite qu'on ait des égards pour lui; car il fait bien les choses, ne lésine ni sur les bravos, ni sur les réclames, et, chez lui, les moutons de Panurge ont des bêlements de saxophone. Allons! un coup de griffe pour un coup de tam-tam! une insulte à l'Évangile, à l'Église, au Pape, à Louis XIV, à Bossuet, aux Bourbons, aux assassins *royalistes* de la tour de Taurias! — C'est trop, c'est trois fois trop, pour une plante, d'être à la fois artificielle, parasite et vénéneuse. Mais à quoi bon raisonner avec M. Hugo? Sa haine contre Dieu et le Roi lui ayant porté à la tête et l'accès étant devenu chronique, il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête. Je m'attends à trouver quelque jour dans un de ses ouvrages la phrase suivante: « Gredin de Henri IV, qui assassina Ravailac! » — Entre cette phrase

et celle qui attribue aux réactions royalistes les massacres de la tour de Trouilhàs, savez-vous la différence? Uniquement celle qui sépare la notoriété avignonnaise de la notoriété universelle.

A présent que nous avons jeté ces balayures par la fenêtre, entrons dans la maison. Le livre s'ouvre par une scène originale et charmante. Déruchette, une délicieuse enfant, une sœur d'Esméralda et de Cosette, écrit sur la neige le nom de Gilliatt : il prend pour une preuve de tendresse cette espièglerie de la seizième année. Impossible de mieux engager l'action, qui va marcher si lentement. Gilliatt est une nouvelle variante — très-peu variée — du héros favori de M. Hugo : cœur d'or sous une enveloppe rude et repoussante ; trésor d'abnégation, de dévouement, de passion purifiée par l'esprit de sacrifice ; solitaire et sauvage ; plus suspect aux hommes dans sa vertu et dans sa grandeur que bien des méchants dans leurs vices et leurs petitesse. Gilliat passe pour sorcier, et la superstition fait autour de lui le vide que nous avons vu se former autour de Quasimodo et de Jean Valjean. En revanche, pour que l'antithèse si chère à M. Hugo soit complète, sieur Clubin, le capitaine du bateau à vapeur de Lethierry, bateau qui est, lui aussi, un des héros du livre, est généralement regardé comme un type de probité ; or nous allons voir tout à l'heure ce que c'est que sieur Clubin.

Lethierry, oncle et tuteur de Déruchette, la jolie orpheline, est un brave marin, très-inventif, un robuste invalide de l'Océan, d'autant plus intéressant qu'il dé-

teste les prêtres, catholiques ou même protestants. Odieusement volé par un drôle, qui est le Thénardier de ce nouveau récit et qui s'appelle Rantaine, Lethierry a rétabli sa fortune, — la dot future de Déruchette, — en devenant le Papin ou le Fulton de la côte de Guernesey. Malgré le préjugés des gens rétrogrades et les criailleries du clergé, il a fait construire un bateau, un véritable *steamer*, qui a enrichi le pays, simplifié la circulation et le commerce, et qui, sous le nom de Durande, dispute à Déruchette la première place dans le cœur du vieux marin : ou plutôt, il ne les sépare pas dans ses affections, et il lui semble aussi difficile de vivre sans Déruchette que sans Durande.

Quand son âge ne lui permet plus d'aller en mer, il confie le commandement de Durande à sieur Clubin. Prenez garde à ce Clubin ! la probité faite homme, je le sais ; mais la tragédie et la comédie humaines se jouent, chez M. Hugo, sur un théâtre machiné d'une façon particulière ; la vertu a des trappes qui vous plongent en enfer ; le crime des plafonds qui s'ouvrent sur le paradis.

Rantaine a volé à Lethierry une cinquante de mille francs ; on le croit disparu pour jamais. Clubin le reconnaît un jour sous les traits d'un quaker qui va s'embarquer en contrebande sur le *Tamaulipas* pour aller à Arequipa. Rantaine vient de toucher une somme de trois mille guinées en trois billets sur la Banque d'Angleterre, qu'il a enfermés dans une boîte de fer-blanc. Une scène magnifique nous montre les deux hommes sur la falaise,

Rantaine le Vol, Clubin la Restitution, pour parler comme M. Hugo. Le Vol, pris au dépourvu, n'a pas d'armes ; la Restitution est munie d'un *révolver* ; si bien que la boîte de fer-blanc passe des mains de Rantaine dans celles de Clubin.

Naturellement, le lecteur croit que Clubin va se faire un vertueux plaisir de rapporter les trois mille guinées à Lethierry, leur légitime propriétaire. C'est ici que le Clubin ôte son masque, masque assez large pour que M. Hugo y écrive des milliers de phrases sur l'hypocrisie. Le faux honnête homme se livre aux combinaisons les plus savantes pour s'approprier impunément cette grosse somme. Mais ces combinaisons sont tellement maritimes qu'à moins d'avoir le pied marin on a beaucoup de peine à les suivre. Ce que l'on finit par comprendre, c'est que, pour exécuter son plan diabolique, Clubin a mentalement condamné à périr, avec cargaison, équipage et passagers, cette fameuse Durande qu'il va ramener à Guernesey. Il a spéculé pour cela sur toutes les probabilités : le temps, la saison, la brume, la confiance générale, sa réputation sans tache, l'ivrognerie de son timonier et une foule de ces détails que le marteau de M. Hugo enfonce dans le récit comme des vrilles colossales. Seulement, ce calculateur infallible (c'est de Clubin que je parle) se trompe sur le point essentiel. Il croyait se briser contre les Hunois, d'où il aurait facilement gagné la plage en sa qualité d'excellent nageur ; et il se brise contre les Douvres !! Ce qu'il y fait, ce qu'il y subit, ce qu'il y devient, nous le saurons plus tard. M. Hugo, dont

la narration n'a pas toujours de ces habiletés, nous montre ici qu'il n'a qu'à vouloir pour redevenir artiste consommé.

La pauvre Durande n'en est pas moins perdue, prise entre les deux rochers des Douvres comme entre des tenailles de Titan. On se garde bien de soupçonner Clubin que l'on admire, au contraire, pour le courage dont il a fait preuve en attendant la mort sur le bateau naufragé pendant que l'équipage se sauvait tant bien que mal sur la chaloupe. Cette illusion n'ôte rien au désespoir de Lethierry. On lui dit qu'au milieu de cette destruction, *la machine* de Durande est restée intacte et qu'il ne s'agirait que de savoir la dégager : travail effrayant, invraisemblable, insensé, impossible, où suffirait à peine le bras d'Hercule servi par la science d'Archimède et la magie de Merlin ; mais aussi, à l'homme qui y réussirait Lethierry donnerait sa nièce, Déruchette donnerait sa main. Gilliatt entend cette promesse imprudente : il ne lui en faut pas davantage.

La délivrance de la *machine* de Durande par Gilliatt n'occupe pas moins de trois cent dix-neuf pages, et l'ouvrage entier, qui paraît très-long, n'en a que neuf cent quinze, sans tenir compte des *blancs* innombrables. Ces chiffres en disent plus que toutes les critiques. Si importante que soit la question de savoir si Gilliatt, en rapportant la machine sous les fenêtres de Lethierry, méritera la plus charmante des récompenses, un fait purement matériel ne peut, sans de graves inconvénients, remplir un si vaste espace. Qu'arrive-t-il? Le lecteur, écrasé sous

cette masse d'incidents qu'il ne pourrait vérifier qu'à l'aide de connaissances spéciales et locales, prend le parti de sauter cent feuillets pour en trouver la fin. C'est là qu'éclate, dans tout son jour, le vice du système de M. Hugo. Il indique admirablement, j'en conviens, mais sommairement, les phénomènes qui s'accomplissent dans le secret du cœur et de l'âme; et, dès que sa main de géant peut se poser sur un objet tangible, il devient inépuisable. C'est la méthode contraire qui serait la bonne. Ce monde psychologique, invisible, intérieur, qu'on peut, semble-t-il, mesurer d'un coup d'œil et exprimer d'un mot, est immense et se prête, sous une main habile, à des développements sans fin. La matière est bornée; en essayant de reculer ses limites, on ne réussit qu'à contracter et à infliger à ses lecteurs une sorte d'éblouissement qui est l'ivresse des yeux, comme l'ivresse est l'éblouissement du cerveau, et qui confond dans un chaos ou un cauchemar le réel et l'impossible. Qu'est-ce donc, lorsque les objets sur lesquels s'acharne la verve endiablée de l'écrivain sont de nature exceptionnelle, lorsque, pour les admettre ou les contredire, la première condition serait d'être marin, géologue, mécanicien et surtout Guernesiais? Puisque M. Hugo, à propos des *Travailleurs de la Mer*, a cru devoir rappeler *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables*, voici l'objection qui saute aux yeux. Les digressions, moins exubérantes d'ailleurs dans le premier de ces trois ouvrages, nous parlaient art, vieux Paris, architecture gothique, et s'adressaient, par conséquent, à un public intelligent et considérable, à tous ceux

que ces questions et ces souvenirs ne trouvent pas insensibles. Les hors-d'œuvre, excessifs dans les *Misérables*, ont cependant pour prétextes de grandes idées, de grands souvenirs : la peine de mort, le parti républicain, Waterloo, les barricades, le régime pénitentiaire, la voirie parisienne. Dans les *Travailleurs de la Mer*, tout se rétrécit et se localise. Une petite île dans un bras de mer, quelques insulaires dont on nous parle le patois, des intérêts amincis entre un groupe de matelots, de gabiers, de timoniers, de patrons et de contre-maitres, le sauvetage d'une machine de bateau à vapeur par un de ces hommes goudronnés, tout cela peut intéresser sans doute, pourvu que l'auteur n'appuie pas trop et n'amplifie rien. Or, cette sobriété est justement ce qui manque le plus à M. Hugo. Lorsqu'il déclame, en cinquante pages, sur Waterloo, on se révolte, mais on lit. Quand il écrit trois cents pages, dont voici, au hasard, un échantillon : « Le parquet de  
 « la machine était comme encadré entre les huit câbles  
 « des palans, quatre d'un côté, quatre de l'autre. Les  
 « seize ouvertures par où passaient ces câbles étaient re-  
 « liées sur le pont et sous la carène par des traits de scie.  
 « Le vaigrage avait été coupé avec la scie, la charpente  
 « avec la hache, la ferrure avec la lime, le doublage avec  
 « le ciseau, etc., etc. ; » on se dit de deux choses l'une : ou M. Hugo me parle de ce qu'il ignore ; et alors à quoi bon irais-je jusqu'au bout de ces broussailles qui m'égarerent ? ou bien il en parle en toute compétence, comme un traité de mécanique ou de charpente ; et alors je vais m'endormir de confiance.

On se réveille pourtant, et l'on regrette de se réveiller si tard, quand surviennent, d'une part, la lutte terrible de Gilliatt contre la pieuvre, de l'autre les fraîches et virginales amours de Déruchette et d'Ebenezer ; une page exquise, un verset de la Bible mouillé d'une larme d'Eloa, un sourire angélique sur cette lèvre dantesque, un rayon dans ce ciel découpé en noir sur la falaise, un chant de fauvette ou de ramier au milieu de ces cris de vautours et d'orfraies. Non-seulement Gilliatt sort vainqueur du combat contre la pieuvre, où se déploient toutes les prodigieuses facultés du poète ; mais il découvre le squelette de cet affreux Clubin, que la pieuvre a dévoré tout vif : comme elle n'a pu manger la boîte de fer-blanc, Gilliatt rapporte tout à la fois à Lethierry la machine et les trois mille guinées. Vous comprenez qu'à la suite de cette victoire gagnée sur quatre monstres, la mer, le rocher des Douvres, Clubin et la pieuvre, Gilliatt passe de plus en plus pour sorcier.

Hélas ! non, il n'est pas sorcier ; il ne l'est même pas assez, et la preuve c'est qu'il n'a pas deviné qu'un regard du jeune et charmant pasteur Ebenezer serait plus puissant que toutes ses prouesses : toujours Roland qui sait tuer l'orque, vaincu par Médor qui ne sait qu'aimer ! Gilliatt n'a pas songé qu'en rapportant à Guernesey les guinées et la machine, il serait aussi forcé de se rapporter lui-même ; dans quel état, grand Dieu ! Lui aussi, dans cette lutte de trois mois, il est devenu un monstre marin ; hirsute, en haillons, les yeux brûlés et rougis, velu, écorché, saignant, barbu comme le roi qui s'avance ;



Lethierry le trouve superbe ; Déruchette le trouve hideux et s'évanouit.

Le reste se devine : Gilliatt continue et couronne son œuvre d'immolation et de sacrifice. C'est lui qui maria Ebenezzer et Déruchette ; car l'oncle Lethierry ne voudrait rien entendre et maudirait sa nièce. Gilliatt abrège les formalités, fournit les papiers nécessaires, conduit les fiancés au ministre de la paroisse voisine, et les fait partir pour l'Angleterre, à bord du *Cashmere*. Le dénoûment est d'une grandeur pathétique, d'un effet poignant, d'une poésie incomparable. Gilliatt, pour voir partir le bâtiment qui emporte tout son amour, tout son rêve, toute sa vie, se tient debout sur la plage, au moment de la marée montante. Le vaisseau passe devant lui, et il aperçoit sur le pont, se dessinant sur l'azur, les deux silhouettes enlacées. En même temps, le flot monte jusqu'aux genoux de Gilliatt. Une heure s'écoule ; le *Cashmere* s'éloigne ; Gilliatt regarde toujours, et le flot arrive à sa ceinture. Une autre heure : la mer atteint les épaules de Gilliatt immobile, tandis que le sloop s'enfuit à l'horizon. Encore une heure ; la mer monte toujours : on ne voit plus que la tête de Gilliatt, dont l'œil fixe ne se détache pas du navire. Une heure encore ; le *Cashmere* n'est plus qu'une tache ; puis cette tache s'efface : au même instant, la tête de Gilliatt disparaît sous l'eau : il n'y a plus rien que la mer.

Encore une fois, on peut, d'après cette analyse, se figurer les beautés, qui sont clair-semées, mais merveilleuses, et les défauts, qui sont énormes, mais qui méritent une sérieuse discussion. Je ne me crois pas quitte

envers les *Travailleurs de la Mer*. Si défectueux qu'il soit, ce livre est une grande œuvre d'art ; art difficile, devant lequel la critique ne doit pas prendre trop ses aises. Nous avons aujourd'hui le tort de ne pas serrer d'assez près l'ouvrage dont nous parlons. On condamne ou on divinise, voilà tout, et parfois même, en guise de blâme ou d'éloge, on se livre à des variations plus ou moins brillantes à côté du sujet et de l'œuvre où l'on dédaigne d'entrer. Le détail, dont l'ancienne critique se préoccupait outre mesure, la nôtre le néglige trop. Je voudrais, à propos des *Travailleurs de la Mer*, essayer quelques-uns des anciens procédés, éplucher un peu, citer çà et là quelques lignes, montrer, à l'aide de quelques exemples, ce qui est beau, ce qui est mauvais, comment l'énormité de ce mélange ou de ce contraste fait paraître l'auteur plus impardonnable et doit rendre la critique plus respectueuse.

## II

C'est pour nous un perpétuel sujet de surprise que M. Victor Hugo, tout en croyant à l'omnipotence de son génie, ne reconnaisse pas les lois d'un art quelconque : car enfin il ne s'agit pas ici de renouveler de vieilles querelles, de sacrifier Aristote à Schlegel ou Racine à Shakspeare. Puisque M. Hugo aime à rappeler avec une sorte de filiale complaisance les noms de Shakspeare et d'Eschyle, auxquels il nous permettra bien d'adjoindre,

sans l'offenser, Dante et même Goëthe, nous lui demanderons si ces quatre génies de nature si diverse ne se ressemblent pas sur un point, et si un seul d'entre eux a jamais cru pouvoir noyer sa pensée dans un déluge de mots. Eschyle, qui pouvait, plus justement que M. Hugo, prétendre au rôle de hiérophante et même de demi-dieu, n'en a pas moins observé d'instinct toutes les sobres harmonies de l'art grec. Relisez les plus magnifiques passages de l'*Orestie* ou de *Prométhée* : partout vous trouverez l'accord suprême entre le sentiment et l'expression ; nulle part, l'une n'amoindrit l'autre en le dépassant ou ne l'affaiblit en le répétant. La poésie de Shakspeare est plus exubérante et plus touffue. On y reconnaît l'inspiration d'un autre ciel et d'une autre race ; mais ce qui est immortel dans Shakspeare, ce qui est pris, comme dit Chateaubriand, dans les entrailles de l'homme, c'est précisément ce qui s'exprime en quelques vers, en quelques traits indélébiles. Le personnage d'Ophélia, qui parle à toutes les imaginations, que se disputent les poètes et les peintres, n'a pas cinquante lignes. Deux pages ont suffi à l'épisode de Paolo et de Francesca pour prendre rang parmi les plus merveilleuses créations de la muse dantesque. Et Goëthe ! qu'est-ce que Mignon ? Un souffle, une larme, une chanson. Marguerite ? Une figure assise à son rouet ou agenouillée dans une église, entre un démon et un ange. On le voit, pas n'est besoin d'évoquer Virgile, Horace, Racine, les maîtres de la sobriété élégante et exquise, pour condamner le système de M. Victor Hugo. Ceux-là même qu'il proclame ses an-

cêtres, lui ont donné des exemples qu'il s'obstine à ne pas suivre.

L'illustre poète persiste dans l'erreur que nous avons commise à l'époque des luttes du romantisme. Il nous semblait que faire en tout table rase, c'était tout régénérer ; car les révolutions littéraires ne sont pas plus raisonnables que les révolutions politiques. Il est bon que l'art s'émancipe, qu'il élargisse ou élève ses horizons, qu'il rompe avec des conventions puérides ou des entraves oiseuses, mais non pas qu'il cesse d'être. Or, s'il dépend d'une volonté excessive, d'une vigueur démesurée, de se substituer aux règles les plus évidentes de l'art, il n'existe plus ; on n'a plus que l'individualisme dans une de ses expressions les plus accablantes ; on est tout aussi désorienté vis-à-vis des entassements de M. Victor Hugo que des échasses classiques. De quoi se composent l'influence, le prestige, l'autorité du génie ? D'un secret accord et comme d'un accommodement de nature entre sa force et notre faiblesse. Sa force se rapproche de nous en nous laissant quelque chose à faire ; notre faiblesse s'élève jusqu'à lui en le contemplant, ne fût-ce que par une assimilation passionnée. Ce qu'il dit d'une façon inimitable, il nous semble que nous l'avons pensé. Prenez une âme médiocrement douée, incapable de poésie personnelle. Dites-lui tel ou tel vers de Virgile, telle scène de Shakspeare, tel tercet de Dante ; aussitôt elle tressaille ; elle se demande si elle n'a pas vaguement entendu ou entrevu, dans un rêve, l'ébauche de ce qu'on lui montre ou de ce qu'elle entend. Je vous défie d'éprouver une im-

pression de ce genre au choc des phrases que voici : « L'obscurité est habitée sans déplacement dans l'absolu ; habitée aussi avec déplacement... des préméditations, des puissances, des destinations voulues, y élaborent en commun une œuvre démesurée. Il y a là-dedans de vastes évolutions d'astres, la famille stellaire, la famille planétaire, le pollen zodiacal, le *quid divinum* des courants, des effluves, des polarisations et des attractions : il y a l'embrassement et l'antagonisme, un magnifique flux et reflux d'antithèse universelle, l'impondérable en liberté au milieu des centres ; il y a la sève dans les globes, la lumière hors des globes, l'atome errant, le germe épars, des courbes de fécondation, des rencontres d'accouplement et de combat, des profusions inouïes, des distances qui ressemblent à des rêves, des circulations vertigineuses, des enfoncements de mondes dans l'incalculable, des prodiges s'entre-poursuivant dans les ténèbres, un mécanisme une fois pour toutes, des souffles de sphères en fuite, etc., etc. »

Vous pouvez juger du procédé d'après ces lignes choisies au hasard. L'idée, au moment où je voudrais la saisir, se perd dans l'image ; l'image dans le mirage ; le mirage dans le chaos ; le chaos dans le cauchemar.

Pourtant, mon étonnement cesse quand je songe aux conditions particulières où s'est placé M. Victor Hugo. Gardons-nous bien de parler politique : M. Hugo n'est pas seulement un volontaire de l'exil ; il est aussi un volontaire de la solitude contemplative, et cette solitude a constamment pour objectif l'Océan, c'est-à-dire le plus

dangereux des modèles et des maîtres pour un génie de cette trempe. L'auteur des *Travailleurs de la mer* a deux défauts extrêmes, qui semblent s'exclure, et qui se touchent : il abuse tour à tour ou tout ensemble du vague et du technique. Il écrira dix pages de métaphysique transcendante en accumulant les images, sans se rendre bien compte des idées ; et, au chapitre suivant, s'il se présente une occasion de faire montre de connaissances spéciales et d'avoir l'air de savoir ce que tout le monde ignore, il multipliera volontiers les *i* pour multiplier les points. Nous l'avons vu se débattant contre les *circulations vertigineuses* et les *enfoncements dans l'incalculable*. Plus loin, s'il veut nous peindre un *clergyman* essayant de consoler Lethierry du naufrage de la Durande, vous croyez peut-être qu'il va lui faire débiter de banales maximes de morale évangélique ? Non, voici l'homélie : « Sochoth fut saisi par onze diables pour avoir dédaigné les exhortations de Nathaniel. Thiburien fut frappé de la lèpre pour avoir mis hors de chez lui l'apôtre André. Barjésus, tout magicien qu'il était, devint aveugle pour avoir ri des paroles de saint Paul. Elxaï et ses sœurs Marthe et Marthène sont en enfer à l'heure qu'il est, pour avoir méprisé les avertissements de Valentianus, qui leur prouvait clair comme le jour que leur Jésus-Christ de trente-huit lieues de haut était un démon, etc., etc. » — Sans doute, il n'est pas fâché de donner en passant un coup de griffe à la théologie et de nous représenter le révérend comme un pédant absurde, incapable de trouver le chemin du cœur ; mais il est encore plus content de nous faire croire

qu'il a lu dans les gros livres et qu'il n'ignore rien de ce qu'un théologien doit savoir.

Eh bien, cette métaphysique vague, confuse, indéfinie, sujette à se payer de grands mots ou d'obscurités fatidiques, et cette passion du détail positif, technique, scientifique, apocryphe, puisé dans des livres bizarres que personne n'a lus, M. Hugo devait également les aggraver dans son intimité avec la solitude et la mer. Pour que cette contemplation fût sans danger, il aurait fallu que la mer lui apparût simplement comme une partie de la création, soumise au Créateur, et acceptant de la puissance divine le *non amplius ibis*; mais le *non amplius* n'existe pas pour M. Victor Hugo : il ne l'admet pas plus pour son imagination que pour le spectacle qui se déroule sous ses yeux; dès lors son dialogue avec l'Océan n'est plus qu'un échange d'hallucinations et de vertiges; le sentiment de l'infini, révélé par l'immensité du ciel et des flots, n'est plus que l'exaltation de cette faculté, absorbante chez l'illustre poète, qu'on pourrait appeler la majesté de l'ivresse et qui lui fait croire qu'il commence à être admirable quand il cesse de se comprendre. En même temps, la curiosité minutieuse de M. Hugo, sollicitée, surexcitée par cette foule de phénomènes aquatiques ou géologiques, par ces innombrables variétés du règne minéral, animal ou végétal que la mer recèle dans ses profondeurs, arrive nécessairement à le surcharger d'un matériel inutile, à couvrir d'une triple couche de couleur locale les personnages et les scènes vivantes de son récit.

Ainsi, — et de deux façons, — la mer a été pour M. Hugo une mauvaise conseillère. N'ayant plus Dieu pour l'expliquer, la régler et la contenir, elle est devenue pour un génie sans bornes une initiatrice sans limites; elle lui a persuadé qu'il ne serait jamais si grand qu'en écrivant autant de phrases qu'elle a de vagues. Elle l'a grisé d'infini, non pas de cet infini qui répond aux instincts supérieurs de l'âme et la pousse de force vers le céleste refuge, mais de celui qui égare l'imagination, ouvre sous nos pas des abîmes et nous fait passer de l'éblouissement aux ténèbres. Enfin, elle l'a encombré de connaissances superflues et indigestes; elle a été pour lui quelque chose de pareil à ces livres du moyen âge, où l'esprit humain se mettait à la torture pour découvrir tout ce qu'il est plus sûr et plus sage d'ignorer, et qui sont aux bons livres ce que la superstition est à la foi, la pléthore à la santé, l'astrologie à l'astronomie et la sorcellerie à la science.

Nul, au contraire, n'aurait eu, plus que M. Victor Hugo, besoin de vivre de la vie commune, dans la société des hommes, dans ce contact journalier des grands et des petits où la grandeur est sans cesse contrôlée par la petitesse. Nul n'a perdu davantage à s'éloigner de Paris, de ce Paris auquel on peut lancer l'anathème, mais qui a toujours, faute de mieux, une corde railleuse au service de ses idoles, et dont le scepticisme goguenard n'est pas tout à fait à dédaigner, quand il sert à avertir ceux qui s'égarent, à rapprocher les distances entre le sublime et le ridicule et à réduire à leur juste valeur les prétentions de l'artiste grand prêtre, du romancier-prophète et du



poète-dieu. Dans sa résidence guernesiaise dont il a fait sa Notre-Dame de Paris et dont Gilliat est le Quasimodo, M. Victor Hugo ne reçoit que des hymnes. Ses visiteurs l'abordent avec des attitudes de pèlerins. Sa situation, son rôle d'exilé *quand même*, le condamnent à n'entendre que des adulations, et ses courtisans se disent que la flatterie devient honorable quand elle s'adresse aux royautés proscrites. Ici, tout en l'admirant, on aurait bien trouvé moyen de faire parvenir jusqu'à lui, sinon la vérité tout entière, au moins des parcelles de vérité. On lui aurait rappelé, par exemple, que la proportion et la mesure sont presque aussi nécessaires au romancier qu'à l'auteur dramatique, et l'on aurait ajouté que le défaut absolu de mesure et de proportion ne peut que nuire *énormément* au succès des *Travailleurs de la mer*.

Le récit ne comportait guère qu'un volume, et encore ! M. Prosper Mérimée, qui n'a pas négligé, que je sache, la couleur locale dans *Colomba*, s'en serait tiré avec deux cents pages. Après la jolie scène qui nous montre Déruchette écrivant sur la neige le nom de Gilliat et l'inflammable Gilliat prenant au sérieux cette espièglerie, un chapitre suffisait pour nous indiquer les personnages, lesquels ne se dessinent et ne s'éclairent jamais mieux qu'en agissant. Or l'action ne commence, à vrai dire, qu'à la page 290 ; au moment où sieur Clubin prépare son expédition contre Rantaine, et où l'hypocrite et le scélérat vont se trouver en présence. Le revirement de sieur Clubin, le spectacle de cette perversité qui arrache tout à coup son masque, aurait pu produire un grand effet ;

mais l'effet se noie dans cette phraséologie impitoyable contre laquelle il n'y a pas d'appareil de sauvetage. Dites-moi quel paroxysme de curiosité ou d'émotion pourrait tenir contre une montagne humide courant sur le dos de la plaine liquide et accouchant des phrases suivantes : « L'odieux de l'hypocrisie commence obscurément dans l'hypocrite. Boire perpétuellement son imposture est une nausée. La douceur que la ruse donne à la scélératesse répugne au scélérat, continuellement forcé d'avoir ce mélange dans la bouche, et il y a des instants de haut-le-cœur où l'hypocrite est sur le point de vomir sa pensée. Ravalé cette salive est horrible. Ajoutez à cela le profond orgueil. Il existe des minutes bizarres où l'hypocrite s'estime. Il y a un moi démesuré dans le fourbe (quels fourbes, les grands poètes !) Le ver a le même glissement que le dragon, et le même redressement, etc., etc.... »

Et remarquez que je m'abstiens de citer les odieux rapprochements entre Messaline et Marie Alacoque, entre Escobar et le marquis de Sade; lesquels, pour parler la langue de M. Hugo, nous donnent envie de vomir sa pensée. Ou le lecteur sautera, — s'il ne les déchire, — ces pages écœurantes, diffuses, méchantes, marécageuses, pâteuses, irritantes, insensées; et alors pourquoi les écrire? ou bien il les lira, et il n'en faut pas davantage pour que l'effet dramatique disparaisse dans cette monstrueuse alliance avec le galimatias. La Durande perdue, la machine intacte, le cri de Déruchetté promettant sa main et de Lethierry promettant sa nièce à l'homme intrépide qui arrachera cette machine

aux terribles étreintes des Douvres et la rapportera à son propriétaire, tout cela pouvait se dire en cinq ou six pages : un chapitre pour les amours naissantes de Déruchette et d'Ebenezer, un chapitre pour la lutte de Gilliatt contre les Douvres, rien de plus ; M. Hugo aurait été tout aussi clair, son récit ne nous eût pas laissé un doute de plus, si, renonçant à expliquer l'inexplicable, à peser l'impondérable et à calculer l'incalculable, il eût procédé comme les *Contes des Fées* ou les *Mille et Une Nuits*, et nous eût tout bonnement engagés à nous en rapporter à lui du soin de faire délivrer la Durande par Gilliatt. La scène de la pieuvre, dont a vécu le succès du livre, cette scène qui fait venir la chair de *poulpe*, n'étant plus achetée au prix de trois cents pages dont je vous ai offert le lamentable échantillon, serait dix fois plus saisissante. Puis arriveraient l'évanouissement de Déruchette, la lumière qui se fait dans l'âme de Gilliatt, l'héroïque résolution de ce nouveau martyr du dévouement, de ce Valjean maritime, et la scène finale, qui a le tort grave de nous montrer une centième glorification du suicide, mais qui, comme œuvre d'art, est de toute beauté.

On le voit, je n'ai pas eu à *ratiociner* pour prouver tout ce que les *Travailleurs de la mer* auraient gagné à être abrégés d'une bonne moitié, sans même qu'il soit nécessaire d'ajouter que, dans ce roman, presque tout ce qui est inutile au fond est déplorable dans la forme. Que serait-ce si j'entrais dans le détail ? Je m'y suis engagé : j'hésite faute d'habitude, et aussi parce que la nouvelle manière de M. Hugo paralyse par une égale fatigue l'admi-

ration et la critique. On dit des mauvaises fièvres qu'elles ont des redoublements : le style actuel de M. Hugo est comme ces fièvres. Ces redoublements du mot frappant sur l'idée jusqu'à ce qu'il l'ait réduite en poussière, causent au lecteur une hallucination bizarre. Il finit par se figurer que c'est lui qui est l'idée et que c'est sur sa tête que frappent les coups de marteau.

Lisez ceci : « Gilliatt était jeune, sa plaie se cicatrisa. A cet âge, les chairs du cœur reprennent. » Est-il possible de mieux dire ? — Et ceci : « Une vierge est une enveloppe d'ange. Quand la femme se fait, l'ange s'en va ; mais, plus tard, il revient, apportant une petite âme à la mère. » Quoi de plus exquis et de plus charmant ? Peut-on exprimer d'une façon plus délicate une idée plus poétique ? Est-ce bien la même plume qui écrit, un peu plus bas : « La forêt serait au désespoir sans le colibri. Dégager de la joie, rayonner du bonheur, avoir parmi les choses sombres une exsudation de lumière, être la dorure du destin, être l'harmonie, être la grâce, être la gentillesse, c'est vous rendre service, etc., etc. » Ainsi de suite : toutes les variétés du genre mignard, toutes les minauderies du grandiose voulant faire le gentil, toutes les grimaces de la face de lion voulant faire le carlin. Plus loin, il s'agit de nous initier aux antécédents de Lethierry, qui, par parenthèse, nous sont fort indifférents, n'ayant aucun rapport avec la suite des événements : ci douze pages, dont j'extraits quelques lignes : « Il avait vu en Chine couper par petits morceaux le pirate Chanh-thong-quanlarh-Quoi, pour avoir assassiné le âp d'un village. Il avait

contemplé chez le Moi le grand Quan-Sù. Il avait assisté à l'arrivée du grand serpent venant de Canton à Saïgon pour célébrer dans la pagode de Cho-Len la fête de Quan-Naam, etc. » Quand aura-t-il tout vu ? dirait l'Intimé ; et quelle misère, se faire étalagiste de queues de paon, d'œufs d'autruche et de dents de rhinocéros, quand on pourrait offrir à sa clientèle des perles et des diamants !

Chaos et cahots ! c'est ainsi qu'on pourrait caractériser ce livre, où d'admirables éclairs sillonnent des ombres opaques, où l'on est perpétuellement cahoté entre des beautés qui enthousiasment et des énormités qui exaspèrent. Nos citations seraient intarissables, et mon arithmétique est ici d'accord avec ma critique. Puisque, dans cet ouvrage de trois volumes, il y en a deux de trop, j'arriverais évidemment à faire deux volumes en démontrant que l'ouvrage devrait n'en avoir qu'un. Arrêtons-nous ! restons-en sur cette phrase monumentale : « Une fois Gilliatt se tourna, et dit à l'éclair : « Tiens-moi la chandelle !... Il prit d'une flaque de pluie un peu d'eau dans le creux de sa main, but, et dit à la nuée : Cruche ! » Un homme de beaucoup d'esprit, un de ces Athéniens blasés, qui vantent M. Hugo en public et le raillent à huis clos, prétendait que, si l'on essayait de détacher du bloc une de ses phrases, et de la jeter par terre, elle s'y tiendrait toute droite. Je le crois bien ! comme la cuillère de bois de l'Auvergnat dans son assiette de soupe. Franchement, j'aime mieux les potages du Café Anglais. Encore une fois, oublions ces folies, et, par un effort d'imagination, supposons que M. Hugo, converti aux vérités pré-

chées par ce pauvre vieux Boileau, et enfin convaincu qu'il faut savoir se borner pour savoir écrire, nous a réellement raconté, en trois cents pages, cette touchante et terrible histoire des *Travailleurs de la mer* : qui sait ? Dans trente ou quarante ans, cette supposition pourrait bien devenir une réalité. Quand les passions seront éteintes, les réclames muettes, les affiches disparues, quand il n'y aura plus ni thuriféraires de parti pris, ni détracteurs agacés par les admirateurs de commande, les hommes de goût, s'il en reste encore, se rencontreront sur un terrain commun. Ils ne se résigneront pas à laisser des beautés de premier ordre rester enfouies sous des avalanches de phrases. Alors un écrivain dévoué, un Gilliat littéraire, entreprendra peut-être, en l'honneur des *Misérables* et des *Travailleurs*, une tâche moins puérile que celle qui consiste à traduire *Télémaque* en vers français ou la *Henriade* en vers latins ; il réduira les *Travailleurs* à un volume, les *Misérables* à quatre, et M. Hugo, diminué des deux tiers, n'en sera que plus grand.

---

M. BOUGAUD<sup>1</sup>

Avril 1866.

Je dois remercier l'éloquent auteur de ce livre d'avoir placé à sa première page une réduction de la gravure de *Sainte Monique et Saint Augustin*, d'après le célèbre tableau de Scheffer. C'est un trait d'union entre le sanctuaire et le monde; c'est me dire tout d'abord que je puis prendre ce volume dans la bibliothèque sacrée et le transporter dans la causerie littéraire.

Trait d'union, ai-je dit. Est-ce le seul? Cette histoire ne m'en offre-t-elle pas un autre, qui touche de plus près aux plus intimes secrets de la conscience et du cœur? Sans Monique, Augustin resterait assurément un des plus grands saints, un des plus beaux génies dont s'honore l'Eglise; mais ils nous sembleraient moins nôtre. Son génie et sa sainteté l'éloignent de nous; ses faiblesses et sa

<sup>1</sup> *Histoire de sainte Monique.*

mère nous rapprochent de lui. Pour quiconque est né et a grandi dans une famille chrétienne, il y a eu un moment où ces deux images, — un fils qui s'égare et une mère qui pleure, un fils qui cesse de prier et une mère qui redouble de prières, — ont représenté tout un drame intérieur, le combat du bien et du mal sous sa forme la plus pathétique. Et quel drame plus émouvant que celui-là? une âme luttant contre elle-même, contre son siècle, contre le double piège de la passion et de l'erreur, demandant tour à tour sa pâture ou son refuge aux rêves de la poésie, aux splendeurs de l'éloquence, aux ivresses de l'amour, aux systèmes philosophiques, aux accommodements de l'hérésie, trop ignorante pour se méfier de ce qu'elle sait, trop savante pour se reposer dans ce qu'elle ignore, agitée, tourmentée, vivant de sa blessure comme les mendiants vivent de leurs plaies, refusant de se croire guéris et de se déclarer satisfaite, jusqu'au jour où elle entre enfin en pleine possession de la vérité et de la lumière! Est-ce tout? Pas encore : il faut à cette âme en péril un ange gardien ; ici cet ange est une mère. Une maternité idéale et mystique continue et consacre la maternité réelle. A ce fils qu'elle a enfanté et allaité, Monique donne une vie nouvelle, faite de ses prières et de ses pleurs comme l'autre était faite de son sang et de sa chair. N'est-ce pas là le détail caractéristique, celui qui crée entre Augustin et nous une idéale ressemblance? En lui, le saint, l'évêque, le docteur incomparable, est ou devrait être notre modèle, notre guide, notre maître ; le fils est notre frère aîné, un frère

...



qui nous tend la main du haut du ciel. Oui, c'est par là que son histoire fait, pour ainsi dire, partie de nos papiers de familles. Nous descendons de saint Augustin par les femmes, par les mères.

Faut-il s'étonner maintenant de l'intérêt extraordinaire que nous avons trouvé et que vous trouverez dans cette lecture? Certes M. Bougaud a un bien grand talent, et je me félicite d'avoir été, parmi les écrivains laïques, un des premiers à lui rendre hommage, à propos de sa belle *Histoire de sainte Chantal*<sup>1</sup>. Depuis lors, le succès du livre, l'autorité du prêtre n'ont fait que s'accroître; M. Bougaud, dans la chaire chrétienne, a pleinement justifié tout ce que l'on avait le droit d'attendre de sa jeune renommée, et nous croyons que son nouvel ouvrage marquera un pas de plus dans cette pure et brillante carrière. Et pourtant il y a, dans ce sujet, la vie de sainte Monique, quelque chose d'indépendant du mérite même de l'ouvrier et que nous appellerions un charme si le mot n'était trop profane. Ce quelque chose, c'est notre propre enjeu dans les écarts, les angoisses, les fautes, les retours de saint Augustin; c'est nous-mêmes, pauvres rêveurs qui devrions penser, pauvres penseurs qui devrions croire, pauvres croyants qui devrions prier. Un pécheur qui s'est converti tout seul nous laisse incertains sur le chemin qu'il a suivi; un pécheur converti par sa mère semble avoir passé par notre cœur avant de purifier le sien : partout où se rencontrent un jeune

<sup>1</sup> Voir, sur l'*Histoire de sainte Chantal*, le tome I<sup>er</sup> des *Nouveaux samedis*.

homme égaré plutôt que perdu, faible plutôt que dépravé, malade plutôt qu'incurable, et, près de là, une âme en peine qui demande grâce pour elle et pour lui, ils ont, celui-ci et celle-là, pour patronne et pour patron sainte Monique et saint Augustin. Entre les perfections de sainte Monique et nos mères, la différence n'est que du plus au moins; entre les fautes de saint Augustin et les nôtres, la différence n'est que du moins au plus.

Interrogez la frivolité mondaine sur cette histoire, que nous devrions connaître à fond dès notre première jeunesse. On vous répondra que saint Augustin fut un grand coupable, ou, comme disait le dix-septième siècle, un *libertin* ramené à Dieu par sainte Monique : on n'en sait pas davantage. On ajoute qu'il a écrit ses *Confessions*, et, ce mot rappelant aux lecteurs bien des souvenirs plus profanes, peu s'en faut qu'on ne se figure l'immortel Père de l'Eglise comme le précurseur de ces *pénitents*, si expansifs ou si habiles dans le récit de leurs désordres, que le chagrin de les avoir commis semble balancé pour eux par le plaisir de les raconter. Le cœur humain, lorsqu'il s'agit de s'humilier, a de telles subtilités, que certaines humilités sont proches voisines de l'orgueil et que certains aveux font encore l'effet de vanteries. Avec saint Augustin, rien de pareil. Il s'est si franchement et si éloquemment accusé, son repentir a trouvé des accents si profonds et si énergiques, l'état de son âme, alors qu'elle flottait dans le vide, lui a inspiré des jugements si impitoyables contre lui-même, qu'on est tenté de le prendre au mot et de mesurer ses fautes d'après la dou-

leur qu'il en ressent. Le fait est que la religion et la morale, malgré leurs sévérités légitimes, doivent nous permettre de plaider, contre ce coupable qui se fait son propre accusateur, les circonstances atténuantes. Un homme d'esprit, après avoir lu le livre de M. Bougaud, nous disait qu'avec les vices de saint Augustin on ferait les vertus de beaucoup de gens du monde. Ces vices se bornèrent, ou à peu près, à une liaison de quinze ans avec une jeune fille dont le nom, grâce à une discrétion qui a rencontré peu d'imitateurs, nous est resté inconnu, que des raisons non moins ignorées l'empêchèrent d'épouser, mais qui devait être digne de lui, si on en juge par cette fidélité même, par l'attachement d'un tel cœur, par les déchirements de la rupture et par la résolution suprême de cette pécheresse, qui, ne pouvant plus être aimée d'Augustin, se retira dans un cloître et ne voulut aimer que Dieu. Le roman de la vie et le roman des livres, si l'on osait évoquer, à propos d'un saint, ces images inquiétantes, ne nous ont pas accoutumés à des criminels si innocents. Les esprits troublés et superbes qui gardent encore un reste de foi, et qui nous disent : Je m'égare comme Augustin, je me convertirai comme lui, auraient, on le voit, à en rabattre. Il est probable qu'ils n'écriront jamais la *Cité de Dieu* ; mais il est sûr qu'ils auraient d'autres confessions à écrire.

L'épouse, chez sainte Monique, eut à préluder, par de cruelles épreuves et des perfections préventives, aux afflictions et aux joies maternelles. On serait étonné d'apprendre que, vers cette seconde moitié du quatrième

siècle de l'ère chrétienne, les pays où avait passé le souffle de l'Évangile comptaient encore tant de païens, si l'on ne savait que le paganisme ne meurt pas, qu'il renaît sans cesse sous des formes inépuisables et qu'il a dans le cœur de l'homme un autel plus solide que ceux d'Apollon ou de Jupiter. Patrice, le mari de Monique, était païen, et l'on se demande, avec M. Bougaud, comment une jeune fille si pieuse et si pure avait pu être donnée par ses parents à un homme de vingt-quatre ans plus âgé qu'elle, fort peu riche, de mœurs suspectes, d'un caractère violent, et dont la religion ou l'irrégion paraît avoir été le moindre défaut. Citons un passage de Tertullien, qui nous montre un coin de la société d'alors : « Comment « une femme chrétienne pourra-t-elle servir Dieu, ayant « à ses côtés un homme qui ne l'adore pas ! S'il faut aller « à l'église, il lui donnera rendez vous aux bains plus tôt « que de coutume ; s'il faut jeûner, il commandera un « festin pour le même jour ; s'il faut sortir, jamais les « serviteurs n'auront été plus occupés !... S'il faut donner « quelque chose aux étrangers et aux voyageurs, le gre- « nier, la cave, tout sera fermé. »

Ce léger croquis des taquineries du mari païen au quatrième siècle fera peut-être sourire les Patrice contemporains. Aujourd'hui, les femmes pieuses, mariées à des indifférents, n'ont pas de ces embarras. Généralement, elles s'arrangent pour aller au bain toutes seules, régler le jour de leurs invitations à dîner, gouverner elles-mêmes leurs serviteurs et tenir les clefs du grenier et de la cave. Mais à cette époque barbare, dans cette Afrique

qui avait tant de peine à accepter la douceur évangélique, l'autorité maritale était sans limites et s'affirmait avec une rudesse incroyable. Souvent les jeunes femmes, amies de Monique, le visage ensanglanté ou couvert de meurtrissures, venaient se plaindre à elle d'avoir été battues par leurs maris. — « Prenez-vous-en à votre langue ! » leur disait-elle : mémorable leçon ! résignation digne d'une sainte ! Croire qu'il suffit qu'une femme soit bavarde, pour que son mari ait le droit d'être brutal ! Etrange société, où l'on fait remarquer, comme un triomphe des vertus de Monique, comme un *bon point* en faveur de Patrice, qu'il ne l'a jamais battue !

Sérieusement, c'est au milieu des difficultés et des tristesses de cette union, c'est en subjuguant peu à peu, à force de piété douce et persuasive, sa belle-mère, son mari et son entourage, que Monique s'initia à une vie d'immolation et de sacrifice, où son âme s'offrit sans cesse pour le salut d'autres âmes. Elle souffrit plus, elle lutta plus péniblement dans cette première phase pour sauvegarder sa pudeur et sa dignité morale, faire entrer quelques gorgées d'air pur dans la conscience grossièrement corrompue de Patrice, supporter ses violences, atténuer le scandale de ses infidélités, le rapprocher du christianisme, du baptême, de l'église, et finalement l'amener à mourir chrétien, qu'elle ne devait souffrir et lutter plus tard dans sa longue veillée maternelle auprès de l'âme malade d'Augustin. Là du moins elle n'avait plus à faire un premier effort sur elle-même pour imposer à un devoir la vivacité d'un sentiment : il lui suffi-

sait, pour remplir sa mission et l'élever jusqu'au dévouement le plus sublime, de suivre le plus doux penchant de son cœur. Il y avait à son insu, jusque dans ses angoisses, cette joie mystérieuse dont les mères ont le secret, quand le fils qui afflige leur foi flatte leur orgueil. Avant de recueillir sa suprême récompense, sa tendresse avait déjà des indemnités. Sans se l'avouer, elle était fière de ce cruel enfant qui la désolait. Elle pressentait son génie à travers ses erreurs, et, au moment même où ces erreurs se révélaient à la fois dans la pensée d'Augustin et dans sa conduite, bien des points de contact subsistaient ; Monique gardait son empire sur ce *fils de tant de larmes* ; elle lisait dans son cœur comme dans un livre dont elle aurait elle-même écrit les premières pages. Si elle l'exilait de sa présence pour le punir d'avoir oublié ses leçons et trahi ses prières, il se soumettait à son arrêt avec une docilité filiale que la supériorité de son esprit et l'ardeur de ses passions rendaient plus touchante. Ces rigueurs insolites ne tardaient pas à s'adoucir ; le cher coupable revenait, et, quoique la foi et le doute puissent difficilement s'entendre, Augustin et Monique s'entendaient encore ; ils goûtaient dans cette alternative de dissidences et de tendresses une souffrance bénie qu'ils n'auraient pas échangée contre les plus vifs plaisirs : tant était puissante leur habitude de vivre d'une même vie intellectuelle et morale ! tant le lien-primitif avait de peine à se briser ou même à se détendre !

Cette situation dura quinze ans ; et, si le plus grand des historiens de Rome a pu écrire le *quindecim annos*,

*grande mortalis xvi spatium*, que furent ces quinze ans pour Monique, à qui chaque journée amenait un chagrin, une espérance, une lueur, un mécompte, et pour qui la marche du temps était tour à tour trop rapide ou trop lente, suivant qu'elle l'accusait de ne pas convertir assez vite l'âme d'Augustin ou qu'elle craignait de voir son fils arriver à la mort avant d'être éclairé du rayon d'en haut ? Prières, pleurs, mains tendues vers le ciel, fervents appels à d'illustres vétérans de la persécution et du sanctuaire, incertitudes, symptômes de mieux, rechutes vers le pire, ombre graduellement dissipée par une mystique aurore, aurore illuminée par un jour radieux, conversion dépassant d'un coup d'aile les vœux les plus hardis et les plus belles espérances, le pêcheur changé en catéchumène, le catéchumène refusant de se contenter des vertus ordinaires et promettant à Monique mourante, à l'Eglise immortelle, un prêtre, un évêque, un docteur, un saint, voilà le tableau qui se déroule dans l'œuvre de M. Bougaud, sans que l'intérêt languisse un moment ; car c'est le malheur des ouvrages où la réalité domine, de se ressembler toujours en essayant de varier sans cesse ; c'est le privilège des œuvres où règne l'âme, de ne se répéter jamais en un sujet toujours le même.

Ceux qui auraient envie de regarder le retour à la foi comme une abdication de l'intelligence et de la raison, feront bien de lire le beau chapitre qui nous montre Augustin éloigné du christianisme par des passions qui n'ont rien de commun avec le développement des facultés de l'esprit, puis rapproché de la vérité par l'examen des

systèmes, par la lecture attentive de ces testaments de la sagesse antique, où éclate le pressentiment de la révélation divine. Détail remarquable ! Platon et Cicéron furent les premiers catéchistes de saint Augustin. Le trouble, l'alliage, les miasmes qu'avait apportés dans son âme le manichéisme, espèce de compromis bizarre entre les idolâtries orientales et la divinité du Christ, se dissipèrent au contact de cette philosophie, qui fut, elle aussi, prophétique à sa manière, et qui, par ses aspirations en même temps que par son impuissance, démontrait la nécessité d'une lumière plus décisive et d'une vérité plus absolue. L'*Hortensius* et le *Phédon* le conduisent à saint Paul ; ils lui font presque autant de bien que Manès lui a fait de mal. Pour un génie tel que le sien, entouré, sinon atteint de toutes les subtilités de son pays et de son temps, à cette heure critique, où l'Église à peine instituée soutenait déjà contre l'hérésie cette guerre de coups d'épingles, plus dangereuse que les échafauds et les tortures, la vérité relative et insuffisante de Cicéron, de Socrate et de Platon, était meilleure que l'hérésie parée d'un semblant de christianisme. Celle-ci, en emportant un lambeau de la vérité acquise, faisait croire que cette vérité n'était pas inaltérable. Celle-là, en essayant une esquisse de la vérité espérée, laissait deviner que cette vérité ne resterait pas toujours incomplète. La première était une aube, la seconde un nuage : la première était un hommage rendu à ce qui allait venir ; la seconde une atteinte portée à ce qui était venu.

Lorsque arrive enfin pour Monique le grand jour où la



conversion. d'Augustin exauce ses prières et sèche ses larmes, M. Bougaud nous fait, dans de bien belles pages, assister à cette résurrection d'une grande âme, et convoque autour de l'éloquent catéchumène ceux qui tiennent à toutes les fibres de son cœur par les liens du sang ou de l'amitié. C'est Adéodat, le fils de sa faute, dont l'angélique innocence semble avoir sanctifié d'avance le repentir paternel. C'est Navigius, son frère, nature délicate et malade, sensitive chrétienne, Navigius, resté paisible et pur au milieu des orages qui avaient égaré Augustin, et, par cela même qu'il n'inspira pas à sa mère un moment d'inquiétude, passant presque inaperçu dans sa tendresse et dans sa vie. Puis les amis, Alype, Trigetius, Licentius, ceux qui, cédant autrefois à l'ascendant de son génie, avaient partagé ses erreurs et qu'il attirait maintenant dans le cercle lumineux dont il devenait le centre : blanches étoiles gravitant autour de cet astre, dans le ciel lavé par les pleurs de Monique ! M. Bougaud a peint en maître cette *villa* de Cāssiacum, où les beautés du paysage, les grandeurs de l'horizon, les lointains encadrés en de hautes montagnes, répondaient aux célestes nostalgies de ces esprits d'élite et traduisaient à leurs regards cet infini dont ils avaient soif. C'est là que commencèrent, entre Augustin et le groupe qui ne vivait plus que de sa parole, des entretiens, des conférences qu'on pourrait appeler le baptême de Platon, et qui, développés plus tard, appliqués à la vie pratique, soumis à une règle précise, donnèrent naissance à une foule d'ordres religieux. A présent, trans-

portez la scène à Ostie, au bord de la mer, dernière étape de Monique avant de monter à Dieu; éloignez pour un instant tout ce qui n'est pas le fils et la mère; que ces deux figures, l'une rayonnante de foi, l'autre déjà baignée dans l'extase, se détachent sur un fond d'azur, celle-ci tenant encore à la terre où sa mission n'est pas finie, celle-là plus près du ciel où l'attend sa récompense; vous aurez le tableau de Scheffer.

En retraçant ces merveilles de la maternité chrétienne, M. Bougaud ne pouvait éviter un rapprochement entre l'époque de saint Augustin et la nôtre, entre les épreuves de Monique et celles que traversent, de nos jours, bien des mères condamnées à voir leurs fils atteints de la *mal'aria* du siècle. C'est, en effet, nous l'avons dit, par ces traits de ressemblance, que l'*Histoire de sainte Monique*, en dehors même des beautés du livre et du talent de l'historien, parle familièrement à nos âmes et éveille en nous un monde de pensées. Mais est-il bien vrai que le saint patronage, l'inspiration de Monique, soient plus particulièrement recommandés à notre temps par la détresse où nous jettent l'affaiblissement de la foi, l'accroissement des désordres? Nous nous permettrons d'être ici plus optimiste que M. Bougaud, ou plutôt, hélas! de faire participer d'autres époques au sentiment d'appréhension et de tristesse que la nôtre lui inspire. Sans remonter au delà de trois siècles, quel moment aurait-il choisi pour croire moins nécessaire et moins urgente l'intervention d'une pieuse mère priant pour des fils égarés? Est-ce la Renaissance? est-ce le règne des

Valois? est-ce le splendide trompe-l'œil qui, sous la majesté d'apparat du grand siècle, déguisait tant de monstrueux démentis infligés au véritable esprit évangélique? est-ce la Régence? est-ce le temps de Louis XV et du roi Voltaire? est-ce le commencement de notre siècle? Non. La corruption des cœurs, l'incertitude des intelligences ne datent pas d'hier et ne finiront pas demain; maintenant, comme à toutes les époques, on peut dire : heureux les fils rachetés, purifiés, sauvés par la piété de leurs mères! — M. Bougaud nous permettra d'ajouter : heureuses les générations qui peuvent opposer aux mauvais livres et aux mauvais exemples des modèles de talent et de vertu prodigués par l'épiscopat et le sacerdoce, de nobles et beaux ouvrages écrits par des prêtres éloquents!

---

M. CALEMARD DE LAFAYETTE<sup>1</sup>

Avril 1866.

S'il y avait des *primes d'honneur* en littérature, j'en demanderais une, et des meilleures, pour le livre de M. Calemard de Lafayette; ou plutôt je croirais m'accommoder encore mieux à la pensée de l'honorable écrivain en demandant que son ouvrage, publié à des milliers d'exemplaires, adopté par des patronages collectifs, fût répandu à profusion et popularisé partout où se trouvent des agriculteurs qui savent lire et des lecteurs qui gémissent de l'abandon ou de la détresse de nos communes rurales. Un volume tel que *la Prime d'honneur* peut être cent fois plus utile que nos œuvres de polémique qui ne prêchent que des convertis ou ne convertissent personne. En admettant même qu'il nous soit possible de vaincre quelques préjugés, de réformer quel-

<sup>1</sup> La *Prime d'honneur*.

ques erreurs, d'exercer quelque influence, que d'alliage dans notre or et que de revers ont nos médailles ! Comment éviter de troubler les imaginations par la vivacité de nos preuves, d'inquiéter les consciences par la turbulence de nos querelles, de donner raison à nos adversaires par nos entraînements de partis ? Ici, au contraire, sur le terrain où s'est placé M. Calemard de Lafayette, tout est salubre, balsamique, fortifiant, bienfaisant pour l'âme et pour le corps. On s'apaise en lisant ces pages ; on y aspire, non pas une odeur de librairie, mais cette vague senteur agreste, bien connue de tous ceux qui ont habité la campagne et qui l'aiment. Sans le moindre charlatanisme d'artiste, par ce seul effet de persuasion communicative qui ne manque jamais aux convictions vraies et aux sentiments sincères, ce roman éveille en nous tout un monde d'images et de souvenirs dont nous n'avons pas à redouter l'innocent prestige. Il nous fait connaître ce que George Sand a appelé *l'ivresse des champs*, avec cette différence que toutes les ivresses sont dangereuses, même celle-là, et que, dans la *Prime d'honneur*, on travaille trop bien pour se griser. Ce n'est plus la poétique somnolence des facultés actives au profit d'une rêverie solitaire ou d'un individualisme superbe ; ce n'est plus l'orgueilleuse ou malade contemplation du *moi*, qui se cherche encore dans les aspects de la nature, qui s'y absorbe et y absorbe avec lui l'idée du devoir et de Dieu ; c'est le sérieux attrait d'une tâche à remplir, la secrète joie d'une tâche bien remplie, secondés et relevés par tous les charmes de la vie rustique.

O le bon livre ! A mesure qu'on avance dans cette lecture, il semble que le ciel bas et humide de Paris se replie comme un rideau de décor. On n'a plus devant soi cet affreux mélange de bâtisses à demi construites, à demi démolies, ces tuyaux de cheminée, ces maisons alignées, froides, roides, symétriques, qui font regretter la tente de l'Arabe, la hutte du Lapon et le *wigwam* du sauvage. On redevient jeune, presque enfant, et voilà l'enchanteresse, la berceuse du matin de la vie, qui reprend son doux empire. L'étable s'ouvre ; l'on voit sortir le vieux pâtre, escorté du fidèle chien qui sait le compte du troupeau et sera sans pitié pour les brebis en maraude. Un violier sauvage fleurit sur la margelle du puits où s'abattent des pigeons au cou moiré, au bec rose, à l'aile caressante. Un gros chat, dormeur éveillé, guette les moineaux pillards qui se poursuivent à travers les sureaux, se cachent dans les touffes de houblon ou viennent becqueter les raisins verts de la treille. Une rigole creusée dans le tronc d'un saule s'égoutte sur un tapis de cresson, au bord d'une mare peuplée de canards inconnus aux journalistes. Un mendiant familier s'arrête à la porte, frappe de son bâton sur la dalle et tend à la fermière une main vide qu'il retire pleine. Plus loin, la scène s'agrandit, la ferme devient paysage. Derrière la haie d'aubépines, des bœufs piétinent l'herbe humide et regardent les passants sans se déranger de leur rêve. La prairie s'étend en pentes douces jusqu'à la lisière du bois : un chariot, entouré de faneuses, se détache sur un fond clair. Le ciel, un ciel de mai fouetté de petits

nuages blancs, sourit à cette idylle laborieuse qui vit de rayons et de rosée. Songe délicieux où nous plongeant les œuvres sincèrement éprises de la campagne, de ses travaux et de ses joies ! Vraiment M. Calemard de Lafayette n'a qu'une chose à craindre ; c'est que son critique n'éprouve une impression analogue à celle que ressentent les soldats suisses en écoutant le *Ranz des vaches*, et n'interrompe l'hommage qu'il essaye de lui rendre pour aller se rouler dans un tas de foin.

Et ne croyez pas que, dans le *Prime d'honneur*, le didactique fasse un tort considérable à l'œuvre d'art. Non ; ainsi que l'a remarqué M. Sainte-Beuve dans son excellente étude sur le *Poème des Champs*<sup>1</sup>, avant d'être agriculteur, M. Calemard de Lafayette était mêlé au mouvement littéraire des premières années du règne de Louis-Philippe. Il a été, il est resté artiste et poète ; car ces vocations-là, quand elles sont de bon aloi, n'abdiquent jamais ; elle se transforment, elles s'accommodent à un nouveau geure d'existence, comme une liqueur précieuse qui se transvase d'un flacon dans un autre. Or prétendre que des facultés poétiques perdent de leur intensité ou de leur saveur en passant de Paris à la campagne et des préoccupations de l'*homme de lettres* à la vie du *gentleman farmer*, c'est exactement comme si on disait que des poumons délicats s'arrangent moins bien d'un air libre et pur que d'une atmosphère

<sup>1</sup> Voir le tome II des *Nouveaux lundis*.

échauffée, viciée, artificielle. En commençant par la poésie et l'art, en finissant par les travaux agricoles sans renoncer à y cueillir à côté du blé et du seigle les fleurs qu'Hésiode et Virgile ont semées et qu'un vrai poète y retrouvera toujours, l'auteur du *Poème des champs* et de la *Prime d'honneur* a suivi la marche la plus naturelle et la meilleure; vérité qui pourrait, au besoin, être attestée par ceux à qui les hasards de la vie ont imposé la marche contraire.

Le jeune homme qui, né avec une aptitude ou un goût très-vif pour la littérature, s'éloigne de Paris immédiatement après le collège et livre les années suivantes, les plus belles, à la campagne, à la province, ne peut revenir plus tard à son premier rêve sans inconvénient et sans péril. Il a fait comme ces adolescents prodigues qui dépensent leurs millions en pure perte, et qui, lorsque arrive le moment où leur fortune pourrait les aider à de grandes choses, sont réduits à vivre de leurs restes. Il n'y a qu'un temps, une saison pour ces enthousiasmes, ces ardeurs, ces vivacités d'imagination, qui, si elles ne sont pas encore le talent, y préludent et nous empêchent de nous refroidir avant que le talent soit venu. Si elles s'exercent dans un cadre qui les met trop à l'étroit, il en résulte un défaut de proportion et d'accord entre ces facultés qui s'agitent dans le vide ou éclatent à faux et cet idéal qui se défigure dans l'éloignement. L'esprit, tourmenté par cette perpétuelle dissonance, se trouve sans cesse en deçà ou au delà du vrai. Il chante à contre-mesure; il passe d'une exaltation sans frein à une pros-



tration sans cause; il a tour à tour des illusions de pensionnaire et des désespoirs d'exilé.

Ce n'est pas tout; les années s'écoulent; le conscrit retardataire rentre dans l'armée des lettres à l'âge où il devrait avoir déjà un grade et des chevrons. Alors se manifestent d'autres disparates et de nouveaux contre-sens. Son acte de naissance a trente-cinq ans, sa passion littéraire en a vingt. Sa littérature est imberbe, tandis que ses cheveux grisonnent. Rendu à ce qu'il appelle sa vocation véritable, il s'y jette en affamé; il y apporte tout un arriéré de curiosité à satisfaire, un désir violent de s'initier, d'être du métier, de lier connaissance avec les hommes dont il a admiré les œuvres, de savoir le fin mot d'une foule de détails épisodiques ou personnels qui ont pénétré jadis jusqu'à sa retraite par vagues rumeurs et par bouffées. Qu'il rencontre un indiscret, un bavard trop bien renseigné, qui lui ouvre une porte du côté des coulisses, lui montre les dessous de cartes et soulève à ses yeux les draperies qui cachent les pieds d'argile, c'en est fait! Notre homme a la fièvre; sa vieille ignorance devient une science indigeste et de trop fraîche date: il étoufferait s'il n'apprenait à ses amis et au public qu'il n'est plus dupe, qu'il en sait désormais autant que tout le monde et que ce n'est plus à lui qu'il faut en faire accroire touchant les belles maximes et les beaux sentiments étalés dans les beaux livres. Ce qu'il admirait avec sa naïveté de province, il le juge avec sa sévérité provinciale. Tout ce qui l'éblouissait, le scandalise, et comme il n'a pas reçu de la nécessité parisienne des

leçons de prudence, de savoir-vivre et de sourdine, ce vieux désabusé se change en enfant terrible ; cet innocent déchainé devient pour autrui et surtout pour lui-même, le plus périlleux des *cancaniers*.

L'esquisse serait trop incomplète, si nous n'ajoutions un dernier trait : quoi qu'on fasse, si enclin que l'on soit à préférer l'idéal au positif et les plaisirs de l'esprit au souci des affaires, la vie n'en suit pas moins son cours et nous fait des conditions qu'il faut subir. Cette liberté d'imagination que la jeunesse possède ou qu'on lui permet de se créer, il est rare que l'âge mûr puisse la conserver de bonne grâce et sans être accusé d'obstination puérile. Il vient un moment où l'on est envahi, bon gré mal gré, par toutes ces réalités plus ou moins compliquées qui mettent un chiffre à la place d'un rêve et une feuille de papier timbré entre deux pages de manuscrit. Jeune, on pourrait les négliger et passer outre en gardant pour soi les rieurs : vieilli, on serait traité de fou et de maniaque. Or, demander fécondité et fraîcheur à une intelligence ainsi harcelée, tirée en sens contraire, alourdie de vulgaires tracas, forcée de se dédoubler constamment pour subvenir à deux emplois opposés, c'est s'attendre à trouver des fleurs et des fruits sur un arbre assailli tour à tour par les gelées d'avril et les bourrasques d'octobre. Vous le voyez, M. Calemard de Lafayette a de toutes façons choisi la meilleure part, et je n'en voudrais pour preuves que ces ouvrages si remarquables, si sympathiques, *le Poème des Champs* et *la Prime d'honneur*, où ces deux puissances, l'agriculture et l'art, rapprochées

avec cette franchise qui est la plus facile des diplomaties, signent leur traité d'alliance, non plus dans un palais académique, mais sous un chêne et sur un sillon.

Dois-je analyser la *Prime d'honneur*? Quelques lignes du moins me suffiront pour en donner une idée. La ferme ou le manoir de Saint-Bertin, situé dans un de nos départements du centre, est en pleine décadence. Le maître du logis, Marc-Antoine Valady, est trop vieux pour travailler; de ses deux fils, l'aîné, Fabien, enivré de latin, d'ambition, de vanité, de fausse science, est allé à Paris chercher fortune; l'autre, Armand, retenu dans les limbes d'une éducation à peine ébauchée, passant pour stupide, honteux de sa prétendue bêtise, timide, triste et sauvage, s'étourdit en exterminant tout le gibier du pays. Le vieux Marc-Antoine a eu un frère, qui, après une belle carrière militaire, est mort prématurément, laissant une fille, Hermance, destinée au brillant Fabien et élevée, en attendant, dans un des meilleurs couvents de Paris. Hélas! tandis que le vieillard est condamné par l'âge et les rhumatismes à ne plus cultiver la Grand-Ferme que par ouï-dire, pendant que Fabien joue à la Bourse et qu'Armand tue des lièvres, l'exploitation, livrée à des mains mercenaires que personne ne dirige, arrive à un tel désarroi, que bientôt les laboureurs seront remplacés par les huissiers, qu'il y aura encore des perdrix à la broche, mais plus de pain dans la huche. Pour comble de malheur, Fabien le *parisiané* tombe entre les griffes gantées d'un faux ami, d'un compatriote perfide, Oscar Mangefer, lequel, fils d'un usurier enrichi dans le voisinage de la

Grand-Ferme, convoite de longue main ce manoir qui doit l'aider à prendre une physionomie seigneuriale et à préparer sa candidature de conseiller général ou de député.

Oscar aplanit pour Fabien le sentier par où des millions chimériques mènent leurs dupes à la ruine, au déshonneur et au suicide. Un soir, le vieux fermier, déjà criblé de dettes et accablé du sentiment de son impuissance, reçoit une missive foudroyante, d'où il résulte que Fabien, après avoir dévoré son argent, celui de son père et le capital qui appartient à sa cousine Hermance, n'a pu échapper à une *exécution* ignominieuse qu'en se plongeant, volontaire anonyme, dans les rangs de notre armée d'Italie, et en allant se faire tuer à Solférino. Le vieillard n'est pas de force à supporter ce coup terrible. Le voilà frappé de paralysie; voilà Hermance obligée de quitter son couvent, Fabien mort, les terres en friche tapissées de mauvaises herbes, les loups-cerviers en campagne, et, en perspective, le bel Oscar décidé à devenir propriétaire du manoir de Saint-Bertin et peut-être à épouser Hermance.

Heureusement l'excès du mal peut produire un bien. Cette catastrophe, qui a paralysé le vieillard, réveille en sursaut le jeune homme. Son activité engourdie, son intelligence assoupie, se raniment sous le coup de tonnerre. C'est alors qu'achève de se dessiner le personnage le plus curieux et le plus intéressant du récit, Peau-de-Bique le vieux pâtre, une figure qui mériterait d'être peinte par Jules Breton dans un paysage de Daubigny; un Bas-de-

Cuir réduit aux proportions de l'agriculture française et aux horizons de l'Auvergne ou de la Limagne; aussi méfiant, aussi rancuneux contre les empiètements de l'agiotage, des beaux messieurs de la grande ville et du clinquant parisien, que le héros de Cooper contre les conquêtes de la civilisation sur la nature sauvage. Cette création fait le plus grand honneur à M. Calernard de Lafayette. Son bon sens pratique le mettant à l'abri des exagérations, il s'arrête toujours au moment où Peau-de-Bique risquerait de tomber dans la fantaisie ou l'emphase. On rencontre dans les romans de George Sand des personnages du même genre, grands diseurs de proverbes, en commerce intime avec les forces mystérieuses du ciel et de la terre, philosophes à la belle étoile, qui possèdent à fond et traduisent à leur manière les superstitions populaires, non sans mêler à leurs croyances naïves une velléité de déclamation socialiste et un grain de scepticisme moderne. Peau-de-Bique diffère de ces types de convention en ce qu'il agit au lieu de discourir, et s'en tient à la lettre de son rôle, qui consiste simplement à enseigner ce qu'il sait et à savoir ce qu'il a pratiqué. Point de métaphysique, pas plus de routine qu'il n'en faut pour éviter les innovations dangereuses, l'application permanente des connaissances acquises pendant soixante ans de travail, le calcul des probabilités se renouvelant à chaque saison, s'exerçant sur chaque sorte de terrain et de culture, un dévouement sans bornes justifié par les bontés de Marc-Antoine et de sa femme : voilà ce que Peau-de-Bique met au service de la Grand-Ferme, où il

est né, et d'Armand Valady, dont il a secoué la torpeur. Tous deux, le maître et l'élève, se hâtent de réparer le temps perdu, et, afin de surexciter le bon vouloir d'Armand par la difficulté même de l'entreprise, son Mentor lui montre dans le lointain, à cinq années de distance, la plus belle des récompenses pour l'agriculteur laborieux et habile, la prime d'honneur! Oui, cette terre si mal tenue, si décriée, devant laquelle les connaisseurs passent en gémissant ou en haussant les épaules, où croupit l'eau stagnante, où l'on ne récolte plus que de l'ivraie et du papier timbré, il faut que, par la toute-puissance du travail, elle se métamorphose en cinq ans, au point de réunir les suffrages des meilleurs juges et d'être proposée pour modèle à tous les agriculteurs du pays!

La lutte commence, ou plutôt trois luttes qui se combinent sans encombre et concourent à l'intérêt du récit. Qui sera vainqueur, de ce travail intelligent ou de ce terrain rebelle? qui l'emportera, de Peau-de-Bique ou d'Oscar Mangefer, lequel, en attendant qu'il règne à la Grand-Ferme, fait de l'agriculture à grandes guides et songe, lui aussi, à la prime d'honneur? Enfin, qui triomphera dans le cœur de l'aimable Hermance, prévenue d'abord en faveur de l'élégant Parisien et injuste pour son cousin Armand? M. Calemard de Lafayette a fort bien réussi à fondre ces divers éléments qui pouvaient sembler réfractaires; il nous intéresse également aux transformations de ce sol longtemps négligé et aux nuances délicates de cette âme virginale qui passe de

l'antipathie au doute et du doute à la tendresse. Le didactique et le romanesque s'unissent; chaque amélioration de la Grand-Ferme rapproche Armand de sa cousine : il ne peut l'épouser que s'il sauve cette propriété dont elle a le droit de réclamer une part, et il ne peut se faire aimer que si le chasseur ignorant et sauvage des premiers chapitres se révèle sous son vrai jour : bon, dévoué, travailleur infatigable, très-amoureux et assez spirituel pour être un excellent mari. Comment toutes ces difficultés s'aplanissent l'une après l'autre, comment ces heureux changements se réalisent, comment la Grand-Ferme obtient la Prime d'honneur et comment le bel Oscar en est pour ses frais d'agriculture transcendante et d'hypocrisie sentimentale, c'est ce que vous diront les dernières pages de ce livre dont je ne saurais assez louer les qualités solides et charmantes; leçons profitables, bons conseils, honnêtes amours, agrestes parfums, tableaux où la justesse des tons et l'effet pittoresque révèlent l'artiste secondé plutôt que gêné par les travaux de la campagne. J'ai nommé Jules Breton et Daubigny; ne seraient-ils pas tentés par les lignes suivantes : « Je le vois (Peau-de-Bique); c'est le soir; le soleil vient de s'engloutir au fond des horizons embrasés. L'ombre des grands sapins s'allonge et gagne au loin dans la plaine. Adossé contre le tronc moussu d'un chêne, le vieillard, depuis longtemps rêveur, éveille son chien, se met en marche, et pousse de la voix et du chien ses moutons. Sa haute stature se dessine en noir sur le fond vague du fourré, déjà envahi par la brume.

Il chemine lent et pensif derrière ses bêtes rassasiées dont la longue file se déroule inégale à travers les replis du sentier. »

Itapprochez de ce tableau si vrai les belles pages descriptives du *Poème des Champs* : vous vous représenterez, dans toute sa sincérité et dans toute sa grâce, le talent de M. Calémard de Lafayette; poète ce matin, romancier ce soir, présidant demain un comice agricole, toujours égal à ses attributions diverses; trop avisé pour croire qu'il déroge en s'occupant de détails rustiques; se gardant bien d'exaspérer sa poésie contre son agriculture ou de mettre son agriculture en méfiance contre sa poésie; les forçant de s'entr'aider assez franchement pour faire de l'une un conseil et de l'autre un charme. Au point de vue littéraire, la *Prime d'honneur* n'est pas inférieure à la moyenne de nos bons romans. A un point de vue plus sérieux, j'allais dire plus triste, que de réflexions suggère ce volume! J'y touche en finissant et sans oublier que la critique ne doit pas empiéter sur l'enquête agricole. Quand on songe au mouvement de plus en plus effrayant qui dépeuple nos villages, discrédite les travaux des champs, accroît la cherté de la main-d'œuvre aux dépens de la valeur du sol et de ses produits, pousse dans les grands centres une population d'ouvriers désormais perdus pour le sillon et la herse, on se dit : Des livres tels que celui de M. Calémard de Lafayette soulèvent une tout autre question que celle de savoir si Hermance épousera Armand ou Oscar; c'est le *to be or not to be* de la société moderne; savoir si, malgré le bon



sens, l'évidence, le péril urgent, les calamités imminentes, nous voulons que nos campagnes périssent d'inanition et que nos grandes villes meurent d'apoplexie.

---

M. ERNEST RENAN<sup>1</sup>

Mai 1866.

## I

Il y a, pour les adversaires de M. Renan et de son livre, trois manières d'en parler : la fantaisie railleuse, la discussion théologique, l'impression sincère. Je m'arrête à cette troisième manière ; la première est trop gaie pour moi, la seconde trop savante.

Cette impression, je voudrais la rendre visible à l'aide d'une image : me voilà lisant ce volume des *Apôtres* ; mon intelligence est à la fois un ressort intérieur et un regard : un ressort, car son activité se continue jusque dans cette œuvre passive qui consiste à subir la pensée d'un autre ; un regard, car elle suit ou s'efforce de suivre tout ensemble l'idée de l'auteur et la mienne sur un fond plus ou moins lumineux, où ces deux idées se combinent

<sup>1</sup> *Les Apôtres.*

si l'auteur me persuade, se combattent si je refuse de le croire.

Eh bien, lorsque j'ai lu cent pages, deux cents pages de M. Renan, voici l'effet qu'il produit sur moi : le ressort se détend, le regard se trouble. Ce que je mêlais de mes facultés actives à ce travail d'assimilation que suppose toute lecture consciencieuse, s'amoindrit peu à peu et s'efface dans une sorte d'engourdissement bizarre. Au lieu de la brusque commotion que fait éprouver le contact de la torpille, c'est ici une insinuation caressante, à demi féminine, à demi serpentine, qui ne procède pas par secousses ou par soubresauts, mais par gradations insensibles : elle effleure avant de toucher ; elle touche avant de pénétrer, elle pénètre avant d'enlacer ; sous ses légères atteintes, au milieu de ses replis dont la molle tiédeur n'est pas sans charme, la force de volonté et de résistance s'énerve : pour employer une locution vulgaire, *on ne sait plus où l'on en est* ; ou, pour parler le langage de l'opéra et du drame, on se demande si l'on rêve ou si l'on veille. Afin de mieux profiter de cette langueur somnolente, M. Renan se garde bien de briser les vases saints : le bruit nous réveillerait et les éclats nous sauteraient au visage ; il s'incline, les manie d'un doigt respectueux et y remplace adroitement par un poison doux et subtil la liqueur consacrée.

En même temps s'obscurcit et *s'embrume* ce fond lumineux que j'indiquais tout à l'heure et sur lequel se fixe l'œil intérieur. On dirait un vaste brouillard, un immense voile de mousseline ou les frottements réitérés d'une

estompe. Les contours perdent leur précision, les personnages leur taille, les physionomies leur expression, les figures leur caractère, les dates leur sens, les noms leur valeur ; tout s'entremêle dans une sorte de ronde fantastique, comme des marionnettes sur un théâtre de Séraphin. La grandeur se rapetisse, la petitesse se rehausse, le surnaturel se naturalise, le mystère s'explique, le miracle s'émiette, le crime s'atténue, la vertu s'abaisse, la vérité ment, l'erreur dit vrai, le divin s'humanise, l'humanité se fait Dieu. Ce ne sont plus des saints, des confesseurs, des martyrs, des apôtres, des Juifs, des Grecs, des Romains, des empereurs, des bons, des méchants, des fous, des sages : ce sont des simulacres, des semblants, des fantômes, des ombres. L'histoire de ces ombres dirigées par un *peut-être* n'est plus qu'une longue conjecture, s'agitant dans le vague comme les héros qu'elle évoque, les prodiges qu'elle interprète et les événements qu'elle retrace. Le philosophe Marphurius pourrait remplacer ici Tertullien, Bossuet ou Tacite, et dire qu'il n'est pas impossible que, suivant certaine vraisemblance, d'après une tradition accréditée, on puisse supposer sans trop d'extravagance qu'il n'y a pas d'absurdité à croire que celui-ci a eu une extase, celle-là une vision, que cet autre a aperçu un spectre, qu'un quatrième a entendu une voix ; ainsi de suite. Au bout d'une heure de cet exercice gouverné par une main très-habile et où l'on cesse de se rendre compte de ses propres sensations, un accord singulier s'établit entre notre regard et les images confuses que l'on fait passer devant nous : il en est de ce

regard de l'âme comme des yeux du corps, qui, en s'accoutumant aux ténèbres ou au clair-obscur, arrivent à ne plus supporter le grand jour et à voir trouble dans la vive lumière. L'échelle de proportion qui a fait de Jésus un homme, s'adapte aux simples créatures : Tibère et Néron ont du bon ; les persécutions ne furent pas ce qu'un vain peuple pense ; la sainte Vierge est « cette femme » presque imperceptible dans l'Évangile et les origines du christianisme ; saint Paul, laid, malsain, chauve, tourmenté d'humeurs âcres et fort difficile à vivre, eût joué un bien piètre rôle sans l'intervention de Barnabé. Précurseur de Luther, il inaugure le protestantisme avant la trentième année de l'ère chrétienne ; il est suspect, j'allais dire odieux aux Apôtres restés à Jérusalem, et qui y représentent déjà la routine, *la lettre*, le dogme inflexible, l'autorité ombrageuse et immobile. C'en était fait de la religion naissante, si tel incident ne se fût produit, si tel personnage n'avait paru à point nommé, si un rêve d'halluciné, un mensonge de charlatan ou un miracle de bonne femme n'était venu en aide à l'apostolat. Le coup de foudre qui renverse Paul sur la route de Damas n'est qu'un coup de soleil et une migraine élevés à leur plus haute puissance ; la descente du Saint-Esprit se compose de courants d'air ; le don des langues est l'exagération légendaire de la multiplicité des dialectes qui se parlaient sur le bassin de la Méditerranée, etc., etc., etc.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que métamorphoses, accommodements, explications, hypothèses, atténuations, inductions et réductions, se font, comme dit la chanson,

*sans qu'on y pense*, et nous causent un sentiment de stupeur plutôt que de révolte. Il y a là un effet d'acclimatation intellectuelle que je recommande aux observateurs des innombrables phénomènes du monde idéal. Grâce à un jeu de lumière électrique dont on retrouverait peut-être les équivalents chez M. Robin ou dans les pièces inspirées par les malheurs de miss Aurore, tout ce pêle-mêle, après avoir défilé sur la mince cloison qui sépare la réalité du songe, entre dans l'esprit et s'y loge au moment où on se demande comment on a pu l'y laisser entrer. On se souvient alors de la souplesse de l'anguille, qui lui permet de glisser entre nos mains et de s'échapper dans des fentes à peine visibles; on se rappelle ces tissus d'Orient assez larges pour couvrir des épaules de reine, assez fins pour passer à travers un anneau. Est-ce un succès, un triomphe? Oui, pour un faiseur de tours, un jongleur, un magnétiseur, un endormeur, un opérateur au chloroforme; non, pour un penseur, un moraliste, un historien, un érudit, un révélateur.

Révélateur, ai-je dit? je me trompe, et qui pis est, je calomnie M. Renan; il ne prétend rien nous révéler; il ne veut déranger aucune croyance; il serait désolé d'infirmer un seul acte de foi, de troubler l'âme naïve de ces milliers de fidèles qui vont s'agenouiller à l'autel du Dieu crucifié et ressuscité. Ce qu'il accomplit, c'est une œuvre de paix, et non de controverse; un essai de conciliation et non pas une rupture. À côté de la grande Église où l'on enseigne la divinité du Christ, le miracle de sa naissance, de sa vie et de sa mort, l'inspiration divine

des apôtres, et ce miracle non moins grand d'une religion d'immolation et de sacrifice, arrivant sans moyen humain à la conquête du monde, il bâtit une petite chapelle où l'on enseignera exactement le contraire. Là, le mystérieux s'éclaircit et l'inexplicable s'explique; là Jésus-Christ n'est plus qu'un docteur suave, un moraliste exquis, un prophète charmant, celui de tous les êtres en qui s'est concentrée la part la plus forte de délégation céleste; un halluciné délicieux, à qui l'on doit dire qu'il n'a pas fait de miracles, mais qu'il a cru en faire ou qu'il a pensé que sa mission exigeait qu'il en fit. Vous, chrétien, vous vous récriez... Paix donc! ce n'est pas à vous qu'on en a: ne vous inquiétez pas de ce qui se passe à côté; continuez, mon bonhomme, à réciter votre *Credo*, et soyez certain que nous ne voulons pas en retrancher une syllabe.

Ce que nous voulons, c'est faire aimer Jésus par ceux qui le haïssent, c'est le faire bénir par ceux qui le blasphèment; c'est créer une religion d'à-peu-près et de *perchance* à ceux qui n'en ont d'aucune sorte; c'est inventer le miracle naturel, le dogme réductible, l'article de foi tamisé dans le crible de l'analyse, le prodige simple comme *bonjour*, l'incompréhensible remplacé par le vraisemblable; le tout à l'usage des voltairiens, des sceptiques, des révoltés, des mécréants, et surtout de ces hommes que notre époque a multipliés d'une manière effrayante, et qui ne vivent que pour et par la matière. Ce que nous voulons, c'est offrir à toute cette multitude un dissolvant qui soit fécond, une négation qui affirme, une démolition qui édifie: c'est la convoquer à un autel

invisible dans un temple idéal, fait d'apparitions et de vapeurs, pour l'initier, non pas précisément à une croyance, mais à une école de tendresse et de respect. Le but est digne d'une âme sincèrement religieuse, et, pour l'atteindre, nous allons prouver que Jésus a été le plus habile des dupeurs ou la plus crédule des dupes ; que la sainte Vierge n'était pas vierge, que le Dieu fait homme n'était pas Dieu ; que le monde est, depuis dix-huit siècles, enveloppé dans une immense imposture ; qu'il n'y a pas le moindre rapport entre les textes des prophètes et la venue du Messie ; que l'eau changée en vin et la multiplication des pains ne sont que deux arguments naturels en l'honneur de la sobriété des Orientaux et des chameaux ; que saint Lazare, victime d'une inhumation précipitée, a été ranimé par la joie de revoir son divin ami ; que la Résurrection est un mythe, le sépulcre vide un escamotage, l'Ascension une chimère, l'épisode des disciples d'Emmaüs un malentendu, la Pentecôte une fiction, les communications de Jésus avec ses apôtres des visions de cerveaux malades ; que Marie de Magdala, thaumaturge croisée de courtisane, a seule vu ou cru voir ; que les apôtres n'ont rien vu ; que rien de tout cela ne dépasse les effets purement physiologiques de la catalepsie ou du magnétisme ; que ces pêcheurs et ces pécheresses de Galilée seraient, de nos jours, d'excellents *sujets*, de merveilleux *médiums* pour les spirites ; que ces bizarreries diffèrent peu de la baguette de Cagliostro, du baquet de Mesmer, de l'armoire des frères Davenport et du tableau de Rosette Tamisier...



Nous allons prouver que la mission des apôtres, fausement représentée par la tradition sacerdotale et l'ingénuité populaire comme trop difficile, trop *folle* pour réussir sans intervention divine, était, au contraire, admirablement préparée; qu'on ne peut rien imaginer de plus aisé, et qu'il eût été très-extraordinaire qu'elle ne réussit pas; que ce succès, d'ailleurs, a tenu à un fil, et que ce fil a passé, non pas par les mains de la Providence, mais par celles des hommes; que de vives raisons, dirait le docteur Pancrace, expliquent surabondamment ce que la superstition s'est efforcée d'obscurcir; qu'étant donnés l'état de la société d'alors, les institutions du monde romain, les vertus et les qualités des Césars, la prédisposition et le pressentiment universels, l'aspiration des âmes vers le Dieu inconnu, le christianisme devait se fonder et se propager tout naturellement, s'ajuster sans effort à ce cadre fabriqué d'avance et triompher sur toute la ligne par droit de nécessité et de logique. Nous allons faire de cette seconde preuve le complément de la première, de ce second chapitre le corollaire du premier. Quand il sera bien avéré que tout ce qui pour les chrétiens d'*ancien régime* était foi, vérité, mystère, dogme, fait, révélation, sainteté, surnaturel, divinité, signifie illusion, fantôme, apparence, jonglerie, hallucination, erreur, rêve, cauchemar, mensonge, naturalisme toisé et jaugé par la critique et par la science, que les croyances sont des crédulités, les prodiges des prestiges, les miracles des mirages, l'Évangile une immense attrape et le *Credo* une mystification colossale; alors, si les chrétiens de nouvelle éti-

quette ne se déclarent pas émus, attendris, pleins d'adoration et d'amour, si les tièdes ne sont pas réchauffés, les indifférents convertis, les railleurs ramenés dans la voie du respect, si les foules n'abandonnent pas le culte du veau d'or et de la jouissance brutale pour prier ce Dieu qui est un héros de roman, dans ce temple vide, près de ce tombeau plein, sur ce livre couvert de ratures, c'est que l'on y mettra de la mauvaise volonté. Comme Pilate, notre devancier et notre modèle, nous nous en lavons les mains !

Eh bien, je le dis à M. Renan en toute modération et en toute franchise : malgré les séductions de son talent, le charme de son style, malgré cette impression d'engourdissement intellectuel et moral que j'ai essayé de peindre, jamais il n'obtiendra pour ses intentions cette foi qu'il récuse pour les miracles. Puisqu'il est en train, en dépit de lui-même, de faire des sceptiques, ce scepticisme, après s'être appliqué à l'Ancien Testament, à l'Évangile et aux Actes des Apôtres, se retournera contre lui, et refusera de croire qu'il écrive avec le sincère désir de ne pas nous persuader. Il arrivera à voir acheter par un dilettante ou un curieux son cent millième exemplaire, plus tôt qu'à rencontrer une bonne âme, une seule, qui consente à prendre au sérieux cet amour pur pour la vérité négative, ce détachement absolu de sa pensée, de son sentiment, de sa passion, de son étude. Cette âme, si elle existait, ressemblerait à ces ouvriers de Paris qui travaillent le dimanche, mais qui chôment scrupuleusement le lundi ; à cette vieille portière de 1831

qui n'était jamais allée à la messe de sa paroisse et qui se fâchait tout rouge quand on faisait du bruit pendant la messe de l'abbé Châtel.

On ne se désintéresse pas ainsi de son œuvre ; on ne passe pas à l'état d'abstraction, écrivant pour des êtres abstraits dans des espaces inhabités. On ne *travaille* pas l'Évangile comme on *travaillerait* les mollusques ou les mammifères, dans un laboratoire de savant, hermétiquement fermé à la vie du dehors. On ne pulvérise pas les assises sur lesquelles s'appuie, depuis dix-huit cents ans, l'humanité régénérée, pour le seul plaisir de ciseler de jolies phrases sur les pierres éparses, de se démontrer à soi-même la bonne qualité de ses outils, de ses corrosifs et de son vinaigre. Je dis plus : si mauvaise que soit la cause, on se calomnie quand on affirme que l'on écrit sans avoir rien à faire croire, que l'on parle sans vouloir être écouté, que l'on marche sans désirer être suivi, et qu'on serait malheureux de l'idée d'avoir un seul prosélyte. Dès le seuil de son livre, avant la fin de son onctueuse préface, pleine de baisers pour ses *persécuteurs*, — il y a, on le sait, baisers et baisers, — M. Renan, logicien si habile quand il s'agit de donner une entorse à un verset de saint Luc ou de saint Matthieu, s'est placé, à force d'habileté, dans une situation fâcheuse. Ou on ne le croira pas, — et alors que deviennent l'autorité de sa science, la portée de ses affirmations, l'efficacité de son analyse, la probabilité de ses conjectures, le sens de ses explications, la solidité de sa méthode, tout cela compromis, dès la première page, par ce que j'appellerais une

*gasconnade*, si le sujet était moins sérieux et moins triste? Ou on le croira, et alors qu'est-ce que cette doctrine qui aspire au silence et au vide, c'est-à-dire à la mort, comme les autres aspirent à faire école, c'est-à-dire à la vie? qu'est-ce que cet infanticide scientifique, cette étrange fantaisie d'un Saturne de l'analyse, d'un Ugolin de la critique, dévorant ses propres enfants? — car, en pareil cas, isoler c'est dévorer. — Qu'est-ce que cette répugnance pour ce qui est l'ambition, la joie, la récompense suprême de tout hardi pionnier dans le champ de la pensée, de la science, de la religion, de l'histoire : propager, étendre, populariser le fruit de son travail ; être précurseur, initiateur, *apôtre* ; voir accourir à soi des milliers de disciples, de néophytes, prêts à exploiter la mine qu'il a trouvée, à féconder le sillon qu'il trace ?

Non, on ne croira pas M. Renan, on ne le croit pas, et c'est là, s'il écoute cette voix du peuple qui est la voix de Dieu, la première expiation d'une entreprise à laquelle on assignera d'autres mobiles ; le premier revers d'un succès de vogue ou d'argent qui ne devrait pas lui suffire ; le premier châtement du déplorable emploi de ce beau style dont nous ne contestons pas l'élégance et la grâce. Pour ses adhérents comme pour ses détracteurs, son intention, son arrière-pensée restera couverte d'un voile ; et, derrière ce voile, les frondeurs, les mauvais plaisants, les esprits blasés (je ne parle pas des dévots) apercevront bien des choses qui ne se trouvent ni dans les leçons de l'Évangile, ni dans les récits des Apôtres. Voilà pour le point de départ : quant au résultat, à la question de savoir

ce qu'il y a de réel, de solide, de sérieux, de conséquent, de logique ou seulement de spécieux dans l'œuvre de M. Renan, nous l'enfermerons tout entière, non plus dans un dilemme de notre façon, mais entre deux passages de M. Renan lui-même : ce sera notre seconde revanche.

Nous lisons, à la page 236 : — « Quand on songe que, dix ans après la mort de Jésus, sa religion a déjà un nom en langue grecque et en langue latine dans la capitale de la Syrie, ON S'ÉTONNE des progrès accomplis en si peu de temps. »

Est-ce une distraction ?

Nous lisons, à la page 131 : — « Les besoins que le christianisme représente dureront éternellement.. L'esprit moderne s'est montré fort sévère à l'égard du cénobitisme. Nous avons oublié que c'est dans la vie commune que l'âme de l'homme a goûté le plus de joie. Le cantique : — « Oh ! qu'il est bon, qu'il est charmant à des « frères d'habiter ensemble ! » — a cessé d'être le nôtre. Mais quand l'individualisme moderne aura porté ses derniers fruits ; quand l'humanité, rapetissée, attristée, devenue impuissante, reviendra aux grandes institutions et aux fortes disciplines ; quand notre mesquine société bourgeoise, je dis mal, notre monde de pygmées, aura été chassée à coups de fouet par les parties héroïques et idéalistes de l'humanité, alors la vie commune reprendra tout son prix... L'égoïsme, loi essentielle de la société civile, ne suffira pas aux grandes âmes : toutes, accourant des points les plus opposés, se ligueraient contre

la vulgarité. On retrouvera du sens aux paroles de Jésus, etc., etc. »

Un *étonnement*, un *pressentiment*, deux aveux qui, en quelques lignes, détruisent le livre.

Je voudrais prouver à M. Renan que ce dont il s'étonne est, en effet, si étonnant, que, pour éviter de s'en étonner, pour accepter ses explications naturelles, ses éclaircissements *tout simples*, les vraisemblances de son érudition, les hypothèses de sa critique et les conjectures de son analyse, il faut un effort d'esprit mille fois plus pénible, une concession au merveilleux mille fois plus large que pour croire tout bêtement aux miracles et aux mystères.

Je voudrais démontrer à M. Renan que son éloquent appel aux forces vives, aux *parties héroïques et idéalistes* de l'humanité, sa protestation fatidique contre notre égoïsme moderne, notre mesquine société bourgeoise, notre monde de pygmées, sont en contradiction flagrante avec les tendances visibles et l'inévitable effet de son œuvre, laquelle ne peut qu'énerver, amollir, rabaisser et supprimer tout ce qu'il y a de viril, d'énergique et d'élevé dans les âmes, et, par conséquent, dans l'humanité.

## II

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,  
Protée.....

Je n'ai pas le courage de transcrire la strophe entière de cet excellent Jean-Baptiste Rousseau ; mais j'en dis

assez pour me faire comprendre. *Arbre, flamme ou fontaine*, respectueuse, insinuante ou disolvante, la critique de M. Renan est un véritable Protée. On l'a qualifiée de méthode négative ; je l'appellerais plus volontiers méthode évasive. Je pourrais suivre, de page en page, chaque chapitre des *Apôtres*, et montrer que l'auteur a trouvé un bon moyen d'être irréfutable ; c'est d'être insaisissable. Il a fait des conjectures avec des certitudes, et des certitudes avec des conjectures. Lorsque, dans ce pêle-mêle de conjectures auxquelles il donne un corps et de certitudes auxquelles il ôte une âme, M. Renan essaye d'exprimer une opinion personnelle, cette opinion vous déroute par un *va-et-vient* continu. Il ne persuade pas, il n'instruit pas, il ne prouve pas ; il ne nie pas, il n'éclaircit pas ; il échappe. J'ai parlé des vases saints, dont il remplace par un poison doux et subtil la liqueur consacrée. Je me trompais : il leur substitue d'autres vases, finement et artistement ciselés. Seulement, ces vases *fuient*.

Mais à quoi bon les objections de détail ? Elles dépasseraient notre cadre, elles n'atteindraient pas notre but, et elles sont peu dans nos goûts. Puisque je cherche à traduire des impressions sincères, je vais proposer à M. Renan de faire avec lui, son livre à la main, l'éducation, non pas d'une société, mais d'un individu ; n'est-ce pas par l'individu que la société commence ? Je lui donnerai un nom pour être plus clair et pour offrir plus de prise à l'imagination de mon lecteur : je le nommerai Théophile.

Je le choisis tel que le choisirait M. Renan lui-même : Théophile a vingt ans, une belle âme, une intelligence droite, la haine de l'*à-peu près*, du faux-fuyant et du mensonge. Soit hasard, soit système, il a été élevé en dehors de toute religion : il ne croit pas, mais il a l'instinct religieux, et il éprouve un vague besoin de croire. Son adolescence s'est passée à la campagne, sous un beau ciel, dans un paysage grandiose ; les aspects du monde extérieur lui ont raconté ce qu'il ignore. Être fini, il a le sens de l'infini, et, par conséquent, du mystère. Sur sa tête, sous ses yeux, à ses pieds, il devine à travers la nature le surnaturel, et, par conséquent, le miracle.

A vingt ans, Théophile arrive dans une grande ville, à Paris par exemple. Là, il est frappé de l'énorme prépondérance des intérêts matériels, de la vie des sens, du luxe à outrance, de l'adoration du succès, de tout ce qui énerve les consciences et dégrade les âmes. Il est tenté, mais il n'est pas conquis. En même temps, son éducation religieuse commence, et voici les deux enseignements qui le sollicitent tour à tour. D'un côté, l'Ancien Testament, le catéchisme, l'Évangile : partout le mystère et le miracle ; mais ces mystères et ces miracles sont dans un accord parfait avec les besoins de son intelligence : ils dépassent sa raison, ils ne l'humilient pas. La soumission, la foi qu'ils lui demandent laisse à sa conscience tout son libre arbitre, et, en l'obligeant à s'incliner devant Dieu, l'autorise à se relever devant les hommes. La tradition, le dogme, la morale, forment un tout si consistant



et si homogène, qu'il n'a qu'à s'y appuyer pour y trouver une force souveraine, un recours puissant contre les tentations des sens et de la matière, et pour comprendre que rien, dans la science ou la législation humaine, ne saurait remplacer ce recours et cette force.

Mais un autre enseignement succède à celui-là. On lui avait dit : Jésus est ressuscité; c'est un miracle qui démontre, comme mille autres preuves, la divinité de Jésus. Miraculeux, oui; surnaturel, oui; incroyable, non; car son intelligence est forcée ou de retourner au néant, ou d'admettre des choses tout aussi incompréhensibles.

On lui dit : « La petite société chrétienne, ce jour-là, « opéra le véritable miracle; elle ressuscita Jésus en son « cœur par l'amour intense qu'elle lui porta. »

On lui avait dit : Les saintes femmes trouvèrent le tombeau vide, la pierre du sépulcre soulevée et écartée, et un jeune homme vêtu de blanc qui leur annonça la résurrection de leur divin maître. Plus tard, les apôtres, les disciples, virent, entendirent, touchèrent Jésus-Christ.

On lui dit : « Après Jésus, c'est Marie de Magdala qui « a le plus fait pour la fondation du christianisme. L'om- « bre créée par les sens délicats de Madeleine plane « encore sur le monde. Reine et patronne des idéalistes, « Madeleine a su mieux que personne affirmer son « rêve, imposer à tous la vision sainte de son âme pas- « sionnée. »

On lui avait dit : Jésus, après un nouveau séjour sur la terre, fut élevé dans le ciel...

On lui dit : « L'air sur ces hauteurs est plein d'étranges miroitements. La même illusion qui autrefois avait eu lieu pour les disciples les plus intimes, se produisit encore. La foule assemblée s'imagina voir le spectre divin se dessiner dans l'éther; tous tombèrent sur la face et adorèrent. »

On lui avait dit : Conformément à la promesse de Jésus, l'Esprit-Saint descendit sur ses Apôtres et leur apporta le don des langues, sans lequel ils n'auraient pu remplir leur mission et prêcher son Évangile à travers le monde.

On lui dit : « Un vent violent ouvrit les fenêtres. Le ciel était en feu. Les orages en ces pays sont accompagnés d'un prodigieux dégagement de lumière.... Soit que le fluide électrique ait pénétré dans la pièce même, soit qu'un éclair éblouissant ait subitement illuminé la face de tous, on fut convaincu que l'Esprit était entré. » Et l'on ajoute (car je ne puis tout citer), que la *glossolalie*, — don des langues, — s'est produite en bien d'autres circonstances et a été souvent une des variantes de l'extase.

On lui avait dit : Saint Paul, ardent persécuteur du christianisme naissant, fut renversé, sur la route de Damas, par une puissance surnaturelle, et il se releva pour être le plus fervent des chrétiens, le plus éloquent des Apôtres.

On lui dit : « Paul était sous le coup de la plus vive excitation. Il était naturel qu'il prêtât à la voix de l'orage ce qu'il avait dans son propre cœur. Qu'un

« délire fiévreux, amené par un coup de soleil ou une  
 « ophthalmie, se soit tout à coup emparé de lui ; qu'un  
 « éclair ait amené un long éblouissement ; qu'un éclat de  
 « la foudre l'ait renversé et ait produit une commotion  
 « cérébrale, qui oblitéra pour un temps le sens de la vue,  
 « peu importe ! »

Enfin on lui avait dit (j'en passe, et des meilleurs!) : Prêché par les apôtres, l'Évangile se répandit avec une rapidité qui serait inexplicable, si leur mission n'eût été d'institution divine. Pour que les signes en fussent plus visibles, Dieu voulut que cette mission s'accomplît au moment où l'antique société en avait le plus besoin sous peine de périr, et où son organisation, ses vices, sa décrépitude, sa dégradation lui opposaient le plus d'obstacles apparents. Sauver le monde, et, pour le sauver, choisir l'heure où le salut ne pouvait plus lui venir que de Dieu, tel fut le plan divin ; tel est le double caractère de l'œuvre des Apôtres.

On lui dit : Ces prodiges, qui sont à peine des phénomènes tels qu'ils s'en produit par milliers au berceau de toutes les religions, ces accidents qui s'expliquent par l'état atmosphérique, par une hallucination, par un rêve, par une extase de mangeur d'opium, par un transport au cerveau, par un orage, par un accès de fièvre, par un éclair, par un effet d'optique, de soleil, de nuit ou de jour, tout cela n'était pas, semble-t-il, capable de fonder une secte de trois cents personnes, viable pendant trois mois. Tout cela, pourtant, servit de point de départ à un apostolat qui conquit le monde, et qui, après dix-huit

siècles, n'est pas près de périr ; rien de plus naturel. Les Apôtres furent des hommes médiocres, ignorants, à l'esprit étroit ; ils firent cependant ce que des hommes de génie eussent vainement essayé de faire ; rien de plus simple.

Et à côté de cette métamorphose du miracle en prodige, du prodige en phénomène, du phénomène en accident, de Dieu en homme, de l'apôtre en visionnaire, du Saint-Esprit en coup de vent, de l'Ascension en miroitement et de la conversion de Paul en ophthalmie, on a soin de placer sournoisement des traits, des rapprochements qui donnent aussitôt la mesure et réduisent à sa vraie taille, à son vrai sens, la légende évangélique. Ici c'est la *glossolie* dont on a constaté maint exemple, notamment en Suède et dans les Cévennes : là ce sont les tables tournantes, le spiritisme et autres échantillons de la crédulité humaine ; plus loin, des allusions malicieuses aux miracles de Lourdes et de la Salette : ailleurs les Mormons ; ailleurs encore le bouddhisme et le bābisme ; toutes choses, dit-on, aussi étonnantes que le christianisme. On rappelle Simon le magicien, Simon de Gitton, et on laisse entendre qu'entre Simon et Jésus, entre Simon et les apôtres, il n'y eut de différence que celle du succès. On compare, on préfère les stoïciens aux chrétiens, le règne de Nerva, de Trajan, des Antonins à celui du Christ, et l'on demande, sans avoir l'air d'y toucher, pourquoi, ayant donné aux saints martyrs une place dans le calendrier, on n'en donne pas à Démétrius le Cynique, à Helvidius Priscus, à Annœus Cornutus. A

ceux qui seraient tentés de trouver miraculeuse l'union intime et fraternelle des apôtres, cette petite société chrétienne, cette Église primitive où tous les biens étaient en commun, où l'on ne vivait que de Jésus et pour Jésus, et d'où se répandit dans l'univers la doctrine immortelle, on dit : Mais songez donc à la petite société saint-simonienne de Ménilmontant, au souvenir délicieux qu'en gardent les survivants, à l'émotion qui leur fait battre le cœur (le cœur de M. Michel Chevalier!) au charme qui leur vient aux lèvres (le charme de M. Talabot!) chaque fois qu'ils en parlent.

Et comme si ce n'était pas assez de ces dissolvants par comparatifs et diminutifs, on glisse çà et là quelques contre-vérités : « Le sentiment d'une personne aimée qu'on a perdue est bien plus fécond à distance qu'au lendemain de la mort ; plus on s'éloigne, plus ce sentiment devient énergique. » — Hélas ! ces lignes ne sont-elles pas contredites pas les lois, les tristes lois du cœur humain et de la vie, qui, par égard ou par mépris pour notre faiblesse, veulent que le temps console ce qui semblait inconsolable, efface ce qui paraissait indélébile, cicatrise ce que l'on croyait incurable ?

A ce second Évangile, à ce nouvel Apostolat qui essaye de se greffer sur le premier, que répondra Théophile ? De deux choses l'une : ou il se cramponnera avec un redoublement d'énergie au dogme que l'on tente de vaporiser, au rocher que la sape et la mine s'efforcent de réduire en poussière : ou il répliquera : Vous me la donnez belle ! ce que vous me racontez est bien plus

difficile à admettre que ce que vous me représentez comme inadmissible. Tout est possible à Dieu, même une continuité de miracles ; rien n'est possible aux hommes, même une série de phénomènes si bizarres, arrivant si bien à point, que, pour les expliquer, vous êtes forcé, vous styliste si pur et si châtié, de répéter soixante-dix-sept fois le mot *extraordinaire*, vous savant et homme d'esprit, de compromettre votre réputation de *malin*, l'autorité de la science et la gravité de l'Institut. Vous ne voulez pas que Jésus soit Dieu, que la mission des Apôtres soit d'institution divine ! Bien ; mais alors délivrez-moi, s'il vous plaît, de vos tendresses mielleuses et de vos doucereux respects ; dispensez-nous de vos palliatifs, de vos compresses et de vos révérences. Du moment qu'il n'y a pas eu divinité et miracle, il y a eu imposture, jonglerie et duperie : j'étais disposé à adorer le Dieu ; je refuse d'honorer le fantôme ; il me répugne beaucoup plus d'être chrétien d'interprétation scientifique que chrétien de révélation céleste. Bonsoir ! voici un théâtre où on prétend que les danseuses sont jolies, un temple grec où il paraît qu'on fait fortune en quelques heures, un étalage de gastronomie transcendante qui ne me déplaît pas, un huit-ressorts où il doit être bien agréable de rouler sur une allée sablée côte à côte avec une des souveraines de la chronique et de la mode ; un tableau où la chair triomphe, un livre qui glorifie la matière, un journal qui encense le succès et la force... Voilà mes dieux à moi, et je serais bien sot d'en avoir d'autres ! du moment que je ne suis plus chrétien, je serais bien niais

de me gêner pour quelque chose comme le bouddhisme, le bábisme, le renianisme ou le mormonisme !

Telle sera, soyez-en sûr, l'éducation intellectuelle de Théophile, celle de l'esprit et de la raison.

Mais M. Renan ne s'en tient pas là. Il ne lui suffit pas de nous offrir une ombre à la place d'un Dieu et de nous engager à nous incliner devant elle. Au nom de cette ombre, sur la foi de cette dissolution de toute foi, il aspire à un réveil de l'humanité. Je ne répéterai pas ma citation de tout à l'heure ; je me borne à rappeler que, dans cette page, la plus remarquable peut-être de tout le volume, l'auteur des *Apôtres* proteste contre notre mesquine société bourgeoise, notre moude de pygmées, et invite, à échéance plus ou moins lointaine, les parties *héroïques* et *idéalistes* de l'humanité à chasser à coups de fouet ces mesquineries et ces bourgeoisies.

— Qu'est-ce à dire ? répliquera Théophile : depuis quand fait-on de l'idéal en fermant les portes de l'infini, et de l'héroïsme en desséchant les sources de la foi ? L'idéal est l'héroïsme de l'idée, comme l'héroïsme est l'idéal du devoir. Que peut donc être l'idéal pour qui ne croit pas à quelque chose de plus beau que la forme visible, de plus haut que l'horizon terrestre, de plus miraculeux que le phénomène accidentel, de plus divin que la nature et l'humanité ? Le rêve stérile d'un cerveau malade. Que peut être l'héroïsme pour une âme qui, gardée à vue par la critique et l'analyse, sait d'avance que le prix de la lutte est payé en fausse monnaie, en billets de banque contrefaits ? L'aveuglement volontaire

d'un imbécile ou d'une dupe. Là encore, je vous pose l'alternative : ou ces parties de l'humanité que vous appelez héroïques et idéalistes et que j'appelle plus simplement énergiques et robustes, achèveront de s'atrophier et de dépérir au souffle glacé de vos doctrines ; ou bien, si elles persistent, ce sera pour subir une transformation effroyable ; ce sera pour se ruer sur ce monde de bourgeois et de pygmées, non pas au nom d'une grande idée, d'une grande science ou d'un grand dévouement, mais au nom de tous les appétits, de toutes les convoitises, qui seraient bien folles, en effet, d'accepter un frein, de supporter un joug, de se résigner aux inégalités de fortune et de jouissance, du moment que la terre cesse de croire et que le ciel ne promet plus rien !

Voilà pour l'éducation morale, celle de la conscience et du cœur.

Que serait-ce si je pouvais aborder l'éducation politique ? Dans sa manie de faciliter et d'aplanir la mission des apôtres, M. Renan semble charger de ce soin le gouvernement des Césars, non pas, suivant l'opinion commune, d'après le principe que de l'excès du mal peut sortir le bien, d'après le contraste entre les humiliations et les souffrances d'une société asservie à des monstres et les promesses de délivrance, de pureté, de dignité morale, renfermées dans le christianisme, mais par un régime de paix, une sorte de détente générale, merveilleusement favorable à l'éclosion d'une doctrine et d'une religion nouvelles. Il y a, dans cette partie du livre, des



pages qui donnent à réfléchir. Ainsi certaines audaces religieuses peuvent s'accommoder avec certains goûts de servitude ! Ainsi l'on a d'autant moins de répugnance à rendre à César beaucoup plus que ce qui appartient à César, que l'on refuse à Dieu tout ce qui est à Dieu ! Dans ce système, la liberté n'est qu'une tracassière, horriblement gênante pour le penseur, qu'elle trouble, qu'elle *dérange* sans cesse, tantôt en lui demandant de prendre sa part dans les affaires publiques, tantôt en le menaçant de proscription ou d'exil. Parlez-moi, pour n'être pas *dérangé*, d'un empereur romain résumant dans un de ses caprices infâmes ou sanguinaires toute la volonté du genre humain, et offrant aux savants et aux philosophes le bienfait d'une douce quiétude ! « L'Empire, nous dit-on, fut une ère de prospérité et de bien-être comme on n'en avait jamais connu ; il est même permis d'ajouter sans paradoxe, de liberté. » O puissance de l'analyse et de la critique, appliquées à la politique et à l'histoire, comme elles s'appliquaient tout à l'heure à l'article de foi et au dogme ! Éloquent démenti infligé à Tacite et à Suétone, comme il s'infligeait plus haut à Isaïe, à saint Jean et à saint Matthieu !... César au sommet, au-dessous de lui le vide, le silence, le néant, un congé indéfini, avec accompagnement de supplices et de menottes, signifié à l'activité humaine, à tout ce qui fait le citoyen et l'homme, et, à l'écart, les pieds chauds, la tête libre, bien calfeutré contre les bruits du dehors, un érudit, un métaphysicien, un utopiste, un *apôtre*, écrivant à loisir le plan d'une régénération universelle : voilà le type caressé par les

gourmets du dilettantisme scientifique et religieux! voilà le rêve favori du plus suave et du plus respectueux des démolisseurs! voilà ce qui doit relever les âmes, mettre en relief les parties *héroïques* et *idéalistes* de l'humanité!

N'insistons pas et résumons-nous. C'est de pareils livres, bien plutôt que des miracles racontés par l'Évangile ou par les Actes des Apôtres, que l'on peut dire qu'ils ne sont que des accidents; accidents sans pouvoir contre la foi, sans profit pour la vraie science, et, si nous en croyons la rumeur publique, sans beaucoup d'attrait pour cette masse d'indifférents, disposés à se divertir des querelles de la libre pensée contre la vérité dogmatique. Trois ans ont suffi pour user le genre de curiosité qui s'attache à de semblables entreprises, et déjà bien des gens, fort peu dévots d'ailleurs, se demandent s'il est plus spirituel et plus sûr de prendre au sérieux M. Renan que de prendre à la lettre l'Écriture sainte. Un peu de vogue, un peu de bruit, un beau talent d'artiste servi par de grandes qualités descriptives, un style d'une élégante et ondoyante souplesse, de charmantes pages sur la femme, sur le Syrien, sur les lieux que l'auteur a parcourus avec une mission de l'État, à peu près comme ces ingénieurs déguisés qui parcourent un pays ennemi où il s'agit d'introduire une armée, rien de moins, rien de plus. Si M. Renan voulait et obtenait plus, il faudrait se fâcher ou gémir; deux partis extrêmes auxquels on ne doit pas recourir sans nécessité absolue... Jamais je n'accorderai qu'en aucun temps, sous aucun régime,

dans aucune société, il y ait un intérêt quelconque, pour les consciences, pour les imaginations, pour les intelligences, pour les âmes, dans des œuvres qui, si on les laissait prévaloir, arriveraient à créer, comme idéal suprême, un membre de l'Institut prêchant, l'épée au côté, une religion évasive sous l'invocation des Césars.

---

M<sup>ME</sup> DE GASPARIN<sup>1</sup>

Mai 1866.

Il est souvent question, dans *Camille*, d'excursions à travers les beaux pays que domine le Jura. Tristes et tourmentés au départ, les promeneurs, à mesure qu'ils s'élèvent, sentent peu à peu leurs nerfs se détendre, un air vif et salubre pénétrer leurs poumons, une vague impression de bien-être succéder à leurs inquiétudes et à leurs ennuis : la thèse n'est pas neuve, l'image a déjà servi ; mais l'auteur de *Camille* la rajeunit par un talent de paysagiste aussi sincère — et c'est tout dire, — que ses convictions religieuses. Nous aussi, nous tous, dans cette douce saison de l'année, après un hiver laborieux, après des luttes plus ou moins pénibles contre ces erreurs de l'esprit et du goût qui sont à l'hygiène morale ce que l'atmosphère étouffée des villes est à la santé du corps,

<sup>1</sup> *Camille*.

nous voudrions bien sortir de prison, prendre le bâton ferré, boucler le sac de voyage, aspirer d'agrestes arômes, faire la critique buissonnière au milieu de ces beaux sites que madame de Gasparin a peints avec tant de charme et de crânerie descriptive. Vain effort ! nous sommes retenus au logis, gardés à vue par ces deux sentinelles qui manquent rarement à l'appel — et au rappel ; le livre d'hier et le livre de demain. Eh bien, puisque le monde idéal remplace pour nous le monde extérieur, pourquoi ne pas demander à l'un ce que l'autre nous refuse ! A défaut des vastes horizons baignés dans un ciel pur, des spectacles de la nature alpestre, du parfum enivrant des prairies et des bois, pourquoi ne pas essayer un voyage de quelques semaines à travers les belles âmes ? une saison de Vichy ou des Pyrénées, d'Ems ou d'Évian, non pas pour la poitrine ou l'estomac qui s'arrangent comme ils peuvent, mais pour des organes plus délicats qui, à force de vivre en contact avec les maladies de l'intelligence, peuvent finir par tomber malades !

Les belles âmes, ai-je dit ? Hélas ! celles-là même ne sont pas d'accord sur tous les points, et je n'en voudrais pour preuve que le nom qui ne s'inscrit pas, mais se laisse deviner et redire en tête de ces ouvrages si intéressants, si curieux, si franchement imprégnés du sentiment chrétien : *Vesper*, *les Tristesses humaines*, *les Horizons prochains*, *les Horizons célestes*, et finalement *Camille*. Ces dissidences pourtant ne nous effrayent pas : elles nous piquent au jeu, et l'émulation qu'elles nous inspirent n'aura pas,

cette fois, à chercher bien loin pour rencontrer des satisfactions légitimes. Notre main garde encore la chaleur d'une œuvre vivifiée au plus ardent foyer catholique, le *Récit d'une Sœur*, merveille de mystique tendresse qui a déjà fait couler tant de pieuses larmes. Ce livre a été annoncé au public par un écrivain de la *Revue des Deux Mondes*, digne de tout comprendre et d'élever l'admiration et l'hommage au-dessus de toutes les controverses. Il nous plaît, à nous aussi, de nous prêter à ces singularités du hasard qui intervertit les rôles, et de répéter le mot de la Maison du Roi à Fontenoy : Messieurs les Anglais, tirez les premiers !

On ne saurait nommer, même incidemment, ce peuple toujours suspect à notre patriotisme, sans songer, avec humiliation cette fois, à la littérature anglaise, à ces romans si chastes, si honnêtes, si calmants pour l'imagination, qu'en dépit de leurs légères allures hérétiques et bibliques, c'est à eux que nous sommes forcés de recourir lorsque nous voulons créer à l'usage des jeunes gens et des jeunes personnes une bibliothèque romanesque. Quand j'aurai dit, par exemple, que Walter Scott, malgré ses plaisanteries sur les moines, est mis sans crainte dans toutes les mains, et que *Réné et Atala*, malgré le voisinage du *Génie du Christianisme*, sont sujets à rencontrer des appréhensions sur la table de famille, j'aurai indiqué la nuance ; nuance que nous allons retrouver tout à l'heure à propos de cette histoire de *Camille*, qui mériterait d'être anglaise, si elle n'était écrite en si bon français. Notre roman, il faut bien l'avouer, n'a pas l'ima-

gination chaste, ou, pour y parvenir, il est obligé de se faire violence, de se changer en polémique, d'agenouiller ses héros aux pieds d'un confesseur, au moment même où nous nous attendions à les voir tomber aux genoux de leur idole : il en résulte, pour les lecteurs les mieux intentionnés, une sorte de surprise et de malaise, comme si l'on manquait à une tradition établie, comme si l'on bouleversait toutes leurs idées touchant la scène d'amour et le dénouement d'une passion coupable. Ce malaise, ou, si l'on veut, cet embarras, est partagé par ceux qui s'essayent dans ce genre plein de périls et qui voudraient bien, les gourmands ! éviter de scandaliser les consciences timorées sans perdre tout attrait pour les fils ou les filles d'Ève. Ils savent que leurs romans *moraux*, comme on les appelle, vont passer pour froids ou ennuyeux, et ils savent aussi, ou du moins ils croient qu'il y a en eux assez de flamme ou de cendre chaude pour échapper à ce renom de froideur s'ils se décidaient à desserrer un peu le collier qu'ils s'imposent. Cette gêne, cet antagonisme bizarre se font sentir dans leurs ouvrages ; et cependant, lorsqu'ils les voient accueillis avec indifférence ou ironie, il leur suffirait de relire leur manuscrit de premier jet : ils y retrouveraient peut-être des tons ardents, étouffés sous une retouche grise, des pages sacrifiées, pareilles à ces victimes de la passion qui cachent dans l'ombre leurs blessures, à ces rêves enchantés que dissipent les froides clartés du matin. C'est qu'il n'existe malheureusement pas d'accord, dans notre littérature et dans notre monde, entre l'inspiration romanesque, l'at-

mosphère où elle se produit, l'idée de séduction ou de méfiance qu'elle éveille et la bonne volonté qu'on y apporte.

Dans le roman anglais, rien de semblable; on y entre avec sécurité, on en sort sans trouble, parce que l'auteur, son public, ses personnages, ses sujets, ses cadres, vivent dans une parfaite harmonie. On n'y cherche pas ce qu'on est sûr de ne pas y trouver, et on se passe fort aisément de ce qui ferait dissonance. Dans une vie sérieuse l'amour n'est qu'une friandise, et l'Angleterre ne saurait en abuser, elle qui renvoie les femmes au dessert. Une fois qu'il est bien convenu que cet amour, voué d'avance à la bénédiction du ministre, est relégué au troisième plan du tableau et n'y figure que tout juste ce qu'il faut pour qu'un sourire de ménagère ou une silhouette virginale en éclaire le fond brossé de *neutral teint*, que d'indemnités charmantes! quelle entente délicate et souvent profonde de la vie domestique et familière! que de caractères bien inventés, bien posés, bien indiqués, personnifiant avec malice ou bonhomie ces légers travers, ces ridicules à fleur de peau dont se compose le monde des honnêtes gens! que de tons vrais, finement enlevés dans le clair-obscur! que d'heureuses haltes à mi-côte, dans ces zones tempérées où le cœur et l'esprit s'acclimatent plus aisément que sous les feux des tropiques ou les glaces du pôle!

*Camille*, — et nous lui en savons gré, — nous a remis sur la voie de ces souvenirs, tout en gardant sa physionomie particulière et sa saveur; à peu près comme ces



fruits du Nord qui, cultivés dans notre Provence, reçoivent de notre soleil une chair plus ferme et plus parfumée. Le récit peut s'analyser en quelques lignes. Edgard, frère de Camille, un frère terrible, dans une lettre datée du bivac devant Sébastopol, lui annonce une nouvelle faite pour troubler le cœur d'une jeune fille qui jusque-là n'avait vécu que par l'âme. Il lui *expédie* un jeune officier, son sauveur sur le champ de bataille, Victor de Presles, un blessé, un héros l'épée à la main, le plus hardi des explorateurs quand il s'agit de voyage, de science ou de découverte, mais hélas ! un Turc, et moins qu'un Turc quand il est question de prier Dieu. Camille est bouleversée, et tout s'agite autour d'elle, dans ce vieux manoir, voisin des premières pentes du Jura, habité par des personnages que nous aimons déjà, tant l'auteur y a mis de cordialité et de bonne humeur : tante Lise, Michel le majordome, mademoiselle Bourgoïn la gouvernante, Max le petit cousin, et les enfants du village groupés autour de Camille; et les pauvres qu'elle secourt, et les vieillards qu'elle visite, et les malades qu'elle console, et les beaux lieux où elle passe : aimable monde encadré entre les prairies et les neiges ; monde qu'elle anime de sa grâce et de sa bonté !

Victor arrive : le voilà installé dans un pavillon attenant au manoir, et le trouble que devait apporter la présence de ce mécréant est beaucoup moindre que ne l'avaient craint dame Bourgoïn et Michel, Camille et tante Lise. Il prend d'assaut toutes ces bonnes âmes, plus vite que ses camarades ne prennent la forteresse russe : mais

aussi elles se défendent moins bien : l'ennemi, un loyal ennemi, est déjà au cœur de la place, que Camille se demande encore, avec un mélange de sympathie, de courroux et d'inquiétude, comment un homme baptisé peut vivre sans prier le Dieu de l'Évangile et sans avoir une Bible dans sa poche. Mais Victor est si vaillant et si bon ! son mâle visage respire tant de dévouement et de franchise ! ce sceptique endurci laisse entrevoir de tels trésors de tendresse ! tant de complaisance pour la vieillesse et l'adolescence, pour tante Lise, qui en raffole, pour Max, qui ne peut plus se passer de lui ! Quant à aimer Camille, le mal est fait ; le premier regard a tout décidé, et ce cœur de lion amoureux n'est pas de ceux qui, après s'être donnés, se reprennent. Vous voyez d'ici le drame ; drame tout intérieur, éclairé par les lumières d'en haut, égayé par les sourires du paysage, comme ces sanctuaires d'où l'on aperçoit, à travers les vitraux, un coin de ciel bleu, un rayon de soleil et une touffe de lierre ; lutte de Camille contre elle-même, contre cet amour qu'elle partage, mais qui la tourmente comme un remords et l'humilie comme une faute. L'ardeur de sa foi proteste contre la faiblesse de son cœur. Point d'événements, de scènes à effet, de coups de théâtre ; à peine quelques échappées dans la montagne, le long des ravines et des prés, à l'ombre des érables et des mélèzes, fatigues du corps que l'on recherche pour se reposer de l'agitation morale. Tout le roman est là, s'il y a roman ; le spectacle de deux grandes âmes attirées l'une vers l'autre ; la question de savoir si le fier Sicambre qui brûle adorera,

si la belle chrétienne qui adore risquera de brûler! Rien de plus, mais c'est assez pour répandre un intérêt très-vif sur ce récit qui n'est pas long et où les beautés descriptives alternent heureusement avec les rigueurs d'une conscience décidée à tous les sacrifices plutôt qu'à une seule capitulation. Le sacrifice ira-t-il jusqu'au bout? Dieu laissera-t-il désunies et déchirées en son nom ces deux âmes-sœurs? Ce noble et chaste amour s'achèvera-t-il dans la vie ou dans la mort, cette autre vie des pures tendresses? J'en ménage la surprise aux lecteurs de *Camille*, lesquels ayant lu *Sybille* me demandent déjà, j'en suis sûr, comment je manque une si belle occasion de *variation brillante* sous forme de parallèle.

Oui, le sujet de *Camille* est à peu près le même que celui de *Sybille*, et cette remarque, qui saute aux yeux, n'est nullement une chicane; car, d'une part, le sujet est assez fécond et assez beau pour défrayer encore bien des récits; de l'autre, les différences sont assez tranchées pour que *Camille* conserve toute son originalité. Assurément, comme œuvre d'art, — en donnant à ce mot *art* une signification voisine du mot *artifice*, — *Sybille* est supérieure à *Camille*; elle a plus de montant, les peintures en sont plus friandes, les épisodes plus variés, les sentiments analysés avec plus d'ingéniosité subtile; le style est d'un grain plus fin, d'un tissu plus souple, plus riche en lumineuses transparences, en délicates broderies. Mais *Camille* compense tout par la vérité de l'émotion et la franchise de l'accent. *Sybille* peut passionner davantage,

Camille persuade plus. Bizarre contraste ! il y a, dans le charmant récit de M. Feuillet, des chapitres que l'on dirait écrits par une femme, tant le mysticisme catholique s'y couvre de fleurs de serre-chaude et introduit d'élégances mondaines dans son oratoire ! Il y a, dans l'austère roman de madame de Gasparin, des pages qu'on dirait écrites par un homme, tant saint Paul et le vénérable Saurin risquent peu de s'y rencontrer avec Marivaux ! Ici une grâce, une séduction féminines, qui s'arrêtent où commenceraient la mièvrerie et la mignardise ; là une énergie virile qui finit où poindrait le pédantisme.

Je voudrais donner une idée de ce talent savoureux dans sa simplicité un peu fruste, et qui me rappelle sans cesse que *livre* en grec s'appelle *bible*. Voici une page vraiment éloquente :

« Certes, elle ne le donnerait point, ce cœur, à qui n'adorerait pas Jésus ! elle n'en ferait pas maître qui aurait secoué le joug du Sauveur ! elle ne trahirait pas son Dieu ! Elle voulait aimer pour toujours ; elle méprisait les courts bonheurs ; elle dédaignait ces félicités puériles, qui vont au-devant de la mort en aveugles, flétries de ce côté-ci du tombeau, sans avenir, sans durée, sans ciel ! elle voulait, la main dans la main, franchir avec son époux, avec son seigneur, les espaces désolés ; elle ne voulait pas que cette main se détachât d'elle au seuil des parvis divins ! Les régions inférieures ne lui suffisaient point, elle y étouffait. Ces amours qui se traînent sur le sol, que la prière ne porte pas, que l'éternité n'attend

point, qu'une même espérance n'a jamais éclairés; ces affections qui se contentent de peu, nourries de pauvretés, forcément rabattues aux intérêts d'un jour, vivant dans la poussière, bannies des belles sphères où l'âme prend toute sa taille, la vie toute son ampleur; ces amours-là, ces vulgaires associations à courte vue, à courte haleine, vite fanées, et que la destruction attend; non, elle n'en voulait pas!

Et ceci :

« Les distractions d'une âme occupée ailleurs offensent la misère; elles témoignent d'un secret dédain. La misère a droit à ce qui ne s'achète pas, à ce qui ne se vend point, au don suprême: notre être, nous-mêmes, bien vivants, avec les battements de notre cœur. Le malheur ne se contente pas à moins. Dès que le pauvre n'est plus notre frère, il devient notre exercice de vertu, notre machine à gagner le ciel, et, dès qu'il a senti cela, nos bontés l'indignent. »

Peut-on mieux dire? la charité chrétienne pourrait-elle parler un plus pénétrant langage? Quelle douloureuse surprise doit éprouver madame de Gasparin en se demandant pourquoi sa religion n'a jamais su produire une Sœur de charité?

Ceci m'amène naturellement à l'objection que soulève un pareil ouvrage. On a dit que Camille était prêcheuse et pédante; non, car elle est enthousiaste et passionnée. Je dirai plutôt, dût-on m'accuser du plus pitoyable des *concetti*: Camille est *romaine*, romaine comme son nom; c'est par distraction qu'elle ne l'est pas, ou du moins

elle devrait l'être pour me sembler conséquente et explicable. Quand *Sybille* parut, nous fûmes frappé, comme tout le monde, des distances invraisemblables que M. Octave Feuillet avait créées entre son héroïne et Raoul de Chalys. Sybille, catholique fervente, presque exagérée, poussant jusqu'à la dernière rigueur les dogmes les plus terribles de l'Église ; Raoul, athée déclaré, libertin croisé d'esprit fort, don Juan endoctriné par Lamettrie, affirmant son athéisme devant la meilleure compagnie de Paris. Dans *Camille*, l'effet d'invraisemblance existe aussi, mais il est d'un genre absolument contraire : plus d'abîme ; à peine un ruisseau que l'on peut passer à gué, et si étroit, que, d'un des deux bords à l'autre, les mains n'ont qu'à se tendre pour se toucher. Victor de Presles est un soldat, un vaillant : il n'a pas passé, comme Raoul, par les corruptions de salon et d'alcôve. Sa foi est nulle ou endormie ; mais son cœur est pur, sa conscience droite, son âme saine et fortement trempée. Tel qu'il est, la plus pieuse des pénitentes du Père Félix ou du Père Hyacinthe, si elle voyait dans son manque de foi pratique un obstacle insurmontable, nous semblerait fanatique. Que dire d'une protestante ? Sa religion lui enseigne le libre examen ; et quoi de plus naturel que d'examiner avant de croire ? Sa religion lui prêche la tolérance la plus large ; et quelle plus intolérante façon de damner les gens que de repousser l'homme qu'on aime et qui vous aime ?

Je ne fais pas, bien entendu, de la théologie, ni de la controverse, mais de la simple et très-simple critique littéraire. Si convaincu que soit un écrivain, si épris qu'il

puisse être de prosélytisme, d'apostolat et d'immolation chrétienne, il lui est pourtant permis de se placer, de temps à autre, au point de vue où se placeront ses lecteurs. Or, puisque nous avons déjà parlé grec, nous pouvons rappeler à l'auteur de *Camille* que *catholique* et *universel* sont synonymes, et ajouter que l'*universalité* des lecteurs éprouvera, à certains endroits de son récit, une impression que nous avons ressentie nous-même; impression contradictoire, sensation du *trop* et du *trop peu*; tantôt en deçà, tantôt au delà. C'est trop, peu disons-nous, lorsque, dans une scène d'ailleurs belle et touchante, nous cherchons vainement le prêtre à côté de Camille, au chevet du lit de mort d'un vieillard qu'elle assiste et qu'elle console. C'est trop, quand nous la voyons désespérer de ses refus cet intrépide et loyal Victor de Presles, et le laisser courir à la découverte du Nil Blanc, c'est-à-dire à une mort presque inévitable. Dieu le sauve, et le lui rend chrétien: mais s'il ne le sauvait pas, ou si Victor faisait de son désespoir un nouvel argument d'incrédulité! Ce qui pourrait n'être pour une jeune fille catholique qu'un regret immortel, devrait être pour Camille un éternel remords; remords contre lequel elle n'aurait pour arme et pour baume qu'une prière stérile et solitaire où la foi aurait beaucoup de peine à se démêler de l'orgueil.

Cette belle et noble Camille est donc inconséquente; mais qui ne l'est pas un peu en ce monde, et ce monde, qui n'en va pas mieux, en va-t-il plus mal? Le cœur humain est l'inconséquent le plus terrible que je connaisse.

Les partis politiques, les libéraux du passé, les démocrates de l'avenir, les écoles littéraires, les rois, les peuples, les ministres, les grands, les petits, les hommes, les femmes, inconséquents! Si les sceptiques étaient conséquents, ils nous feraient voir, comme dit Catulle en colère à sa maîtresse infidèle, de très-étranges choses. Si les convaincus étaient conséquents, le monde s'arrêterait de lui-même; car il est clair que les intérêts du temps comparés à ceux de l'éternité ne sont pas même un grain de sable comparé à l'Himalaya. Dieu a donné à l'humanité cette inconséquence, pour que l'humanité pût exister et n'être pas trop malheureuse; il l'a donnée aux femmes protestantes d'un grand cœur et d'un grand talent, pour qu'elles puissent écrire des œuvres éloquentes, élevées, émouvantes, telles que *Vesper*, les *Horizons* et *Camille*. Il l'a donnée surtout aux critiques, dont l'inconséquence ressemble au renversement de toutes choses, quand ils font mine de prêcher madame de Gasparin.

---



RÉCIT D'UNE SOEUR<sup>1</sup>

Juin 1866.

La seule critique que j'oserai adresser à ce livre est d'un genre bien singulier. Quiconque juge ou essaye de juger un ouvrage se fait pour un moment son supérieur; ici, c'est mon infériorité que j'accuse : je ne me trouve pas digne de parler du *Récit* de madame Augustus Craven. Je me demande si cette place où il peut être question demain d'une pièce nouvelle, après-demain d'un nouveau roman, ne profane pas ce chef-d'œuvre de piété et de tendresse, alors même qu'on y apporte émotion, admiration et respect. Afin de surmonter ou d'éluider cette difficulté bizarre, je me contenterai de désigner les personnages par leurs noms de baptême. Tous ceux qui ont eu, à titre d'amis, la primeur de ces pieuses confidences et les ont lues dans l'édition publiée pour

<sup>1</sup> *Souvenirs de famille*, recueillis par madame Augustus Craven.

eux seuls, savent bien quelle est cette famille dont un prélat italien disait *Sono tutti santi*. Pour « ce monde effrayant qu'on appelle *le Public*, » (le mot est de madame Craven), Albert, Alexandrine, Eugénie, Olga, ne se nommeront pas autrement. C'étaient leurs noms donnés par le ciel et pour le ciel, où les appelait une prédestination mystique. C'étaient les noms de leurs âmes, et l'âme, si souvent absente des œuvres modernes, règne ici en souveraine. Elle réclame comme siens ceux qui revivent dans ces pages; elle dispose de leurs joies, de leurs tristesses, de leurs amours, de leurs souvenirs et de leurs espérances. Elle abrège leur exil ici-bas, et quand ils ont donné l'exemple de ces vertus aimables qui recrutent pour le Dieu de l'Évangile, elle reprend avec eux le chemin de leur cèleste patrie.

Un jeune homme et une jeune fille se rencontrent en pays étranger, peu après 1830, dans cette Italie qui était encore l'Italie de la tradition, et que la politique n'avait pas arrachée aux amants et aux poètes. Un mystérieux attrait les pousse l'un vers l'autre. Tout les réunit, naissance, éducation, sentiments, dédain des froids calculs et des vulgarités terrestres, instinct de perfection et d'idéal, préoccupation intime et profonde des choses religieuses; un seul obstacle les sépare, mais il est grave : le jeune homme est catholique fervent, la jeune fille est luthérienne. Or le trait distinctif de l'amour d'Albert est d'être aussi passionné que pourraient le concevoir les imaginations les plus romanesques, et de naître dans son cœur en même temps qu'un ardent désir de voir celle

qu'il aime rentrer dans le sein de l'Église. Ces deux passions sont tellement simultanées, si intimement unies, qu'elles n'en font qu'une, et que le cœur qui les éprouve ne peut ni les séparer, ni les distinguer. C'est par l'ardeur de ses vœux pour la *conversion* d'Alexandrine qu'Albert arrive à se révéler à lui-même la profondeur de sa tendresse; c'est par son chagrin de ne pas prier au même autel que ce pur et noble jeune homme, que la fiancée de son âme est peu à peu initiée à son propre secret, à une affection plus calme, mais non moins profonde. Nous ne connaissons rien de plus intéressant que ce tableau, et l'on peut d'autant plus nous croire qu'à nos yeux comme à ceux de bien des gens, cette jeune personne, pure comme les anges, nostalgique de catholicisme, affamée de vérité et de foi, retenue seulement par la crainte d'affliger sa mère et de manquer à des traditions de famille, ne courait pas de grands risques au point de vue de son salut. Qu'importe? sans l'exagération, il n'y aurait rien dans ce monde qui méritât de passionner les belles âmes. La poésie est l'exagération de l'idée, la passion est l'exagération du sentiment, le sublime est l'exagération du beau, l'héroïsme est l'exagération de l'honneur, la sainteté est l'exagération de la vertu.

Albert ne se rendait pas d'ailleurs un compte bien net du motif qui lui faisait désirer si vivement la *conversion* d'Alexandrine: au fond, c'était de l'amour encore, tel que ce cœur devait le ressentir. Un amour pareil aspire à l'union suprême, complète, absolue: celle qu'il

aimait avec son âme devait être toute son âme; une parcelle de vérité qui fût à lui seul, un atome d'erreur qui ne fût qu'à elle, c'était une paille, un grain de sable dans le mélange de ces deux lingots d'or en fusion. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il y eût défaut d'assimilation sur un point, et, par conséquent, souffrance. Albert, sans se l'avouer peut-être, était jaloux de l'hérésie comme d'autres sont jaloux d'un rival. Pour que tout fût original et rare dans ce roman chrétien, les rôles étaient intervertis. D'ordinaire, ce sont les jeunes filles, les fiancées pieuses, qui éprouvent cette secrète anxiété à l'idée d'une dissidence ou d'une différence du plus au moins entre l'homme qu'elles ont choisi et leur propre piété. Elles prient, et il ne prie guère; elles voudraient user de leur influence pour conquérir son âme à Dieu, et cette âme rebelle s'obstine à ne voir rien au delà et au-dessus de l'objet charmant qui la rattache à la terre au lieu de la réconcilier avec le ciel. De là des troubles, des conflits, des capitulations ou des révoltes de conscience, des combats intérieurs, qui, sans rien ôter, en ajoutant peut-être à l'intensité de l'amour, altèrent sa sérénité.

Rien de semblable cette fois. On est à Rome, en pleine atmosphère catholique, à Rome où il semble qu'il n'y a pas de milieu possible entre le catholicisme et le paganisme. Alexandrine s'est liée d'instinct avec les deux sœurs d'Albert, Eugénie et Pauline, et telle est déjà la fraternelle sympathie qui les unit, qu'elles ne savent plus, j'en suis sûr, à quel verset de la Bible elles auraient à se séparer. Comme ces exilés qui ne perdent

pas une occasion de voir les images de leur pays, Alexandrine fréquente les églises, et là, elle remarque un jeune homme agenouillé, priant avec ferveur, avec tendresse. Dans cette prière, dans cette attitude, se révèle Albert tout entier : le gentilhomme chrétien, à genoux devant son Dieu, prêt à se relever pour défendre toutes les nobles causes ; la foi du moyen âge avec la douceur des mœurs modernes. Un fils des croisés, un contemporain de saint Louis attendri et poétisé par le spectacle de ces révolutions et de ces naufrages politiques qui adoucissent les grandes âmes et aigrissent les petites ; un léger penchant à cette rêverie mystique dont le charme s'associait avec la renaissance de l'art religieux et de l'architecture gothique ; timide et fier, vaillant et bon, porté à se méfier de lui-même, à douter des sentiments qu'il mérite ou qu'il obtient, à s'exagérer ce qui l'afflige, à s'enivrer de ses blessures, à souffrir de la crainte d'exprimer moins qu'il ne ressent et d'être aimé moins qu'il n'aime. Avec cela, une loyauté sans tache, un dévouement sans bornes, des délicatesses d'hermine et de sensitive, l'oubli perpétuel de soi-même, une langueur malade qui donne à ses beaux yeux l'éclat voilé des soleils d'automne, l'attrait indéfinissable que Dieu, avant de les rappeler à lui, prête aux personnes attaquées ou menacées de maladie de poitrine : tel était cet aimable Albert ; tel je le retrouve dans mes souvenirs d'adolescence et de Luxembourg ; tel il apparut à celle qui devait décider de sa rapide destinée. Tout d'abord il l'intéressa : elle allait l'aimer ; elle l'aima.

Voilà, si l'on osait parler un langage profane, le premier acte du drame; amour presque instantané chez Albert, amour plus lent à s'avouer à lui-même chez Alexandrine; objections des parents, dont la prudence croit devoir mettre ces cœurs à l'épreuve; sœurs du jeune homme, servant de traits d'union; puis, par un premier bienfait du ciel, dissidence religieuse n'étant qu'un obstacle apparent et rapprochant en réalité ces deux âmes qu'elle semble séparer. Ce genre de dissentiment n'est fâcheux ou dangereux que quand l'un des deux dissidents n'est pas digne de l'autre, quand il se refuse à la lumière et place celui qui voudrait le convertir dans la cruelle alternative ou de rester à distance ou de descendre avec lui. Mais lorsque tous deux aiment la vérité avec une égale bonne foi, lorsque celui qui la cherche brûle d'en prendre sa part à celui qui la possède, alors le mal est un bien : constamment occupés de ce qui les divise, ils se rapprochent sans cesse pour se combattre; leurs désirs, leurs hésitations, leurs scrupules, leurs incertitudes, tournent au profit de leur tendresse, et le point qui demeure encore en litige semble rester là tout exprès pour ménager à l'un la joie d'un dernier triomphe, à l'autre l'ivresse d'un dernier sacrifice.

C'est là le fond du récit; mais, pendant ces belles et heureuses années, dans ce souriant prologue d'un beau roman qui sera si court, que de détails charmants, de précieux souvenirs, recueillis par cette sœur qui survit, et qui tantôt prend la parole, tantôt laisse parler ses

morts bien-aimés ! Chacun de ces êtres trop purs pour ce monde — *tutti santi*, — se dessine et se peint dans des lettres, dans des pages de journal intime, qui passent tour à tour devant nos regards et nous apprennent à chérir ce rare assemblage des qualités les plus aimables et des vertus les plus exquises. Il ne faut pas croire en effet, — et madame Craven avait bien le droit de nous en avertir dès le début, — que la piété, ou, pour écrire le gros mot, la dévotion eût desséché ces imaginations et ces âmes, les eût fermées au sentiment du beau dans la nature et dans l'art, aux enchantements des pays parcourus, aux charmes de la poésie et de la musique, aux fêtes et aux élégances mondaines, à tout ce qui entoure de cadres d'or les pures et romanesques amours.

Non, une des séductions de ce livre où tout est sincère et vrai comme une tendresse de sœur, c'est, non pas le contraste, mais la communauté très-cordiale et très-innocente de ce que séparent un peu trop les gens du monde dans leurs préjugés et certaines dévotes dans leurs scrupules. Vous tournez une page qui vous a raconté un trait de piété, qui vous a montré Albert, Alexandrine ou Eugénie en prières, demandant à Dieu d'exaucer leur vœu le plus cher ; vous venez de recueillir, dans la lettre ou le journal d'un des personnages, quelques-uns de ces beaux accents de l'âme en quête ou en possession de la vérité : « Ce que je n'appris que bien plus tard (c'est Alexandrine qui parle), c'est que ce fut à cette époque qu'un jour, de grand matin, Albert fit, *nu pieds*, pour moi, revêtu d'un froc de pèlerin, le pèlerinage des sept

Basiliques. » — « A quinze ans (note de madame Craven), déjà préoccupée de doutes religieux et plutôt troublée que satisfaite par les réponses du pasteur qu'elle interrogea sur ces sujets à Berlin, Alexandrine fit à Dieu, un jour, le solennel abandon de son bonheur en cette vie, et demanda, à ce prix, la claire vue de la vérité. » Voilà le diapason. Vous tournez la page, et vous avez vite reconnu que ces âmes possédées de l'amour de Dieu, pénétrées de l'esprit de sacrifice, n'en sont pas moins sensibles aux sourires de ce beau ciel, aux splendeurs de cet horizon, aux mélodies du poète, aux poésies du musicien, aux élégants plaisirs de la toilette et du bal. On est à Castellamare ou à Sorrente; on lit Shakspeare et le Tasse; Alexandrine chante la romance de *Mæris*; Albert a une belle voix de basse, forte et douce à la fois. Toujours simple et modeste, il ne se décide à chanter que pour obéir à celle qu'il aime, et les suaves cantilènes de Bellini se mettent en tiers dans le romanesque tête-à-tête. On discute avec enjouement la couleur et la coupe d'une robe, et je ne sais même si on s'interdit un tour de valse.

Il y a là deux traits caractéristiques qui fixent la date du *Récit*, et le rendent plus vrai sans qu'il soit moins édifiant. Pendant cette période coupée en deux par la révolution de Juillet, avant la défection des hommes illustres que le christianisme put regarder d'abord comme siens, le romantisme, pour un groupe d'élite dont M. de Montalembert était dès lors l'initiateur éloquent et le jeune maître, fut une revanche de la religion chrétienne



contre deux siècles de paganisme dans la littérature et dans l'art. Il en résulta une alliance passagère, mais étroite, entre cette foi vivante et cet art régénéré ; les imaginations heureuses allaient de Lamennais à Chateaubriand, de Lamartine à Manzoni, de Bellini à Silvio Pellico, sans quitter le parvis de l'église. A ce premier trait ajoutons-en un autre qui n'est pas moins significatif. Alexandrine était étrangère. En elle on admirait une de ces filles du Nord qui semblent les prédestinées de l'amour mystique et dont Paris a si souvent salué le charme ineffable ; fleurs exotiques dont le parfum fait tour à tour songer au bouquet de bal et à l'encens du sanctuaire ; fleurs nées sous la neige et colorées d'un rayon de l'Orient. Un poète a chanté les anges tombés pour avoir aimé une femme : ici ce sont des femmes qu'on dirait amoureuses d'un ange ; et elles sont si persuasives, si habituées à l'impossible, que parfois, ô miracle ! elles vous font croire que c'est vous qui êtes l'ange. Leur subtilité est plus attrayante que notre naturel, leur chimère est plus réelle que notre vérité, leur mensonge est plus sincère que notre franchise, leur souplesse est plus forte que notre énergie, leur coquetterie est plus pieuse que notre piété, leur dévotion est plus coquette que notre élégance. Sphinx aux blanches épaules sculptés sur un bénitier ; énigmes animées dont le mot est dans le ciel quand il n'est pas dans la boue ; le matin, prosternées dans quelque obscure chapelle de la rue de Sèvres ; le soir, décolletées en pleine lumière, dans une loge de l'Opéra. Elles inquiètent, elles fasci-

nent, elles subjugent ; on les craint et on les adore. Maintenant, prenez de ce type tout ce qu'il a de plus noble, de plus exquis et de plus pur ; douez-le d'une piété, plus solide déjà chez une protestante que chez beaucoup de catholiques, et n'accordant aux grâces mondaines que tout juste ce qu'il faut pour être plus attractive : vous aurez Alexandrine, cette femme angélique, que les sœurs d'Albert ont aimée comme une sœur avant même qu'elle épousât leur frère ; compagne si digne d'Albert, si sûre de n'aimer et de n'être aimée qu'en Dieu, que, dans cette union toute chrétienne, le bonheur promis par le ciel indemnise du bonheur perdu sur la terre. Albert, *fiancé* pendant dix-huit mois, heureux pendant dix jours, malade pendant deux ans, meurt consolé en voyant sa femme recueillir sur ses lèvres mourantes l'intégrité de sa foi. Alexandrine, amante, épouse, infirmière, devient la plus sainte des veuves ; elle trouve consolation et refuge dans une vie de *quasi-religieuse*, que nous raconte la seconde partie de ce livre.

Ainsi, — et ce chaste roman n'en est que mieux d'accord avec les conditions mêmes de notre triste humanité et les clartés de l'Évangile, — les joies de ce monde n'ont existé pour Alexandrine et pour Albert qu'à l'état d'espérances, et ces espérances, en se brisant, n'ont fait que changer de place : elles sont montées de la terre au ciel. L'art le plus consommé ne ferait pas mieux que n'a fait ici une narration sans recherche d'art, retraçant la destinée de deux privilégiés de l'idéal chrétien, secondés

ou éprouvés par la Providence. L'âme, chez ces êtres marqués au front et au cœur du signe divin, a un tel besoin d'infini, que le bonheur rêvé et souhaité peut seul lui suffire, parce qu'il n'a pas plus de bornes que ses rêves. Réalisé, il s'arrête à des limites quelconques, à des murs de clôture humaine qu'elle voudrait dépasser. Les dépasser, c'est mourir. Dieu, le suprême ordonnateur, fit pour ces deux créatures qui l'avaient tant aimé, ce que font, dans des sphères mille fois moins idéales et moins pures, les romanciers habiles quand ils ont marié leurs personnages. Seulement, ceux-ci baissent le rideau, et Dieu le lève,

En publiant ce *Récit d'une sœur*, madame Augustus Crâven a eu deux pensées qui se lient évidemment l'une à l'autre et qu'elle exprime dans sa courte et touchante préface ; faire revivre, pour ses amis d'abord, puis pour un cercle moins restreint de lecteurs, ceux qui n'ont jamais cessé de vivre dans son souvenir et dans son cœur ; glorifier Dieu dans la personne de ces jeunes morts, Albert, Alexandrine, Olga, Eugénie, qui, par leur pieux et doux exemple, nous engagent à adorer ce qu'ils adorent et à servir ce qu'ils servent. Ce double but, elle l'atteindra, ou plutôt elle l'a déjà atteint. — « Si, parmi les lecteurs, nous dit-elle, il s'en trouve à qui l'amour de Dieu soit étranger, ces pages pourront peut-être leur inspirer le désir de connaître le divin sentiment qui les remplit et qui s'y mêle à tout. J'ose croire qu'ils y trouveraient d'ailleurs quelque intérêt et quelque charme, et qu'ils n'achèveraient pas cette lecture sans se demander

s'il est bien vrai, comme quelques-uns le prétendent, que les pieuses habitudes de la vie catholique nuisent au développement de l'intelligence, asservissent l'âme ou refroidissent le cœur, et s'il n'est pas certain, au contraire, que ces personnes si agréables à Dieu auraient perdu, même humainement, le plus grand de leurs charmes en perdant cette piété qui a tout vivifié en elles. » L'éloquente *sœur* dit vrai, et l'on a pu voir, au courant de cet article, à quel point nous étions de son avis. Tout au plus, quelques esprits mal faits pourraient-ils lui demander si elle est bien sûre que ce soit cette piété fervente qui a rendu ces personnes si aimables, et non pas leur amabilité naturelle qui s'est répandue sur leur piété ; tout au plus pourraient-ils lui dire qu'il y a malheureusement d'autres personnes chez lesquelles la dévotion produit ou qui produisent sur la dévotion un effet diamétralement contraire. Mais la question est trop délicate, et je me garderai bien de la soulever, n'osant me charger de la résoudre.

---

M. GUIZOT<sup>1</sup>

Juin 1866.

C'est pour nous un vrai bonheur de pouvoir parler d'un livre de M. Guizot sans commencer par la distinction obligée entre nos admirations et nos dissidences. Dans ce nouveau volume qui comptera parmi ses meilleurs titres, nous ne voudrions pas retrancher une page, pas même celles où, après avoir retracé en maître le réveil chrétien chez les catholiques, l'illustre écrivain signale ce réveil chez les protestants. D'abord il eût été fort extraordinaire que M. Guizot négligeât cette partie de sa tâche, et cette bizarrerie même eût fait perdre à l'ensemble de ses arguments un peu de leur autorité : ensuite, nous y trouvons le facile plaisir de constater que ce chapitre si éloquent perd quelque peu de son intérêt en passant du P. Lacordaire à M. Daniel Encontre, —

<sup>1</sup> *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne.*

et que les querelles tant de fois reprochées aux deux fractions du parti catholique ne sont rien ou presque rien, comparées à celles qui s'agitent entre les chefs les plus éminents et les plus sincères des diverses communions protestantes.

Le plan de cet ouvrage est simple, comme tout ce qui est vraiment grand. Il y a dix-huit mois, M. Guizot fit paraître la première partie de ses *Méditations chrétiennes*. Il s'agissait alors de défendre l'essence même du christianisme, son caractère surnaturel et divin, le Dieu de la Bible et le Christ de l'Évangile contre une critique dissolvante qui réduisait à l'état de fantômes les traditions et les dogmes, les miracles et les mystères. Dans la pensée primitive de M. Guizot, à ce traité de l'essence du christianisme devait immédiatement succéder son histoire : mais il a mieux aimé, comme il nous le dit lui-même, aller au plus pressé. Il s'est décidé à intervertir l'ordre de ses publications, et à faire passer la troisième méditation avant la seconde. L'état actuel de la religion chrétienne, la situation qui lui est faite par ses défenseurs et ses adversaires, la balance du bien et du mal, suivant qu'on examine les succès de la défense ou les progrès de l'attaque, voilà le sujet de ce volume. Il n'en est pas de plus intéressant, et l'œuvre est digne du sujet.

Tout naturellement le livre se divise en deux parts : exposition et réfutation. Exposition du réveil chrétien en France; réfutation du travail antichrétien : tableau de ce qui peut rassurer les âmes; discussion de ce qui doit

les alarmer. M. Guizot, qui n'est étranger à aucune science et qui possède une connaissance assez intime des philosophies anciennes et modernes pour réfuter *in extenso* et en détail toutes les erreurs passées et présentes, a fait preuve d'un grand sens et d'un tact supérieur en donnant à son exposition du réveil chrétien plus d'étendue qu'à ses objections contre les nouveaux systèmes philosophiques et scientifiques. Il a compris que, dans sa première partie, nous aimerions tous à le suivre, et que ces noms, ces dates, ces souvenirs seraient comme autant de flambeaux prêts à éclairer notre chemin; tandis que la seconde, s'il s'y trouvait trop de détails ou de profondeurs techniques, risquerait d'effrayer la moyenne des lecteurs. Ce que j'admire dans le premier chapitre, qui occupe la moitié du volume, c'est qu'il ne s'y rencontre pas un mot, pas un trait qui puisse blesser les esprits les plus passionnément engagés ou intéressés dans le débat. Ce qui me frappe dans les autres, c'est que, discutant des systèmes dont les auteurs ne se comprennent pas toujours eux-mêmes, l'éloquent écrivain a été constamment clair, net, intelligible, bref, concis, et a fait de cette concision, tantôt dédaigneuse, tantôt concluante, une arme plus puissante que toutes les insistances de la dialectique et du raisonnement.

Que manque-t-il donc à ce livre, qu'on devore et qu'on savoure, qui élève l'âme, et dont on ne se saurait poursuivre ou achever la lecture sans être saisi d'une tendre et respectueuse admiration pour l'homme illustre dont la noble et infatigable vieillesse se console de ses

épreuves en se dévouant aux intérêts les plus chers de l'humanité et de la conscience? Que lui manque-t-il? Ce que M. Guizot ne pouvait pas y mettre, ici sans se déjuger, là sans s'amômdir. Il est évident, — et je rentre dans la littérature pure et simple, — que, s'il n'avait consulté que son amour-propre d'auteur et les règles d'un art vulgaire, il n'aurait pas fait subir à son magnifique chapitre sur le réveil chrétien en France la loi de progression en sens inverse qu'il lui a imposée d'office. Il est tout aussi manifeste qu'un écrivain moins grave n'aurait pas résisté à la tentation de nous égayer un peu et de s'égayer avec nous aux dépens de M. Auguste Comte par exemple, apôtre et Dieu de la religion positiviste, et de quelques-uns de ses adeptes. A défaut de plaisanteries trop légères qui déclasseraient le livre et grimaceraient sur un austère visage, une bonne et verte satire sur ces prétendus émancipateurs de la raison, qui, songeant à tout, excepté à la liberté morale, préparent d'excellents sujets à toutes les variétés de servitude, aurait heureusement alterné avec une discussion sérieuse : mais encore une fois, M. Guizot ne pouvait pas l'écrire; il y eût perdu quelque chose de cet idéal de sérénité majestueuse qui ajoute à l'effet de sa physionomie et de son œuvre dans cette nouvelle phase de sa belle et laborieuse vie.

C'est donc uniquement pour l'acquit de ma conscience littéraire que je vais ajouter quelques remarques, quelques chicanes peut-être, à mon légitime et respectueux hommage. Voici les principaux noms qui se succèdent dans les cent premières pages de ces *Méditations* : Napo-



l'éon, Chateaubriand, de Maistre, de Bonald, Frayssinous, Lamennais, Lacordaire, Montalembert, Dupanloup, Ozanam, Veuillot, de Falloux, de Broglie, etc., etc.

Pour tous ces noms, pour les souvenirs qui s'y rattachent, pour l'ensemble de ce grand réveil qui, commençant au Concordat et au *Génie du Christianisme*, se continue, à travers les luttes de la Restauration et de la monarchie de 1830, jusqu'à la loi sur la liberté d'enseignement et aux polémiques soulevées par l'Encyclique de 1864, pour tout cela M. Guizot s'est montré non-seulement d'une impartialité admirable, mais profondément, éloquentement sympathique. Tous les survivants de ces combats dont la plupart ne furent pas sans gloire, seront émus, comme nous, de ces jugements si hauts, si fins, si équitables, où le dissentiment de détail se corrige toujours par un trait de bienveillance. Certains catholiques qui liront ces pages se diront tout bas qu'ils seraient bien heureux d'être traités par leurs coreligionnaires avec autant de ménagements que par M. Guizot. Il y a là, sur la renaissance chrétienne, sur les douloureux mécomptes des disciples de M. de Lamennais, sur ceux qui sont tombés avant l'heure, Frédéric Ozanam, Charles Lenormant, des passages dont il ne suffirait pas de dire qu'ils sont beaux : ils sont touchants : *Pulchra et dulcia* ; le grand écrivain est arrivé à l'attendrissement à force de justice et de justesse, d'élévation et de bonté !

Pour que tout soit paradoxal dans cette situation qui nous montre M. Guizot plus affectueux envers d'anciens contradicteurs que d'autres ne le sont envers leurs amis,

je vais lui adresser une plainte qui paraîtra peut-être assez singulière sous ma plume. J'aurais voulu qu'il profitât de sa position unique, — oui, unique, — pour nous ouvrir une voie où nous devons entrer tôt ou tard, si nous désirons en finir avec des querelles interminables. Placé par sa gloire, par son âge, par les vicissitudes de sa carrière, par les respects qui l'entourent, par sa religion même, au-dessus de ce que j'appelle le *cahier des charges des partis*, M. Guizot pouvait, selon nous, ajouter quelques lignes ou quelques pages à ce qu'il dit de la réaction salutaire et chrétienne qu'avaient préparée dans les âmes les fureurs révolutionnaires et dans les esprits l'excès ou le résultat visible de l'incrédulité du dernier siècle. Oui, sans doute, l'effet immédiat, naturel, logique, fut de rejeter vers Dieu une nation désolée par le scepticisme, décimée par l'échafaud ou par l'exil ; mais il y en eut un autre qui doit peu à peu se dégager de nos conflits et de nos rancunes. A cette société qu'elles épouvantèrent tour à tour des suites funestes de leurs doctrines et de l'audace sauvage de leurs actes, la Philosophie et la Révolution apprêtaient en réalité un régime plus conforme à l'esprit de l'Évangile. Elles amenèrent une renaissance chrétienne, non-seulement par l'horreur qu'elles inspirèrent, par le besoin de croire et d'espérer qu'elles créèrent à leurs victimes, mais par la chute de la société antichrétienne qu'elles détruisirent. On le comprend, je ne puis qu'indiquer ; mais désormais, je le crois du moins, il manquera quelque chose à toute œuvre qui, rappelant les effets de la philosophie du dix-huitième

siècle et de la Révolution française, négligera cette nuance.

Quoi qu'il en soit, voilà de grands souvenirs, de grands horizons, des intérêts immenses et d'immenses questions. M. Guizot, s'il était de ceux qui veulent avant tout faire d'un livre un objet d'art, aurait compris que descendre de ces hauteurs et rétrécir ces largeurs pour nous parler de MM. Gaussen, Malan, Encontre, Vincent, Gonthier, Bost, Merle, Neff, Pyl et autres célébrités de l'Église protestante, c'était manquer au lois de la progression et de la perspective. Il se serait dit que nous faire assister, même de loin, à ces divisions radicales, qui, chez quelques-uns, conduisent à nier la sainte Trinité, chez d'autres à contester la divinité de Jésus-Christ, c'était nous donner envie de demander si des hommes sincères et honorables sans doute, mais logiquement amenés à ces hardiesses négatives, sont les adversaires ou les complices du mouvement antichrétien. Il se l'est dit, j'en suis sûr; il a passé outre et il a bien fait. Cette lacune eût été remarquée : les protestants la lui auraient reprochée : nous en aurions peut-être abusé. Mieux vaut combattre au grand jour; après tout, on n'a pas à rougir d'auxiliaires tels que M. Daniel Encontre ou M. Adolphe Monot; ils méritaient de compter parmi les défenseurs de la place assiégée : tout au plus peut-on discuter la solidité de leur armure.

J'arrive aux chapitres de réfutation. M. Guizot passe tour à tour en revue le spiritualisme, le rationalisme, l'école positiviste, les panthéistes, les matérialistes, les

sceptiques et enfin, dans des pages d'une éloquence pathétique et pénétrante, l'impiété, l'insouciance et la perplexité. Aux uns, aux spiritualistes par exemple, qu'il est loin, Dieu merci ! de traiter en ennemis, il signale le point où ils s'arrêtent, et il démontre pourquoi ils ont tort de s'arrêter. A d'autres, notamment aux rationalistes, il indique le point où ils aboutissent, et il prouve comment ils ont le tort d'y aboutir. Mais c'est l'école positiviste qui, je l'avoue, me mettrait en gaieté, si le sujet était moins grave et si le gros rire était permis en compagnie de M. Guizot. Cette école a eu, on le sait, pour inventeur, maître, apôtre, missionnaire, apologiste, fondateur, propagateur, et finalement législateur, prophète et Dieu, cet excellent M. Auguste Comte, qui a vécu et qui est mort persuadé qu'il était prédestiné à transformer le genre humain. M. Auguste Comte avait commencé, en 1826 et 1827, par des accès de folie et une tentative de suicide. Voici comment il a fini : après avoir écarté en principe toute espèce de religion et de dogme, après s'être séparé et moqué des saints-simoniens, « dont les têtes se sont peu à peu exaltées à ce point qu'il ne s'agit de rien moins que d'une véritable religion nouvelle, d'une sorte d'incarnation de la divinité en Saint-Simon, » M. Auguste Comte voulut, lui aussi, se donner le plaisir de faire sa religion ; la religion de l'*Humanité* ou du *Grand Être*. Le 19 octobre 1851, il prononçait ces paroles sacramentelles : « Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'humanité viennent prendre dignement la direction géné-

rale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie Providence morale, intellectuelle et matérielle, en excluant irrévocablement de la suprématie politique tous les esclaves de Dieu, catholiques, protestants ou déistes, comme étant à la fois arriérés et perturbateurs. » Après quoi, le digne pontife rédigeait un catéchisme et un almanach presque aussi comiques que lui. Le plus échelvé parodiste trouverait-il mieux ? Et quand on songe que bien des gens qui rient aux éclats si on leur parle de nos dogmes et de nos mystères, prennent au sérieux de pareils aliénés, la parodie ne semble-t-elle pas plus bouffonne — et plus triste ?

Je rencontre, dans ce curieux chapitre, deux détails que M. Guizot me permettra de relever. Touchant, celui-ci à la politique, celui-là à la littérature, ils me déroberont aux austérités philosophiques, pour me placer en présence ou dans le voisinage des sujets habituels de nos causeries. Je lis à la page 279 : « Quand on a déclaré que la matière, ses forces et ses lois sont l'unique objet du savoir humain, et que ces lois sont immanentes à la matière, éternelles et invariables, que faire de la liberté humaine ? Quelle place lui assigner dans ce monde, où elle est impuissante à rien créer, à rien changer, et dans lequel n'existe aucune puissance de qui elle puisse rien demander et rien obtenir ? Évidemment, dans un tel système, la liberté humaine est une chimère, un vain luxe de la nature humaine, etc., etc... »

Là j'aurais voulu que M. Guizot appuyât plus fort, au risque de percer ces outres gonflées de vent. Là, il s'a-

gissait moins de réfuter des systèmes qui ne donnent, en fait d'absurdités, que l'embarras du choix, que de rappeler comment tous ces hommes superbes, positivistes, saint-simoniens, phalanstériens, qui ne trouvaient pas M. Guizot assez libéral, ont été, en réalité, les plus funestes ennemis de la liberté de leur temps et de leur pays, les alliés les plus efficaces du régime de la force ; comment, en demandant pour la société le superflu, ils ont puissamment concouru à la priver du nécessaire ; comment enfin ces héros, ces saints, ces pontifes, ces dieux de religions sans martyre ont constamment lâché la proie pour l'ombre ; mais que dis-je ? Plusieurs sont aujourd'hui de gros personnages et des millionnaires ; en nous voyant passer à pied devant leurs riches hôtels, ils seraient fort divertis de nous entendre appeler ombre ce qu'ils ont saisi et proie ce qui nous a attrapés.

En démontrant le néant de ces utopies antilibérales non moins qu'antichrétiennes, M. Guizot, — pour lui rappeler une époque et un langage qui lui furent chers, — aurait pu demander la parole pour un fait personnel. Voilà pour la politique ; voici pour la littérature. On se souvient des criaileries qui s'élevèrent, et dont M. Guizot eut sa part, lorsque M. Littré fut écarté de l'Académie : Éconduire un grand écrivain, sous prétexte d'athéisme ! les cléricaux seuls étaient capables d'une pareille barbarie, et ce qu'il y avait de pire, c'était de voir un protestant illustre s'allier, dans cette circonstance, avec les cléricaux ! Les raffinés, les délicats, les amants de la littérature *quand même*, n'étaient pas ceux qui criaient le

moins fort. Eh bien, je trouve, à la page 262 de ces *Méditations*, la phrase suivante ; elle est de M. Littré :

« Plus l'école positive caractérisera sa marche réelle, plus on doit voir se développer une telle concentration rétrograde dans laquelle seront enveloppés jusqu'aux déistes eux-mêmes, avant le plein ascendant du positivisme, pour lequel d'ailleurs une telle coordination de ses adversaires est au fond bien plus favorable que contraire, puisqu'elle tend à donner enfin aux luttes philosophiques un caractère pleinement décisif, où les positivistes devront seuls surmonter la coalition, du moins spéculative, de toutes les anciennes forces philosophiques, aussi bien métaphysiques que théologiques. »

Qu'en dites-vous, ô fils de Voltaire ? qu'en dit M. Sainte-Beuve ? Que peut être le dictionnaire d'un homme qui parle une pareille langue ?

En finissant, je signalerai, dans le beau livre de M. Guizot, quelques négligences de détail que l'on doit peut-être attribuer à son imprimeur et qu'il faudra faire disparaître dans la prochaine édition. Page 12 de la préface : « Ces jeunes âmes ne repoussent point les idées justes qu'elles n'ont pas d'abord reconnues, ni les *freins* que la loi divine *inspire* aux ambitions humaines. » — *Questa coda non è di questo gatto*. Évidemment M. Guizot avait écrit *impose* : *inspire* est du fait de l'imprimeur. — Page 104 : « Encyclique du 8 décembre 1854 » : lisez 1864. Ici la faute typographique est flagrante ; mais cette simple erreur de chiffre désoriente un moment le lecteur. En vérité, quelles vétilles ! et quel bonheur

si les philosophes, les protestants et même les catholiques n'étaient séparés que par des nuances de style, des erreurs de dates ou des fautes d'impression ! chaque pèlerin ramasserait ses *coquilles*, et nous serions tous d'accord.

---



OU MÈNENT LES CHEMINS DE TRAVERSE <sup>1</sup>

Juin 1866.

Ne vous semble-t-il pas que nous sommes bien graves depuis quelques semaines ? si graves que, l'autre soir, je m'étais affublé d'une robe noire et coiffé d'un bonnet de docteur avant de commencer ma causerie. Adieu les frivolités mondaines ! adieu le roman que l'on voit en rêve pendant la première moitié de la vie et en souvenir pendant la seconde ! Je ne voulais plus entendre parler de ces folies et de ces chimères, trop jeunes pour moi, moi trop vieux pour elles. Mes fenêtres étaient fermées à toutes les tentations du dehors, aux femmes en robes d'été, au roulement des voitures, au rayon de soleil, au sourire de l'heureuse saison. Quiconque m'eût dit qu'on est ici-bas pour autre chose que pour interroger les secrets de l'histoire, scruter les énigmes de la politique, pénétrer les

<sup>1</sup> Par Flavio.

profondeurs de la science ou ratiociner sur les vérités métaphysiques, eût été immédiatement congédié comme un mauvais plaisant ou un pécheur endurci. Trois ou quatre bustes de philosophes à longues barbes s'étaient sur mon bureau et ma table : je m'enfonçais héroïquement dans une savante et sérieuse lecture... Seulement, — on ne pense jamais à tout, — je n'avais pas remarqué le degré du thermomètre : il était à 29, et montait encore. Les bons Parisiens se demandaient s'il n'y avait pas un présage de guerre dans cette atmosphère en feu. On ne voyait que fronts en sueur, visages empourprés, poitrines haletantes. Les glaces de Tortoni et de Rouzé se changeaient en eau bouillante dans le rapide passage du plateau des garçons à la bouche des consommateurs. Quant à moi, je ne me rendais pas bien compte de mes sensations ; mais je me voyais confusément, à travers un voile de vapeur brûlante, transporté en Ethiopie ou au Sénégal. Cette chaleur étouffante, ce manque d'air, la gravité de ma lecture, la fatigue de ma pensée tendue par un docte sujet, le bourdonnement de mon cerveau en fusion, ne tardèrent pas à produire sur moi un effet que j'appellerais très-singulier si je ne le trouvais très-naturel. Peu à peu ma tête se pencha sur mon livre, en suivant les oscillations de la pendule ; mes yeux se fermèrent ; mes idées s'habillèrent de mousseline noire ; le fil de mon raisonnement se cassa, d'abord en trois morceaux, puis en cent, puis en mille ; je m'assoupis, je m'endormis, et j'eus un rêve, exactement comme si j'étais un héros de tragédie.

Tous les romans que j'avais lus, — et Dieu seul en sait le nombre, — se groupèrent, s'agitèrent, s'enlacèrent, s'appelant par leur noms ou les noms de leurs héroïnes, se racontant leurs aventures, entremêlant le rire et les larmes, et bientôt formant autour de moi une ronde immense, colossale, auprès de laquelle la *Ronde du Sabbat* n'eût paru qu'un petit quadrille de pensionnaires. Ce qu'il y avait de clair, c'est qu'ils se moquaient de M. le critique, qui avait cru pouvoir se passer d'eux en prétextant son grand âge, et se disait inaccessible à leurs séduisants mensonges. Un moment, je pus craindre qu'ils ne me fissent un mauvais parti. Mais bientôt ils semblèrent revenir à des dispositions plus pacifiques; ils tinrent une sorte de congrès. Sans doute, il se décidèrent à essayer des moyens de douceur, et à m'envoyer un message pour convenir des clauses d'un traité. Cinq minutes après, je vis se détacher du groupe un jeune inconnu qui venait à moi d'un air souriant, une lettre à la main : lettre de femme, bien entendu ; un roman ne peut en apporter d'autres.

Il était nouveau à mes yeux, et pourtant ses traits me rappelaient d'autres figures de connaissance ; il me faisait songer à ces gens que l'on n'a jamais vus, et à qui l'on dit : Il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part. Je lui demandai son nom : Flavio ! me répondit-il d'une voix douce et blonde : comme j'insistais pour en savoir davantage, ma vision subit une nouvelle métamorphose. Le roman, à l'état de personnage, disparut ; mais il resta à l'état de rêve ; et ce

rève, je me le racontai à moi-même, comme si je l'avais vécu.

Cela s'appelait *Où mènent les chemins de traverse* : je vois d'ici un ménage parisien, — trop parisien, — le comte et la comtesse de Laudeymont arriver à leur château de Vilmore, et je vous dirai, pour vous prouver à quel point je suis lucide, que c'était au commencement d'avril, saison où la campagne est encore froide et Paris encore fort animé. Pourquoi donc l'aimable Marguerite, comtesse de Laudeymont, a-t-elle ainsi renoncé aux joies de ce monde, aux courses du printemps, aux jolies soirées de madame de Préfaille ? C'est qu'il y avait péril en la demeure ; méfiez-vous du comte Aymard de la Tranchays (nous sommes tous comtes dans cette histoire, à moins que nous ne soyons marquis) ; *leo quærens quam devoret*. Ce lion, qui n'est pas du désert, a déjà croqué une foule de filles d'Ève, et Marguerite a peur de lui : hélas ! rien ne la protège ; elle n'a pas d'enfant ; son mari a tous les défauts de l'emploi ; Aymard est le type du héros de roman, et vous comprenez que ce n'est pas dans un rêve que l'on songe à changer ces traditions romanesques, vieilles comme le cabinet de lecture de feu madame Cardinal.

Voilà pourquoi Marguerite s'est réfugiée à la campagne, où son élégant et indifférent mari ne tarde pas à la laisser seule : ce n'est pas toujours un lieu sûr, la campagne ! Le rêve y a ses coudées franches, et j'en profite pour grouper autour de la belle exilée, d'abord un vieux curé suivant la formule, l'abbé Dubreuil, destiné à partager

le rôle de *patito* avec la religion et la morale. Ce curé, nous l'avons déjà vu cent fois ; mais les rêves n'y regardent pas de si près ! Leur spécialité d'ailleurs est de se composer d'après un certain nombre de souvenirs et d'images qui ont passé dans notre esprit pendant le jour, et qui se rassemblent dans le sommeil comme sous l'aile d'un oiseau de nuit. Va donc pour *le curé Dubreuil*, locution peu aristocratique que nous ne nous permettrions pas si nous étions réveillés. Après lui, je vous présente une respectable chanoinesse, la comtesse de Charmisay, et sa nièce Berthe, une délicieuse étourdie de seize à dix-sept ans, un petit démon, un petit ange, une de ces jeunes filles que le roman tient en réserve pour opposer leur printemps à l'automne des belles pécheresses : boutons de rose, auraient dit nos anciens ; petites *grues*, dit l'argot de théâtre.

Je ne suis pas sorcier, ni vous non plus et cependant nous devinons déjà — les rêves ont de ces intuitions ! — que le terrible Aymard de la Tranchays n'est pas loin. Si Marguerite s'était bien renseignée, elle aurait appris qu'il était le neveu de la chanoinesse et le cousin de la jolie Berthe. Elle aurait su qu'il y avait dans le pays un pavillon et un coin de forêt à vendre, le pavillon de Saint-Claud, et elle aurait parié à coup sûr que l'acquéreur de ce pavillon ne pourrait être qu'Aymard. Mon rêve est plus clairvoyant que Marguerite ; il installe Aymard à Saint-Claud, et il s'apprête, le sournois ! à abuser de ses avantages. En effet, si ce n'était pas un rêve, il aurait à se dire qu'une honnête femme, arrivée sans encombre en

rade de ses trente-cinq ans, en attendant le port et la quarantaine, doit faire une plus longue et plus vaillante résistance; que ce n'est pas la peine de nous conduire en bonne compagnie, au milieu de marquis et de comtesses, pour nous montrer, sauf de très-légères différences, des mœurs analogues à celles où se complait le roman moderne; qu'enfin dans le cas où tout ceci prendrait corps et où le rêve deviendrait livre, il préparerait de singuliers embarras, non pas aux Saumaises futurs, mais aux critiques actuels, forcés d'avouer que les gentilshommes ou les patriciennes, quand ils se mettent à écrire du roman ou à en faire, prennent, eux aussi, le chemin de traverse et trébuchent dans les ornières.

Mais je dis comme Athalie : Me dois-je inquiéter d'un songe? et je poursuis. Encore une fois, c'est si commode de rêver! On est si bien au-dessus de toutes les lois de la vraisemblance! Voilà Marguerite et le bel Aymard à la campagne, celle-là à Vilmore, celui-ci à Saint-Claud, allant sans cesse l'un chez l'autre, nuit et jour, hiver et été, dans un pays cultivé, habité, où il y a des bourgeois, des paysans, des domestiques, où l'exil volontaire de ces deux personnages si distingués, si différents de leur entourage, doit attirer sur eux tous les regards, éveiller la curiosité, l'espionnage et la médisance : et, à part la chanoinesse qui, pour être fidèle à son rôle de vieille fille, se permet quelques insinuations malignes, personne n'a l'air de se douter de ce qui saute ou doit sauter aux yeux de tous! Aymard et Marguerite sont bien heureux de

parcourir avec nous le pays du rêve; dans la vie réelle et même dans le roman ordinaire, ils n'en seraient pas quittes à si bon marché!

Il faut pourtant une expiation. Patience! l'air de la campagne est si bon, que Marguerite, après douze ou quinze ans de mariage stérile, a un fils, et les maris, en songe, sont si débonnaires, que le contraste de cette longue stérilité parisienne avec cette subite fécondité campagnarde ne donne au comte de Laudeymont, *quem nuptiæ demonstrant*, aucune sorte de soupçon ou de souci. Cette maternité tardive rappelle-t-elle du moins la pécheresse à ses devoirs? la mère coupable trouve-t-elle dans un sentiment nouveau la force de réagir contre les fautes de l'épouse? Je le voudrais, mais mon rêve ne le veut pas; c'est si fantasque, un rêve! Ni les caresses du petit Maurice, ni les sermons de l'abbé Dubreuil, ni les premiers symptômes de froideur faciles à découvrir chez Aymard, ne protègent Marguerite contre de nouvelles rechutes, et la situation, en se prolongeant, fait éprouver au dormeur la même lassitude qu'au héros. Vous pensez bien que nous n'avons pas inventé pour rien l'aimable Berthe de Charmisay, petite cousine d'Aymard. Il l'aime, elle l'aime, les voici presque fiancés, et la désolée Marguerite assiste à la fois à la ruine de ses amours vieillottes et à l'éclosion de ces jeunes tendresses. Le châtiment n'en restera pas là: Aymard épouse Berthe, et ici le rêve, exaspéré par une chaleur d'orage, tourne décidément au cauchemar. Par un raffinement de cruauté qu'un commis-voyageur épargnerait à une grisette aban-

donnée, le hasard ramène à Saint-Claud le jeune ménage voyageant dans un rayon de lune de miel ; Aymard amoureux, Berthe heureuse et dans un état de grossesse assez avancé. Madame de Laudeymont, que rien ne retient à Vilmore, qui pourrait retourner à Paris, où son mari l'attend, en profite pour rester là, à un kilomètre du bonheur d'Aymard et de Berthe, sous le feu des regards et des malices de la chanoinesse. Elle reste, témoin de ces félicités légitimes qui aggravent en elle les tortures de l'abandon et du remords, forcée, par son voisinage, par les convenances mondaines, par l'amitié et la sécurité de Berthe, à des visites, à des rapports journaliers qui centuplent son supplice !

Ceci amène une scène terrible : Marguerite est allée, avec son beau Maurice, passer une journée chez les la Tranchays. Le soir, au moment où elle songe à les quitter, Maurice, pâle, les yeux cernés, la main flévreuse, se plaint de mal au gosier : impossible de partir ; il faut passer la soirée et la nuit à Saint-Claud. En même temps, Berthe est prise des douleurs de l'enfantement. A six heures du soir, Maurice n'était qu'indisposé ; à huit heures il est malade ; à minuit il a le croup : avant l'aube il meurt. Saint-Claud, je vous l'ai dit, n'est qu'un pavillon : de la chambre où râle Maurice, on entend les cris de la jeune femme qui va devenir mère. Le râle et les cris s'éteignent à la fois, l'un dans la mort, les autres dans la vie ; Maurice a expiré, le fils d'Aymard vient de naître ; Marguerite, échevelée, folle de désespoir, prend le cadavre, l'emporte, et le jetant à Aymard, qui déjà presse sur



son cœur l'enfant nouveau-né : « Tiens ! voilà l'autre, » s'écrie-t-elle, et elle disparaît dans la nuit. C'est effroyable et beau ; si effroyable que je me suis réveillé en sursaut, et... jugez de ma surprise ! ce n'étais pas un rêve, mais une histoire qu'on m'avait racontée, et qui, abusant de ma somnolence, prenant le thermomètre pour complice, s'était peu à peu substituée à ma savante et grave lecture. Cette histoire, je la retrouvais en m'éveillant, dans un joli volume jaune, édité par Achille Faure et signé de ce nom mystérieux ; FLAVIO. *Où mènent les chemins de traverse*, par Flavio, devinez si vous pouvez : quel est ce nouveau confesseur des *Péchés de Madeleine*, caché sous ce poétique pseudonyme ? Est-ce un homme ? est-ce une femme ? On se perd en conjectures ; la justice informe, et pendant ce temps, le livre fait son chemin — de traverse ou non, peu importe ! — On cherche, on interroge, on blâme, on approuve, on se révolte, on s'émue — et on lit. La curiosité supplée la critique, et, en face de cette belle ennemie, la critique ressemble au *Précepteur dans l'embarras*.

Je ne serais pas étonné que ce roman fût une œuvre en deux personnes, une œuvre de deux mains ; main virile et même un peu rude, et main féminine. Une fois en train de rêver, pourquoi s'arrêter ? Je suppose, par exemple, un écrivain dilettante, de race chevaleresque et guerrière, sujet à oublier ses bouts de cigare sur la carte du *Tendre*, et une femme de haute naissance, d'un mysticisme un peu romanesque, soufflant le curé Dubreuil et rajustant de son mieux la religion et la vertu, quand

on les traite avec trop de sans-façon. La vertu gémit de voir Marguerite céder si vite aux fascinations d'Aymard de la Tranchays : vite une fiche de consolation, une visite à quelque malade, une prière dans quelque chapelle, un whist en tiers avec cette chanoinesse dévote et ce vieux bonhomme de curé ! La religion s'afflige des triomphes de ce beau tentateur, qui fait si brillamment les affaires du diable : vite un filet d'eau bénite, quelques phrases sur les principes religieux d'Aymard, qui, tôt ou tard, prendront le dessus. Tôt ou tard ! voilà où le bât nous blesse, messieurs les romanciers et messieurs les héros de roman ! Le *tard* ne m'embarrasse pas, mais le *tôt* m'inquiète. Je sais ce que le *tard* amènera ; des regrets, des larmes, des existences brisées ou flétries, la faute se servant à elle-même de châtiment et de supplice, des rides sur le visage, des plaies dans le cœur, l'affreux chagrin d'avoir à maudire ce que l'on a trop aimé ; mais le *tôt*, c'est la passion, c'est l'ivresse, c'est l'exemple dangereux, c'est l'oubli du devoir, c'est le trouble pour les jeunes imaginations que de pareilles lectures entraînent, et qui, à tel ou tel chapitre, partageront peut-être le vertige de l'héroïne. Quand la leçon arrive, quand la vengeance ou l'expiation frappe à la porte du palais enchanté, il n'est plus temps, le mal est fait. La religion, la morale, la vertu ont trop attendu et se sont lassées d'attendre ; on dirait ces malades dont les amis et les parents n'appellent le médecin que quand la maladie est incurable.

Il y a dans ce livre, *Où mènent les chemins de tra-*

*verse*, des pensées, des pages même, qui ne peuvent être que d'une femme : « Les hommes trouvent d'abord les femmes trop timorées ; plus tard ils les trouvent trop aventureuses. » — « L'amour n'obtient guère que ce qu'il impose, et ses prières ne sont exaucées que quand elles pourraient être des ordres. » — « Il y a deux choses qui, une fois brisées, ne peuvent renaitre ; c'est l'illusion et la confiance, c'est-à-dire le mensonge et la vérité. » — « Les hommes ne sauront jamais ce qu'il entre d'abnégation et de dévouement dans l'amour d'une femme. » — « Le regret, c'est la tendresse et le souvenir accrus du charme irritant de l'impossible. » — « Une femme apprécie médiocrement la fidélité dont elle n'est pas l'objet. » — « L'amour, même celui qui n'a jamais donné le bonheur, le fait toujours comprendre. »

J'ai aussi noté (77) une jolie page qui commence ainsi : « La passion, quand elle domine trop dans l'amour, froisse en elles (les femmes) ce qu'elles ont de plus délicat : la tendresse toute seule ne satisfait pas complètement leur imagination, toujours ambitieuse et ardente, etc.. etc., » — Enfin, toutes réserves faites, il sied de reconnaître un remarquable mélange de délicatesse et d'habileté dans le *crescendo* qui dissipe peu à peu les doutes les plus optimistes sur l'illégitimité de la naissance de Maurice. A côté de ces touches délicates ou habiles, on rencontre aussi dans ce roman, des dissonances, des duretés, des gaucheries d'exécution. Je suis un juge peu compétent en matière de séduction et de bonnes fortunes ; mais il me semble que les choses ne doivent

pas se passer ainsi, surtout entre fils et filles de croisés. Un homme qu'on nous donne comme la *fleur des pois*, ne doit jamais (page 13) avouer à la femme qu'il aime déjà la femme qu'il aimait hier : il devrait, à leur seconde rencontre, trouver plus ou moins à lui dire que ceci : « J'aimerais mieux continuer à regarder votre épaule, qui est bien blanche ce soir (page 19). » Il arrive aussi un moment où ce redoutable Aymard, qui veut rugir, ne sait que bêler à satiété, « Que vous êtes bonne ! que vous êtes bonne ! (57) » — Ce serait le cas de lui dire dans un style moins chevaleresque : « *Je la trouve mauvaise !* »

En somme, — et c'est ici que se révèle le néant de la critique, — je ne sais trop quelle opinion exprimer au sujet de ce livre dont tout le monde me parle avec trois points d'interrogation. Évidemment, il n'a d'original que la scène poignante qui met en présence l'enfant qui naît et l'enfant qui meurt. Maintenant, si je vous dis qu'il est ennuyeux et vertueux, je mentirai, ce à quoi un journaliste se résout difficilement. Si je vous dis : ne le lisez pas ! il est très intéressant, mais d'une moralité contestable, je suis à peu près sûr d'atteindre le but diamétralement contraire à celui que je me propose. Comment faire ? C'est très embarrassant : le mieux est de me rendormir pour avoir cette fois un autre rêve, dont voici le sommaire : tous les romans pseudonymes ou anonymes sont des chefs-d'œuvre ; le roman et la morale sont si amoureux l'un de l'autre, qu'au lieu d'attendre, pour s'unir, le dernier chapitre, ils se marient dès la première page.

## JOSEPH MÉRY

Juin 1836.

L'esprit français, la verve méridionale, la poésie facile, l'improvisation brillante, viennent de perdre un de leurs représentants les plus aimables et les plus populaires. Plus tard, la critique aura à reprendre ses droits, à faire ses réserves ; aujourd'hui, en parlant de Méry, bornons-nous à un hommage qui peut être aussi une leçon.

Le dictionnaire Vapereau fait naître Méry en 1798 ; si cette date est exacte, il faut croire que notre poète aimait à se rajeunir de quelques années ; car je lui ai souvent entendu dire qu'il n'avait guère plus de vingt ans quand parut la *Villéliade*. C'est à ce moment, à ce début que nous le prendrons pour rassembler nos souvenirs. Pendant les années précédentes, il avait écrit dans les journaux *libéraux* de Marseille, était venu à Paris, s'était rapproché d'un groupe de jeunes écrivains que dominait Alphonse Rabbe, et avait commencé dans les feuilles lé-

gères de ce temps-là le feu roulant qui ne s'est éteint qu'à sa mort. C'est la *Villéliade* qui révéla son nom au public et le fit passer en vingt-quatre heures de l'obscurité à la popularité. Ce poème satirique, où il eut, comme on sait, Barthélemy pour collaborateur, répondait, sous une forme spirituelle et piquante, aux passions du moment ; tristes passions qui visaient plus haut que le ministre, et qui, en attendant pire, défiguraient le caractère et le rôle d'un homme d'État, depuis longtemps *réhabilité* par l'estime de ses anciens adversaires et le sympathique respect de tous les honnêtes gens ! Quelle gloire pour M. de Villèle, dont l'esprit juste et le suprême bon sens dédaignèrent également les vanités et la gloriole, les grandeurs d'apparat et les piquères de l'épigramme ! Aujourd'hui, à quarante ans de distance, après tant de mécomptes et d'épreuves, on ne peut parler des poètes qui essayèrent de le tourner en ridicule sans qu'aussitôt un parallèle s'établisse entre le passé et le présent, sans qu'un double point d'interrogation demande ce que la liberté gagna à la chute du sauveur de nos finances, ce que nos finances ont gagné aux injustices de la liberté.

Ces injustices, Méry les avait reconnues ; ces passions, il en éprouva plus tard le vide et le néant ; mais en 1826, jeunes, ardents, prompts à traduire en rimes riches le sentiment public, emportés par le tourbillon de libéralisme qui pénétrait jusque dans nos collèges, Méry et Barthélemy ne songeaient qu'au succès, et ils réussirent : la vogue fut immédiate, le rire universel : même dans les

salons royalistes, pendant que les parents fronçaient le sourcil, les jeunes gens répétaient ces vers bien tournés, bien frappés, qui se fixaient aisément dans la mémoire :

Jean Bart du garde-meuble, et Neptune d'eau douce...  
 Tout ministre pour lui sera toujours Decazes, etc., etc.... »

et bien d'autres où figuraient plaisamment toutes les célébrités politiques de l'époque, Piet, Agier, Chabrol, Marcellus, Clauzel de Coussergues, etc., etc., et que les auteurs avaient spirituellement placés sous le patronage du *Lutrin*. Ils oubliaient ou affectaient d'oublier que Boileau, en se moquant de quelques chanoines, respectait la religion et Louis XIV, tandis que, dans la *Villéiade*, bien des traits passaient par-dessus les ministres pour arriver jusqu'à Saint-Germain-l'Auxerrois et au palais des Tuileries.

Mais laissons là ces tristesses antédiluviennes, et revenons à la littérature. Méry m'a souvent raconté qu'il avait fait, avec son collaborateur, les frais de la première édition de son poëme : il était pauvre, et, le lendemain de la mise en vente, il ne lui restait plus que deux sous; il en dépensa un pour passer le pont des Arts, l'autre pour lire un journal où se trouvait un article écrit par Étienne sur la *Villéiade*. Quinze jours après, l'ouvrage avait rapporté vingt mille francs. Naturellement, ce succès mit nos poètes en goût, et la *Corbiéréide*, la *Peyronnéide*, le *Congrès des ministres*, sans ajouter beaucoup à l'effet produit par leur premier pamphlet poétique, vin-

rent donner de nouvelles preuves de leur incroyable facilité de versification, d'hémistiche et de rime. Mais ils avaient trop d'esprit pour ne pas comprendre à quel point ce genre s'épuisait vite, et, l'année suivante, ils essayèrent d'élever leur inspiration jusqu'à l'épopée populaire et militaire : ils publièrent *Napoléon en Egypte*.

L'essai ne réussit qu'à moitié, malgré bon nombre de pages pleines de couleur et d'éclat. Si le sujet avait de l'à-propos, si le poème était bien le contemporain de l'*Ode à la Colonne*, la forme était de quinze ans en retard. En réalité, bien que Méry ait été l'admirateur et l'ami de Victor Hugo, il se rattachait, ainsi que Barthélemy, à l'école de Delille bien plus qu'au mouvement romantique. On sentait que le soleil de Provence avait passé par là : il réchauffait, il colorait l'élégante froideur de l'ingénieur abbé ; mais c'était affaire de détail et de surface ; au fond, le procédé restait le même ; l'improvisation se laissait deviner à travers ces pages brillantes, dont les tons semblaient prêts à s'écailler et qui tenaient le milieu entre le tableau et le décor. Il y avait dans cette poésie quelque chose d'analogue à la peinture d'Horace Vernet : même prestesse d'exécution, même bonheur d'ajustement, même aptitude à saisir le côté populaire de la vie des camps et du métier de soldat depuis 89 ; même somme de hardiesses et de nouveautés à jeter dans le vieux moule pittoresque et poétique ; mais aussi même défaut de solidité et de précision. La critique du temps ne s'y méprit pas, et je me souviens de cette exclamation de Gustave Planche, qu'on retrouverait proba-



blement dans un de ses articles d'alors : « Si vous voulez que je vous admire, apprenez-moi à confondre Sgricci avec Byron. »

On put, dès cette époque, se convaincre de deux vérités qui se sont continuées pendant toute la carrière de Méry : la première c'est que le mieux est l'ennemi du bien, et que cette facilité prodigieuse serait, en somme, plus nuisible qu'utile au talent et à la gloire du jeune poète; la seconde, c'est qu'il était de ceux qui faisaient du libéralisme le synonyme du bonapartisme, sacrifiant une fois de plus la raison à la rime. Les gens d'esprit ont de ces paradoxes ! les poètes créent de ces chimères ! C'est pour cela sans doute que Platon voulait les exiler de sa République, comme des êtres légers, inconséquents, sujets à se laisser séduire par l'éclat ou le charme de leurs rêves, à prendre la vision pour la réalité et la contradiction pour la logique. Soyons justes pourtant ! Méry dut à cette erreur d'optique, — *felix culpa*, — l'honneur bien rare, et que des hommes plus sérieux ont dû souvent lui envier, d'aimer et de chanter en 1854 ce qu'il avait regretté et chanté en 1829, et de n'être obligé à aucun effort pour rajuster la seconde phase de sa vie poétique à la première. Au moins, avec lui, les cantates du triomphe s'accordaient avec les poèmes de l'exil.

Si Méry prit part à la *Némésis*, Barthélemy signa seul cette satire hebdomadaire qui marqua le point culminant de sa renommée : satire remarquable par la verve et l'élan, mais âpre, violente, agressive, et qui put servir dès lors à fixer des différences entre les deux collaborateurs;

Barthélemy, plus vigoureux et plus énergique peut-être, mais d'une inspiration plus bornée, plus injectée de fiel, ne possédant que la corde d'airain; Méry, ondoyant et divers, amoureux de soleil, de musique, de poésie pure, traitant ses satires comme des fantaisies et ses malices comme des songes, riant au nez de la politique comme d'une maîtresse qui trompe ou qui ennuie, prompt à faire bon marché de ses rancunes et de ses haines, nature inoffensive et bienveillante, esprit aimable et charmant, cosmopolite de sensations et d'idées, ne haïssant réellement que le froid et la pluie, s'appelant Joseph et gardant son manteau, voyageant en rêve dans l'Inde et sous les tropiques; Marseillais par le tempérament, Parisien par la causerie, irrésistible, de dix heures à minuit, entre habitués de divan ou de club, frileux comme un lézard, hirondelle éprise d'un aigle, génie prodigue, millionnaire qui dépensa son or en paillettes; favori et victime des fées, ses patronnes, qui passèrent quarante ans à changer ses nêfles en diamants et ses diamants en nêfles; jouant dans la littérature un rôle analogue à celui que jouent dans le monde les hommes dits *sans conséquence*, lesquels n'en sont que plus fêtés, plus applaudis, et peut-être mieux aimés.

Vers 1832, après un essai dans le roman à outrance, *le Bonnet vert*, tel que le pratiquèrent alors Gozlan, Raymon Brucker, le bibliophile Jacob, Eugène Sue, Stendhal et même Jules Janin, après une poétique excursion en Italie qui nous valut les *Scènes de la Vie italienne*, la *Comtesse Ortensia* et quelques autres récits pleins d'ef-

fets de lumière qui rappellent le peintre Cottereau, Méry fit partie de ce groupe littéraire de la *Presse* que présidait et animait madame Émile de Girardin, où brillaient Balzac, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Alphonse Karr, Gérard de Nerval, et qui forma comme un nouveau Cénacle, moins enthousiaste, moins convaincu, mais plus spirituel que celui de 1829. Ce cénacle était un salon, le salon d'une femme qui représentait admirablement l'esprit de ce moment-là. Elle aussi avait été poète, et elle ne l'était plus; Delphine Gay s'appelait le vicomte Charles de Launay; la Muse de la patrie s'était métamorphosée en un conteur ingénieux et un causeur incomparable. Elle suivait la marche de son siècle qui tournait décidément à la prose, à la combinaison du bon mot avec les affaires et de l'aventure amusante avec l'opération lucrative. Sa conversation était supérieure à ses ouvrages. Les qualités comme les défauts de son talent l'appelaient naturellement à ce rôle d'initiative au milieu d'hommes d'élite dont l'esprit étincelait au choc ou au contact du sien. Elle donnait le *la* à ces partenaires dignes d'elle, qui la secondaient le matin dans la *Presse*, et la retrouvaient, le soir, rue de Chaillot. Ce fut là le plus beau moment de Méry. Écrivain, il pouvait avoir des supérieurs; causeur, il n'avait pas d'égal, et madame de Girardin excellait à faire partir ces fusées éblouissantes qui traversaient d'un jet le ciel bas de Paris pour aller s'éteindre dans le ciel d'Athènes. Elle confia à Méry le difficile honneur de lutter, dans le feuilleton de la *Presse*, contre le formidable succès des *Mystères de Paris*, pu-

bliés par le *Journal des Débats*. C'est alors que l'on vit paraître cette trilogie de romans indiens, *Héva, la Floride, la Guerre du Nizam*, qui a fait croire que Méry avait voyagé dans ces pays qu'il décrivait avec tant de magie et de vérité. Sa riche imagination, aidée de quelques entretiens avec des officiers de marine qu'il rencontrait dans les cercles de Marseille, lui avait suffi pour ce tour de force qui ressemblait à un chef-d'œuvre. En même temps, il songeait au théâtre; quelques années après, nous applaudissons, à l'Odéon, *l'Univers et la Maison*, comédie en cinq actes, qu'il avait écrite en se jouant, et qui donna, du premier coup, sa mesure : infiniment d'esprit, la rime imperturbable, de jolis mots, des scènes piquantes, des tirades qui auraient fait le succès d'un discours en vers, une observation arrêtée à l'épiderme; pas ombre de comique dans la véritable acception du mot, la comédie de paravent élevée à sa plus haute puissance par un versificateur de premier ordre. *L'œuvre du démon* ne convenait pas à cet improvisateur délicieux, à ce fantaisiste étincelant, trop enclin à oublier qu'une salle de spectacle s'éclaire avec un lustre et une rampe, et non pas avec un feu d'artifice.

C'est à cette époque que je retrouvai Méry que j'avais entrevu à Marseille, trois ans auparavant. Il était si bien revenu de ses illusions politiques, que l'auteur de la *Vil-léliade* put, en 1847, écrire dans *la Mode*. Mais avant d'en arriver là, je ne dois pas oublier la perle de son répertoire, cette *Chasse au Chastre* qui est restée proverbiale dans le Midi et partout. Dans ces cinquante pages

qu'Alexandre Dumas a gâtées en les paraphrasant, Méry a résumé toutes les qualités de son charmant esprit, comme on concentre dans un flacon l'essence des fleurs disputées à toutes les abeilles de l'Hymète. Grâce, malice innocente, *humour*, gaieté, bonhomie narquoise, vérité locale, sobriété, exagération plaisante, retenue dans les limites du goût le plus difficile : c'est exquis. La *Chasse au Chastre* vivra tant qu'il y aura des chasseurs méridionaux ou, en d'autres termes, des chasseurs sans gibier ; c'est assez dire qu'elle est immortelle.

En 1847, Méry était dans la maturité de l'âge, dans toute la force de son talent : il y eut là pour nous, à la veille de nouveaux orages, quelques douces réunions, quelques bonnes soirées où je subis, comme tout le monde, le prestige de ce merveilleux esprit. En sa présence on oubliait tout ; on s'abandonnait à ces mots qui semblaient des pionniers d'idées ; on se suspendait à ce fil électrique tout frémissant des télégrammes de l'éblouissant causeur ; on suivait de l'œil la courbe hardie de ces paradoxes qui épouvantaient de leurs explosions des centaines de lieux communs. Puis la réflexion arrivait ; on se demandait si ce perpétuel état d'ébullition et d'improvisation est d'une bonne hygiène intellectuelle ; si l'éblouissement en permanence n'est pas aussi contraire à l'esprit qu'aux yeux ; si le paradoxe n'est pas de sa nature condamné à rester stérile comme ce qui vit isolé ; si l'âme, ce foyer intérieur où s'illuminent les œuvres vraiment grandes et belles, n'est pas froissée de voir jeter à tous venants ses clartés et ses flammes, et s'il ne lui sied

pas mieux de se recueillir en elle-même pour y garder ses trésors.

Je me souviens que, quand le directeur de la *Mode* demanda un roman à Méry, celui-ci, avec un sang-froid magnifique, lui offrit le choix entre deux cent soixante-quatre sujets qu'il tenait là, tout prêts, dans les cases de son cerveau, à la disposition de quiconque voudrait y fouiller. N'est-ce pas, toutes proportions maintenues, un procédé ou un don de nature trop voisin de Sgricci ou d'Eugène de Pradel? Méry, entre le potage et le café, nous raconta *in extenso* quelques-uns de ces sujets innombrables. Il posa les personnages, dessina les situations, mimica les scènes, ébaucha les dialogues. Sur ses lèvres c'était charmant. On choisit la *Circé de Paris*, qui parut sous ce titre, cinq ou six semaines après. Assurément ce n'était ni une œuvre vulgaire, ni une lecture ennuyeuse; mais le charme avait disparu; l'effet magique avait oublié de passer de la conversation dans le livre; l'illumination s'était éteinte; la fusée, retombée par terre, n'était plus qu'un morceau de papier roulé autour d'une plume; l'ineffable supériorité du causeur se réduisait, chez le romancier, à une *moyenne* à laquelle ses collaborateurs pouvaient aspirer sans trop de vanité.

Ce petit épisode, dont j'ai gardé un souvenir plus net que des dernières années de la vie de Méry, me servira à conclure. Après *l'Univers et la Maison*, il a fait jouer bien des pièces de théâtre : *le Sage et le Fou*, *Gusman le Brave*, *le Chariot d'Enfant*, *le Vrai Club des Femmes*, *l'Imagier de Harlem*, *Frère et Sœur*, *l'Essai du Mariage*, sans

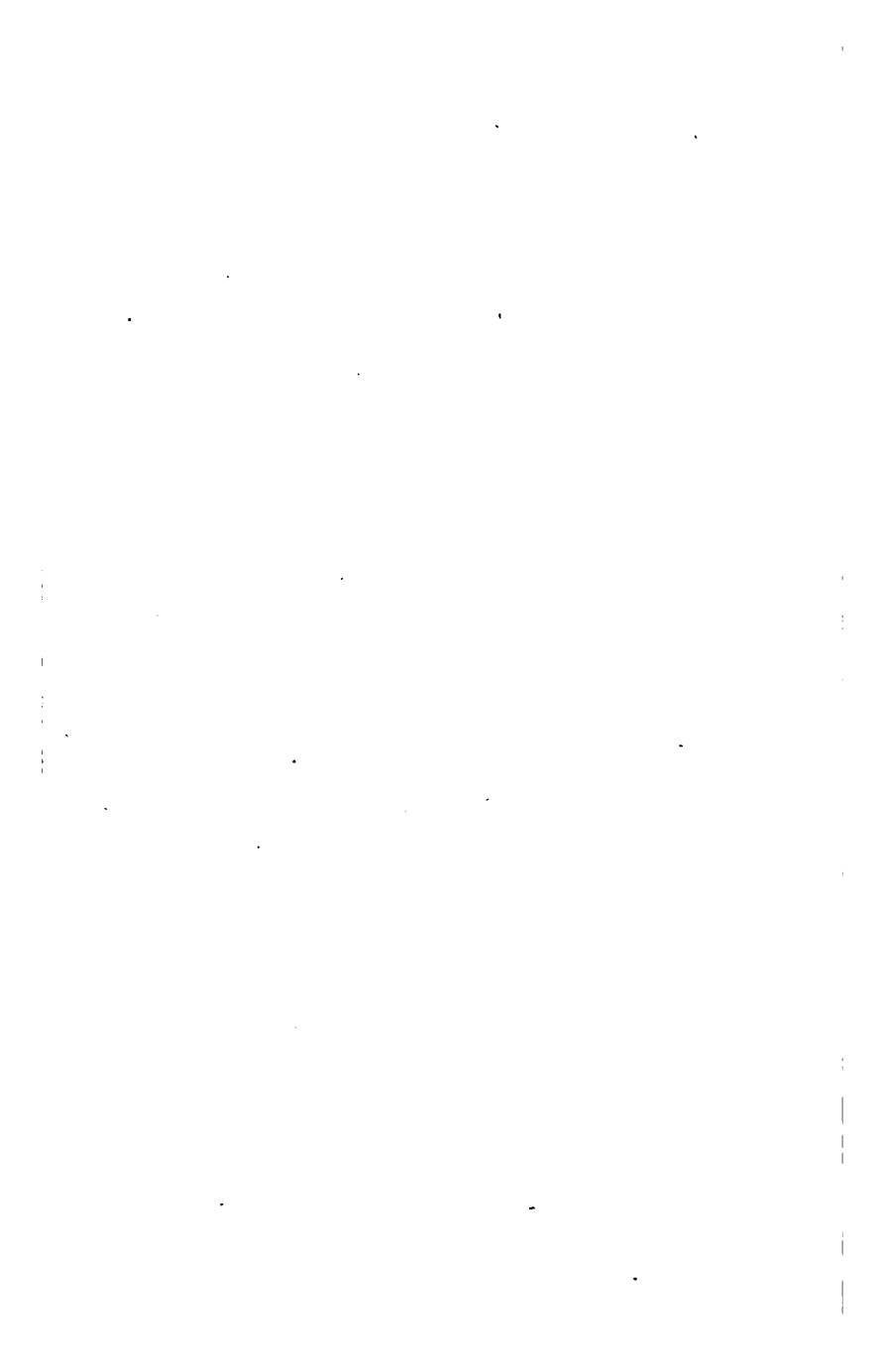
compter les poèmes d'opéra, la traduction de *Sémiramide* et une quinzaine de petites pièces pour les théâtres de société, d'Ems ou de Bade. Après la *Circé de Paris*, il a publié bien des romans ; une *Conspiration au Louvre*, *Trafalgar*, *les Amours des bords du Rhin*, un *Mariage parisien*, *la Vie fantastique*, un *Crime inconnu*, *les Mystères d'un château*, sans compter ceux que nous oublions et DEUX que nous voulons oublier.

Qu'est-ce encore que ces œuvres, sinon durables, au moins saisissables, quand on songe à cette quantité de pages qu'on dirait détachées d'un album de géant par une main de sylphe ; brillantes, charmantes, piquantes ; écrites au hasard de la plume, jetées au courant de la journée, lues le matin, effeuillées le soir, éphémères de l'esprit qui nous ont fait dire des milliers de fois : Qu'il est amusant, ce Méry ! De tout cela, que restera-t-il ? *La Chasse au Chastre* positivement, et probablement la trilogie indienne : pour l'ensemble de cet immense répertoire, la question serait indiscreète, et la réponse impossible si près de ce cercueil autour duquel se sont groupés tant d'amis et qui a inspiré de touchantes paroles. Ce que l'on peut dire dès ce moment, c'est que Méry laissera plutôt un souvenir qu'une œuvre ; le souvenir d'une physionomie originale, d'une imagination diamantée, de facultés prestigieuses, qui, au lieu de s'emparer puissamment d'un sujet et d'un genre, ont mieux aimé s'éparpiller sur bien des points. De lui, comme des grands improvisateurs et des grands acteurs on dira que la figure et la mémoire vivent, si le monument disparaît.

On ajoutera qu'il eut le secret d'être toujours spirituel, jamais méchant; que ce poëte, dont le premier succès fut une satire, n'eut pas un ennemi; que ce causeur prodigieux amusa des milliers d'auditeurs sans faire une victime, commit des milliers de paradoxes sans décocher une médisance ou un trait injurieux; que la bonté de son caractère égalait l'éclat de son esprit. Quant aux éventualités du déchet et aux rigueurs du triage, la leçon, si elle existait, ne serait pas pour lui seul; elle retomberait sur nous tous, qui, sans avoir son talent et sa verve, gaspillons notre menue monnaie comme il gaspilla ses billets de banque. Cette leçon même s'adoucit et devient presque un éloge quand elle s'applique à un homme qui a charmé deux générations, qui a fait du travail le consolateur de sa vie, qui a consommé des flots d'encre sans une seule goutte de fiel, et qui, si on avait lâché devant lui ce gros mot : la postérité ! aurait répondu en souriant : La postérité est une fable que récitent les imbéciles pour se venger des gens d'esprit.

FIN





## TABLE DES MATIÈRES

---

I. — Maurice de Saxe. . . . .	1
II. — Louis XV et le maréchal de Noailles. . . . .	14
III. — Fléchier. . . . .	21
IV. — M. Victor Hugo. . . . .	40
V. — Cicéron et ses amis. . . . .	52
VI. — M. Jules Vallès. . . . .	76
VII. — M. Edmond About. . . . .	88
VIII. — Le lion amoureux et le théâtre de M. Ponsard. . .	100
IX. — L'Émigration. . . . .	131
X. — M. Albert de Broglie. . . . .	142
XI. — M. Jules Claretie. . . . .	154
XII. — M. Prevost-Paradol à l'Académie française. . . . .	166
XIII. — La Contagion et le Théâtre de M. Émile Augier. . .	177
XIV. — Les Travailleurs de la mer. . . . .	214
XV. — M. Bougaud. . . . .	230
XVI. — M. Calémard de Lafayette. . . . .	255
XVII. — M. Ernest Renan. . . . .	267

XVIII. — Madame de Gasparin. . . . .	293
XIX. — Récit d'une Sœur. . . . .	306
XX. — M. Guizot. . . . .	318
XXI. — Où mènent les chemins de traverse. . . . .	350
XXII. — Joseph Méry. . . . .	342

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

**NOUVEAUX**  
**S A M E D I S**

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

CAUSERIES LITTÉRAIRES, troisième édition. . . . .	1 vol.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2 <sup>e</sup> édition, revue et augmentée d'une préface. . . . .	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2 <sup>e</sup> édition. . . . .	1 —
CAUSERIES DU SAMEDI, 2 <sup>e</sup> série des CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition. . . . .	1 —
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI, 2 <sup>e</sup> édition. . . . .	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI, 2 <sup>e</sup> édition. . . . .	1 —
LES SEMAINES LITTÉRAIRES, nouvelle édition. . . . .	1 —
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES, 2 <sup>e</sup> édition. . . . .	1 —
DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES. . . . .	1 —
NOUVEAUX SAMEDIS. . . . .	5 —
LE FOND DE LA COUPE. . . . .	1 —
LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU, 6 <sup>e</sup> édition. . . . .	1 —
ENTRE CHIEN ET LOUP, 2 <sup>e</sup> édition. . . . .	1 —
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX, nouvelle édition. . . . .	1 —
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE, 4 <sup>e</sup> édition. . . . .	1 —
CONTES ET NOUVELLES, nouvelle édition. . . . .	1 —
LA FIN DU PROCÈS, nouvelle édition. . . . .	1 —
OR ET CLINQUANT, nouvelle édition. . . . .	1 —
LES BRULEURS DE TEMPLES, nouvelle édition. . . . .	1 —

NOUVEAUX  
SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

4

QUATRIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés



NOUVEAUX  
S A M E D I S

---

DE LA CURIOSITÉ EN LITTÉRATURE<sup>1</sup>

---

Mai 1866.

Nous ne voudrions pas, à Dieu ne plaise ! qu'on nous accusât d'injustice envers notre temps ; mais ce n'est pas

<sup>1</sup> *Idées et sensations*, par MM. de Goncourt.

Ces pages paraîtront peut-être en désaccord avec quelques-uns de nos articles sur les précédents ouvrages de MM. de Goncourt : mais d'abord nous avons marqué la dissidence croissante à dater de *René Maupérin* et surtout de *Germinie Lacerteux* : ensuite, pour le *romantique* de 1830, pour l'écrivain volontairement placé en dehors de toutes les coteries, il y a eu quelque chose de profondément irritant à voir, à quatre mois de distance, les amis de MM. de Goncourt rappeler *Hernani* à propos d'*Henriette Maréchal*, et les meilleures plumes de Paris se tailler en l'honneur d'*Idées et Sensations*.

\*\*\*



en médire que d'y chercher les symptômes de certaines maladies intellectuelles et morales. Toutes les époques ont eu, dans un sens quelconque, de ces dispositions malades ; exagération d'une qualité ou d'un défaut à la mode, imitations excessives des modèles appropriés à l'esprit du moment, péchés mignons de la société ou de la littérature, revers des médailles frappées à l'effigie d'un homme ou d'un siècle. Dans l'âge héroïque de l'esprit français, l'idéal chevaleresque côtoyait la *carte du Tendre*. Cent ans plus tard, tous les bouquets artificiels de la futilité, toutes les variétés de la fadeur florissaient, en plein mouvement philosophique, à deux pas de Voltaire, qui traitait d'égal à égal l'abbé de Bernis et Gentil-Bernard, et donnait d'avance un utile sujet de réflexions aux gens tentés de prendre aux sérieux les compliments des maîtres. Enfin, lors des grandes batailles du romantisme, les puérilités abondèrent. Pour bon nombre de combattants, les questions de détail et de forme, d'enjambement et de césure, eurent tout autant d'importance que le réveil du spiritualisme et les vraies conquêtes d'un art nouveau régénéré par des libertés nouvelles.

Notre époque n'en est plus à retrouver les idées générales et à fixer la langue pour les exprimer ; elle n'a plus à aiguïser l'idée et le mot pour en faire une arme contre les abus. Si elle essayait, pour s'occuper, d'entreprendre une révolution littéraire, cette révolution, cherchant vainement quelque chose à combattre ou à détruire, expirerait dans le vide ou le ridicule, et s'exposerait au chagrin de s'entendre dire que ses *Hernani* s'appellent

*Henriette Maréchal.* Les sociétés, comme les individus, ne peuvent pourtant pas vivre sans une passion. Quelle sera donc la passion du temps présent ? Quel sera ce symptôme épidémique de qui l'on peut répéter une fois de plus que tous n'en meurent pas, mais que tous en sont frappés ? Ce symptôme, c'est la curiosité.

Oui, la curiosité dans les deux sens du mot, — active et passive, celle qu'on ressent et celle qu'on recherche, le sentiment qu'éveille un phénomène et ce phénomène lui-même, — voilà ce qui, pour bien des esprits raffinés et blasés, remplace les enthousiasmes disparus, les croyances éteintes, les erreurs à combattre, les vérités à défendre, la poursuite d'un idéal supérieur à nos sens bornés, le dévouement à quelque noble chimère ou aux intérêts de l'humanité. Quiconque est las de croire veut savoir, quiconque est fatigué de penser veut regarder ; mais dans les civilisations extrêmes, surmenées, *poussées de ton*, l'envie de savoir et de regarder prend des allures particulières ; elle ne s'applique pas toujours aux choses vraiment dignes d'attirer les regards et de solliciter la science. Il lui faut le bizarre, le superflu, le *rare*, — c'est le mot dont se servent les initiés, — ou, en d'autres termes, le *curieux*. Souveraine absolue dans son palais encombré, la curiosité ne demande pas qu'on lui donne matière à réfléchir, à observer ou à rêver. Ce qu'elle veut, c'est savoir ce que personne ne sait, c'est voir ce que personne n'a vu, et elle se confond si bien avec l'objet de sa convoitise qu'ils deviennent synonymes. Du temps de Corneille, on disait ; C'est grand ! du temps de Racine, on di-

sait : C'est beau ! du temps de Voltaire, on disait : C'est spirituel ! Aujourd'hui on dit : C'est curieux ! — Et le mot répond à tout parce qu'il exprime tout.

Faut-il en conclure que la curiosité n'est et ne peut être qu'un mal, qu'elle est essentiellement stérile, qu'elle n'a pas une part, une large part, dans l'activité de l'esprit moderne et dans le surcroît de ses facultés inventives ? Assurément non. Il existe une curiosité féconde, et nous n'en voudrions pour preuve que les conquêtes de la science et de la critique contemporaine, qui, refusant de se contenter de tradition, de convention et d'à peu près, se sont efforcées de pénétrer jusque dans le vif, de percer à jour les événements et les œuvres, de retrouver l'homme dans le personnage : efforts heureux dont a profité la littérature, dont on reconnaît la trace dans nos meilleurs livres d'histoire, et qui, sauf l'excès ou l'abus, ont enrichi l'art et les lettres de quelques-uns des procédés scientifiques. Nous prenons la curiosité au moment où elle cesse, dirait un médecin, d'être un *excitant* pour l'intelligence et devient un *débilisant*, au moment où elle se détache de l'ensemble des facultés et des opérations de l'esprit pour régner seule et se ranger parmi les maladies morales.

Qu'on y regarde de près ; cette curiosité, qui est la mauvaise, on la découvrira, avec des compensations plus ou moins réelles, partout où s'accusent le goût et l'esprit du temps : depuis les livres de tel historien ou de tel critique jusqu'à tel nom où telle pièce en vogue sur nos théâtres, depuis les imaginations du roman jusqu'aux caprices des salons et de la mode. Elle a dit le dernier

mot d'œuvres jadis entreprises sous une inspiration plus élevée ; elle a teint de ses couleurs la maturité ou la vieillesse d'écrivains autrefois avides d'une science de meilleur aloi ou dominés par une pensée plus haute. Le roman moderne est son tributaire ; elle a été, à l'état d'hallucination ou de manie, une des muses familières de Balzac. Quelle est la personnification, sinon la plus forte, au moins la plus remuante et la plus *actuelle* du théâtre contemporain ? M. Victorien Sardou, une curiosité vivante, la curiosité faite auteur dramatique ; curiosité de *medium* fort en mathématiques, fantaisies d'Edgar Poë toisées par un ingénieur, poupées de *spirite* habillées par une couturière à la mode. Parlerons-nous du paysage à la plume, de cette prose descriptive qui tient une si grande place dans notre littérature ? La curiosité y est chez soi, et souvent elle en abuse. Ce qui n'était d'abord qu'un sentiment plus familier et plus vrai de la nature, une faculté de voir et de décrire inconnue de nos devanciers, une sorte d'intuition pittoresque ajoutant un sens nouveau à la poésie et à la prose, elle l'exagère jusqu'à ce que le style change de nom et devienne de la couleur, jusqu'à ce que la prose change de procédé et devienne de la peinture.

Mais enfin tous ces malades, plus ou moins atteints de l'*influenza*, historiens et poètes vieillissés, romanciers défunts ou vivants, auteurs dramatiques, prosateurs paysagistes et pittoresques, ont racheté ou rachètent le tribut payé à l'épidémie régnante par des œuvres que l'on n'oublie pas, par des qualités que l'on ne peut méconnaître. Ils ont eu

leurs années robustes et fécondes avant leurs saisons malsaines ; plusieurs gardent encore dans la recherche ou l'empâtement des couleurs la ligne savante, la verve puissante, la pureté ou la grandeur des contours ; quand viendra l'heure du triage, on ne pourra pas dire que la curiosité leur a tout donné et qu'elle leur reprend tout.

Sont-ce là tous les effets de la curiosité dans les rapports de nos mœurs avec la littérature et l'art ? Non ; il en est un autre qui tient au même principe et se produit sous des formes innombrables : du moment que l'on ne met plus le mot au service d'une idée et l'idée au service d'une cause, du moment que l'on n'écrit plus pour convaincre, que l'on ne s'adresse plus à l'âme, à la conscience, à l'esprit, les conditions de publicité, les moyens d'attirer l'attention ne sont plus les mêmes. La curiosité a des appétits de minotaure, des caprices de sultan, des fantaisies du libertin blasé. Ce qui lui suffit ce matin ne lui suffira plus ce soir, ce qui la réveille aujourd'hui l'endormira demain. Il faut à tout moment la solliciter, l'importuner, la surexciter par un habile *crescendo* d'amorces et de friandises ; il faut le *great attraction* des Américains et des Anglais. Ces attractions sont de deux sortes : d'abord la prétention, la recherche, la surcharge, le raffinement, ou, pour parler la langue de ceux que nous discutons, le *ragoût*. Puis la prétention passe de la composition et du style de l'œuvre écrite dans l'exploitation de l'œuvre publiée. Rien de plus logique : ce qui s'appelait autrefois ouvrage de l'esprit, ce que l'on nommait plus récemment œuvre d'art, devient une curio-

sité. Or qui dit objet de curiosité dit objet de commerce : qui dit commerce dit annonce. Mais il n'est pas commode et pas sûr de s'annoncer soi-même. L'individu, réduit à lui seul, ne pourrait rien ou pourrait trop peu : *nomen illi legio* ; l'annonce ou la *réclame* se fait collective ; chacun reçoit en proportion de ce qu'il donne ; la vanité littéraire, qui, forcée de parler seule, aurait ses embarras ou sa pudeur, agissant et parlant par procuration, a ses coudées franches.

Maintenant est-il possible d'étudier ce phénomène littéraire sans se heurter à certains noms ? Voici un livre récent, *Idées et sensations*. Oh ! chez les deux auteurs l'étiquette et la date sont aussi irrécusables que si on les trouvait dans un de ces inventaires d'objets d'art où ils apportent, nous dit-on, un coup d'œil si infailible. MM. de Goncourt offrent, faute d'une originalité plus saisissante, ce trait particulier, qu'au lieu d'être un accident ou une rencontre dans leur vie, la curiosité a été leur vie tout entière. Ce n'est pas à eux qu'on appliquera le *prolem sine matre creatam*. La curiosité les a pris au berceau, comme ces fées bonnes ou mauvaises qui dotaient leurs filleuls d'une vertu ou d'un vice, d'un agrément ou d'une infirmité. Un païen l'eût appelée leur fatalité, un grand poète l'appellerait leur *anankè* ; elle se les est si bien assimilés qu'on ne sait vraiment plus où elle finit et où ils commencent. Que dis-je ? Comme si le cas n'était pas encore assez curieux, il faut ajouter à cette assimilation filiale l'assimilation fraternelle. Quelle bizarrerie, cette collaboration, que dis-je ? cette fusion absolue de

ce qu'il y a au monde de plus individuel, cette physiologie unique faite de deux figures ! Quelle singularité fortuite ou cherchée, cet égoïsme à deux, perpétuel et impassible dans son expression bicéphale, ou, pour évoquer un vieux souvenir des plaisanteries du pays latin, *cette duplicité phénoménale qui se résout dans l'unité !* Poussée à ce point extrême, l'union n'est plus que l'abdication partielle de deux moitiés qui renoncent à leur libre arbitre. En outre, avec ce parti pris de menus détails et de couleurs à outrance, une association aussi étroite ne peut doubler que les défauts. Obstins à tout voir et à tout rendre, les deux frères se servent mutuellement de microscope ; ce que l'un des deux oublierait de regarder, l'autre le voit ; là où le premier glisserait, le second appuie. Ce faux luxe, auquel séparément ils ne suffiraient pas, ils y arrivent en se cotisant. L'on peut dire qu'ils sont entrés dans la littérature à l'instant même où la curiosité s'y établissait en souveraine : ils n'ont pas connu ce qui avait précédé son règne, ces belles ardeurs de l'esprit en quête d'une vérité, d'une liberté, d'un idéal, nobles flammes qui, même en s'éteignant, laissent encore un reste de chaleur dans l'âme où elles ont passé et parfois se réveillent sous la cendre attiédie. Ils n'ont jamais tressailli en songeant à ce que pouvait être l'action vivante et féconde d'une pensée se communiquant de proche en proche, usant de la parole comme l'oiseau de ses ailes, et allant se poser dans des milliers d'intelligences pour leur faire croire ce qu'elle croit et répéter ce qu'elle dit. Non, la curiosité s'est emparée d'eux tout

d'abord, et ils n'ont rien demandé de plus. Ils ont accepté auprès d'elle le rôle du *patito*, du *sigisbeo* italien, qui, soumis à tous les caprices d'une beauté fantasque, l'accompagne dans tous les musées, à tous les spectacles, portant sa lorgnette et son châle. Elle leur a fait les honneurs de l'histoire, et, pour lui complaire, ils ont surtout cherché dans l'histoire le bric-à-brac ; elle leur a proposé des sujets de roman, et, pour ne pas la perdre de vue, ils se sont hâtés d'abandonner l'étude romanesque pour faire de la pathologie. Elle leur a montré le monde extérieur, et, afin d'être plus sûrs de mériter ses bonnes grâces, ils ont fait de l'art d'écrire un docile apprenti de l'art de peindre et changé leur écritoire en palette.

Mais tout courtisan est solliciteur, et, en donnant beaucoup, MM. de Goncourt ont beaucoup demandé. Par une coïncidence que pourrait relever un amateur de synchronismes, leurs débuts datent de décembre 1851, c'est-à-dire d'un moment où la curiosité allait nécessairement profiter de tout ce que perdaient des passions plus nobles, des facultés plus éprises d'air libre et de soleil. Bien que collectionneurs intrépides, ils paraissent avoir oublié leur premier livre, dont il est pourtant difficile de ne pas se souvenir à propos de leur dernier ouvrage. Dans ce roman de début, dont le titre : *En 18...* était déjà un premier appel à la curiosité, c'est surtout par la hardiesse des paradoxes que les jeunes auteurs s'efforçaient de vérifier le *dignus es intrare*. Sans compter une page fort curieuse sur Molière, on lisait dans ce petit volume des *idées* ou



des *sensations* dans le genre de celles-ci : « Racine n'a jamais connu de la passion que ce qu'a voulu en partager avec lui le petit Sévigné. » — « Corneille a un très-grand mérite auprès des mémoires courtes ; mais il n'y a pas de sublime plus glacial que le sien. » Voilà le diapason : toujours l'histoire du chien d'Alcibiade ! seulement n'est pas Alcibiade qui veut, et il y a des chiens de plusieurs espèces.

Ces juvéniles ou puériles audaces avaient assurément fort peu d'importance, et notre siècle en a vu bien d'autres : pourtant le pli était déjà pris, et MM. de Goncourt n'ont pas su ou n'ont pas voulu le défaire. Nous lisons dans leur livre d'aujourd'hui : « L'antiquité a peut-être été faite pour être le pain des professeurs. » C'est exactement, à quinze ans de distance, avec la différence qui sépare des jeunes gens qui veulent faire du bruit d'hommes mûrs qui en ont fait, le même trait caractéristique : ou l'envie féroce de violenter la curiosité, qui ne se livre pas assez complètement, ou bien l'aveu, la preuve que l'on manque d'un sens, le meilleur, le plus français, le seul français, celui qui vit de simplicité, de clarté et de naturel, qui déteste le galimatias, et qui, en sa qualité de sens *commun*, refuse de se laisser charmer par le *rare*.

Les affinités sont donc visibles entre le premier ouvrage de MM. de Goncourt et le dernier. Dans cet intervalle de quatorze ou quinze ans, ils ont touché à l'histoire, au roman, à l'esthétique, aux mémoires, à la fantaisie, au théâtre. Toutes ces œuvres variées ont une physiono-

mie monotone ; toutes, si elles étaient de structure plus solide et plus durable, feraient l'effet de temples ou de chapelles élevés par MM. de Goncourt à leur idole. C'est ainsi qu'en essayant de raconter ou de décrire successivement la société française pendant la Révolution et pendant le Directoire, ils n'ont rien négligé pour donner à leur histoire les allures d'une revendeuse à la toilette. On étouffe dans ces volumes comme dans ces magasins où s'accumulent toutes les laideurs et toutes les pauvretés faites avec d'anciennes richesses et d'anciennes élégances. Dans ce fouillis de noms propres, on éprouve un étourdissement qui rend incapable d'apercevoir un coin d'horizon, de recueillir une idée, de préciser un souvenir. Il semble que l'historien se soit fait commissaire-priseur. MM. de Goncourt dans leur nouveau livre, — et c'est une des pensées les plus raisonnables qu'on y trouve, — viennent de nous dire : « L'anecdote, c'est la boutique à un sou de l'histoire. » — Ce serait le cas de leur répondre en rappelant un mot célèbre : « Je le pensais, mais je n'aurais pas osé vous le dire. » — Il est vrai qu'ils ajoutent, quelques pages plus loin : « Prenez un siècle près du nôtre, un siècle immense ; brassez une mer de documents, trente mille brochures, deux mille journaux ; tirez de tout cela, non une monographie, mais le tableau d'une société, vous ne serez rien qu'un *aimable* fureteur, un *joli* curieux, un *gentil* indiscret. » — Sans discuter les adjectifs, on pourrait répliquer à MM. de Goncourt, qui professent un souverain mépris pour les travaux des bénédictins : A qui la faute ? On est puni par où on a péché.

L'anecdote, le détail matériel, le détritius du passé, le haillon traînant dans le ruisseau, ne peuvent donner que ce qu'ils ont. L'intelligence, la réflexion, la conscience, le vrai savoir, ne peuvent pas encourager ce qui les dédaigne et récompenser ce qui les supprime. Vous destinez l'idée au profit des yeux ; vous nous dégoûtez de réfléchir pour nous forcer de regarder ; soit : mais alors ne vous étonnez pas si l'idée prend sa revanche. Ceux qui, se livrant à une orgie de lectures indigestes, ne savent pas en extraire l'âme, former un esprit de cette masse de corps inertes, ceux-là n'ont que ce qu'ils méritent quand on les traite négligemment de compilateurs et de sureteurs.

Le roman, tel que l'ont pratiqué MM. de Goncourt, pourrait donner lieu à des observations analogues. Nous ne prétendons pas énumérer tous leurs essais en ce genre : ceci n'est ni un dénombrement, ni une étude ; nous avons voulu, en passant, marquer leurs rapports avec la curiosité comme on signale les rapports d'un jeune homme du monde avec une maîtresse ruineuse. La curiosité, qui n'a pas de cœur, ne veut pas qu'on lui en parle. Fidèles à la consigne, MM. de Goncourt, dans *Renée Mauperin*, dans *Germinie Lacerteux*, les plus récents, les plus bruyants, les plus affichés de leurs romans, avaient hien vite renoncé à l'analyse des sentiments et des caractères. Dans *Renée Mauperin*, ils avaient surtout recherché l'inattendu et le bizarre ; dans *Germinie Lacerteux*, ils n'avaient pas reculé devant le monstrueux. Un critique ingénieux comparait dans le temps *Renée Mauperin* à une

jolie cantatrice qui chanterait faux : pourvu qu'on ait l'oreille juste, la figure n'y fait rien, et la cantatrice est sifflée. Mais il existe bien des manières de chanter faux : celle de Renée Mauperin offrait un caractère spécial : sous prétexte de ressembler le moins possible à une jeune première de théâtre, Renée était constamment au-dessous ou au-dessus du ton ; elle passait ingénument de toutes les crudités de la gaminerie et de l'argot à tous les raffinements du mysticisme romanesque. Puis, lorsque arrivaient son agonie et sa mort, le roman devenait un long procès-verbal pathologique. Rien, à coup sûr, ne se ressemble moins que le *médical* et le *pittoresque*. Là pourtant c'étaient deux symptômes du même mal. La médecine empiétait sur le roman, comme, dans l'ensemble des écrits de MM. de Goncourt, la peinture empiète sur le sentiment et sur l'idée. On se fait médecin comme on s'était fait peintre, faute de pouvoir ou de vouloir être un écrivain véritable, un conteur sincèrement ému. Or c'est commettre une étrange erreur que de se figurer qu'on enrichit la littérature par ces emprunts à une science quelconque ou à un art : emprunts usuraires qui l'appauvrissent de tout ce qu'ils lui prêtent.

Quant à *Germinie Lacerteux*, récusée aujourd'hui par les amis les plus dévoués de MM. de Goncourt, la difficulté d'en parler était l'argument le plus terrible qui pût peser sur ce triste roman. Germinie péchait non par entraînement d'imagination, ni par faiblesse de cœur, mais par une prédisposition de tempérament. Monstrueusement innocente dans ses chutes répétées, ses fautes étaient

moins du ressort du romancier ou même du confesseur, que du physiologiste. C'était là ce que les auteurs, dans leur préface, appelaient le roman du peuple. — Le peuple a droit à son roman, nous disaient-ils, comme si Germinie représentait une classe de roman ou le roman d'une classe, comme si le peuple avait quelque chose à voir dans un phénomène pathologique ! Qu'une femme soit patricienne, bourgeoise ou fille du peuple, une pareille organisation la déclasse et la réduit à l'état d'animal gouverné par des instincts. Si c'est là le dernier mot du *réalisme*, nous demandons qu'on nous ramène à mademoiselle de Scudéry.

Tous ces antécédents littéraires préparaient mal MM. de Goncourt au théâtre. Ils en ont essayé pourtant : assez spirituels pour comprendre que leurs succès maladroits gardaient la chambre et sentaient le renfermé, ils voulurent se mesurer avec le public, le *gros* public, qui n'a plus à se fâcher de l'épithète, puisque les auteurs d'*Idées et sensations* viennent de l'appliquer à Raphaël. On sait ce qui en est advenu. Nous avons comparé le curieux à un sultan blasé : il en a les caprices, mais il en a aussi les cruautés ; il tue ceux qui ne l'amuse pas. *Henriette Maréchal* a été une de ses victimes. Loin de nous l'envie d'en refaire l'histoire ! Mais il sied de protester contre la légende d'après laquelle le drame infortuné de MM. de Goncourt aurait été proscrit au nom de Melpomène outragée et pour l'honneur de la maison de Racine ou de Molière. Racine dans certaine scène des *Plaideurs*, Molière dans *M. de Pourceaugnac* et le *Malade imaginaire*, ont

suffisamment prouvé qu'ils n'avaient pas de pruderie, et quiconque aurait seulement hérité d'une parcelle de leur génie a d'avance le droit de s'autoriser de leurs hardiesses. Ce qui a perdu, tué et enterré *Henriette Marchal*, c'est l'irritant contraste de la vulgarité des résultats avec l'énormité des prétentions. Rien de moins original que cette originalité tapageuse qui, pour amcuter les passants, cassait les vitres de fenêtres ouvertes. On avait voulu d'abord nous étonner, puis nous faire rire, puis nous faire pleurer, et il se trouvait que l'étonnement avait été prévenu par Gavarni, que la gaieté était glaciale et funèbre, que le pathétique tombait dans l'ornière du mélodrame. Dans ces équipées de la fantaisie, il n'y a pas de milieu : il faut être charmant, ou l'on est intolérable. Quand on se mêle de débrailler l'esprit français et de le lancer en plein carnaval, on ne devrait pas le traiter comme ce pauvre Pierrot du tableau de M. Gérôme, qui s'affaisse, blessé à mort, sur un tas de neige. On ne devrait pas oublier que cet esprit-là, leste, naturel, joyeux, pimpant, primesautier, se soucie peu de travailler ses bons mots à domicile et de passer ses folies à l'alambic. Infortuné M. Prudhomme ! il a bon dos, quand il plaît à la vanité littéraire de le charger du poids de ses péchés et de s'en prendre à lui de ses blessures. On écrit une mauvaise pièce, on est sifflé : haro sur M. Prudhomme, qui dirige la cabale comme il la dirigeait en 1830 contre les drames de Victor Hugo ! Non, les *philistins* ne sont pas tous où on s'obstine à les voir, et, s'il fallait être là-dessus de l'avis des auteurs sifflés, nous dirions : Tant pis

pour la fantaisie quand elle est plus froide et plus lourde que le bon sens!

En publiant *Idées et sensations*, nos martyrs de la cabale ont sans doute cherché une revanche : l'air vif du théâtre ne convenait évidemment pas au tempérament de ces délicats. Rentrer dans un petit cercle d'amis, et du fond de cette consolante retraite offrir aux curieux un régal de gourmets, une collation de friandises rares présentées dans un service complet de Saxe, de Chine et de vieux Sèvres, le calcul n'était pas malhabile, et les auteurs, durement avertis, revenaient à leur spécialité. Ils renonçaient au grand soleil pour la lampe à abat-jour. On pouvait croire que cette douce lumière allait n'éclairer que des choses exquises, ne faire scintiller que des diamants et des perles. Ici les exigences étaient d'autant plus légitimes que notre langue a produit en ce genre des chefs-d'œuvre d'ingéniosité, de finesse, de profondeur et de grâce, et que, s'il est permis de tomber à plat sur un théâtre où les auteurs les plus renommés ont eu de lourdes chutes, il est défendu d'être médiocre dans le pays et dans le genre de la Rochefoucauld et de la Bruyère, de Vauvenargues et de Joubert.

*Idées et sensations*, soit : tel est le titre du volume, et il suffit de connaître le répertoire et le penchant de MM. de Goncourt pour être sûr, — premièrement que les sensations tiennent dans leur livre beaucoup plus de place que les idées, — secondement que les idées même disséminées à travers ces pages, sont tellement intimidées de leur isolement ou de leur voisinage qu'elles se hâtent d'appeler

les sensations à leur aide. Ainsi, lorsque les auteurs appellent *Paul et Virginie* « la première communion du désir, » lorsqu'ils appellent la musique « la messe de l'amour, » il est évident qu'ils n'ont pas bien su s'ils exprimaient une sensation ou une idée ; mais on sait trop bien en lisant ces deux lignes tout le mal que peut faire, et réciproquement, une sensation factice à une idée fausse. S'il était possible de classer ce pêle-mêle, nous dirions que MM. de Goncourt, s'opiniâtrant plus que jamais dans leur rôle de chercheurs de curiosités, s'y sont pris cette fois de deux manières. Leurs idées sont des paradoxes, leurs sensations sont des peintures ; mais paradoxes et peintures dépassent le but : ceux-là ne parviennent qu'à prouver un perpétuel contre-sens de l'esprit dans un genre où tout dépend de la justesse et de la finesse de l'esprit ; celles-ci ne réussissent qu'à rappeler tout ce que perd l'écrivain à vouloir empiéter ou renchérir sur les procédés du peintre.

Quelques exemples nous suffiront : à quoi bon tant d'insistance ? Nous avons cité cette première Communion du désir, cette messe de l'amour, qui peuvent indiquer la gamme. On rencontre aussi çà et là des *idées* ou des *sensations*, — ne séparons pas les synonymes, — telles que celles-ci : « Henri Heine, le christ de son œuvre, un peu un crucifié physique. » — Dans un style plus grandiose : « On croirait voir en même temps l'apothéose lumineuse de l'Action et le cadavre glacé de la Gloire sur cette toile tendue, dans ce champ de bataille éteint, où il semble qu'on finisse par entendre germer comme le bruit



d'une armée d'âmes et par apercevoir comme un pâle chevauchement d'ombres à l'horizon du trompe-l'œil. » Que serait-ce, si nous tombions de cet horizon dans le ruisseau pour y trouver « des lèvres blanches versant dans la conque cireuse des oreilles des idées en enfance, » — « des consciences césariennes de vieille femme qui repassent muettement dans une mémoire de marbre une vie fauve et des jours rouges? » — Ces citations seraient inépuisables et emporteraient les deux tiers du volume. N'abusons pas de nos avantages et rangeons-nous du côté des amis : ils ont reproduit avec complaisance deux fragments de description ; description de la campagne, où il semble que ces poumons engorgés de métaphores et de gongorismes auraient pu du moins aspirer quelques bonnes bouffées d'air pur. C'est là qu'éclate le vice de ce système d'absorption de l'idée par l'image, de la prose par la peinture ; tantôt on se dispense de voir et d'entendre juste, tantôt on donne deux ou trois coups de pinceau de trop qui gâtent tout le reste.

Voici pour la justesse : « Au mois de décembre, dans un bois, ... j'aime à entendre la lizière toute gazouillante et rossignolante du sautillant bonsoir des oiseaux au soleil... Le silence s'amasse, des oiseaux de proie tombent avec leur vol sourd sur les branches des grands arbres comme de gros flocons de neige... » Ceci est bon pour de spirituels citadins qui n'ont jamais couché hors de Paris ; mais le plus simple campagnard signalerait dans ce passage autant d'hérésies que de mots. Où les auteurs ont-ils vu qu'il y a des rossignols en décembre, que toutes

ces espèces rossignolantes chantent ou même se montrent en hiver ? Où ont-ils vu que les oiseaux de proie, qui sont noirs, lourds, et qui s'abattent avec un grand frémissement de serres et d'ailes, peuvent ressembler à de grands flocons de neige, qui sont blancs, légers, et qui ne font pas de bruit ?

Voici pour la surcharge : « Sept heures du soir. Le ciel est d'un bleu pâle, etc. » Je ne cite pas les dix premières lignes ; je les accepte et les *regarde* comme je regarderais un tableau de Jules Dupré ou de Daubigny ; mais, pour le tableau, l'impression est simultanée et homogène ; pour la page écrite, elle est, pour ainsi dire, successive. J'arrive aux lignes suivantes : « Dans l'eau, ridée par une botte de paille, qu'un homme trempe au lavoir pour lier l'avoine, les joncs, les arbres, le ciel se reflètent avec des *solidités denses*, et sous la dernière arche du vieux pont, près de moi, de l'*arc de son ombre* se détache la *moitié d'une vache rousse*, lente à boire, et qui, quand elle a bu, relevant son muflle blanc *bavant des fils d'eau*, regarde. » Daubigny me faisait rêver : le paysage écrit m'impatiente. *Les solidités denses*, l'*arc de son ombre*, la *moitié d'une vache rousse*, le muflle *bavant des fils d'eau*, autant de surcharges ! Ce ne sont plus même des effets, ce sont des excroissances ; le procédé s'accuse et se condamne en s'exagérant. On ne peut qu'y voir la gageure, perdue d'avance, d'un art obligé de se faire excessif et de se mettre hors de soi pour rivaliser avec un autre art.

Mais laissons là ces détails techniques ; asez de sensations et de couleurs : discutons plutôt les idées, si toute-

fois il est possible d'en dégager une seule de ce volumineux recueil. Le paradoxe, nous l'avons dit, est à deux fins : il pique au jeu la curiosité blasée, et il masque certaines facultés négatives. On a vu comment les auteurs d'*Idées et sensations* parlaient jadis de Corneille, de Racine et de Molière, comment ils parlent aujourd'hui de l'antiquité. C'est, paraît-il, que le dix-huitième siècle les absorbe : ils ne veulent rien voir en deçà de ce qui les fait contemporains du maréchal de Richelieu et de M<sup>me</sup> Du Delfand ; mais aussi sur ce terrain quel goût, quelle passion, quelle sûreté de tact, quelle parfaite compétence ! — En est-on bien sûr ? Aimer ardemment les lettres, leur consacrer sa vie, et commencer par rayer d'un trait de plume l'antiquité et le dix-septième siècle, cesserait déjà d'un *curieux* qui toucherait au monstrueux. Admettons pourtant cette étrangeté de plus : est-il bien prouvé que ces hardis contempteurs des siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV soient bien maîtres de leur dix-huitième siècle, qu'ils le connaissent et le possèdent tel du moins qu'on doit le posséder ou le connaître ? Oui, peut-être, s'il est question d'apprécier un Clodion, de distinguer un Boucher d'un Fragonard. Non, si l'on vise plus haut et si l'on entre dans le vrai monde des idées. Là encore ils sacrifient l'histoire à l'anecdote. En l'honneur des inutiles, des exotiques, des excessifs, — l'abbé Galiani par exemple, Diderot ou Rivarol, — ils dédaignent ou rapetissent ce que l'esprit de ce siècle eut vraiment de supérieur et de fécond, ce qui lui donna la plus grande influence que l'esprit ait jamais eue sur les destinées du monde. On avoue,

ou peu s'en faut, que madame de Sévigné, Racine, Molière et peut-être la Fontaine n'existent pas pour eux : se risquerait-on beaucoup en affirmant que *Gil Blas*, les *Lettres persanes* et *Zadig* n'existent pas davantage ?

Nous lisons dans le volume : « Voltaire est immortel ; Diderot n'est que célèbre. Pourquoi ? Voltaire a enterré le poëme épique, le conte, le petit vers et la tragédie ; Diderot a inauguré le roman moderne, le drame et la critique d'art... » Qu'est-ce à dire ? S'il était vrai que Voltaire eût enterré le conte et le petit vers, ou, en d'autres termes, que notre génération fût insensible au *Pauvre Diable*, à *Memnon*, à *Zadig*, à *Madame Gertrude*, et en revanche admirât les drames de Diderot, des prodiges de bouffissure et d'ennui, il faudrait désespérer du goût et de l'esprit français. Quant aux tragédies de Voltaire, nous n'avons nulle envie de les ressusciter ; mortes comme œuvres d'art, elles vivent dans l'ensemble de ce règne intellectuel ; elles comptent, avec tout le reste, dans cette souveraineté de l'esprit que rien n'égala et qui dure encore. Les fougueuses beautés du *Neveu de Rameau* ou des *Salons* de Diderot peuvent ravir quelques raffinés qui voudraient bien s'y reconnaître ; mais si le génie du dix-huitième siècle n'avait rien produit de plus, au lieu d'être une puissance, il n'aurait été qu'une curiosité. Ceci explique les préférences de MM. de Goncourt. Sérieusement lorsqu'on en est là, nous disons hardiment qu'on manque d'un sens, qu'on est muré du côté d'en haut, du côté d'où s'éclairent l'imagination et l'intelligence. Fût-on maître ou arbitre consommé en fait de pâte tendre, de

gravures, de *préciosités* et de bric-à-brac, nous répétons que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît mal son dix-huitième siècle.

Mais à notre tour, que faisons-nous ? Nous voilà refusant des idées en présence d'un système qui les exclut, d'une maladie qui les affaiblit au point d'en faire les très-humbles servantes des sensations les plus bizarres et des fantaisies les plus folles ! Est-il bien généreux de troubler MM. de Goncourt dans la possession de ce petit monde qu'on dirait peint sur porcelaine de Chine, où ils trouvent le contentement de leurs goûts les plus chers, et d'où ils ne pourraient peut-être sortir sans risquer de se voir fort dépourvus ? — Vous autres Français, me disait un jour un spirituel Genevois, restez catholiques ; car si vous ne l'étiez pas, vous ne seriez rien. — Restez *hérétiques*, dirions-nous volontiers aux auteurs d'*Idees et sensations* ; car, si vous ne l'étiez pas je ne vois pas trop ce que vous seriez. On peut donc mettre MM. de Goncourt hors du débat ; mais il est permis, quand un phénomène se produit en littérature, de remonter du détail à l'ensemble et de l'effet à la cause ; il est permis, quand des plantes parasites poussent dans un champ, de se demander s'il faut en attribuer la croissance au terrain, au climat ou à la culture. Si une tige de coquelicot ou de folle-avoine a un sens pour l'agriculteur, pourquoi certaines œuvres n'en auraient-elle pas pour le critique ?

Ce sens, il n'est, hélas ! que trop facile à trouver. Ces œuvres sont l'expression quintessenciée et sophistiquée de la curiosité. La curiosité est un des symptômes frivoles

du matérialisme qui s'infiltré peu à peu dans la société, dans les mœurs, dans les lettres, et tend de plus en plus à remplacer l'idéal. Elle est la ciselure de cette arme, l'objet d'art de cet arsenal. A ce point de vue, la question se généralise et l'horizon s'agrandit. Si une pareille littérature arrivait à prévaloir, les conséquences en seraient assez fâcheuses pour justifier ceux qui, observant un symptôme, s'en emparent et expriment d'avance leurs appréhensions. La supériorité s'accuse de deux façons ; tantôt indulgente pour des défauts qui ressemblent à l'exagération de ses qualités, tantôt entraînée vers un excès contraire et affectant de dédaigner ou même d'ignorer des ouvrages dont il faudrait s'inquiéter. Ailleurs, comme les affamés d'idéal ne peuvent pas tous abdiquer ou disparaître pour le bon plaisir des curieux et des réalistes, ils cherchent loin, bien loin, leur indemnité et leur pâture ; comme toutes les minorités vaincues, ils s'exagèrent et s'exaltent. Le spiritualisme se fait mystique : il se répand en effusions touchantes ; il se formule dans des ouvrages qui émeuvent, que l'on admire quand on songe aux belles âmes qui les ont inspirés ou écrits, mais qui mèneraient peut-être vers des pentes bien glissantes ou laisseraient en chemin la plupart de ceux qui essaieraient de les suivre. Ainsi s'élargissent les séparations entre les divers membres de la grande famille littéraire, qu'il serait absurde sans doute de forcer à marcher côte à côte, mais qui devraient au moins ne pas placer entre eux l'infini, rester à des distances raisonnables, à portée du regard et de la voix. Ainsi s'effa-

cent ces *entre-deux*, si utiles, si nécessaires pour plaider la cause du véritable esprit français contre ceux qui veulent l'exalter trop ou le trop abaisser, — pour défendre les intérêts de la vraie langue française contre ceux qui la mettent à la diète ou la torture. On le voit, il s'agit de choses graves; sommes-nous assez loin de MM. de Goncourt? Ne leur adresserons-nous pas, en finissant, une remontrance et un conseil? Hélas! si nous leur disions que pour guérir ils devraient rompre avec la curiosité, adorer ce qu'ils brûlent, brûler ce qu'ils adorent, sacrifier les sensations aux idées, ils nous répondraient, nous en sommes sûrs, qu'ils aiment mieux rester malades.

---

## UN ESSAI DE ROMAN NATIONAL

MM. ERCKMANN-CHATRIAN

Juin 1866.

Rien assurément ne serait plus désirable que de rencontrer enfin, dans le roman comme ailleurs, ce que MM. Erckmann-Chatrian prétendent avoir trouvé, et de pouvoir dire le *national* comme on dit le beau, le sublime ou le grotesque. Cette trouvaille dissiperait les incertitudes des esprits inquiets, enclins à croire que le national de la veille n'est pas toujours celui du lendemain, que le mot et la chose varient suivant l'époque ou le degré de latitude. — National! ne l'est pas qui veut, et n'est pas sûr de l'être encore qui se vante de l'avoir été. Il est parfois difficile de bien savoir ce que pense et ce que veut la nation tout entière, et de ne pas confondre la localité avec la nationalité. Tel parti fut national et ne l'est plus. Tel journal n'a porté ce titre que pour montrer à quel point il était illusoire, et a paru cesser de le mériter au moment même

....



où la nation semblait lui donner raison. Fixer, fût-ce dans des œuvres d'imagination, cette volage épithète, ce serait une vraie bonne fortune, et il n'en faudrait pas davantage pour faire amnistier les imperfections ou les vulgarités de détail. MM. Erckmann-Chatrian l'ont essayé ; y ont-ils réussi ?

Soyons sérieux à propos de choses sérieuses et même tristes. La France n'avait pas su jusqu'ici mettre d'accord deux sentiments contradictoires ; son goût très-vif pour la gloire des armes et sa légitime reconnaissance pour les bienfaits de la paix. La question dès l'abord, après les dernières guerres de l'Empire, fut posée à faux. Par un singulier effet d'optique dont la poésie fut complice et dont la liberté fut dupe, la popularité se trompa d'adresse ; elle se refusa aux pacificateurs pour se prodiguer aux *Victoires et Conquêtes*. On confondit tout, la nation, la bourgeoisie, l'armée, le jeune libéralisme, le vétéran de nos batailles, l'ouvrier de nos villes, le paysan de nos villages, l'étudiant de nos écoles, les refrains de nos chansons, dans un pêle-mêle de regrets et de gloire. On persuada au peuple qu'il était le héros de ces vastes hécatombes dont il avait été la victime. En lui rappelant ce que la Révolution lui avait donné, on lui faisait oublier ce que la guerre lui avait pris.

Aujourd'hui les points de vue ne sont plus les mêmes ; un triage a eu lieu ; certaines séparations se sont faites ; certains rapprochements se sont opérés, et ceux qui dans l'histoire ou dans le roman veulent se poser en interprètes du sentiment populaire peuvent obéir à une inspiration

plus libérale et plus humaine. Il ne s'agit, bien entendu, ni de chicaner vingt ans de victoire, ni d'enseigner au peuple à maudire ce dont il a droit d'être fier. Ce qu'il faut, c'est le placer à son plan dans ces tableaux de batailles où l'on ne voyait autrefois que les habits brodés ; c'est nous le montrer là, dans toutes les misères de son obscur héroïsme, changé en chair à canon, fauché, haché, broyé, pour que cinq ou six noms de plus prennent rang dans l'histoire, pour que ces tueries effroyables se terminent par des traités où chancelleries et monarques font échange de cérémonial et de cordons. L'œuvre qui n'était héroïque qu'à force de sacrifices à de magnifiques mensonges redeviendra humaine, si l'on prend l'homme du peuple, non plus au moment où son cœur s'est bronzé, où il a cessé d'être fils, mari, citoyen, pour n'être que soldat, mais à cette heure transitoire où il tient encore à son foyer par mille liens, où, en attendant qu'il soit entraîné dans l'engrenage de fer et d'acier, son âme naïve et droite proteste contre l'idée de souffrir et de périr pour des intérêts qu'il ne connaît pas, pour une cause qui n'est pas la sienne. Rendre en un mot la guerre haïssable en nous la présentant dans ses rapports immédiats avec les plus petits, les plus humbles de ceux qui la font et la subissent, telle est désormais la note juste.

Disons-nous que MM. Erckmann-Chatrian ont rempli les conditions de ce programme, ou même qu'ils ont été les premiers à ouvrir cette voie ? Pour ne citer que trois noms de physionomie bien différente, Voltaire dans bon nombre de ses écrits, Lamennais dans *les Paroles d'un croyant*, Al-

fred de Vigny dans *Servitude et grandeur militaires*, ont dénoncé cette glorieuse duperie qui livre des milliers d'honnêtes gens à une mort certaine pour le bon plaisir d'un roi ou d'un conquérant. Chez Voltaire, sauf de rares occasions, la sensibilité s'exhalait en moquerie, et d'ailleurs son esprit essentiellement *grand seigneur* s'inquiétait assez peu de la misère des petits. L'irascible génie de Lamennais déguisait ses anathèmes sous des airs de parabole évangélique. Alfred de Vigny, en indiquant ce qu'il y a d'excessif dans cette absorption d'existences innombrables par la volonté d'un seul, gardait sa réserve aristocratique de gentilhomme-poète. Habitué à tout voir de haut et à ne rien regarder de près, il rendait l'impression sans s'arrêter au détail. Dans ces nobles pages présentes à toutes les mémoires, l'abnégation du soldat restait toute militaire ; elle s'exerçait au nom de la discipline et du devoir. Le sentiment de l'humanité et de la justice ne dépassait pas le domaine des idées générales, cher à cet esprit délicat qui fut le Vauvenargues de la poésie.

Donc, au risque d'être accusé de malice en nommant Voltaire, Lamennais et Alfred de Vigny avant de passer à MM. Erckmann-Chatrian, on peut leur accorder le mérite d'une originalité relative, pourvu qu'on ajoute que c'est par la vérité locale qu'ils sont arrivés au sens national ; distinction essentielle qui nous aidera à rétablir les proportions et les mesures. Ces deux mots, qui pour eux expriment la même idée, ne seraient pas acceptés partout comme synonymes, et en lisant certaines pages de ces

romans *nationaux* nous avons presque envie de parodier la chamante boutade d'Alfred de Musset :

« Le cœur humain de qui ? le cœur humain de quoi ? »

National ! aurions-nous dit volontiers : national *de qui ? national de quoi ?* Les ouvrages de MM. Erckmann-Chatrion sont à peu près le contraire de ce qu'eût été un roman national sous M. de Villèle ou sous M. Guizot. On ne saurait pourtant les accuser d'avoir fait une seule concession de détail à l'esprit de réaction qui essaya d'obscurcir cette légende de gloire meurtrière, et qui, — grave sujet de réflexion pour les romanciers nationaux, — fut un inoment secondée par le sentiment populaire. Ils se sont même, sur ce point, si vivement expliqués, qu'ils semblent en maint endroit perdre de vue leur idée favorite, et qu'ils oublient leur rôle d'amis de la paix pour redevenir ennemis de la Restauration, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. N'importe ! ce qu'ont voulu les auteurs du *Conscrit de 1813* et du *Fou Yégof*, c'est combiner de leur mieux le patriotisme avec la haine de la guerre : ils l'ont prise à son point de départ et à son point d'arrivée, aux premiers chagrins qu'elle éveille et aux derniers malheurs qu'elle cause ; ils ont décrit les larmes de l'adieu, les horreurs de la bataille et les émotions du retour. Par une fiction très-simple, et qui dans des récits d'un autre genre ressemblerait à une gaucherie, ils ont cédé la parole à ceux-là mêmes qui devaient personnifier leur idée. Ce récit à la première personne, si usé, si maladroit quand il s'agit d'aventures que le romancier

pourrait retracer ou analyser lui-même, devient ici une habileté. Il affirme avec plus de force le *quæque ipse miserrima vidi*; il permet une foule de réflexions qui, écrites après coup et de sang-froid, seraient traitées de naïvetés oiseuses ou de vérités trop vraies, et qui sur le terrain même, jaillissant avec les événements, suggérées au personnage par tout ce qu'il souffre et tout ce qu'il voit, semblent les commentaires naturels de cette narration poignante.

En laissant parler le héros ou le témoin de leurs histoires, MM. Erckmann-Chatrion s'assuraient aussi le bénéfice de cette couleur locale qui leur a rendu de si grands services, et sans laquelle, encore une fois, ils perdraient autant de leur physionomie nationale que de leur valeur littéraire. Ce qu'ils ont fait, d'autres à talent égal n'auraient pu le faire. Sans accepter dans toute leur rigueur les théories ingénieuses de l'influence de la *race* et du *milieu*, on doit pourtant reconnaître ce qu'ajoutent à la vérité de certains ouvrages les affinités de naissance, d'éducation et de famille, les premières impressions de jeunesse, les traditions recueillies toutes vivantes sur les lieux qui leur ont servi de berceau. Il est impossible de se figurer des récits tels que *Madame Thérèse*, *le Fou Yégof*, *le Conscrit de 1813*, écrits par un habitant du centre ou du midi de la France. Les douleurs de l'invasion ne pouvaient être ressenties avec cette intensité et peintes avec cette énergie que par les enfants d'un pays où l'invasion a passé. Ces pays de frontières, l'Alsace, les Vosges, cette pointe de la Lorraine où se trouve la petite

place forte de Phalsbourg, offrent ce caractère particulier qu'annexés tardivement à la France, ils sont plus Français que bon nombre de nos anciennes provinces, mais Français à leur façon, en gardant leurs mœurs, leur accent, leur couleur locale, leur physionomie germanique. Notre vieille monarchie n'avait pas eu le temps de s'enraciner sur cette terre qui ne la connaissait que par le surcroît de servitude qu'implique toujours l'idée de conquête. C'est en devenant républicaine qu'elle acheva de se naturaliser française, et c'est pour cela que révolution, république, nationalité, patriotisme, vibrèrent à l'unisson dans l'âme deses habitants; c'est pour cela qu'ils combattirent au premier rang des volontaires, et que plus tard, quand survint l'heure de l'invasion étrangère, elle rencontra chez eux les plus ardentes résistances et les rancunes les plus implacables. Le sentiment populaire s'unit là si étroitement à l'esprit militaire, que MM. Erckmann-Chatrion, voulant tirer de l'ombre ce type de l'enfant du peuple transformé de force en soldat, se battant bravement sans oublier son village et resté sous l'uniforme fidèle à ses premières affections, n'ont eu qu'à peindre d'après nature.

Cet avantage n'est pas le seul. Nous avons dit que le pays où se passent ces récits avait gardé son originalité primitive, qu'il parlait français avec l'accent allemand. Ce trait caractéristique n'a pas été perdu pour les auteurs. Dans un temps où il semble que l'on ait tout décrit, que la prose descriptive ait épuisé et même dépassé tout ce qui peut parler à l'imagination ou exciter la curiosité,

ils rencontraient sans se déranger une nouvelle veine, et il leur suffisait de rester simples, exacts et vrais, pour suppléer à cette légèreté de main, à cette élévation de style, où se révèlent les artistes d'un ordre supérieur. Cette Allemagne française ou cette France allemande, mille fois moins connue que la Suisse ou les bords du Rhin, ils la savent par cœur; ils en connaissent tous les villages, ils en nommeraient au besoin, sans se tromper d'une consonne, toutes les montagnes, toutes les rivières, tous les plis de terrain et tous les habitants. Or, comme on est toujours un peu enclin à abuser de ses avantages et à faire montre de ses connaissances, il est certain qu'au premier abord cette prodigalité de noms à désinence tudesque, cette profusion de petits détails ayant tous le goût du terroir, cette consommation effrayante de lard et de choucroûte, produisent un singulier effet sur les lecteurs *qui ne sont pas de la paroisse*. On s'y accoutume pourtant; on se laisse gagner à cet air de vérité locale, et l'on comprend à quel point ces récits doivent sembler nationaux dans le pays même dont ils décrivent si exactement les sites, les mœurs et les figures. Ce n'est pas tout encore: ces provinces étaient les seules, en France du moins, où le genre fantastique, le sentiment national et l'effet pittoresque eussent la bonne chance de s'associer intimement et de se fondre. MM. Erckmann-Chatrian, on le sait, se sont révélés au public par des contes fantastiques, et le fantastique reparait, dans *le Fou Yégof*, au milieu des réalités de l'invasion. Peut-être est-ce encore les offenser ou les amoindrir que de traiter ce

fantastique sans plus de cérémonie et de ne pas y découvrir tout un commentaire de la chanson des *Gaulois et des Francs*, tout un plan de philosophie humanitaire et de métempsychose druidique; mais ce sont là de bien grands mots pour de petits contes. Ce qui est positif, c'est que plusieurs de ces récits s'emparaient vivement de l'imagination: pourquoi? Parce qu'ils avaient la saveur germanique et la physionomie populaire: le peuple leur servait de rhapsode, et ils s'encadraient dans des pays dont l'aspect, le climat, les usages se prêtent au surnaturel, et rendent le merveilleux vraisemblable. Ainsi, chez MM. Erckmann-Chatrion, l'essai fantastique et l'essai de roman national devaient offrir ce trait de ressemblance, que tous deux s'affirment en se *localisant*, et que, dans ce cadre heureusement choisi, on accepte ce qui serait contesté ailleurs.

Cette alliance entre deux ordres d'idées et de souvenirs qui semblent si différents, nous la trouvons en germe dans *la Maison forestière*, publication de date plus récente que les romans nationaux, mais qui, dans le fait, pourrait leur servir de frontispice et de prologue. Dans ce livre, où la guerre n'apparaît que comme un point noir dans le lointain d'un rêve, les auteurs nous mettent en présence d'une autre époque d'oppression, d'un autre genre de monstruosité. Ces mots du vieux garde forestier Frantz Honeck rentrent dans la *gamme* des récits qui ont précédé *la Maison forestière*: « A vingt-deux ans, je faisais ma première campagne contre Custine; d'un seul trait, il nous passa sur le ventre et tomba sur Mayence.



On nous envoya Hoche, Kléber et Marceau, et finalement on nous mit en quatre départements, et nous partîmes tous ensemble, bras dessus, bras dessous, conquérir l'Italie. Nous étions devenus Français sans savoir comment ni pourquoi. » Ainsi les premiers souvenirs du vieux Frantz sont contemporains des événements et des personnages que nous retrouvons dans *Madame Thérèse*; ils expliquent la transformation singulière qui donna pour recrues à la Révolution et à la France ces populations de Pirmasens, du Rothalps, d'Anstatt, de Kaiserslautern, des Vosges allemandes, averties par un secret instinct que, dans cette première période, la querelle ne se renfermait pas dans une question de territoire, mais touchait aux intérêts du peuple et de l'humanité.

Il n'y a pas, dans *la Maison forestière*, d'autre écho des guerres de la Révolution : le début est une idylle allemande, et c'est ici que l'on rendrait très-volontiers justice aux auteurs, si on ne craignait de leur déplaire : qui sait si leur envie de se *nationaliser* ne les dispose pas à faire bon marché de leurs qualités de paysagistes? Quoi qu'il en soit, les cent premières pages de *la Maison forestière* sont au nombre de celles qui ne nous laissent pas regretter les raffinements d'un art plus délicat, les recherches d'une palette plus variée. En les lisant, on s'abandonne, on a d'emblée l'impression de ce qu'elles décrivent, et pourvu qu'on aime l'air libre, les courses à pied sous les grands arbres, dans les sentiers remplis d'ombre, ces pages vous donnent cette nostalgie des montagnes, des bois et des solitudes, qui est un des triomphes

de la littérature descriptive. Par malheur, l'aimable récit tourne court; l'idylle des fraîches amours du peintre Théodore et de la petite fille du garde forestier a pour envers une sombre et sanglante histoire qui rappelle un peu trop *Hugues le Loup*, des mêmes auteurs. Nous passons brusquement du chalet tapi dans le feuillage au burg bâti dans le roc, du nid de colombe au nid d'orfraie. Ce bon vieux garde, cet innocente Loïse, plient sous le poids d'un sinistre héritage, qui, malgré ses airs fantastiques, pourrait bien rentrer dans le plan général des auteurs et représenter à leurs yeux le contraste de l'innocence moderne avec les crimes de la féodalité. Si Théodore ne peut pas épouser Loïse, si à une certaine époque de l'année, elle a des crises de sommeil magnétique qui font passer dans ses rêves une chasse de fantômes menée par des démons, la faute en est à Vitticab Burckar, dit le Comte-Sauvage, et à son veneur favori, Zaphéri Honeck, aïeul du vieux Frantz et complice des forfaits de Vitticab. Ce tableau du moyen âge germanique, le châtiment de ce farouche Burckar qui, à force de se conduire en bête fauve, finit par être pris au mot par la nature et par avoir pour fils un vrai monstre, la chasse fantastique qui nous montre Vitticab, pareil à un cavalier de ballade, arrivant au terme de sa course pour voir déchirer par ses chiens ce fils, pauvre créature intermédiaire entre l'homme et la bête, tout cet ensemble a de l'ampleur, du mouvement, et produit un effet habilement gradué de saisissement et de surprise. Nous n'en regrettons pas moins l'églogue matinale que cette formidable histoire condamne à ne

pas avoir de dénoûment. Une moitié du volume s'adresse aux amateurs de beaux paysages, d'émotions douces, de naïves et poétiques tendresses; l'autre moitié s'adresse au public ami des sensations fortes : l'ensemble du livre n'est pas un roman, ou plutôt le livre n'a pas d'ensemble.

Nous n'essayerons pas de déguiser nos sympathies pour *Madame Thérèse*. D'abord, si l'on nous permet de considérer un moment la gloire des armes et la délivrance d'une nation sous les traits d'une personne qui passerait par les différents âges et subirait les diverses conditions de la vie, on comprendra qu'il y ait plus de charme dans la jeunesse d'un peuple et d'une victoire que dans ces heures de déclin où les illusions se dissipent, où les triomphes se payent, où un nuage sombre passe sur les visions radieuses du matin. Le village d'Anstatt, habité par les braves gens que nous voyons aux prises avec les malheurs de la guerre, — le docteur Jacob, la vieille Lisbeth, le neveu Fritz, le Mauser, Koffel le menuisier, — est caché dans un pli des Vosges, au dehors de la frontière; il ignore ou peut ignorer ce qui se passe en France, les atrocités qui déshonorent la République et marquent d'un fer rouge ces années néfastes. Ce qu'il subit, c'est le contre-coup des attaques et des retraites, des victoires et des revers qui s'échangent entre les Autrichiens et l'armée républicaine. Ce qu'il entrevoit, c'est cette république des camps, aussi pure, aussi héroïque que la république des clubs et des tribunaux révolutionnaires était sanguinaire et barbare. Le lieu de la scène est bien choisi,

les sentiments de chaque personnage s'accordent bien avec la situation. Richter, le petit-fils d'un valet de chambre de grand seigneur, résume les vices de la domesticité aristocratique. Jacob, le Mauser, Koffel et le groupe de leurs amis représentent l'amour de la paix et cette somme d'idées démocratiques que la révolution française commençait à propager en Europe. Le narrateur est le petit Fritzel, devenu vieux, qui nous raconte son premier souvenir d'enfance. Ce choix est heureux ; il fait songer à cette parole évangélique, « que la vérité est dans la bouche des enfants ; » il permet aux auteurs de nous faire deviner leur pensée au milieu d'effusions naïves, de multiplier des détails qui, gravés dans cette imagination enfantine, donnent au récit plus de précision et d'effet. L'arrivée des Français repoussés et en désordre, l'incendie des maisons, le sang répandu dans les rues, la frayeur de ces pauvres paysans réfugiés sous leurs fagots ou dans leurs caves, cette première révélation des maux que la guerre entraîne après elle, tout cela est vrai, pris sur le fait, d'un ton simple et juste, et l'ingénuité même du conteur, en nous préservant de toute déclamation, rend le tableau plus saillant. L'émotion redouble devant le corps inanimé de Thérèse, que l'on a trouvé sous un hangar, la poitrine traversée par une balle, que l'on allait jeter avec les autres cadavres dans la charrette des morts, et que le docteur Jacob rappelle à la vie. Cette scène est pathétique, et la figure de Thérèse offre ce trait remarquable, qu'elle garde dans son héroïsme la simplicité et le naturel. Cantinière d'un bataillon républicain,

exaltée par toutes les passions patriotiques du moment, rien n'était plus facile que d'en faire une *virago* ou de tomber dans l'emphase. Les auteurs ont évité cet écueil. Thérèse est une jeune fille laborieuse et modeste, élevée pour les travaux d'aiguille ou de campagne. Les circonstances, l'enrôlement de tous les siens sous les drapeaux de la République, la mort de son père et de deux de ses frères, en ont fait fortuitement une héroïne, sans qu'elle ait rien perdu de sa droiture de cœur et de son honnêteté virginale. In vraisemblable peut-être, cette création n'est pas impossible ; on conçoit, sous ce baptême de feu, dans la première ivresse de cet enthousiasme populaire et militaire, une jeune fille s'attachant aux pas de ses frères, les suivant sur le champ de bataille et restant pure sous ses habits de cantinière. La moindre dissonance eût violemment rejeté Thérèse dans le domaine du mélodrame et le répertoire du Cirque-Olympique. Elle échappe à ce faux idéal de patriotisme guerrier que le langage moderne a désigné sous le nom de *chauvinisme*, et dont MM. Erckmann-Chatrian, malgré tous leurs efforts, n'ont pas toujours su se préserver. La *grâce* républicaine a été pour elle ce qu'elle fut, dans un ordre d'idées plus hautes et plus troublées, pour Charlotte Corday, — ce que la *grâce* divin et chevaleresque fut pour Jeanne d'Arc.

Nous insistons sur ce personnage, parce que, dans la pensée des auteurs, Thérèse a certainement une signification particulière. Elle leur est apparue, avec ses grands yeux, ses cheveux noirs, la blancheur délicate de sa poitrine et de ses mains, comme une personnification de la

jeune République, pure et vaillante, ne demandant qu'à rester paisible, si on ne lui disputait pas ses légitimes conquêtes. Le docteur Jacob, l'ami de la paix, ne tarde pas à s'éprendre de Thérèse ; il finit par l'épouser. Lui aussi, il traduit sous une autre forme l'idée du roman et des récits qui vont suivre, lorsqu'il dit à son neveu : « Fritz, voilà la guerre ! Regarde et souviens-toi !... Oui, voilà la guerre !... Quand le Seigneur nous envoie la peste et la famine, au moins ce sont des fléaux inévitables décrétés par sa sagesse ; mais ici c'est l'homme lui-même qui décrète la misère contre ses semblables, et c'est lui qui porte au loin ses ravages sans pitié... »

Cette idée devient plus frappante et s'accroît davantage lorsqu'au lieu d'un petit village perdu dans la montagne, au lieu de souffrances qui se réduisent à quelques maisons brûlées, nous assistons, dans *le Conscrit de 1813*, à cette terrible campagne qui fut une véritable moisson d'hommes, marqua l'agonie de la grande armée et amena les étrangers en France, — dans *le Fou Yégof*, aux horreurs et aux fureurs de l'invasion, — dans *Waterloo*, à la crise suprême qui fit tomber l'empereur sur des monceaux de cadavres. Dans cette espèce de trilogie, les aspects se modifient et les horizons s'élargissent ; la haine de la guerre se complique d'autres sentiments qui tantôt s'unissent et tantôt se combattent : patriotisme colérique contre l'étranger, sourde révolte contre la raison du plus fort et l'esprit de conquête ; enfin méfiance, rancune préventive contre cette affreuse réaction *antinationale* qui a fait tout le mal, et qui sans doute va pro-

fléter de ces désastres ! Les auteurs, s'ils eussent parlé en leur nom, auraient eu peine à arranger tout cela, et en exprimant une opinion individuelle ils eussent risqué de se heurter contre les opinions contraires ; mais on ne saurait se tenir en garde contre un pauvre conscrit, un jeune homme de vingt ans, apprenti horloger, qui boite légèrement de la jambe gauche, qui se croit sûr d'être exempté du service militaire, et qui n'a d'autre idée politique que son bon sens mis en éveil par son intérêt personnel : Le désespoir de Joseph Bertha, quand, malgré son infirmité, il est déclaré *bon à partir*, ses adieux à sa fiancée, sa loyale résistance aux conseils de sa tante Grédel qui l'engage à se cacher dans la montagne ou à s'enfuir en Suisse, l'austère langage de son patron Melchior Goulden qui, tout en maudissant les excès de la guerre, adjure Joseph de faire son devoir, voilà qui en dit plus que les réflexions les plus éloqu岸tes. Sans cesse le récit est relevé et comme fixé dans l'âme du lecteur par des mots donc on complète aisément le sens. On a sous les yeux le contraste du deuil et de l'inquiétude de presque toutes les familles de Phalsbourg avec les *Te Deum* perpétuels qui célèbrent de ruineuses victoires. Plus loin, Goulden révèle par ces simples mots le funeste effet de l'absolutisme militaire : « Puisque les soldats étaient tout chez nous, et que nous n'avons plus de soldats, nous ne sommes plus rien ! » — Et il s'écrie : « Si ceux qui sont nos maîtres pouvaient se figurer, au commencement d'une campagne, les pauvres vieillards, les malheureuses mères auxquelles ils vont en quelque sorte arracher le

cœur et les entrailles pour satisfaire leur orgueil ; s'ils pouvaient voir leurs larmes et entendre leurs gémissements au moment où on viendra leur dire : « Votre enfant est mort... Vous ne le verrez plus jamais !... s'ils pouvaient se figurer les larmes de ces mères, je crois que pas un seul ne serait assez barbare pour continuer... » — Voilà la note dominante. Sur les lèvres de ces obscures victimes de la guerre, cette thèse, commentée par les événements qui se pressent et amènent chaque jour de nouvelles scènes de carnage, est plus persuasive que si elle empruntait ses arguments à la philosophie et à l'histoire.

Ces citations nous suffisent pour caractériser le procédé de MM. Erckmann-Chatrian. Nous ne les suivrons pas sur ces champs de bataille, à travers ces journées terribles où la guerre prit des proportions plus effrayantes et plus destructives qu'elle n'en avait jamais eu, et ressembla à une lutte de Titans déchainés par les Furies. Chaque détail en a été consigné dans des livres dont on connaît l'autorité et l'éloquence, et qui peuvent, eux aussi, passer pour nationaux. Entre ces livres et le genre de récit des auteurs du *Conscrit* et de *Waterloo*, il y a la même différence qu'entre les grands tableaux de bataille où le peintre semble s'être placé sur une hauteur, dans les rangs de l'état-major, à deux pas du général en chef, hors de la portée des boulets, et ces toiles épisodiques qui représentent un jeune soldat mourant seul au fond d'un ravin ou un blessé étanchant sa soif au bord d'un ruisseau. Des batailles de Lutzen, de Leipzig, de Mont-



Saint-Jean et de Waterloo, Joseph Bertha ne raconte que ce qui se trouve en contact direct avec lui. C'est une voix au milieu de cette immense clameur, une larme dans cette tempête de gémissements et de sanglots, une goutte de ces torrents de sang qui emportent la vie d'une génération et d'un pays. Il n'est pas toujours héroïque ; il est toujours vrai dans ses alternatives de faiblesse et d'intrépidité, d'attendrissement et d'ardeur guerrière ; il obéit à ses chefs qui lui crient : « En avant ! » — et en même temps il tourne la tête en arrière, vers cette pauvre maison où il ne demandait qu'à vivre paisible et où il a laissé toute son espérance ou tout son bonheur. On suit, dans cette âme naive, le *va-et-vient* des sentiments naturels et de la grâce d'état, suivant qu'il se débat contre le malheur d'être soldat malgré lui ou qu'il se laisse étourdir par ce bruit, enflammer par cet air en feu. Ce n'est plus la représentation du courage militaire-théâtral, personnifié dans un type de convention ; c'est un enfant de la grande famille humaine qui ressent profondément une iniquité tout en s'acquittant d'un devoir, l'humble et populaire traduction du célèbre passage des *Paroles d'un croyant* : « Jeune soldat, où vas-tu ? »

Quant au *roman* en lui-même, il varie peu dans ses divers récits, et il n'a pas exigé de grands frais d'invention : un docteur sentimental épousant la cantinière blessée qu'il a sauvée et guérie ; un jeune artisan forcé de se séparer de la jeune fille qu'il allait épouser, puis de la jeune femme qui va lui donner un enfant ; une fiancée attendant son futur mari retenu sous les drapeaux et se pré-

parant elle-même à ne pas rester inactive pendant que son village se soulève contre l'invasion, voilà à quoi se réduit, dans ces ouvrages, l'intrigue romanesque. A ce point de vue, toute proportion gardée entre l'idéal chevaleresque et la réalité populaire, Thérèse, Catherine, Louise, seraient de dignes sœurs des héroïnes de Walter Scott et de Cooper; elles pourraient prendre rang à côté d'Edith, de Diana, de Rebecca, de Jeanie Deans, de Cora, d'Alice, de ces chastes jeunes filles pour lesquelles tout se réduit à savoir si leur amant restera digne d'elles, si les événements et la volonté divine les sépareront de leur fiancé ou leur permettront de s'unir à lui. Le roman, après bien des excès et des aventures, revient ainsi à sa plus simple expression, et passe même d'un extrême à l'autre. Il n'en est pas moins honorable pour MM. Erckmann-Chatrian d'avoir, en reléguant l'amour romanesque à un rôle aussi secondaire, réussi à intéresser des lecteurs blasés par les emportements de la passion ou les raffinements de l'analyse. D'autre part, quoi qu'on puisse dire de la dépravation du goût public, leur succès prouve qu'il suffit de frapper juste et de toucher à une corde sensible pour qu'à l'instant cette corde vibre et réveille des échos.

Ce succès, qu'il ne faudrait pourtant exagérer ni en largeur ni en hauteur, ne donne-t-il pas lieu à bien des réserves? Ne porte-t-il pas avec soi des leçons et des conseils? En montrant aux auteurs du *Fou Yégof* et du *Conscrit de 1813* leur véritable voie, ne leur indique-t-il pas celle où les attendent d'inévitables mécomptes? Tomber

du côté où ils penchent, céder à tous les entraînements de la littérature actuelle, — deux périls dont MM. Erckmann-Chatrion nous semblent également et volontairement menacés. Nous venons de nommer Walter Scott. Lorsque vers 1816 il publia son premier roman, il y ajouta ce titre : *l'Écosse il y a soixante ans*. Soixante ans ! C'est à peu près l'intervalle qui sépare l'époque où nous vivons de celle à laquelle se rattachent les récits de MM. Erckmann-Chatrion. Au moment où Walter Scott prenait la plume, les passions politiques, celles du moins que ses romans auraient pu ranimer, étaient complètement apaisées ; et cependant que sa main est douce et légère quand elle passe sur ces blessures cicatrisées ! Avec quelle égalité de sympathie et de respect il traite les illusions et les douleurs de ses divers personnages, qu'ils soient royalistes ou républicains, hanovriens ou jacobites, dévoués à Charles ou à Cromwell, *Tros Rutulusve fuat !*... Avec quelle sûreté de ton il invoque les deux bons génies auxquels il est réservé de clore ou d'humaniser les discordes civiles, la justice et la pitié ! Ne voulant plus chercher que les poésies du passé dans les agitations d'autrefois, il comprend, il accueille, il admire tous les genres d'héroïsme ou d'enthousiasme, l'enthousiasme monarchique de Diana Vernon et d'Alice Lee comme l'énergie républicaine des têtes-rondes, comme l'ardeur farouche des puritains. Chez lui, les vices ou les travers de la nature humaine appartiennent tout entiers au monde moral ; ils ne servent jamais de point de ralliement à une passion, d'étiquette à un parti.

C'est aussi la justice et la pitié qu'invoquent MM. Erckmann-Chatrian; c'est en leur nom qu'ils viennent, plus d'un demi-siècle après la chute du premier Empire, rappeler les souffrances et revendiquer les droits des petits et des faibles dans ces trois phases également terribles qu'ils eurent à traverser : les luttes de la République, l'agonie de la grande armée et l'invasion étrangère; mais les vaincus sont aussi des faibles, et ils méritent, tant qu'ils souffrent, qu'on les assimile aux petits. En ce plaçant à ce point de vue, les auteurs du *Conscrit* et de *Waterloo* se sont créés une obligation qui n'a plus rien de commun avec les rancunes ou les prétentions de la démocratie : ils se sont faits pacificateurs et justiciers : or à quoi bon faire haïr la guerre, à quoi bon prêcher la paix entre les nations, si on n'écarte pas avec soin tout ce qui peut la retarder ou la troubler entre les divers partis et les diverses classes du même peuple? Rien de mieux assurément que de s'intituler *national*, mais à la condition de ne pas oublier que la nation se compose d'éléments différents, et qu'il ne saurait y avoir ni justice absolue, ni nationalité véritable, ni paix solide, si ces éléments, au lieu de se fondre, sont maintenus dans leurs divisions et leurs méfiances.

MM. Erckmann-Chatrian croient-ils avoir été fidèles à ce rôle d'apaisement, à cette pensée réparatrice? Était-il bien nécessaire de nous montrer dans *le Conscrit de 1815* je ne sais quelle grotesque famille de gentilshommes émigrés dansant au piano et se livrant aux ébats d'une gaieté folle parce qu'elle apprend le désastre et l'incendie

de Moscou? Si le fait est vrai, n'est-il pas de ceux que l'éloignement doit éteindre, comme s'éteignent dans les lointains, aux pâles clartés du soir, les tons criards et les éclats de lumière qui blessent la vue? Était-il bien utile, dans *Waterloo*, de tant insister sur les fautes d'un régime à qui il aurait fallu une habileté surhumaine pour résoudre des difficultés insolubles? Le tableau aurait-il eu moins de sombre grandeur, la leçon moins de portée, la part du peuple eût-elle été moins glorieuse et moins assurée, si les auteurs eussent négligé des détails qui, à cette époque fatale, créèrent deux peuples dans un peuple? Que dis-je? Ces détails mêmes ne sont-ils pas en opposition directe avec l'inspiration générale de ces récits destinés à nous rappeler qu'il y a des moments où l'intérêt populaire est d'un côté, et la gloire militaire de l'autre?

Voilà ce qu'objecterait à MM. Erckmann-Chatrion le vrai sentiment national, pris dans son acception la plus générale et la plus haute. La critique leur tiendrait au besoin un langage analogue; elle leur dirait que l'héroïsme n'a toute sa grandeur, toute sa beauté, que lorsqu'il marche avec le désintéressement pour guide et l'abnégation pour compagne, lorsqu'il se rattache à quelque chose de plus élevé, de plus chimérique peut-être, que l'intérêt personnel et le motif égoïste. Rien de plus beau par exemple que le patriotisme d'une centaine de bûcherons ou de sabotiers se soulevant contre l'invasion étrangère; mais quand leur chef s'écrie pour enflammer leur courage: « Si vous laissez passer les Autrichiens et les

Russes, ils vont rétablir les corvées, les dîmes, les couvents, les privilèges et la potence! » l'héroïsme, par cela même qu'il invoque des appuis trop solides, perd de son prestige ou plutôt cesse d'être; nous sommes loin de ces inspirations généreuses qui, dans le roman comme dans la vie, faisaient battre autrefois les nobles cœurs!

Nos remarques auraient en somme moins d'importance, si tout se bornait à quelques pages de ces romans *nationaux*, et si les auteurs ne paraissaient disposés à s'accroître plus violemment dans le sens que nous indiquons. Si nous en jugeons par leur plus récent ouvrage, ils ne seraient pas éloignés de confondre les animosités démocratiques avec les souvenirs populaires, les exagérations révolutionnaires avec les vraies conquêtes de la révolution. Dès lors la discussion aurait à se placer sur un autre terrain. Nous n'insisterons pas, et nous reviendrons, en finissant, aux aperçus purement littéraires. D'abord, et au risque de nous répéter, nous n'accorderons jamais que la collaboration soit compatible avec ces deux conditions suprêmes de toute œuvre vraiment belle, l'inspiration qui conçoit et l'art qui exécute. En dehors de ces gais vaudevilles qui n'ont aucune prétention sérieuse, et pour lesquels l'un fournit son idée, l'autre son bon mot, un troisième son couplet, la collaboration appliquée aux ouvrages de l'esprit les décline, et, si elle multiplie les ressorts d'activité et de succès, on peut être sûr qu'elle n'en augmente ni la finesse ni la force. Que dire de ces bizarres tentations du théâtre auxquelles succombent aujourd'hui même les écrivains les moins propres à y

réussir? Dans le drame, toutes les qualités descriptives ou plutôt *locales* de MM. Erckmann-Chatrion leur deviennent absolument inutiles, et, pour remuer la fibre populaire, ils sont obligés de grossir le ton, d'accuser un peu plus leur deux péchés mignons, partialité et vulgarité. Combien de fois n'a-t-on pas déjà répété que le réalisme est la démocratie dans l'art? Eh bien, la démocratie peut avoir une bonne et une mauvaise littérature, comme elle a une bonne et une mauvaise politique. Nous ne demandons pas mieux que de la suivre et de saluer son règne, surtout quand elle proteste contre ces gloires monstrueuses qui se font avec du sang et avec des larmes : ceci est de l'histoire. Dans le roman, MM. Erckmann-Chatrion ont souvent démontré qu'il y avait plusieurs façons d'être *réaliste*, que l'on n'avait pas besoin, pour être réel et vrai, d'exploiter toutes les laideurs matérielles et morales, qu'il était possible d'émouvoir en surprenant la vérité locale dans ses aspects les plus familiers, en donnant place aux petits et en dégageant leur cause des *Te Deum* de convention et des magnificences d'apparat. Mais cette heureuse chance tournerait bien vite contre eux, s'ils cédaient aux grossières amorces, au tapage insolent, au misérable gaspillage de cette littérature qui se dit populaire, et qui n'est en réalité que la complaisante, la courtisane du peuple. Cette littérature fait peu à peu descendre à un même degré d'abaissement les intelligences cultivées et les esprits ignorants. L'autre, au contraire, relève le niveau intellectuel, rend aux petits leur âme, leur rang, leur valeur morale, et les fait sortir de ces ombres

où se cachai<sup>ent</sup> leurs servitudes et leurs souffrances. MM. Erckmann-Chatrian, en dépit de leur penchant ou de leurs amis, doivent rester dans cette limite, observer cette nuance, s'ils ne veulent pas compromettre leurs premiers succès.

---



## LA RÉALITÉ DANS LE ROMAN

M. ALEXANDRE DUMAS FILS<sup>1</sup>

Juillet 1866.

M. Dumas fils a triomphé des préoccupations publiques, et son roman a de quoi justifier le succès qu'il obtient. C'est un grand signe de force, dans une œuvre quelconque, quand l'auteur nous donne la sensation absolue, complète, de ce qu'il a voulu faire, avant que nous ayons l'idée de chercher à réagir contre ce qu'il a fait. Il sied donc dès l'abord de se mettre en garde contre cette envie de protester et de gémir, qui expose en pareil cas la critique à tant de déclamations inutiles. Assurément il y a dans l'*Affaire Clémenceau* des crudités de détail, des hardiesses d'exécution sur lesquelles nous aurons à nous expliquer. Cet art n'est pas le nôtre, celui de nos prédi-

<sup>1</sup> *Affaire Clémenceau.*

lections les plus chères et de nos meilleurs souvenirs. Dans le roman comme ailleurs, nos sympathies se mesureront toujours d'après la part plus ou moins large que l'auteur aura faite à l'idéal. Toujours nous préférons l'analyse psychologique à ces études sur le *nu*, nous allions dire sur l'*écorché*, où l'observation physiologique ressemble à une opération chirurgicale.

Cet art existe pourtant ; art très-réel, trop réel même, et si la société refusait de l'accepter, il faudrait qu'elle refusât de se reconnaître. Incriminé par le ministère public, Pierre Clémenceau, le héros du livre de M. Dumas, ne peut manquer d'être acquitté par le jury : de même son récit, accusé ou condamné par la morale, est absous par la logique. Parmi les faits qu'il raconte et les thèses que ces faits lui suggèrent, il en est de contestables ; mais, le point de départ une fois admis, tout se déduit avec une réalité inflexible. Nous disons réalité et non pas fatalité, ce qui est fort différent. La fatalité ôte à ses victimes la responsabilité de leurs actes. Ici les deux victimes, — Pierre Clémenceau et sa mère, — ne peuvent s'en prendre qu'à elles-mêmes des malheurs qui les frappent.

Pierre Clémenceau est un fils naturel, abandonné par son père. Nous voici dès le début en pays de connaissance. M. Dumas avait déjà traité au théâtre ce sujet du *fils naturel*, et, sans remonter à de trop lointaines origines, il nous suffit d'un pas en arrière pour nous trouver en présence d'*Antony*. Antony était de son temps : Clémenceau est-il du sien ? Nous savons bien que l'auteur du

roman nouveau a choisi les années de la Restauration comme date de ses premiers chapitres; mais il en est de certaines œuvres d'art comme du timbre inexorable de la poste, qui dément les lettres autidatées. Il y a en réalité trente-cinq ans de distance entre le héros du drame et celui du roman. La veille ou le lendemain de la révolution de juillet, les anathèmes d'Antony contre une société qui échappait à peine à des velléités d'ancien régime, avaient, jusque dans leur emphase, une portée et un sens. Pierre Clémenceau doit savoir, par d'illustres ou de célèbres exemples, que le préjugé social dont il se plaint s'est, dans ces derniers temps, singulièrement affaibli, que la qualité de fils naturel ne porte plus malheur à personne, et que la blessure dont il souffre n'est plus pour bon nombre de ses contemporains qu'une glorieuse cicatrice couverte de décorations. Cette première erreur d'optique en amène une autre, facile à signaler pour quiconque fut écolier pendant ces mêmes années de 1820 à 1830. Madame Clémenceau la mère, qui exerce le modeste état de lingère, place son fils dans un pensionnat aristocratique, premier tort qui doit peser sur toute la destinée de Pierre! L'illégitimité de sa naissance l'expose aux railleries de ses caramades, et il en résulte chez lui un travail intérieur qui fera explosion plus tard. Ceci prouve que M. Dumas est moins heureux dans l'observation rétrospective que dans celle des mœurs actuelles. Tous ceux qui ont fréquenté à cette date les collèges de Paris lui diront que le vent ne soufflait pas du tout de ce côté-là, que les injustices et les sarcasmes de la jeunesse

d'alors étaient d'un tout autre genre. Le fils d'un homme de cour ou d'un député de la droite aurait eu plus à souffrir que l'enfant d'une lingère *né d'un père inconnu*. Cette remarque a son importance dans une œuvre où la réalité domine. Les inexactitudes de détail sont à peine visibles dans un discours d'apparat ; elles sautent aux yeux dans un procès-verbal ou un *mémoire*.

Ces réserves faites, il n'y aurait plus qu'à louer ces premiers chapitres de l'*Affaire Clémenceau*. C'est une aimable peinture d'intérieur que celle de cet atelier de travail où de jeunes ouvrières, groupées autour de madame Clémenceau, adoucissent pour Pierre les âpretés du collège et égayent son adolescence assombrie par les cruautés de ses camarades. C'est une curieuse étude que celle de ce cœur déjà combattu entre deux influences contraires, de cette nature à la fois robuste et malsaine que les secrets d'une maternité irrégulière disposent à interroger tout bas les mystères de la vie, à soulever un monde de pensées inconnues aux enfants nés dans les conditions ordinaires. Toucher à ces points si délicats, à ces fibres saignantes sans faire crier le lecteur, c'est un tour de force, et il a fallu, pour que l'opération réussit, une main bien ferme et bien sûre, un acier bien finement trempé.

Pierre Clémenceau interrompt ses études afin de se livrer à sa vocation d'artiste. Le père d'un de ses camarades, Thomas Ritz, sculpteur à la mode, est frappé de ses dispositions ; il lui met l'ébauchoir à la main. Au bout de quelques années, Pierre en sait plus que son maître, qui

n'a qu'un *joli* talent, et que ses succès faciles ont peu à peu détourné de l'art véritable. Le contraste de ces deux natures, de ces deux classes d'artistes, est très-bien observé, et en général tout ce qui dans *l'Affaire Clémenceau* touche aux questions d'art, aux rapports de la faculté créatrice avec les divers états de l'âme, révèle un sentiment très-net et très-fin. Mais toute médaille a son revers : en attribuant à son héros le génie de la sculpture, M. Dumas se faisait pour ainsi dire sculpteur avec lui : il s'imposait la tentation permanente de rivaliser avec le ciseau, d'exprimer avec la plume ce que la statuaire a le privilège de nous montrer. Or, si ennemi qu'il soit de la convention, il doit pourtant avouer qu'elle a parfois sa raison d'être, ne fût-ce que pour sauver les apparences. La sculpture ne vivant que de figures et de formes, les sujets qu'elle choisit n'existant que par le *nu*, on lui permet de prendre son bien où elle le trouve, et on la dispense de cacher ce dont elle vit. Seulement, pour que la sensation qu'elle donne soit pure et complète, on lui demande de voiler d'idéal ces beautés dont elle fait tomber les voiles. Une fois ce privilège reconnu et cette précaution prise, tout est dit. Les statues deviennent du domaine public, et peuvent être impunément regardées par les personnes mêmes de qui on exige le plus de retenue. Le romancier a moins de licence, et c'est justice, parce qu'il dispose de plus de ressources, parce qu'il possède mille autres moyens de peindre un personnage, de produire un effet, de laisser deviner ce qu'il ne dit pas et de trahir ce qu'il cache. Aussi, dès qu'on le voit empiéter sur le domaine

d'un autre art et déshabiller ses figures, on est immédiatement tenté de déclasser son livre. Peu s'en faut qu'on ne le soupçonne d'avoir visé à un genre de succès qui n'a rien de littéraire, et que la très-légitime célébrité de M. Dumas est, Dieu merci, en droit de dédaigner. Auteur et lecteurs sont compris ou compromis dans la même équivoque. Telle femme, par exemple, que l'on n'est nullement scandalisé de rencontrer au Salon, son livret à la main, devant une *Léda*, une *Baigneuse* ou un *Adonis*, ne laissera pas sur sa table tel roman que nous pourrions nommer, et se croira obligée de s'excuser, si on la surprend en flagrant délit de lecture. Ce qui était là du fruit *permis* devient ici du fruit *défendu*; distinction suffisante pour justifier nos réserves... et pour augmenter le nombre des lectrices de M. Dumas.

Aime-t-il mieux que nous traduisions notre pensée en noms propres? Nous en choisirons deux qui ne sauraient lui être suspects : M. Alexandre Dumas, son père, et M. Mérimée, que personne n'accusera de pruderie. Qu'on se souvienne de l'heureux temps où M. Alexandre Dumas, alors dans tout l'éclat et toute la jeunesse d'un talent destiné à se perdre dans des flots d'encre, publiait *la Dame de Giac* : amour fougueux, jalousie sensuelle, adultère effronté, châtement atroce, rien n'y manquait; le lecteur assistait à ces transports, aspirait cette atmosphère de feu, sentait le battement de ces artères, voyait ce beau corps de jeune femme placé en travers de la selle d'un cheval et entraîné dans l'espace au milieu d'une nuit d'orage, tout cela sans un seul détail, un seul

trait qui changeât la scène passionnée en tableau érotique. Et M. Mérimée, ce maître, ce modèle de sobriété, de sûreté et de justesse, que lui a-t-il fallu pour rendre Diane de Turgis vivante, visible et palpable, pour nous faire croire à tous que nous la connaissions et que nous allions l'aimer comme Bernard de Mergy?... « Un léger souffle de vent souleva le bas de sa longue robe de satin et laissa voir, comme un éclair, un petit soulier de velours blanc et quelques pouces d'un bas de soie rose. » — Pas un mot de plus, et l'on peut ajouter, sans songer à mal, que *le diable n'y perd rien*.

Nous pouvons maintenant aborder les parties scabreuses du récit de Pierre Clémenceau. Au moment où il n'était encore qu'un jeune élève de M. Ritz, il a rencontré dans un bal déguisé, chez une de ces femmes-auteurs dont s'amuse le bel esprit parisien, une Polonaise d'âge mûr, accompagnée de sa fille à peine sortie de l'adolescence. C'est ici que la réalité s'empare du roman pour le gouverner jusqu'au bout. Le procédé s'affirme dans toute sa netteté, et l'on peut en apprécier les inconvénients et les avantages. Tous les détails des premières rencontres de Pierre et d'Iza Dobronowska sont pris sur le fait, enlevés à l'emporte-pièce : ils nous rejettent loin de cette école romanesque qui se plaisait à créer pour les amants des cadres particuliers, une atmosphère spéciale où tout favorisait l'illusion, l'enthousiasme et la tendresse. Ici rien de pareil : un bal de petites gens dans un salon de mauvaise mine où les fumées poétiques sentent le pot-au-feu ; des costumes de carnaval, une Marie de Médicis « mettant

ses galoches, retroussant sa robe à queue, montrant des jambes massives, des bas de gros tricot et des bottines de satin élimées par le temps ; » une petite fille déguisée en page, qui n'est encore d'aucun sexe et dont l'exquise beauté ne peut être que pressentie ; ce couple bizarre montant dans un fiacre, escorté des cris traditionnels du gamin de Paris ; toutes les laideurs d'une sortie de bal, sur le pavé humide, à travers les frissons d'une pâle matinée d'hiver ; puis des visites dans un pauvre appartement du quai de l'École, escalier sombre et branlant, rampe visqueuse, tentures fanées, papier en lambeaux, meubles fêlés, tout cet inventaire de détresse prétentieuse et froide auprès duquel la joyeuse misère et les fraîches mansardes des héros de Münger ressemblent à un paradis. Il n'y a pas dans ce chapitre un coup de crayon qui soit donné au hasard : tout est vrai, vivant, *parlant*, et quand M. Dumás se prend ainsi corps à corps avec la réalité, on dirait deux athlètes d'égale force. Une objection pourtant se présente : les héros de roman jetés dans le vieux moule pouvaient être confiants et crédules ; l'illusion et la confiance naissaient d'elles-mêmes dans cette température facticé créée tout exprès pour faire aimer et croire. La réalité ne peut pas avoir de ces complaisances, sa première condition est de voir clair dans ce qu'elle regarde et ce qu'elle montre. Chacun de ces détails si exactement photographiés devrait servir d'avertissement à Pierre Clémenceau et l'engager à se méfier également de la mère et de la fille. L'une, fausse grande dame, vivant d'expédients et de mensonges, sera fatalement amenée à spé-



culer sur la précoce beauté d'Iza ; l'autre, vouée dès le berceau à l'intrigue et à l'aventure, élevée dans cette malsaine atmosphère, façonnée d'avance à toutes les fourberies féminines, ne peut être gouvernée que par ses appétits et ses instincts, sans un atome de sens moral. Dira-t-on que Pierre Clémenceau, tel que l'auteur l'a conçu, chaste, robuste et passionné, avec un cœur et des sens tout neufs, résolu à se conserver pur pour l'amour et le mariage, était particulièrement exposé à ce genre d'entraînement ? L'excuse est spécieuse ; elle est insuffisante. Pierre est un Grandisson d'atelier ; il s'est refusé aux séductions vulgaires, mais il n'ignore rien de la vie, et ses camarades, à commencer par Constantin Ritz, le fils du sculpteur, ont pris soin de compléter son éducation. Là, M. Dumas a été dominé par son sujet, tyrannisé par cette réalité dont il a fait sa muse. Il lui fallait un artiste pour que la *spécialité* de dépravation qu'il voulait peindre pût apparaître dans tout son jour, pour que la forme, la matière, la beauté voluptueuse et plastique, jouassent le premier rôle dans les diverses péripéties de ce drame qui commence par un bain et finit dans le sang. Il doit pourtant reconnaître que l'aveuglement volontaire de ce singulier *accusé*, qui ne peut accuser que lui-même, serait bien plus explicable, s'il s'agissait d'un fils de famille élevé à l'antique dans quelque province arriérée, soumis chez ses parents à une sévère discipline et jeté tout à coup sur le pavé de Paris avec toutes les passions et toutes les illusions de ses vingt ans. Celui-là seul pourrait prendre au sérieux les hableries de la com-

tesse Dobronowska et les fausses naïvetés de sa fille. M. Émile Augier, dans *le Mariage d'Olympe*, avait bien saisi cette nuance.

On voit d'ici le roman, ou plutôt le duel qui se livre entre ces deux natures de trempe si différente. Pierre, honnête et ardent, resté vierge ou à peu près, jusqu'au moment où il épouse cette Iza, devenue la plus belle des filles d'Ève, très-sensuellement amoureux, quoi qu'il en dise, et se dénonçant dans cette ligne significative : « Après tout, elle était la beauté, j'étais la force ; » Iza, âme de boue dans un corps de marbre, née pour jouir et pour mentir, courtisane des pieds à la tête, idole païenne des amants de la forme et de la couleur, une de ces plantes exotiques qui enivrent et qui tuent, un de ces produits de certaines civilisations et de certaines races qui se cotisent pour créer ce que l'imagination peut rêver de plus vicieux et de plus beau. Nous avons discuté les prémisses, le point de départ de M. Dumas fils. Le duel une fois engagé, force est de subir ce triomphe du réel sur l'idéal. L'art consommé de l'auteur dramatique reparait dans les scènes qui préparent Pierre Clémenceau aux révélations suprêmes de son malheur et de sa honte. On s'étonne que sa confiance ait résisté à tant d'indices, qu'elle ait attendu le coup de foudre annoncé par tant d'éclairs ; mais on ressent, on partage cette vague impression de malaise, cette sécurité inquiétante, ces alternatives de soupçon et de cécité opiniâtre, qui font d'avance comprendre jusqu'où pénétrera la blessure. Quelle réalité dans tous ces petits incidents qui amènent la fatale

découverte, et dont la vulgarité même rend les effets plus émouvants et plus vrais! Oui, c'est bien là l'art nouveau, l'art qui convient à la société actuelle et qui fait intervenir toutes les petites choses de la vie matérielle dans toutes les grandes émotions de la vie morale.

Pour que la pensée de l'auteur se manifestât tout entière, il a fallu que la jalousie et le désespoir du mari trompé eussent un caractère particulier. « Disons-le à la honte de la nature humaine, écrit Pierre Clémenceau, la jalousie est absolument physique. » — Oui, répondrons-nous, dans le diapason des sentiments ou plutôt des sensations dont se compose ce roman; oui, parce que Pierre a sensuellement aimé une créature sensuellement belle; non, quand l'amour se rattache à un idéal supérieur, quand, au lieu d'être l'esclave de la réalité, il la domine pour sauvegarder à la fois sa dignité, sa certitude et sa durée. Ici l'épouse est expressément confondue avec la maîtresse, comme elle l'a été du reste dans tout l'ensemble du récit. Ici nous sommes en pleine physiologie, en pleine dissection d'amphithéâtre : les chairs saignent sous le bistouri, le sang coule à flots; mais l'âme que l'on a négligée et délaissée aurait le droit de répéter le fameux cri de Barnave : « Ce sang était-il donc si pur ? »

Ceci, dans le livre et dans la manière de M. Dumas fils, n'est pas une faute, mais une conséquence. Le dénouement voluptueux et tragique n'était possible qu'à ce prix. La réalité n'admet pas de demi-mesures ou d'échappatoires : avec elle, pour employer une locution familière,

*c'est à prendre ou à laisser.* Pierre Clémenceau n'est intelligible qu'au moyen de cet amour *absolument physique*, sur lequel il a pu se méprendre, mais qui seul s'affirme et survit dans la crise ; amour dont rien ne le guérit, ni l'absence, ni son voyage à Rome, ni l'abîme d'ignominie où Iza s'enfonce de plus en plus. Il ne s'explique pas ce qu'il éprouve, il cherche à se donner le change, il essaye de se rattacher à l'art, à la gloire, à la paternité, aux espérances d'une vie nouvelle, aux sujets de méditation et d'étude qui font de Rome la patrie des affligés et des artistes. Vains efforts ! l'aiguillon est resté dans la plaie, la chair crie, la réalité commande. Semblable au chien dont parle l'Écriture sainte, *qui redit ad vomitum*, Pierre revient à cette alcôve souillée dont un roi quelconque tient la clef, et qui ne peut lui donner, à lui, mari et maître, qu'une hospitalité clandestine. L'énigme est posée dans toute sa puissance hideuse ; un pas de plus, et Clémenceau n'a que le choix entre l'assassinat et l'infamie. Ce pas, il le franchit ; l'honnête homme, l'homme d'honneur se réveille en lui pendant que *la bête* achève de s'assouvir. Rendue à ses véritables instincts, Iza n'est plus qu'une *filie* : seulement, comme cette *filie* est sa femme ; au lieu de la battre, il la tue.

On arrivé ainsi à la dernière ligne sans songer à se mettre en garde contre les *palpitations* d'une semblable lecture, et la cause d'un auteur est gagnée, quand il a assez d'habileté pour rendre impossible, à mesure qu'on le lit, le sang-froid qui serait nécessaire pour le discuter. Peut-être nous accusera-t-on d'avoir imité de trop près le

procédé de M. Dumas, et d'avoir déshabillé son roman comme il a déshabillé son héroïne. Peut-être y avait-il moyen d'esquiver la difficulté, de choisir dans *l'Affaire Clémenceau* des pages qui n'ont rien de commun avec ce réalisme impitoyable. Il est évident que l'auteur a le respect de son art, qu'il suit le précepte de Boileau, qu'il a vaillamment travaillé à assouplir et à affermir son style. On sent qu'il a cherché à relever par le soin et le mérite de l'exécution ce qu'il y a toujours d'un peu bas dans ces victoires de la matière. Lisez par exemple ce fragment d'une lettre de M. Thomas Ritz : « Quant à ce Dieu que vous blasphémez et niez parce qu'il ne veut pas vous dire son secret, commencez par admirer ce qu'il vous montre, et vous n'aurez plus le temps de chercher ce qu'il vous cache. Ne le réduisez pas aux proportions étroites de votre bonheur ou de votre orgueil. Laissez-le procéder comme il lui plaît. Il sait pourquoi il a créé l'homme ; il sait aussi où il le mène. Sachez, vous, que vous lui êtes utile, puisque vous êtes là, et aidez-le de votre mieux, puisqu'il veut bien vous donner un rôle dans son œuvre. Plus tard, il vous dira le reste : il existe, que cela vous suffise. Vous pouvez être assez malheureux pour en douter quelquefois ; vous ne pouvez être assez aveugle pour en douter toujours, et à mesure que vous avancerez dans la vie, vous le verrez plus distinctement... »

Toute la lettre est de ce ton élevé et plein. Le chapitre sur Rome n'est pas moins remarquable ; l'auteur a su y éviter le lieu commun et y trouver des aperçus d'une in-

géniosité souvent éloquente : « Vous avez vu Versailles. Le grand siècle, en s'éteignant, a laissé sur la résidence royale, sur ses jardins déserts, sur son palais abandonné, sur ses rues sonores, sur ses divinités muettes, sur ses eaux impassibles et jusque sur ses habitants futurs, je ne sais quelles demi-ténèbres que le soleil ne percera plus. On y marche, pour ainsi dire, sur la pointe du pied, comme si l'on craignait d'y réveiller quelqu'un. Eh bien, Versailles, c'est Rome, avec la différence d'un siècle à vingt siècles, du grand à l'immense, du trône à la croix, d'un homme à un Dieu. Versailles est la momie d'une époque ; Rome est le squelette d'un monde. Seules, ces deux villes sont comparables entre elles dans les proportions que je vous donne. »

Certes il y a loin de ce ferme langage aux scènes de bain et de moulage qui rappellent la célèbre statue de M. Clésinger. On pourrait aussi recueillir et noter au courant du volume quelques-unes de ces pensées fines et finement dites que les femmes d'esprit aiment à transcrire sur leur album. « Une mère qui parle *enfant* à une autre mère se considère comme son égale. » — « Quand on n'a pas été un enfant, on ne devient pas un homme. » — « La jeunesse égaye ce que ce l'amour ennoblit. » — « La passion est pour les hautes intelligences ce que le vent est pour la mer : il la rend furieuse et magnifique ; puis il disparaît et elle demeure. » — « Comme tous les artistes, j'utilisai ma douleur, et je l'usai en l'utilisant. » — « Les mots élastiques qui avouent sans expliquer, comme les femmes les connaissent ! » — « Pour les ar-

tistes, le pays étranger, c'est la postérité contemporaine. » — « L'on ne saura jamais, à moins de les avoir éprouvées par soi-même, les tortures d'un esprit qui se sent décliner. » — « Le passé, c'est l'éternité morte. — « Il ne faut demander à la jeunesse que ce qu'elle peut donner ; l'enthousiasme et l'oubli... »

Ailleurs l'auteur prend spirituellement ses mesures pour prévenir et réfuter d'avance certains reproches que pouvait soulever son livre. « L'immoralité dans l'œuvre ne commence qu'à l'infériorité du producteur, qui, ne pouvant satisfaire le goût des quelques juges qui commandent à l'opinion, en appelle aux curiosités secrètes et aux sensualités de la foule. »

Enfin, si l'intérêt du récit est parfois ralenti par les digressions qui effleurent des questions sociales, si les idées de M. Dumas touchant la recherche de la paternité ou l'indissolubilité du mariage peuvent sembler paradoxales, il n'en est pas moins vrai que l'homme qui discute gravement ces problèmes a dû y être amené par des réflexions sérieuses, et ne saurait être soupçonné de trop songer aux *curiosités secrètes*, aux *sensualités de la foule*, dont il parle si franchement. Tout cela est incontestable, et cependant nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que le sens, la valeur, la portée d'un livre sont en entier dans le succès qu'il obtient. Or pour l'immense majorité des lecteurs, — j'entends ceux dont le suffrage ou le blâme compte, — *l'Affaire Clémenceau* n'a signifié que ceci : la réalité dans le roman, — le roman si intimement lié, tellement fondu avec la réalité qu'il devient

impossible de les séparer. C'est donc là que doit se concentrer le débat.

Il serait assez curieux de rechercher par quelles gradations successives la réalité et le roman, placés d'abord aux deux extrémités contraires, ont été peu à peu poussés l'un vers l'autre ou l'un dans l'autre par les courants de l'esprit et des mœurs modernes. Ne remontons pas trop haut, et surtout gardons-nous d'évoquer l'ombre explorée de la princesse de Clèves ou la casuistique galante de M<sup>lle</sup> de Scudéry. Il y a trente ans, les romanciers à la mode, Soulié et Balzac par exemple, répondaient à la critique qui leur reprochait la violence de leurs inventions : « Que serait-ce si vous connaissiez les réalités de ce monde, dont vous ne voulez voir que les beaux côtés et les surfaces ? Ces réalités dépassent nos imaginations les plus hardies. » — Ils avaient raison, et les mécontents n'avaient pas tort. Sans doute la société des heureux et des honnêtes gens était souvent avertie et effrayée, dès cette époque, par quelque grand crime, quelque cause célèbre, quelque symptôme de perversité qui, retenu un moment dans l'ombre, éclatait tout à coup en pleine lumière. Sans doute le roman était dans son droit en puisant dans ce répertoire d'infamies connues ou cachées qui lui servaient de pièces justificatives. On pouvait lui répliquer pourtant qu'il se hâtait un peu trop de pactiser avec son ennemie, que c'était justement pour nous consoler des laideurs de la réalité, pour défendre l'idéal contre nos vulgarités et nos petitesse, qu'il avait été accueilli, adopté, légitimé ; que, s'il manquait à cette pre-



mière condition de son origine et de son existence, il perdrait son charme et son influence sur les imaginations délicates. D'ailleurs, dans ces alliances entre la réalité et le roman, les positions respectives étaient encore maintenues ; l'alliée n'était pas encore souveraine. Celui de tous les romanciers d'alors qui a laissé la trace la plus profonde chez la génération suivante, Balzac, usait et abusait de la réalité, mais pour la repêtrer, pour lui faire subir de telles métamorphoses, que bientôt l'on passait avec lui d'un extrême à l'autre, et que le *réaliste* devenait visionnaire. Que de fois n'a-t-on pas dit que les grandes dames dont il nous a donné de prestigieuses peintures n'étaient que des courtisanes titrées ! Oui ; mais si elles avaient des instincts ou des curiosités de courtisanes, elles restaient patriciennes, et ce qu'il y avait de piquant ou d'attrayant dans ces singulières figures de la duchesse de Langeais, de la vicomtesse de Beauséant, de la marquise d'Espard, c'était le contraste de leurs faiblesses, de leurs perfidies, de leurs fautes, avec l'idéal aristocratique dont elles demeuraient entourées. L'auteur empruntait quelque chose à la réalité, et avec ces emprunts il bâtissait à ses frais des palais de fantaisie ; il habillait à sa guise et parait de ses couleurs des personnages romanesques.

Nous avons fait du chemin depuis ce temps-là. Aujourd'hui le roman et la *cause célèbre*, à force de se rapprocher, ont fini par se confondre ; cela est si vrai que d'une part on voit pulluler des récits qui ne sont plus que des *causes célèbres* transportées des archives du palais de jus-

tice dans le feuilleton d'un journal, et que de l'autre il n'est pas rare de rencontrer des héros de cour d'assises qui attribuent à leurs lectures l'inspiration de leur crime. Aujourd'hui ce n'est plus la patricienne qui, en se laissant aimer et séduire, entre en contact avec des mœurs équivoques et prend rang parmi les pécheresses tout en gardant son auréole et son attitude de grande dame : c'est la pécheresse, la courtisane, la femme entretenue, dans ses variétés innombrables, qui prend droit de bourgeoisie dans le roman et au théâtre, de même qu'elle usurpe dans le monde une place considérable. Tout est désormais à l'unisson, le tableau et le cadre, la figure et les accessoires, la personne et l'entourage, la plante vénéneuse et la température. Le roman n'a plus à se déplacer pour aller trouver la réalité ; il est chez lui quand il est chez elle, et réciproquement. Il n'a pas à faire passer ses héroïnes d'une latitude à l'autre pour les déshabituer de l'ordre moral et les acclimater au vice. L'acclimatation se fait sur les lieux mêmes, sans frais de voyage. Que dis-je ? c'est le lecteur arriéré qui est obligé de s'accoutumer à cet air vicié où le mal pousse naturellement comme poussent les champignons dans les terrains humides. Le pêle-mêle est complet, et je n'en voudrais pour preuve que ce caractère si vrai, mais si durement *réel*, d'Iza Dobronowska.

Iza peut avoir du sang noble dans les veines, sa mère peut rêver pour elle un mariage princier ; en fait, Iza est le type ou un type de cette dépravation innée, originelle, inconsciente, *a priori*, qui précède même la faute, qui

préexiste en dehors de la chute. Prédestinée à l'ignominie, le plein développement et les conséquences absolues de son organisation vicieuse ne sont qu'affaire de temps et de hasard. Elle tombera, elle descendra tous les échelons du désordre et de l'opprobre, sans qu'il y ait à constater cette progression du bien au mal que marquaient dans l'ancien roman ces trois phases : la paix, la guerre, la défaite. En entrant dans cette voie de mensonge et d'impudeur, de roueries et d'amours vénales, elle ne fait qu'obéir aux lois de sa nature : elle est déjà courtisane avant d'être coupable ; elle est dans les bras de son aveugle mari ce qu'elle sera pour le vingtième amant que choisira sa curiosité, sa cupidité ou son caprice. Évidemment M. Dumas, lorsqu'il a abordé ce personnage, lorsqu'il a peint *in anima vili* le contraste de cette âme ignoble sous cette splendide enveloppe, a voulu compléter cette série d'études de femmes qu'il avait commencées au théâtre et dont la *réalité* a eu tant de prise sur le public ; il a passé du théâtre au roman, parce que les immunités du livre lui permettaient de risquer davantage, d'appuyer plus fort, de donner plus de relief aux nerfs et aux chairs. Il a réussi, et ce n'est pas pour chicaner son succès que nous essayons de juger son ouvrage ; toutefois voici comment la réalité peut retirer d'une main ce qu'elle donne de l'autre.

Une des conditions de son triomphe et de son règne est de blaser ceux qui lui font la part trop large, et de diminuer par conséquent ses effets à mesure qu'elle les produit. Rien de plus contradictoire en apparence, et au

fond de plus logique. De quoi se composent la plupart des émotions dramatiques et romanesques? De ce que j'appellerais volontiers les apparitions de la réalité. On vit dans un milieu paisible, dans une moyenne d'idées et de sentiments tempérés. On voit sur la scène ou dans un livre des personnages passant par ces alternatives d'agitation et de calme, de bons et de mauvais mouvements qui sont le fond de la vie humaine. On aime, on espère, on rêve, on tremble ou on se rassure avec eux. Soudain la réalité apparaît; elle frappe un grand coup; elle les précipite vers la zone torride des passions et des aventures. Ce ressaut nous émeut, et cette émotion est déjà le succès; mais si les apparitions de la réalité deviennent permanentes, si on vit de plain-pied avec elle, on se familiarise à la longue, et bientôt on lui demande plus qu'elle ne peut donner; car enfin elle a beau vouloir tout dire et tout faire, il y a toujours un point où elle est forcée de s'arrêter et où les imaginations qu'elle a mises en goût voudraient aller plus loin. — Ce n'est pas tout: l'auteur, ou mieux encore le personnage auquel l'auteur cède la parole, s'étonne et s'indigne des énormités qu'il raconte, et il y met d'autant plus de véhémence qu'il est plus intéressé dans le récit. Eh bien, il n'est pas toujours sûr de nous faire partager son indignation et sa surprise: pourquoi? Parce qu'il a tout ajusté pour que nous trouvions parfaitement simple ce qui devrait nous paraître monstrueux. Voyez l'héroïne de M. Dumas! Lorsque tout se découvre, lorsque Constantin Ritz dit à son ami Pierre Clémenceau: « Tu as affaire à un monstre, je t'en pré-

viens, » — on serait presque tenté de lui répondre : Non ! ce phénomène est normal, cette monstruosité est naturelle. Ce n'est point Iza qui est un monstre d'astuce et de lubricité ; c'est Pierre qui est un prodige de crédulité et d'inconséquence ; — et aussitôt des noms, des souvenirs, des exemples obsèdent notre mémoire et se chuchotent à l'oreille. Cette femme qui pose pour les statues de son mari, cette femme pour qui la pudeur n'existe qu'à l'état de convention mondaine et que les lauriers de Phryné empêchent de dormir, cette femme à qui le bien-être ne suffit pas, qui veut le luxe et le luxe effréné, nous les connaissons ou nous croyons les connaître, et peut-être le titre de monstre nous semble-t-il un peu fort pour ces belles païennes du dix-neuvième siècle. On rappelle un détail, on cite une anecdote, et l'on arrive à enchérir sur l'histoire ou la légende ; émulation fâcheuse qui établit entre l'auteur et le lecteur une sorte de complicité morale, et qui, aggravée par la production incessante du roman moderne, le condamne à des redoublements de hardiesse. *De plus fort en plus fort*, tel est le dernier mot de la réalité en littérature, comme de la curiosité littéraire.

Si nous voulions opposer ces arguments à M. Dumas fils, nous aurions à tenir compte non-seulement de son talent, de ce don de vérité et de vie qui plaide pour son livre, mais de tout ce qu'il pourrait alléguer pour diminuer sa part de responsabilité. S'il fallait dresser un acte d'accusation contre des œuvres telles que *l'Affaire Clémenceau*, combien de circonstances atténuantes ! Sur qui

ne retomberait pas le réquisitoire, et que de coupables auraient à se dénoncer! Puisqu'il s'agit d'une nouvelle variété de la femme adultère, ne serait-ce pas le cas de redire le mot de l'Évangile : « Que celui qui n'a pas péché jette la première pierre! » — Après les éclatants succès de *la Dame aux Camélias* et du *Demi-monde*, un critique ingénieux conseillait à M. Dumas d'appliquer son talent d'observateur et ses facultés de mise en scène à des mœurs plus relevées, à une société plus pure. Nous ne savons s'il a tenu grand compte de ce conseil; à quoi bon? Le peintre n'avait pas à changer de place, puisque la société qu'on l'engageait à observer et à peindre ne cessait de se rapprocher de lui. Les différences qui existaient encore entre la bonne compagnie et la mauvaise s'effacent de plus en plus; la prépondérance toujours croissante des mœurs équivoques et des femmes tarées a piqué au jeu celles qui auraient eu le plus d'intérêt à lutter contre cette invasion étrangère: elles ont trouvé plus commode d'en affecter les manières, les modes, le jargon, les allures, et d'essayer de ressembler à ce qui menaçait de les détrôner. Une fois sur cette pente, la littérature n'avait qu'à suivre l'impulsion; elle l'a suivie, et nous avons vu le roman et le théâtre servir de trait d'union aux deux puissances, publier les procès-verbaux de cette étrange fusion entre le mal et le bien. Ce pacte bizarre devait nécessairement tourner au profit de la réalité, aux dépens de l'idéal; car ce n'est pas la société polie qui, en abdiquant, fait ses conditions à sa rivale; c'est celle-ci qui s'infiltré peu à peu dans les couches supérieures,

comme ces vapeurs délétères qui montent des bas-fonds vers les hauteurs. Aussi bien tout a favorisé cette influence : l'avènement d'une certaine démocratie, le progrès des sciences exactes, les emprunts que leur a faits l'analyse. La littérature a dû se faire expérimentale comme la critique, et il y a du vrai dans ce mot que nous avons recueilli à propos de *l'Affaire Clémenceau*, que « le roman de M. Dumas est bien le contemporain de M. Taine, comme *Stello* et *Valentine* étaient les contemporains de Jouffroy. » — Que dire de ceux qui, dans le monde et dans les lettres, représentent l'*extrême droite*? Suffit-il de fermer sa porte à l'épidémie pour réussir à en arrêter les ravages, de se tenir éloigné du péril pour le rendre moins imminent? Est-ce par une neutralité plaintive que l'on combat un ennemi? Est-ce par le dédain que l'on guérit une maladie morale? Vivre avec les morts, est-ce garder son autorité et son action sur les vivants? S'enfermer avec le passé, est-ce corriger ou avertir le présent?

Mais, dira-t-on, pourquoi tout ce pessimisme? ne cédonous pas, nous aussi, à des préoccupations trop exclusives? Ignorons-nous, n'avons-nous pas dit que l'art des démocraties ne peut pas être celui des sociétés aristocratiques? Celles-ci n'auraient-elles pas, à leur tour, des comptes à régler avec la critique, si on leur demandait combien de fois il leur est arrivé de prendre le faux pour l'idéal, l'afféterie pour l'élégance et les fadeurs romanesques pour les délicatesses de sentiment? En somme, M. Dumas fils vient de donner un bon exemple littéraire. Il avait commencé par écrire des romans qui n'étaient

pas sans mérite, mais où sa véritable originalité ne s'accusait pas encore. Bien jeune alors, il cherchait sa voie; il l'a trouvée. La position qu'il a conquise semblait lui donner le droit de délaissier ou de traiter sans façon un genre où le succès, quoi qu'on fasse, n'aura jamais l'éclat, l'enivrement, l'explosion immédiate des succès dramatique. Loin de là! tandis que des vocations trompeuses ou des calculs mesquins poussent vers le théâtre des romanciers qui n'y réussiront jamais, tandis que d'autres auteurs en vogue se livrent à des prodigalités d'improvisation qui les ruineront tôt ou tard, M. Dumas fils a patiemment fouillé son idée, et il a choisi la forme qu'il jugeait la plus propre à lui donner tous ses développements et tout son relief. Puis il a pris son temps, il s'est mis résolument à l'œuvre, n'abandonnant rien au hasard, ne craignant pas de refaire ce dont il n'était pas content, et il n'a publié son livre que lorsqu'il s'est cru sûr de l'avoir marqué de ce caractère de *nécessité*, que Gustave Planche saluait comme preuve d'une volonté énergique et d'une pensée maîtresse d'elle-même. Que des critiques méritées, inévitables, se mêlent à l'empressement soulevé par *l'Affaire Clémenceau*, l'auteur n'a pas à se repentir de cette épreuve, qui l'engagera probablement à alterner désormais entre le théâtre et le roman.

Cette fois, il savait d'avance tout le parti qu'il pouvait tirer du récit et même de la révélation personnelle. Les détails si curieusement étudiés et si nettement rendus de l'enfance et de l'éducation de son héros, l'occasion de plaider des questions sociales, enfin la faculté de pousser



à bout, de peindre à fond ce singulier personnage d'Iza, dont M. Dumas peut dire, comme Constantin Ritz : « Elle est complète ! » — tout cela n'était possible que dans ce cadre élastique et souple du roman, dans ce demi-jour de la lecture individuelle où un écrivain habile s'impose à ses lecteurs au lieu de les subir. Son tact et son expérience lui rappelaient que, à talent égal, le public du théâtre commande et que le public des livres obéit. Qu'il persiste donc ; que cette nouvelle victoire soit pour lui tout ensemble un encouragement et un conseil. Oui, la réalité peut et doit jouer un grand rôle dans les œuvres de l'art moderne ; mais il ne faut pas que ce rôle soit tyrannique et absolu ; car toutes les servitudes sont onéreuses, et les tyrannies prennent plus qu'elles ne donnent. Qu'on relise dans les *Nouveaux Lundis* la page qui termine l'étude sur les frères Le Nain, et où M. Sainte-Beuve fixe éloquemment les limites de la réalité dans l'art : « Réalité, tu es le fond de la vie, et, comme telle, même dans tes aspérités, même dans tes rudesses, tu attaches les esprits sérieux, et tu as pour eux un charme. Et pourtant, à la longue et toute seule, tu finirais par rebuter insensiblement, par rassasier ; tu es trop souvent plate, vulgaire et lassante... Oui, tu as besoin à tout instant d'être renouvelée et rafraîchie, d'être relevée par quelque endroit sous peine d'accabler et peut-être d'enluyer comme trop ordinaire... Il te faut, et c'est là le plus beau triomphe, il te faut, tout en étant observée et respectée, je ne sais quoi qui t'accomplisse et qui t'achève, qui te rectifie sans te fausser, qui t'élève sans te

faire perdre terre, qui te donne tout l'esprit que tu peux avoir sans cesser un moment de paraître naturelle, qui te laisse reconnaissable à tous, mais plus lumineuse que dans l'ordinaire de la vie, plus adorable et plus belle ! » Voilà le langage de la vraie critique : en littérature comme ailleurs, quand un élément nouveau se produit, on s'inquiète, on se récrie, et le malentendu persiste tant que l'idée envahissante et la puissance menacée s'exagèrent en sens contraire. Puis les bons esprits interviennent : chacun rabat de ses prétentions, et l'équilibre se rétablit. Pour nous réconcilier avec ses conquêtes et sa fortune, la réalité n'a qu'à éviter les excès des conquérants et les travers des parvenus ; elle est un moyen et non pas un but, une partie essentielle de l'art et non pas l'art tout entier. Elle peut lui ouvrir des sources nouvelles, mais à la condition de ne pas dessécher les autres ; elle peut servir la vérité, pourvu qu'elle renonce à la tirer à soi et n'essaye pas de l'absorber. Cette vérité, qui prendrait volontiers pour devise l'hémistiche du poète, — *ni si haut, ni si bas* ! — n'aime pas qu'on lui fasse violence : trop haut, elle s'égare ; trop bas, elle se dégrade. Entre l'idéal auquel elle aspire et la réalité qu'elle contient, une alliance est nécessaire, si l'on veut que les imaginations contemporaines trouvent enfin leur point de vue et leur point d'appui en dehors de stériles programmes. M. Dumas fils n'aurait qu'un pas à faire pour figurer avec honneur parmi les signataires du traité.

---

LA LITTÉRATURE PIEUSE<sup>1</sup>

Août 1866.

Nous n'avions plus, à proprement parler, de littérature *pieuse* depuis la fin du dix-septième siècle jusque vers le milieu du nôtre ; car on ne saurait comprendre sous ce titre des œuvres telles que les *Lettres de quelques Juifs portugais*, le *Génie du Christianisme* ou les *Soirées de Saint-Petersbourg*. Ces œuvres et quelques autres, de mérite inégal et de physionomie fort diverse, se rattachent à un ensemble littéraire, alors même qu'elles paraissent contredire les idées ou les tendances d'une époque. Il est impossible de les considérer isolément, en dehors du mouvement général des intelligences qu'elles tentent de ramener à la foi, soit en réfutant des erreurs historiques, soit en concourant à une réaction

<sup>1</sup> Ce chapitre est complètement inédit : voilà ce que pourrait être la critique littéraire, s'il nous était toujours permis de nous abstraire des servitudes de journal, de parti ou de coterie.

religieuse, soit en profitant du trouble et de l'effroi laissés dans les âmes par les catastrophes révolutionnaires. C'est, si l'on veut, de l'apologétique chrétienne; ce n'est pas une littérature *sui generis*, vivant de sa vie propre, agissant par ses propres forces et formant comme une province à part dans le monde des lettres. Cette littérature, nous l'avons vue renaître depuis une vingtaine d'années; elle couvre une certaine surface, elle pénètre à de certaines profondeurs; elle compte parmi ses auteurs des hommes d'esprit et de talent; elle a son budget, son public, sa clientèle, ses libraires qui ne finissent pas tous à la cour d'assises<sup>1</sup>, et qui souvent font de grosses fortunes à l'aide d'ouvrages dont le public ne soupçonne pas même l'existence. Faut-il croire, pour cela, que les beaux temps de Bossuet et de Bourdaloue soient revenus? Hélas! il suffit au contraire de comparer cet âge d'or à notre âge de fer pour reconnaître d'inexorables différences; du temps de Bossuet, non-seulement la littérature chrétienne était souveraine; mais on eût dit qu'elle teignait de ses couleurs et qu'elle était sûre de reconquérir tôt ou tard ceux-là mêmes qui essayaient de lui résister. Ainsi le plus grand de tous, Molière, a pu être voué à l'anathème par les évêques d'alors et même par ceux d'aujourd'hui :

<sup>1</sup> L'affaire de Dupray de la Mahérie ne mettra-t-elle pas enfin le clergé en garde contre ces intrigants qui ne parlent que d'œuvres de piété, de chemins de la croix, de bons livres, de digues à opposer au torrent des mauvaises doctrines, et qui, même sous des princes ennemis de la fraude, réussissent à faire des victimes et des dupes? L'Église devrait-elle avoir ses chevaliers comme l'industrie?

N'importe ! Molière, le comédien, l'excommunié, est bien plus le contemporain des *Oraisons funèbres* ou du *Télémaque*, que MM. Augier et Sardou, par exemple, ne sont les contemporains des *Conférences* du P. Lacordaire ou des *Moines d'Occident*. On l'a déjà remarqué, tous les génies, sacrés ou profanes, du dix-septième siècle, ont entre eux un air de famille. Du plus hardi chef-d'œuvre du théâtre, de *Tartuffe*, à la plus intolérante page de Bossuet, on peut encore, en cherchant bien, retrouver les anneaux intermédiaires. Maintenant rien de pareil. Les séparations sont radicales. Au milieu du tumulte des intérêts nouveaux et des idées nouvelles, la littérature pieuse fait l'effet d'une enclave située dans un vaste empire et forcée de redoubler de précautions défensives, de multiplier les bastions, de se hérissier de murailles pour ne pas être engloutie. Suivant qu'on incline à droite ou à gauche, on est amené à penser ou que les insolents triomphes de la matière dans la société et dans l'art ont poussé la littérature pieuse à s'exagérer dans l'autre sens, ou que ces exagérations mêmes ont rejeté à l'extrémité contraire les hommes indifférents ou hostiles à l'inspiration catholique.

Il n'en est que plus difficile aujourd'hui de parler convenablement de cette littérature. Les points de vue se déplacent, les nuances perdent de leur valeur, la critique cesse d'avoir ses coudées franches là où le respect ne suffit pas, où la vérité, se présentant sous une forme absolue, réclame l'adhésion et l'obéissance. Comment, sur tous ces points délicats, être toujours sûr de satisfaire le

goût sans offenser la conscience et d'exprimer une opinion sans froisser une croyance ? Comment s'arrêter à temps, avant que l'abjection touche à l'irrévérence, avant que l'analyse ressemble à l'hérésie ? Cependant la littérature pieuse ne doit pas et ne veut pas être passée sous silence. Elle occupe, nous le répétons, une place trop considérable pour qu'on puisse feindre de ne pas la voir et prétexter cause d'ignorance. Loin de fuir la publicité, elle la recherche : de quel droit la lui refuserait-on ? N'y a-t-il donc pas moyen d'être à la fois respectueux et sincère, et l'adulation est-elle indispensable pour faire croire à la sympathie ? Non, nous présumons mieux des hommes éminents qui marchent à la tête du groupe catholique et dont la parole ou les ouvrages n'ont pas été sans influence sur la direction des esprits et même des affaires publiques. De deux choses l'une ; ou ils ne veulent prêcher que des convertis, ce qui leur assurerait un assentiment sans réserve, mais ce qui restreindrait forcément leur autorité dans un cercle tracé d'avance ; ou ils songent à étendre, à propager leur action au delà de leurs auditoires habituels ; et alors il faut bien que des contradictions et des doutes, au moins de détail, se mêlent à de justes hommages. Il ne s'agit ici, bien entendu, ni de récuser ce qu'ils croient, ni de glorifier ce qu'ils attaquent, mais seulement de poser quelques questions très-simples et de demander ce qu'ils comptent en faire pour se mettre d'accord avec leur temps et avec eux-mêmes. Notre époque possède une somme d'idées acquises ou, si l'on veut, de conquêtes chèrement achetées qu'on essayerait en

vain de lui ravir ; elle a aussi des penchants qu'il faudrait combattre, des symptômes maladifs contre lesquels une saine morale, armée des leçons de l'Évangile, devrait énergiquement réagir. La littérature pieuse, telle que que nous la reconnaissons dans quelques livres récents, se montre-t-elle suffisamment conséquente dans ses essais d'alliance avec ces idées et ces conquêtes ? Et, d'autre part, a-t-elle toujours soin de ne faire aucune concession à ces penchants, à ces maladies morales dont-elle devrait laisser le monopole à notre littérature profane ? Aborder cette double question et conclure, voilà toute notre tâche : on le voit, si elle n'est pas facile, elle n'est pas compliquée.

## I

On ne nous accusera pas de choisir nos exemples dans ces couches inférieures où l'épigramme et la satire ne trouveraient que trop de pâture ; où pullulent de petits livres bizarres, imprégnés d'un parfum de sacristie, produits d'un mysticisme subalterne, d'une dévotion molle et puérite, aussi malsains dans leur genre que les œuvres de pacotille de la basse littérature ; parasites du demi-monde religieux, jouets trempés d'eau bénite à l'usage des imaginations féminines ; pastiches du moyen âge, moins la naïveté ; bibliothèque *bleue* du néo-catholicisme, dont les titres seuls nous jettent à mille lieues de la grande et forte tradition chrétienne, et qui serait

un sujet de douloureuse surprise pour les vrais confesseurs de la foi ou les solitaires de Port-Royal, s'ils revenaient à la vie. Loin de nous cette pensée maligne ! Nous nous adresserons, au contraire, aux plus hautes ou aux plus délicates personnifications de l'esprit catholique ; nous nous en tiendrons à deux ou trois noms pour être encore plus certains de n'avoir pas à descendre, et nous commencerons par le plus vénéré et le plus illustre.

On sait quel rang assignent à Mgr l'évêque d'Orléans<sup>1</sup>, dans l'épiscopat français et parmi les défenseurs de l'Église, ses vertus, ses talents, son éloquence, les souvenirs de sa glorieuse carrière, son dévouement à de nobles causes et jusqu'à son titre de membre de l'Académie. M. Dupanloup est le Berryer, mais rien de plus, de la chaire chrétienne et de la littérature sacrée. Il a, comme le grand orateur politique, le don de l'improvisation ardente, supérieure à la parole écrite, le goût des grandes lignes sans trop de souci du détail, et une aptitude particulière, — témoin l'épisode de l'Encyclique, — à sauver les situations difficiles. De même que M. Berryer a su maintes fois donner l'accent national à une opinion d'origine peu populaire, l'évêque d'Orléans prête souvent une physionomie libérale et moderne à un enseignement qui semble surtout fait de tradition et d'autorité. Pour

<sup>1</sup> Ces pages étaient écrites avant le triste épisode des inondations, qui a été une mauvaise campagne pour tout le monde ; pour les inondés d'abord ; puis pour l'illustre prélat, qui malgré toute son éloquence, n'a pu faire accepter une thèse paradoxale et cruelle ; enfin pour la presse anticatholique, qui a trop oublié que des trésors de charité avaient réparé d'avance un excès de zèle.



nous, dont l'admiration aurait peine à se passer d'un peu d'analyse, cette belle intelligence offre en outre un curieux et intéressant spectacle; c'est justement cet effort permanent, toujours loyal, parfois heureux, pour concilier ce que nous serions tentés de juger incompatible; tantôt un regain, j'allais dire un regret de cette pauvre doctrine gallicane, avec les plus purs et les plus nouveaux raffinements de l'ultramontanisme; tantôt de généreuses avances à la liberté, au progrès, à l'esprit du temps, avec de sévères retours aux plus strictes disciplines du passé. Nous voici bien près du grand ouvrage de M. Dupanloup, *de la Haute éducation intellectuelle*; ouvrage qui se divise en deux parties principales; l'une plus spécialement affectée aux hautes études classiques; l'autre prenant l'élève ou l'étudiant au sortir des écoles, le suivant dans le monde, lui indiquant ce qu'il doit apprendre pour ne pas perdre le fruit de ce qu'il sait, le mettant en garde contre l'oisiveté, le guidant à travers les livres anciens et modernes; lui donnant, en un mot, tous les conseils nécessaires pour en faire un chrétien lettré; chrétien lettré, j'imagine, capable de raisonner à la fois sa croyance et sa littérature.

L'évêque d'Orléans — qui l'ignore? — a consacré à l'enseignement tout le temps que lui laissent l'administration de son diocèse et ses luttes en l'honneur de l'Église. Il en a fait son étude de prédilection, le délassement laborieux de ses épreuves pastorales, le but de ses pensées les plus constantes et les plus chères. Non content de prendre parti pour les classiques grecs et latins dans

une polémique imprudemment soulevée par les *ultras* du catholicisme, il a installé chez lui, en plein séminaire, Sophocle et Euripide ; et, réveillant un usage de l'ancienne université, il a fait jouer *Philoctète*, en grec, par ses rhétoriciens, devant ses collègues de l'Institut, qui probablement ne comprenaient pas tous ce qu'ils applaudissaient de confiance. Les habitués des séances académiques se souviennent encore que M. Dupanloup ne craignit pas de donner à son discours de réception des proportions inusitées, et risqua d'en refroidir le succès plutôt que de sacrifier un long développement de ses idées sur l'éducation. On peut dire qu'il s'est mis tout entier dans son livre, et c'est ainsi que l'entendent ses disciples et ses amis. Il n'y a donc pas à s'étonner de l'importance qu'il y attache et que nous y attachons nous-mêmes.

Nous ne surprendrons personne en déclarant tout d'abord qu'un pareil ouvrage honore la religion et les lettres ; les inconséquences que nous allons y découvrir ne sont, en somme, que de légers tributs payés à la difficulté des situations ou à l'imperfection humaine. Forcé de nous borner à quelques points culminants, à quelques traits *symptomatiques*, nous passerons rapidement sur les chapitres qui traitent de l'étude des poètes et des écrivains de l'antiquité. Ici tout le monde sera d'accord pour remercier l'éloquent évêque d'avoir vaillamment plaidé pour cette antiquité profane qui est restée le modèle, la leçon vivante du beau, et sans laquelle toutes les autres études sont condamnées à

flotter dans le vide. S'il n'a pas cherché à donner une forme originale à ses admirations pour Thucydide et pour Homère, pour Cicéron et pour Virgile, c'est qu'à ses yeux comme aux nôtres cette partie de son œuvre était essentiellement élémentaire. D'ailleurs la meilleure originalité, chez un prélat du dix-neuvième siècle, est de défendre les trésors de la littérature païenne, contre lesquels avaient tout à coup conspiré deux partis extrêmes ; ceux qui voudraient matérialiser les intelligences, et ceux qui auraient envie de ne les faire dater que des Pères de l'Église.

Ce sont les chapitres de M. Dupanloup sur la philosophie qui nous réservaient notre première étonnement. Il demande la restauration des études philosophiques, si cruellement mutilées, presque supprimées dans les nouvelles méthodes universitaires ; rien de mieux : il veut que l'enseignement philosophique soit chrétien ; rien de plus simple : mais que propose-t-il pour y réussir ? De revenir à la scolastique, et de ramener la philosophie de collège à l'époque fabuleuse où elle écrivait et dissertait en latin. Il nous semble que le meilleur moyen de gouverner, d'attirer à soi l'esprit français et l'esprit moderne, c'est d'abord de les connaître ; or, s'il est vrai que l'un haïsse le pédantisme et les formes dogmatiques, que l'autre tende de plus en plus à simplifier ses procédés, à leur demander la netteté des déductions scientifiques, si ces dispositions sommaires ne sont que trop venues en aide aux destructeurs de la philosophie dans les écoles, est-ce en fouillant dans les débris du moyen âge pour y

retrouver la robe et le bonnet des savants en us que l'on rendra aux générations nouvelles le goût de la psychologie et de la métaphysique? Est-ce en exigeant l'impossible qu'on obtiendra le difficile? La philosophie n'est que malade; le latin l'enterrerait, et nous serions tous alors de l'avis de Fontenelle, qui disait : « Dans ma jeunesse, « on m'enseignait la philosophie, et *déjà* je commençais « à n'y rien comprendre. » Ce n'est pas tout : si un évêque, un maître revêtu d'un caractère sacré, a eu raison de préférer, pour former le style et la pensée de ses élèves, le latin du paganisme à celui des Pères de l'Église, c'est probablement que celui-ci est moins pur, moins élégant, moins correct que celui-là : mais le latin des Pères serait une merveille de pureté, de correction et d'élégance en comparaison de la langue barbare qui se parlerait et s'écrivait nécessairement dans les collèges sous prétexte de philosopher et de *ratiociner*. Singulier effet d'optique, qui fait rebrousser chemin au moment où on croyait avancer! Bizarre méthode qui ôterait d'une main ce qu'elle donne de l'autre, et, pour restituer à la philosophie ce qu'elle a perdu depuis vingt ans, lui reprendrait ce qu'elle a gagné depuis deux siècles! Étrange façon d'élever de nouveau les esprits indociles vers les vérités abstraites, vers l'idéal et la lumière pure, en les enveloppant dans des voiles épais dont il se sont à jamais délivrés!

N'insistons pas trop cependant; après tout, cette contradiction, si elle existe, ne dépasse pas les murs des collèges, et nous avons hâte d'entrer dans le monde, guidés

par Mgr l'évêque d'Orléans. C'est en effet son troisième volume, *Lettres aux hommes du monde sur les études qui leur conviennent*, qui nous offre l'intérêt le plus vif et le plus actuel. C'est là qu'il nous est permis d'observer ce phénomène ou ce contraste ; un esprit très-élevé, très-libéral, très-ouvert, ne demandant pas mieux que d'élargir ses horizons, et par habitude, tradition ou scrupule, se croyant obligé de les restreindre.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il ya, dans ce volume, toute une partie de morale pratique, qu'on pourrait appeler sociale et qu'on ne saurait assez louer ? L'évêque d'Orléans a sondé les plaies de notre époque : dans ses relations avec l'élite de la société aristocratique, il a reconnu tout ce que le désœuvrement, décoré de noms sonores, pouvait amener de désordre parmi les heureux et les privilégiés de ce monde. Ce n'est pas lui qui encouragera ce funeste esprit d'abstention où se sont énervées et perdues les forces vives d'une brillante jeunesse, et qui n'est bon qu'à créer une classe d'oisifs au milieu d'une génération active. Ce n'est pas lui qui enseignera qu'un gentilhomme déroge en s'occupant de littérature, opinion qui compte encore des partisans dans quelques provinces arriérées, dans quelques *cabinets d'antiques*. Il s'est proposé, au contraire, d'indiquer en détail aux hommes du monde, un plan, un programme d'études littéraires. Ce programme est-il complet ? Ce plan ouvre-t-il de nouveaux aspects ? Peut-on y deviner comment le plus lettré de nos évêques entend la solution de problèmes qu'il faut nécessairement aborder et résoudre si

l'on veut arriver à une réconciliation féconde et cesser de tourner dans le même cercle de récriminations et de controverses ? Est-ce assez, en ce qui touche aux derniers siècles, de préciser un choix de lectures sans autre commentaire que celui qui consiste à décerner toujours les mêmes hommages ou à lancer les mêmes flétrissures ?

Une fois décidé à opérer un rapprochement entre l'oïveté mondaine et la littérature, M. Dupanloup devait, selon nous, faire un pas de plus : ces chrétiens, ces gentilshommes, ces militaires, auxquels il apprend à lire et à bien lire, il devait les armer pour ces luttes de la pensée où la foi court sans doute des périls, mais où, si elle en sort intacte, elle acquiert plus de vigueur et d'intensité. Or comment lutteront-ils, s'ils ne connaissent qu'un côté de la question, si on leur dérobe les pièces du procès, s'ils ne sont pas en mesure de peser le *pour* et le *contre* ? L'évêque d'Orléans répète, à propos des écrivains du grand siècle, les louanges qui leur ont été déjà prodiguées : ne serait-il pas temps d'ajouter quelques notes, d'accentuer quelques nuances, non pas pour amoindrir l'admiration, mais pour la rendre plus intelligente et surtout pour l'ajuster aux points de vue créés par les événements ultérieurs ? Peut-on apporter aujourd'hui à la lecture de Corneille ou de Racine l'esprit qui animait, aux premières représentations du *Cid* ou de *Bérénice*, les habitués du salou bleu ou les courtisans de Versailles ? Se ferait-on une idée bien exacte de l'état réel de la poésie française en laissant au poème du *Lutrin* et à la

satire sur *l'Embarras de Paris* le rang auguste qui leur est assigné par toutes les rhétoriques de collège? Est-il possible de lire certains passages de *l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, bien des pages paradoxales et chimériques de Fénelon, sans s'apercevoir que l'histoire, l'évidence, la suite des temps, ont donné à ces beaux génies qui n'y perdent rien de leur taille ou de leur charme, des démentis absolus? N'y a-t-il pas, dans la littérature du dix-septième siècle, tout un côté original, indépendant, prime-sautier, qui garde sa saveur et sa grâce, justement parce que l'on n'y reconnaît pas l'empreinte du collier marqué au chiffre de Louis XIV, parce qu'il échappe aux mots d'ordre de l'antiquité, parce qu'il ne subit pas ou ne subit qu'à demi le joug de la monarchie et de l'absolutisme? Ceci nous mène à Molière. Nous comprendrions parfaitement que M. Dupanloup nous dit : Évêque, je ne puis approuver *Tartuffe*; chrétien ou simplement moraliste, je dois blâmer *Amphitryon*.—Mais delà à renouveler contre le poète immortel les rigueurs officielles d'une époque autocratique et hiératique, de là à fulminer contre lui une sentence dédaigneusement laconique, il y a un abîme, et nous n'aurions pas voulu que l'éloquent écrivain le franchit. Un homme du monde, un disciple de Mgr l'évêque d'Orléans, qui ne connaîtrait pas Molière à fond, qui ne verrait dans *Tartuffe* que l'œuvre impie d'un comédien heureux de nuire à la religion qui le condamne, comprendrait vite, à sa première discussion avec des esprits plus libres et mieux renseignés, à quelle infériorité le réduit une

méthode exclusive et étroite d'études et de lectures.

Ce n'est pourtant pas le dix-septième siècle que nous voulions prendre pour sujet de notre respectueuse controverse avec l'auteur de *la Haute éducation intellectuelle* ; c'est le dix-huitième. Voilà le vrai champ de bataille, et voilà le terrain qu'il faudrait choisir pour signer un traité de paix. Le dix-huitième siècle inaugure le règne de l'esprit français, en le forçant de sortir de son immobilité majestueuse pour descendre dans l'arène, agir et combattre. Il substitue aux idées générales que leur élévation même rendait inefficaces, des idées actives, militantes, agressives, applicables aux besoins nouveaux de la société et à la réforme des abus : il trouve, pour les exprimer, une langue, moins limpide et moins belle que celle du siècle précédent, mais plus vive, plus légère et plus acérée ; il invente le *trait*, mot charmant qui fait image, et nous montre la flèche idéale qui part, qui vole et qui perce. Littérairement, c'est encore un très-grand siècle, et l'éducation d'un *lettré* qui ne saurait que se voiler la face devant Montesquieu, Voltaire et Rousseau, demeurerait étrangement incomplète. Nous espérions que M. Dupanloup, en présence de ces noms célèbres, chercherait quelque aperçu nouveau, quelque nouvelle formule qui nous permit, sinon l'atténuation des torts, au moins l'explication des rôles. Notre espoir a été déçu. C'est toujours « l'odieuse licence de Voltaire, la honte des *Lettres persanes*, l'insupportable sophisme de Rousseau ; » toujours le même conseil d'éviter avec soin ces mauvaise lectures et de s'en tenir, pour Voltaire, aux tirades



de *Méropé* et de *Zaïre* : rien de plus. Est-ce à dire que nous nous attendions à voir un évêque lever tout à coup l'interdit qui pèse sur telle ou telle de ces œuvres, amnistier ces paradoxes, ces erreurs, ces sarcasmes, ces dangereux modèles d'irréligion et de libertinage ? A Dieu ne plaise ! mais à côté des fautes commises, il y a la tache, l'influence, la trace indélébile, laissées dans le monde moderne : il y a aussi le souvenir de tout ce qu'avaient de monstrueux et d'antichrétien les institutions, le régime que les *philosophes* contribuèrent à détruire en croyant s'attaquer au christianisme. Persister à ne voir chez eux et notamment chez Voltaire, que l'impiété, l'immoralité et l'indécence de certaines pages, c'est exactement comme si on s'obstinait à ne juger la révolution française que par les massacres de septembre et les atrocités de la Terreur. En vérité, si l'on ne connaissait rien de l'histoire d'hier, on croirait parfois que Voltaire est né dans une atmosphère pure et salubre, au milieu d'institutions toutes neuves, toutes fraîches, dictées par la sagesse et la justice, chez un peuple plein d'innocence, au sein d'une société où l'austérité des mœurs n'avait d'égale que la fermeté des croyances, et que, d'un coup de griffe, son diabolique génie a changé ce paradis en enfer ! Il serait temps, ce nous semble, de chercher à s'entendre sur un point essentiel. La fraction du parti catholique dont l'évêque d'Orléans est le chef illustre et respecté, admet, que dis-je ? glorifie les principes et les conquêtes de 89. Nous lisons, en tête de l'ouvrage remarquable du R. P. Chocarne sur le P. Lacordaire, ces lignes

significatives de M. de Montalembert. « ..... Ceux qui, comme moi et tant d'autres, ont été surtout attirés vers lui... par son ardente sympathie pour toutes les aspirations légitimes de son temps et de son pays, par son intelligent amour de la société moderne, par son invincible attachement aux principes et aux conquêtes de 1789..... » — Telle est, dans ce noble groupe, la note dominante, et M. Dupanloup ne démentirait certainement pas cette nouvelle profession de foi de son plus cher compagnon de lutttes et de gloire. Ce n'est pas nous, à coup sûr, qui les blâmerons, et nous n'avons jamais pensé qu'il y eût des incompatibilités entre les idées de 1789 et le véritable esprit du christianisme. Mais enfin ces principes ne se sont pas posés tout seuls ; ces conquêtes ne se sont pas improvisées d'elles-mêmes. L'Église ne peut pas et ne doit point en réclamer l'initiative : à qui sied-il d'en rapporter l'honneur ? Aux précurseurs, à ceux qui ont préparé dans les esprits ce qui devait finir par s'enraciner dans les mœurs et par s'installer dans les lois. Ils ont frappé au hasard, offensé la pudeur, raillé ou blasphémé les choses saintes, confié à de grossières passions le soin de propager leurs idées ; soit : mais ils ont introduit dans le monde un sentiment inconnu, une vertu ignorée, l'*humanité* ; car quiconque trouve tout simple qu'on brûle un hérétique, qu'on torture un coupable, qu'on asservisse une conscience, qu'on envoie un homme aux galères pour délit de chasse ou de pêche, peut être grand, vaillant, chevaleresque, héroïque ; il n'est pas *humain* : il fallait

humaniser et attendrir les cordes d'airain, pour que, d'échos en échos, les notions de liberté, d'égalité et de justice arrivassent jusqu'au législateur. Cette tâche, l'Église ne pouvait pas la remplir; on ne l'écoutait pas, on ne la croyait plus, et elle se serait mise en contradiction avec les puissances qui la traitaient en alliée. L'esprit philosophique s'en est acquitté, rentrant ainsi dans le plan providentiel au moment où il essayait de se passer de Dieu, et préludant à la chute du plus antichrétien de tous les régimes, tandis qu'il s'imaginait diriger une croisade contre la religion chrétienne.

Quelle belle thèse pour un évêque, pour un écrivain catholique, qui aurait enfin le courage de chercher une issue à cette impasse; anathèmes sommaires contre le dix-huitième siècle, adhésion tardive, mais sincère, aux principes et aux conquêtes de 1789! Au lieu de ces anathèmes qui aigrissent les uns sans éclairer les autres, au lieu de ces rigoureuses sentences, de ces malédictions routinières qui ressemblent à un thème appris par cœur ou transmis de chaire en chaire, expliquer la mission de ces hommes, suscités par Dieu pour venger à la fois l'humanité et l'Évangile, pour acclimater les grands aux sentiments et aux pensées qui devaient relever les petits, et pour familiariser d'avance le monde avec la plus grande régénération sociale qui se soit accomplie sans l'intervention divine; rechercher ce que leur œuvre a eu de bon et de mauvais, de paradoxal et de vrai, de dangereux et de salutaire; se demander comment ils ont fait avancer leur siècle en ayant l'air de partager ses folies,

et comment, jetant à poignées l'ivraie avec le bon grain, ils ont apprêté la plus laborieuse, mais la plus riche des moissons ! Au lieu de dire aux hommes du monde, dont on dirige les études littéraires : Passez vite ! fermez les yeux et les oreilles ; ne goûtez pas à ces poisons ; ne touchez pas à ces mauvais livres, objet de mépris ou d'horreur pour les honnêtes gens ! — leur dire : Lisez ! n'ayez pas peur ! Prenez votre part de ces trésors de finesse et de malice ! Initiez-vous à ces révoltes de l'esprit contre de longues servitudes ; ne redoutez pas non plus ces déclamations éloquentes, ces protestations de la nature que l'on n'a pas essayée encore contre la société dont on connaît trop les corruptions et les iniquités. Ce sont, malgré tout, des beautés nouvelles, placées à leur date, ayant rang et droit de cité dans la littérature française : Les ignorer, ce serait imiter un voyageur qui ne voudrait voir qu'un côté du pays qu'il parcourt : refuser de vous mesurer avec elles, ce serait laisser croire que vous n'êtes pas sûr de leur résister. Ayez donc plus de confiance ; allez au fond de ces œuvres et de ces audaces : Puis, recueillez-vous, et regardez par quelles voies mystérieuses la Providence sait contraindre l'ouvrage des hommes à produire ce qu'elle veut et non ce qu'ils veulent. Ce que ces agresseurs ont vaincu, ce que ces destructeurs ont démoli, n'était déjà plus que poussière et que cendre. L'esprit de vérité et de vie s'était retiré du vieux monde ; les gardiens du temple, comme les hôtes du palais, complices de cet odieux mensonge, persécutaient et opprimaient au nom de ce qu'ils ne croyaient

plus. Il semblait que *Candide* et le *Contrat social*, *Emile* et le *Dictionnaire philosophique*, la *Correspondance* et les *Lettres persanes* n'eussent qu'à souffler sur ce christianisme défigurés, travestis, bafoués, pour en effacer les dernières traces... Eh bien, non : ce qui a péri, c'était le simulacre, la draperie et le fantôme ; ce qui a survécu, c'était la vérité immortelle ; et maintenant, après des crises douloureuses, après des expiations méritées, nous avons une société qui n'est pas parfaite sans doute, qui a, elle aussi, ses vices et ses travers, mais qui est mille fois plus conforme que l'ancienne à la pure doctrine évangélique ; car dire que l'Évangile est méconnu là où sont proclamées la liberté et l'égalité civile, là où les consciences ne relèvent plus que d'elles-mêmes ; là où expire le règne de l'arbitraire et du privilège, ce serait un plus gros blasphème que tous ceux qu'on peut rencontrer chez Voltaire ou chez Jean-Jacques ! — Nous le demandons, cette leçon ne serait-elle pas plus conciliante, plus haute, plus concluante, et, nous osons le dire, plus chrétienne, que celle qui excommunie le plus français de tous nos siècles littéraires, et jette au feu toutes ses œuvres.

En abordant la littérature contemporaine, le vénérable auteur semble éprouver quelque embarras, et nous n'en sommes pas surpris. Les interdictions épiscopales auraient ici ces inconvénients du *trop près*, qui ne sont plus à redouter quand il s'agit de Molière ou de l'*Encyclopédie*. L'Académie française sert, bon gré mal gré, de trait d'union entre des esprits de trempe fort diverse, et il serait gênant de rencontrer, sous la coupole du palais Mazarin,

des collègues dont on aurait voué les ouvrages à l'indignation publique. M. Dupanloup a esquivé la difficulté en s'abstenant de nommer les hommes et les livres contre lesquels il aurait cru devoir se montrer trop sévère, et en multipliant les *bons points* ; terme de collège, que l'on peut se permettre à propos d'un volume où tout parle d'enseignement et d'études classiques. Mais là encore il nous est impossible de ne pas signaler de petites inconspicuités qui parfois, si le sujet était moins grave, donneraient envie de sourire. On a dit d'une femme célèbre qu'elle aurait noyé tous ses amis pour se procurer le plaisir de les pêcher à la ligne. Nous remarquons, dans cette partie de la *Haute éducation intellectuelle*, un procédé analogue. Ainsi qu'on devait s'y attendre, le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes* y sont condamnés en masse : puis on voit reparaître, un à un, — sans doute comme des exceptions honorables, — des noms et des œuvres qui ne sont pas tout à fait étrangers à ces lieux de perdition. Nous voudrions savoir, par exemple, où a paru la *Chanson de Roland*, de M. Vitet, à quel groupe appartiennent MM. Saint-Marc Girardin et Prévost-Paradol, dans quel recueil ont été publiés et mis en lumière les écrits de MM. Cousin, Mignet, de Broglie, de Carné, Cornélis de Witt, Augustin et Amédée Thierry ; nous voudrions qu'on nous dit en quoi les Histoires de M. Thiers méritent qu'on les recommande et qu'on y croie, si on maintient toute leur autorité aux livres de M. de Bonald et de M. de Maistre ; nous voudrions enfin qu'on nous apprit quels ont été, depuis trente ans et plus, les refuges

de la vraie littérature, des écrivains sérieux, des fortes traditions de la pensée et de la langue française contre ces débordements de mauvaise prose, cet art vulgaire, mercantile et grossier, ces honteux gaspillages du talent et de l'esprit, auxquels pourraient s'adresser, ce nous semble, de plus légitimes colères et des réquisitoires plus foudroyants. Mais est-il nécessaire d'en dire-davantage ? La réplique serait trop longue, et la liste ne finirait pas. A cette inconséquence s'en joint une autre qui n'est pas moins significative. Mgr l'évêque d'Orléans a pris la peine de dresser le catalogue de deux bibliothèques ; bibliothèque pieuse, et bibliothèque d'un homme du monde. Certificat de bonne conduite et de littérature irréprochable pour ceux qui y sont admis ; premier degré de prévention contre ceux qui en sont exclus.

Nous n'avons pas à nous occuper de la *bibliothèque pieuse* : celle-là appartenait en propre à l'évêque, et rien de profane ne devait s'y glisser ; mais l'homme du monde ! Encore une fois, si nous avons bien compris l'auteur, son but était de ramener à la littérature l'homme du monde récalcitrant, enclin à perdre son temps à la chasse, aux courses, au jeu, au milieu de plaisirs et de compagnons frivoles : est-il sûr d'atteindre ce but en rayant d'un trait de plume les noms les plus brillants, les plus *attractifs* de la littérature contemporaine, en proposant à ses lecteurs, en guise de régal philosophique et littéraire, des œuvres fort estimables assurément, mais sans éclat, sans notoriété, sans vie ? Hélas ! la chair est faible, et l'ennui ne saurait être pour les saines doctrines un allié

bien sûr : je me figure qu'un homme du monde, — fût-il plein de bonnes intentions, — mis au régime de MM. Gourju, Gabourd, Carcasson, etc., etc., finirait par regretter le temps où un gentilhomme n'avait pas besoin de savoir l'orthographe. Que serait-ce si nous parlions des inconséquences de détail? M. Dupanloup mentionne trois ou quatre ouvrages sur la Lorraine, et il omet le beau livre de M. d'Haussonville : il recommande je ne sais quel travail sur saint Anselme, et il a l'air d'oublier qu'on ne peut plus désormais nommer saint Anselme sans rappeler les travaux de M. de Rémusat. Il fait une large part aux écrivains absolutistes, et il évite de nommer celui qui, à force de talent et de verve, a missouvent les rieurs de son côté, M. Louis Veillot. Il ne voudrait probablement pas ouvrir une porte au mauvais goût, au charlatanisme et au ridicule; et il place sérieusement dans sa bibliothèque le livre grotesque de M. Roselly de Lorgues sur *Christophe Colomb*. L'a-t-il lu? y a-t-il vu, entre autres sujets d'édification, la peinture des formes opulentes de cette reine de sauvages, *trop richement apanagée*, nous dit l'auteur, pour pouvoir se dérober à la poursuite des Européens? <sup>1</sup> Qu'il en croie notre impartialité; de pareils livres, si on

<sup>1</sup> Voici la phrase : elle mérite les honneurs d'une reproduction textuelle :

« Cette beauté robuste, apanagée d'une corpulence des plus largement arrondies, malgré la prospérité de son embonpoint, avait lassé à la course tous ceux qui la poursuivaient... »

On en compte des centaines du même genre, avec accompagnement de Majuscules, dans ce ridicule ouvrage, qui n'en a pas moins été recommandé et prôné par des cardinaux, des sénateurs et des évêques.



les prenait au sérieux, feraient plus de mal à la cause qu'ils prétendent servir qu'une vingtaine de *sages ennemis*.

On se tromperait pourtant si l'on nous croyait entraînés par une pensée de dénigrement ou même de critique. Constaté une situation, essayer de se rendre compte d'un malaise, observer un défaut d'équilibre ou d'accord entre le but qu'on se propose et les moyens qu'on emploie, est-ce dénigrer un écrivain ou une œuvre? N'est-il pas permis, de temps en temps, en présence d'un nom plus illustre et plus autorisé que les autres, de chercher à savoir si la discussion a fait un pas, à mesurer les distances, à s'informer des chances de rapprochement, à deviner par quelle série de concessions ou de résistances il faut encore passer avant d'arriver à ce terme désirable où l'esprit moderne cessera de se méfier de la tradition et du dogme, où les défenseurs de l'orthodoxie religieuse tendront franchement la main à la société nouvelle? Ces réconciliations sont difficiles et ne peuvent pas être promptes : Parfois on croit s'entendre ; on redouble, de part et d'autre, de bonne volonté ; on choisit des terrains propices ; on profite d'une circonstance, d'un péril imminent, d'une épreuve subie en commun, pour se réunir, pour parler la même langue, pour donner aux mêmes mots le même sens, pour faire coopérer à la même œuvre d'apaisement et de justice le caractère sacré de l'évêque, la bonne foi du catholique, la loyauté du libre penseur, l'ardeur généreuse du religieux, le bon sens du révolutionnaire désabusé : Encore un effort, et la paix est faite :

Hélas ! non : un souvenir se réveille, une date est invoquée ; une blessure mal fermée se rouvre, les solutions de continuité reparaissent, et voilà la guerre rallumée ! On était en plein dix-neuvième siècle ; nous voilà replongés dans le moyen âge !

Sous des drapeaux différents ou contraires, les âmes, au fond, se ressemblent. Ces perplexités, ces troubles intérieurs, ces tiraillements en sens divers, qu'on a tant de fois dénoncés chez les *enfants du siècle*, on les découvrirait aussi chez les catholiques, chez ceux du moins qui tiennent à honneur d'être tout à fait de leur temps : ils ont quelque peine, nous venons de le voir, à s'encadrer dans l'ensemble, à suivre le mouvement qui les entraîne. On dirait qu'ils endurent une secrète souffrance, comme si l'air manquait à leurs poumons et le sol à leurs pas. Alors ils se jettent vers les extrêmes, ils se punissent de leur malaise, ils renouvellent contre leur orgueil et leur chair les austérités furieuses de l'ascétisme et du cloître. Nous n'en voudrions pour preuve que cette *Vie* du Père Lacordaire, dont nous parlions tout à l'heure. Ce qu'a été le Père Lacordaire, l'image qu'en gardent ceux qui ne l'ont connu que par ses prédications, ses ouvrages, sa robe de frère prêcheur et ses essais de république chrétienne, n'est-il pas superflu de le rappeler ? S'il y a eu, parmi les catholiques du dix-neuvième siècle, une physionomie complètement sympathique, tout à fait contemporaine, c'est celle-là. La démocratie le réclame comme sien ; la liberté n'a pas eu d'ami plus énergique ; par un double prodige d'éloquence, de franchise et de

foi, il a forcé le mot *tribun* de prendre une signification religieuse, et fait du titre de dominicain un synonyme de tolérance. Il fut, pour ainsi dire, un symptôme vivant. Les rêves de nos imaginations malades, les doutes de nos esprits troublés, nos vagues élans vers un état social plus parfait et plus pur, nos velléités d'idéal et d'infini suivies de dangereuses lassitudes, rien de tout cela n'a passé loin de son cœur. On eût dit un de ces médecins intrépides qui bravent d'avance une *mal' aria* pour en surprendre les secrets, qui s'inoculent une maladie pour être plus habiles à la guérir. Les générations qu'il a émues, passionnées, arrachées aux agitations ou aux vulgarités de la vie, n'ont pas été ingrates : prédicateur, prêtre, moine, le Père Lacordaire, dans un temps de scepticisme et de préjugés antimonastiques, a mérité et obtenu la popularité et la gloire. Mais à quel prix ? Qu'on lise avec attention sa correspondance, ses derniers écrits, tout ce qui peut éclairer d'un jour intérieur cette âme brûlante, et l'on verra si elle a possédé ce calme, cette sécurité qui devraient être inséparables d'une foi aussi profonde, aussi nettement définie ; s'il lui a été donné de maintenir toujours un parfait accord entre sa pensée et son langage, entre sa doctrine et son époque, et surtout entre sa mission et ses protecteurs ou ses alliés naturels. Dieu seul aura su ce que cet homme illustre a dû souffrir en se voyant suspecté, entravé, abandonné, dénoncé, calomnié, paralysé, non pas par les diverses classes d'incrédulités qu'ébranlaient et attiraient la noblesse de son caractère et l'originalité de sa parole, mais par ceux-mêmes qui

auraient dû chérir et bénir ce défenseur imprévu, suscité au milieu des circonstances les plus difficiles, et armé tout exprès pour répondre aux questions et aux besoins de la société nouvelle. En dehors d'un groupe d'amis intimes, de frères et de disciples, c'est un des traits les plus caractéristiques de cette figure, de cette existence et de ce temps, que le Père Lacordaire ait trouvé plus de sympathie et de confiance chez ceux dont son apostolat heurtait les idées, embarrassait les passions ou troublait la quiétude, que dans une partie notable des catholiques, de l'épiscopat et du clergé.

Les hommages n'ont pas manqué à cette noble mémoire; mais ils s'adressaient surtout à l'orateur, au maître, à l'écrivain, à l'homme extérieur, à la vie publique. On comprend que l'ordre des Dominicains, ramené et restauré en France par le Père Lacordaire, ait voulu prendre la parole à son tour, ajouter sa pierre au monument, nous faire connaître, aimer et admirer, du côté de la cellule et du cloître, les vertus du religieux, les austérités du saint, la façon dont cette conscience délicate et fière, amoureuse, semblait-il, de liberté et de grand air, se pliait aux plus effrayantes rigueurs de la discipline et de la règle. C'est le Père Chocarne qui a été chargé de cette tâche, et il l'a dignement remplie. Le Père Lacordaire revit tout entier dans ce livre écrit d'un style ferme et sobre, non plus avec cette auréole de fantaisie où l'imagination s'était parfois amusée à mêler toutes les couleurs du prisme, mais tel que doivent se le représenter sans cesse, pour mieux le vénérer et l'aimer davantage, les

compagnons de ses travaux et de ses épreuves. Pourquoi faut-il que nous rencontrions, au milieu de ces émouvants récits, un chapitre qui nous fait tout à coup reculer de cinq siècles et nous rejette parmi les moines de Ribeira ou de Zurbaran ? Écoutons le pieux biographe : « ... Il se découvrait les épaules, et il fallait, bon gré mal gré, lui donner une forte discipline : il se relevait tout meurtri, et restait longtemps les lèvres collées sur les pieds de celui qui l'avait frappé... Ces pénitences se renouvelaient très-souvent, et ceux qui étaient choisis pour les exécuter ne s'y résignaient pas sans peine.... On devait alors lui donner des soufflets, lui *cracher au visage*, lui parler comme à un esclave : « Va me cirer mes souliers!... Va-t'en, misérable ! » Et il fallait le chasser comme un chien... Cette ardeur pour ces sortes de supplices paraissait d'autant plus extraordinaire que sa complexion, extrêmement délicate et sensible, les lui rendait plus insupportables : il frémissait aux moindres coups... »

A Chalais, le Père Lacordaire force chacun des frères de lui donner vingt-cinq coups de discipline : la communauté est nombreuse, le supplice dure longtemps, et le patient sort de cette terrible épreuve dans un état affreux... « A Flavigny, la salle du chapitre était soutenue par une colonne en bois : il en fit sa colonne de flagellation... Il s'y faisait lier, les mains derrière le dos et les épaules nues, et ordonnait qu'on le flagellât durement : les novices osaient à peine le toucher ; mais on n'y gagnait rien...

« ... Il y avait à Paris, sous l'ancienne église des Carmes, une sorte de crypte ou chapelle souterraine... Un jour de vendredi saint, il se fabriqua lui-même une croix, la fit dresser dans cette chapelle, s'y fit attacher avec des cordes, et y resta suspendu pendant trois heures... »

Nous voudrions, nous devrions peut-être admirer cette exaltation héroïque qui foule aux pieds la nature, cette façon de pousser à outrance ce que l'on a appelé la *folie de la croix*. Et pourtant, dût-on nous accuser de mollesse mondaine, nous avouons qu'en lisant ces pages nous n'avons pu nous défendre d'une sensation douloureuse. Pourquoi l'âme ne craindrait-elle pas les dissonances commel'oreille? Pourquoi certaines répulsions instinctives ne seraient-elles pas infailibles à force d'être insurmontables? Dans cet ensemble de mortifications et de tortures, il y a deux choses : la souffrance corporelle et l'humiliation volontaire. La souffrance physique était-elle digne de l'homme qui prêchait une religion de liberté, de lumière et de douceur? L'anachronisme nous paraît flagrant entre cette prédication et ces cruautés. Elles étaient explicables à l'époque où l'humanité pliait sous une loi de terreur, où la justice n'apparaissait qu'entourée d'instruments de supplice, où l'homme, se croyant sans cesse poursuivi par d'invisibles puissances, les conjurait en faisant couler son sang et crier sa chair. Lorsque le coupable, avant même d'être convaincu de son crime, se trouvait en face du questionnaire et du bourreau ; lorsque tout dans la vie extérieure et dans la conscience parlait de peines matérielles et terribles, le chré-

tien, le moine, se traitant comme le dernier des pécheurs, devait logiquement rivaliser, contre lui-même, avec la vindicte publique et la sentence divine. Mais de nos jours ! à quoi bon dépenser tant d'efforts pour mettre sa parole à l'unisson de ses auditoires et de son siècle, si, rentré dans sa cellule, on reculait tout à coup de quatre ou cinq cents ans afin de s'environner d'une nuit sanglante, de descendre dans les cryptes et les souterrains, et d'y renouveler à ses dépens des fantasmagories effroyables, empruntées aux contemporains de l'inquisition et des *auto-da-fé* ? A quoi bon parler si hardiment du passé, si on en gardait ce qu'il eut de plus cruel et de plus barbare ? Non, jamais nous ne consentirons à nous figurer, se faisant meurtrir de coups de corde et attacher à une croix, celui qui s'est montré si sévère pour *les gouvernements d'ancien régime*. Il y a plus ; l'historien du P. Lacordaire nous dit — et nous n'avons pas de peine à le croire — que ces supplices lui faisaient un mal affreux : or son humilité n'allait probablement pas jusqu'à se croire inutile à toutes les âmes qu'il illuminait de sa foi, qu'il électrisait de son éloquence, qu'il réchauffait de sa flamme. Comment le simple bon sens n'eût-il pas que soumettre à de semblables crises sa nature de sensitive, surexciter ses nerfs, abrégier sa vie, c'était dépasser le but au lieu de l'atteindre et oublier le nécessaire en pratiquant le superflu ?

Quant à l'humiliation volontaire, nous nous étonnons que cet esprit si droit, si loyal, si ennemi de tout déguisement et de tout mensonge, n'eût pas compris ce qu'elle

avait de factice et, par conséquent, de puéril? L'offense n'existe que par l'intention de l'offenseur. On peut, après une bataille, serrer cordialement la main de l'ennemi de qui l'on a reçu une grave blessure : qu'un gant ou un doigt vous effleure le visage, l'injure, matériellement imperceptible, ne peut être lavée que dans le sang. Lorsque les frères, les disciples, les novices du P. Lacordaire, qui auraient voulu baiser la trace de ses pas et pour lesquels il était le type de la vertu et du génie, lui obéissaient en gémissant, lorsqu'ils lui crachaient à la figure ou le traitaient de *chien* et de *misérable*, ils ne l'insultaient pas; ils lui servaient par ses ordres et à leur grand regret la représentation, la comédie d'une insulte. Ce n'est pas ainsi, ce nous semble, que l'auteur des *Conférences* de Notre-Dame devait entendre et exercer la vertu d'humilité chrétienne. Quand il apprenait, comme il nous le dit dans ses lettres, qu'il venait d'être dénoncé ou desservi, à Paris ou à Rome, par de hautes influences ecclésiastiques, c'était là qu'il avait réellement à dompter toutes les révoltes de l'orgueil, toutes les fibres du cœur, dans un cadre bien mieux approprié à sa mission et à son caractère : La blessure était plus vive, l'humiliation plus réelle, le pardon plus méritoire.

D'après ces exemples que nous aurions pu multiplier, il est facile de juger les situations respectives : d'un côté, l'esprit moderne avec ses acquisitions inaliénables et ses légitimes exigences ; de l'autre la littérature pieuse avec ses alternatives de concession et de résistance à ces idées qui ne doivent plus périr et avec lesquelles la religion peut,



selon nous, s'allier impunément, sans y rien perdre de son autorité et de sa force, en y gagnant au contraire une action plus universelle sur toutes les parties de la société, sur toutes les facultés de l'intelligence. En résulte-t-il que tout nous semble inattaquable et sacré dans cet esprit contemporain que ses flatteurs égarent ou corrompent et à qui il est bon de dire ses vérités ? Assurément non : il a ses travers, et nous n'en connaissons pas de plus visible, de plus épidémique que ce goût effréné de publicité qui bientôt, si l'on n'y prend garde, fera de la vie privée, des affaires de famille, des secrets de l'âme et du cœur, quelque chose de pareil à des vêtements dont on retournerait l'étoffe. Aujourd'hui personne n'est sûr que ce qu'il a écrit hier ne sera pas imprimé demain. Tout contribue à propager cette manie ; l'indiscrétion de ceux qui veulent savoir comme la faiblesse de ceux qui aiment à dire. Le nombre des journaux augmente à mesure que la liberté de discussion diminue. Forcés d'amuser au lieu de discuter, maintenus sévèrement à la porte des idées, ils se jettent sur les faits ; quand les faits leur manquent dans le domaine public, il faut bien aller les chercher ailleurs, près du foyer domestique, dans le salon, dans l'alcôve, dans le cabinet de travail, dans le présent ou le passé de tout ceux qui traversent la comédie humaine. Les exhibitions, les révélations, les confidences sont également mises à la mode par le plaisir qu'on a à les recevoir et à les faire. Quiconque possède ou a possédé, parmi les siens, un enfant précoce, un petit prodige ou une muse en miniature, se hâte de publier sa corres-

pondance ou son histoire, et s'imagine, par là, jeter un jour nouveau sur le cœur humain ou sur la physionomie d'un siècle. Secondé et aggravé par ce je ne sais quoi de théâtral, par ce penchant à la *pose*, qui est aussi un des traits caractéristiques de notre temps et de notre littérature, le goût dont nous parlons doit faire, à la longue, du monde un théâtre, de la vie une série de scènes jouées pour des spectateurs invisibles auxquels on assure d'avance leur part. Il deviendra de plus en plus difficile de distinguer où l'homme s'arrête, où le personnage commence, et le *chez soi* ne sera qu'une variante de la coulisse. Bizarre contraste ! On nous a dit d'abord que c'était là le seul moyen d'en finir avec la vérité de convention, d'atteindre la réalité dans le vif, d'avoir le mot vrai, le dernier mot des œuvres et des caractères ; et à quoi arrive-t-on ? A un résultat contraire : on intéresse chaque individu qui se croit quelque peu en évidence à se draper, à grossir le ton, à se faire une attitude et un visage pour ne pas être pris au dépourvu par la curiosité du public. Ce qu'y perdent la dignité des mœurs, la sûreté des relations, la gravité des lettres, d'autres l'ont dit et nous n'avons pas à le redire.

C'est ici que la littérature pieuse devrait retrouver tous ses avantages, et donner aux écrivains profanes des leçons d'austère réserve. Le mystère lui va si bien ! il est si naturel de la comparer à ces lampes qui brûlent dans un sanctuaire soigneusement fermé, pendant que quelques fidèles s'agenouillent sous cette pâle clarté et que les foules affairées s'agitent au dehors ! Peut-on

dire pourtant qu'elle soit toujours inaccessible au genre de faiblesse que nous venons d'indiquer? Les révélations et les confidences intimes ne sont-elles pas, là aussi, un peu trop sollicitées et prodiguées? Ne néglige-t-on pas quelquefois de mettre en pratique cet axiome si sage : « Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien? » La question est trop délicate : on est à l'aise tant qu'on discute franchement des opinions, au risque de contredire les personnes : l'embarras commence, quand on arrive à toucher aux personnes pour faire prévaloir des idées. Nous n'écrivons pas de noms propres : à quoi bon? De quel droit affliger de nobles cœurs qui, alors même qu'ils s'abusent, restent encore l'élite et le modèle de notre triste humanité? Toutefois, qu'on y prenne garde : il est toujours fâcheux que l'on puisse croire que les *saints* et les *forts* penchent du même côté que les *vaineteux* et les *faibles*. Il n'est pas d'un utile exemple que les préoccupations mondaines paraissent se mêler aux pensées de pénitence et de salut. — « Je n'aime, nous disait une femme d'esprit, ni les chapelles qui sont des salons, ni les salons qui sont des chapelles. » — Le mot pourrait bien être vrai, et il nous explique ces singuliers alliages qui donnent beau jeu aux indifférents et aux railleurs. Ce groupe d'élus pour qui s'élaborent les pieuses confidences de cette littérature, et qui en a la primeur, ne se fait peut-être pas une idée bien juste de l'effet que produisent ces mysticités aristocratiques, quand elles passent du demi-jour à la pleine lumière et des cresses de l'amitié à la rude étreinte du public. Un des hommes

qui font le plus d'honneur au parti libéral et catholique, écrivait récemment à propos d'une de ces révélations intimes dont on peut discuter l'opportunité sans en contester le charme : « La première condition, pour que le public les accepte, c'est qu'elles soient *exceptionnellement belles*, » ou en d'autres termes, que les âmes qui s'y reflètent soient d'une beauté absolue. Le thème est spécieux, l'avocat est éloquent, mais il ne nous convertit pas : le plus ou moins de beauté des âmes exposerait l'humilité chrétienne à une foule de tentations et de mécomptes, et ceux qui prétendraient à cette beauté suprême risqueraient de la ternir par cela même qu'ils croiraient la posséder. Et puis ne semble-t-il pas que la beauté morale doive avoir sa pudeur comme l'autre ? Plus elle est sûre d'elle-même, plus il lui sied de rechercher une ombre discrète et de multiplier les voiles. La question est-elle là, d'ailleurs ? Il ne suffit pas, selon nous, pour justifier ces révélations personnelles et ces confidences intimes, qu'elles soient *exceptionnellement belles*. Il faut surtout qu'on puisse supposer que, si l'auteur les refusait au public, le public irait les surprendre. Certes, nous n'aurons pas la naïveté de décerner bénévolement un brevet de belle âme aux écrivains ou aux artistes célèbres qui, après avoir occupé la renommée, ont cru devoir renseigner sur leur propre histoire, sur leur vie privée et leur personne, ceux qu'avaient affriandés leurs ouvrages : du moins ils pouvaient alléguer pour leur excuse que, étant donné le penchant de leurs contemporains à écouter derrière les portes et à regar-

der par-dessus les clôtures, la curiosité publique ne manquerait pas de fouiller dans leurs secrets s'ils ne les lui livraient pas, et ajouterait probablement une légende apocryphe aux récits authentiques. Il n'en est pas de même de ces héros de la vie intérieure et mystique dont les vertus, les sentiments, la correspondance, les œuvres, n'ont jamais été en contact avec le monde. Les beautés de leur âme resteraient éternellement cachées, à l'abri des regards indiscrets, si on ne les mettait à nu. Or, du moment que ces révélations ne sont pas indispensables, elles sont inutiles ; dès l'instant qu'elles sont inutiles, elles sont intempestives. Dira-t-on qu'elles ont l'avantage de nous inviter au bien, de nous montrer comment la piété la plus fervente peut s'allier à la grâce la plus enjouée, à l'esprit le plus fin, à la douceur la plus exquise, aux qualités les plus aimables ? Hélas ! c'est alors que, pour ceux qui ont vécu et connaissent les revers des médailles, les âmes que l'on nous propose ainsi pour exemples apparaîtraient, en effet, comme *exceptionnellement* belles !...

Et maintenant, que conclure ? On le sait déjà ; nous voudrions que la littérature pieuse se rapprochât davantage des grands courants où s'abreuve l'esprit moderne et s'éloignât un peu plus des petits sentiers où nous conduisent la curiosité et la vanité. Nous souhaiterions que, moins exclusive dans le domaine intellectuel, elle fût encore plus sévère dans le monde moral. En nous laissant croire qu'elle peut obéir à des mobiles où l'humaine faiblesse a sa part, elle amoindrit l'autorité des

leçons qu'elle nous doit et des modèles qu'elle nous présente : en élevant de trop hautes barrières entre ses limites et ses voisins, elle décourage ceux qui pourraient lui venir en aide et divise des forces qui devraient concourir au même but. Pourquoi le spiritualisme, qui prit avec tant d'éclat l'initiative de la magnifique renaissance d'avant 1830, est-il aujourd'hui relégué à un rang secondaire ? Pourquoi le romantisme, dont la première inspiration, quoi qu'on en puisse dire, fut essentiellement spiritualiste, s'est-il laissé absorber par la fantaisie et par la matière ? Ne serait-ce pas parce que, en *soulignant* de plus en plus les séparations et les dissidences, la littérature catholique précipite vers l'extrémité contraire tous ceux qui ne sont pas d'humeur à la suivre ? Règle générale : les époques pour lesquelles Descartes n'est pas assez chrétien, se décident vite : l'immense majorité se fait épicurienne ; la minorité tourne au mysticisme. Il serait donc à désirer que la littérature pieuse fût plus *compréhensive*, plus large, plus virile, moins favorable aux médiocrités, moins aisément dupe des apparences : mais que disons-nous, et n'allons-nous pas, à notre tour, faire sourire à nos dépens ? C'est la perfection que nous demandons, et la perfection n'est pas de ce monde : si les écrivains pieux remplissaient toutes les conditions de notre programme, ils cesseraient d'être des hommes pour être des anges, et ce ne serait pas le moyen de rapprocher les distances.

---

## LES ODEURS DE PARIS

Novembre 1866.

## I

Les hommes d'esprit qui ont trouvé plaisant de m'appeler le *geai* de M. Louis Veillot <sup>1</sup>, m'ont rendu un très-bon et un très-mauvais service; très-bon, car ils m'ont fait réfléchir et relire la fable qui commence par ce vers :

● Ne forçons point notre talent !

très-mauvais, car me voilà fort embarrassé vis-à-vis d'un écrivain que l'on m'accuse d'imiter.

<sup>1</sup> Si l'image était exacte, il faudrait ajouter cette fois, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — que le *paon* s'est paré des plumes du *geai*. Rien de plus ridicule, je le sais, que les réclamations de ce genre : je crois pourtant pouvoir dire que M. Louis Veillot, qui a cité, sans que l'on s'explique très-bien le rapport de ses citations avec son sujet, MM. Jotvin, Wolff, Delvau, Hello, Georges Seigneur, etc., etc.,

M. de la Palisse dirait que le livre de M. Veillot est une satire : j'ajoute, une satire éloquente parfois, souvent excessive. Or, quel est l'effet que produit sur vous une satire trop réussie ? Voici mon impression : d'abord on se tâte, comme un conscrit qui vient d'entendre siffler les balles, pour s'assurer que l'on a rien de cassé. Ensuite on se dit : Quel malheur et quelle honte de vivre dans un temps qui mérite de pareilles volées de bois vert ! Quoi ! c'est bien vrai ! l'art, le théâtre, la presse grande et petite, les divertissements publics, la peinture, la causerie, la langue, les lettres, la poésie, le demi-monde, le monde entier, sont tombés dans cet état de dégradation ! Voilà le café qu'on sert à un peuple abruti ! Et je supporterais ma part de cet opprobre ? Non, jamais, jamais, jamais ! — Et l'on va se fourrer la tête dans un sac de cendres, ce qui n'est pas propre ; ou se jeter à l'eau, ce qui n'est pas sain.

Eh bien, je voudrais essayer d'épargner à mes contemporains ce sac ou cette noyade, et je vais leur indiquer le moyen de sauvetage que m'a fourni le hasard.

*Le Figaro* publie en ce moment la très-émouvante histoire de Fualdès. Possédant la collection du *Journal des*

aurait fait acte d'équité en informant ses innombrables lecteurs que *sa* Thérèse, *son* café chantant, *ses* démolitions de Paris, et maint autre passage, avaient été copiés d'avance, en 1862 et 1865, par l'auteur d'*Entre Chien et Loup*. D'une pâle lithographie il a fait une gravure à l'eau-forte, et d'un succès d'estime un succès d'argent ; soit : cela n'en valait pas moins une mention du *paon* en l'honneur du *geai*. (Voir la note à la fin du volume).



*Débats* depuis 1800, j'ai eu l'idée de confronter ce nouveau récit avec le procès-verbal des cours d'assises d'Albi et de Rodez. Mais l'appétit vient en lisant : que faire à la campagne, en novembre, à moins que l'on n'y rêve en parcourant de vieilles gazettes ? J'ai fini par lire les 365 numéros de 1817. Or, après cette lecture, je déclare hardiment que sur tous les points où la verve endiablée de M. Louis Veillot nous a promenés à travers de si cruelles épines et de si mauvaises odeurs, notre *moyenne* de 1866 est préférable à la *moyenne* d'il y a cinquante ans.

Il est fort question, dans *les Odeurs de Paris*, de messieurs les journalistes officieux et de la façon *minable* dont ils ont abaissé le niveau et compromis la moralité de la presse. Rien de plus juste, hélas ! et de plus triste. Mais oyez ceci, messeigneurs ! Je ne suis pas suspect, j'ai choisi l'an mil huit cent dix-sept, parce que nous *gémissons* alors sous un gouvernement que je regretterai toute ma vie.

Le *Journal des Débats* occupait le premier rang, et de beaucoup, parmi les journaux de cette époque ; ils étaient là une demi-douzaine de gaillards, Fiévée, Dussault, Hoffmann, Féletz, Nodier, etc., etc. Je ne sais pas très-bien ce qu'ils faisaient le soir ; mais, le matin, ils défendaient avec rage le trône et l'autel. Il fallait que le feuilleton dramatique se mît au diapason du premier-Paris ou de l'article de critique littéraire, et voici, en simple échantillon, comment il s'y prenait.

Il s'agissait, par exemple, de Lainez, premier sujet de l'Opéra. Lainez venait d'obtenir une représentation à son

bénéfice, après quarante-trois ans de service actif, ce qui suppose un âge assez respectable pour un ténor. Il avait quitté le théâtre trois ou quatre ans auparavant : attention !

« Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette espèce de disgrâce arriva à Lainez, *non, comme après une si longue carrière théâtrale il serait naturel de le supposer, par suite de l'insuffisance de ses moyens ; c'était, au contraire, l'excès qu'on lui en reprochait encore.* La force de son organe blessait ces superbes oreilles (les oreilles de Napoléon Bonaparte, vaincu et captif à Sainte-Hélène !) accoutumées au concert doux et perfide de la louange, aux tons bas et rampants de la flatterie, *dont les plus dévoués courtisans n'osaient approcher qu'avec une sourdine dans la voix, etc., etc., etc.* » (12 mai 1817.)

Qu'en dites-vous ? Quel lion, quel coup, quel pied et quel âne ! Imaginez-vous une circonstance, une péripétie quelconque qui puisse amener nos *lundistes*, Jules Janin, Paul de Saint-Victor, Béchard, Théophile Gautier, de Belloy, Sarcey, non pas, grand Dieu ! à écrire cette grotesque prose, mais à exprimer un sentiment analogue ? Notez bien que l'auteur de ce feuilleton n'était pas le premier venu : c'était Duvicquet, qui faillit, l'année suivante, être nommé membre de l'Académie française ; Duvicquet, qui vécut et écrivit assez longtemps pour qu'un certain *Julius Brutus*, d'Andrieux, joué en septembre 1830, lui ait suggéré la phrase que voici : « On crie sur le théâtre : Vive la liberté ! à bas le tyran ! On se croirait à Paris, le 29 juillet de cette glorieuse année. »

Charles X un tyran ! L'homme de Lutzen et de Bautzen, de la campagne de France et de Waterloo, ne pouvant supporter un chanteur doué de poumons trop robustes ! Et il n'y a pas eu, dans la presse, ni en 1817, ni en 1830, le moindre *tolle* contre ce distributeur de coups de pied *asiniens* !... En voilà assez ; passons à d'autres exercices.

Il paraîtrait, d'après *les Odeurs de Paris*, que les mœurs théâtrales ont baissé de plusieurs crans ; ce qui permet de supposer un perpétuel échange de grossièretés et de mépris entre les journalistes de petite vertu et les vaudevillistes de second ordre. C'est fâcheux ; je suis humilié, et, pour m'en distraire, je lis dans ce même *Journal des Débats*, à la date du 3 février 1817 :

« Depuis plusieurs mois, on annonçait au théâtre des Variétés une comédie de caractère, intitulée *l'Égoïste par régime*. On assurait que le dialogue étincelait d'esprit et d'excellents traits d'observation. L'alarme était parmi les fournisseurs de *rébus*, de *quolibets*, de *calembours*, qui s'appellent hommes de lettres !! On dit même qu'une assemblée générale a été tenue sous la présidence d'un de ces messieurs qui possède au suprême degré le bon ton de la Râpée et qui observe habituellement la nature sous les parapluies de la Halle.... »

J'abrège ces aménités : suivent des détails très-injurieux et très-lourds sur cette prétendue assemblée. La cabale organisée triomphe ; la pièce tombe ; le feuilletoniste ajoute :

« Aujourd'hui la joie brille sur la figure des con-

jurés : l'esprit, la grâce et le goût sont en fuite, et dès demain les vainqueurs célébreront AU CABARET le triomphe qu'ils viennent de remporter sur leurs ennemis. »

Voyons : s'il est prouvé que nous sommes aujourd'hui en pleine Bétotie, ne vous semble-t-il pas que ces gentilles nous transportent chez les Iroquois ?

Je trouve, dans *les Odeurs de Paris*, une critique très-sensée et très-piquante de cette école poétique dont les vers, admirablement ciselés, n'expriment ni sentiment, ni idée. En voici (1<sup>er</sup> juin 1817) qui expriment une idée et un sentiment :

A MADEMOISELLE DUCHESNOIS, EN LUI ENVOYANT UN RÔLE QU'ELLE NE TROUVAIT PAS ASSEZ CONSIDÉRABLE.

Eh ! laissez donc à *la trop faible actrice*  
 Le *vif* désir d'un rôle un peu brillant  
 Qui lui *procure* une gloire factice  
 Et la *soulève* au-dessus du néant.  
 Pourquoi faut-il qu'un pareil soin vous touche ?  
 Il est bien vain quand on a du talent.  
 Tout *personnage* est beau dans votre *bouche* :  
 Les plus touchants et les plus assurés  
 De plaire même au cœur le plus farouche,  
 Seront toujours tous ceux que vous jouerez !

R...

Franchement, j'aime mieux M. de Banville !

Et observez, encore une fois, que je ne vous parle pas de subalternes. Le feuilleton du *Journal des Débats* représentait la quintessence de l'esprit français. Ces vers ridi

cules, signés R..., étaient de M. Royou, auteur d'un *Phocion* qui fut applaudi deux mois après, et joué par Talma. Franchement, j'aime mieux *le Lion amoureux*.

Il y a, dans *les Odeurs de Paris*, une charge à fond contre ce goût d'émotions âpres et fortes à qui ne suffisent plus les violences du mélodrame, à qui il faut la réalité hideuse, l'exécution, la guillotine, la chair palpitante, le sang, le cadavre, la Morgue ce soir, demain peut-être le combat de taureaux... C'est déplorable, mais, hélas! Fualdès, le malheureux Fualdès, que l'on nous raconte aujourd'hui et que l'on assassinait alors, va nous servir à comparer les deux époques :

« Ce n'était point assez, dit le *Journal des Débats* du 9 mai 1818, que les drames du *Coffre de fer* et du *Château de Paluzzi* retraçassent une imitation trop fidèle de l'assassinat de Fualdès : on a représenté, sur je ne sais quels tréteaux, l'assassinat même. Le sang qui coule est reçu dans un baquet ; les scélérats sont groupés autour d'une table : on frappe le vieillard à coups pressés, et (ce que je ne puis me résoudre à redire) d'horribles voix ont crié *bis* ! Eh ! malheureux ! gâtez le goût, puisque telle est votre mission, mais ne dépravez pas les âmes ! Ne tendez pas un piège à ce besoin d'émotions qui cherche de l'aliment, et que vos pièces hideuses ne deviennent pas l'école du crime et de la férocité ! »

Rien n'y manque ; l'atrocité réaliste de Jean Hiroux est maudite en style de Joseph Prudhomme.

On le comprend, j'ai dévoré ce volume ; mais il a quatre cent soixante-dix pages ; je ne puis effleurer tous les

sujets qu'il traite et maltraite. Un mot pourtant sur la peinture. A entendre M. Louis Veillot, ce ne serait plus seulement une décadence, mais une chute au fond de l'égout collecteur <sup>1</sup>. Mépris, horreur, ignorance, insolence, impuissance, impiété brutale, luxure et surtout proxénétisme, tel est le bilan de nos peintres, à en juger par la dernière exposition. M. Veillot remarque que l'on ne dit plus le *Salon*, ce qui exprimait autrefois une idée de choix, d'élite, de bonne compagnie. Je crois qu'il trompe : on persiste si bien à dire *Salon*, que le mot se trouve en tête de tous les articles des critiques spéciaux, pour lesquels on a même créé un néologisme ou un barbarisme de fraîche date : on les appelle des *Salon-niers*. Ceci n'est qu'une vétille ; ce que je voudrais, c'est rétablir les proportions et les mesures.

M. Veillot excepte de ses anathèmes trois tableaux ; un paysage de M. Corot, une légende antique de M. Gustave Moreau, et une scène du martyr de la Pologne, par M. Robert-Fleury fils. J'ai peine à m'expliquer sa prédilection pour la tête d'Orphée portée sur une écaille de

<sup>1</sup> Cette page de M. Veillot, ainsi qu'une foule d'autres, prouve le parti pris, le désir de réparer enfin par un grand succès de tapage la demi-chute du *Parfum de Rome*, du *Fond de Giboyer*, des *Satires*, et le *flasco* complet des brochures, depuis *Waterloo* jusqu'à *l'Illusion libérale*. A qui M. Veillot persuadera-t-il qu'une école qui, malgré des pertes immenses, compte encore Hébert, Cabanel, Jalabert, Amaury Duval, Lehman, Baudry, Lévy, Gérôme, Jules Breton, Fromentin, etc., etc., soit une école d'impuissance, d'insolence et d'excitation à la débauche ? Aimerais-il mieux, par hasard, la peinture et la sculpture italiennes et romaines du dix-neuvième siècle ?..

tortue, pastiche du vieux Mantegna, où la bizarrerie à outrance n'est pas même de l'originalité, et où M. Moreau, à force d'exagérer ses récidives, a trouvé moyen de gâter son premier succès. Mais enfin, puisque M. Veillot était en veine d'amnistie, il aurait bien pu découvrir jusqu'à dix *justes* qui eussent obtenu grâce pour les énormités de la ville maudite : pourquoi refuser une mention honorable au magnifique paysage de Paul Huet, à *la Remise des Chevreuils*, de Courbet, au *Dormir*, d'Auguste Bonheur ? Et les Daubigny ! Et les Fromentin ! Et le *Saint Vincent de Paul*, de Bonnat ! Et le *Bélisaire* de Bigand ! Et l'admirable portrait de madame Chauffard, par Jalabert ! Et beaucoup que je sais, et quelques-uns que j'oublie ! Reste le reproche d'indécence mérité par un trop grand nombre de toiles : j'en conviens ; mais M. Veillot a-t-il fouillé les *Annales du Musée*, par le sieur Landon, peintre d'histoire ? Ce Landon publiait périodiquement, avec un texte idiot, le dessin au trait des principaux tableaux de chaque Salon. Si j'en juge par ces dessins, le contingent d'indécences ou, comme disait ce bon Delécluze, de *pornographies*, était aussi considérable de 1814 à 1831 qu'en 1866. Que dirai-je du talent, qu'il est bien permis de compter, ne fût-ce qu'à titre de circonstance atténuante ? M. Veillot se moque du jury, qui n'a pas su s'entendre pour décerner la grande médaille. Il y eut des lauréats en 1817 : voici leurs noms : MM. Ansiaux, Abel de Pujol, Rouget, Meynier, Robert-Lefèvre, Delorme, et, pour le paysage, Bidault ! Oui, Bidault, Bidault tout seul, là où nous cou-

ronnerions aujourd'hui Corot et Cabat, Daubigny et Jules Dupré, Paul Huet et Théodore Rousseau, Édouard Imer et bien d'autres! On le voit, l'humiliation n'est pas aussi écrasante qu'elle en a l'air : toujours le mot du cardinal Maury : Très-peu quand je me regarde; beaucoup quand je me compare!

J'arrive au chapitre le plus délicat, le plus difficile, celui que j'appellerai en latin *lubricus*, parce que *lubricus*, en latin, ne veut dire que glissant; les nudités au théâtre! Ici, j'ai bien envie de me tenir pour battu, et cela d'autant plus volontiers que je n'ai jamais vu et que j'espère ne jamais voir une seule de ces *féeries*. Essayons pourtant. D'accord cette fois avec les statistiques, M. Vuillot nous rappelle que la population de Paris a passé, dans ces derniers temps, de sept cent mille âmes à deux millions; sans compter cette population flottante que les chemins de fer amènent chaque jour, et qui est évidemment plus oisive, plus embarrassée de ses soirées, plus avide de spectacles que les Parisiens sédentaires. Pour ce public quadruplé, des *féeries* comme *Cendrillon* ou *Rothomago* sont ce que furent jadis pour un public plus restreint les ballets de l'Opéra, qui, si j'en juge d'après leurs titres, *Mars et Vénus*, *le Jugement de Paris*, *Psyché*, *Flore et Zéphire*, devaient être fort court-vêtus. Ces nouveaux venus, débarqués la veille, partant le lendemain, ne peuvent guère aller au Théâtre-Français, voir jouer Racine que l'on ne joue plus, et Molière que l'on joue mal. Ils courent aux spectacles qui ne fatiguent pas leur attention, piquent leur curiosité et amusent



leurs regards : c'est moins de la corruption que de la digestion.

Admettons pourtant que je me trompe, qu'il y ait là un foyer de dépravation permanente à l'usage des bourgeois, des provinciaux et des lycéens : soit. Vous m'accorderez, n'est-ce pas ? que, pour le chercher, il faut se déranger, s'imposer quelque embarras et quelque dépense. On est obligé de sortir, d'aller de chez soi à la Porte-Saint-Martin ou au Châtelet, de faire queue, de payer sa place. Une fois entré et installé, reste la rampe, et une foule d'autres barrières qui séparent les spectateurs de ces fameuses jambes que M. Veillot traite peu galamment de *cagneuses* ; ce qui en amoindrirait le danger. Il y a tentation, d'accord ; exhibition, je l'avoue ; triomphe de la chair et de la matière, démoralisation des masses, abaissement et abrutissement de l'espèce, je le veux bien ; mais tout cela dans certaines conditions de difficultés, de déboursés, de complications et de lointain. M. Veillot, que je crois à peu près de mon âge, se souvient-il de ce qu'étaient, au temps de notre adolescence, le Palais-Royal et surtout ces immondes galeries de bois, si merveilleusement décrites par Balzac dans *un Grand homme de province* ? Il n'y a pas à dire ; l'étranger, la province et Paris affluaient dans cet espace de dix mètres carrés, entre ces sales échoppes qui suaient le vice par tous les pores. Il ne s'y montrait pas à distance, à travers les verres d'une lorgnette, les contre-basses d'un orchestre et les quinquets d'une rampe : on piétinait dessus. Outrage permanent à la pudeur pu-

blique et privée, il s'offrait dans tout le cynisme de son étalage; et, pour vivre de plain-pied avec lui, il suffisait que la maison de jeu d'à côté et le bureau de loterie vous eussent laissé un écu dans la poche. Que serait-ce, si nous remontions encore de quelques années vers l'époque où la nudité était partout, dans les salons, dans les boudoirs, dans les promenades publiques, dans les gravures de mode? On avait, au sortir de la Terreur et des prisons, tant de joie de n'être pas mort, qu'on n'avait pas de honte de n'être pas vêtu.

Mais pourquoi regarder toujours en bas? Il est clair que, si l'on s'y obatine, on ne verra que vulgarités, laidours, triviales amorces, ignoble abus du papier et de l'encre. Dire que la littérature tombe dans le ruisseau parce qu'il y a des milliers de gens qui ne lisaient pas autrefois et qui lisent aujourd'hui, c'est exactement comme si l'on disait que les grands crus de Bordeaux et de Bourgogne n'ont plus d'amateurs, parce que nos vins communs arrivent maintenant jusque dans des pays où ils n'avaient jamais pénétré. Dans quel temps, je le demande, des œuvres telles que celles de madame Swetchine, de madame Craven, d'Eugénie de Guérin, seraient-elles parvenues à leur vingtième édition? Dans quel temps les chefs-d'œuvre de Beethoven et de Mozart auraient-ils attiré cet immense auditoire que nous voyons se presser aux concerts populaires de M. Padeloup?

A quoi vise, répliquera-t-on, tout ce discours? A démolir la satire? A prouver que, depuis Juvénal jusqu'à M. Veuillot, les satiriques n'ont pas eu leur raison

d'être? A Dieu ne plaise! ce serait grand dommage, surtout quand M. Veillot tient la plume : ce que je veux dire, c'est que la satire, alors même qu'elle est de main de maître, n'est pas désespérante, et qu'on peut ne pas la prendre au pied de la lettre. La *désespérance* ne vaut rien, ni pour les vieux, ni pour les jeunes : elle n'est qu'une des nombreuses variantes de l'orgueil et de la paresse. On croit ne se dégoûter que de son époque; on se dégoûte de sa tâche; on se regarde comme quitte en se croisant les bras et en voyant passer les travers et les ridicules contemporains avec une tristesse dédaigneuse ou un sourire superbe. Il y a, dans *les Odeurs de Paris*, deux pages d'une beauté sinistre et fière : l'auteur s'empare de la célèbre formule de *Notre-Dame de Paris* : *ceci tuera cela*, et il dit : *Ceci*, qui est Montesquieu, a tué *cela*, qui était Bossuet; *ceci*, qui est Carrel, a tué *cela*, qui était Montesquieu, etc., etc., etc. — C'est terrible, poignant et même vrai, mais de cette vérité relative que l'on peut immédiatement retourner en sens contraire.

Nous dirions, nous : *Ceci*, qui est Mgr d'Orléans, a tué *cela*, qui était le prélat de cour; *ceci*, qui est le père Hyacinthe, a tué *cela*, qui était l'abbé de Bonnevie; *ceci*, qui est Augustin Thierry, Guizot, Thiers, a tué *cela*, qui était Dulaure et Montgaillard; *ceci*, qui est Montalembert, a tué *cela*, qui était Raynal; *ceci*, qui est Villemain, a tué *cela*, qui était Auger; *ceci*, qui est Sainte-Beuve, a tué *cela*, qui était Morellet; *ceci*, qui est Dumas fils, a tué *cela*, qui était Picard; *ceci*, qui est George Sand, a tué *cela*, qui était madame Cottin; *ceci*, qui est

Lamartine, a tué *cela*, qui était Parny; *ceci*, qui est Victor Hugo, a tué *cela*, qui était Delille; *ceci*, qui est Janin, a tué *cela*, qui était Duvicquet; *ceci*, qui est Delacroix, a tué *cela*, qui était Vinchon; *ceci*, qui est Corot, a tué *cela*, qui était Bidault; *ceci*, qui est la brillante pléiade du *Figaro*, a tué *cela*, qui était la rédaction interlope de *la Pandore* et du *Miroir*. Enfin, *ceci*, qui est Louis Veuillot, a tué *cela*, qui était Martainville.

Je ne saurais mieux finir que par ce rapprochement ou ce contraste. J'en reste là, et je prie humblement M. Veuillot de se demander s'il était bien nécessaire de fustiger M. Tibulle Mouton pour sauver la barque de saint Pierre.

Fin Novembre.

## II

Savez-vous à qui je compare M. Louis Veuillot depuis trois semaines ? Au dompteur Batty ; avec cette différence que Batty n'avait affaire qu'à des animaux féroces, et que M. Veuillot dompte des hommes d'esprit ; ce qui est bien plus difficile. Ils murmurent, ils grondent, ils rugissent, (c'est des animaux que je parle), ils montrent des crocs formidables, ils vont mordre, ils mordent, ils mangent... Ah ! le malheureux ! le voilà dévoré ; fuyons ce spectacle d'horreur !... Non ; souriant et superbe, il trouve moyen de se faire lécher les mains qu'il agace, d'obtenir une caresse de ceux qu'il irrite. D'un signe, d'un mot, d'un geste, il apaise ces redoutables colères, et les force de

tourner à son profit; le public n'applaudit que plus bruyamment, et la recette n'en est que plus belle. Le lion donne la patte, la panthère fait le gros dos, le tigre baise la cravache, l'ours grogne dans son coin, le singe grignote la noix de coco que l'on vient de lui lancer à la face; la foule est contente, l'intelligence a triomphé de la force; un heureux mélange de hardiesse et de finesse a vaincu les instincts carnivores; les grilles se ferment. — Et le tour est joué.

O admirable privilège du talent. Eh! n'est-il pas ingrat, lorsqu'il médit à ce point d'une époque où un homme seul, sans journal, sans appui, disgracié, persécuté presque par un gouvernement avec qui il échangea jadis de si vifs témoignages de tendresse, peut remporter une telle victoire, redevenir une puissance, donner au paradis le plaisir de faire un bruit d'enfer et casser des milliers de vitres en obligeant les propriétaires à lui en payer chaque morceau? N'est-il pas ingrat surtout, lorsqu'il traite de haut en bas et avec un tel luxe de dédain la petite presse, cette petite presse dont nous disons tant de mal quand elle s'égaye à nos dépens, et à qui il suffit de prendre sous son patronage un nom et un livre pour que le nom devienne populaire, pour que le livre coure à sa vingtième édition? La petite presse! nous en sommes tous plus ou moins par quelque côté, et M. Louis Veillot tout autant qu'un autre. Que dis-je? sa manière, son style, son esprit, son *trait*, dans *les Odeurs de Paris*, tout cela, c'est du petit journal élevé à une certaine puissance. J'ai connu, dans le temps, un méchant livre dont Sainte-

Beuve disait : « Cinq ou six bouchées du *Figaro*, voilà toute l'affaire. » — Eh bien ! ici, au lieu de cinq ou six bouchées de hasard, prises à la hâte autour d'une nappe de grosse toile avec des fourchettes Ruolz, mettez un merveilleux festin, réglé par le baron Brisse, cuisiné par un grand artiste, servi sur du linge damassé, avec accompagnement d'argenterie, de porcelaine et de sauces incendiaires : vous aurez toute la différence !

Ce sera là ma seule objection ; s'il fallait compter toutes les belles pages, tous les chapitres éloquentes ou plaisants, émus ou railleurs, toutes les bonnes fortunes d'idées et de mots, ce serait un dénombrement d'Homère ; sans excepter le rire homérique soulevé à chaque instant par une épigramme mordante, une caricature réussie, un pseudonyme transparent ou un déguisement diaphane. Arrivons au fait.

Les satires, surtout quand elles sont aussi impitoyables que celle-là, s'expliquent de deux façons et se rattachent à deux causes ; ou une grande pensée, un grand principe, une vérité générale, sociale, morale, qui justifie les cruautés, ennoblit les malices et donne au satirique un rôle presque providentiel en faisant de lui un interprète, un mandataire, un vengeur ; ou bien, — et il faut ici descendre de plusieurs degrés, — un sentiment particulier, un grief individuel, une rancune personnelle, un goût fort naturel de représailles, une envie très-explicable de soulager sa bile et de faire de l'encre avec le sang de ses propres blessures. Je n'ai pas besoin de dire à quel point la seconde de ces inspirations est inférieure à la première,

surtout pour un chrétien. A propos de ce même méchant livre dont je parlais tout à l'heure, M. Louis Veuillot, je le sais, a fait très-justement ressortir cette différence, et de manière à désoler le coupable.

*Les Odeurs de Paris* appartiennent-elles à cette première catégorie de satires, à celle qui n'exprime que de saintes colères, ne venge que des vérités générales et ne relève que de la conscience et de Dieu ? Pas aussi clairement que le voudrait ma faible intelligence. Il y a peut-être des rapports étroits entre l'authenticité des *Evangiles* et le teint de M. Renan, entre l'infailibilité du pape et les chroniques de M. Albert Wolff, entre le pouvoir temporel et les déhanchements de Thérèse ; mais voyez le déplorable effet d'un trop long séjour en province ! ces rapports ne me sautent pas aux yeux comme il conviendrait.

Or, quel que soit le prestigieux talent d'un écrivain, — et ici j'épuiserais vainement mon vocabulaire admiratif, — cette alliance, ce mariage d'inclination entre la vérité générale et le sentiment personnel a des inconvénients. Je vais en signaler quelques-uns, ne pouvant tout dire. L'auteur offensé qui exerce des représailles, fait œuvre petite et mesquine, je l'avoue, mais non pas dépourvue de logique. Il peut attaquer Dorante et épargner Clitandre, s'il a à se louer de Clitandre et à se plaindre de Dorante. Le public juge les coups donnés, reçus et rendus ; la dignité des lettres y perd quelque chose ; un beau jour, vainqueurs et vaincus, blessés et pourfendeurs, se rencontrant dans des conditions meilleures, reconnaissent qu'ils

ont été de grands enfants ; on s'embrasse, et tout est dit.

Mais il n'en est pas de même de l'œuvre prise de haut et destinée à traduire en bon français le vers célèbre :

*Discite justitiam moniti, et non temnere Divos !*

Là, il n'y a pas de milieu : il faut que tous les ennemis du Dieu que l'on sert, tous les adversaires de la vérité que l'on aime, tous les corrupteurs de la morale que l'on venge, y passent également. Si Acaste est aussi coupable que Béralde, il n'est pas permis d'épargner Acaste en fustigeant Béralde. Le plus ou moins de culpabilité d'un journal et d'un journaliste ne dépend pas du plus ou moins de miel ou de vinaigre qu'ils auront servi au satirique convaincu. Une feuille brillante et légère lui paraît-elle plus voisine d'Athènes que de Sparte, plus sujette à amuser les gens qu'à les convertir, plus préoccupée des plaisirs de la terre que des intérêts du ciel ? Il n'a pas le droit, même avec un bâillon dans la bouche, de prendre cette feuille pour son *Moniteur*, et<sup>1</sup> la joie de s'entendre dire que la jolie nouvelle de *Corbin et d'Aubecour* tient dans sa littérature une place analogue à celle qu'occupe le *Barbier de Séville* dans le répertoire de Rossini <sup>1</sup>, serait une circonstance aggravante plutôt qu'atténuante ; car elle est également attentatoire à son humilité chrétienne qui doit être intraitable et à sa renommée d'homme d'esprit, qui est immense.

<sup>1</sup> Les hommes d'esprit, qui ont pris la lourde tâche d'admirer sans réserve M. Louis Veillot, ont voulu sans doute se dédommager en une fois par cette assimilation grotesque. La haine n'aurait été ni plus perfide, ni plus méchante.



Ainsi donc, voisinage, contact et même pêle-mêle de l'absolu avec le relatif, du principe avec la personne, de l'inspiration *catholique* (dans le sens d'*universel*) avec l'épigramme *ad hominem, ab homine*, voilà le premier inconvénient. Voici le second. Dans une lettre, aussi admirablement écrite que merveilleusement lancée, l'auteur des *Odeurs de Paris* a refusé net de livrer au public le trousseau de clefs qu'il a dans sa poche ; il a bien raison : honneur à celui qui sait élever ses indignations, ses mépris et ses éclats de rire jusqu'à en faire des types que tout le monde reconnaît et que nul ne peut nommer ! Heureux le créateur de ces physionomies collectives dont on dit : le nez, c'est Arcas ; les yeux, c'est Pancrace ; le menton, c'est Gléomène ; le front pourrait bien être moi ; mais *motus !* gardons-nous bien de réclamer : avec ce diable d'homme, je n'y gagnerais que des chiquenaudes. Soit ; mais, ici encore, nous disons : tout ou rien. Si vous nommez Lupus, vous n'avez pas le droit de créer un type avec Canis, Felis, Simius et Vulpes. Si vous prenez à partie MM. Albéric Second, Henri Rochefort, Jourdan, etc., etc., il vous est interdit de tisser les voiles dont vous enveloppez Galvaudin, Pachionard et Poivreux. Le fini exclut l'infini, le précis repousse le vague, le réel est réfractaire au fictif, le simple s'accorde mal avec le composé.

Est-ce tout ? Pas encore. En s'attaquant à tel ou tel écrivain et en le nommant, M. Veillot s'expose à voir retourner contre lui quelques-unes de ses armes les plus finement trempées. Je ne citerai qu'un exemple. Il a un

chapitre très-spirituel (ils le sont tous), à l'adresse de M. Henri Rochefort ; il lui dit à peu près ceci : Vous êtes démocrate, et vous êtes narquois ; le narquois doit être bien gênant pour le démocrate, et réciproquement. — Sauf que les deux mots sont peut-être répétés un peu trop souvent, la page est ravissante ; principalement pour moi, qui ne suis ni démocrate, ni surtout narquois. Mais que dirait Louis Veuillot, si M. Rochefort lui répliquait — et il en est bien capable ! — Et vous, monsieur, vous êtes narquois, et vous êtes dévot. N'arrive-t-il jamais au dévot d'être gêné par le narquois, et au narquois de ne savoir que faire du dévot ? Quand le narquois raille, mord, égratigne, déchire, immole, passe encore ! La fin justifie les moyens, et le dévot peut fermer les yeux ; mais quand le dévot raconte l'inévitable histoire du vieux général qui fait maigre à table d'hôte, du curé qui lit son bréviaire dans un wagon, dit son chapelet et met les rieurs de son côté aux dépens d'un sergent à moustaches grises, du *laazarone* napolitain protégé contre les sept péchés capitaux (même la paresse ?) par le miracle annuel de saint Janvier<sup>1</sup>, ces *clichés* n'alarment-ils pas un peu le narquois ? Tant il est vrai que la perfection même est imparfaite, et qu'on ne peut pas penser à tout !

Rien de plus sot que de mêler la politique à la littérature, et rien de plus malséant que de parler politique à propos d'un homme qui a si noblement sacrifié ses inté-

<sup>1</sup> Et l'hymne en l'honneur des villes malpropres ! *Odeurs de Paris*, 433), il suffit d'un détail de ce genre pour trahir la volonté bien arrêtée d'obtenir à tout prix un succès de bruit.

rêts à ses croyances. Il faut pourtant en dire un mot, ne fût-ce que pour rendre hommage à la préface éloquente et triste où M. Veillot raconte comment, proscrit du journalisme, privé de moyens de contact avec son public, se sentant menacé d'une apoplexie de vérités, il a été amené à écrire et à publier ce livre. Quelle belle prose! Comme cette langue dit bien ce qu'elle veut dire! Avec quelle sûreté de main, quelle vivacité de relief, l'épiderme du mot est collé sur le nerf de l'idée! On est profondément ému à la vue de cet athlète forcé de se croiser les bras, de ce gladiateur chrétien qui, en saluant César, ne se doutait pas qu'il allait mourir<sup>1</sup>.

Seulement, dans ce passage comme dans la plupart de ses écrits de date récente, l'auteur des *Odeurs de Paris* n'a pas pris des précautions assez minutieuses pour prévenir un malentendu. Un sourd, un aveugle, un illettré, un sauvage, un de ces marins de M. Scribe qui revenaient du bout du nouveau monde sans savoir un mot de ce qui s'était passé dans celui-ci, pourraient croire, en lisant M. Veillot, que les sévérités exercées contre la presse, que ses adversités et ses disgrâces ont tout juste commencé à l'heure et à la minute où *l'Univers* a été supprimé. Nous connaissons des gens qui seraient en droit de se récrier et de dire à l'éloquent publiciste : Vous êtes un croyant et un vaillant ; vous avez gardé votre fermeté sur votre gril ; mais nous, étions-nous donc sur des roses ?

Alfred Nettement n'est pas le premier venu : si j'ai bonne mémoire, son journal fut supprimé en janvier 1852 :

<sup>1</sup> Ressuscité le 15 avril 1867.

*la Mode* disparut quelques jours après : et *l'Assemblée nationale* ! Suspendue en 1854, sous prétexte qu'elle était Russe, et cela au moment même où *l'Univers*, dupe du fameux Tartare, redoublait de dithyrambes en l'honneur de nos grandeurs, de nos puissances et de nos gloires ; — suspendue en 1857, le jour même des funérailles de Béranger, pour qui le gouvernement prit le deuil ; — supprimée enfin quatre jours après l'attentat d'Orsini ; attentat dont on aurait pu dire dans les bureaux de *l'Univers* : gare la bombe ! On le voit, M. Veillot a eu des prédécesseurs d'infortune .

L'un a dételé le matin,  
L'autre, l'après-dînée !

N'importe ! ouvrons tous les bras à ce disgracié de la onzième heure, qui rattrape si bien le temps perdu ; et lorsque, avec une sincérité qui l'honore, il nous dit : « On me répondit que je ne pouvais pas m'attendre à cela (un procès) ; que j'avais autrefois rendu trop de services, » — que nul de nous ne réplique : Hélas ! c'était vrai !

En somme, vivent *les Odeurs de Paris* ! Jamais Guerlain et Pivert, Demarson et Rimmel ne se firent autant d'honneur et de profit avec les bonnes odeurs que Louis Veillot avec les mauvaises. Carle Vernet aurait dit de ce livre : En l'écrivant Veillot fit tout *ce qui pue*. Maintenant, est-il possible de tant donner à l'odorat sans refuser quelque chose au goût ? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir. Cette œuvre est de celles qui grisent <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Voilà le seul mot juste de ce chapitre : il faut en effet être

et un vieux critique n'a déjà que trop de façons d'être gris. Tout au plus, si ces poignées de sel, ces pincées de poivre, ces prodiges de verve, ces explosions de fusées, ces dialogues d'exécuteurs et d'exécutés, nous laissent assez de sang-froid pour réfléchir, essayerions-nous de formuler ainsi nos regrets :

Ce qui peut attrister la critique impartiale et sérieuse, c'est que, dans ce livre, les couleurs voyantes détournent les regards des beautés du contour et de la ligne; c'est que, dans ces pages, la fusillade étourdit et assourdit au point de ne pas entendre les vrais accents de l'esprit, de l'âme et du cœur; c'est que, dans cette comédie, la mise en scène empêche de bien écouter la pièce; c'est que l'écrivain, qui pourrait donner des modèles, aime mieux faire des exemplés. Ce qui est le plus beau, dans *les Odeurs de Paris*, c'est justement ce dont personne ne parle : le chapitre sur la science, l'étude sur *Britannicus*, la réplique ironique et poignante à un haut personnage, qui, dans un discours de distribution de prix, avait dépassé de trois places, de six pensions et de dix cordons l'optimisme du docteur Pangloss; ce sont les pages sévères et émouvantes sur Victor Hugo, sur Musset, sur Mürger, sur Henri Heine. La vogue, le bruit, la vente de cent mille exemplaires, s'attachent, dans ce volume, à ce qui n'est pas vraiment beau, à ce qui ne saurait être du-

grisé par le tapage — ne disons plus le succès, — pour prendre si fort au sérieux un pareil livre : M. Louis Veillot regrettera tôt ou tard de l'avoir écrit : — et peut-être le regrette-il-déjà.

26 mars 1867.

nable. Eugène Delacroix disait de madame Sand : « Elle a un admirable talent... qu'attend-elle pour faire *son* chef-d'œuvre ? » — Nous dirions volontiers de Louis Veillot : Il a un talent admirable : qu'attend-il pour faire une œuvre qui serait et resterait belle, quand même la bouche de Thérèse serait moins large, quand même les danseuses du Châtelet ne montreraient pas leurs mollets jusqu'à la ceinture, quand même M. Ernest Renan n'aurait pas eu un panégyriste grotesque, et quand même le plaisir bizarre de se sentir *opéré* de main de maître ne donnerait pas à l'auteur des *Odeurs de Paris* tous ses ennemis pour auxiliaires et toutes ses victimes pour complices ?

---

## JOSEPH D'ORTIGUE

---

30 novembre 1866.

C'est d'une main encore tremblante d'émotion et de douleur que j'essaye d'écrire ces quelques pages d'adieu à l'homme excellent qui fut pour moi, pendant un quart de siècle, le type de l'ami véritable. Joseph d'Ortigue, je le sais, sera plutôt compté parmi les musiciens que parmi les écrivains ; et pourtant, chez lui, à côté du critique musical, il y avait le littérateur exquis. Il était un de ces *délicats* dont la race se perd, qui nous laissent aux prises avec les grosses et bruyantes machines de la littérature moderne, et ne se retrouvent à l'aise qu'avec les chefs-d'œuvre. Joubert eût aimé d'Ortigue : il l'eût associé à ses causeries, à ses préférences, à ses lectures. L'ami que nous pleurons savait par cœur et relisait sans cesse Virgile, Racine, la Fontaine, madame de Sévigné, Bossuet, la Bruyère, saint François de Sales. Ajoutez à cette finesse de goût

une érudition remarquable, un roman de jeunesse, *la Sainte Baume*, qui n'était pas pire que les nôtres, et bon nombre d'articles purement littéraires où M. de Sacy reconnaissait son disciple : vous comprendrez que l'amitié n'ait pas besoin du moindre effort pour rattacher le nom de d'Ortigue aux sujets habituels de ces *Causeries*, et le faire entrer de plain-pied dans cette galerie, qui à mesure qu'elle se prolonge, se peuple, hélas ! de portraits encadrés de noir.

Joseph d'Ortigue naquit en mai 1802, à Cavaillon, cette jolie ville du Comtat, qui a déjà donné au monde des lettres et des arts la dynastie des Blaze. Nous rappelons seulement pour mémoire que sa famille était très-ancienne ; car son philosophique dédain n'avait là-dessus d'égal que le nôtre. Il existait, sous Henri IV, un gentilhomme-poète, le seigneur de *Lortigue*, personnage fort considérable et poète assez distingué pour que Malherbe, l'oracle du temps, lui adressât une dédicace et des vers. Je crois, en vérité, que d'Ortigue, descendant en ligne directe de ce gentilhomme, y cherchait un titre littéraire plutôt qu'un document héraldique, et lorsqu'il montrait avec complaisance l'antique recueil des poésies de son ancêtre, il faisait acte d'érudit et de bibliophile plutôt qu'il ne sacrifiait aux petites vanités nobiliaires. Qu'était-ce d'ailleurs que ce futile avantage, comparé aux admirables vertus dont cette famille donnait l'exemple ? C'est d'elle, non moins que des la Ferronnays, que le prélat italien dont il est question dans *le Récit d'une Sœur*, aurait dit : *Sono tutti santi*. Les Parisiens, même pieux, même habitués de



Saint-Roch ou de Notre-Dame-de-Lorette, ne sauraient se faire une idée de cette maison où se transmettaient, dans toute leur pureté, les traditions des siècles de foi, j'allais dire de la primitive Église. Tous les partis s'inclinaient devant ce seuil respecté où n'avaient jamais pénétré une pensée mauvaise, un sentiment mondain, un vague désir de prendre part aux joies de la terre, une ombre d'égoïsme ou de calcul : vertus vraiment divines quand elles arrivent à ce degré de détachement et d'abnégation ; si cachées qu'elles ne se trahissent que par leur mystérieux parfum et qu'ils faut les chercher comme la violette sous la verdure des prés ; si humbles qu'on craint de les profaner en les effleurant et que je me demande si cet hommage ne sera pas une offense !

Quoi qu'il en soit, il y avait quelque chose de touchant et de charmant dans les retours annuels du frère *prodigue* (tout est relatif) à ce bercail d'où l'avaient un jour arraché les plus nobles passions de ce monde : l'amour de la gloire, l'art, l'idéal, le rêve, l'envie de prendre sa part d'un grand mouvement intellectuel, d'un essai de régénération spiritualiste et chrétienne. Quelle joie dans ce modeste foyer ! Et, pour ces âmes d'élite, quel bonheur de constater, chaque année, que les *odeurs de Paris* n'avaient eu aucune prise sur cette nature si saine, sur cette foi si sincère, sur ce cœur si bon et si dévoué ! La joie était partagée par toute la ville, qui persistait à regarder comme sien l'homme qui ne l'avait quittée que pour Beethoven et pour Mozart, pour Glück et pour Berlioz. Mais aussi, comme il était digne de ce fraternel

accueil ! Avec quelles délices il aspirait les premières gorgées d'air natal ! On eût dit qu'il n'était jamais parti, tant il avait vite fait de s'identifier avec cette vie, de parler cette langue, de saluer par leurs noms ces figures amies ! Adieu les souvenirs du boulevard, le mélodieux sourire d'Adelina Patti, l'orchestre de l'Opéra, la messe de Listz ou de Rossini, le feuilleton des *Débats*, la partition nouvelle, la répétition générale de Gounod ou de Thomas, le passé ou l'avenir de la musique profane et de la musique sacrée, qui le reconnaissaient toutes deux pour un maître ! Arrière ces visions et ces murmures d'un monde enchanté, qui n'en laisse pas moins à l'âme la sécheresse et le vide !

*Mousu Jousé*, — c'est ainsi que nous l'appelions tous dans notre rustique langage, — endossait, suivant la saison, une blouse ou une vareuse, et, en avant dans les *Combes* du Luberon, sur les bords du Rhône ou de la Durance ! Détails de couleur locale, Noël et chansons populaires, bonnes histoires de l'ancien temps, chasses au filet et au miroir, physionomies caractéristiques, menu gibier qui supplée pour nous aux faisans et aux lièvres, Joseph d'Ortigue recueillait tout, retrouvait tout, savourait tout, et au milieu de ces reconnaissances familières il recevait les témoignages de l'affection universelle. C'est si rare, un homme essentiellement, foncièrement bon ! Le peuple ne s'y trompe pas, et c'est alors que le vieil adage, — *vox populi, vox Dei*, — rencontre son application tout entière.

Mais voilà que l'émotion de l'heure présente, le charme

de mes plus récents souvenirs me fait manquer à l'ordre chronologique. En 1828, Joseph d'Ortigue, bien jeune encore, figurait déjà avec honneur dans la magistrature, quand il fut pris de l'accès de fièvre qu'il a souvent déploré, et auquel ont si difficilement échappé les enfants de cette belle génération, éprise d'autre chose que d'argent et d'affaires. Le démon (daimôn) de la littérature et de la musique s'empara de lui et lui fit jeter sa toge neuve aux orties vauclusiennes. Six mois après, il était à Paris, mêlé à ce mouvement catholique et artistique qui se groupa autour de l'abbé de Lamennais, combattit l'influence du *Globe*, fonda le premier *Correspondant*, prépara aux luttes politiques ou religieuses de l'ère suivante les Cazalès, les Carné, les Champagny, les Gerbet, les Rio, les Lacordaire, et celui dont la santé nous tient tous en ce moment suspendus entre l'anxiété et l'espérance : le comte Charles de Montalembert. D'Ortigue, à qui toutes ces illustres amitiés restèrent fidèles, fut surtout, dans ce groupe, l'interprète des aspirations de l'art chrétien, de la musique religieuse, d'autant plus difficile à sauvegarder qu'elle a sans cesse à se défendre contre les empiétements de la musique profane, et qu'elle est souvent trahie par ceux-là même qui devraient chasser les *flonflons* du temple. Ses idées, un peu exclusives peut-être, mais d'une élévation et d'une gravité incontestables, il les consigna d'abord dans des articles et des brochures, puis dans ce roman de *la Saint-Baume*, où il ne fallait pas chercher une intrigue fortement charpentée et de curieuses aventures, mais qui servit de cadre à ses

doctrines d'esthétique et de philosophie. Vers la même époque, il recueillit, sous le titre de *Balcon de l'Opéra*, ses études de critique musicale.

On était alors en 1834 ; depuis ce moment jusqu'à la veille de sa mort, pendant ces années si laborieuses, si orageuses, sujettes à tant de contradictions et de mécomptes de toutes sortes, Joseph d'Ortigue n'a pas cessé de lutter et d'écrire, sans se déjuger autrement que par un léger retour à l'indulgence pour des hommes et des œuvres, auxquels il s'était montré d'abord absolument hostile. Ainsi il avait rudement maltraité le Théâtre-Italien au temps de la Malibran, d'Henriette Sontag, de Rubini, de Lablache, de Tamburini, de Mario et de mademoiselle Grisi ; il fit pénitence de ses duretés en ménageant, en louant les virtuoses d'aujourd'hui : c'était à la fois une expiation et un acte de charité chrétienne.

Habitué de La Chênaie, particulièrement cher à l'abbé de Lamennais, qui, comme tous les esprits despotiques, aimait les natures douces et débonnaires, d'Ortigue, lorsqu'éclata la rupture du fondateur de *l'Avenir* avec la cour de Rome, comprit que, seul peut-être de tous les disciples de Lamennais, il pouvait à la fois ne pas rompre avec lui et demeurer catholique romain. Il dut ce privilège à son caractère inoffensif et à sa spécialité musicale qui le plaçait en dehors des polémiques et à couvert des hérésies. Comme quelques autres belles âmes, il conserva jusqu'au bout l'espoir de ramener par sa douceur même et sa persévérante amitié un homme que, pour

ma part, j'ai toujours trouvé extraordinairement *surfait* par ses admirateurs et ses adversaires. Ce fut pendant les années qui vont des *Paroles d'un Croquant* aux dernières déchéances, un triste et attendrissant spectacle, que de voir ce maigre vieillard, en habit noir, le dos voûté, le teint bilieux, le regard injecté de haine, trop mécontent de soi pour aimer à réfléchir ou à parler, venir chercher quelques heures d'honnête refuge et de récréation innocente dans la maison de d'Ortigue, où il était accueilli avec une pitié respectueuse. Les rôles étaient changés : inébranlable dans ses croyances, le disciple d'autrefois aurait pu catéchiser son ancien maître. Quelle bonté et quelle grâce dans les relations de d'Ortigue avec Lamennais ! Tout était prévu pour qu'il se trouvât bien au coin de *ce feu paisible*, à cette table hospitalière, pour qu'aucun mot imprudent ou trop sincère ne vint rouvrir sa blessure, pour que sa partie d'échecs le dispensât de faire face aux curieux et de répondre aux bavards. Ce rôle balsamique de la vertu auprès de l'erreur dura près de vingt ans. Quand vinrent les jours et les heures suprêmes, d'Ortigue ne négligea rien pour pénétrer jusqu'au moribond ; lui seul aurait pu tenter un effort, opérer un miracle ; mais les *solidaires* d'alors faisaient bonne garde. D'Ortigue ne fut pas reçu.

Nous aimons mieux rappeler les épisodes les plus notables de sa vie qu'insister sur ses ouvrages : un critique musical, de même qu'un critique littéraire, ne fait pas d'œuvre proprement dite, ou du moins son œuvre reste toute idéale. Elle se compose d'une certaine somme

d'idées, d'autorité, d'influence, d'initiative, qui passe de main en main, se monnaie dans les ouvrages d'autrui, et mérite, à la longue, de compter dans le trésor d'un pays ou d'une époque. Tour à tour chargé du feuilleton de musique dans *la Quotidienne*, dans *le Rénovateur*, dans *la Tribune*, dans *l'Ère nouvelle*, dans *l'Opinion publique*, et finalement dans le *Journal des Débats*, d'Ortigue sut se faire partout des amis, et son enseignement laissa partout des sillons. Plus tard, lorsque, sous le titre de *la Musique à l'Église et la Musique au Théâtre*, il réunit en deux volumes ses principaux articles, on fut étonné d'y voir, dans des pages d'un style charmant qu'auraient signées nos meilleurs écrivains, bien des vérités qui, longtemps méconnues, avaient fini par avoir cours et par donner un public aux grandes et sublimes inspirations de Palestrina et de Haydn, de Mozart et de Beethoven.

Je me trompe pourtant : il a existé, dans la vie de d'Ortigue, une œuvre à laquelle il s'est consacré, et qu'il eût menée à bien s'il avait été secondé. Cette œuvre, c'est la restauration du plain-chant ; c'est l'expulsion de tout ce qu'un zèle maladroit ou une tolérance coupable a introduit de banalités, de coquetteries théâtrales et vulgaires dans la musique d'église. Sur ce terrain, cet homme, si accommodant et si pacifique, devenait intraitable. Il se montrait plus susceptible et plus rigoriste que les curés eux-mêmes ; ou plutôt ceux-ci, connaissant notre frivolité et notre faiblesse, regardant comme un devoir de nous attirer aux cérémonies de notre culte, croyaient pouvoir faire quelques concessions, accorder aux fidèles qui ne

fréquentent pas les théâtres quelques vagues échos de concert et d'opéra ; tandis que d'Ortigue n'avait aucune raison pour démorndre de ses principes. « Périssent le Mois de Marie plutôt qu'un principe ! » aurait-il dit volontiers. Si ce cœur d'or a connu un mouvement de haine, ce n'est pas, grand Dieu ! contre une créature quelconque, mais contre ce qu'il appelait ces profanations musicales du sanctuaire ; si ce chrétien servent a eu des instants de tiédeur et de distraction dans ses prières, c'est lorsque, le prêtre descendu de la chaire, au milieu de nuages d'encens, sous le feu des candélabres et des cierges, quelque échappé du Conservatoire, accompagné par des violons et des violoncelles, entonnait une hymne enjolivée d'un faux air de cavatine.

Cette guerre, il la soutint vaillamment, pendant de longues années, dans une foule d'articles et de brochures. Il créa un journal, *la Matrise*, tout exprès pour avoir une tribune spéciale et défendre pied à pied des doctrines que les lecteurs des journaux ordinaires eussent trouvées trop monotones et trop graves. Il chercha et rencontra des collaborateurs ; il s'entoura d'une élite d'esprits courageux et convaincus, recrutés dans le monde, dans le clergé, parmi les dilettantes et les artistes. Il provoqua, à plusieurs reprises, la réunion d'un congrès où se débattaient les intérêts de cette musique sacrée, qui a pu, elle aussi, s'appliquer le proverbe : « On n'est jamais trahi que par les siens. » L'honneur du drapeau fut sauvé ; mais la victoire resta, comme toujours, aux gros bataillons. Ce qui fut acquis à d'Ortigue, c'est un redou-

blement d'estime de la part de ses confrères; ce furent des témoignages qui lui arrivaient de toutes parts, et dont l'Allemagne et la Belgique ont été peut-être encore plus prodigues que la France. Tout récemment, Louvain, Bruxelles, Bruges, personnifiées dans quelques-uns de leurs plus illustres enfants, l'invitaient à leurs fêtes et le traitaient comme le représentant le plus sérieux, le plus autorisé de notre critique musicale.

Aussi bien, on dirait que, pour mieux prouver le néant des glorioles de ce monde, pour augmenter les regrets de la famille et des amis de d'Ortigue, la Providence a permis que ses dernières années fussent les plus brillantes. Il était déjà presque sexagénaire, lorsque la mort de M. Delécluze et l'abdication d'Hector Berlioz le firent passer de la troisième place à la première dans le *corps de musique des Débats*. La responsabilité était grande, le fardeau redoutable. Il le porta sans fléchir, et justifia la confiance amicale de MM. Bertin et de Sacy. Nous rappellerons sommairement les beaux articles sur l'*Africaine*, sur les *Don Juan*, sur *Alceste*. Ce n'était plus seulement l'autorité d'un juge compétent, la discussion nette et consciencieuse de telle ou telle vérité à propos de tel ou tel ouvrage; c'était du talent, de l'esprit, un style fin, piquant, enjoué, d'une grâce familière, d'une bonhomie malicieuse, où se reflétait cette âme douce, délicate, pure, poétique, de maître de chapelle allemand, relevée d'un grain de sel provençal ou gaulois. En lisant ces pages à la fois savantes et attrayantes, on ne se serait pas douté de l'effort presque douloureux qu'elles cou-



taient à l'auteur ; effort auquel je ne puis aujourd'hui songer sans remords ; car je me reproche de l'avoir souvent poussé au travail, et, sous prétexte de l'encourager et de le piquer au jeu, d'avoir refusé de le croire, quand il me disait : Vois-tu cette page qui t'a plu ? c'est pour moi un synonyme de migraine, un commencement d'apoplexie ; ou bien encore : Passé soixante ans, tout homme qui ne *porte* pas des articles comme un poirier porte des poires, devrait se retirer et se laire.

Il ne se retirait pas, et nos applaudissements, nos suffrages, des suffrages autrement précieux et concluants que les nôtres, signés Auber, Vitet, Rossini, Cousin, Mignet, Sacy, Berlioz, le soutenaient contre cette double difficulté ; difficulté d'écrire, et surtout de se contenter lui-même. En même temps, il publiait dans le *Correspondant* deux articles qui, s'ils firent gronder quelque orage dans sa vie si tranquille, prouvèrent au moins par leur retentissement la puissance de son nom et la portée de ses arrêts. Ce n'est pas tout encore : cette imagination, restée jeune et fraîche, grâce à l'excellente hygiène à laquelle il l'avait soumise, s'avisait un jour de joindre l'exemple au précepte, et de cueillir une fleur au milieu des épines de la critique. Cette fleur mystique et suave s'appela la *Messe sans paroles*, pour violon, violoncelle, piano ou orgue ; une de ces œuvres originales, inspirées, venues du ciel ou de l'âme ; quelque chose d'analogue, en musique, à ce que sont en littérature les confidences attendries d'Eugénie de Guérin, de madame Swetchiue ou de madame Craven. Le succès imprévu de cette

*messe*, s'ajoutant à l'importance toujours croissante de son rôle de critique, d'Ortigue, dans toute la plénitude de ses facultés intellectuelles, entouré d'un groupe jeune et brillant qui l'écoutait avec une respectueuse déférence et qui comptait dans ses rangs Gustave Bertrand, Vau-  
corbeil, Gasperini, d'Ortigue était arrivé au point culminant de sa carrière, et semblait destiné à jouir longtemps encore du fruit de ses labeurs. Nous promettions des années à cet avenir qui n'avait plus que des heures ; nous le félicitons de sa bonne mine, de ce regain de santé, de talent, de succès, presque de jeunesse, aussi riche que la moisson : c'est le moment que la Providence avait marqué pour nous le reprendre... Ah ! ne murmurons pas ! souvenons-nous qu'il s'agit ici, non pas d'une âme enivrée de ses fumées et pour qui tout meurt, quand meurent les joies et les vanités de ce monde, mais d'un chrétien toujours prêt, résigné d'avance, qui pouvait bien, par nécessité et par état, se montrer le soir à une première représentation, dans une salle de spectacle, mais que l'on eût retrouvé, le matin, agenouillé devant un crucifix de famille, relisant un chapitre de l'*Imitation* ou une page des *Psaumes*.

Un chrétien, ai-je dit ? C'est sur ce mot, sur cette image que je veux, en finissant, arrêter ma pensée. Il ne saurait y avoir de meilleur éloge pour celui que nous venons de perdre, de meilleure consolation pour ceux qui survivent. Il était de ceux qui réalisent ces douces paroles de l'Évangile : *Beati pacifici ! beati mites !* Cette douceur, cette tolérance, ce don d'attraction sympathique,

unis à des convictions inaltérables et à une absence totale de respect humain, tels étaient les traits caractéristiques de la piété de d'Ortigue, et il est bon de les rappeler au moment même où éclate sur Paris une de ces bombes qui font trop de bruit pour faire du bien <sup>1</sup>. Que de fois nous avons entendu des sceptiques ou des indifférents dire à d'Ortigue: « Ah! si tous les catholiques vous ressembaient <sup>2</sup>!... » Nous connaissons des hommes doués d'une grande verve, d'un talent immense, et même d'une dévotion sincère, à qui on n'en dira jamais autant. L'auteur de la *Messe sans paroles*, s'il a pu se reconnaître avant de mourir, — ce que j'ignore encore en écrivant ces lignes! — aura eu le droit de se dire que, pendant trente-sept ans de journalisme, il n'avait pas publié un

<sup>1</sup> Les *Odeurs de Paris*.

<sup>2</sup> Nous voudrions montrer, par un exemple, à quelle élévation de langage arrivait tout naturellement cet homme si simple et si bon, dont le charme, dans l'intimité, consistait surtout à éviter tout ce qui eût ressemblé à de l'emphase ou de la *pose*. Un chrétien, vivant de plain-pied avec les grands penseurs, et sachant se complaire à des gaietés, à des familiarités d'enfant, voilà d'Ortigue.

Un mois avant sa mort (20 octobre 1866), il écrivait à un ami qui venait de perdre sa fille, délicieuse enfant de six ans :

« Ah! mon cher ami, ce n'est pas impunément que le bon Dieu nous a donné le pouvoir de faire des anges; il veut aussi de temps en temps que nous les pleurions, certainement dans des vues de miséricorde pour eux, et à coup sûr aussi dans des vues de miséricorde pour nous. Qui que nous soyons, chrétiens, incroyants, sceptiques, il nous faut accomplir la loi du sacrifice qu'un Dieu seul, en dépit de Renan, pouvait imposer par son exemple; et il faut bénir ce grand Dieu de ce qu'il a permis que nous soyons au nombre de ceux qui acceptent de cœur et de foi ce sacrifice pour l'unir au sien »

mot offensant. Rassurante pensée, appréciable surtout pour ceux à qui il sera impossible de se rendre le même témoignage ! Pour moi, aussi faible qu'il était fort, aussi nerveux qu'il était doux, aussi mauvais qu'il était bon, sans renseignements sur sa mort, exilé à deux cents lieues de cette maison en deuil, je n'ose encore mesurer l'étendue de ma perte : je craindrais de le pleurer en égoïste au lieu de le pleurer en ami. A Paris, nous nous quittions le moins possible, et ce que je connais le mieux dans la grande ville, c'est la rue qui mène de ma porte à la sienne. Ici<sup>1</sup>, chaque année, aux vacances, il me *devait* une longue visite ; il était heureux de s'acquitter de sa dette, et, depuis ma vieille servante jusqu'à mon vieux chien, tout se mettait en fête pour le recevoir. Journées radieuses et charmantes qui ne reviendront jamais ! Échange inépuisable d'idées, de sentiments, de récits, de confidences, de raison et de folie ! Perdu tout cela, perdu pour toujours ! Une mort comme celle-là, c'est un pas de plus que fait l'ombre de la nuit pour envahir l'ami qui reste. Bon et cher Joseph ! « Je n'ai plus ni soir ni matin ! » disait d'Alembert en perdant une de ses vieilles amies. C'est avec un autre battement de cœur, un autre déchirement d'amitié, et un autre recours vers le ciel, que je te dis : Sans toi, il me semble que la ville et la campagne, que Paris et la province vont me manquer en même temps !

<sup>1</sup> Aux Angles, novembre 1867.

---

LE CARDINAL CONSALVI<sup>1</sup>

---

3 décembre 1866.

Les événements auxquels nous assistons depuis 1859 ajoutent un intérêt particulier à l'ouvrage de M. Ernest Daudet. C'est une heureuse idée d'avoir découpé dans la grande toile historique qui couvre déjà les deux tiers de ce siècle la belle et sympathique figure de Consalvi et de l'avoir placée sous son jour et dans son cadre. Peut-être le jeune écrivain, une fois dans cette voie, aurait-il dû faire un pas de plus, glisser sur cette série de catastrophes et d'épisodes qui ont reçu, dans des livres célèbres, la consécration de l'histoire, et s'attacher surtout, chez Consalvi, à l'homme aimable et charmant qui représenta si bien l'alliance de l'Église avec les arts et la société polie, et qui, sans manquer à ses devoirs, sut parfois s'entourer d'une auréole poétique et romanesque. Au milieu des

<sup>1</sup> Par M. Ernest Daudet.

souvenirs douloureux et graves qu'éveillent ces noms et ces dates, — Savone, Fontainebleau, Pie VII, le Concordat, le congrès de Vienne, — nous aurions aimé à voir plus souvent le personnage politique ôter son masque de diplomate, se débarrasser de son costume officiel et chercher une consolation ou un refuge contre ses mécomptes ou ses alarmes dans la compagnie de ses contemporains illustres, dont plusieurs furent ses amis; groupe incomparable où brillent Canova, Thorwaldsen, Humboldt, Lawrence; le duc de Montmorency, madame de Staël, Byron, Manzoni, George IV, la vieillesse de Cimarosa, la maturité de Chateaubriand, la jeunesse de Lamartine et de Rossini, le pâle fantôme de la duchesse de Devonshire. En d'autres termes, au lieu de se borner à faire de Consalvi la figure principale du tableau, j'aurais voulu que M. Ernest Daudet le détachât encore plus de cet ensemble et nous donnât son portrait.

Il y a, dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, une page dont l'accent mélancolique et profond nous est allé au cœur. Chateaubriand, rassasié déjà et dégoûté des grandeurs de ce monde, promène sa rêverie à travers les ruines et les jardins de Rome. Il rencontre Consalvi, atteint de la maladie qui doit, deux ans plus tard, le conduire au tombeau, et la duchesse de Devonshire, arrivée à cet état d'exténuation et de pâleur diaphane où la femme n'a plus de sexe et n'est plus qu'une âme. Aucune pensée railleuse ou sensuelle ne peut s'attaquer à cette amitié funéraire, née sur des décombres entre deux débris. La duchesse a souffert dans ces affections fragiles auxquelles notre folie

demande l'éternité et qui nous donnent à peine un jour entre leur ivresse et leur néant. Le cardinal a subi toutes les variétés de la calomnie, du désenchantement et de l'épreuve. Il a vu mourir ses amis, triompher ses adversaires, s'écrouler sa politique, chanceler et tomber des projets, des idées, des espérances auxquelles se rattachaient pour lui l'avenir de la Cour de Rome et sa réconciliation avec le monde. Voilà le soir, voici bientôt la nuit pour ces deux désabusés du roman et de l'histoire. C'est à cette clarté crépusculaire qu'ils se voient et se reconnaissent, partis de deux pôles extrêmes, séparés par leurs croyances, rapprochés par leurs tristesses. Amitié d'arrière-saison qui leur donne encore quelques douces heures! Passion innocente qui s'allume, non pas aux flammes terrestres, mais à ces lampes mystérieuses, habituées des cryptes tumultueuses! Pour les deux malades, ce n'est pas de la joie, — elle les briserait; — c'est une sorte d'apaisement partagé, de recueillement en commun, qui prépare à bien mourir, qui console d'avoir trop vécu; c'est un baume qui endort les blessures sans les guérir, une caresse qui effleure le cœur sans le raviver. Rome a le secret et le privilège de ces mariages d'âmes, *in extremis*, qui tiennent plus au ciel qu'à la terre, au monde invisible qu'au monde réel, et qu'on dirait contractés par des ombres avec des siècles pour témoins. Maintenant, en présence de cet épilogue presque mortuaire, rappelez l'élegie enchanteresse d'*Ischia* :

Élise, et cependant on dit qu'il faut mourir ..!

adressée par Lamartine à cette même duchesse de Devonshire, et vous pourrez recomposer en idée un fragment de cette poésie qui nous indemnise des duretés de l'histoire.

Mais, encore une fois, y a-t-il rien de plus maussade que de demander à un écrivain autre chose que ce qu'il a voulu faire? Il vaudrait bien mieux tenir compte à M. Ernest Daudet de ses honorables efforts pour rester impartial en un sujet qui semble exclure d'avance l'impartialité. C'est une des bizarreries de notre siècle, que, au début et au milieu de sa course, il ait offert une situation presque analogue, un même texte à controverses dans les rapports de l'Église avec la société moderne. Prenons-y garde pourtant! sous ces analogies apparentes se cachent des différences radicales.

De quoi s'agissait-il à la veille du Concordat, au seuil de ce Consulat que M. Cousin a appelé une aurore? Tout simplement de savoir si la France, la fille aînée de l'Église, redeviendrait catholique ou resterait païenne. Sans doute, il y avait alors, — il y aura toujours, — des âmes, des populations, de secrets abris où la foi se serait retrouvée intacte; mais la société visible, officielle, prépondérante, appartenait ouvertement au paganisme; paganisme stoïque, libertin ou grossier, suivant qu'il se ralliait aux tragédies de la Révolution, aux traditions voltairiennes ou aux désordres du Directoire. Les églises étaient démolies ou fermées, le sacerdoce discrédité ou proscrit, l'autel désert; le silence s'était fait entre l'homme et Dieu; les jeunes gens n'apprenaient plus à prier, les vieillards l'a-



vaient oublié ; la génération nouvelle ne savait pas si elle était de la religion de saint Louis ou de celle de Robespierre.

Devant cette question capitale, cet intérêt urgent, cette déshérence des âmes, qu'importaient quelques différends de détails ? Il fallait à tout prix renouer la chaîne, rebâtir sur la table rase ; c'est l'époque où un spirituel prélat, dont nous traduisons mal l'italien, disait ces mots souvent répétés : « Quelle folie de se quereller pour des ficelles ! Occupons-nous des câbles et des cordages. » Voilà ce que comprirent à la fois le génie organisateur de Napoléon Bonaparte, malgré les criailleries soldatesques de son entourage, et la grande âme de Pie VII, en dépit des représentations alarmistes du parti retardataire. Le Concordat leur servit de trait d'union, et ce lien fut si fort, ce souvenir fut si puissant, qu'il survécut et résista, dans le cœur du souverain pontife, aux violences qui suivirent, aux schismes qui menacèrent ou divisèrent l'Église de France. Il y eut là, entre le conquérant changé en persécuteur et le pape métamorphosé en martyr, quelque chose de pareil à ces lunes de miel, si délicieuses et si pures, que lorsqu'arrive la saison des orages, on ne peut réussir à se détester. Écoutons M. Ernest Daudet, ou plutôt Pie VII lui-même :

« Quelques jours plus tard, le Pape rentra à Rome (1814). La nouvelle de la chute de Napoléon y arriva bientôt et lui arracha des larmes ; il se souvenait des espérances conçues et des bénédictions données treize ans auparavant, au moment du Concordat. »

Deux ans après, dans une lettre admirable, Pie VII rappelle à Consalvi que le Concordat de 1801 a été un acte chrétiennement et héroïquement sauveur, et il ajoute : « Ce serait pour notre cœur une joie sans pareille que d'avoir contribué à diminuer les tortures de Napoléon. Il ne peut plus être un danger pour quelqu'un, nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne. »

Pendant toute cette phase, Pie VII et son cher Consalvi semblent n'avoir qu'un cœur, et ce cœur, si souvent froissé par le captif de Sainte-Hélène, saigne maintenant de ses blessures. En 1818, au moment où la police anglaise redoublait de rigueurs, au moment où des journaux français, qui devaient plus tard trahir la Restauration, prodiguaient à Napoléon le dédain et l'insulte, Consalvi, sous la dictée du Pape, écrivait à la duchesse de Devonshire :

« Le Saint-Père m'a dit : « Nous nous sommes fait rendre compte par le cardinal Guffé et par di Gregorio du pamphlet que le comte Verri vous a chargé de nous présenter. Ce manuscrit contient des passages admirables ; mais arrangez les choses de manière qu'il ne voie pas le jour. Napoléon est malheureux, très-malheureux. Nous avons oublié ses torts ; l'Église ne doit jamais oublier ses services. Il a fait en l'honneur du Saint-Siège ce que nul autre peut-être, dans sa position, n'aurait eu le courage d'entreprendre. Nous ne lui serons point ingrat... »

Et, après avoir transcrit ces belles paroles, Consalvi renouvelle ses efforts auprès de la duchesse pour que, à l'aide des illustres amitiés qu'il a laissées en Angle-

terre, on obtienne des adoucissements en faveur de Napoléon.

Ainsi, en ces années d'expiation, tandis que les rois qui n'avaient souffert que dans leur orgueil s'acharnaient contre leur prisonnier, tandis que des milliers de gens qui avaient flagorné l'Empereur se cotisaient pour injurier le vaincu, pendant que Bonaparte était encore maudit par toutes les mères, l'Église, cette autre mère, était seule à demander grâce. Deux voix seulement s'élevaient pour implorer la clémence des hommes : la voix du pontife vénéré que l'on avait, au mépris des traités, trainé de Rome à Savone et de Savone à Fontainebleau, et celle du fidèle ministre qui, violemment séparé de lui, avait eu sa large part d'exil et de douleurs. Franchement, lorsque l'on représente une puissance qui reste debout quand les autres s'agenouillent, et qui pardonne quand les autres sévissent, lorsqu'on personnifie une autorité supérieure à tous les intérêts de ce monde, une vertu surnaturelle où toutes les passions humaines s'effacent dans un rayon de foi ou une larme de charité, on a le droit de garder une attitude, de tenir un langage différent de celui que la politique dicte à ses disciples ou à ses maîtres.

On n'accusera pas M. Ernest Daudet de grossir le dossier du despotisme impérial, de médire de la société nouvelle, de faire trop pencher la balance entre le génie de Napoléon et la sainteté de sa victime. Ici pourtant, l'évidence des faits devient le plus éloquent des plaidoyers. A qui appartient constamment le beau rôle pendant cette lutte d'un quart de siècle? Au Pape et à

Consalvi. On croirait que tout ce monde éclos de la Révolution, — préfets, généraux, fonctionnaires, diplomates, courtisans, sénateurs, — sont là pour servir de repoussoirs. Quel triste personnage que ce cardinal Fesch, bavard, cancanier, vaniteux, tracassier, avare, poltron, parvenu de la barrette, véritable oncle de comédie religieuse, apportant dans ses sottes prétentions de conciliateur tout ce qu'il fallait pour aigrir les brouilleries! Et cette cohue d'habits brodés entrant à Notre-Dame comme des écoliers dans leur classe, assistant sans un battement de cœur, sans un mouvement de foi, sans une pensée sérieuse, au plus grand spectacle qui ait jamais pu émouvoir un grand peuple : l'âme de la France rappelant et retrouvant son Dieu ! Et ce héros, ce victorieux, ce législateur, assez éclairé pour comprendre qu'il ne peut rien sans le christianisme, assez aveugle pour croire que cette religion de liberté et de vérité va se laisser morceler ou corrompre pour les besoins de son ambition ou les plaisirs de son orgueil, comme une province qu'il subjugue ou une conscience qu'il séduit ! Que de fois, en le voyant ainsi détruire son propre ouvrage, essayer de changer en instrument de servitude le bienfait du Concordat, Pie VII et Consalvi auraient pu lui dire : Ah ! tu me gâtes le *Soyons amis!*...

Voilà pour le passé ; et le présent ? Peut-on comparer ce qui n'est pas comparable ? En 1804, la situation était simple comme l'urgence, claire comme la nécessité ; aujourd'hui mille complications se groupent autour du fait principal ; mille difficultés se présentent au-devant

des solutions proposées par ceux qui trouveraient commode de façonner et d'assouplir la Papauté selon les exigences de la politique. Ce serait risquer de tomber dans d'étranges erreurs et probablement dans de fâcheuses hérésies, que d'évoquer trop complaisamment le souvenir de Consalvi et de Pie VII à l'appui de combinaisons plus ou moins éclectiques. Ils avaient tout à faire et à fonder dans le vide, après une de ces convulsions gigantesques qui rendent pour longtemps la liberté odieuse ou suspecte. Il fallait que le principe d'autorité se rétablît à la fois dans la société chrétienne et dans la société civile, et l'on pouvait croire que les deux forces se serviraient mutuellement de soutiens pour rendre la paix au monde. Aujourd'hui, c'est la liberté qui périlclite, et sacrifier aux triomphes de la force ce pouvoir qui ne règne que par sa grandeur morale, qui résiste dans sa faiblesse et qui ne gouverne que les âmes, ce serait ne nous laisser d'autre alternative que la servitude ou l'anarchie, et nous pousser encore plus avant dans cette voie du matérialisme démocratique où nous n'avons fait déjà que trop de progrès. Pour traduire notre pensée par des noms propres, l'époque où l'inspiration catholique s'appelle Lacordaire, Montalembert, Dupanloup, ne peut pas être soumise aux mêmes conditions, au même régime que celle où elle s'appelait Bonald ou Joseph de Maistre.

Ces deux beaux noms nous ramènent à nos attributions littéraires et nous dispensent de suivre M. Daudet sur un terrain où le pied glisse. Son livre, pour réussir, pour l'introduire brillamment dans la littérature sérieuse et

inaugurer avec bonheur la série qu'il nous promet<sup>4</sup>, n'avait pas besoin de sa *conclusion*, qui ressemble un peu trop à une brochure de M. de la Guéronnière. Son sujet, nous le répétons, n'était pas là : il était tout entier, en dehors de la politique, dans cette douce et noble physionomie de Consalvi, souriant à l'aube d'un jeune siècle qui échappait au règne de la Terreur et de la matière pour demander l'oubli de ses maux à Dieu, à l'idéal, aux pures jouissances de la poésie et de l'art. Si j'osais, j'essayerais, avant de finir, une de ces images où se complaisaient les peintres italiens de la Renaissance et dont M. Ingres, dans le *Ciel d'Homère*, nous a donné l'admirable modèle. Je montrerais Consalvi, dans une zone lumineuse, au centre du groupe illustre que notre siècle vieilli ne remplacera jamais. Sa pâle et sereine figure se détache sur un fond mêlé d'azur et de nuages. Pie VII, tel qu'il nous apparaît dans le beau portrait de David, désigne à ses regards un héros appuyé d'une main sur son épée, couvrant de l'autre l'Évangile. Canova lui soumet l'ébauche d'une statue et le plan d'un tombeau. Thorwaldsen déroule devant lui l'esquisse du pathétique monument de Lucerne, dédié aux martyrs du 10 août. Chateaubriand lui lit les premiers chapitres du *Génie du christianisme* ; Lamartine, dans toute la fraîcheur de sa vingtième année, effeuille à ses pieds les premières fleurs des *Méditations* ; Manzoni prépare ses *Fiancés* ; le cardinal d'York, l'œil fixé sur quelque noble

<sup>4</sup> Martignac, Royer-Collard, Casimir Périer, Guizot, Billault, le duc de Morny.

exilé de France, semble unir dans une même prière la légende des Stuarts et le deuil des Bourbons; Byron, à force de génie et de malheur, Walter Scott, à force de génie et de droiture, obtiennent leur entrée dans ce cénacle d'où la tolérance romaine n'exclut que les imbéciles et les méchants. La duchesse de Devonshire, madame de Staël, madame Récamier, madame de Beaumont, la duchesse de Duras, toutes ces blessées de l'amour ou de la gloire, demandent au ministre de l'immortelle vérité le secret des immortelles tendresses. *Largo al factotum!* Cimarosa tend à Paësiello une page blanche que Figaro escamote pour la donner à Rossini. Rome prête à cet ensemble la beauté de son ciel, la grandeur de ses souvenirs et la majesté de ses ruines. Refaites en idée ce tableau et permettez-moi d'ajouter : Au lieu de dénoncer l'Église, la papauté et le passé comme hostiles aux progrès de l'intelligence, la Révolution et la démocratie devraient nous offrir quelque chose de pareil!

---

## LETTRES INÉDITES

DE MADAME SWETCHINE<sup>1</sup>

---

10 décembre 1867.

Ce volume nous semble avoir rencontré dans le public un peu plus d'hésitation que les précédents ouvrages de madame Swetchine ; cette hésitation pouvait avoir deux causes ; satiété et méfiance. Il y a toujours, quand un nom nouveau se propose ou s'impose au succès, une part à faire à la curiosité, à la surprise. Ici, la curiosité se doublait d'un sentiment facile à prévoir. Madame Swetchine profitait à la fois des avantages de la célébrité et de l'inconnu. Ses amis, — et pourrait-on en souhaiter de plus illustres ? — avaient déjà, de son vivant, trahi l'*incognito* de ces trésors d'esprit supérieur, relevé par une âme d'élite. Mais le grand jour serait-il aussi favora-

<sup>1</sup> Publiées par le comte de Falloux.



ble que le crépuscule à ces beautés mystérieuses, et les confidences destinées à l'intimité braveraient-elles impunément l'épreuve d'une publicité complète? Aujourd'hui le doute n'est plus possible et le succès a dépassé toutes les espérances. Si nous nous sommes un peu pressé, dans notre premier élan d'enthousiasme, de ranger madame Swetchine parmi les *classiques*, il ne faudrait, pour rendre à ce mot toute sa justesse, qu'une très-légère nuance; dire, par exemple, les *classiques* de cette littérature féminine qui tient au monde sans être tout à fait mondaine, au sanctuaire sans se confondre absolument avec les livres de piété, et qui peut plaire tout ensemble aux initiés, aux profanes et aux lettrés.

Pourtant ce suffrage unanime des lecteurs et de la critique autorisait-il un nombre indéfini de récidives? N'était-il pas à craindre que la noble femme, vivant dans un cercle restreint, écrivant aux mêmes personnes et exprimant les mêmes idées à propos des mêmes faits, ne se fût parfois répétée? Était-on bien sûr qu'un zèle pieux, une admiration amicale, trop encouragés par les sympathies universelles, ne finiraient pas par nous donner le fond du panier après la fleur? On l'a cru un moment, et on s'est trompé. Ce dernier volume ne le cède en rien aux autres. C'est toujours cette faculté exquise de mettre un sentiment délicat dans une pensée fine; cette ingéniosité pénétrante qui prête à la raison autant de charme que si elle était paradoxale et à la subtilité autant de grâce que si elle était naturelle; cette matière originale de monnayer l'amitié en ayant l'air de l'offrir en lingots, cette

richesse de cœur dont chacun des amis a sa part et que tous possèdent en entier. Supposez une femme douée d'une sensibilité admirable, mariée à un homme qu'elle eût aimé passionnément, mère de deux ou trois enfants auxquels elle aurait prodigué toutes ses tendresses. Puis, si les calculs de proportion étaient possibles en pareille matière, divisez ce total d'affections en une certaine quantité de parties plus ou moins égales, vous aurez une idée de ce que cette belle âme, inoccupée, ou à peu près, du côté du foyer domestique, a pu donner à ses nombreux amis. Puisqu'il est permis, sans le moindre blasphème, de rappeler le nom de madame de Sévigné à propos de celui de madame Swetchine, nous dirons volontiers que celle-ci a eu en détail une cinquantaine de dames de Grignan, dont plusieurs et même presque toutes valaient mieux que la véritable.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de ce volume que nous avons lu d'abord avec une secrète résistance, puis avec délices, c'est la variété des sujets. Écrivant tantôt à des personnes telles que mademoiselle Stéphanie de Virieu, dont la haute intelligence s'était volontairement renfermée dans les habitudes d'une piété fervente et l'initiative de toutes les bonnes œuvres, tantôt à des hommes politiques tels que le marquis de la Bourdonnaye ou le comte Alexis de Tocqueville, tantôt à des femmes du monde dont on ne nous donne que les initiales et qui réclamaient ou acceptaient d'elle une sorte de direction religieuse et morale, madame Swetchine, dans cette correspondance si diverse, a accentué plus que jamais le trait caractéristique qui

fait sa gloire ; le don de s'assimiler sans effort à ceux et à celles qui approchent de son âme comme d'un foyer de douce chaleur, et de n'être que plus à l'aise et plus sûre de sa force au contact des esprits supérieurs. A ce point de vue, son échange de lettres avec Alexis de Tocqueville forme, pour ainsi dire, le couronnement du recueil. Il en marque la note la plus élevée et la plus vibrante, et l'on ne sait qui admirer le plus, de l'écrivain éminent, du penseur profond, du libéral inflexible que les mécomptes de la vie publique ont laissé intact dans sa foi, ou de cette femme qui n'est, après tout, Française que par adoption et par goût, à qui l'on pardonnerait tous les préjugés aristocratiques et retardataires, tous les entêtements absolutistes explicables par son origine, son éducation première, le penchant avoué ou secret de sa société habituelle, et qui, grâce à une faculté d'intuition presque surhumaine, se met tout naturellement à l'unisson de son interlocuteur. C'est à l'énergie de sa bonne volonté, à la sincérité de sa recherche du vrai, que madame Swetchine a dû de devenir catholique ; ne peut-on pas ajouter que c'est sa religion, éclairée et affermie, qui l'a faite libérale dans le sens le plus exact et le plus pur de ce mot si élastique et si souvent défiguré ?

Nous nous attacherons de préférence, non pas précisément à cette partie du volume, mais à tout ce qui, dans la série de ces lettres, montre madame Swetchine attentive aux événements, peu accessible aux illusions, voyant clair dans les situations les plus difficiles et se trompant si rarement sur les conséquences cachées au vulgaire,

que l'on pourrait faire l'histoire de nos quarantes dernières années en racontant ce qu'elle avait prévu et prédit. Nous n'avons plus rien à apprendre sur son intervention bienfaisante et balsamique auprès de ces blanches colombes, portant au cou quelque ruban rose orné d'un chiffre armorié, et revenant au *logis* après avoir laissé dans les salons une ou deux plumes de leurs ailes. Nous savons de quelle main légère elle touchait à leurs blessures, avec quelle délicatesse elle employait ses talents de moraliste à purifier, à guérir, à rasséréner ces cœurs troublés ou malades. Elle était alors, dans cette portion de sa tâche, un type touchant et charmant de ce que l'on pourrait appeler le confesseur-femme, ne gardant des faiblesses de son sexe que ce qu'il en fallait pour deviner et rassurer ses *clientes*, et leur offrant les allègements de la confession sans les rigueurs de la pénitence. Ces grandes dames, ces comtesses de B..., de C..., de D..., qui restent voilées dans le livre, on se les représente aisément, dans leur élégance discrète, en demi-deuil, laissant à la porte les dernières velléités de coquetterie, les derniers échos de la chronique du jour, entrant d'un pas timide chez madame Swetchine, puis, après quelques minutes, lui demandant la clef, la petite clef de sa chapelle, où elles allaient faire leur prière entre deux causeries. S'il y avait dans tout cela quelque peu de cet arrangement, de ce convenu inséparable de toute alliance entre la piété et le monde, tant pis pour les railleurs et les esprits mal faits! Ce n'est pas nous assurément qui leur donnerons raison ou leur chercherons une excuse.

Mais enfin, puisque, dans leur disette d'arguments et de malices, ils ont cru rencontrer là le point vulnérable, livrons-les à leurs remords, et allons retrouver madame Swetchine là où elle braverait tous les héritiers de Voltaire, s'il y en avait encore et s'ils n'étaient pas ruinés par les frais de succession.

Ces lettres touchent aux dernières phases de la Restauration, traversent le gouvernement de Juillet, font halte sous la tente provisoire de la République de 1848, et ont le temps de donner la réplique au coup d'État et à l'Empire.

Dès l'abord, bien que royaliste sincère, madame Swetchine ne s'aveugle pas, et il est facile de deviner qu'elle n'était pas toujours d'accord en politique avec mademoiselle de Virieu. L'amitié dissipait bien vite ces petits orages; mais on les entrevoit, dès 1826, à travers les lignes suivantes: « Chère amie, au lieu de nous diviser par des nuances légères, de nous échapper en vivacités dans la discussion, nous aurions dû nous ramener réciproquement aux grandes bases, en bénissant Dieu d'avoir permis qu'elles nous fussent communes. » — Avec le marquis de la Bourdonnaye, alors député du centre droit et digne de figurer au premier rang du groupe fidèle, serré autour des Martignac, des la Ferronnays, des Hyde de Neuville, qui aurait voulu concilier l'intégrité des droits de la couronne avec le maintien des libertés publiques, madame Swetchine a des pensées, des mots qui caractérisent et prophétisent. « Il me paraît bien singulier, écrit-elle peu après la révolution de Juil-

let, que la division ne soit pas un de ces tributs dont se rachète la mauvaise fortune.... Ah! me disait un homme d'esprit, si M. le duc de Bordeaux n'avait en France que des ennemis! — Il y a longtemps que je regarde les partis en eux-mêmes comme les plus grands obstacles au triomphe du principe qu'ils servent. » Quoi de plus juste? Comme l'illustre éditeur de ces lettres a raison de nous dire, dans sa trop courte préface, qu'on n'achèvera pas ce volume sans avoir parcouru le cycle entier de l'histoire contemporaine! Et comme il s'associe lui-même à cette élévation, à cette justesse d'esprit politique, lorsque, dans sa belle notice sur le marquis de la Bourdonnaye, il parle des dissentiments de cette époque et des fautes commises! « Le patriotisme et l'honneur ne tenaient pas le même langage à des hommes sur qui ils exerçaient le même empire... On ne crée point le vide dans un pays tel que la France; la végétation politique ne s'y ralentit jamais, et il n'y a point d'absence qui puisse opérer par elle-même ce que les efforts les plus persévérants obtiendraient à grand'peine de la raison publique. »

Mais, on le comprend, l'intérêt redouble à mesure que l'on approche des événements plus récents, dont nous portons encore la cicatrice ou l'empreinte. Nous voici à la fin de décembre 1848. Après avoir rendu au général Cavaignac l'hommage que nous lui devons tous et qui a fait de ce noble vainqueur le héros des succès d'estime, madame Swetchine ajoute : « Quant à son compétiteur, ses trouées dans le sublime à Strasbourg et à Boulogne

contrastent fort avec l'esprit peu brillant, mais judicieux, réfléchi, que lui reconnaissent ceux qui l'approchent. Il semble qu'il en a beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru, et d'une nature sérieuse. Ce qui le ferait penser, c'est qu'avec des idées gouvernementales assez arrêtées, il consulte beaucoup, sait très-bien écouter, mais en homme qui demande un conseil pour s'éclairer et non pas pour le suivre servilement. On le dit de plus poli, généreux, modeste et d'un calme qui va jusqu'à l'impassibilité orientale... »

Trois ans s'écoulent ; arrive la discussion célèbre sur la révision de la constitution. M. Berryer et M. de Falloux — qui l'ignore ? — s'y couvrirent de gloire.

Les sentiments de madame Swetchine, ses opinions, ses amitiés, auraient pu la faire aller au delà de la simple admiration pour ces merveilles d'éloquence. Écoutons-la : « M. Berryer est sans contredit l'aigle de la tribune, sa splendeur, le modèle de la saine, vraie, grande éloquence... Je considère ici le talent en lui-même. Quant aux effets ces prodigieuses merveilles avancent, je crois, bien peu la question ; comme on l'a dit, cette partie qu'on joue, on la sait perdue d'avance... »

Et un peu plus loin :

« M. Berryer s'est surpassé... Du reste, cette discussion très-belle et très-intéressante n'aura pas de résultat sérieux... La sublimité, l'habileté, le talent de la parole mis en œuvre servent, je crois, bien plus le plaisir de la classe élevée, qu'ils n'agissent sur ses convictions pour les changer, et dans tous les cas, ils ne pénètrent pas jus-

qu'aux masses. Elles n'en auront pas moins des millions de votes au service du président, et celui-ci me paraît assez décidé à s'appliquer ces mots d'un roi d'Angleterre : « Je ne serai jamais un prince déposé... »

Enfin, quand tout est terminé, quand les prophéties de madame Swetchine sont devenues de l'histoire, c'est un spectacle consolant de la voir entrer en relations avec Alexis de Tocqueville, qui jusque-là n'avait été pour elle qu'une simple connaissance, et entamer avec lui un dialogue où éclate toute la grandeur de ces deux intelligences, toute la beauté de ces deux âmes. Les événements, les succès, les faits accomplis, les humiliations de la liberté, les souffrances des esprits généreux, tout cela reste au bas de la côte, dans le pays plat que couvrent de malsaines vapeurs : les deux âmes montent l'étroit sentier ; elle parviennent à des hauteurs qui leur rendent leur atmosphère naturelle, et là elles retrouvent toutes les vérités qu'on voulait leur ravir, échappant dans un rayon divin aux ombres de la terre. Il y a dans cet épilogue un je ne sais quoi de pathétique et d'émouvant comme ces chœurs de la tragédie grecque qui réclament en faveur de la vertu et de la justice pendant que le drame est livré aux passions des hommes. Madame Swetchine et Alexis de Tocqueville n'ont plus que bien peu d'années à vivre ; ils partiront presque ensemble : mais ce n'est pas à César, c'est à une puissance plus haute et plus infailible, qu'ils disent le *Morituri te salutant*. On dirait vraiment deux alcyons, deux cygnes voguant en pleine lumière et trempant à peine le bout de leurs ailes dans les flots noirs et agités.

....



On nous pardonnera d'insister sur cette image : il en est une autre, plus triste, plus voisine de la réalité, que ce livre nous suggère et que nous indiquerons en finissant. Il suffit hélas ! de lire un ouvrage où se déroule un certain nombre d'événements et d'années, — quand même ces événements seraient d'hier, quand même ces années seraient les nôtres, — pour que chacune de ses pages fasse l'effet d'un nécrologe ; mais ici l'effet nécrologique est double ; il semble s'appliquer à la fois à ces hommes qui pouvaient tant pour le bien et à ces idées dont ils se firent les courageux interprètes. Tous ceux-là, depuis le comte François-Henri de Virieu, père de mademoiselle Stéphanie, mort héroïquement en 1793, jusques à M. de Falloux, notre contemporain, ont eu en eux-mêmes assez de dévouement au pays, de vues droites et justes, de fermeté, de modération, d'élan intrépide, de connaissance des hommes, d'intelligence sympathique des besoins et des aspirations de leur temps, pour assurer à la France, au monde peut-être, trois ou quatre siècles de bonheur, de grandeur, de liberté et de paix. Ils ont échoué pourtant ; ils sont tombés, les uns tués ou trahis par l'idée qu'il voulaient servir, les autres ayant le chagrin de survivre à l'idée qu'ils avaient servie. On dirait que leurs pensées généreuses et leur noble langage ont passé par-dessus la société nouvelle, comme ces traits trop spirituels ou trop délicats qui sont perdus pour un public peu raffiné, faute d'avoir pris sa mesure. C'est que tout cet ensemble formait une aristocratie, mot suspect, dénoncé d'avance aux méfiances de la

liberté par les passions de l'égalité. Oui ce monde, dont nous voyons le pâle et mélancolique fantôme errer à travers les pages de madame Swetchine, est essentiellement aristocratique. C'est là son charme et sa faiblesse, le secret de ses élégances et de ses inécomptes ; il a fait naufrage, mais il n'est pas défendu d'en recueillir les débris et de comprendre ce qu'il aurait pu faire en rappelant ce qu'il a été. Il est permis de se complaire dans le contraste de ses délicatesses avec les tons crus et criards de ce qui l'a remplacé. Relisons souvent les écrits de madame Swetchine, et, encore une fois, si ses détracteurs lui reprochent d'être subtile, laissons-les dire. La subtilité n'est un défaut que lorsqu'elle sert à faire accepter une idée fausse ; quand elle vient en aide à une pensée vraie, c'est la pointe qui fait pénétrer plus avant ; elle s'appelle alors la finesse. Or, si la finesse était interdite aux gens d'esprit, il faudrait la supprimer : qu'en feraient les imbéciles ?

---

LA HAUTE SAVOIE<sup>1</sup>

---

22 décembre 1866.

En ouvrant un livre tel que celui de M. Francis Wey, commencez par vous demander deux choses : vous donne-t-il envie de voir le pays dont il parle, si vous ne le connaissez-pas ? vous en rend-il l'impression fidèle, si vous l'avez parcouru ? Si cette double question se résout par l'affirmative, allez jusqu'au bout, le livre est bon.

Qui de nous n'a visité, au moins en partie, cette haute Savoie, presque française déjà avant d'être annexée ? Lorsque, au retour d'une excursion dans l'Oberland bernois ou aux bords du Rhin où nous avons tant de peine à nous faire comprendre, nous nous retrouvions aux environs de Chamonix, il nous semblait que nous rentrions en France : la même langue, les mêmes souvenirs, un groupe de grands hommes, de savants, d'hommes

<sup>1</sup> *Récits d'histoire et de voyage*, par M. Francis Wey,

utiles, que ces montagnes ont vus naître, et qui sont nôtres. Y a-t-il, en exceptant saint Louis, un saint plus Français que saint François de Sales, et cela non-seulement par ses vertus et les grâces de son esprit, mais par ses ouvrages, qui ont contribué à fixer la belle langue du dix-septième siècle? — Et Claude de Vaugelas, le grammairien, que dis-je? l'oracle accepté par tous les maîtres de notre littérature! Celui-là, le romantisme lui-même, si peu respectueux d'ailleurs, l'a respecté et consacré : « Moquez-vous de Dumarsais, mais respect à Vaugelas! » nous a dit Victor Hugo au plus beau temps de ses révoltes poétiques. Vous passez sous un cerisier ; prenez garde! ses cerises sont peut-être plus françaises qu'elles n'en ont l'air. Qui sait s'il n'est pas l'arrière-neveu de celui qui fut témoin et acteur de cette jolie scène, si bien racontée par Jean-Jacques, si bien peinte par Camille Roqueplan? — « Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois, mademoiselle Gallay, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein : et de rire! »

Voilà Rousseau naturel, amoureux et simple, dans toute la poétique fraîcheur de sa jeunesse et de ses meilleures confidences. Veut-on le voir emphatique et déclamateur? C'est encore un des plus célèbres paysages savoisiens qui va nous faire apprécier ces contrastes en dépit de ses admirateurs les plus obstinés. Voici Meillerie et ses fameux rochers à pic, arrosés des larmes de Saint-

Preux : « ... Ah! je le sens, Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y aurait plus pour moi d'autre séjour, ni d'autre saison!... Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie!... Vous connaissez l'antique usage du rocher de Leucade, dernier refuge de tant d'amants malheureux. Celui-ci lui ressemble à bien des égards : la roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir... »

Il ne manque ici que l'histoire de ce bon Suisse, enthousiaste des beautés de la *Nouvelle Héloïse*, lequel, récitant de mémoire ce passage si admiré de nos bisaïeules et arrivant à la dernière ligne, la déclamaient ainsi : « La roche est escarpée, l'eau est profonde, et J'EN suis au désespoir. » — Sérieusement, combien je remercie M. Francis Wey d'avoir finement raillé ces admirations centenaires et souligné ces phrases grotesques que l'on nous jette encore à la tête, quand nous vantons les chefs-d'œuvre du roman contemporain !

J'ai cité presque au hasard, et sans trop sortir de ma spécialité, quelques-uns des traits d'union qui *reliaient* d'avance la Savoie à la France et préparaient l'adoption avant de la légaliser. Désormais nous en compterons un de plus, et des meilleurs : c'est le livre même dont je parle. Il est impossible, après l'avoir lu, de ne pas dire que, pour qu'un écrivain français ait si naturellement et si fraternellement donné une physionomie nationale à une province récemment annexée, il fallait qu'il y eût, de longue date, des affinités instinctives et des prédispositions sympathiques. M. Francis Wey, trop habile pour s'amuser à *démontrer* cette vérité, au lieu d'en chercher

l'expression vivante dans le sentiment populaire, nous fait dire par le principal aubergiste d'Annecy : « Si l'on peut se consoler d'être pris pour des Suisses ou pour des Italiens par des Allemands, des Piémontais ou des Genevois, l'erreur est plus choquante quand elle provient de *nos compatriotes* (les Français)... Les livres écrits par les Suisses, par les Allemands, par quelques Français aussi, donnent à nos voisins toute la chaîne et les vallées du mont Blanc. Mentionne-t-on la Savoie ? c'est pour la déprécier et y jeter du ridicule. C'est le pays des ramoneurs... Nous voilà responsables de tous les Auvergnats du monde, et pourtant cette industrie est si mal recrutée chez nous, que dernièrement Bonneville, manquant absolument de ramoneurs, fut obligée d'en faire venir de l'Ardèche et du Dauphiné. Mais quand on nous confond avec les Piémontais pour nous faire Italiens, alors, monsieur, nous devenons des fumistes... Il y a aussi les marmottes, qui nous font beaucoup de tort : croiriez-vous qu'un voyageur de passage, qui devait partir au petit jour, s'est informé si les magasins de marmottes s'ouvriraient dès le matin, afin d'en porter une à ses enfants?... J'ai certifié qu'il ne trouverait à Annecy qu'une marmotte, et empaillée, encore !... »

Je crois bien que les aubergistes d'Annecy ne *marmotent* pas leurs griefs aussi spirituellement, et que M. Francis Wey a prêté quelques poignées de sel à son hôte. On n'en a pas moins ici la note juste. Telle est, hélas ! l'infirmité de la nature humaine, que, en cherchant au fond de nos affections, on y trouve presque toujours l'envers

d'une antipathie. Si ces braves Savoisiens penchaient vers la France, c'était surtout par suite de leurs rancunes contre Genève et contre Turin. Ce n'est pas d'eux que Béranger aurait dit *non moins Français que des Suisses*, et, quant à leur aversion pour le Piémont, elle suffirait à mériter notre accolade fraternelle. Il y a une nuance sur laquelle M. Francis Wey était obligé de glisser, ne voulant pas, ne pouvant pas faire une œuvre de parti. N'est-il pas permis de croire que ces populations, si profondément catholiques, ces compatriotes de saint François de Sales, de Joseph de Maistre, de Mgr Dupanloup, auraient gémi d'être solidaires de tout ce que le Piémont a fait ou prétexté de funeste à la Papauté, à l'Église, au repos et à la dignité du monde chrétien? Ah! Dieu veuille que, à ce point de vue comme à tous les autres, ils puissent se réjouir toujours d'être devenus tout-à-fait Français!

Ceci me ramène aux origines du livre de M. Wey. J'en ai déjà dit quelques mots; mais il serait injuste de ne pas faire ressortir les difficultés particulières que créait pour lui cette marque de confiance dont l'honorait un département tout entier. *Musa ales*, a dit un ancien: *A bien des égards*, dirait Saint-Preux, la prose ressemble ici à la Muse. Rien de plus ailé, de plus amoureux d'air libre et d'indépendance, rien de plus facile à effaroucher et à mettre en fuite que ces facultés de l'imagination et de l'esprit dont un auteur ne saurait se passer pour écrire un livre intéressant et agréable. L'écrivain, l'artiste est de la race des loups plutôt que des carlins, et l'hirondelle figure mieux dans son blason que le chardonneret. Toute

œuvre d'art, bonne ou mauvaise, se forme dans un cerveau comme dans un moule, jusqu'à ce qu'elle en sorte d'un jet. Une influence du dehors, si légère ou si bienveillante qu'elle soit, altère la physionomie de l'œuvre et la sérénité de l'ouvrier : je n'en voudrais pour preuve que le malaise que nous éprouvons, l'infériorité relative à laquelle nous sommes condamnés lorsque l'on nous reçoit à *corrections* et qu'il nous faut ajuster la pensée d'un autre à notre propre pensée.

Or il faudrait supposer que les *gros bonnets* de la Haute Savoie diffèrent essentiellement de leurs collègues de l'ancienne France, pour douter de ce qui a dû se passer au moment où ils ont eu l'heureuse idée de confier à M. Francis Wey cet épilogue littéraire de l'annexion. Chacun, j'en suis sûr, a voulu donner un avis préliminaire, et ç'a été une des nombreuses variantes de la fable du *Meunier, son Fils et l'Âne*, — moins l'âne. L'archéologue demandait que l'érudition locale tint une grande place dans le volume ; l'homme d'imagination voulait beaucoup de légendes ; le savant proposait d'appuyer principalement sur la géologie et la botanique ; l'amateur des beautés de la nature indiquait comme moyen de succès des prodigalités de paysages ; l'homme positif insistait sur la statistique ; le partisan du progrès conseillait de faire halte à chaque page pour réclamer de l'autorité les améliorations nécessaires ; ainsi de suite.

Eh bien, c'est rendre un juste hommage aux mérites du livre de M. Francis Wey, que d'y remarquer dès l'a-bord ceci : non-seulement il ne contient pas une ligne



qui sente la *commande*, mais jamais ouvrage n'offrit des signes plus infaillibles de spontanéité; jamais M. Francis Wey n'eut une allure plus franche, un tour plus libre, une physionomie plus nette, et ne réussit mieux à rester lui-même. Il a compris que ce qui importe le plus dans une œuvre de ce genre, c'est la variété. Un récit de voyage, c'est un monologue qui marche. Si éloquent, si intéressant qu'il puisse être, un monologue de cinq cents pages finirait par fatiguer, si un art ingénieux n'intervenait sans se montrer, se déguisant tantôt en paysagiste, tantôt en conteur légendaire; plus loin en simple curieux, ici en archiviste, là en biographe; devenant tour à tour le familier des hôtelleries et des ruines, le confident des artistes et des lettrés du pays, le compagnon de fatigues et de périls de la dynastie des Balmat, prenant la parole quand il le faut, la cédant à un interlocuteur quand il craindrait d'en abuser, toujours souple, alerte, dispos, divers, de bonne humeur, promenant vaillamment le lecteur d'un bout du volume à l'autre, comme l'auteur s'est promené de Rumilly à Sallanches et de Servoz à Evian. M. Francis Wey a vraiment le goût et l'esprit des voyages. On naît voyageur, comme on naît voluptueux ou poète, inventeur ou algébriste. Ne l'est pas qui veut, et il ne suffit pas d'avoir devant soi six semaines de vacances, dans sa poche un Guide-Joanne, sur son dos un sac de cuir et dans sa main un bâton ferré. Tout cela, c'est l'étiquette ou le semblant, ce n'est pas la réalité. Né dans un pays de montagnes, familiarisé de bonne heure avec les Alpes par les Vosges et le Jura, habitué dès l'enfance

à la saine fatigue des courses à pied, M. Wey a pu se croire *chez lui* au milieu des incidents de cet itinéraire où les bonnes rencontres succédaient aux heures difficiles, où les figures amies consolait des mauvais gîtes, où le versant d'un glacier et le lit d'un torrent séparaient de toutes les horreurs de la solitude toutes les douceurs du *comfort*. Il est dans son élément, quand il prend le temps comme il vient, quand il partage le pain noir et boit à la gourde des guides, quand il gravit des pentes abruptes où les chamois seuls sont à l'aise, lorsqu'il égaye de sa verve courageuse l'humide et triste veillée de *la Pierre à Bérard*. Et quelle heureuse trouvaille, le personnage du jeune Flamand, Siméon Dornheim ! Siméon, c'est l'apprenti voyageur, restant calme et froid devant les plus sublimes beautés du paysage, à la fois positif et timide, ignorant les grandes ivresses du voyage, en redoutant les grandes lassitudes, et parfois réussissant, en bon calculateur, à faire commodément et sans danger la même tournée où son compagnon endure le froid, la faim, la pluie, et risque de se rompre le cou. M. Francis Wey a su tirer un excellent parti de ce contraste, où il représente la rare alliance de l'expérience et de l'enthousiasme ; sans compter que Siméon Dornheim, grâce à une très-amusante méprise, prête au voyage un nouvel élément de variété, une velléité de roman, un soupçon d'intrigue amoureuse, une ombre légère qui glisse sur ces jolies pages comme un nuage de printemps sur la cime des blés verts. Il advient un moment où cet honnête Siméon est préoccupé, rêveur ; il regarde au delà de l'horizon, du côté de Tho-

non et des Allinges, d'Amphion et d'Evian. Il soupire; on le dirait prêt à s'échapper en confidences, qui restent suspendues sur ses lèvres. Sans doute, il y a là un secret de cœur, le souvenir de quelque blonde figure, digne de fondre toutes les glaces du Buet ou des Bossons. A la fin, son secret l'étouffe : il va tout dire, il dit tout... C'est une acquisition de terrains, dans le canton de Thonon, à laquelle il s'est décidé, espérant que ce serait une bonne affaire, et ruminant toutes les chances qui justifient son coup de tête. Sur quoi l'auteur de *Christian* et de *Gildas* s'écrie avec un dépit plaisamment joué :

« O niaiserie des gens qui, pour avoir perdu quelques années à écrire des romans, s'imaginent en deviner partout ! Les rêveries de mon héros n'avaient pas d'autre objet qu'une spéculation sur des terrains !... »

Redevenons tout à fait sérieux pour féliciter M. Francis Wey de sa courageuse résistance à des préjugés d'autant plus puissants qu'ils s'appuient ou sur l'autorité d'un grand nom ou sur une tradition proverbiale. Je n'en citerai que deux exemples. Assurément, le nom de Jean-Pierre Biord, évêque de Genève et né à Samoëns (Haute-Savoie), est aujourd'hui aussi oublié que celui de Voltaire est resté populaire. Et pourtant M. Francis Wey n'hésite pas à prendre parti pour l'évêque contre le philosophe, à propos d'un ridicule et sacrilège épisode où le châtelain de Ferney, non content de railler notre culte, voulut en jouer la parodie. « En 1768, le jour de Pâques, il se rendit à la messe paroissiale, escorté de deux gardes armés de fusils, *monta en chaire* après l'évangile et pro-

nonça un sermon contre le vol. Après quoi il se fit donner la communion... » — On comprend tout ce que ce scandale dut inspirer d'indignation à un pieux évêque, toutes ses démarches pour obtenir une répression quelconque. — « Mais, ajoute excellemment M. Wey, sous le ministère qui relevait de madame du Barry et qui venait de tolérer le partage de la Pologne, l'impiété politique ne régnait pas seule, et l'exilé de Ferney avait plus de soutiens que l'évêque de Genève. Pour toute réponse aux plaintes de ce dernier, on ordonna que les pensions de Voltaire, dont le paiement était suspendu depuis quinze ans, fussent acquittées avec exactitude... »

Quel trait! Et qui s'étonnerait en songeant qu'un régime aussi empressé de donner raison à ses démolisseurs fut culbuté, vingt ans plus tard, noyé dans son sang et dans sa fange avec la plupart de ceux qui avaient coopéré à sa ruine! Il y a, comme cela, dans la vie de Voltaire, des détails qui métamorphosent l'homme de génie en écolier méchant et pervers. Ici, pourtant, je propose un très-léger amendement que me suggèrent mes souvenirs personnels. En 1854, me trouvant aux eaux d'Évian, -j'y rencontrai un respectable vieillard, le colonel Girod, frère de M. Girod (de l'Ain), ancien président de notre chambre des députés. Il me dit avoir connu dans sa jeunesse un vieux prêtre qui avait été le curé de Ferney, du temps de Voltaire. Ce prêtre s'accusait, avec force *mea culpa*, de s'être laissé intimider par son *seigneur*, au point de tolérer des choses qu'il n'aurait jamais dû subir. Le scandale n'était cependant pas allé tout à fait aussi

loin. Voltaire n'avait pas paru dans la chaire; il s'était tenu debout, en grand costume, sur les marches de l'église, à la sortie de la grand'messe, et il avait prêché contre les gens du village qui lui volaient ses poires et ses pommes <sup>1</sup>.

L'autre exemple appartient à l'histoire même de la haute Savoie. Il s'agit de ce mot *faire ripaille*, dont l'étymologie, défigurée par les haines anticléricales, a fini par devenir une flétrissure contre de très-saints personnages. Ripaille est un lieu de plaisance, un site charmant, qu'il nous semble voir encore, penché sur le lac Léman, où se mirent ses élégants massifs et ses pentes fleuries. Faire ripaille ne signifiait d'abord, dans le pays, que « jouer des plaisirs innocents de la campagne. » — Mais, bah! il fallait surprendre et nous montrer en flagrant délit d'orgie et de débauches celui que Voltaire a appelé le *bizarre Amédée*, ce duc Amédée qui fut pape sous le nom de Félix V, et qui, en somme, a laissé une mémoire vénérée. Se faire aider par un mot proverbial à prouver qu'un pape, un cardinal, un prince de la terre et de l'Église se réfugia à Ripaille avec six de ses compagnons pour y pratiquer le contraire du régime cénobitique, quelle aubaine! M. Francis Wey reprend une à une toutes les pièces du procès, toutes les phases du récit, et il réta-

<sup>1</sup> On me fait une objection que je crois juste. Le curé de Ferney était très-vieux quand M. Girod causait avec lui. Le bonhomme comprenait qu'il n'avait pas eu une conduite très-héroïque dans cet épisode du *prône* de Voltaire. Dans ces récits, il avait dû peu à peu remplacer la chaire par les marches de l'église; circonstance atténuante ou atténuée.

blit la vérité dans toute son évidence. « Les passions du siècle dernier, dit-il en terminant cette discussion lumineuse, ainsi qu'une strophe de Voltaire, ont fait le reste et consacré étourdiment une calomnie, au temps où, sous prétexte de combattre les *superstitions* catholiques, ce poète et son école immolaient leur patrie orthodoxe à l'Angleterre, à la Prusse, à la Russie schismatiques; au temps où, après avoir déshonoré Jeanne d'Arc, ils applaudissaient au partage de la Pologne. »

Tel est ce livre : il n'a pas eu besoin, pour réussir, d'ornements accessoires; et, cependant, comment en parler sans redire que le magique crayon de M. Henri Terry a transformé l'œuvre littéraire en une splendide œuvre d'art? Plus connu jusqu'ici à Genève qu'en France, M. Terry avait fait, proportion gardée, pour les tableaux de Calame, ce que notre cher et illustre Henriquel Dupont a fait pour les toiles de Paul Delaroche. Le dessinateur lithographe avait corrigé les défauts du paysagiste genevois, comme le graveur a suppléé ce qui manquait à la couleur du peintre français. M. Terry s'est surpassé dans les cinquante *illustrations* d'après nature de la *haute Savoie*. Regardez ces roches de Meillerie; voyez les pas de l'Échelle, les gorges du Fier, le lac d'Annecy, la vallée de la Dranse, les Allinges, Saint-Gingolph, le château de Faucigny, et vingt autres que j'oublie : c'est la nature dans toute sa grandeur sauvage ou sa grâce poétique; l'artiste nous en rend l'impression vivante et vraie; il fixe pour nous cette sensation du voyage, qui, à distance et après des années, a le vague d'un rêve.

MM. Francis Wey et Henri Terry se complètent l'un par l'autre. Les pages du livre font mieux apprécier le sentiment juste et fin du dessinateur, et la beauté des dessins nous fait revenir avec plus de plaisir aux grâces piquantes du texte.

Puisqu'il est convenu que les dernières semaines de l'année qui finit appartiennent déjà au premier jour de l'an qui commence — comme si l'homme et la vie craignaient de ne pas aller assez vite! — je vous dirai en guise de conclusion :

Vous ne sauriez offrir un plus beau, un plus intelligent livre d'étrennes que cette *haute Savoie, illustrée* par M. H. Terry. Donnez ce livre; il est de ceux qui survivent à l'heure fugitive de ces offrandes sans lendemain. C'est une nouvelle connaissance présentée par un vieil ami; c'est un acte de naturalisation littéraire au profit d'un pays lettré qui ne demandait qu'à faire ses preuves, ou plutôt dont les preuves étaient faites depuis longtemps. Il inspire le goût des voyages à ceux qui peuvent voyager encore; il en rend l'illusion et le souvenir à ceux qui ne voyagent plus. Il vous fera croire, en plein hiver parisien, que vous vous promenez au soleil, savourant le parfum des plantes alpestres, sur les hauteurs de Saint-Gingolph ou dans la vallée d'Abondance, entre ces deux aimables guides; Francis Wey et Henri Terry.

---

## LA SEMAINE DES ENFANTS<sup>1</sup>

---

29 décembre 1866.

1866 ! les hommes n'en ont pas fait grand'chose de bon : si nous en donnions la dernière semaine aux enfants ? Ils sont les rois de ce jour qui, sans eux, serait si triste ; le jour de l'an, pour nous c'est le passé ; pour eux, c'est l'avenir.

Mais toute royauté a ses périls ; pour les souverains qui ont le privilège de décider la paix ou la guerre, de changer leurs sujets en soldats, d'enrichir ou de ruiner leurs peuples, ces périls s'appellent la flatterie, l'ivresse du pouvoir, la soif de conquêtes, le culte du fusil à aiguille,

. . . . . Et cet esprit de vertige et d'erreur,  
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Pour les royautés enfantines qui ont fait du jour de

<sup>1</sup> Hetzel ; *Bibliothèque de la famille*.



l'an leur tributaire, les dangers sont d'un autre genre : les bonbons, cette flatterie en sucre ; les poupées, ces courtisans en carton et en bois ; l'ivresse achetée chez Boissier ou chez Gouache ; la conquête de ces ruineux joujoux qui offrent l'avant-goût de toutes les fragilités humaines ; les étrennes prodiguées en échange d'une caresse ou d'un sourire ; tristes présents qui affadissent à la fois l'estomac, l'esprit et le cœur ; gâteries qui confondent l'enfantin avec le puéril ; caprices de vingt-quatre heures qui ne disent aux enfants ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils seront, ni ce qu'ils doivent être.

Ce qu'ils sont ? vous les connaissez, et je n'ai pas besoin d'ajouter : comme si vous les aviez faits ! — Ce qu'ils seront ? Nos maîtres ce soir, nos remplaçants dans quelques jours, nos héritiers dans quelques années. Ce qu'ils doivent être ? Oh ! des chefs-d'œuvre de création et d'éducation, des modèles de vertu et de sagesse, de fermeté et de clairvoyance, de volonté et de logique, s'ils ont à réparer nos malheurs, à laver nos fautes, à redresser nos inconséquences, à relever nos ruines !

C'est une lourde tâche : notre devoir, à nous pauvres éclopés que l'expérience n'a pas rendus sages, est de les préparer par des moyens honnêtes à éviter tout ce que nous avons fait et à faire tout ce que nous avons négligé. Il n'y a pas, en pareil cas, de détail inutile, et il faut que les étrennes, au lieu de n'être qu'un plaisir, soient aussi une leçon ; il faut qu'elles préparent cette éducation intellectuelle et morale qui ne se fait ni dans la cour du collège, ni dans le parloir du pensionnat, ni sous le pu-

pitre de la salle d'études, ni par le *pensum*, ni par le thème. Des livres qui parlent tout ensemble au regard et à l'esprit, qui fassent sourire et réfléchir, qui amusent et instruisent dans la mesure de ces facultés naissantes, à l'aube de ces clartés matinales, voilà le véritable trait-d'union entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent; entre l'enfant à qui l'on doit rappeler qu'il sera bientôt un homme, et l'homme, qui aime à se souvenir qu'il fut jadis un enfant.

Des livres, c'est bientôt dit; mais quels livres? Vous avez dans vos mains un charmant morceau de cire, prêt à recevoir toutes les empreintes; tout dépend des premiers traits que vous allez y graver.

Autrefois, sauf quelques exceptions rares, on s'entendait peu et mal à écrire pour les enfants; c'est qu'autrefois on ne savait ni bien comprendre ni bien pratiquer deux choses essentielles : la nature et la famille. On traitait la nature avec un mélange de niaiserie qui n'était pas la naïveté, et d'emphase qui n'était pas l'émotion; on traitait la famille, tantôt avec un dédain de grand seigneur qui dépayisait l'enfant, tantôt avec une dureté féodale qui le comprimait.

Or l'enfant, c'est la nature et la famille; la nature dans toute sa fraîcheur, avant que l'homme y ait ajouté du sien; la famille dans tout son charme, avant que nos lois et nos vices y aient fait intervenir les passions qui n'épargnent rien et les intérêts qui aigrissent tout. Il a bien droit à une littérature qui lui soit propre, ce petit être, qui est notre vie, notre conscience, notre pudeur,

qui représente ce que nous avons de meilleur et à qui nous cachons ce que nous avons de pire. Croire que, pour lui donner cette littérature, il suffit de descendre de quelques degrés, de se rappetisser au hasard, de se figurer ce que l'on écrirait si on avait moins de raison ou moins d'esprit, c'est commettre une grave erreur ; c'est prendre le masque de l'enfance pour son visage et sa grimace pour son sourire : c'est vouloir ressembler à ces pauvres créatures, phénomènes déclassés dont la vue étonne et attriste, et dont on se demande : quel âge a-t-il ? la taille a dix ans, la figure trente, la ride cinquante : on fait des livres nains et non pas des livres enfants.

Que sera donc cette littérature pour laquelle nous aurions à inventer l'*utile dulci*, si Horace ne nous avait prévenus ? C'est plus facile à sentir qu'à expliquer et à deviner qu'à définir. Remarquez de quels contrastes ce compose cette jeune âme : elle est très-crédule, et devient très-méfiante si elle soupçonne un piège ; elle est très-naïve, et devient très-fine dès qu'elle s'aperçoit qu'on veut se moquer d'elle ; elle est très-innocente, et devient très-habile quand il s'agit de tourner une difficulté ou d'arriver à un but : elle est très-ignorante, et devient très-savante quand il faut aller du connu à l'inconnu ; elle est très-fantaisiste, et devient très-positive quand la fantaisie qu'on lui impose ne sait pas se mettre d'accord avec la sienne ; elle est très-gaie, et devient très sérieuse quand la gaieté que nous affectons lui semble sonner creux ou chanter faux. Si vous avez l'art de le bien

prendre et surtout de paraître n'avoir point d'art, l'enfant vous suivra jusqu'au bout du monde, jusqu'au bord des abîmes qu'habitent les visions et les songes, jusqu'aux pays enchantés où règnent les fées, où dansent les lutins, où voltigent les sylphes : il ne vous suivra pas même dans votre rue, si vous lui laissez voir le fil de soie qui doit le guider dans ce voyage. Vous le ferez croire aux revenants, aux fantômes, aux sorciers, aux ogres, à l'invisible, au merveilleux, au surnaturel ; vous ne le ferez pas croire à une absurdité ou à une platitude. Lecteur terrible auprès de qui une gaucherie vous perd ! Auditeur redoutable, qui, s'il vous surprend en flagrant délit de contradiction, refuse d'en écouter davantage !

Qu'en dites-vous ? Et commencez-vous à admettre que ce ne soit pas trop d'hommes très-distingués, capables de charmer et d'instruire l'âge mûr, pour instruire et charmer l'enfance ? Que de précautions minutieuses, que de nuances délicates, que de conditions difficiles, ou plutôt quelle vocation spéciale, quelle sûreté d'instinct et de sentiment paternel pour arriver à écrire un de ces livres qui doivent avoir des ailes, mais des ailes d'abeille, faites pour se poser sur les fleurs au lieu de s'égarer dans l'espace ! Tout ce qu'il convient de savoir là-dessus, je l'ignorerais encore si M. Hetzel ne me l'avait appris.

M. Hetzel et son fidèle lieutenant Stahl, que je défie bien de lui désobéir, et ses vaillants collaborateurs, Jules Verne, Jean Macé, Jules Néraud, Louis Ratisbonne, marquis de Chenevières, Eugène Noël, Eugène Muller,

comte de Gramont, et leurs dessinateurs ordinaires ou extraordinaires, Frœlich, Lallemand, Gustave Doré, Riou, Froment, tels sont vraiment les créateurs de cette littérature, et je ne saurais mieux la recommander ou la décrire qu'en vous renvoyant à leurs ouvrages. Éducation, récréation, voilà leur mot d'ordre ; éducation attrayante, récréation instructive ; douce leçon qui se mêle aux joies du foyer, qui donne un sens aux dates mémorables du jour de la fête et du jour de l'an, qui se pose, vêtue de soie ou de velours, sur la table de famille, et qui ne demande aux jeunes esprits qu'une heure de curiosité pénétrante ou d'agréable surprise pour les initier sans effort aux premiers secrets de l'art, de la langue, du voyage, de l'industrie et de la science.

Tous ces noms que j'effleure à peine et dont chacun mériterait un article à part, rappellent d'autres succès, des succès *de grandes personnes*. Stahl, toujours soufflé par Hetzel, est le charmant et émouvant conteur dont les *Bonnes fortunes parisiennes* pourraient aussi se nommer les bonnes fortunes du lecteur ; fantaisiste plus raisonnable que dix sages ; moraliste plus intéressant que dix romanciers ; détaché du poétique groupe qui nous donna les larmes d'Alfred de Musset et le rire de Henri Heine ; gardant son originalité piquante dans le voisinage de Nodier et de Xavier de Maistre, de Töpfer et de Goldsmith. Louis Ratisbonne est le poète que vous connaissez, qui, après avoir excellemment traduit le vieux Dante, a si bien chanté les *Figures Jeunes* ; le poète à qui Alfred de Vigny a pu se confier encore, au moment où il se dégoûtait de

la vie, où il se méfiait des hommes et où il doutait de la poésie. Jean Macé est l'écrivain populaire, dont le livre aujourd'hui célèbre, *Histoire d'une bouchée de pain*, a passé de bouche en bouche, après s'être arrêté sur toutes les lèvres. Jules Verne est le voyageur intrépide dont les excursions aériennes ont été plus heureuses et plus fécondes que celles de Nadar ou de Godard; explorateur singulier qui vous mène droit dans l'inconnu, dans l'invraisemblable, dans l'incroyable, dans l'impossible, et qui, une fois là, transformant d'un coup de baguette ce monde étrange, vous le fait connaître, vous le fait habiter, vous force de le tenir pour réel, pour croyable et pour vrai. Si je ne pousse pas plus loin l'énumération, ce n'est pas faute de sujets, c'est faute d'espace.

Eh bien! je suis sûr que ces écrivains, chers à tous les âges, ne sont jamais plus contents, plus fiers, plus empressés de se mettre dans leur habit et dans leur esprit des dimanches que quand ils reviennent, entre la bûche de Noël et le carillon de la nouvelle année, à leur jeune et rose clientèle. Comme on les attend! comme on les écoute! comme on les aime! Voyez-vous ces têtes blondes ou brunes, ces regards limpides, ces fronts lumineux, où passe l'ombre légère de la première idée ou du premier rêve? Le retour du prosateur ou du poète à ce frais auditoire d'enfants ou d'adolescents, n'est-ce pas l'image de notre vie à tous, travailleurs ou oisifs, voyageurs ou sédentaires? On va, on court, on s'agite; chacun poursuit sa chimère, vanité, luxe, pouvoir, richesse, plaisir, convoitise; chacun rôde autour du temple où l'on adore son

idole ; l'esprit se tend, le cœur se dessèche, les jambes fléchissent, les yeux s'enflèvent, les nerfs s'irritent : ô déception, fatigue et misère ! c'est que l'on a eu affaire aux hommes. Mais on rentre chez soi, la journée finie ; on entend la ruche bourdonnante. La porte s'ouvre et se referme ; adieu le chagrin et le souci ! Votre poitrine se dilate ; votre malaise se dissipe ; un souffle balsamique essuie la sueur de vos tempes ; une délicieuse impression de fraîcheur et de bien-être va de vos sens à votre cœur : les voilà dans vos bras, ces chers consolateurs des jours arides ou néfastes. Père ! père ! Et le cri, le baiser, et les bras, et le visage, s'enroulent autour de vous comme une liane vivante. Ne leur donnerez-vous rien en échange de ce bonheur qu'ils vous rendent ? Avez-vous songé que, certains jours de l'année, il ne vous était pas permis de rentrer les mains vides ? Oui ; vos poches béantes affectent les allures de la mère Gigogne. Votre paletot plein de mystères vous fait ressembler à ces acteurs maigres qui se sont cerclés et rembourrés pour jouer Falstaff. Ou vous êtes le plus exact des contribuables du jour de l'an, ou je vous conseille de vous faire traiter pour un commencement d'hydropisie.

Mais non ; j'avais deviné juste : voilà que vous vous désenflez : quelle réception ! quelles clameurs joyeuses, aussitôt étouffées par une curiosité triomphante ! quelle reconnaissance prompte à monter du livre à la main et de la main à la joue ! On vous embrassait, on vous dévore : on vous assiégeait, on vous prend d'assaut. La

garnison capitule avec les honneurs de la guerre : attention ! Le défilé commence.

Voici d'abord mademoiselle Lili ; une jolie personne de six ans et de bon conseil, qui demande à enseigner à votre fille l'alphabet, l'arithmétique et l'orthographe sans qu'il lui en coûte une fatigue, une gronderie ou une larme : mademoiselle Lili ne s'en tient pas là ; si nous sommes bien sages, elle nous racontera l'emploi de sa journée, sa vie à la campagne, ses voyages et ses découvertes avec M. Lucien, son compère ; et plutôt que de se taire ou de ne pas vous faire voir ce qu'elle vous dit, elle priera ses deux chambellans de plume et de crayon, Stahl et Frœlich, de parler et de dessiner pour elle. Mais que viens-je d'apprendre ? Paul, votre *petit dernier*, a été surpris la tête plongée dans un pot de confitures, et le catéchisme nous dit que la gourmandise est sœur de la paresse. Vite, offrez-lui le *Royaume des gourmands*, une charmante récidive de Stahl et de Frœlich, déjà nommés. L'histoire de la fameuse tourte fabriquée par la mère Michel produira sur lui une impression telle qu'il ne voudra plus manger que son pain sec. Votre fille aînée aime les fleurs ; les fleurs sont comme les femmes, à qui on les a trop souvent comparées pour ne pas leur donner envie de compléter la ressemblance : elles ne veulent pas être aimées sans être comprises ; donc offrez-lui de ma part — et de la part de notre ami Hetzel — la *Botanique de ma Fille*, un magnifique volume de Jules Néraud, présenté par Jean Macé, illustré par Lallemant ; Jules Néraud, un de ces morts presque inconnus dont le nom



s'éclaire d'une gloire posthume, tandis que des célébrités factices ou bruyantes s'éteignent peu à peu dans le silence et l'oubli.

Gaston, votre second fils, sait son la Fontaine sur le bout du doigt, et ce n'est pas lui qui confondrait *cigare* avec *cigale* et la *Cigale* et la *Fourmi* avec le *Corbeau* et le *Renard*; mais les bêtes ont fait bien des progrès depuis la Fontaine, pendant que les hommes reculaient d'une façon humiliante. Le fabuliste leur avait donné tant d'esprit, qu'ils se le sont tenu pour dit, qu'ils n'ont plus voulu en démordre, et que, pour être de force à dialoguer avec eux, il a fallu des raffinés tels que Balzac, J. Janin, Alfred et Paul de Musset, Édouard Lemoine, Charles Nodier, George Sand, et Stahl, nommé pour la troisième fois. C'est eux, avec Granville pour imagier, que vous retrouverez dans les *Animaux peints par eux-mêmes*, et dans les *Scènes de la vie privée et publique des Animaux*; une de ces œuvres qui ne sauraient vieillir; le supplément obligé des *Fables*; supplément que j'intitulerais volontiers le *la Fontaine d'après* 89. De la Fontaine à Perrault, il n'y a que la main; et une jolie main! celle de la princesse *Peau d'Ane*. Les deux génies se touchent par bien des points: l'un place les enfants à notre gauche, l'autre les animaux à notre droite, et ils font à leurs héros un tel régal, que nous sommes heureux de vivre de leurs miettes. Voici donc, en regard de Stahl et de Granville, la merveilleuse édition des contes de Perrault, chef-d'œuvre de Gustave Doré. George, votre aîné, veut être marin; admirable vocation où s'unissent l'imagination et

la science, où s'entrelacent les deux X, celui que l'on rêve et celui que l'on calcule, celui où vous mène l'algèbre et celui où vous transporte la vapeur. C'est à George que je dédie les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, illustrés par Riou, et, comme petite pièce après la grande, les *Aventures surprenantes de trois vieux marins*, illustrées par Griset.

Que serait-ce, si je n'étais forcé de me borner, si je pouvais étaler devant vous nos trésors, la *Comédie enfantine*, de Louis Ratisbonne; les *Aventures du petit roi saint Louis devant Bellesme*, par M. de Chenevières; les *Fables* si ingénieuses et si pures du comte Anatole de Ségur; l'*Arithmétique de grand-papa*, de Jean Macé; les *Cinq semaines en ballon*, de Jules Verne; les *Enfants*, de Victor Hugo; la *Vie des fleurs*, d'Eugène Noël, et vingt autres? tant il est vrai que monsieur le critique — une fois n'est pas coutume — n'a aujourd'hui que l'embaras du choix en fait de recommandations et d'éloges! Je finis par une remarque: quand vous donnez à votre fils un bonbon, vous ne pouvez pas le manger; à votre fille une poupée, vous ne pouvez pas en jouer ou y jouer. Vous pourrez, au contraire, lire par-dessus l'épaule de vos enfants les beaux livres que vous leur donnerez, et c'est alors qu'on dira: un bienfait n'est jamais perdu!

Je vous demande donc pour M. Hetzel, à moins que ce ne soit pour M. Stahl, vos dernières préférences de 1866, vos premières attentions de 1867. A lui, l'éditeur comme il y en a peu, doublé d'un rêveur et d'un artiste, je souhaite toutes les prospérités qu'il mérite, et je voudrais

lui envoyer tous les enfants que je rencontre. On prétend que les familles nombreuses ruinent : je n'en crois rien, et je me réjouirais si je pouvais dire, dans un mois, de ce conteur ce que nous disaient les bon vieux contes d'autrefois : il fut heureux — et il eut beaucoup d'enfants.

---

NERON<sup>1</sup>

---

5 janvier 1867.

N'en déplaise à des sceptiques tels que vous et moi, la tragédie est bonne à quelque chose. Évidemment, si M. Latour Saint-Ybars n'avait pas préludé par des œuvres et des succès tragiques à l'histoire de Néron, il n'y aurait mis ni cette énergie, ni cette puissance. Nous n'éprouverions pas, en le lisant, cette sensation de grandeur que nous donne si rarement la littérature contemporaine. On assure que les tragédiens de l'école de Talma ne vivaient pas comme de simples mortels ; ils s'entouraient d'une atmosphère particulière : dès le matin, tout, dans leur physionomie, leur attitude, leur costume, leur ameublement, rappelait à autrui et à eux-mêmes qu'ils seraient le soir Auguste ou Mithridate, Agamemnon ou César. J'ai presque envie d'en dire autant de cette histoire de Néron.

<sup>1</sup> Par M. Latour Saint-Ybars

On croirait qu'elle a préalablement passé par une foule de tragédies qui ne demandaient, pour éclore, qu'une époque plus favorable, un public moins indifférent, des dieux moins délaissés et des temples moins déserts.

A tous moments, on rencontre dans ces éloquents pages des noms qui semblent étonnés de ne pas porter le cothurne et de ne pas parler en alexandrins. Tibère nous ramène à la tragédie de Chénier, Caligula à celle d'Alexandre Dumas; Tiridate nous fait souvenir du succès éphémère de Campistron; Othon nous fait songer à de beaux vers glanés par la vieillesse de Corneille; Epicharis a eu ses cinq actes, signés Legouvé. Et le terrible héros du livre! Celui-là, c'est la tragédie vivante; après l'avoir écrite en lettres de sang et de feu, il serait volontiers monté sur le théâtre pour la jouer. *Qualis artifex pereo!* disait-il avant de mourir, exprimant ainsi par instinct ce qu'il y a de théâtral et d'artiste dans sa vie, dans sa grandeur, dans ses vertus passagères et jusque dans ses crimes. Du *Britannicus* de Racine à la *Fête de Néron* de Soumet, il existe comme une trainée sanglante, une chaîne de fer dont chaque anneau a été soulevé par Melpomène. Que serait-ce si l'on essayait d'énumérer toutes les *Agrippine*, tous les *Thraséas*, toutes les *Poppée*, tous les *Corbulon*, tous les *Domitien*, tous les *Tigellin*, qui dorment dans les cartons du Théâtre-Français? Ne les réveillons pas: ils ont dû faire de si mauvais rêves, qu'il en resterait quelque chose à leur réveil.

Sérieusement, si le vilain mot de *pis-aller* pouvait

s'appliquer au genre qui a illustré tant d'hommes éminents depuis Hérodote jusqu'à M. Guizot, nous inclinierions à penser que M. Latour Saint-Ybars ne s'est décidé à donner la forme historique à sa large étude sur Néron, qu'après avoir mesuré les difficultés qu'il éprouverait à la produire sur le théâtre et peut-être l'obstacle que lui opposeraient les préjugés du public, toujours prêt à donner aux grands noms de l'histoire un sens absolu dont il ne veut pas démordre. Aussi bien, nous n'aurions qu'à féliciter M. Latour de cette espèce de volte-face. Eût-il pris où même exagéré toutes les libertés shakspeariennes, jamais il n'aurait pu, dans une œuvre dramatique, creuser aussi profondément son sujet, suivre aussi fidèlement les gradations du caractère qu'il avait à peindre, dégager aussi nettement l'idée principale, qui ressort de ces effroyables récits. Cette idée pour bien des raisons dont quelques-unes n'appartiennent pas à la littérature, aurait été forcée de s'envelopper d'un triple voile avant de braver le feu de la rampe, et ce voile aurait suffi pour qu'on se demandât quelle mouche paradoxale avait piqué M. Latour, à quelle étrange fantaisie il obéissait en dépensant tant de talent et d'efforts pour réhabiliter Néron.

Qu'est-ce à dire? Est-il donc vrai, comme je l'entends répéter depuis quelques jours, que le livre de M. Latour Saint-Ybars soit un essai de réhabilitation de Néron? Si c'était vrai, nous lui opposerions un axiome que nous avons lu je ne sais où : La justice peut avoir des Lesurques ; l'histoire n'en a pas ; — et cela, parce que,

pour la justice, tout se borne à reconnaître l'innocence de celui qu'elle avait cru coupable — ce qui ne change rien au crime commis — tandis que l'histoire, en atténuant le mal, en adoucissant l'horrible, en expliquant le monstrueux, peut troubler la conscience publique. Nous lui demanderions, nous aussi, ce que l'on gagne à affaiblir l'horreur attachée à ces grands scélérats qui expient l'atrocité de leurs crimes par l'opprobre de leur nom, qui ont la postérité pour gibet et les siècles pour exécuteurs; alors surtout que se mêlent à leurs forfaits des allures de *premier rôle*, des raffinements artistiques, des simulacres de comédie et de drame, trop faciles, hélas! à mettre d'accord avec les maladies morales de notre époque. Plus le moraliste reconnaît, dans les vices ou les crimes dont il parle, des symptômes analogues à ceux qu'il découvre autour de lui, moins il serait excusable de demander un semblant d'annistie pour ces crimes et pour ces vices.

Mais telle n'a pas été, nous en sommes sûr, la pensée de M. Latour Saint-Ybars : sans doute, si on avait envie de s'amuser près d'un voisin aussi redoutable que Néron, on pourrait découper dans le volume quelques douzaines de phrases qui, appliquées au fils d'Agrippine, au frère de Britannicus, au mari d'Octavie, semblent au moins singulières : — « Néron dut être vivement impressionné par les premières circonstances au milieu desquelles cette douce et riante nature s'épanouit. » — « Généreux, libéral, confiant, il suivit avec courage toutes ses bonnes inspirations sans se préoccuper des passions féroces, des

« appétits insatiables et des vieilles haines qui rugissaient autour de lui. » — « Il y avait dans la clémence, dans la facilité d'humeur du jeune prince et dans ses manières, une grâce et un naturel qui le faisaient aimer. Ni Sénèque, ni Agrippine, ni les mœurs du temps ne l'avaient instruit à tant d'humanité, et ces paroles simples et touchantes étaient tombées de son cœur. — On peut mentionner ici la portée morale et le côté généreux où la droiture du caractère et la libéralité des intentions se fait voir. La jeunesse et la bonté de Néron transforment la dictature impériale en autorité paternelle. » — « Des cinq premières années du règne de Néron, il n'y a rien à raconter que les bienfaits du prince. » — « Il ne suffit pas, pour être juste, d'affirmer que Néron avait de la bonté; il faut dire que la bonté fut le grand côté de son caractère. » — Et en guise de conclusion finale : — « C'est donc une grave erreur, énergiquement repoussée par l'histoire et par la morale, que de voir dans Néron une nature perverse, vouée fatalement au crime. » — « S'il est difficile de partager l'admiration et de comprendre le dévouement dont le peuple romain honora son dernier César, il est du moins impossible de méconnaître la vive intelligence et la bonté vraiment exceptionnelle de ce prince. »

Il ya loin de ce Néron à celui que nous sommes habitués, depuis l'enfance, à juger d'après nous-mêmes ; car la réprobation universelle, quand elle a de si profondes racines, finit par faire partie de notre propre conscience.



Cette bonté et cette douceur innées sont peu conciliables avec le souvenir de ce jeune prince à qui notre poète fait dire par Agrippine :

Et ton nom paraîtra, dans la race future,  
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Nous accumulons à dessein les contradictions apparentes ; la vérité et la justice n'y perdront rien. Que Racine, obéissant à son admirable instinct dramatique, ait antidaté l'époque où Néron allait devenir un monstre ; qu'il y ait encore, après le meurtre de Britannicus, quelques actes de générosité chez le souverain, quelques années de paix et de bonheur dans le monde, peu importe ! Dans la pensée du nouvel historien, tout ce qu'on enlèverait au *dossier* de Néron va s'ajouter à l'éternel anathème soulevé contre ces trois grands coupables : le paganisme, la société romaine et le pouvoir absolu.

Dès lors tout s'éclaircit ; M. Latour Saint-Ybars eût-il risqué çà et là quelques paradoxes de détail, un peu trop insisté parfois sur les circonstances atténuantes, on l'excuse et on l'approuve, quand il nous dit : « Oui, Néron a été, en définitive, tel que le représente l'histoire : il a, pour ses coups d'essai, empoisonné son frère et tué sa mère ; ses débauches ont dépassé tout ce que les imaginations les plus perverses peuvent rêver de plus infâme. L'adultère, l'inceste, la bestialité, le mépris de toutes les lois de nature, n'ont été pour lui que jeux d'adolescent et de prince. A dater de Tigellin, son règne n'est plus qu'une orgie sanguinaire, un amas de cadavres trainés

dans la boue, un paroxysme de méchancheté, de luxure et de délire, sillonné des fauves lueurs de l'incendie. Ses vices et ces cruautés ont eu des inventions telles, que la civilisation et même la corruption modernes ne peuvent plus trouver ni une langue pour les exprimer, ni un sens pour les comprendre. Tout cela est acquis au débat ; et pourtant cet incestueux, ce débauché, ce parricide, cet incendiaire, ce bourreau, cette bête féroce, aurait pu répondre, comme ces pauvres filles que l'on interroge sur leurs antécédents : Je n'étais pas né pour le mal que j'ai fait. »

Les bonnes qualités de Néron, cette clémence, cette mansuétude, cette libéralité dont on s'étonne, contre lesquelles on se révolte, deviennent autant de charges accablantes pour tout ce qui lui infligea de si horribles métamorphoses. Il ressemblait d'avance à ces enfants robustes et sains qu'empoisonne le lait de leur nourrice. Les mœurs du temps, la constitution de Rome impériale, l'atmosphère du palais des Césars, le condamnaient à tuer pour ne pas périr : Agrippine, dont il s'est défait, était pire que lui ; elle conspirait contre son pouvoir et contre sa vie. Britannicus eût régné à sa place, si Locuste n'y avait mis bon ordre. Dans cet ordre d'idées, dans cette algèbre de crimes, ces deux premiers meurtres étaient forcés. Mais la nécessité qui arme le bras ou verse le poison, n'absout pas la conscience et ne tranquillise pas le cœur. Au sortir du festin sinistre où tomba Britannicus, Néron, encore novice dans le mal, rêva de se réconcilier avec lui-même en se faisant aimer et

bénir; le monde y gagna cinq ans de sécurité relative, de plaisirs et de paix. Lorsque les échos de Baïa apprirent à l'empereur, rassuré et tremblant à la fois, qu'Anicétus avait achevé son œuvre et qu'Agrippine n'existait plus, deux ivresses s'emparèrent de lui, qui ne lâchèrent plus prise : l'ivresse du remords qui, au lieu de ramener au bien, plonge plus avant dans l'excès contraire; à peu près comme celle du vin qui, au lieu de se dégoûter de boire, veut se noyer en s'abreuvant sans cesse; — et l'ivresse du pouvoir sans bornes, lequel, se prêtant à tous les caprices d'une conscience troublée, lui promettant de l'arracher à elle-même, lui offrant les mirages du mal dont il recule l'horizon à mesure qu'elle avance, l'exaspère, l'envenime et l'acharne par ce perpétuel surcroît de crime qu'il lui donne en pâture. Époque mémorable, date indélébile où la folie de l'Empire allait se trouver en présence de la folie de la Croix ! »

Oui, il y eut un moment, dans la vie et le règne de Néron, où on ne saurait plus voir en lui ni un homme naturellement bon, perverti par de funestes influences, ni un méchant entraîné sur la pente fatale, mais un fou; fou par besoin d'oublier et par enivrement de puissance. Seulement, comme la folie a pour trait distinctif de continuer, en leur donnant le caractère de l'hallucination et du rêve, les goûts ou les passions qui lui servirent de prélude, Néron, dans cette phase finale et décisive, resta comédien, artiste, chanteur, histrion couronné de myrtes et de roses, acteur *brûlant les planches*, ces planches qui étaient Rome et l'univers. Dans ses voluptés comme

dans ses violences, éclate ce que l'on peut appeler le *diable au corps*; la *furie* d'exécution d'un personnage trop bien pénétré de son rôle, ce je ne sais quoi plus grand que nature, qu'exige l'optique théâtrale. On dirait que, quand son visage s'est senti trop souillé d'ordure et de sang, il l'a caché sous le masque de la tragédie antique, et que ce masque d'airain, en face des multitudes frémissantes, a centuplé l'effet de sa pantomime, la portée de ses gestes et la sonorité de ses crimes. Aussi M. Latour Saint-Ybars a-t-il pu dire, sans énormité, que la mémoire de Néron était demeurée populaire, en ce sens qu'elle parle vivement aux imaginations, qu'elle conserve une sorte d'épouvantable prestige, et que les démocraties, toujours portées à l'indulgence envers la dictature, leur fille et leur complice, sont tentées de plaider pour Néron contre les rancunes aristocratiques de Tacite, le commérage anecdotier de Suétone et la renommée proverbiale du fils d'Agrippine. Peut-être l'auteur de ce livre détaille-t-il trop complaisamment les épisodes artistiques de la vie de Néron, le plus ou moins de succès et de talent de cet Elleviou-Vampire, qui avait tous les Romains pour claqueurs. Le talent ! je m'en mêle comme d'un traître, je le maudis comme un fléau, chaque fois que je le vois invoquer comme un palliatif ou une excuse, qu'il s'agisse des méfaits de l'intelligence ou des scélératesses de la force. Mais que ne pardonnerait-on pas en faveur de tous ces traits justes et profonds qui percent le sujet d'outre en outre et forcent la pensée du lecteur d'aller au delà de ce que l'auteur exprime ?

« — De même que l'obéissance muette aux lois est, sous une apparence de servitude, le dernier mot de la liberté, cette révolte bruyante et servile est, sous un aspect d'indépendance, la dernière expression de l'esclavage. »

« — Populaire au cirque et détesté dans la curie, l'empereur romain poursuit son règne entre l'émeute et l'assassinat ; car il lui est aussi difficile d'assouvir les appétits de la multitude que de fléchir l'orgueil humilié des grands. Obséquieux et menaçant, il doit mener en laisse la louve romaine rentrée dans sa tanière après avoir ravagé le monde. Quand on n'a pas versé dans le cirque assez de sang pour étancher sa soif, elle dévore son gardien. »

« — Ces fortunes extraordinaires et rapides se font toujours aux dépens du grand nombre, et une misère générale suit d'ordinaire les scandaleux profits et l'enrichissement inique de quelques-uns. »

« — Un peuple est toujours sincère dans ses plaisirs : voulez-vous savoir où il en est de son intelligence et de sa moralité ? voyez-le dans les théâtres..... Il n'y a pas de fonctions plus sérieuses et plus délicates pour un gouvernement que de donner au peuple des spectacles où ce qu'il doit admirer et ce qu'il doit haïr lui soit fidèlement exposé..... En produisant sur la scène des caractères abjects et des passions viles, dans le langage qui leur est propre, on *illustre* ce qui devrait rester dans l'ombre, on donne le droit de cité à des immondices intellectuelles qu'il faudrait balayer avec soin. Que de fois la puissance

du théâtre met en vogue une sottise ou une obscénité qui s'empare de la ville et traverse toutes les intelligences!..... »

Il nous serait facile de multiplier ces citations : elles suffisent pour indiquer la manière de l'auteur et pour donner une idée du livre, où l'historien, le moraliste et le politique auront également à méditer. En certains endroits, M. Latour Saint-Ybars s'est souvenu de ses succès tragiques : les crimes bien réussis l'indignent, mais il songe, en soupirant peut-être, à la quantité d'hémistiches sonores et de scènes terribles qu'ils contiennent. En nous racontant dix fois plus que le nécessaire pour faire abhorrer l'exécrable Agrippine, il a l'air d'ajouter à part soi : « Il y en aurait pour plus de cinq actes. » — Mais laissons-là ces petites chicanes, qui seraient inexcusables, s'il n'était bon de s'égayer un peu au milieu de toutes ces horreurs.

Une grande idée domine ce sujet et ce volume : l'Empire (romain), né de la démocratie et de la corruption (romaine), répondant fidèlement à sa double origine, a eu, pour son expression la plus éclatante et la plus effroyable, ce personnage de Néron. Néron a été un type, le type de tout ce que le pouvoir absolu, la dépravation des mœurs publiques et privées, la pression d'une politique de sang et de crime, peuvent produire d'atrocités et de laideurs dans une âme primitivement douée de générosité, de douceur et de bonté. Il a été un type, et c'est pour cela qu'il exerce encore, après dix-huit siècles, cette fascination bizarre que nous appellerions la poésie du mal, si l'on n'avait tant abusé du mot et de la chose.

Ce n'est donc pas lui qu'il faut exéquer et maudire; c'est l'état social et moral, le mélange de superstition puérile et de sensualisme effréné, ce sont les institutions meurtrières, les exemples de bassesse, les leçons vivantes de perversité, de cruauté et de démence, qui l'ont fait ce qu'il a été. Ce n'est pas la vertu, abandonnée à ses propres forces, violentée par l'orgueil, mourant d'inanition et de froid entre les bras des stoïques, qu'il faut invoquer et bénir; c'est la clarté divine que l'on voit poindre peu à peu et qui va s'infiltrer dans ces hideuses ténèbres, comme la douce lueur de l'aube se glisse, à travers les tentures, dans une salle déshonorée par l'orgie. Lorsque M. Latour Saint-Ybars introduit Pierre et Paul, les deux pauvres vieillards, les grands apôtres, au milieu de ces scènes immondes, dans ces maisons de fous bercés par des courtisanes et surveillés par des bourreaux, l'idée du livre apparaît, et le lecteur a peine à retenir un cri de soulagement et d'amour. On n'a rien négligé, dans ces derniers temps, pour nous représenter comme presque insensible ce passage soudain de l'extrême dégradation à la suprême beauté morale, de l'excès le plus affreux de corruption, de servitude et de pourriture à l'idéal céleste de liberté, de dignité et de pureté. Eh bien ! Néron est là, le grand persécuteur, et aussi le grand *martyr*; car martyr veut dire *témoin*, et nous ne connaissons pas de plus éclatant témoignage que celui de cet empereur contemporain des apôtres, prédestiné à personnifier le dernier mot du mal au moment ils annoncent la première nouvelle de toute délivrance et de tout bien.

Puisqu'un livre, qui sait être éloquent et persuasif en plaidant pour Néron, nous autorise au paradoxe, je vais risquer le mien. Savez-vous qui je compare à Néron, maître absolu de l'Empire du monde, sur ce point culminant de la civilisation romaine, où tout provoque et excuse les excès du despotisme et du vice ? Ne vous récriez pas : Voltaire ! Voltaire, souverain absolu dans le monde des idées, à cette dernière extrémité de la civilisation française où un régime monstrueux, déguisé sous des fleurs, servi et miné à la fois par les mœurs et les idées, explique et légalise tous les excès, toutes les licences de la royauté de l'esprit. Isolez Voltaire de son siècle : il vous semble mériter les plus rigoureux anathèmes ; placez-le dans son cadre ; vous ne vous reprochez plus de l'admirer, et vous êtes tenté de l'absoudre. Séparez Néron de son temps : le titre de monstre vous paraît trop doux pour lui. Ramenez-le sur le sein d'Agrippine ; vous avez envie de le plaindre, et peu s'en faut que l'horreur ne s'absorbe dans le prestige. Entre ces deux hommes si différents, dont l'un prépara l'humanité selon Dieu, dont l'autre inaugura l'humanité selon le monde, il a existé deux points de ressemblance, l'un puéril, l'autre grandiose. Tous deux ont passionnément aimé le théâtre et ont même paru sur la scène. « Je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer » écrivait Voltaire : Néron faisait pleurer aussi — pas de la même manière. Tous deux, dans une société parvenue aux mêmes abîmes par les mêmes routes, ont accompli à leur insu la même œuvre de délivrance : celui-là dans le domaine de l'action, celui-ci dans le domaine de l'idée. Ces deux enne-



mis du Christ ont été, à dix-huit cents ans de distance, les deux instruments dont le Christ a usé pour trancher dans le vif de la corruption et de la servitude. Persécuteur des chrétiens, détracteur du christianisme, ont eu des pouvoirs sans bornes pour accomplir la tâche qu'ils se proposaient — et ils sont arrivés à un but diamétralement contraire : nul n'a contribué plus que Néron à montrer combien l'Évangile était nécessaire; nul n'a prouvé mieux que Voltaire à quel point l'Évangile est impérissable.

---

LA COMTESSE DE BOIGNE<sup>1</sup>

A M. L'ABBÉ DE FÉLETZ, A PARIS

12 janvier 1817.

Vous me faites l'honneur de me demander, mon cher maître, ce que je pense du roman de madame la comtesse de Boigne, dont vous avez bien voulu me confier le manuscrit. Je vais essayer de vous répondre en toute sincérité, mais pour vous seul : je vous en conjure, ne me trahissez pas ! Cette noble et charmante femme tient à tout ce qu'il y a de mieux dans la bonne compagnie (je ne dis pas le *grand monde*). D'ici à quelques années, quand elle entrera dans cette seconde ou troisième jeunesse qui, pour les personnes d'esprit, ne finit jamais, son salon, j'en suis sûr, deviendra une succursale de l'Académie. Elle donnera la réplique à ces hommes sérieux qui

<sup>1</sup> *Une Passion dans le grand monde.*

jugent de haut les œuvres légères et froncent dédaigneusement le sourcil quand on leur parle d'un essai d'innovation dans la littérature et dans l'art. Bien que tout annonce aujourd'hui une renaissance littéraire, il vous arrive souvent, n'est-ce pas? d'entendre ces personnages superbes dire que tout s'en va, le goût, le bon ton, la langue, la causerie, la politesse, et que les lettres françaises ne tarderont pas à être livrées aux barbares! Tout cela est fort imposant et très-alarmant pour un pauvre provincial de mon espèce; c'est pourquoi, monsieur l'abbé, je vous demande la discrétion la plus absolue. Si l'on me soupçonnait de malice ou d'irrévérence, je serais perdu de réputation, et l'on me mettrait au ban de la bonne compagnie, que je m'obstine, encore une fois, à ne pas appeler le *grand monde*.

C'est que ce titre, je l'avoue, a été ma première surprise. Pour madame la comtesse de Boigne, il n'y a, il ne peut y avoir ni grand, ni petit monde; il y a le monde, et tant pis pour ceux qui n'en sont pas! Si ce monde devient décidément trop ennuyeux, il est probable que ces diables de Parisiens — et de Parisiennes — en inventeront un autre, et peut-être un homme d'esprit appellera-t-il celui-là le *demi-monde*; en attendant, je vous propose de faire prévaloir ce mot charmant de *bonne compagnie*, qui n'exclut que les gens mal élevés, et qui se prête si bien à l'égalité récemment proclamée par la Charte.

A présent, je vais aborder ce roman, *Une Passion dans le grand monde*; mais j'arrive de Brive-la-Gaillarde, et, pour me préparer à savourer ce miel cueilli sur les plus

hauts sommets de l'Hymète, j'ai cru devoir m'adonner à quelques exercices préalables, propres à me familiariser avec l'atmosphère où vivent les personnages du récit. Michalon m'a coiffé à la Malek-Adel ; il ne me manque que le turban. Je me suis commandé chez Staub un carrick à six collets, et un spencer qui fait fureur sur le boulevard de Gand. Une paire de bottes à revers, chef-d'œuvre de Sakoski, dissimule mes pieds agrestes. Isabey m'avait promis mon portrait ; mais il ne peut suffire aux demandes, et j'ai dû céder le pas au prince Bagration, au duc de Guiche et à madame Bigottini. Je suis allé voir ou entendre les nouveautés les plus en vogue ; Martin et madame Boulanger dans le *Nouveau Seigneur du village* ; Talma dans *Manlius* ; Potier dans le *Ci-Devant Jeune Homme* ; madame Catalani dans la *Molinara* ; j'ai vu aussi mademoiselle Mars dans *Célimène* ; j'en ai été ravi ; mais mes voisins la trouvaient un peu jeune, et déclaraient qu'elle n'avait ni l'ampleur, ni les grands airs de mademoiselle Contat. Je me suis arrêté chez Herbault pour admirer un béret qui figurera au prochain bal des Tuileries. Il y avait quelques élégantes ; les collerettes ne sont plus que de dix pouces de haut, et les ceintures ne prennent plus la taille qu'à trois lignes au-dessus du sein. En revanche, les peignes sont d'une élévation prodigieuse, et les chapeaux ressemblent de plus en plus à des capotes de cabriolet. Ces dames se redisaient le dernier bon mot de M. de Talleyrand et se racontaient sous l'éventail la dernière aventure de M. de Montrond.

Mais surtout j'ai voulu m'initier en lisant les romans à

la mode. Je dis à *la mode*, hélas! et ce mot futile me rappelle que c'est principalement dans ce genre de littérature que la mode reprend presque tout ce qu'elle donne. Déjà les romans de 1807 semblent vieillots : que sera-ce, grand Dieu, dans un demi-siècle ? On frémit, rien que d'y songer : comme nos arrière-neveux, dont je viens de voir les futurs pères et mères jouer au cerceau dans le jardin du Luxembourg, vont se moquer, les petits drôles, de nos *beaux bras arrondis autour d'une harpe*, du *petit pied s'avancant sur la pédale*, des promenades sur le lac, des romances, des albums, du bel inconnu — *le héros du vallon* — que l'on retrouve toujours au bon endroit, dans une pose chevaleresque, éclairé par un rayon de lune, également prêt à chanter un nocturne, à tomber aux pieds d'une *belle*, à être emporté par son *coursier* ou à sauver une femme à la nage ?

Aussi, mon cher maître, si, par suite de circonstances que je ne prévois pas ou par un bizarre caprice de l'auteur, un de ces romans, tour à tour favoris et victimes de la mode, voulait rester cinquante ans à l'état de manuscrit, je ne négligerais rien pour l'en dissuader ; je lui dirais : Paraissez tout de suite ou ne paraissez jamais ! Si on vous publie au bout de dix lustres, il ne manquera pas d'impertinents pour s'écrier : vous n'êtes pas de la littérature, vous êtes de l'archéologie.

Je vais maintenant indiquer les *vives raisons* qui militent, selon moi, pour la publication immédiate ou le sacrifice définitif d'une *Passion dans le grand monde*.

Il y a peu de politique dans ce roman ; assez cependant

pour qu'il soit urgent de le publier au moment où le bonapartisme est proscrit et où les Bourbons sont sur le trône : car il aura, faute de mieux, le mérite, toujours apprécié en France, d'être beaucoup plus dur pour le parti triomphant que pour le parti vaincu. On nous a dit que madame la comtesse de Boigne et son père avaient salué le retour des Bourbons avec un très-vif enthousiasme. — En ce cas, il faut avouer qu'au bout de deux ans elle en est bien revenue. Sauf un blâme très-vague sur le retour de l'île d'Elbe, son livre est tout entier à l'honneur des grognards de la grande armée, des *brigands* de la Loire, des gentilshommes de vieille noblesse entraînés par le génie et la gloire de Napoléon, contre les *ultras*, les émigrés, les officiers des compagnies rouges, et, en un mot, les royalistes. Que madame de Boigne soit pour la politique du jeune comte Decazes et l'ordonnance du 5 septembre, je suis trop naïf pour discuter avec une femme aussi spirituelle des questions aussi brûlantes. Mais à quoi bon, sans nécessité aucune, mettre en scène les membres de la famille royale, pour le seul plaisir de décocher à chacun d'eux un trait malicieux, un coup de griffe féminine? — « La physionomie de Louis XVIII (une bien belle tête, cependant!) est dure quand il est sérieux et fausse quand il sourit. Il ne songe qu'à faire étalage d'une incomparable mémoire, et il a blasé ses vieux courtisans sur cette *charlatanerie* des dates et des anniversaires. »

On vante généralement l'esprit gracieux et les heureuses reparties de Monsieur. Madame de Boigne ne trouve

à lui faire articuler qu'une question niaise si elle est irréfléchie, désastreuse si elle est préméditée. Il demande à un jeune officier qui s'est couvert de gloire et a été criblé de blessures à Lutzen, à Bautzen, à Dresde et à Leipzig : « Avez-vous jamais été en Allemagne ? »

Enfin, j'avais entendu dire que tous les partis s'inclinaient devant madame la duchesse d'Angoulême, Marie-Thérèse de France, celle dont M. de Chateaubriand vient d'écrire que ses malheurs et ses vertus sont au nombre de nos gloires nationales. Était-il bien utile de la faire apparaître dans un roman mondain, uniquement pour lui prêter une phrase sèche et banale, et pour ajouter : « Par quelle fatalité une princesse destinée à exercer tant de séduction parvient-elle à refroidir les sentiments d'amour que l'on serait si disposé à lui porter ? » Que dirai-je de la *très-élégante* vicomtesse de Fonteville, s'écriant, dans un salon du faubourg Saint-Germain, à propos d'une femme *libérale*, « qu'elle pense *comme un cochon* ! » Si le propos a été réellement tenu, ce que j'ignore, il eût été plus charitable et plus *grand monde* de le taire. La mauvaise compagnie littéraire a droit de s'égayer un peu, quand la bonne lui ménage de pareilles surprises.

Ces détails m'étonnent d'autant plus que madame de Boigne passe pour très-conciliante, et qu'elle peut un jour exercer une excellente influence en groupant autour d'elle des hommes spirituels et modérés, tels que MM. Lainé, de Sémonville, Molé et Pasquier. Or l'esprit de conciliation ne se prouve pas en étalant les torts et

les ridicules des divers partis, mais en les dissimulant et en tenant compte des raisons, des griefs et des antécédents. Si l'aimable écrivain se plaît, au contraire, à chercher les défauts de toutes les cuirasses, ne devrait-elle pas, pour être juste, partager sa verve épigrammatique entre les exagérations royalistes des *ultras* et la singulière conversion des bonapartistes, qui, du soir au matin, se sont réveillés *libéraux*, passionnément épris de nos libertés constitutionnelles ?

Tout ceci n'est pas bien grave, et pourrait même tourner au profit du roman de madame de Boigne, pourvu qu'il paraisse en temps utile. L'opposition et la *fronde* auront toujours tant de succès en France ! Mais, hélas ! on ne sait plus aujourd'hui, en fait de gouvernement et de dynastie, ni qui vit, ni qui meurt, ni qui ressuscite. La fortune a des tours de roue très-invraisemblables, et la révolution, que l'on croit finie, pourrait bien durer encore une centaine d'années. Je tremble quand je songe que, si la publication d'une *Passion dans le grand monde* était indéfiniment retardée, cet ouvrage risquerait de paraître dans un moment où les vaincus d'à-présent seraient redevenus les vainqueurs, et *vice versa*. Les vaincus sont susceptibles, et ce qui peut maintenant être accepté comme la fantaisie frondeuse d'une jolie femme, froissée peut-être par quelque épisode de cour, serait pris alors pour un manque de tact, de générosité et d'à-propos.

L'à-propos ! il est plus nécessaire à ce roman qu'à tout autre, et je me demande même quel mérite il pourra



garder quand il aura perdu celui-là. Je suis trop de ma province pour connaître les commérages du *grand monde* (diable de mot!) en l'an de grâce 1817. Mais je suppose que tous ces Bauréal, tous ces Bliane, tous ces Serdoba!, tous ces Kérinthie, toutes ces Lispona, toutes ces Montilly, toutes ces Soissons, toutes ces Romignièrès, toutes ces Jouteville, sont autant d'allusions vivantes, de personnages dont les noms réels seront chuchotés dans les salons et donneront au livre autant de lecteurs que ces héros et ces héroïnes ont d'amis ou d'ennemis. Il sied d'ajouter que ce motif tout spécial de curiosité est indispensable, non-seulement pour y prendre quelque intérêt, mais pour se reconnaître dans ce fouillis où l'on est sans cesse tenté de confondre un Serdoba! avec un Bauréal et un Bliane avec un Kérinthie. Vous vous souvenez des chèvres de Sancho? Pour avoir perdu le compte de ses chèvres, Sancho fut obligé d'interrompre son histoire: il n'y a pas de chèvre dans le roman de madame de Boigne, mais une si effrayante quantité de personnages que l'analyse en serait impossible, quand même l'analyse et ce roman pourraient vivre deux minutes en bonne intelligence.

Je ne me donnerai pas le ridicule de vous adresser une critique raisonnée d'une *Passion dans le grand monde*. Ce qui est clair pour mon faible entendement, c'est que le manuscrit gagnerait à être abrégé d'un bon tiers, et si je ne dis pas une moitié, c'est qu'il ne faut pas toujours dire tout ce qu'on pense. Le sujet de cet ouvrage, ainsi que nous l'indique son titre, est la passion ultra-romanesque

de Romuald de Bauréal et de la princesse Euphémie de Lispona. On n'y arrive qu'au bout de cent cinquante pages, et l'on ne se trouve vraiment au cœur de la place — ou à la place du cœur — qu'après des bavardages interminables et des explications qui n'expliquent rien. Y a-t-il au moins un éclair de passion dans cette *Passion-là* ? Oui ; mais à quel prix ?

Si, après nous, le roman se lance, comme je le crains, dans de grandes complications d'aventures, on lui reprochera de sacrifier la vraisemblance à la curiosité. Or, ferait-il trouver par un échappé du château d'If le trésor des Spada, ou placerait-il un prince allemand dans un cabaret de la Cité, je le défie d'inventer rien de plus invraisemblable que les deux détails ci-joints, sans lesquels l'ouvrage de madame de Boigne croulerait comme un château de cartes :

1° Deux amants, qui ne sont plus précisément des pensionnaires, dont l'un est général, grand seigneur, plein d'énergie, de bon sens et d'esprit, dont l'autre est veuve et passe pour la femme la plus élégante de Paris, jouant littéralement à *cache-cache* (le mot n'est pas de moi), non pas, comme chez Marivaux ou madame de Souza, en deux ou trois scènes ou une vingtaine de pages, mais dans tout un énorme volume : jamais le *faute de s'entendre* ; le *si tu avances, je recule, si tu recules, j'avance*, n'ont été délayés, alambiqués, paraphrasés, sophistiqués d'une façon plus agaçante. Lorsque les confidents et les confidentes de Romuald et d'Euphémie s'impatientent et leur disent : mais finissez-en ; expliquez-vous ; embrassez-vous, et n'en

parlons plus ! Assez de *cache-cache* et de *cligne-musette* ! le lecteur exaspéré s'écrie : Ah ! enfin ! nous y sommes ! Nullement. Le malentendu recommence ; l'auteur ajuste une rallonge et nous force de nous rasseoir.

2° Une femme, qui croit son premier mari mort pendant la campagne de Russie, qui reçoit des renseignements d'après lesquels il paraîtrait que ce mari vit encore, qui, pour s'en assurer, envoie sur les lieux des hommes de confiance, qui a pour chaperon, dans tout cet épisode, la plus sentimentale et la plus bavarde des vieilles filles ; le tout sans que la société dont elle est le plus bel ornement, société composée de ses parents ou intimes, se doute de cette péripétie, sans qu'elle ait l'esprit de faire savoir ou deviner à son amoureux, que, si elle cesse un moment d'encourager *sa flamme*, c'est parce qu'elle n'est pas bien sûre que son mari soit mort, et parce que la polygamie est un cas pendable !!!

Vous le voyez, mon cher maître, il serait urgent que cette *Passion dans le grand monde* parût tout de suite, afin de profiter de la seule chance de succès qu'elle puisse avoir : l'à-propos, l'allusion, le portrait plus ou moins ressemblant, le plaisir de mettre des noms sur des figures. Ce n'est pas tout : aujourd'hui, 12 janvier 1817, nous ne sommes pas encore blasés sur ces accidents à *point nommé*, qui viennent en aide aux conteurs en détresse et nouent, embrouillent ou dénouent une intrigue romanesque ; mais si le manuscrit de madame de Boigne dormait quarante ou cinquante ans, s'il renonçait à son *incognito* vers 1866, et si le Dieu de Mathusalem nous laissait vivre

jusque-là, nous compterions en moyenne dans le répertoire des romans soumis à notre fêrule :

Ci : Soixante-quinze blessés de la campagne de Russie sauvés par des princesses polonaises.

Dito : Cent douze beaux inconnus rencontrant l'ange de leurs rêves, sur un lac suisse, à la clarté des étoiles qu'*Elle* leur fera voir plus tard en plein midi.

Item : Quatre-vingt-trois meilleurs cavaliers de l'armée, emportés par leur cheval de manière à venir se briser la tête devant la porte de l'*Ange*, qui les soigne en peignoir blanc, jour et nuit, pendant six semaines, au mépris du qu'*en dira-t-on* ?

Item : Deux cent vingt-quatre belles éplorées, prenant la voile pour se consoler de leurs déceptions amoureuses, et portant à Dieu tout ce que n'a pas voulu le bel inconnu ou le blessé de la campagne de Russie, pourvu qu'il soit bien convenu que dans le ciel *toujours on aime*, et qu'elles s'y retrouveront avec le meilleur cavalier de l'armée.

Item : Cent trente-trois meilleurs nageurs des temps modernes se noyant dans un bras de mer pour sauver la femme qui les a reçus dans les siens... etc., etc.

L'auteur et ses amis auraient, il est vrai, en 1866, la ressource de s'écrier comme M. Deschalumeaux : Reste à savoir qui l'a dit le premier. Mais personne, à cette époque, ne connaîtra plus M. Deschalumeaux, et on se dira, en se rencontrant : Avez-vous lu *une Passion dans le grand monde* ? — C'est le *Roman de la momie*.

Et le style, le style ! Voilà ma vraie surprise ; car une

*grande dame* peut très-bien faire un mauvais roman sans que cela tire à conséquence : mais la langue ! il ne s'agit pas ici d'heureuses négligences, de hardiesses patriciennes ; c'est une série d'incorrections et de solécismes, un mélange de *pathos* et de vulgarité. J'ai pris la peine de noter au crayon toutes les tournures bizarres, toutes les images hurlantes, toutes les fautes de français : elles sont inouïes, et si vous insistiez, ce qui n'est pas probable, j'en ferais le sujet d'une seconde lettre, infiniment plus longue que la première. Bonté divine ! qu'arriverait-il dans cinquante ans, si nos mœurs révolutionnaires et démocratiques donnaient naissance à une nouvelle littérature, si les critiques de 1867, effrayés de ses excès, tentaient de la rappeler au bon goût, aux bonnes traditions, au style de l'Académie et du *grand monde*, et si on leur jetait au nez les phrases suivantes : « Tu n'as même plus l'*option de choisir*... je gardai le silence à son *instar*... Tout *ressortissait à elle*... Je blâme la faiblesse dont je m'abandonne à la mélancolie... J'ai pu sacrifier la douceur d'*indulger* mes regrets à l'attachement que je porte à mon oncle... Je ne feignis pas l'*ignorance du papier* que José lui remit... Un être *lumineux* dont son *venin* n'avait pu jusqu'ici *obscurcir la splendeur*... Des bijoux qui ne sont pas *achevés de monter*... *Proclamer* une migraine... *Il n'importe* la main qui m'a versé le poison... J'ai reconnu le saint *palladium du sourire* d'un enfant... Le droit divin nous forme une *auréole impossible à soulever* un seul instant... *Les formes châtelaines*... La faveur de mon chien auprès de moi dépend toujours de

*l'impression où je me trouve envers son ensorcelante patronnesse. (Ce chien était donc une œuvre de charité?) L'incessante préoccupation de la scission.. » Et des centaines d'autres phrases aussi grotesques que celles-là !...*

L'auteur se croit obligée de souligner le joli mot de *serviabilité*, et elle écrit bravement : *inatteignable, imprévisible, inébranlablement*; elle écrit à tout moment *réconcilier à pour avec*; *dont pour avec lequel, repousse-ment pour répulsion* : elle prodigue les « *je qualifiasse, jusqu'à très-dernièrement, j'y avance pour lors.* » Elle dit : les salons de l'ambassade de l'Angleterre : le galop *intempestif* d'un cheval, pour *extraordinaire* : et puis des milliers de phrases telles que celles-ci : « Vous attribuez au courage l'attitude du découragement profond où je suis de la vie... Ce garçon-là a un besoin de dévouement et d'affection qui le consume, et il pleure les parents qui lui manquent pour *les exercer* (les parents?)... Il y a à peine un des *individus* échappés à ces désastres, et beaucoup assurément de ceux qui y ont succombé, auxquels il *n'ait* rendu quelque service, etc., etc. » — Ah ! si c'est là le langage du *grand monde*, rendez-moi le petit !

Concluez, mon cher maître ; car votre écolier n'a pas le droit de conclure. Mon humble avis, je le répète, est que ce roman paraisse vite, très-vite, sans autre délai que le temps nécessaire pour qu'un académicien ou une femme vraiment lettrée y fasse d'immenses coupures et des corrections innombrables. Mais vous, monsieur

l'abbé, qui, possédant plus d'autorité, avez plus de hardiesse, vous trouverez aisément un biais pour dire à cette personne si spirituelle, si charmante, entourée de tant d'affection et d'estime, que, plus on est haut placé dans le *grand monde*, plus on risque de descendre en se laissant imprimer, et que... qui... quand... Mais, tenez, faites mieux : Madame la comtesse de Boigne sait son Molière par cœur ; elle est pleine d'esprit : les gens d'esprit comprennent à demi-mot. Envoyez-lui le *Misanthrope* ; mettez le signet à la scène d'Alceste et d'Oronte, qui finit par ces mots : *ridicule et misérable auteur*... Elle comprendra.

---

XIII

LE COMTE BEUGNOT<sup>1</sup>

---

19 janvier 1867.

Demander à un auteur autre chose que ce qu'il a prétendu faire, c'est à la fois une injustice et un faux calcul ; une injustice, car bien peu d'ouvrages pourraient résister à ce parti pris ; un faux calcul, car on se prive volontairement d'un plaisir qui peut encore être très-vif, si l'écrivain a du talent et de l'esprit.

J'entends dire que ces *Mémoires* du comte Beugnot ne répondent pas parfaitement à l'attente générale, et que les grandes époques qu'il a traversées, l'importance des fonctions qu'il a remplies, la réputation d'un des hommes les plus spirituels de son temps, promettaient une œuvre d'ensemble plus grandiose et plus grave. C'est possible ; mais pour faire cesser le malentendu ou le mécompte, il

<sup>1</sup> *Mémoires*, 1783-1815.



suffirait de changer un mot, d'écrire *Souvenirs* au lieu de *Mémoires*. Ce léger changement mettrait d'accord les mécontents avec ceux qui trouvent ces deux volumes curieux, piquants, intéressants, charmants, et, sauf deux ou trois passages, très-bons à relire pour tous les partis. Ajoutons que le titre même ne saurait être bien sérieusement reproché à M. Albert Beugnot, éditeur de ces *Mémoires*. C'est celui qui figurait en tête du manuscrit de son grand-père, celui que lui avait indiqué son père, M. Arthur Beugnot, cet éminent homme de bien, dont nul de nous n'a oublié les vertus, les écrits et les exemples. De pareils trésors sont sacrés : quand on a l'honneur de les posséder dans sa famille, une inexactitude de détail peut devenir un devoir de cœur.

Peu d'existences politiques ont été mieux remplies que celle-là, et le comte Beugnot dut aux conditions particulières de son époque deux épreuves que les âmes élevées doivent considérer comme deux bienfaits : dans sa jeunesse, une phase courte, mais terrible, de souffrances telles, que l'homme qui n'y succombe pas en sort mille fois mieux armé pour les luttes de la vie ; dans sa vieillesse, quelques années de retraite qui lui permirent de se recueillir entre la vie active et la mort. Chose singulière ! la plus meurtrière des Révolutions lui apprit à vivre ; la plus inoffensive lui apprit à mourir.

Les *Souvenirs* de M. le comte Beugnot ne vont pas jusqu'à la révolution de 1830, qui le trouva pair de France et à laquelle il refusa de prêter serment. Ils s'arrêtent à la fin de 1815, à ce moment triste et inquiet où

les arrière-pensées libérales du roi, ses légitimes répugnances pour Talleyrand et Fouché, et, d'autre part, les influences du pavillon Marsan formaient comme trois courants contraires, troublés et assombris par la présence des étrangers.

Cette suite d'épisodes, de tableaux de genre ou d'intérieur qu'on dirait détachés d'une galerie plus vaste, n'en parcourt pas moins une période de plus de trente années; et quelles années! Depuis la chute de l'Empire romain et l'avènement du christianisme on n'avait rien vu de pareil. La ruine de l'ancien monde; la création d'un monde nouveau; le naufrage de cette société nouvelle, lancée aux abîmes par un égoïste génie et un insatiable esprit de domination et de conquête; un essai de réconciliation et de refonte entre les restes de toutes ces ruines et les survivants de tous ces naufrages: tout cela en trente ans! Si les années de campagne comptent double pour les militaires, que durent être celles-là pour le penseur, le moraliste et le politique?

Gardez-vous cependant de trop vous alarmer de ces trois grands mots, et ne craignez pas qu'ils vous mettent en présence de ce que M. Jourdain appelle le *brouillamini* et le *tintamarre*. Le comte Beugnot est un de ces esprits justes et fins qui ne se laissent ni effrayer par les événements, ni éblouir par les hommes. Observateurs trop pénétrants pour être très-passionnés, ils ont la faculté de voir et de juger en même temps qu'ils agissent, d'être à la fois spectateurs et acteurs, et d'examiner les coups de la partie grotesque ou terrible où ils gardent un enjeu.

Ainsi, pour nous borner à quelques exemples bien différents, il est un des premiers qui, au milieu d'un engouement bizarre, aient soupçonné l'affaire du Collier, deviné la comtesse de Lamoignon, vu clair dans ses cartes biseautées; et cependant il ne nous est pas prouvé qu'une de ces cartes n'ait pas été un moment pour lui, jeune et aimable avocat, la carte du *tendre*. Il a subi de bonne grâce, comme presque tous ses contemporains, le prestige du génie de l'Empereur; et pourtant les lacunes de ce génie, si éblouissant dans le succès, si impuissant dans la défaite, ne lui ont point échappé: il y a, dans cette partie de ses *Mémoires*, des mots, des traits, des sous-entendus plus significatifs que bien des déclamations éloquentes: il signale les rides de ce visage olympien; il touche l'orteil de ce pied d'argile. Enfin, son émotion est visible et sincère lorsqu'il assiste au retour des seuls princes à qui il fût possible de cicatriser les plaies de la France, lorsqu'il voit se relever avec eux les images ou les fantômes d'un glorieux passé. Toutefois, ce témoin ému n'est pas un juge aveuglé: sa sagacité, son expérience, ce mélange de désabusment et de résignation narquoise qui donne tant de charme à son livre, deviennent pour lui ce que sont pour nous, vieux critiques, les habitudes de l'analyse: nous finissons par nous exagérer les défauts des ouvrages que nous admirons le plus et avoir envie de médire de nos meilleurs amis. Le comte Beugnot, arrivé à cet épilogue du drame dont il avait suivi la marche et prévu le dénouement, ajoute à sa collection des médailles dont il a étudié le revers; il perd

d'avance l'illusion des spectacles qui l'émeuvent ; la maturité de son jugement, éprouvé par le contact des affaires et la comédie humaine, le préserve de ces effusions sentimentales qui, en remplissant les yeux de larmes, les empêchent de bien regarder.

La comédie humaine, disons-nous ! ce mot pourrait s'écrire en marge de bien des pages de ces deux volumes et donner la consigne à notre critique. On s'évertue à classer, d'après leurs opinions connues ou probables, les hommes qui ont pris ou qui prennent part aux événements publics et ceux mêmes qui marchent à leur suite. C'est ainsi que le veulent les partis, ces maîtres plus tyranniques que tous les tyrans. Il faut, bon gré mal gré, faire passer sous cette toise tous les conscrits de la politique et de l'histoire : ce qu'il en résulte de désaccords, de dissonances, de *hiatus*, de difficultés pour rattacher telle action à tel caractère, tel caractère à telle opinion, telle opinion à tel parti et telle cocarde à tel chapeau, je n'ai pas besoin de le dire. Je suis assailli, en écrivant cette phrase, d'une foule de noms propres que je n'écris pas et qui me donneraient raison.

Il serait plus philosophique et plus vrai de nous classer par familles d'esprits. On s'expliquerait alors comment des sympathies instinctives ont existé entre des gens séparés par un abîme ; comment des antipathies implacables se sont déclarées entre des serviteurs d'une même cause, et comment un fait imprévu, une démarche, une parole, une ligne d'écriture, viennent tout à coup révéler le fond, faire tomber le masque, déjouer tous

les efforts, souvent sincères, pour ajuster l'habit aux proportions de la taille et accommoder le rôle à l'expression du visage. Ce classement servirait aussi à comprendre pourquoi l'on cherche vainement dans un livre ce que l'on s'attendait à y trouver et pourquoi on rencontre ce que l'on n'y cherchait pas.

Je me souviens d'une page charmante de M. Sainte-Beuve : il mettait en regard deux œuvres qui ne se ressemblent guère : *René* et *Gil Blas* ; il nous montrait, d'un côté, le génie superbe, dont le désespoir est encore de l'orgueil ; rapportant tout à soi au moment où il semble se détacher de lui-même, et cherchant dans ses fautes, dans ses passions, dans ses douleurs, une pâture qu'il n'échangerait pas contre les plus vives jouissances : il ajoutait que nous tous, enfants de cette génération, nous avons aimé à nous dire, avec une secrète complaisance, que, tel jour et à telle heure, nous étions atteints du mal de René. De l'autre côté, il nous faisait voir l'homme aux prises avec les diverses situations de la vie, l'acteur obscur de cette comédie qu'on appelle le monde, résigné et de bonne humeur parce qu'il ne demande pas à la pièce plus qu'elle ne peut lui offrir ; se consolant de ses déboires par l'amusement que lui donnent les travers d'autrui ; prêt à faire bon marché de ses ridicules et de ses sottises, pourvu qu'on lui accorde que son voisin de droite est plus bête et que son voisin de gauche est plus drôle ; s'arrangeant si bien qu'il ne nous paraît jamais plus spirituel qu'à l'instant où il semble ne songer qu'à nous divertir à ses dépens.

Maintenant, transportez ces deux types du domaine de la poésie ou du roman dans celui de la vie réelle ou de la politique; placez comme intermédiaire une *individualité* plus sereine, plus régulière et plus pratique que la première, plus élevée et plus hautaine que la seconde; vous aurez, à des distances plus ou moins inégales, les *Mémoires d'outre-tombe*, les *Mémoires* de M. Guizot — et les *Souvenirs* du comte Beugnot.

Ces trois lignes parallèles nous mèneraient, on le comprend, bien au delà des limites de cet article. Je me contenterai d'indiquer quelques points de repère, qui suffiront au lecteur, pourvu qu'il lise préalablement ces deux intéressants volumes; et je lui promets, s'il veut bien n'y apporter aucune prévention, que cette lecture lui sera aussi agréable que profitable.

On n'a pas oublié les trois ou quatre jours de prison que M. de Chateaubriand eut à subir en 1832. De la part du gouvernement d'alors, la faute était énorme; mais, on peut en convenir aujourd'hui, la prison fut très-douce, et tout se passa en petits vers et en compliments. A présent, lisez ce chapitre des *Mémoires*: cette persécution absurde, mais minime, prend des proportions colossales; le pauvre diable chargé de l'arrestation devient « le chef de ces voleurs d'hommes et de libertés; » — le sceau se transforme en un meuble *infâme*. — Puis viennent les remerciements ironiques adressés aux hommes dont on fut le chef, dont on est la victime: « Sans eux j'aurais quitté la vie sans savoir ce que c'était que la prison, et cette épreuve-là m'aurait manqué. » Puis les invocations

au Tasse, à la Muse, aux premiers songes de René; puis le défilé des noms propres; M. Hello, de Montalivet, M. Desmortiers, juge d'instruction, « naguère de la congrégation, grand communiant, grand légitimiste devenu forcené juste-milieu : je priai cet *animal* de s'asseoir, etc. » Les immondices et les balayures de la cellule s'appellent les *œuvres du juste-milieu*... Partout la note vibrante au-dessus du ton; mais, comme le grand artiste n'abdique jamais, vous surprenez au passage d'admirables éclairs de passion et de verve, une page sur les métamorphoses matinales des *mouchards* et des agents de police, digne d'Hogarth et de Goya.

M. Beugnot est dans les cachots de la Conciergerie, en pleine Terreur, ne sachant jamais, la veille, si son nom ne retentira pas dans le sinistre appel du lendemain. Les misères de détail sont inouïes, et l'on a pu dire qu'elles avaient amené le peintre à emprunter, cinquante ans d'avance, la palette du réalisme. Son indignation contre les monstres qui gouvernent la France, son dégoût et sa haine contre les sauvages doctrines qui ont précipité le pays dans cet abîme de sang et d'opprobre, parlent un énergique langage, et ceux qui s'efforcent de pallier ou d'atténuer ces horreurs feront bien de ne pas demander au livre de M. Beugnot leurs pièces justificatives. Mais, près de ces teintes si vives et si vraies, quelle aptitude naturelle à prendre le temps comme il vient et le malheur tel qu'il est! quelle façon toute française de s'arranger presque gaiement, de se familiariser sans effort avec ce qui paraît à notre sybaritisme le dernier degré de la

souffrance physique et morale ! Il nous semble, à nous pour qui les révolutions n'ont eu que des plis de rose, que nous n'aurions pu vivre une heure en compagnie de ces géoliers, en présence de ces juges, en vue de ces bourreaux, dans cette atmosphère sanglante, étouffée, encombrée, fétide, dont le seul mérite était de faire attendre la mort comme une délivrance et savourer la bouffée d'air sain que l'on aspirait en montant à l'échafaud. Ce prisonnier d'aujourd'hui, qui peut être le supplicié de demain, il y vit, il s'y acclimata, il tire parti de cette situation affreuse ; il trouve moyen d'attraper au vol quelques bons moments, d'ébaucher d'après nature le profil de ses compagnons d'infortune ; tout cela simplement, avec la grâce piquante d'un esprit maître de lui-même qui ne permet pas au malheur de l'étonner, de l'effrayer ou de l'enorgueillir ; sans jamais *surfaire* l'humanité ni chez soi, ni chez autrui, ni dans le bien, ni dans le mal, ni dans la vertu, ni dans le crime. Quelle justesse de nuances ! quel fidèle et agréable reflet de cette société coupable et charmante, qui mourut le sourire aux lèvres, en bravant la méchanceté des hommes, et sans songer à la colère de Dieu !

Passons à une époque plus calme, mais non moins humiliante peut-être pour la dignité humaine. Nous sommes en 1809, à l'apogée de la grandeur impériale : avec quel accent incomparable Chateaubriand a flétri à la fois la manière dont s'exerçait le droit du plus fort et la souplesse des rois vaincus devant le conquérant éperonné ! Il réussit à être également offensant pour l'opresseur et



les opprimés. Tacite aurait applaudi; mais Horace rirait de bon cœur en lisant l'anecdote du général Beurnonville, qui suffirait, à elle seule, pour assurer le succès de l'ouvrage du comte Beugnot. Lisez-la, je ne vous en dis pas davantage. Comment s'y prenaient alors les généraux diplomates pour amener les princes entêtés à faire la volonté de Napoléon? La réponse sent un peu le corps de garde; mais les *troupiers* prendront les devants pour l'entendre, et la bonne compagnie se placera sur le derrière<sup>1</sup>.

M. de Chateaubriand a, pour stigmatiser les hommes versatiles, capables de prêter plus d'un serment, des expressions qui emportent la pièce et dépassent la mesure. On se demande parfois ce qu'il pourrait écrire de plus fort s'il s'agissait de Judas ou de Cartouche. On se sent emporté dans une zone torride où l'invective emprunte au lyrisme ses procédés et accouple Archiloque à Pindare. Ouvrez le premier volume du comte Beugnot à la page 346, et lisez le portrait de M. de Sémonville. « Averti par son instinct de la continuelle mobilité des gouvernements qui ont depuis près d'un demi-siècle exploité la France, il est toujours pour une moitié de lui-même dans celui qui est, et pour l'autre moitié dans celui qui va venir... Quoiqu'il ait la vue basse, il regarde à la fois à droite, à gauche et devant lui; on serait encore tenté de croire qu'il a des yeux par derrière, etc., etc. » Nous voilà bien près de l'antichambre du duc de Lerme ou du

<sup>1</sup> « Faites beau C., monseigneur!.. Faites beau C.. ! »

cardinal d'Olivarès. Point de colère, ni de gros mots : le juste emploi de cette malice mondaine qui chatouille l'épiderme, et ne croit pas, comme dit Sganarelle, que tout soit perdu, parce qu'il y a des intrigants et des habiles. Vous me direz que, pour procéder ainsi, il faut descendre de quelques étages. Hélas! oui; mais, quand on se fait vieux, on s'essouffe à toujours monter, et le rez-de-chaussée est quelquefois bien commode.

N'allez pas supposer pourtant que l'essentiel manque dans ces *Mémoires* ou *Souvenirs* du comte Beugnot. Sans doute on y rencontre quelques détails que je voudrais retrancher. Le malin narrateur eût mieux fait de ne pas revendiquer publiquement *le Français de plus*, que nous savions tous être de lui, et de laisser à Louis XVIII l'honneur d'avoir voulu se faire sauter sur le pont d'Iéna menacé par les soldats prussiens. Le prestige et le respect de la majesté royale sont aujourd'hui deux grands seigneurs ruinés : il y a de la cruauté à les dépouiller de ce qui leur reste. Mais ce sont là des vétilles; nulle part peut-être vous ne trouverez exprimées avec plus de netteté que dans ce livre certaines vérités qu'il est toujours bon de rappeler : le sincère patriotisme et l'admirable vertu de Louis XVI, de qui M. Beugnot a le courage de dire qu'il valait mieux que son aïeul Henri IV; tout ce qu'il y eut de dégradant, de hideux, d'infâme, de monstrueux dans ce régime de la Terreur, que ses apologistes représentent comme une nécessité douloureuse; à quel point le génie de la Prusse était déjà en 1810 et devait rester le plus redoutable ennemi de la France; de

quel stérile ou funeste vertige Napoléon était frappé à chaque infidélité de la victoire; enfin, tout ce qu'il y a d'insensé à prétendre que les Bourbons ont été ramenés par les armées étrangères, alors qu'il est prouvé par les faits que, en 1814, pas un des souverains alliés ne voulait de notre monarchie nationale et qu'en 1815 bien en prit à Louis XVIII de revenir sans les consulter.

C'est pourquoi, dirai-je en finissant, tâchons de tirer quelque fruit de cette piquante lecture : comprenons tout ce que la justesse du ton, l'absence de parti pris et la politesse du langage ajoutent à l'évidence des grandes vérités quand on les défend, et à l'éloquence des grands souvenirs quand on les évoque : essayons d'être aussi sensés, aussi fermes, aussi conciliants, aussi modérés que le comte Beugnot; j'allais ajouter, aussi spirituels; mais à l'impossible nul n'est tenu.

---

LES CONDÉ ET L'ARMÉE DE CONDÉ<sup>1</sup>

---

Trois princes du sang, héritiers d'un nom illustré par l'héroïsme et le génie, se dévouant à la monarchie vaincue et donnant à l'Europe le spectacle de trois générations rangées sous le même drapeau au service de la même cause, il y a là de quoi émouvoir les plus indifférents et rallier tous les partis dans une admiration commune. Une histoire des trois derniers princes de la maison de Condé était donc sûre de nous intéresser. M. Créteineau-Joly ne s'est pas contenté d'être leur historien, j'allais dire leur historiographe : il est un de ces *curieux* auxquels M. Feuillet de Conches semble avoir donné le diapason : chercheurs infatigables qui ne se reposent et ne sont satisfaits de leur œuvre que lors-

<sup>1</sup> *Les Trois derniers Princes de la maison de Condé*, par M. Créteineau-Joly.

qu'ils ont trouvé assez de pièces inédites et de lettres authentiques pour mettre en pleine lumière le caractère et la vie de leurs personnages.

Là ne se borne pas le mérite du livre de M. Crétineau-Joly. Dans les temps orageux qu'il rappelle, au milieu du tumulte des camps, alors que l'intrépidité des héros ne ressemble pas toujours à la vertu des saints, alors surtout que l'on a le chagrin de voir la France se diviser en deux nations ennemies et tant de glorieux efforts s'épuiser en pure perte, le regard aime à se reporter sur une figure plus douce et plus pure, une figure de femme, priant pour les coupables, levant au ciel ses mains suppliantes et dominant de sa mystique auréole des scènes de deuil et de carnage. C'est à peine si on se souvenait aujourd'hui de la princesse Louise de Bourbon, en religion Marie-Joseph de la Miséricorde, fille du prince de Condé, sœur du duc de Bourbon, tante du duc d'Enghien. L'intervention de cette princesse dans l'histoire de ceux qu'elle aima d'une si pieuse tendresse, sa vocation persistante, ses courses douloureuses à travers l'Europe envahie par les armées révolutionnaires, ses lettres touchantes ou charmantes, le récit de ses souffrances, ce mélange de force et de douceur où l'abnégation de la sainte lutte sans cesse contre les ressentiments de la princesse et de l'*émigrée*, voilà l'originalité réelle du livre de M. Crétineau-Joly. Arrachée aux ombres du passé, aux injustices de l'oubli, mise en regard de notre société égoïste et vulgaire, Louise de Bourbon nous arrive ou nous revient comme une véritable révélation. Elle est, n'en déplaise à des faits d'armes

qui s'effacent dans le vif éclat d'Arcole et de Marengo, le vrai héros de cette histoire.

Cependant, tout sera-t-il dit, quand nous aurons félicité M. Crétineau-Joly de ses recherches et de ses trouvailles, quand nous l'aurons remercié des nobles images qu'il réveille, des émotions qu'il vient de rendre aux rares survivants d'un autre âge? Non; la littérature et la politique, qui ne sont pas toujours d'accord, offrent pourtant ce trait de ressemblance, que toutes deux doivent chercher à être persuasives, et que leurs effets de persuasion s'affaiblissent à mesure que leurs violences s'accroissent. Si Boileau a pu dire qu'il faut du bon sens et de l'art, même en *chansons*, il nous est permis de rappeler que tous les genres de littérature ont leurs lois, et que, plus le genre est sérieux, plus les lois sont évidentes.

Il y a, dans l'*Histoire des trois derniers Princes de la maison de Condé*, deux inspirations différentes: l'une, que nos anciens eussent appelée la *sensibilité*, et que j'appellerai volontiers l'enthousiasme héroïque; l'autre, que M. Crétineau-Joly qualifie probablement de vengeresse, et que l'on peut, sans lui manquer de respect, qualifier de satirique, de dénigrante et d'offensive. Loin de se fortifier l'une par l'autre, ces deux inspirations se contrarient. Si vous voulez, dirai-je en thèse générale, que je ne regarde pas de trop près à vos enthousiasmes, ne soyez pas trop implacable dans vos haines; si vous voulez tresser ou faire reflourir des couronnes, ne rouvrez pas des blessures!

Pour être plus explicite, je vais en appeler à l'auteur

lui-même : il nous dit dans sa préface : « Je n'ai point cherché à faire une œuvre de récrimination, encore moins de vengeance. » Et plus loin, dans une prose un peu grosse : « Dans cette histoire des trois derniers Condé où tant de noms, glorieux ou coupables, se trouvent mêlés, j'ai dû, en parlant des uns et des autres, faire effort pour me tenir aussi bien à distance du Capitole que des Gémonies. C'est au public à dire si j'ai réussi dans la tâche qu'un devoir sacré m'imposait. »

Moi qui suis le public, je vais chercher à savoir si l'auteur a complètement réussi.

Il ne demandait pas mieux, j'en suis sûr, que d'être fidèle à son programme. Il a assez de tact, d'expérience et de goût pour comprendre que, lorsqu'on tient entre ses mains une émouvante élogie, un pathétique poème, lorsque l'on donne la parole à des héros et que l'on ajoute à leur langage l'attrait d'une découverte, il sied d'élever ce tableau hors de la portée des éclaboussures. Il ne pouvait ignorer d'ailleurs qu'en évoquant avec trop d'insistance les souvenirs sinistres du fossé de Vincennes et de l'espagnole de Saint-Leu, il allait se trouver en présence de deux difficultés diamétralement contraires ; tellement contraires que je suis moi-même fort embarrassé pour en expliquer la différence. M. Crétineau-Joly savait tout cela, mieux que nous ne pourrions le lui dire : mais que voulez-vous ? on ne se refait pas, et ce n'est pas pour rien que M. Taine nous a classés par milieux et tempéraments. M. Crétineau-Joly est de la race des *forts*, non pas, grand Dieu ! de la halle, — et encore ceux-là m'on fait bien sou-

vent commettre le péché d'envie, — mais de la littérature. M. Veillot est à la tête de cette robuste phalange dont les chiquenaudes sont des coups de poing, et qui me cause parfois une sensation analogue à celle que j'éprouvais, moi chétif, dans nos fêtes méridionales, quand je voyais nos lutteurs indigènes développer devant un public idolâtre la saillie de leurs biceps et la richesse de leur musculature.

Pour ces redoutables ennemis de la tête de Turc, les nuances, les demi-teintes, les sous-entendus, l'art de laisser deviner ce qu'on ne dit pas et d'obliger le lecteur à penser ce qu'on lui suggère, tout cela n'est que mi-gnardise et mièvrerie. Ils vont droit au but, comme un boulet de canon dont ils ont le poids et la puissance destructive. Leur affaire est d'appeler chat un chat, et Rolet un fripon, quand même Rolet serait mort ou en exil. M. Crétineau-Joly a, pour glorifier ses héros, les mêmes façons que M. Veillot pour glorifier l'Église. Mais c'est justement là que je les arrête, et, pour m'en tenir à cette histoire des derniers Condé, qui n'en reste pas moins une très-curieuse et très-intéressante publication, voici mon objection principale.

Les causes ou les partis qui vivent de nivellement social et moral, qui font litière des grandeurs terrestres ou sacrées, qui ne sont jamais plus à l'aise que quand le sentiment du respect, le culte des reliques ou des ruines passent pour des vieilleries ou des radotages, ces partis ou ces causes peuvent autoriser ou encourager leurs défenseurs à frapper sans ménagement sur quiconque leur

...



semble avoir mérité flétrissure et anathème. Qu'importe un coup de pelle ou un coup de marteau de trop? Plus il y aura de démolitions, plus le succès sera certain. Il n'en est pas de même, quand on se consacre à la gloire de personnages ou d'idées qui ne peuvent obtenir l'unanimité des hommages que si l'on maintient intacts les ressorts de l'enthousiasme, de l'admiration et du respect. Je suppose que M. Créteineau-Joly ne veut pas être le seulement par ceux qui pensent exactement comme lui ; car il n'y a pas d'écrivain qui se contente d'un tout petit nombre de lecteurs. Or, c'était déjà une assez difficile entreprise, que de nous raconter, en 1867, des existences, très-belles, très-pures et très-chevaleresques sans doute, mais totalement en dehors des conditions de la société moderne et consacrées à la défense d'un régime condamné par les hommes, ce qui est quelque chose, et par Dieu, ce qui est beaucoup. C'était une tâche délicate, que de nous faire lire des récits entremêlés de lettres et des lettres entremêlées de récits, d'où il ressort que les victoires des troupes républicaines doivent être considérées comme des malheurs, et que la vraie, la seule France était l'armée de Condé <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ainsi qu'on devait s'y attendre, les journaux *dits* révolutionnaires n'ont pas manqué de s'emparer de ces deux volumes. Ils y ont découpé de nombreuses citations d'où il résulte que, dans ces lettres du prince de Condé, les Français — entendez-vous bien? — les Français étaient qualifiés d'*ennemis*, qu'on se désolait de leurs victoires et qu'on se réjouissait de leurs échecs. Nous disons, nous, qu'un Français de 1867 qui publie de pareils documents sans écrire en note de chaque page : « Déplorable, insensé, blessant pour le vrai patriotisme, preuve perpétuelle d'aveuglement et d'entêtement

Je ne juge pas, je ne conteste pas ; c'est le critique littéraire qui parle, et qui cherche quels auraient été les moyens de vaincre la difficulté. Je me figure un moment que je suis neutre, et je profite de ma neutralité pour me servir contre M. Crélineau-Joly de ses propres armes. Si tant de bravoure, de fidélité, d'héroïsme, de talents militaires, n'ont abouti, en définitive, qu'au désarroi et au licenciement ; si les esprits les plus enclins à admirer les Condé, à s'exalter pour leurs hauts faits, à s'attendrir de leurs adversités, en sont venus, par la fuite des années et le malheur des temps, à oublier même le nom de ces batailles, de ces victoires dont M. Crélineau-Joly veut faire les égales de Rocroy, de Fontenoy et d'Austerlitz, c'est que le prince de Condé et son intrépide armée étaient placés dans l'alternative ou de vaincre avec les étrangers ou de succomber sans eux. Que dis-je ? ils subissaient la condition plus cruelle encore de voir les puissances étrangères prendre ombrage de leur victoire et en contrarier les effets dès qu'elle leur semblait trop française, dès qu'elle faisait mine de travailler pour soi et de ne pas vouloir tourner à leur profit.

Cette vérité douloureuse n'avait pas échappé au prince de Condé, lequel, sérieux homme de guerre, n'était pas moins bon pour le conseil que pour l'action. Elle s'exprime avec une énergique tristesse dans maint

sénile, — mais excusable en faveur de la sincérité et de la vaillance ! » nous disons que celui-là ferait un tort énorme à la cause qu'il prétend servir, s'il n'était, heureusement, un très-lourd et très-pitoyable écrivain.

passage de ses lettres. Si elle sautait aux yeux d'un prince qui aurait aujourd'hui cent trente ans, et que l'on peut dire avoir vécu et être mort sans s'être laissé atteindre par un seul souffle de notre *mal'aria*, il n'est pas étonnant qu'elle nous donne à réfléchir.

Que fallait-il pour faire accepter sans réserve, non-seulement cette tragique histoire (nul n'en discute l'émouvante beauté), mais tout ce que l'auteur y ajoute de pieux commentaires, de formules admiratives et de couronnes d'immortelles ? Rien qu'un changement d'optique ; reculer la perspective, exagérer le lointain : faire de ces merveilles de bravoure et de dévouement, de piété, de vertu, une sorte de trésor légendaire ; un de ces trésors que l'on trouve dans un champ stérile, et que l'on fouille d'une main émue, sans savoir s'il y a eu un assassin à gauche ou un voleur à droite. Le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien, escortés de Louise, l'ange de ce pardon céleste dont ils avaient besoin comme tous les hommes, devaient nous apparaître dans un nimbe lumineux, à mille lieues au-dessus des œuvres ou des souvenirs de la méchanceté humaine, semblables à des contemporains de Charles I<sup>er</sup> ou de Marie Stuart. Faites couler un flot de sang royal dans les veines de Claverhouse, placez-le sur les marches d'un trône ; donnez à M. Crétineau-Joly le génie de Walter Scott ; vous aurez une idée de ce que je demande : la statue de sœur Marie-Joseph de la Miséricorde inclinée sur des tombes fleurdelisées, priant pour les martyrs et les traitres, les victimes et les bourreaux !

A l'aide de ce simple *raccord*, tout était dit : les allures par trop *condéennes*, le Chantilly s'antidatant d'un siècle, le refus d'audience aux idées nouvelles, l'obstination à continuer de vivre dans un monde écroulé, à ne pas comprendre le côté providentiel de la Révolution française, devenaient des traits de caractère au lieu d'être des retards d'opinion : ils ajoutaient à la noblesse, à la grandeur, à l'effet pathétique des figures. Nous les aurions aimées, comme on aime Roland, Tancrède, Bayard, Jeanne d'Arc, sainte Chantal, Béatrix ; nous les admirerions comme on admire les héros d'Homère, sans prétendre lancer le javelot aussi loin, ni compter parmi les enfants des dieux. Aucune pensée chagrine, aucun mécontentement de soi ou d'autrui, aucune objection de détail ou d'ensemble ne se mêleraient à une lecture qui élève l'âme vers un idéal d'exaltation monarchique et d'abnégation chrétienne.

Avec la méthode offensive, les inconvénients reparaissent ; il n'y a plus assez de lointain pour effacer les aspérités, les angles et les broussailles dans une brume faite de lumière et d'azur. On se sent, d'une page à l'autre, en proie à une perplexité singulière. Vous diriez une énorme bascule qui tantôt vous porte aux étoiles, tantôt vous précipite dans la boue. Ici l'humanité vous est montrée dans toute sa laideur ; les noms propres défilent avec accompagnement de ces épithètes injurieuses, de ces ironies blessantes, que les partis échangent au moment de leurs plus furieuses colères ; là le ciel se rouvre, l'hymne reprend ses strophes ailées ; le coup de massue se change'

en coup d'encensoir ; le lecteur passe sans transition de la satire au panégyrique. Qu'en résulte-t-il ? Comme la passion est visible, elle nous met sur nos gardes. Nous sommes tentés de demander à l'historien s'il a deux poids et deux mesures, s'il voit bien où le mène ce système d'admiration à outrance, s'il est bien sûr que cette apothéose des Condé ne fasse tort qu'à leurs ennemis et ne rejette dans l'ombre que ceux qu'il poursuit de sa haine. Je n'insiste pas, le terrain est trop glissant. Un moraliste sévère, un ministre de cette religion qui sanctifia sa sœur Marie-Joseph de la Miséricorde, pourrait remarquer que la *Branche de laurier* fut un peu trop souvent la branche de myrte ; mais cette pruderie nous irait fort mal : nous ne sommes pas théologien, et nous ferions croire, par ces taquineries, que nous avons trouvé dans le livre de M. Crétineau-Joly quelque sujet personnel de mauvaise humeur, quelque grand-oncle<sup>1</sup> ou quelque arrière-cousin

<sup>1</sup> Hélas ! cette supposition ne serait que trop vraie. Voici ce qu'on lit, page 234 du premier volume :

« Le marquis de Grave, ministre de la guerre en 1792, ancien aide de camp de Louis-Philippe d'Orléans, était, dit madame Roland dans ses *Mémoires*, un petit homme que la nature avait fait doux, à qui ses préjugés inspiraient de la fierté, que son cœur sollicitait d'être aimable, et qui, faute d'esprit pour les concilier (?) finissait par n'être rien. »

A la page 235 (c'est le duc de Bourbon qui écrit à son père).

« ... Je disais cela en particulier pour M. de Grave, qui est un scélérat de la première classe... »

Traité de sot ou d'imbécile par madame Roland et de scélérat de la première classe par le duc de Bourbon, lequel, pour la dignité et la sécurité de sa vieillesse aurait bien fait de ne pas connaître d'autres scélératesses, — le marquis de Grave, mon grand-oncle, était un homme spirituel, aimable et léger, qui eut le tort de

maltraité par ce terrible redresseur de torts ou flagellé par ses héros.

Non ; nous aimons mieux lui faire voir, par un seul détail et sous une forme très-inoffensive, combien, une fois décidés à se cabrer contre ses rudesses et à se mettre en frais de mauvaise volonté, ses lecteurs pourraient aisément le chicâner. Je ne choisirai pas, bien entendu, un écrivain révolutionnaire et démocrate : j'ai ouvert, l'autre jour, les *Mémoires* de M. de Chateaubriand pour mieux me rendre compte de l'impression que m'avait laissée le livre du comte Beugnot ; je ne les ferme pas encore, et voici ce que j'y trouve (tome VI, page 387) : « Quant au vieux prince de Condé, l'émigration était son dieu laire : lui n'avait pas peur de M. de Bonaparte ; il se battait si l'on voulait, il s'en allait si l'on voulait. Les choses étaient un peu brouillées dans sa cervelle ; il ne savait pas trop s'il s'arrêterait à Rocroy pour y livrer bataille, ou s'il irait

se croire un moment un homme politique. Ce mot de *scélérat* me rappelle un lointain souvenir de mon adolescence. En septembre 1829, quelques semaines après l'avènement du ministère Polignac, je me trouvai dans un coupé de diligence avec un *ultra* royaliste, qui était en outre *ultra*-septuagénaire. Le pauvre homme ne pouvait descendre de voiture, ni y remonter, sans recourir à l'aide du conducteur. N'importe ! il ne parlait que de sabrer, de fusiller, d'exterminer, de monter à cheval, de courir *sus* aux factieux, d'empoigner tous les journalistes, de brûler la moitié de Paris : « Mon-  
« sieur, me dit-il fièrement, il y a un an, à pareil jour, quand j'ai  
« vu où ces scélérats nous menaient, j'ai vendu mon trois pour cent,  
« et j'y ai perdu six mille livres. »

Ces SCÉLÉRATS, c'étaient Martignac, Hyde de Neuville, la Ferronnays, Feutrier, Royer-Collard, etc., etc.

Mon pauvre grand-oncle pouvait se consoler de se trouver en pareille compagnie.

diner au Grand-Cerf. Il leva ses tentes quelques heures avant nous, me chargeant de recommander le café de l'auberge à ceux de sa maison qu'il avait laissés derrière lui. Il ignorait que j'avais donné ma démission à la mort de son petit-fils : *il n'était pas bien sûr d'avoir eu un petit-fils...* »

On le voit, il y a loin de ce prince de Condé, tel que nous le représente, en mars 1815, le plus illustre des écrivains royalistes, à celui qui, six mois plus tard, d'après M. Créteineau-Joly, « parvenu à une extrême vieillesse, mais possédant toute la lucidité de son esprit, devait rendre encore d'éminents services à la France. » Si nous relevons ce détail secondaire, ce n'est pas pour contester une gloire hors de toute atteinte; c'est pour prouver que, là où les appréciations varient, là où les avis peuvent se partager, un panégyriste a tort de réveiller en nous ce fond de méfiance, de pessimisme et de malice qui donne envie de le contredire.

Descendons à des vétilles, afin de nous mettre plus à l'aise, et signalons à l'auteur quelques retouches nécessaires en cas de seconde édition. Il n'est pas heureux dans ses citations latines : il écrit *fascinus* au lieu de *facinus* ; il attribue à Horace le *video meliora proboque*, qui est d'Ovide ; il fait commettre à Virgile un vers faux et un barbarisme :

. . . *Quid antiquos signorum suscipies ortus?*

au lieu de *suscipis*. Quant au français, il y aurait bien aussi quelques petites choses à dire. Je lis à la page 408 :

« Jamais vieillard ne s'éteignit avec plus de résignation ; car il avait trouvé dans *la splendeur de la bonne conduite* un agrément immortel à l'honnêteté et à la vertu...<sup>1</sup>. »  
 — Avec de pareilles phrases, on risquerait de ne pas conduire ses héros à l'immortalité, s'ils n'en étaient déjà sûrs.

Mais pourquoi nous complaire dans les petitesesses ? Ce n'est pas là qu'il faut chercher les véritables titres de cet ouvrage à la curiosité, à l'émotion et au succès. La correspondance originale, inédite et authentique des trois princes, leurs lettres pathétiques ou piquantes suivant l'orage ou l'éclaircie, la résurrection du personnage de la princesse Louise qui va rejoindre dans nos admirations et nos respects le groupe sacré de Marie-Thérèse de France, de Louis XVI et d'Élisabeth, voilà sur quelles images je veux, en finissant, arrêter mes regards. Digne disciple de Marie-Clotilde, de cette autre sainte, donnée par la France au Piémont, la princesse Louise se plaisait à répéter et à écrire une grande pensée : « La couronne la plus brillante qu'une âme puisse recevoir dans le ciel, c'est de voir près d'elle l'âme de ses ennemis, surtout lorsque c'est par ses larmes qu'elle a obtenu le salut de cette âme. »

Ces pieuses paroles contiennent, sous une forme mystique, toute la doctrine du pardon. La princesse Louise sera mon interprète auprès de l'écrivain qui a su ramener sur son pâle et angélique visage un rayon de soleil cou-

<sup>1</sup> Je cite cette phrase grotesque ; j'en pourrais citer plus d'une centaine : *Les passions d'un miquelet* de 1815 en style mi-parti de Joseph Prudhomme et de Jacquot de Mirecourt.



chant : elle lui dira d'abord de me pardonner mes critiques ; puis elle lui rappellera que le ciel, où il a placé ces nobles âmes pour qui la terre a été si cruelle, perdrait de ses ineffables délices et de sa sérénité divine, si l'on y assistait de trop près au châtement des coupables et à la rage des démons.

---

XV

HOMMES ET DIEUX

---

PAUL DE SAINT-VICTOR<sup>1</sup>

---

3 février 1867.

Madame Sand, dans un des romans de sa jeunesse, attribuant à son héros, avec une prodigalité vraiment féminine, tous les dons de la nature et de l'art, ajoute : « Les femmes assuraient qu'un bouquet offert par lui avait plus de parfum que les autres. »

Ceux d'entre nous qui ont eu, dans une carrière littéraire plus ou moins accidentée, l'honneur et le plaisir d'être loués par M. Paul de Saint-Victor, ont éprouvé, j'en suis sûr, une sensation analogue. Je n'ai jamais compris que l'on s'obstinât, en parlant de lui, aux comparaisons et aux images de feux d'artifice, d'illuminations en

<sup>1</sup> *Hommes et Dieux*

verres de couleur, de rayonnements vénitiens, d'éblouissements qui forcent à mettre des lunettes bleues. Non : il y a plutôt, dans sa manière, du parfum, de la fleur et de la caresse ; il y a aussi la blancheur lactée de ces belles nuits de juin où le ciel semble prêt à ouvrir son manteau d'étoiles pour nous laisser contempler la beauté immortelle, où le voyageur, sans trop savoir vers quel but on le mène, échange avec le monde invisible un dialogue plein de rêveries et de secrets : il y a surtout ce charme bizarre, un peu énervant, fait d'ivresse et de langueur, que possèdent à un si haut degré les femmes slaves, ces irrésistibles sirènes qu'il n'est pas sage de trop voir et de trop entendre ; car on risque, après avoir essayé de leurs philtres, de trouver, comme dit Cathos, trop sobres d'ajustement l'esprit gaulois et la grâce française.

Maintenant, qu'est-ce que ce livre, *Hommes et Dieux*, qui, paraissant au milieu de nos vulgarités et de nos querelles, mériterait qu'on lui dit : Votre Altesse Sérénissime ? — Comment a-t-il à la fois dépassé et trompé l'attente de ceux qui, depuis douze ans, *tourmentaient* Paul de Saint-Victor pour qu'il se décidât enfin, comme vous et moi, à rassembler ses articles en volumes ? Est-il possible, à propos de cet ouvrage, bois de santal qui va nous aider à dissiper les odeurs de Paris, de saisir quelques traits, de rendre quelques détails de cette physionomie fine, délicate, élégante, qui a su, par un triple contraste, demeurer très-aristocratique dans un groupe peu favorable aux traditions du passé, devenir très-originale dans le voisinage de Théophile Gautier, et rester

amoureuse d'idéal dans un monde et une littérature où tout parle des triomphes de la réalité?

Ouvrez ce volume ; lisez ces chapitres ou le titre de ces chapitres : — *Diane*, — *Cérès et Proserpine*, — *Méleagre*, — *la Momie*, — *Néron*, — *Diane de Poitiers*, — *les Comédies de la Mort*, — *Henri III*, — *la Cour d'Espagne sous Charles II*, etc., etc... — Vous vous frottez les yeux et vous croyez rêver. Par quel procédé de transmutation *alchimique* le plus *actuel* de nos feuilletonnistes hebdomadaires, l'écrivain qui, depuis quinze ans, rend compte des œuvres d'art ou de théâtre dont Paris se préoccupe, a-t-il pu tirer de cet ensemble de travaux cinq cents pages qu'on dirait écrites sur les bords de l'Eurotas, sur le sommet du Taygète, dans une crypte souterraine ou dans l'ombre crépusculaire d'une bibliothèque de bénédictins? Figurez-vous une troupe de cygnes s'envolant tout à coup, un jour de pluie, d'une flaque d'eau du boulevard Montmartre, sans que l'on puisse voir une goutte de boue parisienne à la pointe de leurs ailes. Le jeune maître, me disais-je, va me ramener de sa main légère à travers cette double haie que forment derrière nous les œuvres du théâtre contemporain et les épisodes caractéristiques des mœurs modernes ; je feuillette les premières pages, et je lis :

« Proserpine fait un ravissant contraste à Cérès et à Triptolème. Ce n'est pas le marbre fait chair, c'est le marbre fait ombre. Elle semble reflétée plutôt que sculptée. On croit voir ce reflet d'elle-même que traça, sur le mur poli où oscillait, la jeune fille à qui les Grecs attri-

buaient l'invention de l'art du dessin. Son profil respire une mélancolie résignée... Elle va passer de la lumière du jour au clair-obscur des enfers, des certitudes de la vie aux illusions de la mort ; elle va redevenir un fantôme... Déjà son incarnation s'évapore, sa beauté prend une surnaturelle transparence, ses formes s'atténuent et ses traits s'effacent... A peine fixée sur le marbre, elle y glisse comme dans la blancheur d'une nuée. Les draperies participent à la mysticité de ses formes ; on dirait une vapeur tissée baignant ce jeune corps... »

Ne vous plaignez pas ! vous vous attendiez à du vin de Johannisberg ou de Champagne ; on vous donne de l'ambroisie et du nectar vous ne perdez pas au change. Pourtant c'est là-dessus que les avis peuvent se partager, et qu'il est permis de discuter le pour et le contre.

Les avantages sautent aux yeux. Que la plupart de ces pages aient été préalablement publiées en feuillets, je n'en sais rien ou j'ai le droit de l'oublier. Il n'y reste pas ombre de cette hâte, de ces effets de *trop près*, de ces crachats de plume qui dénoncent l'improvisation écrite, comme les chevilles, les dissonances d'images, les *que trop* peu retranchés et les hurlements de métaphores trahissent l'improvisation parlée. Entre le journal qui les vit éclore et la cime qu'elles habitent, il y a plus de lointain qu'entre le nid où l'oiseau fit ses premières plumes et l'éther où nous le voyons planer. Le livre est absolument indépendant des circonstances qui en inspirèrent les diverses parties ; il a brisé le fil imperceptible qui le

rattachait à telle ou telle œuvre d'aujourd'hui ou d'autrefois. Si l'on nous permet de comparer la critique hebdomadaire à un collier sur lequel s'inscrivent tour à tour les noms de nos maîtres, c'est-à-dire de *nos* auteurs, nous ajouterons que M. Paul de Saint-Victor, par ce travail de retouche scrupuleuse, est parvenu à limer le collier, à gratter les étiquettes, et qu'il nous apparaît dans toute l'élégance et toute la liberté de ses allures.

Supposez, par exemple, la *Diane au bois*, de M. de Banville ; la *Vénus de Milo*, de Louis d'Assas ; le *Louis XI*, de Casimir Delavigne ; le *Néron*, de M. Latour Saint-Ybars ; le *Ruy-Blas*, de Victor Hugo ; le *Henri III*, de Dumas ; le *Benvenuto Cellini*, de Paul Meurice ; supposez quelque nouvelle édition de *Gil Blas*, de *Don Quichotte*, de *Manon Lescaut*, des *Voyages de Gulliver*, de la *Chanson de Roland*, du *Décameron*, etc., etc. — Le critique paye en dix ou douze lignes son tribut à l'intérêt du moment, drame, édition ou comédie. C'est le prélude. Puis il s'empare du thème, et devant ce pupitre où il lit un nom, sur ce clavier où il vient d'interpréter la pensée d'un autre, il joue sa propre musique. Des années s'écoulent ; le texte primitif ne tarde pas à s'oublier si c'est une œuvre médiocre ou éphémère ; il rentre, si c'est un chef-d'œuvre, dans l'immobilité serene des bibliothèques ; alors le critique redevient artiste original ; il découpe, il supprime ce qu'il écrivit d'abord en marge de la partition oubliée ou immortelle ; il ne garde que la sienne, et il nous donne *sa* Vénus de Milo, *sa* Diane, *son* Néron, *sa* Manon Lescaut, etc., etc. Il se réinstalle, par droit de

conquête et de naissance, dans sa propriété exclusive, et je vais faire comprendre d'un trait combien cette propriété est légitime et complète. Il y a, dans le volume, dix pages très-sérieuses et très-pures sur Hélène. Admettez, ce que j'ignore, mais ce qui n'est pas impossible, qu'elles aient été suggérées à M. Paul de Saint-Victor par l'ignoble parade qui fait, depuis deux ans, les délices des Athéniens du gandinisme; vous avouerez qu'il existe, entre le point de départ et le point d'arrivée, autant de distance qu'entre une consécration et un sacrilège.

A présent, voici les inconvénients. On me disait un jour, à propos d'un homme illustre qui vient de mourir : « Soyez bien sûr qu'il n'a jamais lu attentivement une seule ligne de prose contemporaine. Dans les articles de journaux et de *Revue*s, il ne cherche que les grands C. » — Les grands C, la majuscule, initiale de son nom ! Nous ne sommes pas tous de la force de l'éminent philosophe : il faut convenir pourtant que, dans une œuvre de littérature et d'histoire qui se compose de fragments, qui n'est pas consacrée à la défense d'une doctrine ou d'une idée, il n'y a que la vie qui puisse suppléer parfaitement à l'unité. Nous aimons à y retrouver les grands C, c'est-à-dire les noms de ceux que nous avons vus hier, que nous rencontrerons demain, dont les écrits ont éveillé nos admirations ou nos dédains, nos colères ou nos moqueries. Cela est si vrai que nos éditeurs, quand ils veulent recommander au public nos recueils d'articles ramassés et rajustés à la diable, se gardent bien de dire : « C'est spirituel, c'est profond, c'est ingénieux, c'est

charmant, » — ce qui gênerait horriblement notre modestie ; ils disent : « Vous allez y coudoyer Victor Hugo, Lamartine, Michelet, George Sand, Octave Feuillet, Alexandre Dumas, Ponsard, Émile Augier, Edmond About, etc., etc... »

C'est que la vie appelle la vie, et que la mort lui répugne comme l'ombre d'un ennemi qui doit être son vainqueur. A notre insu, de mystérieux effluves s'exhalent des œuvres vivantes, circulent et communiquent avec ceux qui doivent leur servir de public et de commentaires. Il semble que ces produits de la pensée immatérielle et impalpable ne doivent et ne peuvent parler qu'à notre âme ; erreur ! ils parlent à nos sens ; ils ont une forme qui nous touche, une figure qui nous regarde, des yeux où se réfléchissent nos joies et nos douleurs, un relief où nos mains trouvent à s'arrêter et à se prendre. Nous voulons, dans ces pages rapides, reconnaître nos passions, bonnes ou mauvaises, et il y a des moments où l'eau vaseuse de la Bièvre nous paraît préférable à l'onde poétique de l'Illissus : L'une est tout près, l'autre est si loin !

Voilà le seul défaut de ce livre exquis ; par excès de raffinement et de scrupule d'artiste, M. Paul de Saint-Victor s'est trop isolé de son temps, trop séparé de ses sujets habituels : il a exagéré le lointain qui devait ajouter aux effets d'optique, aux beautés de la perspective, aux dégradations lumineuses de ces horizons baignés de clartés et de brumes, si doux à l'œil fatigué par les lustres et le gaz. Il a trop systématiquement éteint dans son



œuvre l'écho des théâtres, la rumeur des foules, les bruits de la rue, les battements et les cris de la vie moderne, tout ce qu'on entend passer dans la littérature, soit qu'on y assiste du dehors, soit qu'on écoute du dedans. Que parliez-vous de fusées, d'éblouissements et de feux d'artifice? Ce paisible volume me fait plutôt songer à des lampes d'or ciselé, captives dans le pur albâtre, pleines de précieux aromates et veillant sur des tombes.

Pour épuiser mon rôle de critique, je dirai qu'à la page 240, dans son beau chapitre de *la Cour d'Espagne sous Charles II*, je crois que M. Paul de Saint-Victor s'est légèrement mépris sur le sens d'une phrase espagnole. Voici de quoi il s'agit : les députés d'une ville renommée pour sa fabrication de bas de soie viennent en offrir des échantillons magnifiques à Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne ; mais le majordome de la reine leur jette la corbeille au visage, en disant : « Apprenez que les reines d'Espagne n'ont pas de jambes. » — La pauvre princesse croit qu'à son arrivée à Madrid on va lui couper les jambes ; M. de Saint-Victor traduit : « Il voulait dire par là qu'elles étaient d'un rang à ne jamais toucher terre. » — Le contre-sens est assurément moins *tranché* ; mais, selon moi, cette phrase rébarbative signifie que ce joli mot *jambe* éveille une idée sensuelle et familière, attentatoire à la rigide majesté de ces esclaves couronnées pour qui la vertu était un rite et la pudeur une étiquette.

L'auteur d'*Hommes et dieux* me semble injuste pour *Gil Blas*. Mais ici la discussion nous mènerait trop loin : c'est exactement comme si je me plaignais qu'une beauté

brune ne fût pas blonde, et *vice versa* : M. Paul de Saint-Victor, tel que je me le figure, jeune Italien de la Renaissance, épris de la blancheur des marbres, amant idéal d'Ophélie et de Juliette, promenant sur les dalles des palais de Florence et de Venise cette recherche passionnée du beau, qui, à force de raffinements et de délicatesses, finit par ne le concevoir que sous une forme un peu subtile, M. de Saint-Victor ne saurait complètement goûter cette veine comique de *Gil Blas*, pas très-relevée, j'en conviens, mais si franche, si vraie, si *humaine*, où l'on se replonge avec délices après chaque débauche d'imagination et de haut goût littéraire. Ah ! le naturel ! le naturel ! Si la littérature moderne possédait cette qualité, elle serait trop riche !

Enfin, j'adresserai à l'auteur un reproche d'une nature plus délicate, quelque chose de pareil à ce que nous appelions, sous Louis-Philippe, procès de tendance. Il n'y a pas, dans ce livre, un mot positivement offensant pour la morale la plus austère, pour l'orthodoxie la plus ombreuse. Mais ce n'est pas assez, une neutralité respectueuse, quand on porte ce beau nom de Paul de Saint-Victor qui vibre comme un cri de victoire de la légion Thébaine ou un appel de clairon sur la route de Damas. En dehors de la censure théologique, le goût condamnera toujours les infiltrations de la langue sacrée dans le langage profane, les comparaisons de nos dogmes et de nos mystères avec telle ou telle initiation du paganisme. Ainsi, quand Triptolème reçoit des mains de Cérès le premier grain de blé, je voudrais effacer le mot de *pre-*

*mière communion païenne.* Quelques-uns de nos écrivains modernes ont abusé de ces rapprochements qui affligent ou alarment les consciences pieuses sans aucun profit pour le style. Que les symboles du polythéisme, pris à leur source limpide, dans un creux de rocher de l'Olympe, ne soient pas ce que les ont faits les passions des hommes ; qu'ils aient été plus purs, plus sérieux, plus grandioses que ne se les représente notre ignorance d'après Gentil-Bernard et Chompré, soit ; mais si nous étions tentés d'y reconnaître je ne sais quelles compromettantes ressemblances avec la religion révélée sur le Sinaï et le Calvaire, l'erreur serait facile à expliquer : c'est que notre esprit, alors même qu'il se détourne des vérités chrétiennes, reste imprégné de leur souvenir. Plus tard, en s'appliquant à des mensonges qu'il cherche à dégager de leurs ténèbres et à purifier de leurs souillures, il croit retrouver en eux ce qui n'existe qu'en lui-même et dans ses impressions primitives. Si cette confusion coïncide avec un moment où le langage se décompose pour exprimer des idées nouvelles, elle passe vite de la pensée dans les mots. Je pourrais citer maint exemple de ces erreurs de vocabulaire : à de rares intervalles, j'en aperçois quelque trace dans le livre de M. Paul de Saint-Victor. Ce ne serait rien chez un autre : pour lui, c'est trop : je n'ose pas insister à Paris ; j'en dirais peut-être davantage à Fribourg.

Mais il est temps de revenir à l'ensemble du livre, à ce qui en fait l'originalité et le charme, à ce qui éclaire d'un nouveau jour la physionomie de l'écrivain. J'y trouve cet

attrait singulier, qu'elle échappe aux querelles d'école et déjoue tout essai de classement littéraire. Survenu au milieu des disputes stériles de la ligne et de la couleur, de l'idée et de l'image, ce *troisième larron* a si habilement assoupli et immatérialisé l'image, qu'il lui a donné la transparence et la fluidité de l'idée ; il a si adroitement ciselé l'idée, qu'il lui a donné le relief et le scintillement de l'image. Je sais bien les objections que l'on peut faire à ce style : il touche à la décadence ; ce n'est pas ainsi qu'écrivait le grand siècle ; d'accord ; mais êtes-vous bien sûr que le grand siècle, si on l'enclavait dans le nôtre, écrirait comme il a écrit ? qu'il exprimerait les variations innombrables de la pensée moderne comme il a exprimé les idées générales ? Essayez donc aujourd'hui de lire Nicole et les prosateurs de second ordre de l'école de Port-Royal : vous n'aurez pas besoin de lunettes bleues, et si vous fermez les yeux, ce ne sera pas pour cause d'éblouissement.

Faudra-t-il nous réduire à ce que M. Sainte-Beuve appelait si spirituellement le bon Sacy ordinaire ? Non : il est d'un sage régime de faire de temps à autre un *extra*, pour réveiller et exciter les organes assoupis par une sobriété routinière. M. Paul de Saint-Victor représente admirablement cet *extra* de la langue française et de la prose contemporaine, dans la limite où la gourmandise peut s'avouer, où l'hygiène et le goût ne protestent pas encore. Je viens de relire les pages du chapitre sur Diane : « La nuit devait multiplier les terreurs qui s'attaquaient à la rencontre de l'immortelle. Ces fracas loin-

tains qui traversaient le silence, étaient-ce les bonds de ses nymphes ou les bondissements des cascades? ne pouvait-on prendre les branches argentées pour les pointes de leurs lances mouvantes sous la lune?... Dans le croissant qui s'abaissait sur les cimes, le voyageur attardé croyait voir le diadème de Diane endormie sur quelque sommet. » — Et plus loin : « Il n'y a qu'un amour dans la légende de Diane, immaculé comme la lumière qui l'exprime... Quelle pudeur dans son hymen aérien! ses caresses sont des reflets, son baiser est un rayon qui se glisse sur des lèvres closes par le sommeil : elle se donne en déployant sa clarté sur le corps du jeune chasseur endormi... »

Je me demandais, je le confesse, en lisant ces passages, qui font songer au deuxième chant des *Martyrs*. — « Tel un successeur d'Apelle a peint le sommeil d'Endymion, » — en quoi ce style serait inférieur à celui de Chateaubriand. Le contour est plus net, la phrase plus svelte, la couleur plus fine; il ne manque ni une étoile à ce ciel attique, ni un mystère à ce bois sacré, ni un reflet de nacre ou d'opale à ces horizons, ni une frange d'argent à ces voiles de déesse. Chateaubriand, en 1807, était dénoncé, lui aussi, comme un corrupteur du goût, coupable d'attentats à la pudeur de notre belle langue, par ce formidable bataillon d'hommes graves qu'on retrouve à toutes les époques et qui se croit sérieusement le dépositaire et le gardien des bonnes doctrines de la saine littérature. Comme on les étonnerait, ces braves gens, et, dans le nombre, de très-haut placés, — si on

leur disait qu'ils auront vécu et qu'ils mourront sans se douter non-seulement du bon style, mais du français ! Pour nous, de plus en plus libéré de tout genre de servitude, sachons prendre notre plaisir où il est et ne pas le désavouer quand nous l'avons pris. Je ne suis pas suspect : Victor Hugo m'exaspère, Michelet m'agace, Barbey d'Aurevilly m'impatiente ; je refuse net de suivre Jules et Edmond de Goncourt au delà de leur *Société française au dix-huitième siècle*, et je me déclare insensible aux beautés de Salammbô. Mais Théophile Gautier me séduit et Paul de Saint-Victor me charme. Je citais tout à l'heure, d'après Chateaubriand, « un successeur d'Appelle. » — Il s'agissait du pauvre Girodet, et les connaisseurs d'alors trouvaient, en effet, des analogies entre le peintre d'*Atala* et le chantre d'Eudore. Si nous avons à chercher, dans la peinture, les noms que semble évoquer ce volume d'*Hommes et dieux*, la réponse ne se ferait pas attendre : une moitié du volume dirait Paul Véronèse, et l'autre moitié dirait Prudhon.

---

## VICTOR COUSIN

---

10 février 1867.

J'ai entrevu, dans ma jeunesse, deux hommes d'une célébrité bien diverse : Spontini et Larrey ; l'auteur de *la Vestale* et le chirurgien de la grande armée. Chacun d'eux gardait la physionomie, l'allure, le costume caractéristique de l'époque où il avait recueilli sa plus ample moisson de gloire. Pour l'un, le temps semblait s'être arrêté entre *la Vestale* et *Fernand Cortez* ; pour l'autre, entre la bataille d'Austerlitz et la bataille d'Iéna.

Tous ou presque tous, volontairement ou à leur insu, les personnages illustres conservent ainsi l'empreinte de l'année, du jour ou de l'heure qui leur rappelle leur plus glorieux souvenir et qui reste pour eux la date ineffaçable. S'ils arrivent à la vieillesse, il n'est pas

rare de voir s'établir chez eux des disparates qui étonnent ou amusent la génération suivante. Ils ne sont plus *dans le ton*. Maintenant, supposez que leur phase la plus éclatante ait coïncidé avec un grand mouvement d'illusions ou d'idées ; qu'ils en aient personnifié avec génie les enthousiasmes, les ardeurs, les jeunes et belles emphases, les flammes vivaces et les feux de paille ; plus tard, trente ans après, s'ils gardent la chaleur des cendres éteintes et le reflet des émotions disparues, si leur siècle s'est tourné vers la réalité pratique et positive, on leur en veut de parler une autre langue, de gesticuler autrement, de donner à leur esprit ou même à leur figure une autre expression que celle qui domine. Peu s'en faut qu'on ne les accuse d'être les charlatans du présent quand ils ne sont que les volontaires du passé. On traite de comédie, de chimère, de *pose* ou d'attitude théâtrale, ce qui n'est que de l'anachronisme.

J'ai, pour dire à mon tour quelques mots tardifs à propos de M. Victor Cousin, un triste avantage sur mes jeunes et brillants confrères. Mes souvenirs remontent jusqu'à ces radieuses années de la Restauration où trois professeurs, par la magie, la grâce ou l'originalité de leur parole, devinrent tout à coup des puissances, exercèrent sur la jeunesse d'alors une influence irrésistible, forcèrent l'Allemagne de prendre au sérieux l'initiative française dans le domaine de la philosophie, de la littérature et de l'histoire, et offrirent un spectacle sans précédents et sans lendemain. Dans ce *trio* merveilleux,



M. Cousin était le magicien, en ce sens qu'il obtenait des effets plus extraordinaires en traitant des sujets plus arides. On pouvait aisément comprendre qu'il fût facile à des hommes tels que MM. Villemain et Guizot d'intéresser vivement leur auditoire à des voyages de découverte à travers les ombres historiques ou les littératures étrangères. Mais passionner un public de jeunes gens, d'artistes, d'hommes du monde pour des leçons où se déroulaient les diverses doctrines métaphysiques, où se succédaient les noms d'Épictète, de Zénon, de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Malebranche, de Condillac, de Locke, de Dugald-Stewart, de Kant et de Hegel, quelle difficulté ! Contraindre la légèreté française à s'assimiler la science germanique, à clarifier ses eaux troubles, à faire de la lumière avec ses nuages, quel prodige ! Victor Cousin y réussissait à force d'enthousiasme et de fougue ; on était si sûr de l'admirer, qu'on était presque certain de le comprendre : sa faculté d'exposition avait toute la valeur d'une invention originale ; il possédait au plus haut degré le don de créer en expliquant, d'imposer à l'analyse toutes les fécondités de la synthèse, de faire jaillir de son propre fonds et de son propre discours assez d'étincelles pour éclairer les obscurités et dissiper les ténèbres.

Je me souviens, entre autres, d'une leçon sur Condillac. Condillac, en 1828, n'était pas aussi discrédité qu'aujourd'hui. On l'enseignait dans les collèges ; il passait pour proche parent de Laromiguière, lequel était accepté par les penseurs orthodoxes. Cousin avait à en

finir avec la philosophie sensualiste, dont il allait sonner le glas funèbre jusques au seuil désert de Destutt de Tracy. Il prit ce malheureux Condillac corps à corps. A mesure qu'il parlait, on croyait voir l'esprit de vie se retirer peu à peu de ce système comme la mer se retire d'une plage maudite. Chaque parole du maître ôtait au sensualisme moribond un atome d'air respirable. Il comptait sur ce cœur pétrifié les battements de plus en plus lents d'une irremédiable agonie. Lorsque la démonstration fut complète, lorsqu'il nous dit en dardant l'éclair de ses yeux d'aigle : « Et maintenant, messieurs, trouvez-vous que cette philosophie nous mène bien loin du matérialisme ? » un frémissement électrique courut dans toute la salle. L'âme humaine, cette reine si souvent proscrite et outragée par ses sujets, nous apparut visible et triomphante. Nous assistions à une des plus grandes images qui puissent relever l'homme de ses humiliations et le consoler de ses misères ; une merveille d'éloquence au service d'une noble cause, sous un gouvernement probe, libéral et juste.

Sans doute — et ici je reviens à mon texte — pour atteindre à ces effets, Victor Cousin avait à forcer la note, à effleurer souvent la limite où l'éloquence frise la déclamation, où l'enthousiasme touche à l'emphase, où l'accent d'une conviction généreuse ressemble à un rôle bien récité. Il tirait parti de tout ; le débit secondait la voix, la physionomie aidait le visage, le regard illuminait la phrase, la pantomime et le geste achevaient l'idée. Mais remarquez que tous ces accessoires étaient

dans le diapason de l'époque. Nous étions alors en pleine révolution intellectuelle, et toute révolution a besoin d'être emphatique sous peine d'être avortée. Dès que nous sommes agités d'une émotion grandiose, d'un sentiment enthousiaste, d'une aspiration mystérieuse vers l'idéal et l'infini, nous cessons d'être simples; car nous nous éloignons de notre naturel, qui est la petitesse et le terre à terre. L'éloquence révolutionnaire, c'est l'emphase à l'état aigu ou chronique, s'appelant Mirabeau dans les temps d'orage, le général Foy dans les temps de calme, David en peinture, Bonaparte en proclamations et Talma sur la scène.

Le professeur de 1828 parlait à un auditoire enivré de reminiscences et de renaissances helléniques, à des lecteurs passionnés de ces poèmes de lord Byron où le crime s'absout à force de poésie et de grandeur, à des esprits qui se grisait de liberté comme leurs devanciers s'étaient grisés de gloire. On ne remue pas des débris, on ne soulève pas des moellons, on ne dresse pas des échafaudages sans mettre en relief les muscles et les nerfs. On ne s'attache pas à la roue qui broie les restes d'un vieux régime et tasse les fondements d'une société nouvelle sans pousser ce cri qui dilate les poitrines et redouble l'intensité de l'effort. Dans ce milieu, l'exagération n'est qu'un accord de plus : personne ne songeait à s'étonner que M. Cousin abusât de l'action oratoire et de la pantomime. Ses gestes multipliés nous semblaient le télégraphe de l'avenir. Seulement, qu'est-il arrivé? Des années se sont écoulées; les

cheveux noirs ont blanchi ; les cheveux gris sont tombés : la liberté a passé par ses phases d'emportement et d'expiation, d'intempérance, de carnaval et de carême. Les révolutions se sont affamées, saturées et dégoûtées d'elles-mêmes ; l'idéal, par dégradations insensibles, est descendu du ciel dans les nuages, des nuages dans les mansardes, des mansardes sur le trottoir et du trottoir dans la boue. Nous avons baissé le ton, comme des ténors essoufflés ou de vieux écoliers pris en faute. Le chauvinisme littéraire, politique et philosophique est allé rejoindre le chauvinisme guerrier. Il ne nous restait plus que la réalité ; nous l'avons habillée des lambeaux de nos illusions, de la défroque de nos rêves, des haillons de notre passé, des chiffons de notre fantaisie, et nous en avons fait notre Muse.

C'est alors, dans ce monde rapetissé, dans cette société veuve des pavots de Tarquin, dans cette cohue de gens désabusés et blasés, élèves de Balzac, de Stendhal et de Gavarni, que nous revîmes cet homme qui redevenait illustre quand il cessait d'être puissant ; jeune encore par la fermeté de l'attitude, le feu du regard, la vivacité des mouvements, mais ne sachant plus que faire de son exubérance d'idées et de paroles ; un riche ne trouvant pas à dépenser son argent dans un pays pauvre ! Il s'époumonnait à répéter sans cesse : *Sursum corda ! sursum corda !* Il y perdait son latin. En français, les cœurs s'étaient détachés des cimes ; le spiritualisme grelottait sur des hauteurs solitaires. Les philosophies allemande et française, rompant leurs premiers essais

d'alliance, s'étaient renvoyé lettres et portraits; il leur est si facile de ne pas s'entendre! Kant boudait, Schelling faisait la moue, Fichte fronçait le sourcil, Hegel levait les épaules; le rire strident de Henri Heine envenimait toutes ces ruptures. Faust jouait à la Bourse; Manfred spéculait sur les houilles; Lara évitait de payer ses différences; Botzaris usait de cartes biseautées, lord Ruthven saignait des actionnaires, René courait les grosses dots, Oswald songeait à marier ses filles; Corinne demandait une pension à l'Académie, Stenio groupait des chiffres, Eudore parlait la langue verte; Claude Frollo écrivait *le Maudit*, Werther était maquignon; don Juan faisait débiter au théâtre *porte maillot* une ingénue de quarante ans. *Sursum corda! sursum corda!* criait vainement le philosophe exproprié pour cause d'utilité publique et de démolition universelle. — *Habemus ad dominum!* lui répondait le chœur; nous les avons au maître, à nos nouveaux maîtres: le succès, la force, le fait accompli, le plaisir, l'argent.

Douloureux moment, cruelle épreuve pour cet homme éminent que la philosophie délaissait, que la politique avait trahi! Car j'ai négligé de vous dire — et cette négligence est encore un hommage! — que dans l'intervalle entre toutes ces illusions et toutes ces déchéances, il avait été triomphateur, haut dignitaire, ministre, pair de France, membre de deux ou trois Académies. Chose singulière et singulièrement honorable, que, dans la vie de M. Cousin, la période de prospérité, de crédit, de puissance, d'hôtels somptueux et d'habits brodés soit

justement celle qui a laissé le moins de trace ! Nous ne pouvons nous le figurer autrement qu'en habit noir, sans décoration, arpentant le quartier des écoles et du Luxembourg, l'œil fier, la lèvre dédaigneuse, le front plissé et assombri, ne se reconnaissant plus au milieu de ces arbres qui tombent, de ces rues classiques qui disparaissent, de ces maisons qui s'alignent, et récitant à part lui le *quantum mutatus ab illo* ! — Sans décoration, ai-je dit ? Je pourrais vous nommer un de nos amis les plus éloquents, très-légitimement décoré par notre saint-père le pape : un jour il se promenait à Évian, sur les bords charmants du lac de Genève, ayant à sa droite M. de Montalembert et à sa gauche Victor Cousin. Tout à coup il remarque que ses deux illustres partenaires ne portent aucune sorte de ruban à leur boutonnière, vierge comme si elle venait de naître. Il rentre, il s'arme d'une paire de ciseaux, et., il n'y eut rien de changé : il n'y eut qu'un homme d'esprit de plus et un chevalier de moins.

C'est pourquoi nous comptons à peine dans cette belle et laborieuse carrière les dix-huit années de monarchie constitutionnelle et de victoire approximative qui donnèrent à M. Cousin les clefs de l'instruction publique, le manteau de la pairie (vieux style), et cette richesse dont nous nous doutions si peu, dont il ne paraissait pas se douter lui-même et dont il vient de faire un si excellent usage. Il n'eut pas ou on lui contesta, à la tribune, le merveilleux talent de parole qu'il avait déployé dans sa chaire ; il semblait dépaysé sous les lambris dorés du

ministère ; son passage et ses retours à la tête de l'Université ne nous rappellent plus aujourd'hui — et bien vaguement — que ses querelles avec les jésuites ; querelles centenaires, tempêtes dans un verre d'eau bénite, dont les jésuites ont souri plus tard quand ils ont vu M. Cousin, en amicale conférence avec le R. P. Félix, s'efforcer de savoir comment il fallait s'y prendre pour mettre sa philosophie à l'abri des foudres romaines. Le jésuite et l'universitaire, ces deux ennemis d'autrefois, nous semblaient dans ce paisible entretien sur l'*index*, unis comme les deux doigts de la main !

La difficulté n'était pas là, et nous ne sommes pas, nous autres Romains, aussi méchants que nous en avons l'air : elle consistait tout entière, pour le libéral de 1820, pour le prisonnier du roi de Prusse — un roman, cette prison ! — pour le professeur de 1828, pour le triomphateur de 1830, à renouer cette première phase, celle de la brillante jeunesse, à la troisième celle du déclin, qui devait, hélas ! finir sous nos yeux, pareille à un coucher de soleil assombri par le vent et la pluie. C'est alors que les contrastes apparurent ; c'est alors que les observateurs, les railleurs et les réalistes de la nouvelle école, voyant cette prodigalité de gestes, ce luxe de pantomime, cette surabondance de paroles, ce penchant à amplifier le dialogue et le monologue, le discours et la causerie, se demandèrent si cet *ultra* d'un nouveau genre était un passionné ou un déclamateur, s'il obéissait à une inspiration ardente ou jouait admirablement un beau rôle. Vous le rencontriez, il vous parlait ; les

sujets qu'il avait à cœur lui revenaient en foule à l'esprit ; le malheur des temps, l'abaissement des intelligences, le désarroi de ses disciples, les disgrâces de la philosophie, les caprices de la popularité. Il s'animait, il s'exaltait, ses yeux retrouvaient leurs éclairs, les paroles volaient en éclats, le piano de la conversation devenait l'orgue de la harangue : il oubliait que vous étiez seul, au coin d'une rue, sous une porte cochère, sous la bise de décembre ou de février. Pour lui vous étiez *légion* : sa faculté d'exaltation spontanée agrandissait son cadre et multipliait son auditoire : un lointain mirage lui montrait des multitudes électrisées par ses accents d'hiérophante, entraînées dans le tourbillon de son éloquence... Homme bizarre ! il se croit donc sur les planches ? disaient alors les jeunes sceptiques. — Non, répondait la vieille garde, il se souvient de la Sorbonne.

Comment il sortit de cet embarras, trancha cette difficulté et effaça cette dissonance, vous le savez. C'est par là que la critique littéraire, s'occupant de M. Cousin, aurait dû commencer, et doit finir. On a dit qu'ayant eu à étudier Pascal pour en retrouver le vrai texte, il s'était imprégné de ce style et y avait pris sa seconde manière, celle que nous avons admirée dans ses derniers ouvrages. On oublie que, dans ses *Fragments philosophiques*, dans sa notice sur Santa Rosa, M. Cousin s'était déjà montré ce qu'il a été jusqu'au bout, un admirable écrivain. Non ; je croirais plutôt que, par cette ardeur de jeune vieillard et d'écléctique en vacances à se plonger, à s'absorber dans le dix-septième siècle, à



s'inspirer de son langage, à en copier les formules et les tours de phrase, à ressusciter quelques-unes de ses plus brillantes figures, il voulut échapper aux embages de cette gênante situation d'un maître sans élèves, d'un professeur sans école, d'un philosophe sans philosophie, d'un pontife sans Dieu. Mazarin, le grand Condé, la Rochefoucauld, mesdames de Longueville, de Sablé, de Hautefort et de Chevreuse, Jacqueline Pascal et mademoiselle de Scudéry, formèrent pour M. Cousin une de ces diversions heureuses qui arrivent à point pour couper court à une explication difficile.

Fidèle à sa nature, il donna à sa retraite savante l'air d'une fougueuse conquête, et l'on put voir, du même coup, deux dupes, enchantées de leur duperie ; cet homme de génie et d'esprit, qui s'est nommé Victor Cousin, et ce *badaud* collectif qu'on appelle le monde. Au fond, M. Cousin n'aima jamais madame de Longueville, que comme un grand artiste aime l'original d'un portrait où il est sûr de mettre tout son talent. La belle frondeuse lui était, je crois, fort indifférente ; mais elle lui fut si commode ! Elle lui fournissait de si précieux prétextes pour s'attarder dans ce sentier de traverse, sur cette route buissonnière où les points d'interrogation philosophique se baissaient pour cueillir des marguerites et des roses ! Quand il vit que son amour pour la duchesse devenait le roman à la mode de son temps, et que la *société polie*, toujours si contente et si étonnée de se désennuyer, se prêtait de toutes ses forces à ce prodige de tendresse et de fantaisie rétrospective, M. Cousin redou-

bla : il remua et fouilla dans tous les sens l'aristocratique cimetière auquel il pouvait tout rendre, excepté la vie. Gardons-nous de sourire ! Cette complicité bizarre entre un monde qui s'ennuie et un philosophe qui s'amuse, ce simulacre de passion pour un fantôme, ce don, si manifeste chez les natures expansives, d'aimer ce qu'elles embellissent et de croire à ce qu'elles veulent persuader, tout cet ensemble nous valut quelques-unes des plus belles pages qui se soient écrites depuis le commencement de ce siècle. Nous y aurions probablement gagné un véritable chef-d'œuvre, si M. Cousin avait su s'arrêter à temps. Il aurait dû, selon nous, en rester à sa magnifique péroraison de *Madame de Hautefort* : « Posons la plume, et mettons fin à ces peintures d'une société à jamais évanouie et de femmes que l'œil des hommes ne reverra plus... Soyez bénies, en nous séparant, Muses gracieuses ou sévères, mais toujours nobles et grandes, qui m'avez montré la beauté véritable et dégoûté des attachements vulgaires. C'est vous qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au lieu d'élever ma fortune, à tâcher d'élever mon cœur. Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté fière (50,000 fr. de rentes) ; j'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie.... Ames aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage ; enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime

pour me répéter, au nom de l'Évangile et de la Philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui me soit désormais permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu. »

Voilà la note suprême, le cri de l'aigle blessé, qui aurait dû être le chant du cygne. Tout ce qui est venu après a été de trop. Dans cette page, Victor Cousin nous donnait le modèle de ce que pouvait être, sous la plume d'un grand écrivain, un pastiche de Bossuet. Il élevait à son plus puissant effet de beauté le style qu'il s'était créé, et qui, en reproduisant les formes du dix-septième siècle, n'en gardait pas moins sa large part d'inspiration et de couleur, d'éclat et d'originalité. C'était le contraire de l'*imitatores, servum pecus* : l'auteur de *Madame de Longueville* et de *Madame de Hautefort* imprimait à l'imitation sa vigoureuse et ardente *personnalité*.

Lorsque, à deux reprises, au début et au déclin, on a relevé la pensée et eunobli la langue de son époque, lorsqu'on laisse de son passage dans le monde psychologique et littéraire deux traces parallèles et lumineuses, on mérite que les biographes et les critiques s'occupent des œuvres plus que du personnage, et du personnage plus que de l'homme. Pour nous, Victor Cousin reste et restera l'initiateur de l'intelligence moderne à l'étude du spiritualisme, le professeur incomparable de la philosophie des autres, l'enchanteur des meilleures années de notre adolescence, l'auteur de *Santa Rosa*, du *Vrai*, du *Beau et du Bien*, des *Femmes illustres du dix-septième*

*siècle* ; il n'est pas, il ne doit pas être l'homme sur lequel nous aurions tous, avec un peu de mémoire et de malice, à raconter quelques amusantes anecdotes. Que notre faveur auprès de lui passât de la température tropicale aux glaces de la mer du Nord suivant notre plus ou moins d'empressement à parler de ses livres ; que ses convictions, ses affections, ses croyances fussent creuses à force d'être sonores, et perdissent au dedans ce qu'elles dépensaient au dehors, je l'ai oublié, je n'en sais plus rien, et je ne veux plus le savoir. Pourquoi l'intelligence n'aurait-elle pas ses romans comme le cœur, et pourquoi, à mesure que ces romans s'éloignent, le souvenir n'en ferait-il pas peu à peu disparaître les taches et les grains de poussière, pour ne leur laisser que la fleur, le sourire et le rayon ? Pourquoi le culte du beau ne traiterait-il pas ses morts illustres comme la Grèce traitait les corps qui avaient cessé de vivre ? On les brûlait, et de cette grossière enveloppe il ne restait qu'une pincée de cendres. Un peu de cendre et une âme immortelle ! quel symbole pourrait mieux convenir au disciple inspiré de Descartes, au traducteur éloquent de Platon ?

---

VICTOR DE LAPRADE<sup>1</sup>

24 février 1867.

Connaissez-vous un plus curieux contraste que celui-ci : l'idée que nous nous formons des poètes, des écrivains, des artistes, des personnages en renom, d'après leurs ouvrages ou les légendes accréditées à leur sujet, — et les surprises que nous réserve presque toujours leur physionomie véritable ? Voilà, par exemple, M. Victor de Laprade. Écoutez ceux qui en parlent par oui-dire, ou qui ont lu ses vers avec un parti pris : c'est un hiérophante, une sorte de druide chrétien, habitant des sommets inaccessibles, volontairement enfermé dans les plus austères cloisons du passé. Pour lui rien d'assez sévère : il s'applique la poésie comme les moines et les ascètes s'appliquaient la discipline. Le monde n'offrant plus que des spectacles d'opprobre ou d'irritantes images, l'abomina-

<sup>1</sup> *L'Éducation homicide.*

tion de la désolation ayant inauguré son règne, le poète prêche à tous les âges la macération et la souffrance comme moyen d'expier et de racheter nos crimes. Jeunesse, gaieté, passion, art, plaisirs, idées nouvelles, tout cela devrait être cousu dans un sac et jeté à la mer comme les femmes turques qui, par extraordinaire, ont trompé leurs maris.

Approchez-le : il n'existe pas d'âme plus libérale, d'intelligence plus ouverte à tout ce qui peut adoucir les misères humaines et alléger le fardeau de la vie. Cette soif de vérité et de justice qui a si souvent donné à ses effusions lyriques l'accent de la satire, il l'abreuve aux sources pures et fraîches où ne se plaisent que les cœurs doués de la faculté de compatir et d'aimer. Ce n'est pas de lui que Malcolm dirait : Il n'a pas d'enfants ! La tendresse paternelle éclate jusque dans ses colères contre le présent : car il ne lui lance l'anathème que pour empêcher l'avenir de lui ressembler. Les faibles, les petits, les opprimés, n'ont pas de défenseur plus persévérant et plus énergique. Il est homme à interrompre des strophes émues et vengeresses sur la Pologne, cette victime des rois et des peuples, pour plaider en faveur de l'adolescence et de l'enfance, ces victimes des colléges et des *pions*.

Nous avons tous -- ou presque tous -- pour les glorieuses, les immortelles conquêtes de 89, ces sympathies profondes, cet amoureux et mystérieux respect que l'on éprouve surtout pour les choses indéfinissables. Mais enfin ces conquêtes ont été philosophiques avant d'être so-

ciales, et un peu de logique ne messied pas à la philosophie. Emanciper les hommes, soit ; mais les hommes ont prouvé et prouvent tous les jours qu'ils sont de force à revendiquer ce qu'on leur refuse, à trancher ce qu'on leur dispute. Affranchir les nègres, très-bien ; mais les nègres sont parfois embarrassés de leur indépendance ou enclins à abuser de leurs droits, tout comme s'ils étaient blancs. Améliorer le sort des scélérats en herbe, excellent ; mais nous avons vu récemment ce que l'on gagne à prendre par la douceur ces prédestinés de la cour d'assises, et comment, quand on leur donne du pain et du vin, ils demandent du rhum et de la galette.

Il y a toute une classe d'êtres, de créatures du bon Dieu, si innocente et si charmante, que les muses les plus érotiques et les plus païennes ont invoqué pour elle les lois de la pudeur et du respect ; si douce aux regards et aux cœurs qu'il lui suffit de se montrer pour déridier les fronts, apaiser les haines, guérir les blessures, ramener le sourire sur les lèvres les plus moroses ; si profondément enracinée dans les plus vivaces affections de l'âme humaine, que de grossiers dramaturges sont sûrs de désarmer et d'émouvoir leur public s'ils la font intervenir au milieu de leurs inventions insensées. Ces êtres ne diffèrent des anges, dont on leur donne souvent le nom, que parce qu'on les voit et qu'ils n'ont pas d'ailes. Leur présence est un baume : ils sont la conscience de ceux qui n'ont plus de scrupules, l'honneur de ceux qui se familiarisent avec la honte ; ils réconcilient les ennemis les plus ulcérés ; ils font pardonner les plus graves of-

fenses, même celle qui ne se pardonne pas, et on en a vu faire taire le cri et retomber le bras de l'époux outragé. Leurs fautes sont des solécismes, leurs péchés des pâtés d'encre; leurs crimes des morceaux de sucre mangés en cachette; ils n'ont fait de mal à personne; ils n'en ont pas eu le temps! La seule ombre de tristesse, d'appréhension ou de blâme qui soit permise en les regardant, c'est de songer qu'ils seront un jour des hommes.

Eh bien, nous avons réalisé, ébauché ou essayé à peu près tout ce que nous prescrivaient le progrès, la liberté, l'humanité, dans l'intérêt du tiers état, du peuple, des nègres, des détenus et des coquins. Dans ce mouvement universel d'émancipation et d'adoucissement, nous n'avons oublié que nos enfants!

Ce n'est pas que j'accepte dans toute sa rigueur la thèse si éloquemment plaidée par M. de Laprade. On le comprend, des questions comme celle-là, qui se rattachent à des vérités relatives, laissent une part à l'appréciation personnelle. Or j'ai gardé un souvenir délicieux de mes années de collège, et si je pouvais me ressaisir un moment à ces années trop lointaines, j'en profiterais pour dire au poète, en parodiant le vers d'Alceste : Parbleu! monsieur, je ne croyais pas être si... malheureux que je suis. On travaillait douze heures par jour, et les *forts* remplaçaient quelquefois la récréation par des *devoirs* supplémentaires. Et pourtant que de bonnes heures on attrapait au vol au milieu de cette avalanche de versions grecques et de vers latins! Quelles belles parties de barres et de paume dans la grande allée ou le grand carré



du Luxembourg! Et ces haltes des rhétoriciens devant les affichés de l'Odéon qui annonçaient la *Jeanne d'Arc* de Soumet, le *Roméo* de Frédéric Soulié, le *Stockholm et Fontainebleau* d'Alexandre Dumas! Et ces visites furtives au sieur Masgana, libraire des galeries, qui nous vendait le répertoire du Théâtre de Madame! Et ces excursions du jeudi à travers les environs de Paris, qui n'avaient alors ni parcs, ni gazons, ni massifs d'arbustes, ni chalets fabriqués pour être suisses, ni réverbères, ni palmipèdes, ni lacs de dames, ni dames du lac, mais qui suppléaient à ces élégances mondaines par la grâce rustique de leurs paysages, le charme un peu sauvage de leurs solitudes et la poésie de leurs couchers de soleil! Et puis, dans ces durs *coucous* où l'on montait en *lapin*, on mordait à si belles dents, on digérait si bien les *talmouses* de Saint-Denis! Ah! le beau temps où nous étions des galériens! Ne nous demandez pas ce que nous allions faire dans cette galère : c'est depuis que nous n'y sommes plus, que nous avons eu à subir la contrainte par corps et par âme de toutes les tristesses de la vie!

Je sais bien que nous étions *externes*; des privilégiés, des aristocrates (nous mettions des bottes le dimanche!) et que l'ouvrage de M. de Laprade proteste surtout contre les souffrances des *internes* ou pensionnaires. La peinture est poignante :

— « L'écolier sort du lit entre cinq et six heures... après une courte toilette et une prière marmottée dans la distraction et le demi-sommeil, l'élève est enclavé entre un banc et une table pour deux heures environ... C'est

pour de jeunes corps, au moment du réveil, comme le supplice chinois de la cangue. Pour ces jeunes âmes de dix ans, cet ennui est compensé par les douceurs du thème ou de l'analyse grammaticale et logique, etc., etc. »

Lisez ces pages vigoureuses, ô vous tous qui avez des enfants, qui pourriez en avoir, ou qui tenez par un fil quelconque à l'enseignement public ! même en faisant la part d'un peu d'exagération poétique, vous reconnaîtrez un fait évident : c'est que, si vos lois, vos mœurs, vos maisons, vos journaux, vos clubs, vos idées, vos libertés acquises ou promises sont de 1867, l'éducation de vos enfants est restée, sauf quelques nuances, ce qu'elle était dans l'ancien régime : c'est que vous, les fils et peut-être les souscripteurs de Voltaire, qui avez presque autant d'esprit que M. Havin pour déclamer contre les institutions monastiques et vous moquer de tous les genres de mortification, vous en retrouveriez l'origine, vous en acceptez l'inspiration primitive dans la manière dont on élève ce que vous avez de plus cher au monde, votre intelligente progéniture, les futurs lecteurs de l'*Opinion nationale* et du *Siècle*.

En fait de *mortification*, en voici une que je vous recommande et que vous n'aviez pas prévue : un clérical, un partisan avéré de l'absolutisme hiératique et monarchique, de l'inquisition, de la torture et de la geôle, prenant l'initiative d'une réforme dédiée à l'adolescence, et vous apprenant, lui *amant des ténèbres*, à vous, enfants de lumière, que ce sont les traditions du cloître qui règnent dans vos collèges. Entendons-nous pourtant :

faut-il en conclure que M. Victor de Laprade condamne en masse ces merveilles d'immolation chrétienne, qui, en exaltant l'idée sainte du sacrifice, ont amené l'homme à se rapprocher du divin modèle et voué tant d'existences à la retraite, à la cellule, à la pauvreté, au silence, à la chasteté, au jeûne et au cilice ! Non ; écoutons-le : « Il me suffira, pour toute profession de foi et de respect à l'endroit de la vie monastique, de renvoyer mon lecteur à l'un des plus beaux livres de ce temps ; je pense des moines comme M. de Montalembert. Après ce qu'il en a dit, personne n'a plus à les attaquer, pas plus qu'à les défendre. » — Mais c'est ici que l'éminent poète établit une distinction bien simple, à laquelle cependant personne n'avait songé ; pas plus qu'on ne songeait, une minute avant l'expérience, au fameux œuf de Christophe Colomb. Ceux qui s'enfermaient dans les cloîtres étaient des hommes, qui mouraient volontairement au monde ; l'esprit monastique était essentiellement un esprit de mort ; on tuait le corps pour renaître de l'autre côté de ce mur mitoyen du tombeau. Ce que l'on retranchait à la vie matérielle ou physique, on l'ajoutait à la vie *spirituelle* ; suicide chrétien, dont la volonté de Dieu avait seule à marquer la durée et le terme. Que le moine se survécût, qu'il passât de longues années à creuser sa fosse sans y tomber ; que sa cruche d'eau et son morceau de pain noir lui donnassent la longévité si souvent refusée aux plus dociles esclaves de l'hygiène, peu importe ! Du moment qu'il se faisait moine, il était un condamné à mort. Le sursis lui venait de ce ciel même où il aspirait à monter.

Mais s'emparer de l'enfance qui demande à grandir, de l'adolescence qui demande à vivre, et, pendant les années décisives où la croissance du corps et de l'âme peut être secondée, entravée, réglée, déformée, viciée par le régime, leur imposer, même en les adoucissant, tout ou partie de ces inventions meurtrières de l'ascétisme travaillant à se détruire; enfermer ces jeunes corps, violenter ces jeunes âmes, atrophier ces organes, étioier ces imaginations, hébéter ces esprits par des excès de travail machinal, dans un atmosphère étouffée et parfois méphitique, c'est la plus cruelle des contradictions et le plus bizarre des anachronismes : contradiction, car là où il faudrait tout faire pour assurer et affermir la santé dans le présent et surtout dans l'avenir, on applique quelques-uns des procédés qui ne négligeaient rien pour l'anéantir; anachronisme, car on emprunte au Moyen Age des rigueurs dont il pouvait impunément user pour dompter, assouplir, *spiritualiser* les générations barbares, exubérantes de sève, de vigueur et de vie.

Pour les robustes enfants d'Hermann, habitués à combattre l'auroch et le buffle, nourris de la moelle des ours de la Germanie, amoindrir la force physique, c'était rétablir l'équilibre des facultés; c'était rendre à l'homme ce qu'on ôtait à la *bête*, et préparer l'éducation intellectuelle et morale de ces natures formidables, dont l'âme, a dit un poète allemand, ne tenait pas plus de place qu'une goutte de pure essence dans un tonneau de liqueurs fermentées. Mais aujourd'hui — et M. de Laprade a excellemment marqué la différence — dans nos sociétés vicie-

liés, surmenées, au milieu de nos générations malades, fébriles, habituées à ne plus vivre que par le cerveau et par les nerfs, les conditions sont absolument contraires. Tout ce que l'on enlève à la santé du corps, on le retranche à la santé de l'âme ; ils s'affaiblissent, s'énervent, se surexcitent de compagnie ; celui-là tout étonné d'avoir à lutter contre des maladies nouvelles, à assouvir des besoins nouveaux, à se débattre dans le perpétuel antagonisme du nécessaire qui lui manque et du superflu qui l'obsède ; celle-ci, toute surprise de voir ses facultés sérieuses, la raison, la foi, le jugement, la conscience, s'évaporer et se perdre en de capricieux mirages.

Ici nous sommes en pleine actualité, en pleine littérature, et je dois remercier M. de Laprade de m'avoir tout naturellement ramené à mes attributions ordinaires. Une fois la pointe satirique admise, rien de plus vrai que la page suivante :

« A notre avis, ce n'est pas un réquisitoire qu'appelle l'état des lettres, mais une consultation médicale. On a parlé du baigneur, c'était brutal et insensé : il fallait parler d'hôpital. L'art contemporain exhale une odeur de pharmacie : on hésite entre l'apothicaire et le parfumeur, comme dans certaines chambres de malades. Ceux qui voient dans l'avènement du réalisme un symptôme de jeunesse et de vigueur, jugent les choses sur l'écorce. L'excès de la couleur qui prédomine aujourd'hui chez les poètes, chez les peintres, chez tous les écrivains et les artistes à la mode, n'est rien de plus qu'une couche épaisse de fard appliquée sur l'intelligence malade. Sous

ce blanc et sous ce carmin, il n'y a pas de muscles solides ; il n'y a pas de raison, il n'y a pas de pensée. Tout s'agite à la surface et sur l'épiderme... La sensibilité matérielle et malade est surexcitée chez nous aux dépens du sens moral et de l'intelligence. L'élément féminin prédomine partout. Nous prenons pour des idées, pour des convictions, pour des enthousiasmes, pour des résolutions de consciences, les impressions poignantes de nos nerfs surexcités... »

On ne saurait mieux dire, et la page qui suit n'est pas moins belle : c'est ainsi qu'un sujet restreint s'agrandit et va rejoindre les questions les plus générales et les plus hautes. Maintenant le chapitre des objections ne serait pas muet : il faudrait savoir à quel moment M. de Laprade prend cette littérature contemporaine qu'il décrit d'une main si ferme, et quelle part il assigne à l'éducation de collège dans cette disposition fiévreuse et nerveuse de la poésie et de l'art. L'éducation était plus rigide et plus oppressive encore, au dix-septième siècle, lorsqu'elle produisait les beaux génies, si lumineux et si calmes, que l'on oppose si complaisamment à notre décadence ou à nos excès. D'autre part, le hasard a voulu que cet art fébrile, cette littérature du cerveau et des nerfs, aient eu pour ancêtres et pour parrains des hommes dont l'enfance et la première jeunesse s'étaient passées dans les bois, sur les grèves, dans un milieu où les exercices du corps alternaient avec les travaux de l'esprit ; Chateaubriand, lord Byron, Lamartine. Ce qui est vrai, ce qui suffit à affirmer la thèse de M. de Laprade, c'est que

le mal est fait, et que, étant donnés les vices d'organisation et de nature qui abondent aujourd'hui, l'enseignement des collèges, s'il ne subissait une réforme, aggraverait le mal.

Autre chicane ; pour un poète que ses détracteurs ont accusé d'être un peu trop Lyonnais, en ajoutant que les Lyonnais sont les Allemands de la France, il nous semble que M. de Laprade aime trop passionnément les Grecs. La sagesse et la vertu des Grecs, même chez les plus vertueux et les plus sages, sont de celles dont il faut rabattre. Les peindre comme si rapprochés des clartés évangéliques, c'est donner aux indifférents, aux malveillants et aux sceptiques l'envie de se demander comment il existe entre Socrate ou Platon, par exemple, et les génies inspirés par le christianisme, moins de distance que n'en suppose le fait immense de la Révélation. Pour être absolument conséquent — mais qu'ils sont ennuyeux les gens conséquents ! — l'auteur de *l'Éducation homicide* aurait dû se ranger dans le parti de l'abbé Gaume. Alors il eût été trop fort. Le latin et le grec disparaissaient du coup. Or, nous voulons que notre latin subsiste, ne fût-ce que pour le perdre, — et que notre grec survive, ne fût-ce que pour garder dans nos disgrâces une chance d'être embrassés.

Sérieusement, ce *Plaidoyer pour l'Enfance*, si éloquent et si paternel, ne pouvait arriver plus à propos : il s'occupe des fondements de l'édifice, au moment où nos législateurs vont en achever le couronnement : il casse au moins deux ou trois vitres de ces serres chaudes où

croissent, pêle-mêle avec les racines grecques et les fleurs de rhétorique, tant de plantes parasites ou vénéneuses ; il prévoit l'éventualité redoutable et redoutée qui rendrait tous les Français de vingt ans égaux devant la loi du service militaire et leur demanderait dès lors plus de vigueur et d'aptitude physique qu'il n'en faut pour être bachelier. Je me reproche mes irrévérences envers la philosophie athénienne : je vais les réparer en citant un passage curieux et piquant du livre de M. de Laprade :

« Socrate, à la déroute de Delium, armé en *oplite*, c'est-à-dire en fantassin chargé d'un lourd équipement, se retirait des derniers à côté du général qu'il aidait de ses conseils, marchant à petits pas et toujours combattant. Il aperçut le jeune Xénophon épuisé de fatigue et renversé de cheval, le prit sur ses épaules, et l'ayant porté l'espace de plusieurs stades avec toutes ses armes, il le mit en sûreté... Si Socrate, avec les mêmes dons du ciel, était né à Paris en 1820, avait subi en 1836, au sortir de Louis-le-Grand ou de Charlemagne, son examen de bachelier, avait traversé enfin l'École normale et les épreuves de l'agrégation, je ne doute pas qu'il n'eût professé à la Sorbonne un cours aussi piquant que peu original, qu'il n'eût fait vaillamment son devoir de garde civique aux journées de juin 1848 ; mais je suis certain que si, pour sauver la vie à un cuirassier de ses amis, gravement blessé, il avait fallu le porter avec ses armes, l'espace d'un demi-kilomètre, jusqu'à la pharmacie voisine, le cuirassier serait resté entre les mains de l'ennemi, et



le philosophe serait mort sans nous léguer l'ombre d'une philosophie... »

Hélas! oui, malgré notre bon vouloir nous aurions laissé tomber Xénophon, et notre retraite égoïste nous aurait fait perdre celle des Dix mille.

Mais ce volume est beaucoup moins lourd et tout aussi sage que le jeune Athénien. Ne le laissons pas tomber. Si nous sommes tous obligés de respecter la vie de nos semblables, c'est surtout pour les pères de famille, pour les maîtres de la jeunesse et de l'enfance, qu'est écrit le précepte du Décalogue : *Homicide point ne serus.*

---

FRÉDÉRIC MISTRAL<sup>1</sup>

9 mars 1866.

Calendal est un pêcheur de Cassis, petit port de la Méditerranée ; il est amoureux d'une grande dame, dernière héritière de l'illustre maison des Baux. Mais est-ce bien une femme, cette création idéale que le poète a, pour ainsi dire, suspendue entre le ciel et la terre ? Ne serait-elle pas plutôt ou une personnification de la Provence, ou un symbole du pur amour, opposé aux passions grossières et terrestres ? Fée, ange ou femme, cette mystérieuse Estérelle habite le mont Gibal, une montagne que nous ne trouverions peut-être pas dans les *Guides-Joanne*, mais dont la physionomie dantesque saisit vivement l'imagination. Calendal est à ses pieds, et, pour lui faire [mesurer la distance qui les sépare, Estérelle lui raconte ses infortunes.

<sup>1</sup> *Calendal.*

Elle a épousé par surprise un comte Sévéran, gentil-homme de grandes routes, chef de contrebandiers ou de brigands. Dans le tumulte du repas de noces, au moment où les allures étranges du comte et de ses compagnons commençaient à lui inspirer quelques soupçons, la vérité lui a été révélée par un vieux mendiant, père de Sévéran, qui arrive là sans être invité et dont l'apparition est d'un grand effet. Elle s'enfuit, cherche une solitude inaccessible ; Calendal, qui a découvert le secret de sa retraite, doit indéfiniment se résigner à l'aimer comme on aime une étoile, comme les chevaliers du bon temps aimaient la dame de leur pensée.

Ce n'est pas assez pour cette âme énergique et ardente : deux beaux rêves le sollicitent à la fois ; délivrer Estérelle du lien exécré qui l'enchaîne ; se rendre digne d'elle à force de glorieuses entreprises dans le monde matériel et moral.

Le voilà à la recherche du comte Sévéran et de ses complices : il les rencontre dans les gorges de l'Estéron, en partie de chasse et de débauche, non loin de la roche d'Aiglun qui sert de repaire à ces bandits. Il y a là des *brebis galeuses* fort avenantes, très-disposées à écouter les récits du jeune et vaillant pêcheur. Il est accueilli tant bien que mal par le comte, et, tandis que cette troupe de viveurs, de vauriens et de courtisanes se repose, sous de frais ombrages, des fatigues de la chasse et des ardeurs de la canicule, Calendal entame sa narration, tout animée de velléités héroïques et de détails de couleur locale.

Ce sont d'abord les fastes de la Provence; puis les traditions familières, les mœurs, les travaux, les fêtes des habitants de Cassis; puis la première entrevue de Calendal avec Estérelle, les horizons lumineux qu'elle ouvre à sa naissante tendresse, tout l'idéal de l'antique chevalerie, toute la poésie des trouvères qu'elle l'engage à ressusciter en l'honneur d'un amour sans limite et sans espoir. Ses leçons trouvent en Calendal le plus obéissant et le plus intrépide des disciples. Pour s'élever par degrés jusqu'à sa mystique souveraine, il n'y a rien qu'il ne soit capable de tenter et d'accomplir. Il fabrique une madrague à l'aide de laquelle il réalise des pêches miraculeuses et devient le plus riche des Cassidiens. Il profite de sa nouvelle fortune pour offrir à ses compatriotes des joutes où il se couvre de gloire. Mais la popularité est essentiellement capricieuse, et un des jouteurs vaincus amène le peuple contre lui. Il s'enfuit vers le mont Gibal, Estérelle le console; il rêve de nouvelles prouesses: cette fois, pour s'illustrer, il entreprend d'abattre à lui tout seul les vieux mélèzes du mont Ventour, que les bûcherons du pays n'osaient pas attaquer. Ensuite, au risque de périr sous l'aiguillon d'innombrables abeilles, il étouffe les ruches du Rocher de Cire, et porte à Estérelle, en guise de trophée, un petit rayon de miel. Le miel, soit! quoique les fées soient naturellement du parti des abeilles; mais elle lui reproche durement la destruction de ces arbres séculaires; œuvre sacrilège comme celle qui enlèverait à un vieillard sa couronne de cheveux blancs.

Allons, c'est à recommencer ! Ici nous arrivons à des exploits plus utiles et plus *humains*. Dans les bois de la Sainte-Baume, Calendal a l'honneur et le bonheur d'apaiser une collision sanglante entre les diverses confréries des Compagnons du Devoir. Après quoi, il se rend maître d'un redoutable brigand, *Marco-Mau*, terreur et fléau de la Provence. Il le ramène enchaîné à Aix, qui salue Calendal comme un libérateur et lui décerne les honneurs municipaux ; grâce à une heureuse coïncidence, c'est au milieu des splendeurs de la Fête-Dieu que le jeune Cassidien inaugure ses dignités et son triomphe.

Le comte Sévéran a deviné que cette poétique Estérelle n'est autre que la femme qu'il avait voulu condamner à partager sa vie de désordre et d'opprobre : il l'aime encore ; une jalousie féroce s'allume dans ce cœur livré à toutes les passions mauvaises. Mais, pour le moment, il dissimule ; amant de l'idéal, Calendal cessera d'être à craindre, si on réussit à le plonger dans le borbier des voluptés vulgaires. Voici que le château d'Aiglun nous offre le spectacle d'une orgie réaliste. Les jolies pécheresses dont s'entoure Sévéran ne secondent que trop bien ses intentions diaboliques. Nous avons remarqué entre autres une certaine Fortunette, qui nous a paru rendre très-méritoire la chaste résistance du pêcheur cassidien. Quoi qu'il en soit, il s'indigne, il proteste, il renverse la table, et on l'enferme dans un cachot. Sévéran et ses estafiers montent à l'assaut du mont Gibal, où le chef des bandits entend bien reconquérir sa femme et triompher de ses répugnances. Mais Calendal a été délivré par Fortu-

nette, cette pauvre courtisane amoureuse pour laquelle il est vraiment trop rude. Nous assistons à la lutte suprême : arrivé au mont Gibal avant les assaillants, Calendal roule sur eux d'énormes quartiers de roc ; furieux, ils mettent le feu à la forêt qui s'échelonne jusqu'au sommet de la montagne ; les flammes crépitantes montent vers les deux amants et les environnent d'une ceinture embrasée. Ils vont périr. Non : les cloches de Cassis ont sonné l'alarme ; deux mille *pompieri* improvisés se précipitent, arrêtent l'incendie et lui coupent le chemin. Sévéran meurt écrasé par la chute d'un arbre gigantesque. La dernière page nous montre Calendal et Estérelle, l'enfant du peuple et l'idéale Béatrix, les mains enlacées, le front radieux, se dessinant sur un fond d'azur et de lumière, à la cime du Gibal, tandis que la foule crie *Hosannah !* et chante l'hymne des fiançailles.

J'ai voulu que la sécheresse même et la gaucherie de mon analyse fussent comme un premier hommage rendu à la puissance magique du poète. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette façon de ressusciter les morts, de couvrir de fleurs et de fruits une terre longtemps abandonnée, de rendre la chaleur, le mouvement, la vie, la parole, à des traditions disparues. *Mireille* pouvait n'être qu'un incident heureux, une bonne fortune poétique, l'alliance d'un sujet touchant et charmant avec un talent et un idiome merveilleusement propres à maintenir intacts son parfum original, sa grâce native, sa physionomie agreste et pathétique. Dans *Calendal*, la pensée de l'auteur est évidemment plus haute et plus complète : la

voici, telle que nous croyons l'avoir démêlée à travers l'incroyable variété des symboles et des images.

La Provence est une reine, une grande dame, une fée; ses enfants peuvent préciser la date fatale où cette splendeur féerique, cette royauté brillante, ont succombé sous l'invasion des barbares du Nord. La langue provençale était déjà poétique et lettrée, elle exprimait les enchantements de la nature, les délicatesses de l'amour, les aspirations de l'âme, les raffinements d'une civilisation élégante, alors que le français n'était encore qu'un langage rude et inculte, hérissé de consonnes tudesques, enveloppé de langes et de brouillards, pareil au bruissement de la mêlée et au cliquetis des armures. Or, il est arrivé que la barbarie a vaincu la grâce, que le Péloponèse s'est rendu maître de l'Attique. Le français, dans ses prospérités insolentes, s'est fait la part du lion et a régné par le droit du plus fort. Une succession d'hommes de génie a donné à cette usurpation toutes les apparences d'une légitime conquête. Semblable à ces belles esclaves que le sort de la guerre soumettait à leurs vainqueurs et forçait de descendre aux vils travaux du ménage, la langue provençale est devenue une servante, une ouvrière, une paysanne; elle a laissé périr ou fait oublier sa littérature, comme les gentilshommes déchus cachent et déchirent leurs lettres de noblesse.

Mais la poésie française, à force d'abuser de ses succès et de ses richesses, a fini par être frappée à son tour de stérilité et de lassitude; elle a dissimulé tant bien que mal sous une couche de fard ces premiers symptômes

d'une langueur malade ou d'une vieillesse précoce. Figurez-vous une femme qui sent que la beauté lui échappe avec la jeunesse, qui voit se dérober un à un tous ses adorateurs et qui se peint pour oser encore se montrer.

Pendant ce temps, la Provence poétique ressemblait à un terrain fertile, laissé en jachères, où les couches fécondes et les végétations nouvelles demeurent ensevelies sous un amas de *détritus*, de ruines et de feuilles sèches. Cette fertilité, longtemps contenue, devait faire explosion tôt ou tard, et c'est à cette explosion que nous assistons aujourd'hui.

Voilà, selon nous, l'idée mère du nouveau poème de Frédéric Mistral. Calendal, le pêcheur de Cassis, représenté, dans son expression la plus vigoureuse et la plus pure, la Renaissance provençale, le *troubadour* de cette nouvelle ère qui n'a plus à lutter contre les ombres du passé, mais contre les réalités du présent. L'auteur a laissé dans le vague la date de son récit. On peut cependant, d'après quelques indications et quelques noms propres, la fixer à 1784, et je choisis cette année, qui est celle du *Mariage de Figaro*, afin de bien marquer les contrastes, la coïncidence de ce triomphe de l'idéal sur les côtes de la Provence avec l'écroulement de l'ancien régime français dans la société, la politique et la littérature.

Évidemment, Mistral a commis là un anachronisme volontaire, pour se ménager plus de perspective et ne pas être gêné par le *trop près*. Au fond, Calendal est notre



contemporain, et, pour tout dire, je vois en lui le poète en personne, tel que pourrait le dessiner un artiste idéaliste en l'habillant d'un costume de fantaisie. Estérelle, cette grande dame déchue, mariée par surprise à un reître de bonne mine et de méchante renommée, c'est la Provence elle-même, la poésie ou la noblesse provençale, deux sœurs jumelles qui ont eu leurs jours de magnificence et qu'a malheureusement éprouvées le malheur des temps. J'ai bien peur que le comte Sévéran et ses acolytes des deux sexes ne personnifient la conquête ; mais j'aime mieux les prendre par le côté symbolique et les considérer comme ces éléments sensuels et grossiers dont le poète doit se dégager pour être digne d'entrer en communication intime avec son idéal et de posséder, dans toute leur plénitude, l'amour pur et la poésie pure.

Cette donnée a autant de simplicité que de grandeur ; elle nous rejette à mille lieues, non-seulement des trivialités de la vie moderne, mais des procédés de la poésie contemporaine, qui ramène sans cesse et replie l'homme sur lui-même au lieu de l'alléger de son propre poids et de le lancer d'un coup d'aile vers l'invisible et l'infini. Elle nous reporte vers le temps où chevaliers et trouvères plaçaient si haut le sujet de leurs poèmes et l'objet de leurs amours, que leur vie suffisait à peine à combler les distances. Il y a longtemps, bien longtemps, que je n'avais éprouvé, à ce degré d'intensité, cette sensation que nous cause la poésie absolue, souveraine, indépendante et isolée de tout ce qui n'est pas elle, assez sûre de sa richesse et de sa force pour nous dire : « Je ne veux pas

de vous, ou je vous veux tout entier ; c'est à prendre ou à laisser. » — A mesure qu'on avance dans cette magique lecture, tout un monde endormi se réveille ; tout un monde trop réveillé se replonge dans le silence de la nuit. La réalité s'évanouit comme ces décors de théâtre qui se replient et disparaissent dans les frises. Au tournant de la route, on croit entendre hennir la cavalcade ; on croit voir passer les châtelaines sur leurs blanches haquenées ; la terre, rajeunie de six siècles, tressaille comme une fiancée et se couvre d'un manteau de fleurs et de verdure. La nature méridionale, dans tout l'éclat de sa parure, s'enivre de lumière, d'azur et de rayons : une chaude clarté baigne la silhouette des horizons, le contour des montagnes, l'âpre saillie des rochers et des ravins. Une végétation exubérante — lentisques, pistachiers, cityses, aloès, figuiers, vignes sauvages — sort des fentes de la pierre, grimpe les cimes, se suspend aux talus, court le long des sentiers, enroule ses festons infinis autour des gorges et des précipices. Ça et là, au-dessus des collines et des futaies, un château dresse ses tourelles ou dessine ses terrasses : quelle est cette forme blanche qui apparaît sur le balcon, attentive aux lointaines harmonies ? quelle est cette chanson qui se glisse à travers les touffes d'églantiers ? C'est l'âme cachée sous toutes ces richesses extérieures auxquelles le ciel prodigue ses sourires ; c'est l'amour ramené à ses célestes origines ou n'ayant pas eu le temps de les quitter ; c'est la poésie, une poésie à large envergure, aigle ou cygne planant sur ces lumineux espaces.

Nous restituer pour un moment ces impressions que j'exprime si mal et que l'on pouvait croire à jamais éteintes, c'est, en 1867, le plus beau triomphe que puisse obtenir un poète. Maintenant, suffit-il de saluer cette glorieuse récidive qui est un progrès éclatant, ce second poème qui *affirme* et justifie le succès du premier? Non : la critique doit avoir ses franchises avec ce franc et robuste génie.

Notons d'abord une bizarrerie que je crois sans exemple dans l'histoire des littératures. Voilà un grand poète : à qui s'adresse-t-il? premièrement au public, secondement aux critiques. Il veut, comme c'est son droit, être lu et jugé. Eh bien, pour être jugé et lu, qu'est-il obligé de faire? Une traduction de son poème : traduction excellente, qui accuse de remarquables qualités de prosateur français, qui offre, en maint endroit, le relief, la couleur, la sève du texte original, mais enfin traduction. Vous figurez-vous Homère, Virgile, Dante, Milton, l'Arioste, forcés de se traduire eux-mêmes, à mesure qu'ils écrivaient, pour être compris de leurs compatriotes, de leurs contemporains? Il n'y a pas à se le dissimuler, le succès parisien et français de *Mireille* s'est fait par la traduction; et c'est par elle aussi que se fera le succès de *Calendal*. Ce détail prouve deux choses : que ces poèmes contiennent une telle dose de poésie qu'il en reste suffisamment dans la version française ; et que l'auteur est si admirablement doué que de ce travail d'après coup, réfrigérant et ingrat, il a su faire une œuvre d'art. Tout cela est vrai, et cependant il demeure acquis au débat

que, pour l'immense majorité des lecteurs, ces poèmes si vivants sont écrits dans une langue morte; car une langue est morte lorsque, resserrée dans un étroit domaine, elle n'est plus qu'un vestige de couleur locale : c'est le grec moderne, parlé sur les ruines de Sparte et d'Argos, pendant que nous lisons Homère dans la traduction de Leconte de Lisle, ou Platon dans la traduction de M. Cousin.

Ce n'est pas tout : en ma qualité de Provençal de vieille date, trop souvent puni d'avoir essayé d'écrire en français pour ne pas revenir complaisamment à la langue de mon berceau, j'ai bien des fois louché en lisant *Calendal* ; j'ai lu, concurremment avec la traduction, plusieurs passages du texte, et je me suis convaincu que la langue provençale se prête à la naïveté, à la familiarité, à la passion, au *trait*, à la satire, à la farce, à l'idylle, mais non à la poésie idéale ou au ton de l'épopée. Elle s'est, pour ainsi dire, matérialisée par un long contact avec les classes laborieuses et pauvres, qui, même en exprimant des sentiments ou des pensées d'un ordre élevé, sont obligées de les rapprocher de la terre où les incline et les attache la nécessité. La bure lui sied mieux que la soie, et elle semble plus naturelle et plus belle avec la coiffure des Arlésiennes que sous la mystique auréole. Ce qui est merveilleux, dans le texte de *Calendal*, c'est le paysage, c'est la couleur locale, ce sont les magnifiques tableaux, pris dans le vif et sur le fait, mais agrandis dans des proportions homériques, de la Madrague, de l'abatage des mélèzes du Ventour, du combat des

*Compagnons*, de l'orgie au château d'Aiglun, de l'incendie des forêts du Gibal : ce sont des traits tels que celui-ci :

*La Sainte Vierge que flévo, etc., etc.*

« Mon cheval troublait la sainte Vierge qui filait... et suspendait les perles de l'aurore à son fil de satin... »

Mais lorsque Calendal et Estérelle sont en présence, lorsqu'il s'agit de nager dans l'éther des amours chevaleresques et séraphiques, la gêne est visible; le *provençal* n'a plus d'ailes. On a peine à croire aux immolations platoniques de ces deux êtres si beaux, si jeunes, si bien portants, dont les mains s'enlacent sous un soleil de quarante degrés. Quand le poète nous dit de son héros : *È ben emboutela*, ce qui signifie littéralement : *Il a de beaux mollets*, on se demande comment ces mollets peuvent s'accommoder de l'ascétisme amoureux auquel Estérelle les soumet. Le dirai-je? il y a un moment où cette pauvre drôlesse de Fortunette me semble plus vraie, plus sympathique, plus aimante, plus provençale qu'Estérelle.

Ceci m'amène à une dernière remarque, qui sera le vaudeville de ce splendide poème. Quand j'ai quitté le pays de Frédéric Mistral, on parlait des inquiétudes que ressentaient les âmes pieuses à propos d'un passage où l'auteur a l'air de prendre parti pour les albigeois contre la croisade de Simon de Montfort; apparence bien trompeuse, puisque Mistral a tout simplement voulu dire que le génie de la Provence et les nationalités méridionales s'étaient sentis menacés par cette invasion des hommes

du Nord. L'hérésie, si elle existe, est invisible à l'œil nu et même à la loupe. Tous les Parisiens y auraient passé sans l'apercevoir. Ces casuistes sévères auraient mieux fait, ce me semble, de réserver leurs rigueurs pour certaines pages du onzième chant (*l'Orgie*), pour le *Branle des gueusards*, pour la *Martégalle*, la *Fougnarelle*, et surtout la danse de *l'Abeille*, qui nous fait passer des cimes immaculées de la Yung-frau à la station de Montretout. A cet endroit de son poème, Mistral, pour nous faire mieux admirer la vertu de son héros, a imité ces peintres qui, pour mettre en relief la chasteté de saint Antoine, donnent à sa *tentation* des formes trop voluptueuses. Mais j'ai bien reconnu là le génie même de notre Midi, et l'auteur de *Calendal* pourrait ajouter à ses notes cet épisode qui n'en déparerait pas la couleur locale ; tout crin pour ce qui ressemblerait à l'ombre d'une velléité d'hérésie sur un point très-discutable ; tout ouate pour ces gaillardises que l'on appelle *aco* dans la langue de Mistral, et qui mettent en belle humeur les braves gens.

Redevenons sérieux pour conclure. Le poème de *Calendal* est l'œuvre admirable d'un art supérieur à la langue qu'il parle, apparaissant tout à coup pour faire honte aux œuvres chétives, infirmes, fiévreuses, mal-saines, d'un art inférieur à la langue qu'il devrait parler.

---

**M. CUVILLIER-FLEURY**

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

16 avril 1867.

Médire de l'Académie est une récréation agréable que l'esprit français se refuse rarement : cela fait bien entre le récit du dernier suicide et l'histoire du bal de la comtesse Fédora. Il y a, dans toutes les aristocraties, quelque chose d'excitant et d'impatientant, qui donne à la fois le désir d'en être, et l'envie d'en rire pour avoir l'air tout consolé de n'en être pas. Le public est souvent tenté, lui aussi, de se ranger dans le parti des médisants contre la docte assemblée : elle ne lui épargne pas assez les surprises et les mécomptes ; il fait les noms célèbres ; elle fait les immortels et il semble que ces deux mots, qui se rapprochent dans le Dictionnaire des synonymes, ne se rencontrent pas toujours dans le Dictionnaire de l'Académie. Ces escarmouches amusent le tapis sans tirer

à conséquence. Plût à Dieu ou aux dieux (nous sommes dans un temple classique et à quelques pas de l'Olympe) qu'il n'y eût aujourd'hui d'embarras que dans le palais Mazarin, ni d'autre question *brûlante* que celle de savoir si M. Victor Cousin sera remplacé par M. Jules Favre!

L'Académie a deux moyens excellents, à peu près annuels, de mettre les rieurs de son côté et d'apaiser ces querelles, que j'appellerais querelles d'amants si notre siècle était moins vieux et si elle était plus jeune. Ce sont ses séances de réception et ses candidatures.

Du moment qu'il est prouvé que chaque nouvelle vacance fait du bruit, éveille l'ambition des uns et la curiosité des autres, préoccupe Paris et la province, figuré en un mot au premier rang des *événements littéraires*, il faut bien croire à la vitalité d'une institution que les frondeurs voudraient reléguer parmi les ruines ou les reliques du passé. Dès l'instant qu'il est avéré que les Parisiens les plus spirituels et les Parisiennes les plus élégantes font trêve à leurs inquiétudes, à leurs ennuis et même à leurs plaisirs, pour se presser, deux heures d'avance, dans ces tribunes d'où l'on est sûr de n'entendre que des compliments pacifiques, à peine tempérés par quelques légères malices, il faut bien admettre que l'esprit sait ce qu'il fait en courant les rues pour arriver avant l'heure; sans quoi l'esprit serait un sot; ce qui ne s'est jamais vu.

M. Sainte-Beuve écrivait, il y a cinq ou six ans: « L'Académie ne compte déjà que trop de critiques. » — De la part du critique par excellence, c'était une distraction ou



une ingratitude. La critique a du bon, même à l'Académie ; on a pu s'en assurer avant-hier, et il m'est facile de le prouver.

Que reproche-t-on d'ordinaire aux discours de réception académique ? De nombreux défauts, dont le premier est de trop ressembler à des panégyriques de parti pris, de fondre et d'absorber toutes les nuances dans les solennelles banalités de l'éloge, d'imposer à la vérité plus de voiles qu'il n'en faudrait pour en couvrir dix mensonges. Il y a évidemment un contre-sens antipathique à la nature humaine, à changer tout à coup en morts admirables des vivants contestés ou médiocres. La mémoire du défunt gagne moins qu'elle ne perd dans ce conflit de la convention et de la réalité. L'une s'irrite tandis que l'autre s'exagère : les abus de pouvoir amènent les excès d'indépendance ; la masse des curieux et des indifférents traiterait volontiers de gros sous ces médailles dont on lui cache le revers ; nous sommes tentés de brouiller les cartes dont on ne nous montre que le dessus : nous refusons de prendre au sérieux ce qui fait l'effet d'un rôle récité, d'une leçon apprise, d'une formule échangée entre des augures qui se regardent sans rire ou rient sans se regarder. Ces sourdes révoltes, ces secrètes résistances, ces envies de gratter la phrase écrite pour y substituer le mot véritable, font du genre académique, dans ses rapports avec les humbles mortels, une littérature à part, de plus en plus éloignée de la littérature moderne, si amoureuse, comme chacun sait, de la vérité, qu'elle l'invente plutôt que de l'omettre, et nous la fait voir au

théâtre quand nous négligeons de la contempler dans le monde.

Eh bien, par état, par vocation, par goût, par la grâce de cette habitude qui devient une seconde nature, les critiques cherchent toujours et souvent réussissent à penser tout ce qu'ils disent, sans dire tout ce qu'ils pensent. Leur talent spécial, ou, à défaut de talent, leur bonne volonté consiste à satisfaire ceux à qui ils s'adressent, sans mécontenter ceux dont ils parlent. Or, ceux auxquels ils s'adressent demandent généralement du vrai, du piquant, de l'incisif, du mordant, des épigrammes, des égratignures, des coups d'épingles, et ne sont même pas fâchés d'assister en amateurs à une exécution proprement faite. Ceux dont ils parlent demandent des louanges, des douceurs, des émoullents, des morceaux de sucre, quelquefois le pain de sucre tout entier ; ils permettent même à l'admiration de s'élever jusqu'à l'extase, et d'aucuns répètent tout bas ce que me disait un jour un peintre en me montrant une grande toile, qu'il venait de terminer : « Si cela vous gêne d'entrer dans les détails, dites simplement que c'est très-beau ! » Concilier ces deux extrêmes, rapprocher ces deux pôles, mettre des grains de sel dans un plat sucré, un peu de miel au bord d'une coupe d'amertume, n'avoir l'air de faire une blessure que pour le plaisir d'y appliquer un baume, ne pratiquer une opération douloureuse qu'afin de mieux démontrer les bienfaits du chloroforme, tenir sans cesse son thermomètre en suspens entre la température qui fait éclore les vers à soie et celle qui fait geler les vitrines, être assez spirituel pour que le

lecteur s'amuse et assez poli pour que l'auteur se console, écrire enfin de nouveaux airs sur ces vieux mots : *A bon entendeur salut !* voilà la besogne du critique, et j'ajoute qu'il est rare que les parties intéressées lui en sachent beaucoup de gré. Mais si elle lui donne plus de peine qu'elle ne lui assure de bénéfices, il y trouve du moins cet avantage d'être admirablement préparé à la harangue académique, c'est-à-dire de posséder de longue date les qualités nécessaires pour assaisonner tout ce que cette harangue lui impose et pour faire deviner tout ce qu'elle lui interdit.

Là, pour exceller et réussir, il n'a pas à changer de manière ; il lui suffit de se servir, pour louer sans fadeur un mort, des procédés qu'il employait pour critiquer un vivant sans méchanceté. Ces qualités et ces procédés étaient surtout indispensables au moment où il s'agissait de louer M. Dupin.

Les gros mots ne valent rien, pas plus en politique qu'en littérature ; la satire même implique je ne sais quoi de violent et de féroce qui convient peu à la mémoire de M. Dupin. L'histoire, en parlant de lui, risquerait d'être trop grave ou trop sévère, et l'analyse purement littéraire n'en laisserait pas une phrase intacte. C'est à la comédie qu'il ressortit, ou du moins la comédie a une part à réclamer dans presque tous les épisodes de sa vie publiques. Ses *Mémoires*, d'un style à faire danser les ours, révèlent à tout propos un personnage comique ; il représente, non pas une espèce, mais une *variété* d'homme politique en temps de révolution. On le voit, pendant un

demi-siècle, suivre, entre deux haies de calembours, cette longue route qui va des procès du *Constitutionnel* et du Champ d'Asile aux séances du Sénat. Il prend au sérieux son éloquence et tourne ses volte-faces en plaisanteries. Il y a en lui du bourgeois de Paris, du Gaulois authentique et du paysan morvanais. Il a du premier l'humeur frondeuse, l'égoïsme spirituel et la conviction solide (c'est la seule !) que les gouvernements existent pour lui et non pas lui pour les gouvernements ; du second, la verve haute en saveur et en couleur, le mot pour rire, le bon sens impitoyable contre les sophismes qui le gênent, les utopies qui l'effrayent et les supériorités qui l'offusquent ; du troisième, la rusticité intelligente et narquoise qui fait du *chez soi* un dogme, du *pour soi* un culte, et sacrifierait vingt drapeaux pour un *mouchoir à bœufs*. Il semble toujours mettre le marché à la main à la cause qu'il sert, et, quant à celle qu'il refuse de servir, il lui laisse son adresse en lui envoyant sa démission. Il commence par être le Démosthènes du *libéralisme* dont Béranger est le Pindare, et il finit par être le d'Aguesseau de l'impérialisme dont Belmontet est le Tyrtée.

Est-ce tout ? Pas encore ; à ces larges courants d'une existence tellement dévouée au pays et au budget qu'elle leur reste fidèle au milieu de la chute des trônes, se mêlent de petits affluents qui ont bien leur charme et qui rafraichissent l'esprit fatigué de catastrophes et de métamorphoses. C'est, si vous l'aimez mieux, le tableau de genre à côté de la peinture d'histoire, la petite pièce après la grande. Quelles aubaines pour le vaudeville ou

la caricature, cette visite à Saint-Acheul, en pleine restauration, visite enjolivée de processions, de cierges et d'encensoirs, où M. Dupin eut le chagrin de trouver le père Loriguet plus spirituel que lui, et de s'attirer les quolibets de ceux-là même dont il disputait les chansons aux verrous d'un gouvernement persécuteur ! Cette révision du procès de Jésus-Christ, et ces nullités judiciaires bravement opposées à Caïphe et à Pilate ! ces gros souliers, chaussure légendaire, dont les clous, comme ceux des chasseurs montagnards, servaient à gravir les hauteurs ! cet habit noir reproché, un 21 janvier, comme signe de deuil, par les membres de l'extrême gauche auxquels M. Dupin répondait en héros du courage civil : « Il y a trente ans que je suis avocat, et il y a trente ans que je porte un habit noir ! » Ces distinctions subtiles entre le *quoique* et le *parce que Bourbon*, qui assuraient à la bourgeoisie triomphante le plaisir de traiter sans façon la nouvelle royauté ! les martiales colères du maréchal Calpurnius envoyant ses témoins au Cicéron parlementaire, lequel n'aurait pu se battre sans démentir sa jurisprudence ! cette amusante scène où le président de la chambre, essayant d'esquiver les discours de deux orateurs ennuyeux, dont l'un s'appelait Abraham et l'autre Delacroix, s'écriait : « Je n'ai obtenu le sacrifice d'Abraham que pour subir le supplice de la croix ! » ce joli mot du roi Louis-Philippe, à qui M. Dupin, toujours indépendant, disait avec sa rude franchise : « Sire, nous ne serons jamais d'accord sur cette question-là ! » et qui lui répliqua doucement : « Je le pensais, monsieur Dupin.

mais je n'osais pas vous le dire! » Ainsi de suite, jusqu'à l'homélie sur le luxe des femmes, chant du cygne doublé d'hermine, dernier effort d'un moraliste pratique, d'autant plus autorisé à tonner contre les gens dont les dépenses excèdent les revenus, qu'il avait toujours suivi la méthode diamétralement contraire!

A présent, prenez le contre-pied de ce que je viens d'écrire; passez brusquement de mes impertinences de journaliste à ces zones torrides de la louange et du panégyrique où s'épanouissent les fleurs de rhétorique dans des vases de serre-chaude. Nous voici en face d'une statue de dix pieds sur un piédestal de dix mètres; d'amples draperies l'enveloppent; une couronne de laurier, de chêne ou de lierre se serre autour des tempes et ne laisse plus de place aux lunettes; ce visage ami du bien, chercheur du vrai, privé du beau, s'agrandit, s'idéalise, s'illumine, reflète les flammes de Bengale et les feux multicolores des lampions officiels. Les grands mots de liberté et de patrie, de courage et d'éloquence, de fermeté et de patriotisme, les grands souvenirs de la Grèce et de Rome, les grands noms des temps héroïques de la magistrature et du barreau, servent d'accompagnement à cette ovation funèbre, d'hymne à cette apothéose. Point de réserves, de sous-entendus, de réticences; un tableau sans ombre, un portrait sans repoussoir, où la figure, peinte en pied, une main sur sa conscience, l'autre sur son cœur, les yeux levés au ciel, les lèvres empreintes d'un immortel sourire, invite les générations présentes et futures à s'inspirer de ses exemples.

J'indique les deux points extrêmes afin de bien faire comprendre ce qu'a dû être, dans cette circonstance délicate et *critique*, le mérite de la difficulté vaincue. Pour que la séance d'avant-hier et le discours du récipiendaire ne ressemblassent ni à une revanche de l'esprit gaulois s'appliquant le bénéfice du proverbe : « On n'est trahi que par les siens ! » ni au triomphe de la convention hissée sur les échasses de la phrase, il fallait prendre le *juste milieu*, vieux mot longtemps calomnié, qui ne saurait déplaire ni à M. Cuvillier-Fleury, ni même aux *mânes* (style Dupin) de son illustre prédécesseur. Je ne puis choisir de transition meilleure pour arriver à cette belle séance. Le discours de M. Cuvillier-Fleury a rencontré dans son brillant auditoire un sentiment que son sujet rendait à la fois plus désirable et plus difficile : l'unanimité. Assurément, parmi les personnes réunies pour l'entendre, il y avait des représentants de tous les vieux et de tous les nouveaux partis. L'histoire qu'il avait à nous raconter était de nature à soulever autant de controverses, à rouvrir autant de cicatrices qu'elle renfermait de catastrophes, de variations et de vicissitudes. Pourtant tout le monde a rendu justice à ce tact parfait, à cette courtoisie exquise, à cet heureux mélange de fermeté et de finesse, d'émotion et de malice, relevé par les plus solides qualités littéraires. Le portrait de M. Dupin, se dessinant peu à peu en marge de sa biographie ou au frontispice de ses ouvrages, amené par couches successives à ce point de ressemblance qui trouve moyen d'embellir en évitant de flatter, restera au premier rang des meilleures pages

de l'auteur des *Portraits politiques* et des *Études et Portraits*.

Le bagage bibliographique (ne disons pas littéraire) de M. Dupin atteignait le chiffre effrayant de cent volumes. Le récipiendaire les a lus tous, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, du courage qu'il lui a fallu pour les lire ou du merveilleux esprit critique qui a su extraire de ce volumineux dossier l'originale figure de l'avocat, j'allais dire du coupable. Je remarquais, l'autre jour, dans un charmant petit livre<sup>1</sup>, une pensée aussi fine que finement exprimée : « Voir est une synthèse, regarder une analyse. » — M. Cuvillier-Fleury a regardé, et ses habitudes d'analyse lui ont livré un à un les secrets de cette physionomie multiple, mobile, évasive, qui semblait transporter dans la vie publique et pratiquer pour son propre usage les procédés de chicane et d'échappatoire inséparables de sa profession. Avions-nous tort d'affirmer tout à l'heure que cette pauvre critique a du bon et qu'elle peut rendre dans les situations délicates des services considérables ? Placez un rêveur, un homme d'imagination, un écrivain purement artiste, en présence de cette masse d'ouvrages dont on peut dire également *digeste* et *indigeste* ; promenez-le à travers les méandres de cette longue vie qui me rappelle l'axiome de ma philosophie de collège : « Chaque diversité est uniformité, chaque changement est constance ; » mettez-le aux prises avec cette prose qui brouille sans cesse l'éloquence et la

<sup>1</sup> *Pensées grises*, par M. le vicomte d'Yzarn-Freissinet. Amyot.



grammaire ; il n'éprouvera qu'éblouissement ou fatigue, étourdissement ou ennui. Incapable de serrer de près son modèle, à la fois supérieur et inférieur à sa tâche, trop plein de ses œuvres et de lui-même pour regarder attentivement l'œuvre et la figure d'autrui, il marchera au hasard dans ces ombres et croira les éclaircir en contemplant les étoiles. Il en sortira avec un portrait de fantaisie, dont on dira aussi : « Comme c'est ressemblant ! » mais pas dans le même sens. C'est lui encore, lui toujours, qu'on retrouvera dans cette image, et non pas l'homme qu'il aura voulu peindre.

Appliquée à M. Dupin, cette méthode eût été particulièrement désastreuse ; car nul ne se prêta moins aux mirages de la fantaisie, aux divagations de l'à peu près, aux illusions de l'enthousiasme, aux effusions du lyrisme : nul ne fut plus réfractaire à cette faculté d'interprétation relative qui est à la copie exacte ce que le roman est à l'histoire. Son trait distinctif ou plutôt son perpétuel contraste est d'être à la fois très-net et très-divers, *résistant* et *fuyant* tout ensemble. Le contour est vif, cru, tranché, tout en saillie et en arête ; il semble qu'un aveugle s'en rendrait compte et le dessinerait en y promenant la main. Erreur ! un simple déplacement du point de vue change la ligne droite en zigzags, et en trompe-l'œil ce qui sautait aux yeux : nuance à peine saisissable qui paraissait devoir déjouer toutes les subtilités de l'analyse, et que M. Cuveillier-Fleury a admirablement saisie. Accomplir un pareil tour de force sans que rien trahisse l'effort, n'y rien perdre de l'aisance de ses mouvements, de la grâce

de son langage, réussir à charmer les gens du monde en étonnant les hommes du métier, c'est une véritable création.

Peut-être ai-je eu tort de parler trop légèrement du bagage littéraire de M. Dupin, qui exclut toute idée de légèreté. Parmi ses œuvres, il en est une, la plus petite et la meilleure, la plus inconnue et la plus aimable, improvisation du cœur, notice conjugale qu'il écrivit après la mort de sa femme et qu'il distribua seulement à quelques amis. Cette brochure intime, à peine sortie du demi-jour où se plaisent les affections de famille, a inspiré à M. Cu villier-Fleury un des passages les plus applaudis, un des mouvements les plus éloquents de son beau discours. Qui, mieux que lui, avait le droit de proclamer cette bienfaisante et balsamique influence, l'honneur et la joie du foyer, sans laquelle le travailleur ne serait qu'un esprit sans âme, qui sait donner à un conseil le charme d'une caresse, payer d'un sourire un sacrifice, doubler un succès en le partageant, noyer un échec dans une larme, créer une atmosphère de tendresse et de paix dans une vie d'agitation et de lutte, et devenir au besoin une seconde conscience, aussi forte dans son apparente faiblesse que la nôtre est faible dans ses prétentions à la force ?

La Rochefoucauld, je le crains, et quelques-uns de nos moralistes modernes, assombris ou endurcis au contact des révolutions, ne seraient peut-être pas, sur ce chapitre délicat, de l'avis de M. Dupin et de M. Cu villier-Fleury. Ils leur diraient (bien à tort), que les femmes ne donnent

pas toujours le conseil le plus héroïque ; que, par cela même qu'elles possèdent au plus haut degré l'esprit de famille, il leur semble peu sage de sacrifier trop longtemps cette famille à un idéal d'abnégation politique, mal récompensée par le fait accompli ; que, si un spirituel romancier a pu dire que les mères qui ont quatre filles assassinaient pour les marier, il serait permis d'ajouter d'une façon moins sanguinaire que celles qui ont trois fils déserteraient pour les placer ; qu'enfin, lorsqu'on voit un homme public capituler avec le succès, se rallier au pouvoir, retourner sa cocarde et se prêter aux vainqueurs au lieu de se garder aux vaincus, on doit demander comme l'alcade de je ne sais quel drame espagnol : Où est la femme ? — Tout cela est spécieux sans être vrai, vrai sans être vraisemblable ; mais tout cela ne nous empêchera pas de savoir gré à M. Dupin et à M. Cuvillier-Fleury d'avoir adopté l'opinion contraire. L'un nous a appris, dans sa touchante brochure, comme quoi, après sa démission provoquée par les décrets du 22 janvier 1852, guérison trompeuse, trop tôt suivie d'une rechute, sa femme, plus éprise d'honneur que de gloire, lui décerna sur-le-champ une indemnité et une récompense que les maris devraient préférer à toutes les grandeurs de ce monde. Elle lui tendit la main et l'embrassa. Noble femme ! son rôle de bonne fée n'était pas fini ; il s'est retrouvé dans la succession académique. M. Cuvillier-Fleury, voulant nous faire entendre ce qu'il ne pouvait pas dire et ce qu'il ne lui était pas permis de taire, n'a eu besoin que de ces mots : « Quelques années plus tard, madame Dupin était

morte! » — Voilà le triomphe du genre; tout un chapitre d'histoire publique et privée, résumé dans une prétention, un regard, une inflexion de voix et une réticence. Les annales de l'Académie conserveront le *Madame Dupin était morte*, à côté du *Tibère régnait*, de Raynouard; et encore, quelle différence! La critique, en pareil cas, vaut bien mieux que la tragédie.

M. Cuvillier-Fleury a lu à merveille son discours; avec une justesse de ton, une finesse d'accent, une variété de détail, qui pourraient, comme le discours lui-même, être proposées pour modèle, M. Nisard, chargé de lui répondre, avait le désavantage de parler assis; il en est résulté, au début, un peu de sécheresse et de froideur; mais cette première impression n'a pas tardé à se dissiper, et l'orateur, maître de son auditoire, a su faire apprécier, dans cet excellent morceau de littérature, une autre forme de la critique, ingénieuse, sensée, correcte, fidèle à la tradition, amoureuse d'autorité et de discipline. M. Nisard a parfaitement caractérisé les belles Études historiques du récipiendaire; il a très-habilement glané dans le vaste champ d'où M. Cuvillier-Fleury avait rapporté une si riche moisson et où le défunt avait si laborieusement semé l'ivraie et le bon grain. Il nous a recommandé à tous — et la leçon n'est jamais inutile — la tolérance politique, d'autant plus essentielle que les esprits sont plus inquiets, l'horizon plus sombre et le terrain plus mouvant. Resterait à savoir pourtant jusqu'où doit aller cette tolérance, et si la variété des défections aurait le droit de la réclamer comme la diversité des opi-

nions. Mais nous voulons demeurer obstinément littéraires à propos de cette belle séance dont la longueur, aggravée par la dureté des banquettes, a été si heureusement dissimulée par le talent des orateurs. Entendre constamment parler de fauteuil, quand on est si mal assis, c'est éprouver doublement le supplice de Tantale. Mais prêter l'oreille à ce pur et noble langage, c'est un bonheur rare, une jouissance d'Athénien qui rendrait au besoin Spartiate. Si nous adressions à M. Nisard une dernière chicane, ce serait donc uniquement au nom de cette bonne littérature dont il a été un des plus courageux défenseurs et qui l'accepte aujourd'hui comme un maître. Les privilèges du discours académique ont leurs limites, et, par cela même que M. Nisard est à la tête d'une école très-sévère pour le style moderne, il devait renoncer à défendre une cause impossible, la seule cause que M. Dupin aurait infailliblement perdue : le style de M. Dupin. Il ne suffit pas même de dire que M. Dupin n'avait pas de style; il en avait un, malheureusement, trivial et incorrect dans le genre intime; emphatique, suranné, sentant la basoche et criblé de solécismes dans le genre solennel. Ses *Mémoires* en font foi, et j'en citerais des milliers d'exemples, si mon article, beaucoup trop long, pouvait s'accorder avec mon temps, beaucoup trop court.

Encore une fois, n'insistons pas, et ne gardons de cette heureuse journée qu'un sympathique et reconnaissant souvenir. M. Nisard nous a dit de belles et bonnes paroles sur la gloire. La gloire, grande chose et grand mot, plein de prestiges, de périls et d'ivresses! La dignité a aussi son

prix, la dignité des lettres surtout, que l'on est sûr de retrouver à l'Académie quand elle se compromet ailleurs. Un cabinet de travail, honoré et recueilli, s'ouvrant sur le foyer domestique, voilà ce qui repose et relève l'intelligence et le cœur. Nous n'avions pas à regarder bien loin ni à chercher bien longtemps dans la salle pour comprendre que les distinctions et les succès de l'esprit n'étaient pas le seul bienfait accordé par la Providence aux deux hommes éminents que nous venions d'écouter; — pour deviner où ils avaient puisé, au milieu des épreuves de la vie, leur consolation et leur force.

---

## M. DE BARANTE

## I

28 avril 1867.

Un illustre ami de M. de Barante, à qui je parlais de mon intention de rendre hommage à cette pure et douce mémoire, me répondit : « Écrivez hardiment que M. de Barante a été un des esprits les plus originaux, les plus constamment originaux de ce temps-ci. »

Je me demandai d'abord si cette épithète était bien celle qui convenait le mieux à l'auteur de *l'Histoire des ducs de Bourgogne* ; mais un moment de réflexion me suffit pour en reconnaître la justesse.

Tout est relatif, et l'originalité n'a pas le sens impérieux et absolu que lui assigne l'opinion commune, en la plaçant de préférence dans une certaine bizarrerie ou une certaine violence d'idées, de conduite ou de caractère. Le bon sens peut être original au milieu d'une société éprise de paradoxes et de sophismes ; la modération

peut être originale dans un siècle où la rapidité des catastrophes, le froissement des intérêts et des passions, l'ardeur des luttes, l'injustice des partis, le scandale des défections ou des fortunes mal acquises, nous disposent à l'exagération et à l'amertume. Une piété aimable, sévère pour elle-même, indulgente pour les autres, évitant avec un soin égal de nous faire damner dans ce monde et de nous damner dans l'autre, devient une originalité, et des meilleures, en un temps où la dévotion emploierait volontiers à brûler les impies, tous les fagots que ceux-ci nous débitent sous prétexte de libre pensée et de progrès.

Si nous descendons de ces hauteurs pour rentrer dans nos attributions littéraires, même spectacle, même contraste. Celui-là a pu se dire véritablement original, qui, jeté en présence d'une révolution radicale dans la poésie, le théâtre, la critique, les lettres et les arts, n'en a été ni enivré, ni effrayé ; a su traduire Schiller sans renier Racine, donner à l'histoire l'intérêt, la vie, la couleur locale, sans jamais la défigurer ou la travestir ; qui a contribué, pour sa part, à nous révéler le génie des littératures étrangères, sans abdiquer une seule des qualités de l'esprit français ; qui a surtout et partout évité les écueils et les pièges de la fausse originalité, de l'originalité voulue qui cesse d'exister par cela même qu'elle s'exagère ; la prétention, l'affectation, la bouffissure, l'abus des grands mots, des tons criards, des formules hautaines, la plénitude de soi-même, la recherche de l'effet à tout prix, le sacrifice de l'idée à l'image et du sentiment à la



phrase, la manie d'arborer un drapeau, de rédiger un programme, d'échanger une consigne, de faire de notre voisin un grand homme pour qu'il fasse de nous des demi-dieux... Je m'arrête : M. de Barante a écrit le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle* : j'aurais trop l'air de vouloir écrire l'histoire de cette littérature au dix-neuvième.

Enfin, pour se rapprocher un peu plus de la vie privée ou du moins de cette vie morale qui, suivant qu'elle est bien ou mal dirigée, peut faire tant de bien ou tant de mal à la vie politique et littéraire, quelle originalité plus précieuse et plus évidente que celle-là : un jeune homme de seize ans, spirituel, sympathique, doué de tous les agréments de la *sociabilité* française, ne se laissant atteindre ni par la *mal'aria* du directoire, ni par les ivresses du consulat ; un homme de vingt-huit ans, resté digne de rêver et de contracter un de ces mariages de cœur qui sont à la fois, pour les existences pures, la récompense du passé et la garantie de l'avenir ; un fonctionnaire de l'empire réussissant, par le charme de son esprit, à obtenir l'amitié de madame de Staël, et plus tard, à force d'urbanité, de droiture, de tendresse pour l'héroïsme et le malheur, devenant, sous un habit de préfet, l'ami, le confident, le secrétaire inspiré de l'illustre veuve de Lescure et de la Rochejaquelein ; un sage, ayant traversé sans une écla-boussure ces révolutions où l'on n'a pas besoin de tomber pour se salir ; si honnête, si bien en paix avec sa conscience, qu'il exerce sur les âmes troublées une influence balsamique, semble leur communiquer quelque

chose de sa propre vertu, et qu'il lui est possible d'aimer et de louer M. de Talleyrand sans se compromettre, comme ces femmes irréprochables qui consolent et relèvent les femmes déchues ; un ambassadeur de Louis-Philippe arrivant, par le seul prestige de ses manières, de son langage, de ses qualités solides et charmantes, à fondre les glaces de la Russie et à vaincre pacifiquement, chez l'empereur Nicolas, cette attitude revêche et altière qui ressemblait, non pas précisément à l'envie de nous faire la guerre, mais au désir de nous laisser croire qu'il allait nous la déclarer !

On le voit, l'épithète d'*original* n'était pas si mal choisie, et si vous me dites qu'en l'appliquant à un homme sage, sensé, doux, ferme, spirituel et bon, je fais incidemment la satire de mon époque, je vous répondrai que j'en suis attristé, mais que je n'en suis que plus convaincu.

Nous pouvons maintenant aborder la vie et les œuvres de M. de Barante : la cadre est prêt ; il ne s'agit plus que d'essayer l'esquisse.

Pourvu que l'on soit allé à Vichy, on connaît la ville de Thiers ; on a passé, au moins une fois, par cette route magnifique qui aboutit au *cordon*, ainsi nommé parce que, de loin, il fait l'effet d'une mince tresse de pierre, tendue le long du rocher taillé à pic.

C'est de là qu'on jouit du magnifique panorama, célèbre dans toute la France ; mais si le regard, au lieu d'embrasser cet immense horizon, descend en droite ligne au bas de la montagne, il est frappé d'un spectacle non moins

pittoresque et plus singulier peut-être; les fabriques et les usines qui sont la richesse de Thiers, baignées à demi dans les eaux de la Durolle, au fond de ce gigantesque entonnoir, et reliées à la ville haute par des groupes de maisons qui ont l'air de gravir les escarpements comme des troupeaux de chèvres.

Cette ville laborieuse et grave, comme tous les pays où la pauvreté et le travail se montrent sous leurs aspects les plus âpres, servit de berceau à la famille de M. de Barante, qui, sous son premier nom de Brugière, se distingua, dès le dix-septième siècle, dans la magistrature locale, au barreau et dans la littérature. Mentionnons rapidement Claude-Ignace Brugière, arrière-grand-père de notre illustre contemporain, auteur de pièces jouées à la Comédie-Italienne, ami de Le Sage et de Regnard. Sa réputation d'homme spirituel était si bien établie, et ses enfants la soutinrent si bien, que l'on disait, de son temps et après lui : « *De l'esprit comme Brugière.* » — Son fils Sébastien cultiva aussi les lettres, et fut l'ami de Danchet, originaire de la même province et membre de l'Académie française. Il mourut en 1768, laissant un fils que nous retrouvons, en 1788, lieutenant criminel du bailliage de Riom. Ce fils, Claude Brugière de Barante, avait épousé, en 1780, mademoiselle Tassin de Villepion, fille aînée d'un intendant des finances du duc d'Orléans. C'est de ce mariage que naquit, le 10 juin 1782, Prosper Brugière de Barante, celui qui nous occupe aujourd'hui, et dont les écrits, le talent, les hautes fonctions et les vertus devaient jeter tant d'éclat sur ce nom déjà si honorable.

Prosper de Barante venait au monde dans des conditions très-favorables à cette première éducation intellectuelle, qui ne décide pas d'une destinée, mais qui, si elle se rencontre avec une heureuse nature, laisse des traces indélébiles. Son père était un de ces lettrés de bonne compagnie, qui manquent aux sociétés nouvelles, et qui, dans l'ancienne, servaient de trait d'union entre l'esprit des salons et l'esprit littéraire. Rien ne remplace, dans une jeune intelligence, cette culture délicate à laquelle l'affection paternelle donne à la fois l'attrait d'un plaisir et l'autorité d'une leçon. Mais les dates que nous rappelons étaient déjà bien voisines des années néfastes où l'intérieur des familles allait subir le contre-coup des crimes et des malheurs publics. La Terreur n'épargna pas M. Brugière de Barante, et il fallut la protection d'un député de la Dordogne, Élie Lacoste, pour le sauver de l'échafaud.

Ces années terribles et ardentes ressemblaient, pour les adolescents d'alors, aux soleils des tropiques qui mûrissent en un jour ce qu'ils ne tuent pas en une heure. La science s'improvisait comme la victoire, les ingénieurs comme les généraux. Prosper de Barante vint à Paris, en 1794, continuer ses études commencées au collège d'Effiat. Son père l'accompagnait dans cette étape préparatoire où il s'agissait de choisir entre les mathématiques dont le règne s'annonçait brillamment, et les lettres, vers lesquelles le jeune écolier penchait par vocation et par pressentiment. Les mathématiques l'emportèrent d'abord. Prosper de Barante eut pour maître le célèbre

Poinsot, et il fut admis, en 1799, à l'École polytechnique ; mais on ne négligeait pour cela ni les études plus attractives pour l'imagination, ni les relations mondaines qui se renouaient après l'orage et que l'on retrouvait dans quelques salons entr'ouverts. Que pouvait être la causerie française à ce moment transitoire où les hommes d'esprit, étonnés de ne pas être morts, s'essayaient à revivre en mêlant leurs souvenirs à leurs surprises ? Les traditions étaient trop récentes pour qu'on pût les oublier ; la révolution était trop complète pour qu'il n'y eût pas beaucoup d'idées neuves dans ce regain d'ancien régime : aucun détail de ce réveil ou de cette refonte ne pouvait être perdu pour l'esprit vif et curieux de Prosper de Barante : il y prit goût à ce métier de causeur dont il offrit jusqu'à la fin le modèle le plus exquis et le plus rare.

Son père le conduisait souvent dans le salon de M. Mérard de Saint-Just, un de ces hommes dont on pouvait dire ce que l'on avait dit de madame Geoffrin : « Il n'a pas d'esprit, mais on a de l'esprit chez lui. » M. Mérard recevait, entre autres habitués, son parent, M. Creuzé de Lesser, poète ingénieux, *librettiste* spirituel, et ceci m'explique un fait qui m'avait toujours intrigué ; comment ce nom terrible et noir de Saint-Just avait pu figurer sur l'affiche de l'Opéra-Comique, vouée aux couleurs les plus tendres de la plaisanterie facile et de l'amour couronné de roses. Évidemment, ce Mérard de Saint-Just fut le collaborateur de son cousin, et ils écrivirent ensemble quelques jolies pièces, mises en musique par

Gaveaux et par Boïeldieu. J'ai connu, vers la fin de sa carrière, M. Creuzé de Lesser, alors préfet de l'Hérault. Il n'avait rien perdu de son talent de versificateur, de sa grâce un peu futile, et il lui arrivait parfois de scandaliser ses administrés et ses conseillers de préfecture en invitant à sa table madame Boulanger et madame Pradher, quand elles passaient à Montpellier.

Vingt ans plus tard, Prosper de Barante eût probablement trouvé M. Creuzé de Lesser trop frivole; mais, à cette époque, il y eut plaisir et profit pour lui à être accueilli dans une maison hospitalière, où il assistait pour la première fois à la comédie mondaine, interrompue par la tragédie. Quand la société politique essaya de se reformer, le gouvernement, qui cherchait des hommes intelligents et honnêtes, ne pouvait laisser à l'écart ni M. de Barante, ni son fils; le premier fut nommé préfet de l'Aude, le second ne tarda pas à être attaché à une division du ministère de l'intérieur.

Dans l'intervalle, le jeune Prosper de Barante avait renoncé à poursuivre la carrière que lui ouvrait l'École polytechnique, et il avait eu la douleur de perdre sa mère.

C'est dans des notes intimes, mémoires écrits au jour le jour et pour lui seul, que l'on peut retrouver et prendre sur le fait les sentiments, les pensées, les émotions de cet homme excellent, à mesure que se déroulaient les événements du dehors, qu'il se voyait en contact avec de nouveaux personnages ou aux prises avec les tristesses et les épreuves de la vie. Rien de plus touchant que cet épi-

sode de ses afflictions filiales, ses retours auprès de sa mère, les soins qu'il lui prodigue, ses déchirements de cœur quand il ne lui reste plus d'autre consolation que de la pleurer et de se souvenir de ses vertus. On respire à chaque page de ce manuscrit de famille, qui pourrait s'appeler le livre de comptes de l'âme, je ne sais quel parfum de sincérité, de tendresse et de bonté, qui expliquerait au besoin le mot de M. de Talleyrand : « Je défie Barante, avec tout son esprit, de parvenir à se faire un ennemi ! » — Ce n'est pas la gravité solennelle de l'histoire avec ses conditions inévitables d'arrangement et d'ajustement ; ce n'est pas l'artificielle familiarité des Mémoires, où l'auteur, en parlant de soi, est forcé de songer au public : c'est une intelligence d'élite, une imagination heureuse, se repliant chaque soir sur elle-même, pour s'interroger, loin du monde extérieur, sur ce qu'elle a fait, ressenti, jugé, souffert, observé ; c'est, pour une conscience attentive et vigilante, l'art de vérifier ses dates ; pour les affections domestiques, la part des douleurs et des joies inscrite en marge de ces pages que l'on est seul à relire ; pour l'homme du monde, l'écrivain, le publiciste, l'homme politique, une série de jalons qu'il retrouvera plus tard et qui l'aideront à reconnaître son chemin ; enfin, pour celui qui essaierait de se faire à son tour l'historien ou le biographe de M. de Barante, c'est un document plus précieux, plus significatif que tous les autres ; une partie essentielle de cette vie si bien ordonnée, si sage, si nette, que, pour être sûre de n'avoir rien à cacher, elle voulait s'examiner en tout, et qu'avant de

chercher l'approbation d'autrui, elle exigeait son propre témoignage ; c'est un reflet de cette lumière intérieure qui ne se répandait au dehors qu'après avoir concentré au dedans sa chaleur et sa clarté !

Pendant cette première halte au ministère, Prosper de Barante fit connaissance avec des hommes distingués, qui ne tardèrent pas à l'apprécier ; M. de Montlosier, le comte de Narbonne, M. Benoist. Vers la même époque, allant visiter son père, récemment nommé préfet du Léman, il fut présenté à Coppet, c'est-à-dire à madame de Staël.

On sait quelle était alors la situation de cette femme illustre. Déjà suspecte au Premier consul comme elle devait être plus tard proscrite par l'empereur, elle représentait, dans les lettres, cet esprit d'opposition et d'indépendance dont l'honneur et le péril allaient être partagés, après le sanglant épisode du fossé de Vincennes, par M. de Chateaubriand. Tout n'était pas or pur et sans alliage dans le génie, les idées et l'entourage de madame de Staël. L'adoration légitime, mais excessive, qu'elle avait vouée à son père, l'aveuglait sur la vraie portée du rôle joué par M. Necker avant et pendant la révolution. Elle avait un faible pour les nébuleuses chimères de la littérature et de la métaphysique allemandes, faible qu'on lui pardonne en faveur de son beau livre. L'emphase ne lui déplaisait pas, et je dirais volontiers qu'elle lui était nécessaire pour se maintenir dans une atmosphère privilégiée et spéciale où tous les Oswald sont respectueux et où Corinne décourage tous les comtes d'Er-



feuil. Il était difficile, avec elle, de bien savoir où finissait le roman, où la réalité commençait. Ce que devenait le naturel dans cette nécessité perpétuelle d'une représentation factice, je vous le laisse à penser. On le chassait tous les matins, et il ne revenait pas au galop. Cet esprit éblouissant, infatigable, irrésistible, avait presque toujours l'air de monter sur une estrade ou de se promener sous un dais. Bref, si les locutions triviales étaient permises à propos de cette figure au turban héroïque, on pourrait dire qu'il y avait à *en rabattre*; ou, si vous aimez mieux, qu'on devait *en prendre et en laisser*.

Ce fut sans doute pour Prosper de Barante, alors âgé de vingt ans à peine, une occasion d'appliquer ce caractère original dont je parlais tout à l'heure. Il admira madame de Staël; il mérita d'être distingué par elle, mais il ne se laissa gagner ni par la contagion germanique, ni par la déclamation sentimentale, ni par les velléités républicaines; il resta Français, sensé, plein de naturel dans l'esprit, observateur bienveillant et clairvoyant tout ensemble. S'il résistait avec grâce aux séductions d'une grande intelligence un peu trop portée à l'exagération, des prestiges d'un autre genre rencontraient en lui plus de résistance encore et plus de méfiance. Il comprit dès lors ce que coûte la gloire des armes, ce que valent les victoires et conquêtes, quand il faut les acheter au prix de la dignité humaine, de la sûreté des relations, de ces libertés honnêtes qui sont la condition même et la vie des sociétés civilisées; il conçut en germe pour les abus de pouvoir, pour les excès de l'arbitraire et de la

force brutale, une haine d'autant plus profonde et plus tenace, que cette belle âme était plus embarrassée de haïr.

Cependant on n'était encore qu'en 1805, à l'aurore. Prosper de Barante venait d'être nommé auditeur au conseil d'État. La littérature, cette tentatrice des jeunes gens et parfois cette consolatrice des vieillards, lui avait déjà fait des avances sous les traits d'une des figures les plus intéressantes du dix-huitième siècle, mademoiselle Aïssé, dont il avait publié les lettres. Le jeune auditeur, traduisant à sa façon le *semper ego auditor tantum* ? de Juvénal, s'avisa, à propos d'une tragédie d'Henri IV, d'entamer une polémique avec le fameux Geoffroy, à qui aujourd'hui on ne confierait pas le feuilleton dramatique dans le plus infime journal de Paris, et qui dictait alors des lois à tous les rois et à toutes les princesses de théâtre. L'empereur n'aimait pas que les stagiaires de la politique eussent, sans le consulter, une opinion personnelle : il fit voyager le contradicteur de Geoffroy, d'abord en Espagne, puis en Prusse et en Pologne, avec la mission délicate d'administrer des provinces conquises.

Ainsi, à quelques mois de distance, M. de Barante avait pu observer deux faces du génie de Napoléon ; dans son action immédiate et dans ses effets de lointain. A Paris, ses fonctions d'auditeur, en le rapprochant du maître, lui avaient donné la mesure de ses facultés extraordinaires ; dans les pays conquis, il put voir de près les misères, les plaies, les sourdes colères, les haines nationales, qui se cachent sous des bulletins de victoire ; son bon sens et

son cœur généreux triomphèrent de la première de ces deux épreuves, et profitèrent de la seconde. L'une lui révéla le fort et le faible de cette nature qui, à force de se croire exceptionnelle, devait retomber sous la loi commune, et qui, en rêvant l'impossible, ne pouvait manquer de se briser contre l'inévitable. L'autre, en lui inspirant l'horreur de ces gigantesques dénis de justice et d'humanité, lui fit pressentir, à l'apogée des triomphes, les catastrophes vengeresses.

Ces secrètes révoltes d'esprit et de cœur furent devinées : la sous-préfecture de Bressuire fut imposée comme une demi-disgrâce à ce censeur de vingt-quatre ans, que le génie n'enivrait pas, et que la conquête attristait.

Cette espèce d'exil à Bressuire, qui devait aboutir, cinq ou six ans après, aux préfetures de la Vendée et de la Loire-Inférieure, marque dans la vie de M. de Barante une date caractéristique. Qu'on songe à ce qu'était Bressuire en 1807 ! Une ruine dont chaque pierre incendiée ou brisée, en rappelant les maux de la guerre civile, en éternisait les rancunes ; une cicatrice toujours prête à se rouvrir ; une blessure qui ne voulait pas se fermer ; les survivants des grandes luttes de la Vendée, nichés tant bien que mal, non pas dans les châteaux réduits en cendres, mais dans des fermes dont l'herbe et le chaume avaient recouvert à la hâte les toitures trouées par les balles ; dans les âmes, un ressentiment implacable contre tout ce qui personnifiait la révolution et le nouveau régime, soit sous la veste du *pataud*, soit sous l'habit neuf

de l'acheteur de biens d'émigrés, soit sous l'uniforme du fonctionnaire.

Voilà le coin de terre que M. de Barante était chargé de réconcilier avec le gouvernement impérial. Tel était le désarroi de ce poste pénitentiaire, que le nouveau sous-préfet eut cinquante amis avant d'avoir un logement. Mais bientôt les contrariétés de la disgrâce, les petits embarras de l'installation et du début s'effacèrent pour lui dans le sentiment d'une mission qui ne figurait pas sur son programme officiel, dans le contact d'une grandeur morale que nul n'était plus digne de comprendre et de populariser auprès des générations nouvelles. C'est à dessein que nous venons d'écrire ce mot de *grandeur morale* ; il exprime le genre de séduction auquel Prosper de Barante dut être le plus sensible et qu'il n'avait pas rencontré parmi les types les plus brillants de l'héroïsme alors à la mode, qui gagnait les batailles, prenait d'assaut les cœurs et les villes, s'emparait des trônes et des royaumes. Il manquera toujours quelque chose, pour les intelligences délicates, à l'héroïsme purement militaire ou soldatesque, qui se fait le complice et l'expression de la force, sans se demander si cette force le dirige au nom d'une idée, d'une vérité et d'un devoir. L'héroïsme vendéen était d'un ordre supérieur, et M. de Barante, en dehors de toute question de personne ou de politique, se sentit plus à l'aise avec celui-là qu'avec l'autre. L'attrait fut réciproque ; on est aisément deviné par ceux que l'on comprend bien. A la seconde visite, préventions et méfiances tombèrent ; la marquise de la Rochejaque-

lein, ses parents, ses amis, les officiers de Cathelineau et de Lescure reconnurent pour un des leurs ce jeune sage, susceptible de généreux enthousiasmes, plus préoccupé de la qualité de la gloire que de sa quantité, qui les complétait en les admirant. Ce qui en résulta, on le sait. Il ne s'agit pas de chercher quelle fut réellement la part de M. de Barante dans la rédaction des *Mémoires* de madame de la Rochejaquelein. Qu'il ait écrit une fois, un seul jour, sous sa dictée, cela nous suffit ; c'est une âme que nous étudions, plutôt qu'une série d'actes politiques ou un ensemble d'œuvres littéraires, trop vaste pour un espace aussi limité que le nôtre. M. de Barante en Vendée, telle est l'image sur laquelle nous aimons à rester aujourd'hui, avant de retrouver sur un autre théâtre l'écrivain et l'homme politique.

## II

Toute carrière longue et bien remplie se trouve nécessairement en contact, tantôt avec les grandes idées et les sentiments généreux qui servent de points de ralliement aux belles âmes, tantôt avec les opinions passagères et partielles (j'allais dire partiales) qui seraient déjà, de leur propre fond, petites et vulgaires, quand même nos passions n'y ajouteraient pas leur vulgarité et leur petitesse.

Nous avons trois raisons pour nous en tenir, vis-à-vis de M. de Barante, au premier de ces deux contrôles : d'abord il nous semble le seul digne de lui ; seconde-

ment, l'espace qui nous est accordé est trop restreint pour que nous puissions entrer dans le détail ; enfin nous sommes sûr, en restant sur ce terrain, d'être d'accord avec quiconque, en dehors de toutes les nuances politiques, sait apprécier, chez l'homme dont nous parlons, l'heureux équilibre des plus saines facultés de l'intelligence, le noble emploi des meilleures inspirations du cœur.

Les grandes idées avec lesquelles eut à compter la jeunesse de M. de Barante, nous les connaissons : c'est la liberté, qu'il ne crut devoir ni condamner ni maudire, malgré les images de tristesse et de terreur dont elle avait entouré son enfance ; c'est la gloire des armes, héroïque ivresse dont les fumées le trouvèrent insensible ; l'esprit de conquête, usurpation à l'extérieur, dont il comprit l'injustice et le péril ; le dévouement à quelque chose de plus grand que l'homme, de plus beau que la gloire et de plus immortel que le génie, qui lui apparut sur les ruines encore fumantes de la Vendée. Ajoutez à ces sujets d'émotion, de réflexion, de répugnance, de sympathie et d'attrait, les sentiments de famille, les affections domestiques qui se révélèrent dès l'abord à M. de Barante sous leurs plus précieux aspects, qu'il ressentit avec une vivacité toujours jeune et dont le reflet éclaire chaque page de ses *notes intimes* : vous aurez, en abrégé, les premiers chapitres de l'histoire de cette âme, les premiers éléments de cette étude morale à laquelle nous avons donné le pas sur l'étude littéraire et politique.

Les années allaient vite, et les événements marchaient plus vite encore que les années. En février 1809, Prosper de Barante, âgé de vingt-six ans à peine, passa de la sous-préfecture de Bressuire à la préfecture de la Vendée : bien peu de temps après, par une contradiction singulière, son père, préfet du Léman, était destitué pour avoir trop ménagé madame de Staël et la spirituelle petite Fronde groupée autour d'elle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a là un trait de caractère, bon à noter. Le jeune de Barante était récompensé pour avoir su se faire aimer des Vendéens et les avoir ralliés, non pas aux institutions impériales, mais à sa personne ; son père était puni pour avoir traité avec trop de courtoisie et de bienveillance une brillante colonie d'exilés ou de mécontents qui ressemblait à une protestation vivante de la liberté contre la force. Dans cette contradiction apparente, le génie de Napoléon était conséquent avec lui-même. L'action, l'héroïsme, la résistance par les armes, ne déplaisent pas aux despotes, alors même qu'ils ont à les combattre, parce qu'ils espèrent toujours les vaincre et qu'en les rencontrant sur un champ de bataille ils ne demandent leur victoire qu'à des moyens dont ils sont sûrs ; la supériorité des gros bataillons ou le prestige de leur étoile. La résistance purement idéale les irrite, parce qu'ils ne savent où se prendre pour la fléchir ou la dompter. Trop forts ou trop superbes pour redouter l'ennemi visible et palpable, ils se sentent désarmés contre cette insaisissable ennemie qu'on appelle l'idée, laquelle n'a d'autre régiment que quelques penseurs, d'autre place de guerre

que quelques âmes pures et droites. Elle échappe à leur rêve de conquête ou d'assimilation universelle ; ils savent d'instinct qu'elle les domine dans sa faiblesse, qu'elle les brave dans son exil et qu'elle aura, dans sa défaite, plus de longévité que leurs triomphes. C'est pourquoi Napoléon avait moins d'antipathie contre les Vendéens, qu'il ne désespérait pas de ramener ou de fondre dans l'ensemble d'une organisation toute militaire, que contre ceux qu'il appelait avec un mélange de raillerie hautaine et de vague appréhension les idéologues. Ceci expliquerait comment il fit, à cette époque, brusquement rentrer dans la vie privée M. de Barante le père, et comment il nomma le fils préfet dans le pays même où tous les administrés de Prosper de Barante étaient devenus ses amis.

Mais tout cela, faveur et disgrâce, victoire et résistance, prestige du génie ou abus de la force, approchait du dénouement terrible qui allait venger la liberté en faisant gémir le patriotisme, et dont on n'avait pas même le droit de se consoler en le déclarant inévitable. L'effet logique de cette douloureuse phase qui va de 1811 aux Cent jours était de mettre les esprits sensés, honnêtes, dévoués à leur pays, en présence d'éventualités plus ou moins fatales qui, en leur préparant de nouveaux devoirs, inquiétaient ou exerçaient d'avance les consciences délicates. On a dit et répété mille fois, d'après un moraliste ingénieux, que le difficile, en temps de révolution, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. A ce mot de révolution, je substituerai volontiers celui qui exprimerait des catastrophes d'un autre genre,



telles que les défaites de 1815, les invasions de 1814 et de 1815, où devaient saigner toutes les fibres du cœur, pendant que la raison était forcée de s'incliner devant le châtimeut divin et de chercher le salut ou l'espérance en dehors d'un gouvernement condamné à mort par la justice de Dieu et les représailles des hommes.

Il y eut pourtant, au seuil de ces lugubres années, une oasis charmante dans la vie de M. de Barante. Nous l'avons vu préludant à ses succès de lettré et d'homme du monde dans le salon de Mérard de Saint-Just et de Creuzé de Lesser. Douze ans plus tard, il trouvait dans une société spirituelle et célèbre, à Sannois, chez la comtesse d'Houdetot dont le nom réveille tant de gracieux souvenirs, non-seulement le charme d'une causerie où revivaient les meilleures traditions du dernier siècle, mais une influence plus sérieuse, l'éveil de sentiments plus durables, les éléments du seul bonheur qui fût digne de lui. Cette âme d'élite n'aurait pu goûter ou comprendre ni un de ces mariages de convenance où les intérêts parlent trop haut et trop vite pour laisser la parole aux affections, ni ces liaisons passagères auxquelles le cœur ne peut promettre les deux biens les plus précieux pour un amour véritable; la dignité qui consacre et l'immortalité qui console. Noble privilège de l'homme, preuve éclatante de la grandeur de son origine et de sa destinée, que ce qu'il y a en lui de meilleur, la faculté de penser et la faculté d'aimer, ne puisse s'exercer dans toute sa plénitude qu'en proposant l'infini à sa tendresse et à son idée !

La comtesse d'Houdetot avait une petite-fille, dont la

tante, la mère adoptive, était madame de la Briche, belle-mère du comte Molé. Tout se réunit pour rapprocher M. de Barante de mademoiselle Césarine d'Houdetot. Il était déjà l'ami intime de son frère. Héritière des grâces de son aïeule, elle ajoutait à l'héritage ces qualités sérieuses et cette fermeté de principes auxquelles le dix-huitième siècle n'avait songé, l'aimable aveugle ! que lorsqu'il n'était plus temps de les acquérir et qu'il n'y avait plus moyen de s'en passer. Un vif attrait ramenait Prosper de Barante dans cette société conforme à ses goûts, dans cette famille qui comptait tant d'hommes distingués et de femmes spirituelles ; un charme plus puissant l'y retint et l'y fixa. Il aima mademoiselle Césarine d'Houdetot ; il la demanda en mariage ; elle devint sa femme ; le choix de l'un, le consentement de l'autre, furent justifiés par le bonheur de tous les deux. Beaucoup de romans commencent plus mal ; très-peu finissent aussi bien.

Nous voilà en novembre 1811. Préfet de Nantes en 1813, toujours fidèle à son esprit de conciliation et de douceur, d'autant plus enclin à rompre avec toute tendance oppressive ou arbitraire, que les plaies étaient plus profondes et les calamités plus imminentes, M. de Barante, deux ans plus tard, lorsque reparurent ensemble la légitimité et la liberté, était naturellement préparé à se réjouir de leur alliance, à les accueillir avec le même enthousiasme et à les servir avec le même zèle. Les Cent jours le trouvèrent, non pas seulement inquiet et froid, mais sévère et inflexible. Il fit le nécessaire pour prévenir

dans son département les conséquences immédiates de cette gigantesque équipée, et refusa tout concours à ce qui personnifiait pour lui un pacte *in extremis* entre les trois fléaux de la France moderne : le gouvernement absolu, la révolution démagogique et la tyrannie de l'épaulette. Quand les Bourbons revinrent, M. de Barante n'avait, pour les servir, ni un mot à rétracter, ni un acte à démentir, ni une infidélité à se faire pardonner par un excès de complaisance.

Nous touchons ici à une époque dont il est difficile de bien parler, même après un demi-siècle. La difficulté est de deux sortes. Comment faire une part équitable aux fautes et aux malheurs d'un régime chargé, dès le début, du double fardeau de malheurs dont il n'était pas coupable et de fautes qui n'étaient pas les siennes? Et comment persuader aux générations nouvelles qu'il leur sied de se passionner pour la question de savoir si la Chambre *introuvable* s'est trompée, si les doctrinaires avaient raison, si M. de Villèle avait tort, si le *libéralisme* et la liberté étaient exactement synonymes, et si la fameuse ordonnance du 5 septembre a été un mal ou un bien? Ainsi on subit tous les inconvénients du lointain sans en recueillir les bénéfices. Les partis ont cela de singulier, que les erreurs commises, les expiations et les épreuves traversées en commun, les réconcilient souvent dans le présent, rarement dans le passé. Ils consentent bien à retoucher leur programme, mais non leur histoire. L'histoire à *corrections* leur déplaît, comme s'il était possible de modifier ce que l'on veut faire sans avouer qu'il aurait

fallu changer quelque chose à ce que l'on a fait. Tel homme qui proclame aujourd'hui les bienfaisantes influences de la Restauration, qui s'honore en la regrettant, qui se rapproche de ses amis et de ses derniers serviteurs, n'aimerait pas qu'on lui demandât s'il y a eu jadis beaucoup de bonne foi et de justice dans ces attaques où, sous prétexte de sauver la Charte (pauvre Charte!) on mettait constamment la royauté en cause, où des complots permanents et des émeutes incessantes servaient de commentaires aux refrains des chansonniers, aux violences de la presse et aux déclamations de la tribune. Tel autre qui a senti peu à peu se transformer, au contact des événements, ses opinions primitives, et qui n'a eu besoin que d'un très-léger effort pour entrer dans l'esprit de la société moderne, ne voudrait pas qu'on l'interrogeât sur le plus ou moins de clairvoyance de ceux qui saluèrent le retour de la monarchie comme un moyen de ressusciter ce qui ne pouvait plus revivre et d'effacer ce qui restait ineffaçable. Ce sentiment, qui semble inconséquent et contradictoire, est, au fond, naturel et honorable. Nous sommes plus ombrageux et plus susceptibles pour nos pères que pour nous-mêmes ; si l'on me dit que je me trompe, mon premier mouvement est de répondre : c'est possible ; c'est même infiniment probable. Si l'on prétend devant moi que mon père et mon aïeul n'ont pas eu le sens commun, je me fâche, et personne ne me blâmera.

Aussi bien, puisqu'il s'agit de M. de Barante, ces difficultés s'aplanissent et la tâche devient fort douce. Sa

politique ne fut jamais ni agressive, ni militante ; il demeurerait Vendéen par le cœur, par le souvenir des années fécondes qu'il avait passées au milieu de ces héroïques débris. L'élévation et la droiture de son sens moral l'attachaient à ces principes d'ordre, d'autorité, de respect, à ces traditions vénérables et calomniées, à ces réhabilitations des grandeurs défigurées par l'esprit révolutionnaire, à tout ce monde idéal qui restait grand dans ses ruines et qui inspirait de belles pages aux poètes, aux écrivains et aux penseurs. Ses antécédents, ses amitiés, ses relations de famille, son *tempérament* politique, le rangeaient d'avance dans ce groupe auquel il est resté fidèle jusqu'à la fin, qui essaya d'amortir le choc des partis dans une sorte de métaphysique libérale, et qui, si on a pu lui reprocher ses illusions et sa confiance en lui-même, a du moins le droit d'opposer à nos reproches une somme bien considérable de talents, de gloire et de vertus. Aveugles et sourds peut-être aux avertissements de l'inflexible réalité ; mais il y a des cécités illustres, témoin Homère ; et des surdités glorieuses, témoin Beethoven.

D'ailleurs, quand même, à cette immense distance et après tant de leçons, nous pourrions regretter de ne pas voir M. de Barante, pendant cette courte période de sa vie publique, un peu plus près de la droite et de M. de Villèle, un peu plus loin de la gauche et de M. Decazes, nos regrets ne tiendraient pas contre une idée qui va nous ramener à nos attributions littéraires. Si M. de Barante n'avait pas été, après 1815, tour à tour secrétaire géné-

ral du ministère de l'intérieur, conseiller d'État, commissaire du gouvernement, député, directeur général des contributions indirectes et pair de France, et si, après la chute de M. Decazes, il n'avait pas été forcé, par la perte de toutes ses places, d'opposer la littérature à sa disgrâce et de réparer à coups de plume les brèches de son modeste budget, nous n'aurions eu peut-être ni son livre des *Communes et de l'Aristocratie*, ni sa traduction des *Œuvres dramatiques de Schiller*, ni ses beaux articles de la *Biographie universelle* et de la *Revue française*, ni son *Histoire des ducs de Bourgogne*. Ainsi, de deux choses l'une : ou la politique de M. de Barante était dans le vrai, et alors nos réserves seraient injustes ; ou elle s'était un moment trompée, et alors nous devrions applaudir encore, puisque ce fut là la cause indirecte de son retour à la vie littéraire.

« Privé, nous dit un de ses biographes, privé d'aisance et père déjà de plusieurs enfants, il demanda noblement à sa plume la compensation des sacrifices que lui imposait sa fidélité à ses engagements politiques. »

J'insiste sur ce souvenir, sur cette date, parce que l'on est heureux et fier de rencontrer de pareils exemples. Ils représentent à mes yeux l'anoblissement définitif de ce genre de revenu que nous devons, en toute occasion, venger de préventions absurdes et qu'il nous est permis de placer dans notre estime bien au-dessus des produits de l'immeuble, de la spéculation et du capital. Ceux-ci peuvent parfois s'accorder avec le désœuvrement, l'ineptie ou la sottise ; celui-là jamais ! il ne va pas sans le tra-

vail et le talent. Il porte avec lui toutes les secrètes jouissances, inséparables d'une tâche vaillamment accomplie et d'une récompense légitime : il est rarement troublé par cette idée affligeante ou alarmante pour les riches ; que l'argent qu'ils touchent sans s'être donné la moindre peine, a peut-être coûté bien des fatigues, des privations et des larmes. Qu'il remplace pour l'écrivain ou l'artiste une place ou une pension perdue, qu'il arrive à point pour conjurer le fâcheux effet d'une crise agricole ou industrielle, peu importe ! il n'en est pas de meilleur, de plus noble et de mieux acquis. Celui qui y trouverait à redire, mériterait qu'on lui demandât s'il lui semble préférable de capituler avec les insolences de la fortune, de trahir ses serments et ses croyances, ou de se lancer sur ce dangereux terrain de l'agiotage et des affaires, plus glissant pour l'honnête homme qui s'y dépayse que pour l'homme taré qui s'y acclimate.

Avant de prendre rang parmi les publicistes les plus ingénieux par son livre des *Communes et de l'Aristocratie*, avant de s'associer aux pacifiques conquêtes de la littérature internationale par sa traduction de Schiller, avant de faire réussir entre la chronique et l'histoire une alliance admirablement appropriée à l'esprit du moment et affirmée par le succès populaire de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, M. de Barante avait écrit un ouvrage qui est resté au nombre de ses titres les plus sérieux et que nous ne saurions passer sous silence : c'est le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*.

On le sait, l'idée de cet ouvrage fut inspirée à l'auteur

par un de ces sujets annuels de concours que l'Académie propose et dont le public dispose. Signalons un petit détail de mœurs ou de variations littéraires. A cette époque, c'est-à-dire il y a cinquante ans environ, les candidatures et les élections académiques étaient des événements moindres qu'aujourd'hui. En revanche, les concours avaient plus de valeur ; les prix distribués par l'illustre assemblée ne faisaient pas, comme de nos jours, l'effet de quelque chose d'intermédiaire entre les prix de collège et la littérature véritable ; il était rare que les noms mis en lumière par ces classiques récompenses ne reparussent pas, peu de temps après, dans un plus grand cadre, prêts à passer de cette première notoriété à une célébrité plus bruyante. La poésie, l'éloquence, la critique, se recrutaient parmi ces lauréats qui s'appelaient Villemain, Casimir Delavigne, Soumet, Lebrun, Victor Hugo, Saint-Marc Girardin, Patin, Philarète Chasles. Mais aussi il arrivait quelquefois que l'œuvre reléguée au second rang par l'Académie ne s'éclipsait pas au premier devant le public, et finissait par survivre à l'œuvre couronnée. C'est ce qui advint à Casimir Delavigne pour la pièce de vers sur *le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*, pièce que l'on peut regarder comme son meilleur ouvrage et où se trouvait, en germe, le drame de *Galilée* :

N'a-t-il pas expié par dix ans de prison  
L'impardonnable tort d'avoir trop tôt raison ?

C'est ce qui arriva à M. de Barante pour son *Étude sur la littérature du dix-huitième siècle*. L'Académie ne lui



donna pas le prix : l'auteur, sans se décourager, la remania, la développa et en fit un excellent livre.

S'il était possible de dire l'enfance de la critique comme on dit l'enfance de l'art, le mot pourrait s'appliquer au moment où M. de Barante entreprit et termina son livre. On croit rêver lorsqu'on lit les articles littéraires de ce temps-là, et lorsqu'on songe que ces pages superficielles, violentes, puériles, sans charme, sans analyse, sans aucune de ces qualités pénétrantes qui se sont révélées depuis, brèves, sommaires, serviles, sentant le courtisan ou le cuistre, imprimées à la hâte sur du papier à sucre dans des journaux grands comme la main, avaient force de loi dans le monde des lettres et en Europe.

Ces tâtonnements de la critique appliquée à la littérature et à l'histoire s'aggravaient de passions, de récriminations, de colères et de haines, justifiées peut-être par les calamités et les catastrophes récentes : le blessé a le droit de crier quand sa plaie saigne encore. Tout ce qui était soupçonné de complicité ou d'initiative révolutionnaire n'avait d'autre alternative que d'être glorifié avec fureur par les survivants du paganisme républicain et du sensualisme philosophique, ou injurié avec rage par les représentants de la réaction intellectuelle, religieuse et politique. Ce qu'il y avait de triste, c'est que la plupart de ces parleurs de religion et de monarchie obéissaient à un mot d'ordre plutôt qu'à une croyance : les meilleurs étaient plus passionnés que convaincus ; et comme le plus ou moins de modération ou de violence peut presque toujours se mesurer en raison inverse de la sin-

cérité, ces paladins de feuilleton dépassaient toutes les bornes.

Naturellement, le dix-huitième siècle comptait pour beaucoup dans ce bruyant échange de réquisitoires et de plaidoyers, de représailles et d'invectives. Le triage n'était pas encore fait. On célébrait ou on condamnait en masse, et le parti pris des panégyriques n'avait d'égal que l'acrimonie des anathèmes. Il faut lire le *Journal des Débats* ou de *l'Empire*, de 1800 à 1822, pour savoir jusqu'à quel point ont pu être vilipendés Voltaire, Jean-Jacques, d'Alembert, Diderot et leur groupe; comparées à ces aménités, les plus fameuses prouesses de l'ancien *Univers* sont à peine des coups de goupillon ou des coups d'épingle.

C'est au milieu de ce conflit que M. de Barante essayait d'étudier et de juger le dix-huitième siècle; je dis le dix-huitième siècle, et non pas seulement sa littérature; car la littérature est tout ou presque tout dans cette période d'ivresse et d'omnipotence spirituelle où l'esprit s'insinuait et s'infiltrait peu à peu à la place de tous les ressorts d'autorité matérielle ou morale, de toutes les puissances visibles, moribondes ou mortes sous une apparence de vie.

En relisant le *Tableau de la littérature du dix-huitième siècle*, en retrouvant toutes ces pages ingénieuses, ces aperçus justes et fins, ces portraits délicatement touchés, ces modèles de courtoisie, d'atticisme et de sagesse, je n'ai éprouvé qu'un regret: c'est que l'écrivain éminent, l'homme de bien, le chrétien doux et sincère

dont la verte et laborieuse vieillesse devait se prolonger presque au delà du terme ordinaire, n'ait pas écrit ce livre quarante ans plus tard. Je demande à donner mes raisons; mais voici que mon sujet m'entraîne : il n'est pas étonnant que l'on s'attarde auprès d'un homme dont le souvenir, au milieu de nos tristesses et de nos querelles, a quelque chose de balsamique.

## III

Sommes-nous plus modérés, plus justes et plus sages qu'à l'époque où M. de Barante prépara et publia son livre sur la *Littérature du dix-huitième siècle*? Hélas! non : de récents exemples prouvent que le temps et l'expérience ne nous ont presque rien appris; les mêmes passions s'agitent autour des mêmes noms et des mêmes dates. Il n'en est pas moins vrai que ce siècle si brillant et si coupable, si aveugle dans ses révoltes et si cruellement puni de ses audaces, peut être aujourd'hui jugé, au point de vue d'un christianisme libéral et sincère, tout autrement que s'il s'agissait de signaler les tristes effets de l'incrédulité et de la licence.

Les œuvres restent, elles n'ont pas changé : à ne considérer que leur signification immédiate et brutale, on y retrouverait tous ces dissolvants, tous ces sophismes, tous ces éléments de désordre philosophique, intellectuel et moral, qui ont tour à tour perverti, amusé, enivré une société frivole qui jouait avec le péril et dont la mort fut un suicide. Mais il est permis maintenant de regarder au

delà du texte pour comprendre le sens, de reconnaître l'intervention divine dans cette croisade contre Dieu. Il est permis de faire dans cette littérature deux parts ; celle qu'aucun paradoxe ne saurait justifier, et celle qui, en préludant à l'adoucissement des mœurs, à la réforme des lois, en acclimatant dans l'ancien régime les idées de justice, d'égalité, d'humanité, de liberté, ne pourrait être reniée sans inconséquence par quiconque glorifie ou accepte les proverbiales conquêtes de 89. S'il y a eu dans cette transformation sociale, en dehors des violences et des crimes, un retour au véritable esprit de l'Évangile, si le monde moderne, en dépit de ses imperfections ou de ses vices, malgré ses fâcheuses connivences avec les triomphes de la matière, est, en somme, plus *chrétien* que le règne du privilège, des abus et du bon plaisir, il faut bien croire que les philosophes et les écrivains du dix-huitième siècle ont dépassé leur but au lieu de l'atteindre, et qu'ameutés contre la Providence, ils n'ont réussi qu'à faire de leurs œuvres l'éclatant commentaire de sa puissance, de sa bonté et de sa sagesse.

Telle avait été, nous le savons, la pensée du spirituel et regrettable comte Alexis de Saint-Priest, lorsque, vers la fin d'une vie trop courte, il méditait un ouvrage sur le règne ou le siècle de Voltaire ; ouvrage où le grand démolisseur, avec son groupe, sa cour et son cortège, nous eût été montré sous son double aspect ; le mal qu'il a fait, et le bien que Dieu l'a forcé de faire. Telle fut, sans nul doute, l'idée de M. de Barante, à mesure que se formait pour lui ce lointain, si favorable à la perspective et plus

instructif pour les esprits justes et droits que toutes les impressions personnelles. Mais cette idée ne pouvait nuire qu'avec le temps ; on l'entrevoit dans le *Tableau de la littérature du dix-huitième siècle* : elle s'accorde trop bien avec le caractère et le talent de l'auteur, pour qu'il ne l'ait pas pressentie avant de l'approfondir. Trente ans plus tard, étudiée sous toutes les faces, enrichie de documents nouveaux, ajustée aux procédés de la critique contemporaine, confrontée avec les observations, les épreuves et les souvenirs d'une longue et active carrière, elle aurait pu se résumer dans une œuvre décisive et clore un débat qu'on ne termine ni en prodiguant des injures ni en élevant des statues. A sa date, le livre de M. de Barante ne pouvait être qu'une esquisse : esquisse ingénieuse, délicate, pleine de pages fines et piquantes, excellent début, succès d'estime qui devait bientôt être affirmé et absorbé par un succès populaire.

*L'Histoire des ducs de Bourgogne* marque le point culminant de la vie littéraire de M. de Barante ; c'est le public qui l'a voulu, et, s'il nous sied quelquefois de chicaner son caprice, sa volonté est souveraine. Jamais livre ne parut plus à propos ; quand on se reporte au moment de sa publication (1824-1826), on est tenté de dire qu'il était, non-seulement opportun, mais nécessaire ; il fallait, pour répondre au mouvement d'une époque où se ravivaient les études historiques, quelque chose d'intermédiaire entre le roman de Walter Scott, alors en pleine vogue, et l'histoire proprement dite, telle qu'on se la figurait encore avec son appareil de convention, ses allures

magistrales et sa gravité dogmatique. Déjà les travaux et le cours de M. Guizot avaient préparé le terrain où M. Augustin Thierry, à force de patience, de sagacité, par une aptitude toute spéciale à faire de l'érudition un art et à mettre de la couleur dans ses découvertes, allait créer un genre dont on retrouverait aisément la trace parmi des œuvres plus récentes. Je dirais volontiers, pour continuer ma métaphore, que sur ce terrain si bien apprêté par d'illustres travailleurs, M. Augustin Thierry recueillit les fruits, et que M. de Barante nous donnait les fleurs.

Les romans de Walter Scott avaient mis les imaginations en goût d'une sorte de vérité relative, qui n'empruntait à la fiction que tout juste ce qu'il fallait pour la rendre plus instructive, en devenant plus intéressante. Ce succès inouï avait, comme tous les succès d'engouement, sa raison d'être et sa chimère, ses avantages et ses périls; il ramenait au vrai, sinon dans les événements, assouplis ou modifiés par le chroniqueur, au moins dans les mœurs, les caractères, les costumes, la température historique et l'ensemble de ces détails que l'on désigne sous le nom de couleur locale. Mais, d'autre part, ces romans pouvaient affaiblir ou altérer le goût de la grande et sérieuse histoire, et, pour la majorité des lecteurs ignorants, il était bien difficile de déterminer dans ces récits la part exacte de la réalité et du mensonge.

L'historien des ducs de Bourgogne s'emparait des avantages et échappait aux inconvénients. Dans cette atmosphère renouvelée où circulait désormais la vie, où le passé perdait de sa rigidité sépulcrale, où les personnages,

délivrés de leur draperie officielle, reprenaient leur attitude naturelle et leur physionomie familière, il installait la chronique à égale distance du roman et de l'histoire ; il ne racontait que des faits réels ; les acteurs qu'il mettait en scène avaient bien réellement vécu : mais en retraçant les uns et en nous montrant les autres, il gardait les allures de conteur et employait le procédé pittoresque. On lui reprocha dans le temps — car il n'y a pas de grand succès sans chicane — d'avoir été trop fidèle à son épigraphe, empruntée à Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*. Il aurait pu répondre que, dans l'œuvre qu'il avait entreprise, dans le mouvement d'études auquel il s'associait, l'essentiel n'était point de prouver, mais de ne pas tromper. Or il y a deux manières de tromper les lecteurs en leur parlant du passé ; la première consiste à leur enlever la faculté ou l'envie de se reconnaître au milieu des broderies mensongères que l'on ajoute aux faits historiques ; la seconde à tirer de ces faits une interprétation décevante, tantôt pour les grands de ce monde que l'on encense, tantôt pour les petits que l'on égare. L'auteur des *Ducs de Bourgogne* avait évité les deux écueils, et trouvé un succès légitime dans cette façon si heureuse de répondre au goût du moment sans en abuser,

Dès lors, M. de Barante prit rang parmi les écrivains les plus populaires de son temps, et, deux ans après, en 1828, l'Académie française ne fit que ratifier les suffrages publics en le donnant pour successeur à M. de Séze. Ainsi les hasards mêmes de l'élection académique, d'accord

avec ses meilleurs penchans, le rapprochaient encore de cet idéal monarchique dont il avait salué en Vendée les champions intrépides et qu'il retrouvait à l'Académie sous les traits du défenseur de Louis XVI. L'hommage qu'il rendit dans son discours de réception à l'avocat et au martyr du 21 janvier fut de ceux qui partent du cœur et qu'aucun dissentiment partiel ne saurait affaiblir. Pourquoi mêlerions-nous à ces touchants et pathétiques souvenirs celui des discussions politiques qui passionnaient alors l'opinion, la tribune et la presse, et où M. de Barante, fidèle à ses amis, n'eut qu'à suivre sa propre impulsion pour n'être jamais agressif ou offensant ? « A le voir, dit un de ses biographes, si modéré, si bon, si facile à vivre, si peu personnel, si peu blessant, on pouvait presque croire que, pour lui, le général Foy a été contemporain de Jean sans Peur et que M. de Polignac est de la même date que Charles le Téméraire. » — Voilà la note dominante, le trait caractéristique ; le reste n'est que l'incident et l'accessoire.

Si on le veut absolument, nous dirons que M. de Barante avait eu raison avec le maréchal Gouvion-Saint-Cyr dans la polémique relative à l'organisation de l'armée, et qu'il eut tort contre M. de Villèle à propos de cette bienfaisante loi de l'indemnité des émigrés, réparation inoffensive, qui rétablit la confiance, immobilisa le provisoire, doubla la valeur des terres, rassura les acquéreurs, satisfait les spoliés, et inaugura une prospérité financière à laquelle nous pouvons appliquer aujourd'hui les célèbres vers de Dante :



Nessun maggior dolore  
 Che ricordarsi del tempo felice  
 Nella miseria.....

Mais il eut raison, toujours raison avec la Rochejaquelein, de Séze, Schiller, Walter Scott, Froissart, Augustin Thierry, Chateaubriand, Guizot, Royer-Collard, et c'est dans cette région sereine où le sentiment immortel domine les opinions passagères, que la critique littéraire aime à le retrouver.

Après la révolution de juillet, M. de Barante protesta contre la faiblesse de la chambre des pairs, qui, de concert avec la chambre élective, annula les promotions faites par Charles X; capitulation révolutionnaire qui entamait du même coup la prérogative royale et l'intégrité de la pairie, et qu'elle expia, deux ans plus tard, en perdant l'hérédité, c'est-à-dire en cessant d'être une aristocratie nationale pour devenir une académie politique.

Sous le nouveau gouvernement qui avait à se faire pardonner son origine par les monarchies d'antique souche, la diplomatie française devait nécessairement recruter les hommes tels que M. de Barante, M. de Sainte-Aulaire et quelques-uns de leurs amis, qui, par le charme de leur esprit, la renommée de leurs vertus, l'exquise urbanité de leurs manières, l'autorité de leur nom et de leurs alliances, renouaient les traditions brisées, tranquillisaient les chancelleries et donnaient à la *quasi-légitimité* des semblants de légitimité véritable. Il paraissait impossible qu'une royauté servie et représentée par des

gens de si bonne compagnie fût révolutionnaire, et on se la figurait aisément conservatrice en regardant ou en écoutant ses diplomates. Il y eut là une phase assez singulière où l'important, pour Louis-Philippe, était de satisfaire la révolution au dedans sans effrayer les rois, et de l'éluider au dehors sans se brouiller avec les peuples. S'il y réussit et si ce premier succès lui permit de croire qu'il avait fondé sa dynastie, il le dut en grande partie aux hommes dont nous parlons. Ils lui créèrent à l'extérieur cette aristocratie sans cesse attaquée et démolie dans les chambres, dans le journalisme et dans la rue.

Le rang qu'occupa M. de Barante dans cette colonie chargée de réconcilier les cours avec les barricades, on le sait. Ambassadeur à Turin, où l'on était alors Autrichien de cœur et d'âme, il sut, à force de se faire estimer et aimer, adoucir le dépit causé par l'expédition d'Ancone. Mais on peut dire que son ambassade à Saint-Petersbourg (14 novembre 1855) fut, dans sa vie politique, ce que l'*Histoire des ducs de Bourgogne* avait été dans sa vie littéraire. Il ne s'agissait plus cette fois de raconter les faits et gestes de Charles le Téméraire, de Jean sans Peur ou de Philippe le Bon, mais de garder une attitude conciliatrice et digne tout ensemble vis-à-vis d'un souverain qui avait fait de son antipathie contre le gouvernement et le roi de 1830 un élément de sa propre grandeur. Dans certaines situations, il est plus difficile de se départir d'un rôle que de se guérir d'une erreur ou de modifier une idée. Or, le rôle de l'empereur Nicolas était de représenter en Europe le génie du passé et le type monar-

chique, comme Louis-Philippe et la France représentaient la révolution : « Nicolas, on l'a dit <sup>1</sup>, fut un Pierre le Grand manqué, une de ces énigmes vivantes qui ne disent pas leur mot, faute de pouvoir l'appliquer à leur temps. Il eut la majesté et la tristesse des retardataires, emprisonnés dans le contraste de l'idée qu'ils personnifient avec celle qui va triompher. Sa secrète envie, son rôle d'apparat, sa signification européenne, furent d'arrêter la révolution, de sauver le principe des monarchies absolues, de tendre la main à l'ancien régime par-dessus les quarante années qui le rendaient impossible, de faire de son épée et de son sceptre le contre-poids de la démocratie qui s'emparait de l'Occident : mais il ne fut qu'un acteur grandiose, jouant bien le rôle sans pouvoir faire vivre la pièce. »

Tout cela a pu être observé, jugé et exprimé vingt ans plus tard, au moment où la guerre de Crimée et la mort presque mystérieuse de l'empereur Nicolas donnaient envie de se demander s'il n'avait pas regretté, avant de mourir, ses bouderies hautaines contre un gouvernement débonnaire et pacifique. Mais, en novembre 1835, trois mois après l'attentat de Fieschi, quand la monarchie de 1830, menacée par la démagogie, sapée par les conspirations, pressée entre l'opposition de gauche et les rancunes de la droite, paraissait sans cesse suspendue entre un assassinat et une émeute, l'attitude de l'empereur Ni-

<sup>1</sup> Voir, dans le premier volume des *Nouveaux Samedis*, le chapitre sur l'*Organisation sociale de la Russie*, par M. Alfred de Courtois

colas pouvait ressembler à autre chose qu'à une pantomime absolutiste, et l'ambassadeur de France était forcé de bien s'observer pour n'avoir l'air ni de braver, ni de fléchir, ni de flatter, ni de craindre. L'habileté de M. de Barante fut justement de rester lui-même ; sa droiture le servit mieux que toutes les roueries. Il apportait dans cette situation délicate sa bonne renommée, sa célébrité d'écrivain, les grâces sérieuses de son esprit, sa fermeté bienveillante et polie, l'élégance de son langage, tout ce qu'il fallait pour préparer par un succès personnel un succès diplomatique. Le succès personnel fut complet ; l'autre le fut moins sans doute, parce qu'à l'impossible nul n'est tenu : il suffit pourtant pour faire passer sans encombre ces années inquiètes et troublées. Le tzar et l'ambassadeur constatèrent, chacun à sa manière, le bon souvenir qu'ils gardaient l'un de l'autre. En 1841, M. de Barante reçut la grand'croix de Saint-Alexandre, seule faveur que Nicolas, depuis onze ans, eût accordée à un Français. En 1863, M. de Barante publia dans la *Nouvelle Biographie générale* de MM. Firmin Didot (tome XXXVII\*), une notice sur l'empereur de Russie, modèle de cette impartialité courtoise dont il a donné tant de preuves.

Il y a eu, dans la vie de M. de Barante, au déclin de la jeunesse et au seuil de la vieillesse, deux moments où la défaite de ses idées et de ses amis le donna ou le rendit tout entier à la littérature : en 1822, l'avènement de l'extrême droite aux affaires ; en 1848, la victoire de l'extrême gauche sous forme de république. On éprouve un vif sentiment d'admiration et de respect en consultant

la liste de ses écrits dans cette période de laborieuse retraite qui va de 1848 à 1865. Jamais le célèbre *laboremus!* de l'empereur romain ne reçut une application plus énergique et plus complète. Certes, à cette date alarmante pour l'humaine sagesse où la France se croyait républicaine et proclamait le droit au travail comme moyen de ne rien faire, M. de Barante aurait pu réclamer le droit au repos ; repos bien gagné par de beaux ouvrages, de nombreux services rendus au pays et près d'un demi-siècle d'activité politique et littéraire. Il avait soixante-six ans, et il restait à ce noble esprit, pour occuper et utiliser ses loisirs, trois points d'appui qui ne lui manquèrent jamais ; les affections de famille, dont il était le centre et le lien ; les bienfaits à répandre dans son pays natal, et la religion qu'il pratiquait avec une tendresse filiale et une piété toujours croissante.

Eh bien, ce fut, au contraire, pour lui une époque de *renouveau* plutôt que de lassitude. C'est à ces années de maturité féconde que se rapportent les morceaux de littérature ou de critique qui font partie de ses belles *Études historiques et littéraires*. C'est alors qu'il écrivit ou termina les quatre grands ouvrages qui suffiraient à sa gloire et où il résuma, dans des cadres différents, à propos de personnages bien divers, les idées et les expériences de toute sa sa vie : *l'Histoire de la Convention* ; *l'Histoire du Directoire* ; *la Vie de Mathieu Molé*, et *la Vie politique de Royer-Collard*.

Le premier de ces livres est une protestation éloquente, appuyée de documents complets, contre ces réhabilita-

tions insensées qui ne sont bonnes qu'à troubler la conscience publique et à retarder la réconciliation des intelligences vraiment libérales. Dans le second, l'auteur retraça avec un talent plus remarquable encore les effets de l'anarchie morale succédant à l'anarchie politique, la lutte d'un gouvernement corrompu et corrupteur contre une société fatiguée de désordre et demandant à être ramenée, sinon aux grands principes, au moins aux manifestations énergiques de l'autorité; dans le troisième, M. de Barante nous montre tout le parti que des âmes droites, fortement trempées, vaillamment dévouées à la royauté et au pays, avaient su tirer des institutions de l'ancienne France, malgré la prise qu'elles laissaient aux abus, aux passions et à l'arbitraire. Dans le quatrième, en fin, Royer-Collard est surtout considéré dans ses rapports, pleins de contradictions apparentes, avec un temps où l'idée fut sans cesse débordée ou démentie par le fait, où le réalisme politique, comme on dirait aujourd'hui, triompha de la métaphysique doctrinaire, et où un grand esprit, profondément et sagement monarchique, religieux, nourri de traditions, imprégné de respect, put devenir à certains moments complice d'une révolution.

On le comprend, l'analyse, même la plus brève, de ces œuvres mémorables, nous conduirait bien au delà des limites que nous nous étions tracées et que nous dépassons déjà. Désespérant de pouvoir étudier ou même énumérer tous les écrits de M. de Barante, nous nous sommes principalement attaché à peindre une âme. Il y a quelque chose de plus précieux et de plus instructif encore

qu'un beau livre; c'est une belle âme, en présence d'une époque et aux prises avec des événements qui ont pu si aisément énerver les courages, endurcir les cœurs, désorienter les consciences, affaiblir ou fausser les ressorts de l'activité humaine. Cette âme, elle s'est retrouvée tout entière au moment de la suprême épreuve; elle a été saluée par les regrets d'une population reconnaissante qui pleurait en M. de Barante un bienfaiteur infatigable. Dès le lendemain de cette mort qui couronna pieusement une noble vie, le prince de Broglie, au nom de l'Académie française, a rendu un éloquent hommage à ce collègue qu'il était si digne de comprendre et à qui l'attachait une amitié héréditaire. Cet hommage de la première heure a été continué, développé et consacré par le prêtre éminent, l'écrivain original, l'homme d'imagination et de science, que l'Académie vient d'appeler au fauteuil de M. de Barante, et, cette fois, chose rare! la critique littéraire n'aura eu, pour être juste et vraie, qu'à s'accorder d'avance avec l'éloge académique.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

I. — De la curiosité en littérature. . . . .	
II. — Un essai de roman national. . . . .	25
III. — M. Alexandre Dumas fils. . . . .	50
IV. — La littérature pieuse. . . . .	76
V. — Les Odeurs de Paris. . . . .	112
VI. — Joseph d'Ortigue. . . . .	136
VII. — Le cardinal Consalvi. . . . .	150
VIII. — Lettres inédites de madame Swetchine. . . . .	161
IX. — La Haute-Savoie. . . . .	172
X. — La Semaine des Enfants. . . . .	185
XI. — Néron. . . . .	197
XII. — La comtesse de Boigne. . . . .	211
XIII. — Le comte Beugnot. . . . .	225
XIV. — Les Condé et l'armée de Condé. . . . .	237
XV. — Paul de Saint-Victor. . . . .	251



XVI. — Victor Cousin. . . . .	264
XVII. — Victor de Laprade. . . . .	278
XVIII. — Frédéric Mistral. . . . .	291
XIX. — M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. . . . .	304
XX. — M. de Barante. . . . .	320

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



*Handwritten signature or initials.*



